

LES DEUX GOSSSES

GRAND ROMAN

Par **PIERRE DECOURCELLE**



PIERRE DECOURCELLE

LES DEUX GOSSES

(Édition illustrée)



PARIS
ÉDITIONS ROUFF
1961



— *Canaille ! s'écria le jeune inconnu, j'arrive à temps !*

1^{er} tirage : SEPT. 1947
— 4^e dépôt légal 1961 —
2^e trimestre — N^o 1 001

LES DEUX GOSSSES

PREMIERE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

CHAPITRE PREMIER

LA PARENTE PAUVRE

Tanguy, un des gardes-chasse du château de Kerlor, arriva sous la châtaigneraie et regarda dans les quatre allées qui s'y rejoignaient en croix s'il voyait la personne qu'il cherchait. Il paraissait furieux, et tenait à pleine main un fusil à deux coups qu'il jeta rudement sur le gazon.

— Tu peux venir le réclamer; greudin ! grommela-t-il... Mais il faut pourtant que je trouve monsieur le comte.

Et, s'engageant dans une sente latérale, il disparut sous bois, faisant craquer les feuilles et les racines sous ses lourdes bottes.

A peine était-il hors de vue qu'un groupe de personnes débouchèrent de l'allée opposée.

Un jeune homme de haute taille, à l'allure fière, et dont les muscles et l'ossature semblaient taillés dans le granit de la vieille terre armoricaine, donnait le bras à sa mère qui marchait assez péniblement. Deux jeunes filles les suivaient, charmantes toutes deux. L'une incarnait la grâce, la poésie, la fraîcheur des vierges druidiques; l'autre, par son teint mat, ses yeux de lotus aux reflets bleu sombre, sa chevelure très brune, évoquait l'idée des filles de ces terres ardentes, situées au delà des mers.

La comtesse de Kerlor dit à son fils :

— Nous allons nous reposer ici, veux-tu, mon cher Georges ?

M^{me} de Kerlor s'était assise; sa fille Carmen l'entoura câlinement de ses bras et l'embrassa, avec la plus vive tendresse.

— Décidément, dit la mère, je me sens plus forte depuis que nous sommes revenus ici. L'hiver, à Paris, m'avait fatiguée. Je crois bien que je n'y retournerai pas.

Un geste étonné et un peu inquiet échappa à Carmen. Son regard inter-

rogea l'autre jeune fille, sa petite-cousine, M^{lle} Mariana de Sainclair, comme pour lui demander si elle allait être privée des plaisirs parisiens, si captivants à son âge; mais la séduisante brune aux yeux bleus semblait trop préoccupée pour répondre à ce muet langage.

Georges de Kerlor, qui avait compris, lui, s'écria :

— Ma sœur regretterait infiniment votre décision. Elle s'imagine qu'elle ne trouverait jamais de mari en Bretagne. Nous n'y sommes pourtant pas isolés, surtout en cette saison... Le domaine qui touche au nôtre est occupé depuis hier par son nouveau propriétaire, qui vient d'en hériter.

— Tu connais notre voisin ? demanda Carmen.

— Mais toi aussi, ma petite sœur... Tu as dansé avec lui à l'ambassade russe.

Une rougeur furtive empourpra les joues de M^{lle} de Kerlor.

— C'est le capitaine ? interrogea-t-elle.

— Tu te rappelles, reprit Georges, que le capitaine d'Alboize t'a annoncé son départ pour Stockholm, où il venait d'être désigné comme attaché militaire. Il a dû rejoindre son poste depuis longtemps.

— Alors, c'est le diplomate, soupira la jeune fille, monsieur de Saint-Hyrieix !...

— Monsieur de Saint-Hyrieix est fort distingué, déclara la comtesse.

Carmen, ne tenant probablement pas à ce que l'on s'étendît sur ce chapitre, s'efforça de faire dévier la conversation sur un autre sujet.

— Monsieur mon frère, questionna-t-elle, seriez-vous aussi enthousiaste si l'on vous apprenait que vous passeriez ici le reste de votre existence ?

M. de Kerlor répondit franchement :

— Ah !... petite sournoise, comme tu me prends par mon faible !... Tu sais

bien que, fils et petit-fils de marins, rien ne vaut pour moi la vie aventureuse et large de nos tropiques, et cette attirance du danger en face de laquelle il n'y a d'autres lois pour imposer à l'homme un égal que la force, l'adresse et le courage.

Mariana le regardait à la dérobée. Sous ses longs cils voilés une flamme avait brillé. Sa taille ondulait comme une des lianes flexibles de son pays, de ce pays enchanteur et captivant que venait d'évoquer le jeune homme.

Celui-ci continua :

— Et pourtant, il n'en est pas moins vrai que la bonne terre de Kerlor est le berceau de nos aïeux, et qu'il est doux d'y revenir.

La comtesse, un peu oppressée, se rasséna.

— Je t'aime mieux ainsi, dit-elle.

M^{me} de Kerlor se leva pour rentrer. Elle prit le bras de sa fille : M^{lle} de Sainclair allait la suivre avec Georges, lorsque Tanguy, tout essoufflé, apparut à l'extrémité de l'allée opposée.

— Qu'y a-t-il, Tanguy ? fit le jeune homme, s'arrêtant avec Mariana.

— Il y a que j'ai attrapé ce vaurien de Pornic, monsieur le comte ! s'écria le garde-chasse.

— Ah ! cet incorrigible braconnier ?

— Ça n'a pas été sans peine. Il allait me tirer dessus ! je lui ai arraché son fusil des mains.

— Parce que tu m'as pris en traître ! hurla la voix d'un nouvel arrivant.

C'était un gars breton à la toison rouge, à l'œil émerilloné ; sa face colorée indiquait qu'il venait de demander de l'aplomb à une topette d'eau-de-vie qu'il portait en sautoir.

— Qui t'a permis d'entrer ici ? demanda la garde.

— Laissez-le ! fit M. de Kerlor : je veux causer avec lui.

— Méfiez-vous, monsieur le comte, dit Tanguy à mi-voix, quand il a bu, on ne sait pas de quoi il est capable.

Georges haussa les épaules.

— Que veux-tu ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Je veux qu'on me rende ce qu'on m'a pris, répondit Pornic, regardant le jeune châtelain d'un œil de dogue montrant ses crocs.

— Comment ! c'est toi qui voles mes lapins et mes faisans, et tu réclames en core quelque chose !

— Voleur ! vous me traitez de voleur ! cria le gars breton d'un ton étranglé par la colère ; et il fit un pas vers le comte en lui montrant le poing.

— Qui ! fit Kerlor, les bras croisés en face du braconnier.

Intimidé par cette attitude résolue, celui-ci reprit :

— Je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne. Je suis un honnête homme, moi.

— Encore une fois, que veux-tu ?

— Je veux mon fusil.

— La loi ordonne sa confiscation.

— Je l'ai acheté trente écus à Brest...

Il est à moi... Tanguy me l'a enlevé en traître... Sans ça, je lui aurais envoyé les dragées dans le ventre.

— Assez de paroles ! Tu ne l'auras pas.

— Alors, c'est vous qui êtes un voleur, tout comte de Kerlor que vous êtes !

Tout le sang de Georges lui afflua au visage. L'emportement de sa nature violente se faisait jour malgré lui.

— Misérable ! s'écria-t-il, s'élançant vers le paysan.

Mais celui-ci poussa une exclamation : un rayon de soleil venait de faire briller dans l'herbe le canon de l'arme.

Avant que Georges eût fait un pas, le braconnier le ramassait, et s'abritant derrière un gros arbre :

— N'avancez pas, hurla le braconnier, ou, par Sainte-Anne la Palud ! je vous tue comme le dernier de vos lapins !

Et la brute pressa la détente.

Un cri d'angoisse sortit de la gorge de Mariana, qui d'un bond s'élança entre les deux hommes, couvrant Georges de son corps.

Mais aucune détonation ne retentit. Le garde s'était à son tour jeté sur le braconnier, qu'il trait violemment en arrière.

— Ah ! scélérat !... s'écria-t-il. Comme j'ai bien fait d'enlever les cartouches de ton sale flingot. Tu aurais tué monsieur le comte.

Comprenant les conséquences de l'acte que sa fureur lui avait dicté, le braconnier parut subitement dégrisé. Puis, sans mot dire, après avoir balancé sa lourde tête d'un air sournois à droite et à gauche, il détala à toutes jambes, poursuivi par Tanguy.

Kerlor allait les rejoindre. Mais auparavant il se retourna vers Mariana d'un air ému :

— Savez-vous que vous avez risqué votre vie pour moi, ma cousine ?...

Mariana releva la tête d'un geste brusque.

— Moi ! fit-elle d'une voix saccadée... Vous voulez rire, cousin. Je ne suis décidément pas faite pour jouer les héroïnes. J'ai cru que ce misérable allait vous frapper. Un mouvement irréflecti m'a jetée entre vous et lui, mais vous voyez, ce fusil n'était seulement pas chargé ; et au lieu d'être admirable, je suis tout près d'être ridicule... Vous n'avez même pas à me remercier...

Elle termina sa phrase dans un éclat de rire strident qui résonna dououreusement aux oreilles de Georges.

— Vous vous trompez, reprit celui-ci quelque peu gêné. Et je vous garde au contraire une très profonde reconnaissance de votre généreuse témérité, qui m'a prouvé une fois de plus la sincérité de votre affection. Mais pardonnez-moi,

je vais arracher ce bandit aux mains de mon brave Tanguy, qui doit être en train de l'écharper.

D'un pas rapide le jeune homme s'éloigna.

— Mon affection ! murmura Mariana restée seule... C'est tout ce qu'il a deviné en moi !

— Mariana ! dit une voix à ses côtés. La jeune fille leva la tête. Carmen était en face d'elle.

— Ah ! tu étais là ?

— Oui ! répondit la sœur de Georges. Depuis un instant déjà.

— Tu as vu ?

— Et j'ai entendu aussi... Je ne m'étais donc pas trompée... Tu aimés mon frère.

Sa voix aux modulations si douces avait pris un ton de suprême dédain.

— Eh bien, oui ! fit Mariana frémissante... Mon secret me brûle. J'aime Georges de Kerlor, c'est un vertige, une folie... mais c'est le seul homme qui m'ait révélé que j'avais un cœur.

Carmen eut un sourire méprisant.

— Une folie, dis-tu ! Tu te crois folle !... En es-tu sûre ?

— Que veux-tu dire ?

— Que ta démente me semble, à moi, au contraire le fruit de raisonnements longuement médités et de savants calculs... Mon frère est riche, et tu es pauvre... Il a un nom sans tache, et le tien...

— Le mien ?... reprit Mariana frémissante.

— Le tien t'interdit de lever les yeux où tu lies les portes...

— Ne suis-je pas de votre famille ? Ma mère n'était-elle pas une Kerlor ?

— Tu es une Sainclair. Ton arrière-grand-père a épousé une mulâtresse, la belle Aurore. C'est son sang noir qui coule dans tes veines... Regarde tes ongles.

Mariana étouffa un cri de rage. Carmen impitoyablement continuait :

— Je connais depuis longtemps ton ambition de fille pauvre, tes jalousies, tes révoltes de déshéritée... Tu n'avais rien ; notre bonté t'a recueillie. C'était justice. Mais ton rêve d'aujourd'hui dépasse les bornes. Notre nom ! Halte-là ! C'est un patrimoine auquel on ne touche pas !...

Mariana parvint à surmonter l'atroce douleur qui la tenaillait.

— Tu as raison, Carmen, fit-elle en baissant la tête avec toutes les apparences de la soumission la plus humble, je dois tout aux tiens... Ta mère pouvait me faire élever avec la domesticité ; elle ne l'a pas voulu ; qu'elle en soit éternellement bénie... Pardonne-moi ; j'ai eu tort d'oublier la distance infranchissable qui me sépare d'un Kerlor. C'est vrai ! je ne suis que la parente pauvre.

— Que vas-tu faire ? interrogea Carmen... Après ton aveu peux-tu rester au château ?

— Non ! je ne le peux pas, et je ne le dois pas. Madame Nerville, la femme du notaire de Brest, cherche une institutrice pour sa fille qui a huit ans. Grâce à l'éducation que l'on m'a si généreusement prodiguée ici, je peux me créer une position.

— Cela vaut mieux, déclara Carmen. Il m'en coûterait beaucoup, si tu ne renonçais pas définitivement à tes projets, d'avertir ma mère d'avoir à te chasser. — Sois tranquille ! je serai partie ce soir...

L'humilité de Mariana sembla désarmer l'âtière jeune fille.

— À la bonne heure ! dit-elle. À cette condition, tu pourras toujours compter sur nous, sur notre appui, sur notre affection, même...

— Merci !... fit Mariana.

— Il te faudra trouver un prétexte pour t'éloigner sans que mère et Georges se doutent de rien.

— Sois tranquille.

Carmen lui tendit la main.

— Au revoir ! fit Mariana, serrant la main que lui tendait Carmen.

Mais tandis que celle-ci s'éloignait lentement, la parente pauvre releva le front qu'elle venait de courber. Et, enveloppant Carmen d'un regard où la haine implacable et farouche ne se dissimulait plus :

— Te pardonner ! murmura-t-elle... Non pas !... Tu m'as humiliée, abaissée, démasquée... Un jour viendra où, à ton tour, tu me demanderas grâce, et où ces Kerlor si fiers verseront vainement des larmes de honte, des larmes de sang.

D'un pas décidé, M^{lle} de Sainclair regagna sa chambre. Le jour commençait à baisser ; elle devait se hâter pour quitter le bourg de Kerlor avant la nuit. Elle prit un sac de voyage et y jeta précipitamment un peu de linge et quelques menus objets. Elle mit dans sa poche une bourse aux mailles d'or, au travers desquelles quelques louis brillaient.

Il fallait cependant prévenir sa bienfaitrice. Mariana s'assit à un petit bureau, et écrivit à M^{me} la comtesse de Kerlor.

Elle sortit du château sans rencontrer personne. À l'entrée du bourg, elle s'arrêta, et ce fut d'une voix calme qu'elle demanda à Kerhuel, l'aubergiste, de lui atteler une voiture pour la conduire tout de suite à Brest.

— Impossible, notre demoiselle, répondit le Breton, mon tilbury est à Saint-Marc et ne rentrera que demain...

Soudain, elle entendit un hennissement qui semblait partir d'une bicoque assez délabrée devant laquelle elle se trouvait. Sans hésiter, elle poussa un des battants vermoulu de la porte cochère et vit un homme qui attelait un maigre cheval à une carriole. Le véhicule manquait totalement d'élégance, de confort ; Mariana, à sa vue, eut un geste

d'hésitation, mais elle n'avait pas le choix.

— Voulez-vous me conduire à Brest ? demanda-t-elle.

— Je vais à Locmaria, répondit une voix rauque ; mais, si vous voulez me donner cent sous...

— J'y consens, dit Mariana qui n'avait pas remarqué l'état d'ébriété de son conducteur.

Sans encombre, la carriole sortit du village par la cavée.

La voyageuse était retombée dans ses réflexions amères. Elle maudissait ce bisaïeul, quelque vieillard stupide probablement, qui avait eu la faiblesse sénile d'épouser la mulâtresse Aurore. En même temps, Mariana repassait dans son esprit les derniers mots que lui avait adressés Carmen. Démasquée !... c'était vrai... La sœur de Georges avait vu clair dans ses ambitieuses machinations.

Cependant le grand air achevait de faire perdre au conducteur le peu de raison qui lui restait. Il enveloppait l'échine de son cheval de vigoureux coups de fouet. La bête allongeait de plus en plus le trot.

Mariana, sans remarquer ce manège, repassait dans son esprit tous les motifs de haine qu'elle possédait contre ces Kerlor, qui avaient accru sans cesse leur fortune, pendant que les Sainclair, plus riches à l'origine que leurs parents, se voyaient ruinés par des calamités successives.

Tout à coup, il y eut un brusque cahot qui tira M^{lle} Sainclair de ses méditations peu édifiantes. Alors, seulement, elle se rendit compte de l'imminence du danger ; mais il était trop tard, l'animal fit un écart et cheval, carriole, conducteur et voyageuse roulèrent dans un fossé.

M^{lle} de Sainclair se releva, bien que la commotion eût été des plus rudes et qu'elle fût légèrement contusionnée.

Elle fit quelques pas en chancelant et regarda aux alentours. Elle était au milieu d'un bois ; l'obscurité régnait.

Mariana eut un frisson : comment retrouverait-elle son chemin, au milieu de la nuit ? Elle marcha inconsciemment pendant quelques minutes. Il lui sembla entrevoir une faible lumière à quelque distance au milieu des branches. La fugitive retrouva un peu d'espoir. Vaguement, elle distingua un véhicule de forme singulière, arrêté sous les arbres ; elle s'approcha. Une silhouette masculine se profila dans une baie lumineuse, à cinquante centimètres du sol.

— Oui va là ? interrogea une voix éraillée.

— Une voyageuse égarée.

— Ah !... Attendez ! je vais vous remettre dans le bon chemin.

L'homme descendit quelques marches et vint au-devant de la jeune fille.

— J'ai été victime d'un accident, reprit

Mariana. Je vais à Brest ; en suis-je encore loin ?

En entendant cet organe jeune et musical, l'homme esquissa un salut, et répondit :

— Vous avez encore plus d'une lieue et demie... Mais, entrez donc chez nous, ma petite dame, vous devez être dans tous vos états : mon épouse va vous faire prendre un doigt de vulnéraire. C'est souverain !

Avant que Mariana eût eu le temps de refuser, il appelait :

— Zéphirine ! éclaire-nous ; je t'amène du monde.

La porte se rouvrit ; une masse énorme apparut, tenant une lampe à pétrole.

M^{lle} de Sainclair aperçut alors une voiture de saltimbanque, une roulotte, ou plutôt un entresort, car le véhicule en face duquel elle se trouvait était l'établissement d'une somnambule extralucide.

La jeune fille voulut reculer ; mais l'homme la tenait par la main et la poussait en avant.

— Prenez garde, ma petite dame, dit-il, avec une intonation gouailleuse qu'il cherchait pourtant à adoucir, il y a un pas, et même plusieurs.

M^{lle} de Sainclair subit machinalement l'impulsion et se trouva dans la voiture. Elle examina ses hôtes et pâlit.

Elle n'avait pas remarqué pourtant que l'attention du couple s'était tout de suite concentrée sur le sac qu'elle tenait à la main.

Eusèbe Rouillard, dit La Limace, était un petit homme à l'aspect maigrichon et sec des voyous de trottoir parisien, au visage glabre, et passablement patibulaire. Dans ses petits yeux éraillés et chassieux, un regard surnois et madré pétillait. En somme, la physiologie était celle d'un parfait gremlin ; toutefois, les gestes hypocrites et les manières de pitre atténuèrent la rudesse et la grossièreté du personnage, qui tenait plus du riffaudé de la Cour des Miracles que de l'escarpe moderne.

Zéphyrine avait la taille d'un cuirassier, un mètre soixante-dix-neuf de hauteur. La richesse de sa corpulence répondait à cette stature monumentale. Elle semblait plus jeune que son Eusèbe ; mais sa figure ronde et couperosée, son front bas, orné de superbes accroche-cœurs, ses gros yeux à fleur de tête lui donnaient une expression bestiale.

— Eh bien ! quoi, fit l'homme, tu ne vois pas que Madame a besoin de se remonter ? donne du vulnéraire ; Madame est tombée... Tiens ! elle a des écorchures.

En effet, le visage de M^{lle} de Sainclair portait la trace de légères ecchymoses.

Elle remercia du geste, bien qu'elle se sentit très mal. La réaction se produisait.

Après l'accident, elle avait fait une

provision d'énergie nerveuse qui touchait à sa fin. Ses beaux yeux bleus errèrent à droite et à gauche. Elle entrevit un intérieur sordide ; un lit très sale dans une sorte d'alcôve ; un canapé graisseux ; des loques immondes partout.

Une insupportable odeur de gaillon prit la jeune fille à la gorge ; puis la lampe charbonna, dégageant d'âpres vapeurs minérales ; d'autres relents innomés achevèrent de suffoquer Mariana. Elle eut une sensation de terreur, com prenant qu'on l'avait attirée dans un repaire infâme. Tant d'émotions successives l'avaient épuisée ; ses forces la trahirent ; sa tête s'inclina. elle perdit connaissance.

— Chouette ! fit Zéphyrine, esquissant un entrechat. Ça nous épargne de l'ouvrage. Allons-y, La Limace ! Allume ! allume !

Et sans s'être autrement concertés, les deux bandits se mirent en devoir de dévaliser la voyageuse. La Limace empoigna le sac, pendant que Zéphyrine fouillait la jeune fille et s'emparait de sa bourse.

Quand elle vit l'or rutiler, la somnambule s'écria :

— Voilà de quoi affranchir la babil-larde que j'écris à ma sœur.

— Souhaitez-lui le bonjour de ma part, dit Eusèbe en tordant la fermeture du sac.

— Pas de blague ! riposta Zéphyrine, comptant le produit de son vol ; jusqu'à nouvel ordre, elle ne sait pas que nous sommes en ménage ensemble ; ça viendra quand il faudra.

La Limace, tout entier à son butin, ajouta :

— Et je t'épouserai... Tâche que ce soit avant que Rose Fouilloux, la frangine, ait craché son dernier poumon... Comme ça nous hériterons de sa braise et de son cabinet de pythonisse de la rue des Trois-Couronnes. Un bocal autrement rupin que celui-ci !

— Bien sûr, mais elle nous léguera aussi son môme... Et ça, c'est le chien-dent ! observa Zéphyrine, tout en décrochant les boucles d'oreilles de Mariana.

— Ah ! oui, ton neveu Claudinet.
— Bah ! il ne nous embarrassera pas longtemps ; il tiendra de sa mère ; la dernière fois que je l'ai vu, il avait déjà la coqueluche.

Ils interrompirent ce court dialogue familial et se regardèrent comme deux bêtes de proie, qui se sont approprié leur part respective de butin.

M^{lle} de Sainclair, en ouvrant les yeux, regarda avec effarement, puis aperçut sur le guéridon les objets qu'on lui avait dérobés.

— Vous êtes des malfaiteurs ! dit-elle. Et, se levant brusquement, elle réussit

à ouvrir la porte de l'entresort. Elle cria :

— Au secours !

L'écho répéta longuement cet appel.

La Limace se précipita sur Mariana ; mais la jeune fille avait recouvré toute son énergie et elle entraîna le bandit jusqu'au bas de l'escalier. Il trébucha contre une pierre et chancela. Elle en profita pour s'élançer dans les ténèbres.

— Au secours ! à moi ! cria la jeune fille, d'une voix encore plus vibrante que la première fois.

La Limace abattit sa main sur l'épaule de la fugitive qui tomba à genoux.

Tout à coup, un poignet solide s'abattit sur La Limace.

— Canaille ! s'écria un jeune inconnu qui venait de surgir ; j'arrive à temps !

M^{lle} de Sainclair, surprise de cette assistance inespérée, accepta la main que lui tendait le nouveau venu pour l'aider à se relever.

Elle remercia chaleureusement son sauveur et, rapidement, elle lui raconta ce qui s'était passé.

L'inconnu répliqua en agitant son bâton de cornouiller :

— Ne craignez rien, Mademoiselle, je vais leur faire rendre ce qu'ils vous ont volé.

Le jeune homme s'était avancé ; il dit d'un ton péremptoire :

— Vous allez restituer immédiatement ce que vous avez pris à votre victime.

Zéphyrine poussa un grognement formidable. Eusèbe, lui aussi, fit une horrible grimace ; mais il ne manquait pas de décision. A voix basse, il fournit à la mégère les dernières raisons qui les obligeaient à capituler.

— Le chopin est raté, quoi ! Tâchons que ce mec-là ne nous empêche pas de travailler à Brest...

La Limace, tout en grinçant des dents, alla chercher les objets et les apporta à Mariana qui, étant rentrée en possession du peu qui lui appartenait, quitta cet endroit qui avait failli lui être fatal.

Après quelques minutes de marche côte à côte avec l'inconnu, Mariana rompit la première le silence :

— Ah ! Monsieur, fit-elle de sa voix chaude et mélodieuse, combien je vous suis reconnaissante de m'avoir arrachée des mains de ces misérables !

— Vous êtes saine et sauve, Mademoiselle ; ne nous occupons plus des dangers que vous avez courus... Et comme il est malséant de faire route à côté d'une jeune fille sans être connu d'elle, permettez-moi de me présenter moi-même : Paul Vernier, sculpteur.

La jeune fille n'avait aucune raison de garder l'incognito ; elle répondit :

— Je m'appelle mademoiselle de Sainclair... Et je vais à Brest.

— Alors, Mademoiselle, vous allez me permettre de retourner au village de

Kernéis dont je viens, et où j'espère, malgré l'heure un peu tardive, trouver une voiture à mettre à votre disposition.

La nuit était très noire; et bien que le couple eût cessé de marcher sous les arbres, ni l'un ni l'autre ne distinguait le visage de son interlocuteur.

— Et si vous n'en trouvez pas, comme cela est probable? reprit Mariana. Nous aurons perdu une demi-heure, peut-être davantage. Il vaut mieux que je continue tout droit ma route sur Brest, où j'arriverai encore à une heure possible.

— Moi aussi, je vais à Brest.

— Eh bien! fit-elle avec beaucoup d'aisance, cela tombe à merveille. Au moins, je suis sûre de ne plus faire de mauvaise rencontre.

Cependant Vernier voulut se justifier immédiatement, comme s'il craignait d'être soupçonné d'un subterfuge propice à quelques banales galanteries.

— J'ai dîné chez mon oncle, le curé de Kernéis, le recteur, si vous préférez. J'ai résolu de rentrer à pied, à travers la campagne et les bois, en amoureux de la nature que je suis...

Il parlait d'un ton ferme, nuancé pour tant d'une légère émotion, qui ne pouvait échapper à M^{lle} de Sainclair.

Evidemment, il aurait développé plus brillamment ses idées s'il n'avait été paralysé par une timidité native.

Elle lui sut gré de sa délicatesse. Au jeu de paroles qu'il avait dites, elle le jugeait enthousiaste, épris du beau, de l'idéal; elle le soupçonnait aussi d'être un peu naïf, et de fait, entre ce jeune homme et cette jeune fille, l'ingénuité n'était peut-être pas du côté que l'on pouvait croire.

Désireuse de le voir se départir de toute contrainte, Mariana chercha à provoquer la confiance de son compagnon en se montrant très affable, mais sans se départir de cette pointe de condescendance aristocratique que les femmes d'un certain rang abdiquent rarement.

Sous le prétexte de la difficulté que présentait la route obscure, elle lui demanda le secours de son bras, et le jeune homme lui tendit avec un empressement qui n'était pourtant pas exempt d'une certaine gêne. Il ne tremblait cependant pas une demi-heure plus tôt, quand il tenait tête au couple hideux qu'il venait de dompter; il avait la voix énergique et se sentait prêt à risquer sa vie pour protéger celle de Mariana. Sans doute ce contraste parut piquant aux yeux de M^{lle} de Sainclair, et sa vanité de jolie fille en fut flattée, au point que son imagination très vive se prit à vagabonder bien loin des sinistres perspectives où la fatalité l'avait entraînée quelques instants plus tôt.

— Savez-vous, monsieur Vernier, dit-elle, que vous ne m'êtes pas inconnu?

— Mon nom est bien obscur pourtant, Mademoiselle.

— Cependant, j'ai déjà pu apprécier votre talent.

— C'est impossible; je n'ai aucune réputation.

— Je vais faire cesser votre étonnement; je vous ai vu au château de Kerlor.

Il eut un mouvement de joie.

Mariana continua:

— Vous y avez restauré la galerie d'honneur, et, dans la chapelle, vous avez rendu la vie à un saint Yves qui avait été fort maltraité par le temps.

— C'est vrai, Mademoiselle; mais comment pouvez-vous connaître ces détails?

— Parce que je suis une parente de la comtesse de Kerlor et que j'arrive précisément du château. Vous pourriez me demander maintenant pourquoi je me suis mise en route si tard pour aller à Brest, je vous répondrais que j'ai voulu satisfaire une pure fantaisie, et cela vous suffirait... Les artistes ne sont-ils pas capricieux aussi?

— Je ne me permettrais pas une telle indiscretion.

— Vous auriez le droit de me questionner, Monsieur; après votre vaillante conduite, je reste à jamais votre obligée... Plus tard, si vous y tenez, vous saurez à quoi vous en tenir.

Vernier balbutia:

— Je pourrais donc espérer avoir l'honneur de vous revoir?

Elle eut un petit rire.

— Me revoir!... Mais vous ne m'avez pas encore vue, monsieur Vernier.

— Les artistes ont souvent le don de double vue, et peut-être que sans vous connaître, je vous devine...

Il s'enhardissait subitement, comme tous les timides. Mariana l'interrompit en ramenant la conversation sur le terrain purement esthétique.

— L'art sacré à sa grandeur, et nombreux sont les maîtres qui l'ont illustré; mais avez-vous réellement une prédilection pour les sujets religieux?

— Pas du tout, Mademoiselle! J'estime que les travaux que vous connaissez ne sont pas indignes de moi... Mais je veux créer.

Il cessa de se montrer timoré; et s'exprimant avec l'ardeur communicative que donne à tout véritable artiste la passion de son labeur:

— Vous le trouvez ambitieux, sans doute, le pauvre praticien échoué dans un hameau breton. Mais ce n'est pas en doutant de soi que l'on réalise les chefs-d'œuvre. Certes, je suis loin de posséder le talent que je rêve; m'est-il défendu de chercher à l'acquiescer en y consacrant toutes mes forces, toute ma volonté, toute mon existence?

— Non, certes... Cela s'appelle le feu sacré! Et c'est l'âme de l'artiste, cela...

— Et quand je serai parvenu à ce but, poursuivait-il... je croirai encore qu'il me reste quelque chose à apprendre.

Vous voyez, Mademoiselle, que, si je suis ambitieux, je ne suis pas orgueilleux.

— Quelle beauté préférez-vous? Vos aspirations d'artiste sont-elles en rapport avec vos goûts personnels?

Il répondit avec une sorte de ferveur :

— En m'inspirant des maîtres anciens, de ceux de la Renaissance, pour suivre ceux des dix-septième et dix-huitième siècles, je voudrais tailler dans le marbre une figure qui réunit la perfection du passé aux raffinements de la modernité contemporaine...

« Oui, je rêve de créer la nouvelle Eve, et je souhaiterais que cette merveille plastique fût animée et reflétât nos plus ardentes passions... Elles sont admirables, les œuvres d'autrefois; il leur manque généralement l'âme, et ce sont les sculpteurs de notre temps qui ont été les vrais magiciens du ciseau; aujourd'hui, la matière n'est plus inerte; elle vit, elle souffre, elle aime!... La légende de Prométhée est devenue de l'histoire.

Mariana trouvait un charme tout particulier à cette conversation qui lui permettait d'éloigner momentanément ses cruels soucis. Elle répliqua avec une petite commisération railleuse :

— Votre marbre, fût-il de Carrare, restera toujours du marbre...

— Hélas! vous avez raison, et les peintres sont plus heureux que nous, car s'il leur manque la poésie du relief, ils ont pour eux la magie de la couleur... Oh! ma statue!... Je la vois, vivifiée, embellie par le pinceau d'un grand maître... Je baiserais la chair mate et chaude de son visage ambré, je plongerais mes doigts dans les ondes de sa chevelure noire comme l'Arèbe païen; je tremblerais devant ses grands yeux bleus aux reflets de saphir et de clair de lune... Oh! comme je l'adorerais!

Mariana s'arrêta brusquement surprise, car ils étaient arrivés à Recouvrance, le vieux Brest, sans qu'ils se fussent rendu compte du trajet parcouru.

Soudain, lui aussi, en levant la tête eut un tressaillement: et sa surprise se changea bientôt en extase. A la lueur du premier réverbère, il venait de constater que M^{lle} de Sainclair réalisait, en tous points, la vision qu'il venait d'évoquer dans la fougue de son enthousiasme juvénile.

L'esprit de Mariana fut délicieusement impressionné en devinant l'effet qu'elle produisait; elle ne douta plus de la sincérité du jeune sculpteur, et son cœur aurait peut-être battu plus fort, si l'image de Georges n'était revenue tyranniquement s'imposer à son esprit. La comparaison qu'elle établissait forcément entre les deux hommes ne pouvait guère tourner à l'avantage du dernier venu.

— Voici notre voyage terminé, fit-elle.

Dissimulant son trouble, Paul Vernier s'inclina et pressa la main qu'elle lui tendait.

— Au revoir! fit-elle gracieusement.

Elle lui sut un gré infini du tact qu'il montra en ne lui demandant pas dans quel quartier elle se rendait.

— C'est mon plus vif espoir, Mademoiselle, murmura-t-il de sa voix redevenue tremblante.

Mariana regarda sa montre; il était neuf heures.

« Il est trop tard, se dit-elle, pour me présenter chez M^{me} Nerville. Demain matin, j'irai au cours d'Ajot; M^{me} Nerville sera enchantée de m'avoir comme institutrice de sa fille... Et puis, si je m'ennuyais trop, qui sait si ce Paul Vernier ne me tirerait pas de là quand je le voudrais... »

CHAPITRE II

ORPHELINE I

Il était deux heures de l'après-midi, la rue Saint-Donation, une des plus pittoresques de Recouvrance, resplendissait gaiement sous le soleil.

Une jeune fille en grand deuil, qui marchait lentement, indifférente à tout ce qui l'entourait, et abîmée dans une profonde méditation, arriva devant la maison qui portait le n^o 10. Elle s'engagea dans l'allée très propre de la vieille maison et monta au deuxième étage où était son appartement. Elle ouvrit la porte, traversa une petite entrée et pénétra dans une pièce meublée sommairement. Anéantie, elle tomba sur un fauteuil en contemplant deux photographies placées sur la cheminée.

L'une représentait un homme dans la force de l'âge, à la figure distinguée, à l'air vaillant et bon, c'était son père. L'autre, cette physionomie rêveuse, aux grands yeux doux et mélancoliques, était sa mère.

M. de Penhoët était mort à la Vera-Cruz l'année précédente, emporté par la fièvre jaune.

Il y avait quinze jours que sa veuve était allée le rejoindre au cimetière.

Hélène de Penhoët était orpheline, elle n'avait que des cousins éloignés sur lesquels il lui était impossible de compter.

La maladie et les obsèques de sa mère avaient épuisé les dernières ressources de la maison. Allait-elle manquer de pain?

Un coup légèrement frappé à la porte lui fit lever la tête. L'orpheline s'essuya les yeux et alla ouvrir.

Un homme de cinquante-cinq ans, au visage fraîchement rasé, très soigné de

sa mise, salua la jeune fille avec un respect attendri. Elle lui tendit sa main ; il la pressa avec une sorte de vénération.

— Maître Nerville, dit-elle, avec beaucoup de calme, je vois à votre physiologie que vous avez des choses tristes à m'annoncer... Je suis habituée à la douleur.

M^e Nerville était un notaire de Brest, son étude située sur le cours d'Ajot était très fréquentée. Il avait été chargé des intérêts de la famille de Penhoët.

La résignation d'Hélène, bien qu'elle ne la surprit guère, diminua son embarras :

— Ma chère demoiselle, répondit-il, permettez-moi d'abord de vous demander comment vous vous portez... Madame Nerville m'a chargé de vous présenter l'expression de toute sa sympathie, et de vous dire qu'elle désirerait beaucoup vous voir...

Hélène répliqua :

— J'irai très prochainement remercier madame Nerville de sa sollicitude et embrasser votre fillette Jeanne.

Le notaire eut un geste affable ; puis il poursuivit de sa voix grave :

— Il est impossible de vous consoler, Mademoiselle ; je ne suis pas de ceux qui prodiguent les paroles inutiles en présence d'un deuil comme le vôtre ; mais je fais appel à votre courage pour que vous ne vous laissiez pas accabler... Votre existence va de nouveau se modifier... Vous avez besoin de compter sur toutes les personnes qui s'intéressent à vous.

La jeune fille répondit simplement :

— Vous vous trompez, maître Nerville, je ne veux faire appel à aucun dévouement... Je ne dois compter que sur moi-même.

— Vous aurais-je blessée ? interrogea le notaire avec la plus vive appréhension.

— Non, car vous êtes un véritable ami.

— Ah ! mademoiselle Hélène ! comme vous me récompensez d'avoir servi fidèlement les vôtres.

— Et maintenant, parlez ; ne craignez rien... Comment voulez-vous que je redoute un nouveau déchirement ? Est-ce que je n'ai pas souffert tout ce qu'on peut souffrir ?

Ses beaux yeux regardèrent stoiquement le ciel.

M^e Nerville avait été nommé, par le tribunal, tuteur de l'orpheline.

Le digne homme, qui était la probité même, avait tenté l'impossible pour que la succession se liquidât de la façon la moins désastreuse ; ses efforts étaient restés stériles. Il venait prévenir la jeune fille que ses dernières ressources étaient épuisées.

Il commença :

— Vous savez, ma chère demoiselle, que votre regretté père, monsieur le

marquis de Penhoët, a perdu tout ce qu'il possédait.

— Je le sais, Monsieur... Il a été ruiné par de malhonnêtes gens, des associés en qui il avait mis toute sa confiance... Il n'est rien resté à mon père, sauf l'honneur !

— Quand monsieur de Penhoët s'est marié, il était encore très riche... Votre mère ne lui a rien apporté.

— Elle l'a aimé, elle l'a réconforté, soutenu ; elle lui a permis de recommencer une existence nouvelle ; la pauvreté ne l'effrayait pas ; elle a montré à mon père la seule voie qui lui restait à suivre, celle du travail... N'est-ce donc rien, cela ?

— Votre mère, Mademoiselle, était une sainte.

Hélène remercia son interlocuteur d'un regard empreint d'une gratitude si touchante qu'il se sentit remué jusqu'au plus profond de lui-même.

— Pardonnez-moi, reprit-il, c'est le notaire, c'est le tuteur qui vous parle... Quand vous êtes née, le patrimoine des Penhoët était à peine entamé.

L'orpheline eut un soupir prolongé.

M^e Nerville continuait à exposer les faits avec sa précision professionnelle.

La jeune fille, l'écoutait religieusement, car chaque détail lui remettait en mémoire l'énergie surhumaine déployée par M. de Penhoët pour conjurer l'écrasement final. Le notaire tira des papiers de sa poche ; ils étaient couverts de chiffres ; Hélène ne voulut pas les examiner ; elle en connaissait les conclusions.

M^e Nerville poursuivit :

— Vous n'avez plus que deux mille francs. J'ai achevé de payer votre pension chez les dames de Saint-Joseph de Quimper, où vous étiez l'année dernière encore... J'ai réglé les obsèques, qui ont été, selon vos instructions, dignes de la noble défunte ; enfin, je viens d'acquitter le terme de votre appartement.

— De sorte que je ne dois rien ? interrogea M^{lle} de Penhoët.

— Rien, ma chère demoiselle ; mais vous restez sans ressources... Toutefois, vous savez bien que nous ne vous abandonnerons pas.

Elle répondit avec une suprême flerté :

— Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi ; je vous sais un gré infini de la bienveillance dont vous me donnez une preuve nouvelle ; mais, vous l'avez dit, je n'ai pas de dettes ; je ne veux pas en contracter ; encore une fois, l'honneur des Penhoët restera intact.

— Mais si vous ne voulez pas recourir à notre affection, il en est d'autres auxquelles vous ne ferez pas vainement appel. N'avez-vous pas eu pour compagne de couvent mademoiselle de Kerlor ? Elle ne voudra pas laisser une ancienne amie dans le besoin.

— Une Penhoët n'implore personne, monsieur Nerville... D'ailleurs, j'ai d'autres projets.

— Vraiment ?

— Oui ; je vais travailler !... Je me livre déjà à une petite besogne qui me permettra d'attendre la réalisation des promesses qui m'ont été faites... Je compte sur une solution très prochaine... Je vais gagner ma vie.

M^e Nerville n'avait plus qu'à prendre congé de la jeune fille et à lui rappeler qu'elle pouvait compter sur lui et sur sa femme.

Il le fit en quelques mots très sincèrement affectueux, et lui partit.

Le marquis de Penhoët avait épousé une cantatrice d'une grande réputation. Marthe Gérard, qui joignait à une beauté idéale, une voix dont la pureté et l'étendue étaient sans égales, chantait les premiers rôles.

M. de Penhoët, violemment épris, n'avait pas tardé à apprendre que l'existence de Marthe était au-dessus de tout blâme. Elle vivait honorablement avec sa mère. Il avait suivi la célèbre artiste, au cours de ses pérégrinations à travers l'Europe, pendant plus de dix-huit mois. Enfin, un soir, à Naples, au théâtre San-Carlo, le gentilhomme avait avoué à la prima donna qu'il l'aimait éperdument. Le mariage avait eu lieu quinze jours plus tard au consulat français.

Cette union, on le comprend, avait été accueillie de la façon la plus hostile dans la famille du marquis ; mais il était libre de ses actes ; il avait une volonté de fer ; il n'avait pas hésité à rompre toutes relations avec les siens, qui maudirent celle qu'ils appelaient injustement l'aventurière.

La prétendue aventurière se montra la meilleure des épouses, et, un an plus tard, après qu'elle eût mis au monde la petite Hélène, elle était, de l'aveu de tous, la plus tendre et la plus dévouée des mères.

Après bien des années, une catastrophe réveilla les malveillances qui semblaient endormies ; M. de Penhoët, un jour de chasse, dans une battue au sanglier, tua raide, d'une balle dans la tête, son voisin d'affût, M. d'Espérac, un jeune gentilhomme très répandu dans le monde parisien, et qui avait également une propriété en Bretagne. L'accident n'était pas douteux, il avait été causé par une fatale imprudence de la victime. M. d'Espérac, dans l'ardeur de la chasse, quittant la place qui lui était assignée, avait couru au-devant de la bête aperçue au moment où elle entrait dans un layon. M. de Penhoët, voyant un buisson remuer et entendant le souffle rauque du sanglier, avait tiré. M. d'Espérac était mort sans prononcer un mot.

Marin, il avait démissionné après avoir épousé Marthe Gérard, et il avait obtenu au Mexique une importante concession

de terrains argentifères dont il avait confié l'exploitation à des individus qu'il croyait honorables, et qui, au point de vue technique, semblaient présenter les garanties les plus sérieuses, mais qui profitaient de l'éloignement du propriétaire pour se livrer à une suite d'agissements coupables destinés à faire tomber à vil prix l'affaire entre leurs mains. Une nouvelle traversée n'était pas faite pour effrayer le marquis de Penhoët. Il s'embarqua dans le plus bref délai, malgré les larmes et les funestes pressentiments de la marquise.

Nous savons qu'il mourut à la Vera-Cruz.

De cette tragique aventure, les ennemis de M^{me} de Penhoët avaient conclu tout bas d'abord, ouvertement bientôt, que M. d'Espérac était l'amant de la marquise ; et que le mari avait voulu venger son honneur. Quant à la mort de M. de Penhoët, elle était due, selon eux, non pas à la fièvre jaune, mais à un suicide. Le malheureux n'avait pas voulu survivre à la honte de sa femme et à la tache faite à son blason.

Marthe n'avait pu surmonter son désespoir ; le chagrin d'avoir perdu Henri, l'opprobre dont on voulait l'accabler furent pour elle autant de coups auxquels elle ne devait pas tarder à succomber.

L'orpheline ignorait toutes ces ignominies ; M^e Nerville était renseigné, lui, mais à aucune prix, il n'aurait voulu que la pauvre enfant le soupçonnât.

.....

Quand la cloche du château de Kerlor avait sonné le dîner, la comtesse et ses enfants s'étaient mis à table. Une place restait vide, celle de M^{lle} de Sainclair. La comtesse s'étonna à bon droit. Carmen déclara que Mariana, s'étant sentie un peu souffrante dans l'après-midi, avait voulu rentrer dans sa chambre et s'était probablement mise au lit. On se coucha de très bonne heure, ce soir-là, à Kerlor.

Le lendemain, quand Carmen entra chez sa mère, elle vit Georges, qui, arrivé avant elle, tendait une lettre à la comtesse.

— C'est l'écriture de Mariana ! s'écria M^{me} de Kerlor, très impressionnée.

— J'ai trouvé ce papier hier soir sur le plateau d'argent, dans le vestibule, ajouta Georges avec surprise... Vous étiez déjà couchée.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura la douairière.

Ses mains tremblèrent un peu en déchirant l'enveloppe. Elle lut :

« Ma chère bienfaitrice,

« Pour la première fois de ma vie, je vais vous causer un chagrin ; je vous supplie de me le pardonner.

« J'ai résolu de quitter Kerlor, malgré tout ce que vous avez fait pour moi.

« Je vais avoir vingt ans ; j'estime que votre œuvre presque maternelle est terminée.

« J'ai cherché et trouvé la meilleure position convenant à une fille pauvre.

« Mon intention était de tout vous dire avant de franchir le seuil du château ; mais j'ai eu peur de manquer de fermeté, car vous auriez refusé de me laisser partir. Vous êtes si bonne !

« Vous me permettrez de venir prendre congé de vous dans quelques jours et de vous demander votre bénédiction.

« Je serai plus courageuse en présence du fait accompli.

« Je prierai pour Kerlor ; je ferai des vœux pour que tous ceux qui portent ce nom glorieux continuent à jouir du bonheur qu'ils méritent ; je m'efforcerai de ne jamais oublier les traditions de vertu et d'honneur qui ont toujours été celles de nos deux familles.

« Daignez agréer, ma chère bienfaitrice, l'assurance de tout mon respectueux dévouement.

« Mariana DE SAINCLAIR,

« *Institutrice chez Madame Nerville,*

« *Cours d'Ajol, Brest.* »

On devine l'effet produit par cette lettre inattendue sur M^{me} de Kerlor et sur Georges. Le regard de la comtesse se fixa sur Carmen.

— Tu ignorais le contenu de cette lettre ? interrogea froidement la mère.

— Je le jure ! répondit la jeune fille.

— C'est insensé ! fit Georges, je n'aurais jamais cru ma petite-cousine capable de prendre une pareille détermination.

— Mademoiselle de Sainclair est une ingrâte, prononça la comtesse, très affligée.

Elle semblait assez contrariée de la disparition de Mariana ; et Carmen s'accusait d'avoir manqué de mesure envers sa parente.

— Il faut que je revois Mariana, dit la comtesse de Kerlor, et qu'elle réponde aux questions que j'ai le devoir de lui poser.

Carmen crut avoir trouvé l'occasion de réparer ses torts.

— Tu veux que je lui écrive ? demanda-t-elle.

— Non ! Tu m'accompagneras à Brest. Nous irons chez Madame Nerville.

— Mais, objecta M. de Kerlor, vous êtes souffrante, ma mère ; c'est moi qui accompagnerai Carmen.

Une heure plus tard, le cocher arrêta son attelage devant la maison portant les panonceaux de M^e Nerville.

On annonça M. et M^{lle} de Kerlor qui furent immédiatement introduits dans un salon luxueux où les attendait M^{me} Nerville. Les saluts s'échangèrent

pendant que la notairesse s'écriait, après avoir demandé cérémonieusement des nouvelles de la comtesse :

— Maître Nerville ne va pas tarder à rentrer. Il sera désolé de n'avoir pas été là à votre arrivée.

Puis, un peu inquiète, elle reprit :

— Vous savez que mademoiselle de Sainclair est ici ?

— Nous venons la chercher, répliqua Georges avec sa franchise ordinaire.

— Mon Dieu ! fit la notairesse, je ne voudrais pas que vous fussiez fâchés contre moi... Mademoiselle de Sainclair m'a formellement déclaré qu'elle renonçait à vivre à Kerlor. Vous étiez prévenu, puisque vous voici à Brest... J'ai jugé que je ne pourrais trouver une meilleure institutrice pour ma fille Jeanne, dont je veux faire une personne distinguée, et j'ai accueilli à bras ouverts votre parente.

M^{lle} de Kerlor répondit :

— Rassurez-vous, chère Madame, nous ne vous blâmons pas ; notre petite-cousine est libre de ses actes ; mais je désirerais m'entretenir avec elle.

— Rien de plus facile, Mademoiselle ; je vais la prévenir.

La notairesse sortit et reparut bientôt, précédée de Mariana. Les yeux de la jeune fille étincelèrent en se fixant hardiment sur ceux de Georges de Kerlor, puis elle regarda Carmen avec une nuance de commisération railleuse.

La visite inespérée du jeune homme rendait à M^{lle} de Sainclair ses plus dangereuses et ses plus folles illusions. Elle se jeta dans les bras de sa petite-cousine, simulant à merveille la plus sincère émotion.

— Ma cousine, dit le jeune homme, vous nous avez fait beaucoup de peine. J'espère que ma sœur saura vous convaincre. Je vous laisse ensemble. Vous me rappellerez quand les derniers nuages seront dissipés.

M. de Kerlor sortit avec M^{me} Nerville.

— Ma chère Mariana, commença M^{lle} de Kerlor, mon frère t'a fait connaître nos impressions depuis ton départ.

M^{lle} de Sainclair répondit avec une amère ironie :

— Crois-tu que, moi aussi, je n'aie pas éprouvé un très gros chagrin, quand il m'a fallu t'obéir ?

Carmen répondit avec un ton d'affectueux reproche :

— Voyons ! j'étais irritée ; je me suis montrée injuste, j'en conviens ; mais, toi, tu avais conservé ton sang-froid ; tu aurais pu attendre au lendemain avant de prendre une décision.

— J'aurais agi le lendemain comme la veille, puisque tu m'avais enlevé toute espérance.

— Tes prétentions étaient folles ; tu as reconnu que tu ne pourrais jamais devenir la femme de Georges.

M^{lle} de Sainclair demanda d'une voix brève :

— Pourquoi as-tu amené ton frère ?

— Parce que ma mère, qui, comme tu le sais, est indisposée, ne pouvait m'accompagner.

Mariana reprit :

— Ta mère sait-elle pourquoi tu suis partie ?

— Non ; dans ta lettre tu as pris toutes les précautions pour qu'elle ne se doute de rien ; tu m'imagines pas que j'allais la renseigner... Si je l'avais fait, nous ne serions certainement pas ici, Georges et moi.

— Au fait, pourquoi y êtes-vous ?

— Pour te demander d'oublier ce qui s'est passé entre nous.

— Je le veux bien, répliqua M^{lle} de Sainclair.

— Ce n'est pas tout ; je suis venue de la part de ma mère pour te dire qu'elle serait très heureuse si tu reprenais ta place à Kerlor.

— Et quelle est l'opinion de Georges ?

— Il pense comme nous, et est tout prêt à joindre ses instances aux miennes.

M^{lle} de Sainclair répondit d'une voix saccadée :

— Ma pauvre Carmen ! si tu savais comme j'envie ta sérénité d'âme !... Tu n'aimes pas, toi... Prends garde d'éprouver à ton tour l'indicible souffrance... Que penserais-tu de moi si je te déclarais que ton frère m'est devenu indifférent... M'est-il possible d'oublier Georges ?... Si tu n'as pas cessé d'être mon amie, tu dois m'éviter de nouvelles tortures... S'il faut renoncer à monsieur de Kerlor, j'y renoncerai ; mais ne me demande pas davantage... Interroge ta conscience, Carmen, et dis-moi si tu peux exiger, sachant mon secret et mes rêves, que je rentre avec vous au château.

— Mais, puisque tu consens à revoir ma mère.

— Je reverrai madame de Kerlor ; il faut que j'obtienne son pardon, quand je lui aurai démontré que je ne peux plus, que je ne veux plus vivre de sa charité... Elle est si bonne qu'elle me permettra sans doute de lui rendre d'autres visites ; et le plus souvent possible, j'irai t'embrasser, serrer la main de ton frère... Ah ! si vous me défendiez cela, j'en mourrais !

Carment fut touchée de cette résignation, et elle répondit :

— Tu as raison ; et je ne puis exiger un trop grand sacrifice de ta part... Viens nous voir souvent ; nous t'accueillerons toujours avec la plus grande joie. Elle rappela Georges.

— Eh bien ? interrogea le jeune homme en souriant.

— Eh bien, dit Carmen, Mariana s'en tient aux termes de sa lettre.

M. de Kerlor, qui s'attendait à une

réponse favorable, ne put réprimer un geste de mécontentement. Il s'écria :

— Mais Carmen vous a pourtant dit, ma cousine, que la santé de notre mère nous donnait des inquiétudes ?

Mariana joignit les mains.

— Mon cousin, supplia-t-elle, ne ravivez pas mon chagrin... Votre sœur m'a proposé de reprendre ma « place » ; je ne le puis.

Carmen ajouta :

— Mariana m'a promis de venir sou-vent au château.

— Aussi souvent que me le permettra madame Nerville, poursuivit M^{lle} de Sainclair, qui venait de voir rentrer la notaire.

— Tant que vous voudrez, ma chère demoiselle, fit celle-ci de son air le plus aimable.

M^{lle} de Sainclair embrassa Carmen, fit une révérence à M. de Kerlor et sortit avant que celui-ci ait pu lui tendre la main.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit ; la digne et correcte figure de M^e Nerville apparut.

— Dieu soit loué ! s'écria le notaire ; j'arrive à temps pour vous présenter mes plus respectueux hommages... monsieur de Kerlor... mademoiselle de Kerlor...

Georges et Carmen saluèrent courtoisement.

— Vous êtes resté bien longtemps en ville, il me semble, dit la notaire à son époux.

— J'ai poussé jusqu'à la rue Saint-Donatien.

— Vous avez vu votre pupille ?

— Justement.

— Vous êtes tuteur, maître Nerville ? demanda M. de Kerlor.

— Oui, monsieur le comte, et d'une jeune fille qui mérite les plus grandes sympathies.

M^{me} Nerville se hâta d'ajouter :

— J'ai pour cette chère enfant la plus grande affection ; mais je redoute la misère pour elle... Je ne puis dominer mon impatience ; il faut que je voie aujourd'hui ma petite protégée... J'irai à Recouvrance.

M. de Kerlor s'écria avec empressement : Permettez-vous, madame Nerville, de vous offrir une place dans notre voiture.

Oh ! monsieur le comte... je vous remercie... mais je suis confuse... Je vais vous gêner...

Carmen insista :

— Vous serez plus vite arrivée chez cette jeune fille... Et Georges et moi, nous aurons pu coopérer, dans une faible mesure, à votre bonne action.

M^{me} Nerville se confondit en remerciements.

— Je ferai part à M^{lle} de Penhoët de votre bienveillance ; elle en sera touchée.

— Penhoët ! répéta Carmen avec un vif intérêt.

— Oui, compléta le notaire, ma pupille s'appelle Hélène de Penhoët.

— Hélène ! fit Carmen toute bouleversée.

— Mais, en effet, Mademoiselle, reprit M^e Nerville, où ai-je la tête ? Vous devez avoir connu cette jeune fille, chez les dames de Saint-Joseph, bien qu'il y ait une légère différence d'âge entre vous deux ?

M^{lle} de Kerlor s'écria avec la plus poignante compassion :

— C'est de ma pauvre petite amie Hélène qu'il s'agit !

— Vous vous souvenez d'elle ?

— Si je m'en souviens ? C'était ma meilleure camarade... Oui, elle est un peu plus jeune que moi ; mais elle était si studieuse et moi je l'étais si peu, que nous faisons partie de la même classe.

Georges écoutait avec intérêt. Il s'agissait d'une jeune fille malheureuse, qui supportait héroïquement l'adversité, qui appartenait à la noblesse de Bretagne, cela suffisait à un Kerlor pour qu'il intervint aussi délicatement, mais aussi promptement que possible.

M^{me} Nerville profita de l'émouvante coïncidence pour donner un libre cours à ses petits talents de narratrice.

Elle raconta ce que savent déjà nos lecteurs.

Carmen fut désolée d'apprendre que M^{lle} de Penhoët avait gravi un tel calvaire, à l'âge où tout doit être joie et espérance.

— Viens, dit-elle avec élan à son frère, nous allons sauver Hélène.

Après un rapide adieu à M^e Nerville, le frère et la sœur, accompagnés de la notairesse, montèrent dans la victoria.

La voiture de M. de Kerlor arriva bientôt rue Saint-Donatien. Il avait été convenu que M^{me} Nerville et Carmen pénétreraient seuls chez M^{lle} de Penhoët. Si l'entrevue se prolongeait, Carmen demanderait à l'orpheline la permission de lui présenter son frère, qui attendrait dans la victoria.

Carmen et sa compagne avaient gravi le deuxième étage. M^{me} Nerville frappa à la porte ; M^{lle} de Penhoët vint ouvrir.

La pièce d'entrée était un peu sombre, Hélène ne reconnut tout d'abord que la femme du notaire qui d'ailleurs parla immédiatement :

— Bonjour, ma chère demoiselle ; comment vous portez-vous ?... Ne vous étonnez pas trop si je viens à cette heure... J'accompagne une personne qui désirait vivement vous embrasser.

Hélène, tout en introduisant les visiteuses dans sa chambre, eut un geste étonné.

La pauvre enfant avait passé une journée lamentable, cherchant sans trouver le moyen de sortir de son affreuse situation.

En reconnaissant Carmen, qui la contemplant les yeux pleins de larmes, M^{lle} de Penhoët eut un cri étouffé. Les deux jeunes filles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, en mêlant leurs pleurs.

— Ma chère Carmen ! murmura l'orpheline entre deux soupirs, je ne t'avais pas oubliée, va !

— Et pourtant, il faut que ce soit le hasard qui nous rassemble.

M^{lle} de Penhoët regarda la femme de son tuteur, semblant lui reprocher, et lui pardonner en même temps, d'avoir fait une démarche inconsidérée auprès de la riche héritière. Carmen, qui se souvenait du caractère de son amie, comprit ce qui se passait dans l'esprit de l'orpheline, et elle se hâta de poursuivre :

— Madame Nerville ignorait, il y a une heure encore, que nous avons été élevées toutes deux chez les dames de Saint-Joseph, de même que j'ignorais, moi, les affreux maheurs qui t'ont frappée... Le nom de Penhoët, prononcé au cours de la conversation, m'a surprise... j'ai interrogé ton tuteur ; il m'a raconté ta navrante histoire... Tout de suite, j'ai voulu accourir auprès de toi, pour te dire que désormais tu ne serais plus seule au monde.

Hélène fixa ses beaux yeux reconnaissants sur M^{lle} de Kerlor, et répondit du fond de l'âme :

— Si tu savais, Carmen, comme tes paroles me font du bien... je ne puis t'exprimer ce que j'éprouve... Tu arrives au moment où je voyais s'érouler autour de moi les plus saintes choses. Sans la bonté de M. et M^{me} Nerville, je ne sais si mon intelligence aurait résisté à de tels coups... Mais je te revois, toi, la charmante compagne des temps heureux, qui me parles aujourd'hui, comme jadis, en amie fidèle et dévouée... Il me semble que mon cœur recommence à battre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? demanda Carmen... Pourquoi d'abord as-tu cessé de m'écrire ?

— J'ai eu tort... Pardonne-moi...

— Je le veux bien ; mais je veux aussi que tu te confies entièrement à mon affection.

— Je te le promets, dit M^{lle} de Penhoët.

M^{lle} de Kerlor enlaça Hélène du collier de ses bras et lui dit de sa voix la plus caressante :

— Tu vas venir t'installer avec nous à Kerlor...

L'orpheline allait répondre, quand M^{me} Nerville lui coupa la parole.

— Ah ! mon Dieu ! fit brusquement celle-ci, voilà qu'il pleut. Il ne faut pas laisser M. de Kerlor exposé à l'orage... C'est drôle ! le ciel s'est couvert tout d'un coup.

— Oui, dit M^{lle} de Kerlor, mon frère

est venu avec moi ; et m'attend en bas... Tu me permets de te demander un abri pour lui?... Tu vois ! c'est toi qui nous donnes l'hospitalité la première.

— Mais certainement, répondit M^{lle} de Penhoët ; tu aurais dû me prévenir plus tôt.

— Je me charge de vous l'envoyer, ajouta M^{me} Nerville précipitamment ; au revoir, mes chères demoiselles, je vais rentrer vivement à l'étude avant le déluge. En passant, j'inviterai M. le comte à monter ici.

Carmen accompagna l'orpheline à la rencontre de Georges.

— Mademoiselle, fit celui-ci, après s'être incliné profondément, veuillez m'excuser si je trouble votre entretien... M^{me} Nerville m'a fait le plaisir de m'apprendre que vous m'autorisiez à vous saluer.

Hélène répondit en lui désignant un siège :

— Soyez le bienvenu chez moi, Monsieur. Notre conversation ne comporte aucun mystère... Je remerciais M^{lle} de Kerlor du précieux témoignage d'affection qu'elle m'apporte à l'heure où j'en avais le plus besoin.

Pendant que l'orpheline parlait, Georges se sentait envahir par un trouble délicieux. Le son de cette voix si douce, si pénétrante, lui causait un ravissement infini.

Il lui semblait que ce visage d'une beauté idéale, si touchant dans la mélancolie résignée, s'illuminait doucement.

Carmen constata tout de suite que sa jeune amie produisait une très vive impression sur l'esprit de Georges.

Elle reprit :

— Tu ne peux imaginer, mon ami, la joie que nous avons ressentie, quand nous nous sommes embrassées toutes les deux, après une aussi longue séparation.

Le jeune homme cherchait à se ressaisir ; mais le charme opérait de plus en plus. Le cœur de Georges battait avec une violence inaccoutumée. Si jeune, si malheureuse, si jolie, la jeune orpheline avait besoin de la plus ardente affection. Il fallait qu'elle fût défendue, protégée, et adorée.

Carmen reprit :

— Je disais à Hélène que nous serions heureux de la voir au château.

— Les portes de Kerlor vous sont ouvertes, Mademoiselle, fit Georges avec empressement.

L'orpheline regarda alternativement le frère et la sœur ; Georges était redevenu plus maître de lui.

— Hélas ! répondit M^{lle} de Penhoët, je comprends toute votre pitié ; je devine la compassion que je vous inspire ; je sens mon cœur moins meurtri en vous écoutant ; mais je ne puis accepter votre offre généreuse.

— Et pourquoi ? interrogea Carmen. Ma mère vous tendrait si volontiers les bras.

Le jeune homme acquiesçait du geste ; dans son regard, passait comme une prière.

— Plus tard... nous verrons ! prononça M^{lle} de Penhoët.

— Pourquoi attendre, pourquoi te désoler encore ? demanda la sœur de Georges, Dieu ne veut pas que l'on prolonge volontairement ses tortures.

A son tour, il reprit :

— Permettez-moi de vous poser une question, Mademoiselle.

— Parlez, Monsieur.

— Si c'était Carmen qui fût plongée dans une telle affliction, hésiteriez-vous à lui tendre la main ?

— Non, certes, répondit Hélène, que cette interrogation émut profondément.

— Et moi, répliqua M^{lle} de Kerlor, j'accepterais ton offre, je te le promets.

— Votre bonté me confond, murmura Hélène... Mais, je vous en supplie, ne me demandez pas aujourd'hui une chose qui est au-dessus de mes forces... Je ne puis que vous répéter : Plus tard... Et j'ajoute : Peut-être !

— Nous serons toujours prêts à vous accueillir, s'écria Georges... vous nous désolerez si vous n'acceptiez pas.

— Nous nous reverrons bientôt, assura Carmen, et je jure bien que je vaincrai tes dernières hésitations.

Georges et Carmen lui tendirent leurs mains. Cette étreinte était l'expression d'une gratitude profonde ; elle signifiait aussi que l'heure de la séparation était arrivée.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE SAINT-LOUIS

Si vous le permettez, mademoiselle, dit Jeanne à l'institutrice en partant pour la promenade, nous irons voir la place du Champ-de-Bataille, la place de la Tour-d'Auvergne et l'église Saint-Louis ?

— Oui, mon enfant, répondit M^{lle} de Sainclair.

— A moins que vous ne préféreriez visiter Recouvrance. C'est la vieille ville ; vous verrez des maisons pittoresques qui vous intéresseront beaucoup... Dans mon album, j'ai essayé d'en dessiner une... Je l'ai montrée à M. Paul Vernier.

L'institutrice tressaillit, bien qu'elle fit mine de ne pas connaître ce nom.

— Vous savez bien, poursuivit la fillette, c'est le sculpteur qui assiste quelquefois à notre cours de dessin ; il

demeure dans la maison de mon professeur, M. Kéraliès ; c'est un de ses amis, et il vient souvent corriger nos esquisses.

— Ah ! oui, fit Mariana, paraissant se souvenir.

— Il est très gentil, très doux, très complaisant, M. Paul Vernier... Nous l'aimons bien.

— Vraiment ?

— Il vous a saluée, l'autre jour... Il vous regarde beaucoup.

L'institutrice se garda de répondre ; elle n'était pas fâchée pour plusieurs raisons de l'expansion de son élève, qui acheminerait doucement celle-ci, pensait-elle, à l'indiscrétion qu'elle espérait. Elle savait que Paul Vernier s'occupait d'elle, bien qu'elle ne lui eût pas encore parlé depuis leur fameuse aventure. Le jeune homme cherchait à la rencontrer ; et elle devait aisément ce qu'il voulait lui avouer.

— Nous sommes sur le chemin de Recouvrance, reprit Jeanne.

— Eh bien ! commençons par là, répliqua M^{lle} de Sainclair.

— Voici la rue Saint-Dominique, dit M^{lle} Nerville... Tenez, là, au numéro 10, nous sommes allées avec maman voir une jeune orpheline...

— Quelque mendiante à qui M^{lle} Nerville a fait l'aumône?... Votre maman a raison de vous initier aux devoirs de la charité.

Jeanne répliqua vivement :

— Mais non, vous vous trompez... Cette personne est de très bonne famille...

— Elle a donc subi des revers ?

— C'est vrai. Papa est son tuteur.

Jeanne poursuivit :

— Si vous saviez comme elle est jolie, M^{lle} Hélène, et comme elle est bonne !... Papa et maman voudraient bien lui trouver une situation.

— Vraiment ! Elle est si intéressante que cela ?...

Mariana, poussée par le démon de la curiosité, ajouta :

— Cette personne dont vous parliez vient-elle chez vous ?

— Non, M^{lle} de Penhoët n'est pas encore venue nous voir, répondit Jeanne, mais nous l'attendons d'un jour à l'autre.

Mariana réfléchit. Ce nom n'était certainement pas prononcé devant elle pour la première fois ; cependant, elle n'y rattachait aucun souvenir précis.

— Au fait, continua la fillette, n'avez-vous pas été en pension chez les dames de Saint-Joseph ?

— Non, répondit M^{lle} de Sainclair ; c'est ma cousine Carmen de Kerlor qui a été à Quimper ; moi j'ai fait mes études chez les sœurs de la Miséricorde, à Châteaulin.

— Ah ! murmura la fille du notaire, je confondais...

— Parce que M^{lle} de Penhoët a été au même couvent que M^{lle} de Kerlor.

Mariana eut un mouvement de surprise. Elle se rappelait maintenant que Carmen lui avait parlé de M^{lle} de Penhoët ; mais il y avait déjà pas mal de temps de cela.

— N'est-ce pas chez M^{lle} de Penhoët que M^{me} Nerville a accompagné M. de Kerlor et sa sœur ?...

— Justement...

Les regards de Mariana étincelèrent. M^{me} Nerville avait conduit Georges auprès de cette jeune fille qui était belle, qui était malheureuse, qui était orpheline !

Était-elle aussi jolie que le disait Jeanne, cette énigmatique inconnue ?

L'imagination fertile de M^{lle} de Sainclair vagabondait en mille conjectures.

Mariana commençait à se demander si elle n'avait pas commis une lourde faute en quittant Kerlor aussi promptement.

Georges, si affectueux, quand il était arrivé chez le notaire, avait paru froissé quand il avait appris qu'elle ne voulait pas rentrer au château.

Suivant Mariana, cela prouvait qu'elle n'était pas indifférente au jeune homme ; mais elle devait compter avec l'orgueil de M. de Kerlor et ne pas l'exaspérer. Sans faire preuve d'un maladroit empressément, il était nécessaire d'agir : M^{lle} de Sainclair résolut de se rendre au château pour la visite promise à la comtesse de Kerlor dans les premiers jours de la semaine suivante.

— Voici l'église Saint-Louis, s'écria Jeanne ; voulez-vous que nous entrions, Mademoiselle ?

— Volontiers, répondit Mariana.

L'institutrice et son élève examinèrent le chemin de la Croix, les tableaux, la chaire, le maître-autel et les vitraux.

La fillette, en enfant pieuse, s'agenouilla pour faire une courte prière ; Mariana s'empressa de l'imiter et prit une attitude édifiante, quoique sa pensée fût bien loin.

Cependant Jeannette, n'était pas aussi recueillie qu'elle le paraissait ; elle regardait les rares fidèles qui se trouvaient dans l'église, et chaque fois que la porte s'ouvrait, l'enfant tournait la tête.

Soudain, M^{lle} Nerville eut un léger battement de mains, malgré l'austérité du lieu ; le cortège d'un baptême pénétrait dans une chapelle latérale.

Captivée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, M^{lle} Nerville oubliait totalement son institutrice ; elle avançait de chaise en chaise vers la chapelle où se déroulait la cérémonie.

Mariana, très absorbée dans ses pensées, ne s'aperçut pas tout d'abord de l'éloignement progressif de sa jeune compagne, mais elle eut un mouvement

de surprise quand elle le constata. Elle allait rejoindre la petite curieuse, quand une voix murmura :

— Je vous en prie, Mademoiselle... Donnez-moi une minute !... Rien qu'une minute !...

Mariana tressaillit. A côté d'elle, derrière un pilier, se tenait Paul Vernier.

Très pâle, le sculpteur la suppliait du geste.

— Vous ici ! dit M^{lle} de Sainclair.
— Pardonnez-moi, reprit l'artiste, je voulais vous revoir.

— Vous me suiviez donc ?
— Eh bien ! oui, depuis plusieurs jours, j'épiais l'occasion de vous rencontrer et de vous parler.

L'institutrice jeta un coup d'œil vers la nef opposée. Jeanne n'avait pas fait un mouvement.

— Monsieur, répondit Mariana, je n'ai pas oublié le service que vous m'avez rendu ; mais je vous verrais avec peine en abuser pour jouer un rôle indigne de vous et moi.

— Pourtant, vous ne me haissez pas ?
— L'étrange question !... Ne vous ai-je pas dit que vous aviez droit à ma reconnaissance...

— Mademoiselle, vous ne m'aviez pas défendu de vous revoir. Vous aviez même ajouté que vous me diriez pourquoi vous avez quitté le château de Kerlor si plus tard je vous le demandais :

M^{lle} de Sainclair comprit que Paul Vernier allait se montrer beaucoup moins timide qu'à leur première rencontre.

Cela ne déplut pas à la jeune fille, qui ne redoutait nullement une explication. Elle répliqua assez froidement :

— Mais, Monsieur, quel intérêt pourriez-vous trouver à ces explications ?

— Ne devriez-vous pas, Mademoiselle, que je serais très heureux de devenir votre ami ?

— Je ne puis qu'être flattée de ce désir ; pourtant ne craignez-vous pas que ce titre ne serve de prétexte à la médiosance ?

— Pourquoi ?
— Ah ! Monsieur, vous êtes libre, vous ; personne n'a le droit de s'étonner si vous vivez en artiste ; moi, je suis institutrice, aucune défaillance ne m'est permise.

— Cette situation ne peut constituer votre idéal ?

— Pas précisément.
— Eh bien ! pourquoi me repousseriez-vous ?

Elle eut un léger haussement d'épaules et répliqua :

— Voyez si j'aurais été imprudente de vous accorder tout de suite l'amitié que vous sollicitez ; voici déjà que, sans encouragement de ma part, vous entrez dans un autre ordre d'idées... Je vous en prie, Monsieur Vernier, faites appel

à votre raison et vous reconnaîtrez bientôt que je ne puis vous écouter davantage.

Mariana fit mine d'aller retrouver son élève.

— Mademoiselle, vous m'affligeriez profondément si vous supposiez que je peux manquer aux égards que je vous dois... C'est vrai, je vais un peu vite ; mais c'est mon cœur qui m'entraîne malgré moi, et puis il nous est si difficile de nous rencontrer.

— Monsieur Vernier, écoutez, vous m'attristez beaucoup... Sans le vouloir, je me suis trouvée sur votre route, ou vous vous êtes trouvé sur la mienne, toujours est-il que vous m'avez sauvée. Vous croyez-vous pour cela obligé de troubler la pensée d'une pauvre jeune fille qui n'a pas le droit de s'écarter de l'humble existence qu'elle a choisie ?... Je crains bien que vous ne le regrettiez un jour.

Il s'écria chaleureusement :
— Vous êtes pauvre, votre condition est obscure ; mais moi, je suis ignoré... Sommes-nous donc condamnés à ne pas aspirer vers un meilleur avenir ?

Oh ! Mademoiselle, si vous saviez comme j'adorerais la femme qui me ferait la charité de ses sourires... Grâce à elle, je sentirais se réveiller en moi les plus saintes ambitions... Elle m'inspirerait, elle me soutiendrait, elle me permettrait de réaliser mes rêves... Grâce à elle, je deviendrais peut-être un grand artiste... Et je devrais cela à la compagne aimante et dévouée qui m'aurait donné la force d'accomplir des prodiges... J'en ferais la plus enviée des femmes, la plus respectée des épouses... Elle aurait pris part à mes déceptions ; elle m'aurait secondé dans la lutte acharnée de chaque jour ; n'aurait-elle pas bien mérité d'être avec moi à l'honneur quand le triomphe serait arrivé ?

Il attendait avec la plus poignante anxiété que Mariana répondît. Elle garda le silence. Il reprit, d'une voix étouffée :

— Ne me défendez pas d'espérer.
Elle se décida à parler.

— Je ne veux pas vous encourager, dit-elle ; je n'ai pas les qualités que vous me prêtez... Si vous ne réussissiez pas, vous m'accuseriez d'avoir été l'obstacle.

— Mais si vous m'aimez, je réussirai.
— Songez donc qu'il s'agit d'abord d'associer nos deux pauvretés.

— Ah ! vous avez peur.
— Pour vous ; votre exaltation n'est pas faite pour me rassurer... Je ne prétends pas que le but de vos efforts soit au-dessus de votre talent ; mais il se peut aussi que vous poursuiviez une dangereuse chimère.

— Pour me parler ainsi, est-ce donc que vous vous intéressez à moi ?

— Vos paroles m'ont troublée ! —

Pourquoi le nierais-je ? Une autre jeune fille, dans ma position, serait fière d'accepter ce que vous me proposez. — Je ne sais pas, moi... Je n'ose pas... Votre conversation est tellement inattendue que je me demande pourquoi vous m'avez choisie...

— Je vous aime, Mademoiselle !

Elle eut un geste comme si elle avait voulu empêcher le suprême aveu.

— Oui, je comprends votre émotion... Vous ne pouviez supposer que je vous tiendrais ce langage... Je me suis peut-être montré trop audacieux... Dites-moi que je ne vous ai pas offensée... Non... ne répondez pas, Mademoiselle... Je mérite vos reproches... Je m'en vais... Réfléchissez, je vous en supplie... Songez qu'il s'agit de notre bonheur à tous deux... Ecoutez-moi... Dans huit jours, je reviendrai ici, à cette place... à la même heure... Vous me ferez connaître votre décision, et je vous jure que je m'inclinerai, quelle qu'elle soit...

Il conclut, avec une intonation de prière :

— Vous y serez ?

M^{lle} de Sainclair ne répliqua rien. Très calme et très maîtresse d'elle-même, elle passa entre deux rangées de chaises et alla rejoindre son élève.

Paul Vernier sortit de l'église en proie à un bouleversement inexprimable.

Le baptême était terminé. Jeanne Ner-ville tourna la tête et vit M^{lle} de Sainclair à côté d'elle.

— Venez, mon enfant, reprit l'institutrice ; il fait un peu froid, sous ces voûtes.

Sous le porche, Mariana aperçut à quelque distance le sculpteur qui voulait encore la contempler à la dérobée.

Elle eut un mouvement d'impatience et murmura en fronçant ses noirs sourcils :

— Tant pis pour lui !... Comment la destinée qu'il m'offre me tenterait-elle ? C'est Georges qu'il me faut !... Je veux devenir comtesse de Kerlor !

CHAPITRE IV

BRAVES CŒURS

Carmen et Georges étaient rentrés à huit heures du soir au château. Leur visite chez Hélène les avait retardés.

En quelques mots, Carmen expliqua l'échec de sa mission. La comtesse hocha péniblement la tête. Son cœur fut dououreusement serré en se rappelant tout ce qu'elle avait fait pour Mariana.

On se mit à table.

Georges voulait reprendre la parole, mais Carmen lui fit signe d'attendre.

En quittant Recouvrance, il avait entretenu sa sœur des projets qu'il formait pour secourir M^{lle} de Penhoët d'une façon digne de l'orpheline.

Carmen avait répondu à son frère qu'il fallait tenter l'impossible pour réussir ; mais elle avait ajouté qu'un peu de diplomatie était nécessaire et qu'il était bon de procéder avec beaucoup de circonspection.

— Tiens ! avait répondu Georges, retrouvant une partie de sa gaieté, je ne te savais pas si avisée... C'est notre voisin qui t'a communiqué un peu de sa sagesse ?

M. de Kerlor faisait allusion à M. Firmin de Saint-Hyriex, attaché au ministère des Affaires étrangères, reçu au château de Kerlor, dont les murs touchaient, nous l'avons dit, à ceux de la propriété échue au diplomate à la suite d'un héritage.

M^{lle} de Kerlor avait donc obtenu de Georges un répit ; elle ne voulait pas parler pendant le dîner ; elle avait résolu de n'engager les hostilités qu'au salon, un peu plus tard.

Quand la mère et les enfants furent réunis dans cette pièce immense, sous les yeux des portraits d'ancêtres, qui remontaient au onzième siècle, Georges jugea que le moment était venu.

Il s'écria :

— Ma chère mère, nous avons quelque chose à vous apprendre.

La comtesse releva la tête.

— De quoi s'agit-il, mon enfant ? répliqua-t-elle tendrement.

— Carmen va vous le dire.

°Que signifiaient ces préliminaires ?

La comtesse regarda son fils et sa fille d'un air moins languissant et avec une certaine surprise.

M^{lle} de Kerlor, d'une voix très émue, raconta à sa mère dans quelles circonstances elle avait retrouvé l'orpheline.

La comtesse écouta ce récit avec une bienveillance attendrie. Mais quand Carmen eut terminé elle hocha la tête :

— Cette pauvre enfant expie la faute de ses parents, déclara-t-elle.

— La faute ? interrogea M. de Kerlor.

— Certainement ! répondit la mère, le marquis de Penhoët ne s'est-il pas mé-sallié ?

Georges et Carmen ne savaient rien des racontars qui avaient couru jadis ; mais la comtesse s'intéressait trop aux grandes familles bretonnes pour n'être pas très renseignée. A son tour elle retraça les événements que nous avons exposés à nos lecteurs ; quand elle arriva à la catastrophe finale, M^{me} de Kerlor s'exprima avec beaucoup de mesure ; mais elle termina ainsi :

— Je n'accuse pas... Ce n'est pas à moi de rechercher la vérité... Histoire ou légende, voilà ce que l'on m'a appris.

Georges n'avait pas fait un mouvement. Il était devenu pâle. Carmen était

fort attristée. Elle plaignait encore plus Hélène qu'avant que sa mère eût parlé. Elle répondit :

— J'ai entrevu, au parloir du couvent, monsieur et madame de Penhoët ; ils paraissaient très unis et très dignes de respect.

— Mon enfant, répliqua la mère, tu étais trop jeune pour discerner la vérité du mensonge... Moi aussi, j'ai connu Penhoët, jadis... Avant son mariage, tout le monde l'estimait... Ton père le tenait pour un brave et loyal garçon, à la tête un peu chaude... Le malheur voulut qu'il tombât entre les mains de cette femme.

M. de Kerlor répondit avec vivacité :

— Mais rien n'est prouvé.

— Comment !... Tout cela est de notoriété publique, mon fils... Penhoët a épousé une actrice !

— Oui, mère, je ne conteste pas le mariage, mais les calomnies qui l'ont suivi.

Du geste, Carmen approuva son frère.

— Calomnies ! s'écria la comtesse. Tu oublies la fin tragique du duc d'Espérac !

— Mais la justice a conclu à un accident.

— Enfin, mon cher Georges, poursuivit la comtesse, je ne voudrais pas trop heurter les généreuses idées qui te portent à défendre ces malheureux, bien que je ne comprenne guère pourquoi tu plaides en leur faveur ; mais je te dirai, moi, qu'en pareille matière le soupçon est de trop déjà.

— Qui a répandu, propagé ce soupçon ? reprit Georges... Des parents du marquis de Penhoët. Des envieux, des jaloux !

— Qu'en sais-tu ?... Pourquoi te constituer l'avocat d'une cause perdue ?

— Parce que l'accusée d'aujourd'hui est une innocente.

— Georges a raison, appuya Carmen, et une fille ne peut être responsable de la faute de sa mère... en admettant que la marquise ait failli.

— Ce qui n'est nullement démontré, ajouta Georges.

M^{lle} de Kerlor continua hardiment :

— Quand vous verrez Hélène, ma chère mère, vous la plaindrez comme nous.

Il y eut un moment de silence.

M^{me} de Kerlor était redevenue soucieuse et taciturne. Elle regarda bientôt la pendule et se leva de son fauteuil. Georges et Carmen lui offrirent le bras. Elle s'appuya sur eux, marchant avec difficulté.

— Bonsoir, mes enfants, dit-elle d'une voix fatiguée quand le frère et la sœur l'eurent embrassée... Je crains bien que mademoiselle de Sainclair ne se rende pas compte de tout le mal qu'elle nous a fait.

La comtesse de Kerlor rentra dans ses

appartements où l'attendait sa femme de chambre.

Georges et Carmen se regardèrent.

Le jeune homme murmura tristement :

— Nous aurons beaucoup de peine à vaincre la résistance de notre mère.

Carmen répliqua :

— Demain, je me propose de lui parler de nouveau. Toi, Georges, tu continueras ton plaidoyer... Montre-toi encore plus éloquent, si c'est possible.

— Si ma mère savait...

Il arrêta l'aveu qui allait jaillir de ses lèvres.

— Je comprends, dit Carmen, si notre mère savait quel trésor nous voulons lui offrir, elle nous bénirait.

M. de Kerlor poursuivait :

— Il faut que nous arrivions à une prompt solution, car mademoiselle de Penhoët souffre.

— Nous la sauverons, Georges... Et elle se montrera plus reconnaissante que notre petite-cousine, car c'est une âme d'élite.

Bien qu'il fût tard et que la journée eût été fatigante, le jeune homme ne voulut pas se mettre au lit. Il s'assit sans un fauteuil et se prit la tête à deux mains, fermant les yeux pour revoir par la pensée l'adorable créature qui l'avait si délicieusement captivé. Il entendait cette voix angélique, si pénétrante, qui avait fait vibrer les fibres les plus intimes de son être. Il se demandait si tout cela ne tenait pas du rêve.

Pour la première fois de sa vie, ce mâle et rude garçon, qui se croyait inaccessible aux surprises du cœur, subissait un charme dont la puissance l'émerveillait. Qu'importait la sombre histoire des parents, l'opinion du monde, la pauvreté de l'orpheline ; toutes les considérations sociales s'effaçaient devant l'amour qu'il sentait naître en lui.

Soudain, il s'arrêta au milieu de son enthousiasme passionné. Il venait de se voir rallumer de la lumière chez la comtesse de Kerlor.

Sa mère était-elle malade ? Haletant, il regarda la fenêtre de la comtesse.

Il était si heureux tout à l'heure. Les joies trop grandes ne peuvent durer.

Enfin, la lumière s'éteignit. L'angoisse du jeune homme s'apaisa. Il eut un soupir prolongé.

Si M^{lle} de Penhoët le voulait, cette touchante orpheline, dont les yeux reflétaient le firmament, réparerait la faute de M^{lle} de Sainclair. La tranquillité renaîtrait à Kerlor. La comtesse n'aurait perdu une parente que pour retrouver une enfant. Elle aurait deux filles, Carmen et Hélène.

L'horloge du château égrena mélancoliquement, dans le grand silence de la nuit, trois heures. Georges se jeta tout habillé sur son lit.

Il se réveilla vers huit heures du matin ; après une courte toilette, celle du

soldat ou du marin en campagne, il se mit en quête de Mélanie, la femme de chambre de la comtesse. M. de Kerlor ne s'était pas trompé ; sa mère avait été malade pendant la nuit ; Mélanie était restée une heure auprès de sa maîtresse, qui se plaignait d'une violente oppression.

Mélanie n'avait quitté sa maîtresse qu'en la voyant reposer paisiblement. Tout à l'heure, elle était entrée doucement dans la chambre. M^{me} de Kerlor dormait de la façon la plus calme.

Georges se rendit à l'écurie, fit seller un cheval et partit chercher le docteur La Roche, qui demeurait à deux kilomètres de Kerlor. Le docteur était dans son jardin. Il eut un mouvement de surprise en voyant apparaître Georges et s'empressa d'aller au-devant du cavalier.

Le docteur La Roche, un grand vieillard de soixante-dix ans, robuste comme un chêne, était le médecin attitré de la famille de Kerlor depuis plus de quarante ans. Il avait connu le grand-père et la grand-mère de Georges et de Carmen, et avait mis au monde le frère et la sœur.

M. de Kerlor lui apprit ce qui s'était passé pendant la nuit.

Le docteur parut soucieux et répondit : — Je serai dans une demi-heure au bourg, monsieur de Kerlor.

Le docteur La Roche arriva juste au moment où la comtesse se réveillait.

Il resta quelque temps auprès de sa noble cliente ; quand il sortit de la chambre, il avait les sourcils froncés des médecins qui hésitent à se prononcer.

Georges et Carmen l'attendaient pour le questionner. Le vieux praticien déclara que la comtesse lui paraissait atteinte d'une affection cardiaque, et annonça qu'il se prononcerait nettement dans deux jours.

Il ajoutait :

— Ne croyez pas à un danger immédiat... On vit très longtemps avec son plus mortel ennemi... Toutefois, je vous recommande absolument d'éviter à madame votre mère la plus petite contrariété... Cela vous sera facile, j'en suis persuadé.

Le docteur La Roche partit en annonçant qu'il reviendrait dans la soirée.

Le jeudi, Hélène était rentrée un peu plus tard que d'habitude rue Saint-Donatien. Sa prière sur la tombe des siens s'était prolongée. L'orpheline s'y était absorbée dans une profonde méditation.

Tout à coup, on frappa à la porte. Hélène tressaillit. Qui venait ? Que lui voulait-on ? Elle alla ouvrir.

— Je t'avais promis de revenir, dit une voix bien timbrée et bien décidée, me voici.

Hélène reconnut M^{lle} de Kerlor.

Elles s'embrassèrent.

— Eh bien, as-tu réfléchi ? demanda Carmen, en femme qui ne peut plus s'attarder aux circonlocutions.

M^{lle} de Penhoët ne voulut pas, elle non plus, prodiguer les paroles inutiles ; elle répondit :

— Oui, ma chère Carmen, je ne puis que te remercier une fois de plus... Més résolution n'ont point changé.

La sœur de Georges reprit :

— Ma bonne Hélène, écoute-moi bien... Il ne s'agit plus maintenant d'un service que nous serions d'ailleurs heureux de te rendre...

— Parle, Carmen, je n'hésiterais pas à te donner satisfaction si tu ne me demandais une chose impossible.

— A la suite d'une contrariété dont je t'apprendrai la cause plus tard, ma mère a été prise d'inquiétants malaises... Le médecin ne nous a pas rassurés. Tu ne peux pas rester insensible devant mes angoisses, toi qui as poussé le dévouement filial jusqu'à l'héroïsme.

— Je n'ai fait que mon devoir, murmura M^{lle} de Penhoët.

— Je le ferais comme toi, dit Carmen, si mes soins suffisaient à la comtesse de Kerlor.

— Je ne comprends pas.

— Ma mère a contracté des habitudes qui ne sont pas les miennes... J'ai beau m'évertuer à changer mon caractère, à prévenir les moindres désirs de la chère femme, je n'y réussis pas... Je me montre gauche, maladroit, insupportable probablement... Tu me connais ; je suis trop turbulent... Il faut ta douceur, ta patience, ton calme pour que la comtesse retrouve promptement la santé... Tu vois bien que tu ne peux me refuser de venir accepter l'hospitalité que je t'offrais hier, que je te supplie de ne pas repousser aujourd'hui.

Hélène répliqua :

— Je n'ai jamais vu madame de Kerlor ; rien ne prouve qu'elle serait aussi heureuse que toi de me voir auprès d'elle.

Carmen poursuivit, sans tenir compte de cette réponse :

— Nous nous sommes entendus avec mon frère ; nous avons parlé de toi à ma mère ; elle désire beaucoup te connaître... Décide-toi, ma chère Hélène... Je te répète, que c'est nous qui serons tes obligés.

M^{lle} de Penhoët mit alors son amie au courant de négociations engagées au Mexique pour tâcher de rassembler quelques débris de la fortune de ses parents.

— Eh bien ! s'écria Carmen, voilà qui doit calmer tes derniers scrupules... Rien ne prouve que, dans quelque temps, tu ne seras pas redevenue riche... Tu n'as plus le droit de refuser d'attendre à Kerlor la solution de cette affaire.

— Puisque tu le veux...

— Mais certainement, je le veux... J'ai juré à mon frère que je te ramènerais...

— Ta mère consentira-t-elle ?...

— Elle t'attend !

Carmen n'avait pas à faire part à Hélène de la lutte soutenue par le frère et la sœur pour vaincre la résistance de la maman. La comtesse avait fini par céder. De très bonne grâce, elle avait rendu les armes, déclarant loyalement qu'elle ne demandait qu'à partager les sympathies de ses enfants.

Pour cela, il fallait que M^{me} de Kerlor vit l'orpheline ; elle désirait même que ce fût sans retard, promettant de racheter ses préventions en prodiguant à M^{lle} de Penhoët toute l'estime qu'elle semblait mériter. On comprend que le frère et la sœur n'en avaient pas demandé davantage.

L'orpheline n'avait plus de volonté ; elle était décidée à faire tout ce qu'exigerait Carmen.

Cependant, M^{lle} de Penhoët murmura :
— Je ne puis abandonner si précipitamment cet asile...

Carmen se hâta de répliquer :

— Nous enverrons de Kerlor déménager tout ton mobilier...

— Il ne m'est pas possible de quitter Recouvrance sans rendre visite à madame Nerville.

— Tu as raison, approuva M^{lle} de Kerlor, aussi la voiture va-t-elle nous conduire d'abord à l'étude du cours d'Ajot.

L'orpheline eut un geste exquis d'abandon ; elle subissait complètement la douce violence de M^{lle} de Kerlor.

— Allons ! reprit Carmen en frappant dans ses mains, faisons vite un paquet des objets qui te sont indispensables jusqu'à demain... Je vais t'aider.

Le léger trousseau fut bientôt prêt et enfermé dans une valise.

— En route ! fit Carmen avec une autorité mutine.

Elle prit M^{lle} de Penhoët par la taille et l'entraîna doucement.

La voiture franchit en quelques minutes la distance qui séparait la rue Saint-Donatien du cours d'Ajot.

Nous renonçons à décrire la joie de la bonne notairesse quand elle vit arriver chez elle Carmen et Hélène.

M^{me} Nerville était seule ; son mari parcourait les environs pour dresser un inventaire. Quant à la jolie M^{lle} de Sainclair, elle était allée accompagner Jeanne chez un professeur.

Carmen s'écria :

— Vous direz, chère Madame, à madame Nerville que je lui ai enlevé sa pupille... Nous ne contestons pas ses droits ; il les exercera quand il voudra ; mais dorénavant c'est au château de Kerlor qu'il s'adressera.

La notairesse répondit :

— Que je suis heureuse de savoir que mademoiselle de Penhoët a retrouvé une famille !

— Madame, continua l'orpheline, je

n'ai pas voulu quitter Recouvrance sans vous remercier de toutes vos bontés.

— Mais ma chère Mademoiselle ; ce que nous avons fait est bien naturel...

— J'ai voulu également vous laisser un petit souvenir de moi !

— Vous me comblez !

— Il sera modeste, mais vous le recevrez d'aussi bon cœur que je vous l'offre.

L'orpheline ouvrit sa valise et présenta sa photographie.

— Vous ne pouviez me faire plus de plaisir, s'écria M^{me} Nerville... Car ce portrait vous ressemble trait pour trait...

La notairesse contempla la photographie avec émotion.

La femme du notaire pria la jeune fille de s'asseoir devant la table ; puis elle trempa une plume dans l'encrier, et, d'un geste significatif, la tendit à l'orpheline.

Celle-ci comprit. Elle écrivit au bas du portrait :

*Hélène de Penhoët
à son amie Madame Nerville.*

La notairesse éprouva une des plus grandes joies de sa vie.

Les deux jeunes filles prirent bientôt congé de la notairesse et remontèrent en voiture.

.....

Deux heures après la visite d'Hélène et de Carmen, M^{lle} de Sainclair rentra avec son élève.

— Oh ! maman, fit Jeanne, comme tu parais contente !

— Ton père sera heureux, lui aussi, répondit M^{me} de Nerville en embrassant la fillette, quand je lui aurai appris la grande nouvelle.

Il n'en fallait pas plus, on le comprend, pour piquer la curiosité de Jeanne et pour faire froncer les sourcils de l'ombrageuse Mariana.

— Eh bien ! petite mère, reprit la fillette avec la logique des enfants, si vous êtes contente, je dois être joyeuse aussi, moi... Il faut me dire ce qui s'est passé.

M^{me} Nerville ne vit aucun inconvénient à parler devant l'institutrice, puisqu'il s'agissait en somme de faits accomplis ; en outre, elle éprouvait le besoin très vif de donner un libre cours à son élocution facile. Elle raconta donc l'entrevue, et répéta les émouvantes paroles d'Hélène de Penhoët en montrant le portrait avec la flatteuse dédicace.

M^{lle} de Sainclair se mordit les lèvres jusqu'au sang ; un éclair passa dans ses yeux bleu sombre.

La notairesse se chargea de retourner le poignard dans la plaie de l'institutrice. Elle lui présenta la photographie devant laquelle elle ne cessait de s'extasier.

— N'est-ce pas qu'elle est très belle ? ajouta M^{me} Nerville.

— Très belle ! répéta M^{lle} de Sainclair, les dents serrées.

La notairesse continua :

— Et je vous assure que mademoiselle de Penhoët n'est nullement flattée.

— Du reste, vous en jugerez vous-même, quand vous irez à Kerlor... Très prochainement, je crois.

— Oui, Madame, balbutia Mariana, si vous le permettez.

— Quand cela vous fera plaisir.

— Dans une huitaine de jours.

— Soit !... Je ne puis exprimer toute ma satisfaction... Maître Nerville et moi, nous n'osions pas espérer un dénouement aussi heureux et aussi rapide... Mademoiselle de Penhoët est si digne d'affection !... Elle a supporté ses souffrances avec une résignation, si angélique !

L'inconscience de la notairesse devint impitoyable. Elle poursuivit :

— Admirez l'étrange enchaînement des choses, Mademoiselle : si vous ne vous étiez pas décidée à quitter Kerlor, cette chère Hélène n'y entrerait pas aujourd'hui... J'ai donc un double motif de me réjouir, puisque je possède en outre le modèle des institutrices pour ma fille Jeanne... Que dis-je, un double motif, un triple !... Je ne dois pas oublier madame la comtesse de Kerlor, qui va retrouver de la part d'Hélène les soins dont vous l'entouriez.

Mariana souffrait de plus en plus ; ses ongles traçaient des sillons dans les paumes de ses mains ; ce qui la torturait davantage encore, c'est qu'elle était forcée de garder le silence et même d'approuver du geste les propos de M^{me} Nerville.

La notairesse porta le dernier coup à M^{lle} de Sainclair en s'écriant :

— Mademoiselle de Penhoët plaira tout de suite à madame la comtesse ; quant à monsieur Georges de Kerlor, il en a déjà parlé en termes trop élogieux pour ne pas être ravi de la voir s'installer au château.

M^{lle} de Sainclair étouffa un cri de rage. On eût dit qu'elle avait l'intuition de ce qui se préparait là-bas, dans cette demeure qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Elle sentait s'éveiller en elle le génie du mal. Elle se dit :

— Cette Hélène est-elle réellement aussi jolie que le laisse supposer ce portrait ? Est-il possible qu'elle puisse réellement prendre ma place ?... Je le saurai !

Il était quatre heures de l'après-midi quand la voiture qui amenait Hélène et Carmen arriva à Kerlor.

M^{lle} de Penhoët, qui n'avait jamais vu le bourg, fut vivement impressionnée en découvrant ce nid de pêcheurs, si pittoresquement juché entre ses deux falaises.

— Nous sommes arrivées, s'écria Carmen... Nous voici dans notre domaine, ma chère amie... Je me charge de t'en faire les honneurs... Je veux qu'avant un

mois tu le connaisses dans tous ses détails.

La victoria franchissait la grille et entra dans la grande allée de chênes qui débouchait devant le perron.

Hélène soupira ; ces arbres séculaires, ces massifs de fleurs, ces immenses pelouses lui rappelaient le castel de Penhoët ; mais la chère enfant était heureuse que ces richesses fussent l'apanage des Kerlor, dont la délicate bonté lui allait au fond de l'âme. Carmen prit Hélène par la main, et, sans lui donner le temps de se reconnaître, elle lui fit monter le vaste escalier à la rampe de fer forgé.

Un domestique ouvrit la porte du salon aux grandes fenêtres tendues de vieux quinze-seize vert d'eau. La comtesse de Kerlor était assise sur une chaise longue. Auprès d'elle, il y avait une liseuse chargée de livres. Georges, debout, auprès de sa mère, appuyait une main sur le dossier.

Lorsque M^{lle} de Penhoët entra, la comtesse se leva et prit le bras de son fils ; elle fit quelques pas au-devant de l'orpheline, qui s'inclina.

— Mademoiselle, dit M^{me} de Kerlor, je remercie ma fille de vous avoir amenée chez moi... Rien ne remplace un père et une mère ; mais, si vous le voulez bien, tout le monde vous aimera dans cet asile... Acceptez-vous, mon enfant ?

— Acceptez-vous, Mademoiselle ? appuya Georges dont la voix était frémissante.

Les lèvres d'Hélène s'entr'ouvrirent pour remercier ; mais il y eut un tel bouleversement dans ce cœur meurtri, qui s'empressait d'une tendresse spontanée, irréflectie, débordante, que les mots s'arrêtaient dans sa gorge contractée. Elle tomba aux pieds de la comtesse et couvrit de baisers la main qui lui était tendue.

— Pauvre enfant ! murmura M^{me} de Kerlor avec la plus vive compassion.

Elle releva l'orpheline et l'embrassa maternellement ; puis elle la fit asseoir à côté d'elle.

La comtesse demanda à sa fille si tous les ordres avaient été donnés pour que M^{lle} de Penhoët ne manquât de rien. Ce fut Georges qui répondit. Il avait surveillé l'installation de la jeune fille. Carmen ajouta qu'elle avait promis à Hélène que tout ce que l'orpheline possédait à Brest serait soigneusement transporté à Kerlor.

Georges déclara qu'il allait immédiatement s'occuper de ce déménagement.

En attendant le retour de sa sœur, le jeune homme avait été en proie à de véritables angoisses. Tantôt il ne doutait pas que Carmen ne réussit, tantôt il s'abandonnait au découragement le plus profond. M^{lle} de Penhoët n'avait-elle pas déclaré qu'elle ne pourrait venir au château que « plus tard » ? Elle avait même ajouté : « Peut-être ! »

Mais alors, si Carmen échouait dans sa nouvelle tentative, si elle rentrait seule à Kerlor, que ferait Georges ? Il aimait Hélène ; c'était une vraie passion que l'orpheline lui avait inspirée, d'autant plus folle que Georges ignorait si jamais il se retrouverait en présence de cette blonde vierge, dont les yeux reflétaient le firmament. Et voici qu'elle apparaissait, plus belle encore dans son trouble, plus touchante dans son abandon. Georges pouvait donc espérer que l'ardent bonheur entrevu dans un délicieux rêve pourrait se réaliser.

Il avait pressé la main d'Hélène avec ferveur.

M^{lle} de Penhoët produisit la meilleure impression sur l'esprit de la comtesse, qui se promettait de donner à l'orpheline tous les témoignages d'affection qui peuvent consoler les affligés. Nous irions au delà de notre pensée si nous prétendions que la douairière enveloppait dans sa miséricorde le marquis et la marquise de Penhoët ; non, M^{me} de Kerlor croyait toujours à la « faute des parents » ; mais avec sa grande équité elle ne voulait pas que l'orpheline en fût responsable à aucun degré.

M^{lle} de Penhoët dit à Carmen avec la plus ardente expression de gratitude :

— Carmen ! je ne sais si un jour je pourrai t'être utile ; mais tu me demanderais ma vie que je n'hésiterais pas à te la donner. Ta mère, ton frère et toi, vous avez accueilli l'orpheline comme si elle faisait partie de votre famille... A l'isolée en ce monde vous offrez un asile, un appui, des consolations qu'elle peut accepter sans rougir... Merci !... oh ! merci ! du plus profond de mon âme !

Selon toute apparence, M^{lle} de Kerlor n'aurait jamais besoin de M^{lle} de Penhoët, mais comme ces protestations de dévouement étaient nobles et sincères ! Aussi la riche héritière remercia-t-elle l'orpheline d'un regard éloquent et qui semblait dire :

— Je sens que tu es une véritable amie... Une sœur !

Le dîner fut empreint d'un grand charme familial. La comtesse s'adressait à Hélène comme si la nouvelle venue était déjà depuis longtemps sous le toit hospitalier de Kerlor.

La comtesse appréciait la grâce naturelle de l'orpheline, et, pour la première fois, depuis la fuite de M^{lle} de Sainclair, trouvait que Mariana n'était pas la plus parfaite créature qui fût au monde.

Carmen, qui lisait dans la pensée de sa mère, se rassurait de plus en plus. Elle aurait voulu, du regard, s'entretenir avec Georges, son cher complice, mais elle s'aperçut que le jeune homme n'avait d'yeux que pour Hélène, qu'il contemplait avec une admiration que seule sa bonne éducation rendait discrète.

Un éclair révélateur traversa la cervelle de Carmen.

— Serait-ce possible ? pensa-t-elle.

Puis elle se moqua de sa promptitude à bâtir des conjectures.

— Est-ce que j'aime aussi vite que cela ? se demanda-t-elle.

Le soir, au salon, l'orpheline acheva de conquérir la comtesse en lisant quelques-unes des *Méditations* de Lamartine. La voix d'Hélène modulait si harmonieusement et avec un ton si pénétrant les strophes du poète qu'il semblait à M^{me} de Kerlor en savourer le charme pour la première fois.

A l'heure de la retraite dans les appartements, Carmen interrogea la comtesse :

— Eh bien ! mère ?

— Je suis enchantée, mon enfant, répondit la douairière. Mes préventions étaient injustes, je le reconnais humblement. A vous trois vous les avez vaincues.

De son côté, Georges disait à l'orpheline :

— Vous avez apporté dans cette sombre demeure un rayon de soleil, Mademoiselle ; et je suis persuadé que, grâce à vous, ma mère va retrouver sa quiétude d'esprit et que sa santé va se raffermir.

— Ah ! Monsieur, soupira Hélène, si réellement j'ai ce pouvoir, comme j'en remerciai Dieu !

Le lendemain, la comtesse déclara qu'elle se sentait très forte ; elle s'illusionnait un peu, mais il est vrai que l'arrivée d'Hélène avait produit un effet des plus salutaires sur M^{me} de Kerlor.

Après le déjeuner, il fut convenu que l'on ferait une promenade dans la campagne.

La comtesse exigea que M^{lle} de Penhoët lui donnât le bras. Tous quatre ils allèrent le long des sentiers bordés de genêts d'or. Ils s'assirent sur la mousse, au pied d'une colline, en face d'un de ces sites pleins de cette poésie sauvage qui rend si captivant ce coin de la Bretagne. Cette journée fut délicieuse.

Georges avait réussi à s'isoler un peu avec Hélène. Il lui dit de sa voix communicative :

— Si Carmen n'avait pas réussi à vous convaincre, Mademoiselle, et si vous aviez refusé de venir à Kerlor, savez-vous que vous auriez fait de moi le plus malheureux des hommes ?

L'orpheline eut un léger tremblement, ne s'expliquant pas pourquoi ces paroles l'avaient troublée d'une façon inexprimable.

Rentrée dans sa chambre, la jeune fille se sentit très agitée, en proie à une inquiétude qui venait de surgir en elle, et qu'elle n'avait jamais ressentie jusqu'alors. Pendant plus de deux heures, elle resta éveillée, songeuse, sans pouvoir préciser ces craintes trop confuses encore. Elle finit par s'endormir, tout en cherchant vainement le mot de la troublante et mystérieuse énigme.

Trois autres jours s'écoulèrent. Hélène de Penhoët assistait impuissante à une transformation qui bouleversait son être. C'était comme une sorte de vertige, qui lui enlevait de plus en plus la notion exacte des choses.

Il lui était impossible d'analyser ses sensations ; elles échappaient à tout raisonnement. Et, pourtant, Hélène, tout en cherchant à se débattre, à retrouver sa lucidité, ne souffrait pas. Elle se sentait envahie par une langueur étrange, très douce, très apaisante.

Georges, malade son peu de présomption, se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de la chère enfant.

Il ne s'égara pas. Sa propre émotion l'avertissait qu'un cœur commençait à battre à l'unisson du sien. Une joie débordante rayonna sur son visage.

Il ne se demandait plus, anxieux, si l'orpheline l'aimerait ; elle l'aimait déjà.

M^{lle} de Kerlor observait avec la curiosité la plus sympathique Georges et Hélène.

Son frère ne se trahissait pas absolument ; mais Carmen avait relevé un symptôme grave contre lui : depuis l'arrivée d'Hélène, Georges ne parlait plus de ces voyages extraordinaires, qui, quelques jours auparavant encore, étaient son sujet favori de conversation.

Quant à sa petite amie, Carmen s'avouait sincèrement qu'elle ne pouvait deviner ce qui se passait en elle ; mais pourtant la jeune fille aurait juré qu'il s'y passait quelque chose.

La bonne comtesse ne s'apercevait de rien ; sa félicité semblait complète, soit que l'orpheline lui apportât ses fleurs préférées, soit qu'elle se livrât à quelque travail d'aiguille ou lût son ouvrage de prédilection.

M^{me} de Kerlor ne parlait plus de M^{lle} de Sainclair, bien qu'elle y pensât toujours un peu, mais pour se demander ce que devenait l'ingrate et non pour regretter ses soins.

Chaque heure, chaque minute augmentait l'intimité de Georges et d'Hélène.

Ils partageaient les mêmes goûts, les mêmes admirations ; ils éprouvaient un plaisir indicible à se trouver l'un près de l'autre. C'était lui qui découvrait en elle quelque nouvelle perfection inattendue ; c'était elle qui voyait pour la première fois sur les lèvres de Georges l'expression de quelque noble sentiment éclos au fond de âme.

Toujours très innocente de ce qui se passait en elle, M^{lle} de Penhoët s'abandonnait candidement à son inclination, ne se doutant pas du sentiment dangereux qui prenait possession de son cœur nous disons dangereux à cause des obstacles sans nombre qui se dressaient entre les deux jeunes gens et dont le moindre n'était pas l'opinion de la comtesse de Kerlor sur la mère d'Hélène.

Un mot de M. de Kerlor révéla brus-

quement à la jeune fille ce qui se passait en elle. Il lui dit un jour, en lui serrant la main longuement :

— Mademoiselle, vous ne nous quitterez jamais, n'est-ce pas ? car vous emporteriez ma vie avec vous.

L'orpheline n'eut pas la force de répondre. Toute frémissante, elle alla s'enfermer chez elle. Pauvre Hélène ! Elle avait lu dans son cœur. Elle aimait Georges de Kerlor.

Eperdue, l'orpheline se dit qu'elle n'avait qu'un parti à prendre : ce sentiment qu'elle était forcée de s'avouer à elle-même, elle le garderait enfoui au plus profond de son âme. Jamais, jamais, croyait-elle, ni une parole, ni un signe, ni un soupir, n'en décèlerait l'existence.

Elle éteindrait sous les larmes, sous les prières, sous son énergique volonté d'honnête fille, cet amour qui lui brûlait le cœur, cet amour qui avait commencé par imprégner tout son être d'une félicité exquise. Si les forces lui manquaient, Hélène de Penhoët supplierait la comtesse de Kerlor de lui faire ouvrir les portes d'un cloître.

Non, personne ne se douterait de ses tourments, et elle saurait souffrir en silence, dût-elle ne jamais connaître le bonheur ?

CHAPITRE V

MÉPRISE

M^{lle} de Penhoët était dans sa chambre lorsque Carmen y entra mystérieusement.

- Qu'y a-t-il ? demanda l'orpheline.
- Monsieur de Saint-Hyrieix est là...
- Votre voisin ?
- Eh bien ?

— Eh bien ! je ne me trouve pas assez vaillante pour le recevoir toute seule... Il est terrible, monsieur de Saint-Hyrieix ; il a toujours la mine d'un ambassadeur qui assiste au couronnement d'un empereur... Cela m'intimide un peu, moi, surtout à la campagne

— Et tu as pensé qu'à nous deux nous serions plus fortes, répondit Hélène.

— Toi qui n'ignores rien, poursuivait la malicieuse Carmen, tu dois être au courant des traités diplomatiques ; tu en disserteras avec notre cérémonieux voisin... Cela m'amusera de te voir aux prises avec le protocole.

M^{lle} de Kerlor exagérait un peu ; M. de Saint-Hyrieix était un homme de trente-huit ans, au visage un peu froid, mais dont la distinction de parfait gentilhomme n'allait pas jusqu'à la raideur.

Oh ! bien certainement, il était de la

« Carrière » ; ses lèvres poliment dédaigneuses, son regard protecteur et les petits favoris traditionnels lui donnaient le cachet, le sceau si l'on veut, des habitués de chancellerie ; mais M. de Saint-Hyrieix ne pontifiait pas constamment et son éducation lui permettait certainement de causer d'autres choses que des traités de Ryswick ou de Campo-Formio.

Nous devons même ajouter que l'œil du diplomate parut rayonner d'une satisfaction intérieure quand M^{lle} de Kerlor reparut. Celle-ci présenta son amie Hélène de Penhoët.

M. de Saint-Hyrieix salua cérémonieusement. Il connaissait les légendes qui avaient circulé touchant les parents de cette jeune fille ; mais la protection de la comtesse de Kerlor couvrait l'orpheline.

Une idée traversa le cerveau de Carmen, et elle manœuvra de façon à s'entretenir à part avec le visiteur. Elle n'eut pas à déployer une stratégie trop savante, car Georges et Hélène, en vertu des lois de l'attraction, étaient déjà réunis ; quant à la comtesse, elle jouait avec son levrier.

M. de Saint-Hyrieix, charmé, se prêta le plus galamment du monde au manège de Carmen, ne pouvant supposer de quoi il allait être question.

— Monsieur, commença celle-ci, j'aime beaucoup mademoiselle de Penhoët.

Le diplomate, malgré son impassibilité, fut déconcerté.

M^{lle} de Kerlor lui expliqua alors très clairement et très rapidement l'affaire Penhoët au Mexique.

Si les légitimes revendications de l'orpheline étaient chaudement appuyées auprès de la république mexicaine par le représentant de la France, l'affaire pourrait se terminer promptement à la satisfaction de M^{lle} de Penhoët. M. de Saint-Hyrieix n'avait-il aucune relation là-bas ?

Il comprit tout de suite et déclara qu'il serait enchanté d'être agréable à la famille de Kerlor en général et à M^{lle} de Penhoët en particulier. Certainement, il avait des amis au Mexique, et tout de suite il allait s'occuper de ces négociations. Carmen le remerça ; mais elle ajouta :

— Je vous prie de garder le silence vis-à-vis de mes parents et surtout de ne point laisser soupçonner à mademoiselle de Penhoët que je suis intervenue dans cette affaire... Vous me le promettez !

— Vous avez ma parole, Mademoiselle.

La comtesse de Kerlor avait fini par remarquer que deux groupes s'étaient formés dans le salon.

Georges et Hélène n'attirèrent pas trop son attention ; mais elle hochait la tête doucement et un sourire passa sur ses lèvres en contemplant Firmin et Carmen qui paraissaient si bien d'accord.

Celle-ci se rapprocha de sa mère ; le

diplomate revint faire sa cour à la comtesse. Au bout d'une heure, il se leva, après avoir demandé à M^{me} de Kerlor si elle lui permettait de revenir bientôt.

La mère de Carmen répondit avec beaucoup de bienveillance à M. de Saint-Hyrieix qu'elle serait très heureuse de recevoir cette nouvelle visite. Il salua avec aisance, s'inclinant plus particulièrement devant M^{lle} de Kerlor et se retira.

A peine la porte se refermait-elle sur M. de Saint-Hyrieix que Mariana de Sainclair apparut. L'institutrice s'avança, le front penché, paraissant très émue et semblant se demander comment elle serait accueillie par la comtesse. M^{me} de Kerlor regarda Mariana ; il y eut quelques secondes de silence glacial.

M^{lle} de Sainclair prononça d'une voix tremblante :

— Madame la comtesse me permettra-t-elle de la saluer ?

La douairière répondit, après une légère contrainte :

— Mais certainement, mon enfant.

Mariana s'approcha en exhalant un soupir. La comtesse lui tendit la main et dit :

— Votre brusque détermination m'a tout d'abord affligée ; puis, j'ai relu votre lettre, et j'ai compris que je n'avais qu'à m'incliner.

— Vous ne me blâmez pas ?

— Vous étiez libre de vos actes.

M^{lle} de Sainclair se garda d'insister.

Carmen présenta les deux jeunes filles l'une à l'autre :

— Mademoiselle de Penhoët notre amie. Mademoiselle de Sainclair, notre petite-cousine.

L'orpheline, à qui Carmen avait raconté l'odyssée de M^{lle} de Sainclair, s'inclina discrètement. Mariana, en parfaite comédienne, salua avec un petit sourire flatteur, comme si elle tenait à montrer qu'elle appréciait à première vue la grâce et la beauté d'Hélène. M. de Kerlor, qui observait sa petite-cousine, fut parfaitement dupe de cette attitude.

Pendant le déjeuner, on agita la question de la promenade de l'après-midi.

Différents projets furent discutés ; mais la comtesse déclara qu'elle préférerait la châtaigneraie de Kerlor à toutes les excursions du monde.

Georges offrit le bras à M^{lle} de Sainclair, quand on entra dans le parc. Le jeune homme, en somme, ne laissait pas d'éprouver de l'affection pour Mariana.

C'était une saine et bonne amitié d'enfance, au moins de la part de Georges, nous le savons ; et puis, ce jour-là, M. de Kerlor était reconnaissant à la petite-cousine d'avoir rendu si vite un discret hommage à la beauté sereine de M^{lle} de Penhoët.

M^{lle} de Sainclair se rassérénait peu à peu. Elle avait eu bien tort de concevoir des craintes inexplicables en se rendant

à Kerlor. Les événements lui donnaient raison ; son départ du château, à l'heure propice, était décidément un trait de génie. Si elle était restée constamment auprès de Georges, celui-ci n'aurait pas été mordu au cœur par la passion résultant de la disparition de la femme aimée.

Mariana fixa sur le jeune homme son regard le plus ensorceleur.

Pendant que la comtesse de Kerlor s'entretenait avec Hélène et Carmen, Georges et sa cousine s'étaient insensiblement éloignés, au hasard de la promenade.

Soudain, M. de Kerlor prit cordialement la main de M^{lle} de Sainclair.

— Ma petite-cousine, dit-il avec effusion, je suis très heureux que vous vous soyez décidée à refaire le voyage de Kerlor.

— Hélas ! mon cousin, je ne suis auprès de vous que pour quelques heures !

— Pourquoi ? Y a-t-il rien d'irrévocable dans la vie et à votre âge ?

M^{lle} de Sainclair tressaillit. Cette parole de Georges ne ressemblait-elle pas au plus doux des encouragements.

— Si vous saviez comme j'ai pleuré ! murmura-t-elle, mais le devoir ordonnait ! Et puis... ma situation était si fautive au château.

— Je ne suis pas de votre avis, répliqua Georges.

— J'étais la parente pauvre.

— Vous savez bien que la richesse nous importe peu.

— Ah ! monsieur de Kerlor, vous exprimez là une opinion toute personnelle.

— Je suis sûr que ma mère et ma sœur partagent mes sentiments.

— Ainsi, vous n'attachez pas d'importance à la fortune, et seuls chez celle que vous aimeriez la naissance et le nom auraient pour vous du prix.

— Je ne sais même pas si ces qualités compteraient pour moi... Et la tendresse seule, à défaut de tout le reste, guiderait mon choix.

— Vous êtes la générosité même !

— Voulez-vous apprendre à quel point sont d'accord mes opinions et mes actes... Ecoutez-moi !

Mariana eut un léger frémissement, sa taille ondula, tandis qu'une lueur, passait dans ses yeux aux reflets de saphir.

Elle se persuada qu'elle touchait au but.

Georges reprit d'une voix légèrement voilée par l'émotion :

— Ce que je vais vous dire, ma chère Mariana, tout le monde l'ignore encore, même ma mère ; mais c'est plus fort que moi... Je veux que vous soyez ma première confidente.

On devine l'émoi de Mariana devant un tel début.

Georges l'aimait et il allait le lui dire. Elle murmura en prenant la pudique attitude obligée :

— Mon cousin...

— Ma cousine, vous l'avez deviné,

n'est-ce pas ? à mon préambule. J'aime une jeune fille...

M^{lle} de Sainclair répliqua, les yeux baissés :

— Votre amour est de ceux qui ne peuvent manquer d'être partagés.

— Elle est pauvre... Elle n'a pas de parents... Elle est de bonne noblesse, il est vrai.

M^{lle} de Sainclair, à chacun de ces mots, sentait sa poitrine battre. Son triomphe était complet, indiscutable.

— Que vous dirai-je encore ? Il n'existe pas de mots assez éloquents pour rendre ma pensée... A quoi bon vous dépeindre son charme et sa grâce ?... Vous savez déjà que ses yeux bleus sont les plus beaux du monde...

— Georges !... fit Mariana presque pâme.

Elle eut un mouvement comme si elle allait tomber dans les bras du jeune homme. Heureusement, elle eut une seconde d'hésitation.

M. de Kerlor la regarda, un peu interdit ; il ne voulut pas s'arrêter à la vague supposition qui venait de lui traverser l'esprit.

Il conclut :

— Vous êtes trop mon amie, ma chère Mariana, pour que je ne complète pas ma confiance... Et je suis certain que vous m'approuverez de vouloir être le mari de mademoiselle de Penhoët.

Il sembla à Mariana que la terre s'entr'ouvrait. Elle devint atrocement pâle ; tout son sang lui afflua au cœur ; un brouillard sinistre lui obscurcit la vue.

— Mon aveu vous surprend ? demanda Georges.

— Non ! balbutia-t-elle, non !... Cela devait arriver :

Et elle eut la force d'ajouter :

— Je l'avais deviné !

A ce moment, la comtesse, Carmen et Hélène rejoignirent le couple.

Georges regarda l'orpheline avec une expression si tendre que M^{lle} de Penhoët ne put s'empêcher de lui répondre par un sourire, dont la chasteté délicieusement ingénue enivra davantage encore le jeune homme.

Les dents de Mariana étaient convulsivement serrées. Ses projets de haine et de vengeance, différés un instant, s'entrechoquèrent de nouveau dans sa cervelle en feu.

— Je me vengerai d'eux tous, se dit-elle ; mais, c'est sur celle-là que je m'acharnerai de préférence, car c'est elle qui me vole la fortune, la considération et le nom de Kerlor. Ce mariage n'est pas encore fait, puisque Georges n'a même pas prévenu sa mère... Qui sait si je ne pourrai pas l'empêcher !

M^{lle} de Sainclair dut encore une fois se contraindre, retrouver son air aimable pour débiter les paroles mielleuses dont elle était si prodigue lorsqu'elle

venait capter l'estime des gens. Quand elle prit congé des hôtes de Kerlor, ce fut avec un luxe de protestations inimaginable.

— Allons ! fit la comtesse en voyant s'éloigner sa parente, j'avais tort de lui garder rancune.

CHAPITRE VI

PREMIÈRE VENGEANCE

C'était fini ! Mariana aurait pu s'arrêter sur la pente du mal, si Georges de Kerlor n'avait pas eu l'imprudence de lui faire cet aveu, auquel elle devait la plus cruelle et la plus humiliante des méprises.

Georges lui avait fait un affront qu'une femme, surtout lorsqu'elle est vindicative, ne pardonne jamais.

Tout d'abord, sa haine farouche s'était concentrée sur Carmen ; voici maintenant que Georges obligeait Mariana à le détester ; elle éprouvait de l'animadversion même contre cette bonne et inoffensive M^{me} de Kerlor, parce qu'elle avait trop facilement remplacé la demoiselle de compagnie, qui se croyait pourtant indispensable.

Mais c'était Hélène de Penhoët qui serait surtout frappée sans pitié.

Par une naturelle association d'idées, la pensée de Mariana se reporta sur Paul Vernier. Elle lui en voulait aussi, à celui-là, de sa recherche qui ressemblait à une importunité.

Elle haussa les épaules, trouvant qu'elle aurait le temps de réfléchir le lendemain, au sujet de la conduite qu'elle tiendrait vis-à-vis du sculpteur. Ce qui était beaucoup plus urgent, c'était de prendre des mesures pour entraver ce mariage dont elle venait de pressentir l'imminence, sinon pour le rendre impossible.

— Que faire ? se demanda Mariana.

En somme, ses moyens d'action étaient limités, et les événements menaçaient de se précipiter. Il n'y avait plus une faute à commettre.

Elle arriva promptement à Brest et réussit à esquisser les questions que M^{me} Nerville n'aurait pas manqué de lui adresser sur les habitants de Kerlor, si la notairesse avait été là. Mariana se voyait déjà forcée de faire l'éloge de M^{lle} de Penhoët. Quelle dérision !...

Jeanne Nerville à son cours de dessin était arrivée.

M^{lle} de Sainclair eut même un sourire en pensant que, au moment où elle était auprès de Georges, Paul Vernier l'attendait à l'église Saint-Louis.

Elle allait probablement rencontrer le sculpteur chez M. Kéraliès. Oserait-il parler à Mariana ? Elle l'espérait bien.

Les prévisions de Mariana se réalisèrent. Le lendemain, Paul Vernier était chez son ami Kéraliès. Il regarda l'institutrice avec un profond respect ; mais elle vit qu'il se levait quand elle eut confié Jeanne au professeur.

Elle aussi désirait une explication, mais elle feignit de chercher à l'éviter.

Elle fut servie à souhait, car à ce moment traitait dans l'atelier M^{lle} Monique Aubierge, qui accompagnait son élève, M^{lle} Yolande de Guidelvinec chez M. Kéraliès.

M^{me} de Guidelvinec était la propre sœur de M^{me} la comtesse de Kerlor ; mais elles ne se fréquentaient plus, depuis que feu le comte de Kerlor, qui était un homme d'esprit, et ne condamnait pas aveuglément en bloc les idées modernes malgré ses convictions royalistes, avait rompu avec les chevaux-légers du parti intrinsèque monarchiste, dont la dernière citadelle est la Bretagne, comme chacun le sait.

A la mort du comte de Chambord, il y avait eu une scène très orageuse entre le comte de Kerlor et le vicomte de Guidelvinec, les deux beaux-frères. Le vicomte avait fait preuve d'un fanatisme ridicule, autant que légitimiste, en criant :

— « Le Roy est mort, vive le Roy ! »

Le comte avait haussé les épaules ; les deux familles s'étaient brouillées mortellement.

Ajoutons que le gentilhomme qui portait ce nom suffisamment rocailleux de Guidelvinec, était, par les femmes, allié aux Penhoët.

M^{lle} Monique Aubierge vint saluer M^{lle} de Sainclair.

Pendant que Yolande de Guidelvinec se préparait à prendre sa leçon, la conversation s'engageait entre Monique et Mariana.

— Eh bien ! Mademoiselle de Sainclair, commença Monique, vous avez donc quitté définitivement le château de Kerlor ?

Mariana, malgré la prudence hypocrite qu'elle cherchait toujours à s'imposer, redevint l'irascible fille d'Eve que nous connaissons. Elle ne put s'empêcher de profiter de l'occasion qui s'offrait pour exhaler sa haine contre sa rivale. Elle répliqua :

— Certainement, mon devoir était de céder la place à l'intrigante, qui est en train d'accomplir une œuvre néfaste à Kerlor.

— Jésus-Seigneur ! fit M^{lle} Aubierge, les

La jeune fille roulait dans son cerveau enfiévré les projets les plus cruels, quand elle vit que l'heure de conduire la petite

yeux ronds, la bouche en losange, que m'apprenez-vous là?... Et comment se nomme cette créature ?

— Hélène de Penhoët, fit Mariana, toute frémissante et le regard plein de flammes.

Cet accès de colère passé, la jolie fille chercha cependant à se ressaisir. Elle se dit qu'elle avait eu tort de montrer ainsi le fond de son âme ténébreuse. Il fallait que personne ne soupçonnât ce qu'elle y recérait.

Elle reprit d'un ton mielleux, contrastant avec sa précédente exaltation :

— Si j'étais restée là-bas, mon chagrin eût été trop cruel, car j'aime madame la comtesse de Kerlor comme si elle était ma mère.

Le hasard aveugle continuait à favoriser la descendante de la mulâtresse Aurore, et elle venait, sans le savoir, de commencer cette œuvre de vengeance qui lui tenait si fort à cœur.

M^{lle} Aubierge répliqua, effroyablement scandalisée :

— Il n'est pas possible que la personne dont vous venez de me parler soit la fille de la... marquise de Penhoët.

Le titre avait eu beaucoup de mal à franchir la gorge abrupte de Monique.

— Je vous demande pardon ; c'est bien d'elle qu'il s'agit.

M^{lle} Aubierge étendit les bras comme si elle voulait repousser le démon.

Elle poursuivit :

— Mademoiselle, le comte de Kerlor ne sait donc pas l'histoire de la... marquise ?

Mariana eut un frémissement.

Sa haine lui donnait une sorte de prescience ; elle comprit qu'elle allait apprendre des choses qui la serviraient.

En effet, elle n'avait jamais entendu parler des abominables calomnies que nous connaissons.

Monique Aubierge entama un récit complet à M^{lle} de Sainclair, qui fit tous ses efforts pour dissimuler sa joie. Il suffirait de prévenir la mère pour que, non seulement l'espoir insensé de Georges s'évanouît, mais pour que cette fille fût chassée du château, où elle usurpait la place d'une personne irréprochable comme l'était M^{lle} de Sainclair.

Toutefois, Mariana n'alla pas très loin dans cette voie de l'optimisme exagéré. La réflexion lui fit entrevoir qu'elle devait faire fausse route. Elle se rappela que M^{me} de Kerlor possédait admirablement son armorial breton, et que rien de ce qui touchait les grandes familles armoricaines ne laissait la comtesse indifférente. Elle devait être instruite des faits révélés par M^{lle} Aubierge, puisqu'ils avaient été de notoriété publique.

D'autre part, Mariana ne pouvait admettre, connaissant l'austérité des principes de sa bienfaitrice, que celle-ci, exactement renseignée, eût donné l'hospitalité à M^{lle} de Penhoët.

Allons ! l'énigme subsistait ; mais Mariana comprit trop bien qu'elle était sur une bonne piste pour persister dans sa dissimulation ; elle se contenta de prendre un air affligé et de donner à ses paroles un petit ton de commisération très édifiant.

— Hélas ! reprit-elle, je n'aurais pas eu le courage de tout vous dire. Mais il faut que je surmonte mes répulsions pour que vous appreniez à votre bonne maîtresse ce qui se passe, à la condition, bien entendu, que vous affirmerez à madame de Guidelvinec que je me borne à la renseigner, sans fournir mon appréciation personnelle... Sachez, mademoiselle Aubierge, qu'il est question d'un mariage entre monsieur Georges de Kerlor et mademoiselle de Penhoët.

Monique poussa un gémissement.

— Sainte Vierge, conçue sans péché, permettez-vous une union aussi épouvantable ?

M^{lle} de Sainclair sentit qu'elle n'avait pas besoin d'insister ; elle venait de faire une utile besogne.

Elle n'avait plus qu'à s'occuper de Paul Vernier ; détournant la tête, elle jeta au sculpteur un coup d'œil peu compromettant. Il le comprit néanmoins.

L'institutrice sortit de l'atelier et traversa un petit salon pour gagner la porte de sortie. L'artiste eut bientôt rejoint Mariana, qui ralentit son mouvement de retraite.

— Mademoiselle, dit-il, je n'ai pas eu le plaisir de vous voir hier, comme je l'espérais.

Elle ne répondit pas.

Il continua :

— Je l'ai beaucoup regretté, car je vais quitter Brest.

Cette fois, elle ne dissimula plus ; sa physionomie devint très inquiète.

— Oui, continua Paul Vernier, j'ai reçu une lettre d'Antonin Gervais, le grand sculpteur, qui a daigné s'intéresser à moi.

Mariana répondit d'une voix très aimable :

— Et vous allez à Paris, probablement ?

— Oui, Mademoiselle.

— Je vous félicite, monsieur Vernier, vous pourrez vous y faire, dans le monde artistique, la place que votre talent vous assigne.

— Mon maître a poussé la bonté jusqu'à me faire une commande.

— Vraiment !

— Je vais être chargé de travaux importants qu'un très riche banquier fait exécuter dans son hôtel nouvellement construit... Il y a des portes, des cheminées, une fontaine monumentale et d'autres œuvres d'art qui me permettront, si j'ai quelque mérite, de le mettre en lumière.

— C'est fort bien, monsieur Vernier ; la nouvelle que vous m'apprenez me

cause beaucoup de joie... Elle me permet en outre de vous assurer, maintenant que nous allons vivre loin l'un de l'autre, que vos belles protestations d'il y a huit jours ne m'avaient pas laissée indifférente... Vous le voyez, pour que j'en convienne, il faut réellement que vous n'ayez plus le temps d'en tirer vanité.

Paul Vernier eut un peu d'effarement. Il ne pouvait croire ce qu'il avait entendu, ou plutôt, il se demanda si M^{lle} de Sainclair ne le raillait pas.

Mariana poursuivit d'une voix empreinte d'une nuance d'amertume :

— Vous oublierez vite à Paris l'humble institutrice que le sort condamne à rester en Bretagne... Ah ! vous voyez, j'avais raison de vouloir vous empêcher de parler.

Elle soupira, leva ses beaux yeux au ciel et murmura, navrée :

— Adieu !

Elle fit quelques pas vers la porte.

— Mademoiselle ! s'écria Paul, qui ne pouvait se décider à croire à son bonheur, avez-vous supposé que je partirais ainsi ?

— Il le faut bien, répliqua-t-elle en hochant la tête d'un air désabusé.

— Avez-vous cru, après ce que votre bouche vient de laisser échapper, que je pourrais renoncer à vous ?

— Hélas ! monsieur Vernier, chacun de nous doit suivre sa destinée.

— Non, Mademoiselle, la nôtre est commune. Je vous supplie, ne me repoussez plus...

Elle appuya une main sur son cœur et parut laisser supposer qu'un violent combat se livrait dans son âme.

L'artiste devint plus pressant. Il s'écria, tremblant d'espoir :

— Je vous aime... Voulez-vous être ma femme ?

— Monsieur Paul ! dit-elle faiblement. Il poursuivit avec une chaleur concentrée :

— Il vous est défendu de me refuser... Vous-mêmes êtes-vous faite pour végéter dans l'humble situation où je souffre tant de vous voir ! Paris vous appelle, comme moi. Paris où, sans vous, je ne pourrais pas vivre, où je serais incapable de travailler... Vous ne voulez pas briser ma carrière d'artiste... Non ! vous consentez, n'est-ce pas ? Vous acceptez l'existence que je vous ai offerte... Vous serez ma compagne fidèle... Je vous devrai tout.

Il tomba aux genoux de Mariana. Elle le releva.

— Eh bien ! répondit-elle, je ne doute plus de votre sincérité.

— Ah ! merci, Mademoiselle

— Je consens à devenir votre femme.

— Que je vous aime !

— Mais, vous me permettrez de poser une condition.

— Je l'accepte, quelle qu'elle soit.

Elle ajouta, tenant Paul Vernier sous la magie de son sourire :

— Je ne crois pas qu'elle vous paraisse trop pénible... Je désire... je veux que notre mariage soit célébré ici, et, naturellement, dans le plus court délai possible, puisque vous êtes attendu à Paris.

Le jeune sculpteur fut ravi ; Mariana comblait ses vœux ; il allait s'occuper immédiatement des formalités préliminaires.

M^{lle} de Sainclair lui tendit une main qu'il couvrit de baisers.

Elle paraissait attendrie et regardait Paul avec sensibilité ; au fond, le cœur de Mariana ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire et l'émotion de ce brave garçon la laissait très froide ; quelque communicative que soit la tendresse, celle-là ne la gagnait pas. Un peu de compassion et de sympathie pour la passion qu'elle se sentait inspirer, c'était tout !

Mais le sculpteur était trop radieux pour étudier la physionomie de sa fiancée ; celle-ci, en outre, se serait jouée de la crédulité d'un homme plus expert que Vernier en matière sentimentale.

Le pauvre garçon était littéralement ensorcelé. Sa nature vibrante d'artiste ne lui permettait plus de raisonner. Il estimait que Mariana faisait un grand sacrifice en l'agréant comme mari. Il n'était pourtant pas aveugle et se disait qu'elle ne pouvait encore l'aimer et ne cédaît que par charité ; aussi se jurait-il de ne vivre que pour M^{lle} de Sainclair qu'il adorait toujours en esclave soumis et dont les moindres désirs seraient pour lui des ordres.

Si cette fille n'avait pas été aveuglée par sa haine jalouse, si elle avait compris les sentiments élevés de Paul Vernier, si elle avait eu l'honnêteté de répudier ses ambitions aussi effrénées que ses haines, elle eût trouvé auprès de ce beau et brave garçon toutes les saines joies du foyer. Mais pendant que Paul parlait, l'esprit de Mariana était à Kerlor et mille imprécations contre tous ceux qui habitaient le château grondaient en elle de plus en plus violentes.

Pauvre Vernier ! Quelle fâcheuse inspiration il avait eue de vouloir rentrer à pied de Kernéis à Brest !

— Mon ami, reprit Mariana, je suis forcée de vous quitter ; j'ai besoin d'aller faire plusieurs courses avant de revenir prendre mon élève.

Il répondit :

— Je vous attendrai... Vous me direz si je dois me présenter chez maître Nerville.

Elle reparti :

— Oui, il faut lui rendre visite... Je le prévendrai ainsi que sa femme.

— Et ils me recevront bien ?

— Un notaire n'est-il pas habitué à ce qu'on lui parle mariage ?

Elle sourit à Paul, lui serra la main et laissa l'artiste en plein rêve étoilé.

Une fois dehors, elle s'écria avec un mauvais sourire :

— Eh bien ! Au moins, si je n'empêche pas le mariage de Georges, j'aurai la satisfaction d'être mariée avant lui.

M^{lle} Monique Aubierge, dès qu'elle fut rentrée chez sa maîtresse, raconta à M^{me} de Guidelvinec ce qu'elle avait appris.

La vicomtesse fut terrifiée. Elle en prévit tout de suite le vicomte ; celui-ci jeta des cris d'orfraie.

En sa qualité d'allié des Penhoët, il n'avait pas été un des derniers à accuser la pauvre Marthe Gérard, et il avait ainsi contribué au double malheur que nos lecteurs se rappellent.

Le couple Guidelvinec trouvait que ce n'était pas assez d'avoir causé la mort du marquis et de la marquise de Penhoët ; leurs misérables rancunes allaient se déchaîner désormais contre une nouvelle innocente, contre Hélène de Penhoët.

Le soir, au château, une douzaine de hobereaux du voisinage se rassemblèrent.

La vicomtesse de Guidelvinec, avant de condamner ses invités au silence exigé par le whist, dévoila devant tous les turpitudes de la comtesse de Kerlor.

Les glossements de réprobation furent unanimes dans cette réunion antédiluvienne, et la vicomtesse recut pleins pouvoirs pour la traduire. Elle se mit à son bureau et écrivit la foudroyante missive qui suit :

*Madame la comtesse de Kerlor
en son château de Kerlor.*

« Madame,

« Il y a, malgré le regret que j'en éprouve, des moments dans la vie où je suis bien forcée de me rappeler que je suis votre sœur : croyez que ce souvenir m'est très pénible ; mais le devoir m'oblige à protester de toutes mes forces contre le sacrilège que vous méditez.

« Vous étiez déjà la fable et la risée de toute la Bretagne ; vous mettez le comble à l'indignation générale en voulant que le dernier des Kerlor, de cette race aussi illustre que celle de mon mari, épouse la fille d'une femme perdue, qui a traîné aux gémonies le glorieux nom des Penhoët.

« Voilà à quoi l'on arrive infailliblement. Madame, quand on a renié sa foi et son roy.

« Tous vos parents, tous ceux qui ont encore la faiblesse d'être vos amis, protesteront de toutes leurs forces contre ce mariage et l'adjure mon neveu, Georges, d'y renoncer, sous peine de la malédiction divine.

« Adieu, Madame ; nous ne supposons pas que vous persisterez à nous infliger cette suprême humiliation. Vous auriez une trop lourde responsabilité à porter au jour du jugement dernier.

« Vicomtesse de GUIDELVINEC. »

La lettre fut immédiatement mise à la poste, et au milieu de l'allégresse que donne la satisfaction du devoir accompli, les nobles débris qui l'avaient imposée commencèrent leur partie de whist.

CHAPITRE VII

L'ENFANT DE LA SOMNAMBULE

Nos lecteurs nous permettront de quitter momentanément la Bretagne. Sans leur raconter aucune histoire rétrospective, le moment est venu de leur présenter deux personnages dont ils ont entendu prononcer le nom par les bandits qui avaient voulu dévaliser Mariana : La Limace et Zéphyrine.

Il s'agit de leur neveu, Claudinet, et de sa mère, la sœur de Zéphyrine.

Rose Fouilloux, tireuse de cartes, habitait 37 bis, rue des Trois-Couronnes. Elle avait une trentaine d'années ; au physique aussi bien qu'au moral, elle ressemblait peu à sa sœur. Elle était grande et paraissait forte.

Les couleurs de M^{lle} Fouilloux avaient cet éclat trompeur qui frappe l'œil du médecin et qui est l'indice d'une affection terrible : la tuberculose, le mal sans pitié qui fait tant de victimes. Rose ne savait pas qu'elle était poitrinaire ; elle n'avait eu encore, que de rares accidents ; mais depuis quelque temps, depuis la naissance de Claudinet surtout, elle toussait beaucoup.

Claude Fouilloux, que par un gracieux diminutif la cartomancienne appelait Claudinet, était un joli petit blondin dont les cheveux avaient des tendances à boucler.

Tout en débarbouillant ou en peignant le bébé, Rose lui tenait un discours que celui-ci semblait comprendre, car il paraissait intelligent, malgré sa croissance laborieuse :

— Il faut être beau, disait la tireuse de cartes, pour embrasser papa quand il va venir... Plus tard, il achètera des gâteaux à son chéri... Bébé aime bien son papa ?... Il aime bien sa maman ?... Allons, faites une risette... Embrassez-moi... Encore... Embrassez-moi à pinçettes... C'est bien !... On est content de vous, petit démon... Restez un peu tranquille pendant qu'on vous passe votre belle robe.

La maman lui donna un gros baiser sur chaque joue. Derrière le groupe une voix retentit :

— On ne s'embrasse pas les uns sans les autres.

Un homme entra, un sapeur-pompier. Il embrassa son fils en lui prenant la tête très délicatement ; l'enfant lui entoura le cou, faisant tomber le képi de petite tenue que portait crânement sur l'oreille l'auteur de ses jours ; et pendant plus d'une minute, la chambre fut emplie d'une bonne grosse gaieté.

François Champagne était un grand garçon de vingt-quatre ans, une de ces bonnes natures dont on lit tout de suite la franchise sur la physionomie ouverte et souriante. C'était un Bourguignon, de Chalon-sur-Saône, ou plutôt de Saint-Jean-des-Vignes, localité aux portes de cette dernière ville ; son visage arborait les couleurs bon teint d'un fils de vigneron. Il n'était pas beau comme un Adonis, mais il le savait et prétendait avec raison qu'il vaut mieux être brave homme que joli.

François avait travaillé comme vigneron dès qu'il avait été assez haut pour atteindre les ceps. Après avoir passé quelque temps dans la ligne, il était entré dans le corps des pompiers.

Un soir qu'il était en permission et qu'il flânait dans la rue Claude-Vellefaux, près du canal Saint-Martin, il avait vu une femme se débattre contre trois mauvais drôles qui l'insultaient. Le sang généreux de François n'avait fait qu'un tour ; il était tombé sur le brelan de voyous, et comme il possédait admirablement la boxe, sans compter le chausson marin, qui n'avait plus de secrets pour lui, en un clin d'œil il avait corrigé les trois lascars, qui avaient battu honteusement en retraite, trouvant suffisant le compte individuel qu'ils avaient reçu.

La femme que François Champagne avait ainsi protégée était Rose Fouilloux.

François offrit son bras et reconduisit la tireuse de cartes chez elle. Il trouva que c'était une très belle femme et il en rêva pendant plusieurs nuits.

En vertu de la loi des contrastes, la jovialité de Champagne plut tout de suite à Rose, dont le caractère n'était pas souvent expansif. Lui, le malin, vit tout de suite de quoi il retournait et manœuvra en conséquence.

Des relations d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre eux. Au bout de deux mois, Rose Fouilloux était la maîtresse de François Champagne.

Claudinet fut le fruit de cet amour.

noyer ciré. La tireuse de cartes laissa le père de Claudinet se rassasier comme il en avait manifesté l'intention. Puis, en digne fils de vigneron, il s'abreuva largement.

— Quel heureux caractère tu as ! fit Rose Fouilloux.

— Ça, répliqua François, on me l'a toujours dit... Et pourquoi donc que je me ferais du mauvais sang !... Voyons, qu'est-ce qui me manque ?... Je fais mon service, je ne vais jamais à la boîte à réflexions... J'ai une femme qui m'aime et un petit gosse que j'adore... Alors quoi ? Qu'est-ce que je peux demander de plus ?

En effet, la béatitude la plus complète se lisait ainsi sur sa large face épanouie.

— Ainsi, tu crois que nous pouvons rester comme nous sommes ? ajouta la tireuse de cartes.

François, qui portait son verre à sa bouche, fêta le bras plié. C'est que Rose Fouilloux venait de prononcer ces mots d'une voix presque solennelle.

— Je ne sais pas, moi, fit le pompier... De quel air me dis-tu cela ?

La tireuse de cartes poursuivit :

— Il faut pourtant bien que Claudinet ait un père.

François riposta :

— Tu la fais bien, la blague, ma petite Rose... Il me semble pourtant que le père de Claudinet ne compte pas au train des équipages... Il est immatriculé — 1228 — aux sapeurs-pompiers de Paris... Il s'appelle François Champagne, né à Saint-Jean-des-Vignes...

— Tu ne comprends pas, continua Rose. Sur les registres de l'état-civil, Claudinet ne porte que le nom de sa mère.

François se gratta l'oreille.

— Ça, c'est vrai, dit-il... C'est rudement ennuyeux tout de même.

— Eh bien ! fit la tireuse de cartes, il faut qu'il porte ton nom.

Le bon François fut tout ébahi.

— Réponds, dit Rose, avec une certaine nervosité. Veux-tu nous marier ?...

Le sapeur-pompier était loin de s'attendre à une telle proposition.

— A moins, reprit la maman, se contraignant pour garder le sourire sur ses lèvres, que tu ne m'aimes plus.

François se récria vivement :

— Peux-tu penser cela ? Je te le répète, je me trouvais heureux comme ça.

— Moi, je dis que notre bonheur n'est pas parfait, et je veux que notre Claudinet cesse d'être un bâtard.

— Mais, reprit François, qui devint grave, ce qui lui arrivait rarement, moi aussi je ne demande qu'à faire mon devoir.

— C'est tout ce que j'exige de toi.

— J'ai ma solde et mes services de théâtre... Ça ne fait pas gras... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu depuis longtemps ?... J'aurais fait des économies.

— J'ai faim ! s'écria François.

Le couvert était déjà installé dans la minuscule salle à manger, meublée de

Il sembla s'accuser de son imprévoyance. Elle reprit :

— J'en ai fait.

Elle ajouta avec l'orgueil bien permis d'une femme qui a amassé sou à sou, dans un métier assez aléatoire, une véritable petite fortune :

— J'ai quinze mille francs.

François Champagne bondit de stupefaction.

— Quinze mille francs !... quinze mille francs ! répéta-t-il ahassé.

— Je vais te montrer mon titre de rente, ajouta Rose.

Et en effet, elle alla chercher, dans sa paillasse, le papier prouvant que Rose Fouilloux, la tireuse de cartes de la rue des Trois-Couronnes, était créancière de l'Etat. François écarquilla les yeux. Il touchait le titre avec respect. Il examinait les vignettes.

— Mais, bon Dieu ! s'écria-t-il, comment as-tu fait pour mettre tout ça de côté ?...

— Il y a près de dix ans que je suis établie, répondit Rose... Tous les jours, j'ai tiré quatre francs de ma recette et je les ai mis dans une boîte... Quand il y avait cent francs, j'achetais de la rente, et je remplaçais les intérêts...

François là regarda avec une naïve admiration.

— Non, mais là, le cœur sur la main, Rose, tu veux que je sois ton mari.

— Refuserais-tu ?

— Qu'est-ce que je ferai quand tu t'appelleras M^{me} Champagne ? J'ai fini mon congé cette année... Je rengagerai... Avec des protections, j'arriverai peut-être à me faire nommer caporal... Ça te va-t-il ? Plus tard, on ne sait pas, nous sommes capables de devenir cantiniers.

Rose répondit :

— Bien sûr que nous attendrons ta libération ; mais je ne veux pas que tu rengages.

— Tout ça, c'est très joli, et je te remercie, ma petite Rosette. Il y en a plus de quatre à la caserne qui voudraient être à ma place, pour toutes les raisons du monde... Seulement, ton serviteur, François Champagne, né natif de Saint-Jean-des-Vignes, n'acceptera jamais que sa femme travaille pour lui.

— Que tu es bête, François !... Alors, tu t'imagines que, en dehors du métier de pompier, tu ne pourras pas en exercer un autre ?

— Bien sûr que si... Quand on n'a pas un poil dans la main, on trouve toujours du turbin... Ça n'empêchera pas que moi, sans le sou, j'épouserai une femme qui aura des rentes... Que veux-tu, ça me défrise un peu.

Elle répliqua :

— Cet argent n'est ni à moi, ni à toi, il est au petit... Notre devoir, une fois mariés, sera d'augmenter la fortune que nous lui laisserons.

Du moment où les quinze mille francs appartenaient à Claudinet, la conscience du sapeur-pompier était tranquille. On ne lui reprocherait pas d'avoir épousé sa maîtresse dans un but intéressé. Il respira plus librement. Cependant, il eut un dernier scrupule qu'il traduisit ainsi :

— Mais, dis donc, Rose, tu as une sœur.

Les sourcils de la tireuse de cartes se contractèrent. Elle répliqua avec vivacité :

— Ma sœur n'a rien à voir dans mes affaires... Quand elle m'écrit, ce n'est que pour me demander de l'argent... Elle est assez grande pour en gagner.

— Après tout, je ne la connais pas, dit François avec un geste soulignant sa réponse.

La tireuse de cartes rayonnait. Elle dit à Claudinet :

— Monsieur Claude Champagne, embrassez votre papa.

Mais l'enfant avait envie de dormir ; sa petite tête se penchait sur sa poitrine.

— Le marchand de sable a passé, dit le papa... Allons, bonne nuit, gamin. Il embrassa une dernière fois son fils, que Rose alla coucher, tandis que, resté seul, François reprenait en sourdine une chanson de matelot.

CHAPITRE VIII

L'INCENDIE

En un clin d'œil, François et ses camarades de chambrée furent sur pied. Ce brusque réveil ne causa aucun tumulte ; ce fut très méthodiquement, sans le moindre désordre, au milieu du plus profond silence, que les pompiers s'habillèrent avec une promptitude merveilleuse.

L'incendie signalé devait être important, car des échelles suivaient la pompe à vapeur. En quelques minutes, les pompiers arrivèrent sur le lieu du sinistre.

Les gardiens de la paix du quartier avaient pris les premières mesures d'ordre, contenant la foule qui se pressait dans la rue.

C'était un petit hôtel récemment construit qui flambait. Le rayonnement de l'incendie augmentait avec une rapidité effrayante.

La pompe commença à fonctionner, projetant des torrents d'eau sur le rez-de-chaussée. On entendait, mêlé au bruit de la machine, le ronflement caractéristique du feu qui dévore un à un chaque obstacle, pendant que le bois

qui se tordait sous sa morsure laissait échapper mille crépitements.

Soudain, une voix clama :

— Mais il y a encore du monde dans l'hôtel.

On devine l'émotion produite par ces paroles. L'officier de pompiers courut à l'homme qui les avait prononcées et lui demanda hâtivement des explications.

— Vite ! cria le lieutenant, les échelles !

L'ordre fut exécuté aussitôt que donné.

— Au deuxième, poursuivit le chef, il y a une petite fille.

— On y va.

Deux camarades se joignirent à lui pour transporter l'échelle de sauvetage. Le fléau, attaqué de toutes parts, ne faisait plus de progrès ; mais les flammes montaient encore à une hauteur prodigieuse.

Dans la foule, les plus sinistres rumeurs circulaient. Ce n'était pas une personne qui était restée dans le petit hôtel embrasé, mais bien toute une famille. Des femmes se tordaient les mains, se lamentaient, juraient qu'une horrible catastrophe était inévitable. Les hommes aussi perdaient la tête.

Seuls, les pompiers restaient intrépides, admirables de sang-froid et de courage.

François Champagne était le plus grand parmi ces obscurs héros. C'était avec une véritable frénésie qu'il se ruait au danger, courant aux endroits les plus périlleux avec une sorte de volupté, et gardant, au milieu du foyer incandescent, son sourire de brave et insouciant Bourguignon, qui semblait n'avoir jamais été à pareille fête. Sa témérité inquiétait ses chefs : mais il était impossible de le retenir quand il se lançait à corps perdu dans la fournaise pour arracher le moindre objet à la destruction totale.

Le lieutenant avait dit :

— Il y a une petite fille !

On pense si François avait fait un bond.

— Une petite fille, une gosse ! répétait-il, en pensant à Claudinet qu'il avait embrassé deux heures auparavant et qui aurait pu être menacé du même danger... Une enfant dont la mère se désole en croyant sa gamine à jamais perdue !... Nous allons un peu voir !...

Il grimpa à l'échelle, sauta sur le balcon du deuxième étage. La chaleur avait fondu les vitres ; le pompier put ouvrir la fenêtre.

Tous les regards se portaient anxieusement vers ce coin de la maison incendiée, tout à fait à droite. Il y eut quelques secondes d'anxiété mortelle, pendant que tous les jets des pompes convergeaient sur ce point.

Tout à coup, François reparut, tenant la petite fille dans ses bras.

Un cri d'admiration s'échappa de tou-

tes les poitrines ; la foule acclamait le père de Claudinet, dont le visage, animé et rougi par les flammes, semblait illuminé d'une beauté surhumaine.

François Champagne, après avoir escaladé le balcon, s'était précipité dans une grande pièce où il avait entrevu confusément, des tableaux et des œuvres d'art qui flambaient déjà. Il avait appelé, de sa voix sonore, qui dominait les terribles grondements de l'incendie :

— Hop... Y a-t-il quelqu'un par ici ?

Puis il s'était engagé dans une seconde pièce. Il sentait le sol trembler sous ses pas et des morceaux de plafond lui tombaient sur la tête. Il ne pouvait aller plus loin. Il l'aurait essayé en vain.

Heureusement, il vit dans l'encoignure de la chambre quelque chose qui ressemblait à un assemblage d'étoffes ; de la main, il écarta un énorme plâtre qui allait s'écraser sur ce qu'il avait pris tout d'abord pour un paquet.

C'était la petite fille ; à demi-asphyxiée, elle avait perdu connaissance. Rapide comme la pensée, François saisit l'enfant et enjamba les décombres qui s'étaient amoncelés.

Il pouvait à peine respirer ; la suffocation n'était plus, pour lui, qu'une question de secondes... Enfin, il sortit victorieux du combat engagé contre le plus implacable des ennemis.

Quand on aperçut le groupe, les hommes qui tenaient les lances modifièrent un peu leur projection, afin de ne pas atteindre François et la petite fille. Le sauveteur fut bientôt en bas de l'échelle.

Il regarda l'enfant qu'il avait arrachée au bûcher. C'était une délicieuse petite fille de sept ans ; une blondinette frisée, à la chair satinée et rose. Elle ouvrit les yeux : l'air frais de la nuit avait rafraîchi le front de cette innocente et dissipé son évanouissement.

La mignonne eut un geste épouvanté.

— N'ayez plus peur, lui dit doucement François, en la berçant dans ses bras.

— Le feu ! le feu ! balbutia l'enfant.

— On va l'éteindre, ma petite demoiselle... Nous sommes ici pour ça, répliqua Champagne...

La petite fille fondit en larmes et poussa un gémissement. Elle saisit François par le cou et l'embrassa ; à deux reprises.

— Monsieur ! Monsieur ! gémit-elle... Jacqueline est restée dans la chambre.

— Jacqueline fit Champagne, en tressautant. C'est votre petite sœur ?

— Non, Monsieur... Je n'ai pas de famille... Je n'ai plus ni papa ni maman... Je n'ai plus qu'elle au monde ! Je mourrai si Jacqueline est brûlée ! fit l'enfant qui sanglotait plus fort.

— C'est votre bonne ?

— Non, Monsieur.

François avait posé l'enfant à terre et son pied gauche était déjà sur le premier échelon.

— Je crois que j'aurais mieux aimé rester dans le feu, dit la blondinette, si vous ne me rendez ma pauvre Jacqueline.

— Mais enfin, qui est-ce, mon enfant, votre Jacqueline ? demanda encore le pompier qui continuait son mouvement ascensionnel.

— C'est ma poupée, Monsieur clama la fillette, de sa voix la plus déchirante. Je n'ai plus qu'elle au monde à aimer maintenant... Que dira-t-elle en mourant si elle voit que moi, sa petite mère, je l'ai abandonnée pour me sauver !

— Eh bien, saperlotte ! vous l'aurez ou j'y perdrai mon nom, cria notre ami... Il ne sera pas dit que François Champagne, né à Saint-Jean-des-Vignes, matricule 1228, et père d'un amour d'enfant comme Claudinet, aura laissé pleurer une petite fille aussi gentille que vous.

Les assistants, en revoyant François Champagne sur l'échelle, pensèrent qu'il restait encore quelqu'un à sauver dans la maison.

Pour la seconde fois, Champagne sautait sur le balcon ; une pierre se détacha de la saillie et vint rouler dans la rue. Les spectateurs ne respiraient plus, il y avait comme une attente tragique dans l'air.

— Ah ! le voilà ! s'écrièrent mille voix.

En effet, François reparaisait, tenant Jacqueline, la poupée de la fillette.

A un mètre de lui un dernier pan de mur s'abattit avec un grondement lugubre. Des gerbes de flammes jaillirent de nouveau, éparpillant les étincelles qui retombèrent dans la rue ; François semblait une salamandre s'agitant à travers les matériaux en combustion. Il remit le pied sur le balcon...

Soudain un cri épouvantable, poussé par des milliers de poitrines, retentit...

Le balcon venait de s'effondrer. Le pompier était tombé du deuxième étage.

Puis un brusque et morne silence se fit ; chacun retenait son souffle. Le lieutenant s'élança pour ramasser le malheureux.

François, étourdi par la chute, serrait la poupée convulsivement. Il était tombé sur le dos ; quand il se sentit empoigné par les bras, il fit un effort et parvint à se relever, mais un brouillard rouge obscurcissait sa vue. Il eut un battement de paupières et poussa un soupir prolongé.

— Mon ami, dit l'officier, où êtes-vous blessé ?

François soupira encore. Il murmura :

— Donnez Jacqueline à la petite fille.

Et il tendit la poupée à l'enfant épouvantée, qui était accourue auprès de lui.

Alors, en voyant, ou plutôt en entendant la fillette le remercier avec la tendre, la naïve effusion de son âge, François Champagne, malgré ses souffrances, eut une expression de joie qui éclaira sa physionomie convulsée.

Le médecin arriva. Il examina le blessé.

— Eh bien ? interrogea l'officier.

— Il n'y a aucune fracture... Je ne vois pas de blessures apparentes... Il faut attribuer la syncope à la violence de la commotion... Faites transporter cet homme à l'hôpital des Récollets.

— Vous en répondez, docteur ?

— Oh ! parfaitement... à moins...

Il hésita et eut une contraction des sourcils.

— A moins qu'il n'y ait des lésions internes.

Dès que Rose Fouilloux apprit l'accident arrivé à François, elle se tordit les bras. Elle s'écria d'une voix sombre :

— Nous étions trop heureux...

Elle courut embrasser Claudinet, qui dormait encore, car il n'était que huit heures du matin.

Elle avait une sensation d'éroulement, bien que le camarade de François lui eût affirmé que les blessures de celui-ci seraient promptement guéries.

Aussitôt qu'il fut possible d'entrer à l'hôpital, Rose y courut avec Claudinet qu'elle tenait sur ses bras.

— Eh bien ! mon pauvre ami ! fit-elle, en avançant vers François, comment te trouves-tu ?

Elle l'embrassa ; puis elle lui tendit Claudinet, dont la joue effleura les lèvres du blessé, sans que celui-ci eût la force de les remuer.

Alors, la malheureuse femme, qui avait fait appel à toute son énergie, sentit que quelque chose se broyait en elle.

François n'avait pas répondu ; aucune flamme n'avait passé dans son œil atone.

— Mon Dieu ! fit Rose, tu ne nous vois pas ?

Au son de cette voix chérie, une contraction agita la face du pompier ; son regard fut moins vague.

Rose tenait toujours son enfant dans ses bras. Le petit se pencha et sa menotte saisit la moustache de son père.

— Papa !... Papa !... fit Claudinet.

Subitement, à ce doux mot, le visage du blessé s'anima ; la torpeur disparut ; le bon sourire revint éclairer sa face.

— Dodo !... continuait l'enfant... Papa !... Dodo... Bien sage !

Alors, François Champagne prononça distinctement ces mots :

— Sacré gosse, va !

— François ! mon pauvre François ! murmura la tireuse de cartes.

Il la regarda et poussa un soupir.

— Jacqueline !... L'échelle... Encore sauver des enfants !... Claudinet !... Rose !... Toujours !... Tou...

Il n'acheva pas. Il trépassa doucement, son héroïque sourire de Bourguignon sur les lèvres.

CHAPITRE IX

LA MÈRE ET LE FILS

La comtesse de Kerlor avait bien reçu la lettre de M^{me} de Guidelvinec. Son premier mouvement, après l'avoir lue, fut une légitime indignation.

Quelle était cette fable? Qui donc avait si mal renseigné sa sœur? Pourquoi celle-ci tenait-elle à ce que les sentiments les plus affectueux de la comtesse fussent ainsi outragés? On osait attaquer Georges, on cherchait à ternir la réputation de cette adorable et chaste orpheline, dont les yeux limpides reflétaient la pureté de cœur.

M^{me} de Kerlor ne put bannir ses préoccupations. Qui donc avait appris à M^{me} de Guidelvinec que l'orpheline était fixée au château?

Insensiblement, la mère de Georges s'avoua, malgré le chagrin qu'elle en ressentait, que cette lettre maudite l'obligeait à se livrer à certaines investigations. Avait-elle manqué de vigilance?

Certainement, Georges avait montré une sympathie très affectueuse pour l'orpheline; mais c'était tout naturel, étant donné le caractère généreux de M. de Kerlor. Georges avait voulu que M^{lle} de Penhoët remplaçât Mariana auprès de sa mère; c'était aussi le vœu de Carmen; c'était celui de la comtesse. Mais cette amitié restait innocente, sans qu'il se glissât, dans cette affection mutuelle, le moindre enfantillage sentimental.

Cependant, malgré la tendresse sincère que M^{me} de Kerlor ne demandait qu'à témoigner à l'orpheline, celle-ci n'en avait pas moins eu pour mère une femme que l'implacable rigidité de la comtesse n'avait pas cessé de considérer comme indigne du nom qu'elle avait surpris.

Encore une fois, M^{me} de Kerlor se disait qu'il serait indigne d'elle, indigne de son fils d'accorder une importance exagérée à de pareilles manœuvres; mais son cœur de mère était trop violemment serré pour qu'elle pût se contenter de dédain. Elle voulut s'entretenir avec Georges avant le dîner.

Le jeune homme se mit à la disposition de sa mère, ne soupçonnant pas du tout de quoi il allait être question. Il ne pensait qu'à Hélène. Cependant, il remarqua la gravité de la comtesse.

Celle-ci, après avoir prié son fils de s'asseoir, commença d'une voix très calme :

— Mon cher enfant, j'ai une lettre de ma sœur, la vicomtesse de Guidelvinec.

Georges parut très étonné. M^{me} de Kerlor reprit :

— Ma sœur porte une accusation, une inqualifiable accusation contre mademoiselle de Penhoët.

A ces mots, Georges se leva.

— Je ne permettrai à personne d'attaquer cette jeune fille ! s'écria-t-il.

On devine si M^{me} de Kerlor fut frappée en entendant son fils répondre aussi catégoriquement. Elle eut un tressaillement; il lui sembla que le voile qu'elle avait eu devant les yeux jusque-là se déchirait d'un coup. Elle se leva à son tour et regarda Georges dans les yeux.

— Ma mère, reprit Georges, très résolu, j'aurais voulu attendre quelque temps avant de vous faire part d'un projet, dont la réalisation est le plus cher de mes vœux; mais puisqu'un ennemi caché me défend la moindre indécision, je parlerai... Pouvez-vous me dire quelles insinuations contenaient la lettre dont vous me parlez?

— Elle affirmait que mademoiselle de Penhoët ne vous était pas indifférente.

— Eh bien, ma mère, elle disait vrai.

— Georges!

La comtesse connaissait trop son fils pour supposer qu'il allait reculer; mais il savait aussi, lui, que la volonté de M^{me} de Kerlor n'était pas de celles que l'on fait plier. Entre ces deux natures semblables le choc, s'il arrivait jamais, devait être terrible.

— Oui, ma mère, ajouta Georges avec la plus profonde émotion, j'aime mademoiselle Hélène...

— Vous aimez...

— Je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme... Je désire la prendre pour femme.

M^{me} de Kerlor hochait douloureusement la tête. Son fils, pour la première fois de sa vie, lui causait un profond chagrin. Elle devint très pâle; ses yeux vert sombre prirent une expression de rigidité.

Cependant, le jeune homme restait respectueusement affectueux; mais sa voix était ferme, son geste résolu.

Il poursuivit :

— Je vous demande la permission d'épouser Hélène. Je vous demande de bénir notre union.

La comtesse ne répondit rien. La mère s'interrogeait une dernière fois avant de rendre un arrêt irrévocable. Elle s'accusait de ne pas avoir mieux prévu les événements; mais pouvait-elle supposer qu'ils marcheraient aussi vite? Un soupir gonfla sa poitrine. N'avait-elle pas été elle-même conquise tout de suite, dès qu'elle l'avait vue, par la grâce et la modestie de la jeune orpheline?

M. de Kerlor poursuivit avec une chaleur concentrée :

— Vous connaissez les qualités et les vertus d'Hélène. Vous savez que, vainement, on chercherait une nature plus droite, un cœur plus noble, une âme plus

pure... mademoiselle de Penhoët, seule, peut faire mon bonheur... Je l'aime ! Consentez-vous à ce que je la prenne pour épouse ?

La comtesse prononça brièvement :

— Elle vous aime ?

— Je la crois... Je l'espère

— Elle ne vous la donc pas dit ?

— Non, ma mère.

La comtesse eut un signe de tête approbateur. Elle rendait justice à l'orpheline, qui n'avait pas manqué à son devoir. Mais cette discrétion ne pouvait changer les sentiments auxquels elle s'était sentie portée, dès le premier jour, et qui la hantaient maintenant plus que jamais.

Georges continua :

— Je n'ai point interrogé mademoiselle de Penhoët... Je ne le pouvais pas, avant de vous faire part de mes intentions formelles...

La comtesse eut un nouveau geste de protestation, qui n'eut pas pour effet d'interrompre le jeune homme.

— Je crois avoir été assez heureux pour lui plaire... La première fois que je l'ai vue, j'ai senti que mon cœur ne m'appartenait plus... Je suis sûr, de mon côté, d'avoir trouvé en elle la femme que toute mère doit désirer pour son fils.

La comtesse répliqua d'une voix incisive :

— Vous prononcez le nom de mère !... Vous savez pourtant l'histoire de la sienne.

— Ma mère, répondit-il avec calme, je sais avant tout que le respect doit arrêter un enfant au seuil de la vie de celle qui l'a mis au monde... Et je veux penser, avec amour, à celle qui fut la mère de ma femme... Quant à autre chose, je ne puis que vous répéter un conseil que, bien souvent, vous m'avez donné : je méprise la calomnie d'où qu'elle vienne.

La comtesse, bien que sa résolution fût arrêtée, ne voulut pas montrer moins de sang-froid que son fils. Les circonstances étaient solennelles ; il convenait de part et d'autre ; à tout prix, il fallait éviter l'éroulement qui résulterait du heurt de ces deux violences.

Elle répliqua :

— Une fois de plus, mon fils, je constate la noblesse de vos sentiments ; la délicatesse dont vous faites preuve est digne de vous, Georges...

« Mais, nous autres, les vraies mères, nous avons d'autres devoirs... Nous n'avons pas à nous préoccuper seulement des préférences et des desirs de nos enfants... Nous sommes responsables, devant notre conscience et devant Dieu, de leur bonheur, de leur avenir, des malheurs qui découleraient de leur manque de prévoyance... Nous sommes aussi responsables, nous qui avons su garder immaculé l'honneur de notre nom, envers tous ceux qui ne sont plus et qui l'ont illustré.

— Ma mère, répondit Georges, j'ai au-

tant que vous la religion de mes ancêtres... Mais quel est celui d'entre eux qui eût jamais osé prétendre que les calomnies — c'est le seul mot exact — dont on a essayé de flétrir le nom de la marquise de Penhoët peuvent retomber sur Hélène ?

— Ne rentrons pas dans les discussions qui ont précédé l'arrivée de cette enfant à Kerlor.

— Vous aviez pourtant admis que, Carmen et moi, nous avions raison de vous l'amener, de vous demander votre appui pour elle ?

— Savais-je que vous vous éprendriez de cette orpheline ?

— Elle n'en est pas moins digne de mon amour.

— Je n'aurai pas la cruauté de vous répondre : Telle mère, telle fille... et, quoi qu'il en soit, mon fils, je refuse mon consentement.

— Vous refusez ?...

— Oui, Georges, parce que je le dois.

— Ma mère !

— N'allez pas croire pour cela que je méconnaîsse les précieuses qualités d'Hélène... Je l'estime sincèrement, comme une charmante jeune fille, qui mérite l'intérêt des honnêtes gens... J'avais déjà rêvé de la marier à un homme d'honneur, qui apprécierait un tel trésor... Mais, jamais ! jamais ! je ne consentirai à donner pour épouse à un Kerlor la fille d'une femme dont le nom est entaché.

— Et moi, ma mère, répliqua Georges d'une voix vibrante, je déclare que je ne cède pas à de telles considérations... La marquise de Penhoët a été odieusement accusée... Je vengerais certainement sa mémoire, s'il m'était permis de demander raison au mari de votre sœur.

— Je vous prie, Georges, de respecter votre famille...

— Pour la dernière fois, ma mère, vous refusez de consentir à mon bonheur ?

— Oui ! répondit la comtesse énergiquement... s'il est lié à cette union !... Et vous savez que je ne reviens jamais sur ma parole.

M. de Kerlor prononça d'une voix lente :

— J'épouserai Hélène de Penhoët.

— Ce mariage ne se fera pas !

Il ajouta, d'un ton toujours mesuré, mais qui prouvait sa froide résolution :

— Pardonnez-moi, ma mère ; ce mariage se fera avant deux mois... ou vous n'aurez plus de fils.

La comtesse tressaillit.

— Monsieur !... fit-elle.

... Mais l'angoisse, qui la poignait à la gorge, l'empêcha de continuer.

Georges poursuivit :

— Moi aussi, je suis un Kerlor, et, pas plus que vous, je ne reviens sur ma parole.

Quelques secondes s'écoulèrent au milieu d'un silence tragique. Ce fut la com-

tesse qui reprit, tentant un suprême effort :

— Georges, pour la dernière fois, votre mère vous ordonne d'étouffer cet amour coupable.

— Ce qui serait coupable, ce serait d'accepter pour vraies les calomnies dont on tente de saïr une innocente...

— Calomnies ou non, vous n'épouserez pas cette fille.

— Pour la dernière fois, ma mère, pardonnez-moi : mademoiselle de Penhoët sera comtesse de Kerlor.

Un éclair de colère passa dans les yeux de la douairière. Elle eut, sur les lèvres, une malédiction.

C'était la fin, l'éroulement redouté.

Haletante, M^{me} de Kerlor étendit le bras et s'écria :

— Sortez, Monsieur !

Georges s'inclina, le visage blanc comme un suaire. Il répliqua :

— Vous me chassez, ma mère. Je vous obéis... Mais, je le répète, une fois encore, pour que vous vous en souveniez bien... Vous ne me reverrez, à Kerlor, que lorsque vous aurez reconnu mon droit d'épouser la femme que j'ai choisie.

Quelques instants plus tard, sans voir Carmen, sans dire un mot à Héléne, Georges avait quitté le château.

M^{me} de Kerlor, quand son fils eut disparu, se laissa tomber sur sa chaise longue et put donner un libre cours à son ressentiment. Ses nerfs se détendirent. Deux larmes coulèrent sur ses joues pâlies.

Elle n'en avait pas versé depuis la mort de son mari, survenue dix ans auparavant.

Une nensée de miséricorde ne tarda pas à germer dans ce cœur ulcéré. Ce n'était pas le fils rebelle aux volontés de sa mère qui l'inspirait : la comtesse était encore trop irritée pour pardonner à Georges d'avoir méconnu l'autorité sacrée d'une mère ; mais M^{me} de Kerlor revoyait la figure si douce et si touchante de l'orpheline, qui ne pouvait avoir aucune responsabilité directe dans ce triste conflit.

Une âme vulgaire aurait fait supporter à la pauvre fille les conséquences de cette délicate situation ; la comtesse de Kerlor renoussait, avec indignation, une telle vengeance.

Non ! la mère de Georges ne se séparerait pas d'Héléne : elle ne chasserait pas cette douce créature, à qui elle ne cessait de rendre justice. Que l'orpheline partageât l'amour de Georges, M^{me} de Kerlor, qui était femme en même temps que mère, pouvait difficilement admettre qu'il en fût autrement : mais elle savait aussi que M^{lle} de Penhoët ne méconnaîtrait jamais l'étendue de ses devoirs.

En hannisant Héléne du château, le comtesse ne risquerait-elle pas, en outre, de la jeter dans les bras de Georges ?

La douairière resta longtemps plongée

dans ses perplexités. Un grand abattement succéda à cette longue surexcitation : M^{me} de Kerlor se sentait le cœur oppressé. Elle sonna, Mélanie parut.

— Vous prévienerez mademoiselle Carmen que je n'assisterai pas au diner... et que je ne veux voir personne...

La femme de chambre manifesta une sérieuse inquiétude. Elle murmura :

— Madame la comtesse est souffrante ?

M^{me} de Kerlor eut un geste bref.

— Allez, Mélanie, faites ce que je vous ai dit, et surtout n'ajoutez rien... Vous viendrez ensuite me déshabiller.

— Jobéis, Madame la comtesse, mais...

— Je me sens fatiguée... Ne vous tourmentez pas... Allez !

La femme de chambre n'avait qu'à s'incliner. Elle prévint Carmen et retourna auprès de sa maîtresse.

Carmen et Héléne s'entretenaient comme deux sœurs, dans le petit salon, en attendant qu'on les prévint que le repas était servi, lorsque Mélanie vint leur faire la communication que nous savons.

L'enjouement de Carmen disparut brusquement, et Héléne parut soudain très inquiète.

— Qu'a-t-il pu se passer ? se demanda M^{lle} de Kerlor. Ma mère avait l'air très préoccupé quand elle a dit à Georges qu'elle voulait lui parler... Je veux voir mon frère immédiatement.

Carmen se mit en quête de Georges : on sait qu'elle ne pouvait le rencontrer. Tanguy lui apprit que le jeune comte venait de sortir.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Carmen revint auprès d'Héléne, espérant que celle-ci aurait, de son côté, appris quelque chose ; mais les deux jeunes filles ne purent que se livrer aux plus diverses conjectures, en proie à d'amers pressentiments.

— Ma mère est malade, j'en suis sûre ; pourquoi a-t-elle condamné sa porte ?... Mélanie a reçu une consigne ; j'ai remarqué le trouble de cette fille.

Héléne, bien qu'elle partageât les alarmes de Carmen, chercha à la rassurer :

— Monsieur de Kerlor ne se serait pas absenté si tes appréhensions étaient justifiées.

— Il se passe cependant ici quelque chose d'anormal, ma bonne Héléne. Ah ! pourquoi Georges n'est-il pas là ? fit Carmen désolée.

— Et où est-il ? reprit Héléne.

Elles se regardèrent avec la plus vive anxiété.

On dormit peu cette nuit-là à Kerlor.

Le lendemain matin, quand la comtesse rénoûdit au salut coutumier de M^{lle} de Penhoët ce fut avec la nuance de bienveillance un peu hautaine et hânalé de la bienfaitrice envers son obligée.

Héléne, dans sa délicate nature et son extrême sensibilité, fut tout de suite saï-

sie par ce changement d'attitude de la comtesse, et s'en affecta beaucoup. Que s'était-il donc passé pour que M^{me} de Kerlor lui montrât cette froideur ?

— Mon Dieu, pensa l'orpheline, aurait-elle deviné ce que je veux que tout le monde ignore ?

Et la pauvre enfant se sentit subitement très malheureuse. A son tour, elle eut comme une sensation d'éroulement.

Hélène s'interrogea. Elle n'avait rien à se reprocher. Pourquoi n'avait-elle plus la paix du cœur ? Est-ce que sa conscience n'était pas toujours aussi pure ? Pourquoi son front restait-il soucieux ?

— Ma mère, demanda Carmen à M^{me} de Kerlor, où donc est Georges ?

La comtesse, qui s'attendait à cette question toute naturelle, répondit sans trop de contrainte :

— Il est allé à Morgat.

— Sans nous prévenir ! s'exclama Carmen.

La comtesse fournit de brèves explications. Elle raconta qu'une dépêche était arrivée annonçant à M. de Kerlor une partie organisée entre jeunes gens, à Morgat. Georges n'avait eu que le temps de se rendre à Brest pour y prendre le bateau.

Carmen n'insista pas ce jour-là. Mais le lendemain, avec la ténacité que nous lui connaissons, elle se permit de faire observer à sa mère qu'il était bien surprenant que son frère n'eût pas donné de ses nouvelles.

M^{me} de Kerlor répliqua d'un air ennuyé que Georges avait dû profiter de son séjour au domaine de Morgat pour se rendre compte des réparations qu'il fallait faire et dont il était question depuis plus d'un an.

Carmen n'avait pas semblé convaincue ; sa mère paraissait beaucoup trop préoccupée pour que ces explications fissent cesser l'agitation de la jeune fille.

Deux jours s'écoulèrent qui parurent mortellement longs aux trois femmes. Hélène constatait avec le plus vif chagrin que la comtesse n'était décidément plus la même pour elle. L'orpheline semblait avoir perdu tout ce qu'elle avait gagné dans l'affection de M^{me} de Kerlor, depuis son entrée au château.

M^{lle} de Penhoët avait passé une nuit très agitée. Son cœur ne parvenait plus à la tromper : elle semblait avoir l'intuition de ce qui se passait. C'était à cause d'elle que cette mère et ce fils, si unis, étaient momentanément divisés.

Le cher secret d'Hélène n'avait pas été découvert : mais, M. de Kerlor, dans sa droiture, n'avait pas dû vouloir que la comtesse ignorât plus longtemps les sentiments que lui inspirait l'orpheline. Evidemment, la mère n'avait pas voulu écouter son fils, et le désaccord, si longtemps redouté, avait éclaté entre ces deux natures que la moindre étincelle devait enflammer.

— Alors, s'était dit Hélène, frémissante, je ne puis plus rester ici. Je ne veux pas être la cause d'une rupture entre la comtesse et Georges. Plus tard, madame de Kerlor pourrait me maudire, et je ne sais même pas quelles sont les réelles intentions de son fils... Oui, il faut que je parte... J'ai cru mes épreuves terminées, je me suis trompée... Je ne trouverai le calme que dans un couvent... Pourquoi ne rentrerais-je pas aux dames de Saint-Joseph ?

La chère enfant avait pleuré pendant toute la nuit. Mais quand le jour reparut, M^{lle} de Penhoët était redevenue l'intrépide jeune fille que nous connaissons et qui, sous les apparences les plus frêles, recélait une âme énergique. Elle était décidée à prévenir la comtesse de sa détermination.

Hélène trappa à la porte de la chambre de M^{me} de Kerlor. En prêtant l'oreille pour percevoir la réponse de celle-ci, elle distingua la voix timbrée de Carmen. La sœur de Georges parlait d'un ton si élevé que M^{lle} de Penhoët fut forcée d'entendre ce que son amie disait.

Soudain, l'orpheline jeta un cri étouffé et une angoisse terrible la poignit à la gorge. Carmen avait reçu, le matin, une lettre de Georges. A peine en avait-elle lu les premières lignes, que M^{lle} de Kerlor courait chez sa mère. Haletante, la jeune fille débuta ainsi :

— Pourquoi m'avez-vous trompée, ma mère ?

La comtesse tressaillit. Sa fille tenait à la main la lettre de son fils. La mère entrevoyait, confusément, les caractères et reconnaissait l'écriture ferme et largement tracée de M. de Kerlor.

— Que signifie ce ton ? commença la comtesse.

— Je conviens, ma mère, qu'il est fait pour vous étonner ; mais les circonstances sont d'une gravité exceptionnelle, et vous partagerez mon affolement quand vous aurez lu la lettre de mon frère.

M^{me} de Kerlor fut très impressionnée. Elle devint toute blanche ; sa main gauche s'appuya sur son cœur qui bondissait dans sa poitrine. Ses beaux yeux expressifs se troublèrent ; elle voulut prendre le papier ; mais sa main tremblait trop.

— Lis ! commanda-t-elle.

La jeune fille s'exécuta sur-le-champ et commença d'une voix haute :

« *Morgat, le 10 septembre 1883.*

« Ma chère Carmen,

« C'est fini, tu ne me reverras plus. J'ai bien réfléchi depuis trois jours. J'ai pris une résolution définitive.

« J'adore Hélène de Penhoët... »

Si la mère et la fille n'avaient pas été si absorbées, elles auraient entendu le soupir poussé par l'orpheline, qui venait

d'arriver à la porte de la chambre au moment précis où Carmen commençait sa lecture.

M^{me} de Kerlor, frémissante, sentait que la respiration allait lui manquer. La jeune fille poursuivit :

« Tu le savais, ma bonne Carmen. Par délicatesse, tu n'as pas voulu me dire que tu avais deviné cet amour ; et tu attendais que je t'en fisse l'aveu. Je t'aurais donné satisfaction avec la plus ardente joie, si les événements ne m'avaient forcé à m'expliquer prématurément avec notre mère.

« M^{me} de Kerlor m'a refusé son consentement. Elle m'a défendu d'épouser Hélène.

« Je me suis incliné en fils qui n'a jamais désobéi à sa mère.

« M^{me} de Kerlor savait bien que je n'enfreindrais pas ses volontés. Elle a abusé de ses droits maternels, car elle ne doutait pas de mon entière soumission.

« Je n'enfreindrai pas l'ordre de notre mère ; mais il m'est impossible de vivre sans Hélène. Tu la connais, toi, cette chère enfant, tu rends hommage à son irréprochable dignité ; il ne te viendrait jamais à l'idée de la faire responsable et de la flétrir des absurdes et odieuses calomnies dont on a essayé de salir la mémoire de sa mère.

« Tu comprends que l'amour que j'éprouve, pour la première fois de ma vie, me possède tout entier, et que je ne veux céder devant aucune considération qui pourrait m'éloigner de M^{lle} de Penhoët.

« Il ne me reste donc qu'un parti à prendre.

« A aucun prix, je ne choisirai entre ma tendresse filiale et mon amour.

« Ma mère croit avoir sa conscience pour elle ; ma conscience, à moi, me dicte mon devoir.

« Enfreindre la volonté maternelle, je ne le puis ; renoncer à celle que j'aime, je ne le veux.

« Je prends le seul parti qui me reste : je disparaiss.

« Adieu, Carmen ; adieu, petite sœur chérie ; dis à Hélène que ma dernière pensée a été pour elle.

« Je supplie Dieu qu'il nous réunisse plus tard dans un monde où les compromissions, les bassesses et les lâchetés seront inconnues.

« Adieu, ma mignonne. Tâche de défendre Hélène de Penhoët contre ses méprisables persécuteurs ; ma mère m'a interdit de protéger efficacement notre chère petite orpheline ; mon existence serait désormais sans but.

« Sur ton salut éternel, respecte ma dernière volonté : je ne veux pas que tu dises à Hélène que je suis mort pour elle.

« Ce soir, j'aurai rejeté le fardeau que mes épaules ne peuvent plus porter.

« Une dernière fois, je t'embrasse de toute ma tendresse de frère.

« Georges DE KERLOR. »

A mesure que Carmen lisait, l'émotion de la jeune fille devenait plus vive : elle scandait les phrases dont chaque mot sortait de sa bouche, martelé et précis. Quand elle en fut aux dernières lignes, elle lut avec une telle intensité d'expression que l'orpheline se sentit déchirée comme par autant de coups de couteau.

Chancelante, Hélène de Penhoët se prit la tête à deux mains, comme si elle voulait empêcher sa raison de s'échapper.

Carmen termina dans un transport d'affolement :

— Ainsi, Georges va mourir... Sa lettre contient un dernier, un suprême adieu... Il mourra, ma mère, et c'est vous qui l'aurez condamné !

Hélène poussa un cri d'agonie, qui arriva jusqu'aux oreilles de la mère et de la fille. Eperdue, elle s'enfuit dans le parc où elle s'affaissa sur un banc de pierre, donnant un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

Carmen s'écria :

— Vous avez reconnu, ma mère, ce cri de détresse : c'est Hélène, qui l'a poussé... La pauvre enfant était là... Elle sait maintenant que la comtesse de Kerlor a voulu le désespoir de son fils, l'anéantissement de sa race... Mademoiselle de Penhoët ne voudra pas survivre à Georges... Et pourquoi donc, ma mère, frappez-vous aussi impitoyablement Georges et Hélène ; quel crime ont-ils donc commis ?

Atterrée, la comtesse ne pouvait prononcer un mot. Le combat qu'elle se livrait à elle-même avait cessé ; elle n'avait plus la force de résister. Ses yeux égarés se portèrent machinalement sur ce fatal papier qui contenait l'irrévocable décision.

La jeune fille poursuivait d'une voix vengeresse :

— Vous comprenez bien, ma mère, que, s'il y a entre nous le sang de mon frère et de celle que j'appelais, déjà, ma sœur, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Non ! non ! fit M^{me} de Kerlor en étendant les bras, comme si elle voulait repousser une terrifiante apparition... Non, non... je ne veux pas.

— Vous ne voulez pas que Georges se tue ?

— Non...

— Vous consentez à son mariage avec Hélène de Penhoët ?

— Je consens à tout, pourvu que mon Georges me reste.

Alors, la comtesse, après ces paroles de mansuétude, se sentit soudainement soulagée ; elle respira comme si elle sortait du sépulcre, et des larmes très douces ruisselèrent sur son beau visage maternel, qui rayonna d'une bonté infinie.

— Vite ! s'écria Carmen, il faut que nous partions pour Morgat.

En hâte la comtesse sonna Mélanie.

— Habillez-moi tout de suite, com-manda M^{me} de Kerlor.

— Moi, reprit Carmen, je vais prévenir Hélène... Il faut qu'elle vienne avec nous.

La jeune fille courut à la chambre de son amie.

La pauvre enfant, après avoir crié son désespoir dans le silence du parc, était revenue chez elle et s'était agenouillée devant son coutumier refuge, les portraits du marquis et de la marquise de Penhoët. Abîmée dans la plus navrante douleur, elle élevait son âme à Dieu et le suppliait de la rappeler à lui, lorsque M^{me} de Kerlor entra le visage rayonnant.

— Ma mère consent à ton mariage ! fit la sœur de Georges.

L'orpheline eut un éblouissement : elle entrevit le ciel ; sa figure s'illumina d'une béatitude surhumaine.

— Allons ! fit Carmen, avec l'esprit de décision qui l'abandonnait rarement, dans quelques minutes, nous partons pour retrouver mon frère... Il s'agit d'arriver à temps.

Carmen, qui avait retrouvé sa belle confiance, calculait que l'on serait à Morgat avant six heures de l'après-midi.

Georges de Kerlor, après la terrible scène qu'il avait eue avec sa mère, était sorti du château, comme nous l'avons dit. Il ne voulut pas prendre de voiture, ni même monter à cheval ; il s'enfuit éperdu, comme s'il craignait de manquer de forces et d'être tenté de revenir sur ses pas.

M^{me} de Kerlor ne devait pas se tromper en disant le lendemain que Georges s'était rendu à Morgat ; en effet, c'était là, dans cette petite propriété où il avait passé les plus beaux jours de son enfance, que le jeune gentilhomme voulait mourir.

Il était près de sept heures, quand Georges arriva à Recouvrance ; alors, il se produisit en lui une sorte d'apaisement. Son cœur semblait se dilater, mais sans lui causer la moindre souffrance ; c'était là, à quelques pas, qu'il avait vu Hélène pour la première fois, dans cette maison de la rue Saint-Donatien.

La notion des choses lui revenait progressivement. Il se dit qu'il ne pouvait se rendre à Morgat ce soir-là. Il coucherait dans un hôtel à Brest, et, le lendemain, il prendrait le bateau qui traverse la rade.

Sentant qu'il avait recouvré tout son sang-froid, Georges se félicita de ne plus agir sous le coup de la fièvre. C'était librement, en pleine possession de ses moyens, sans le moindre vertige qu'il voulait mourir.

Le lendemain, M. de Kerlor arrivait à

Morgat, résolu à s'y enfermer dans la retraite la plus profonde jusqu'au surlendemain. Il s'accordait ce sursis, non pour se laisser la possibilité de revenir sur sa funeste détermination, mais pour vivre avec la pensée d'Hélène pendant ses derniers moments, au milieu de cet asile forestier qui lui rappelait les heures fortunées de son enfance.

Il passa la journée dans un calme étonnant. Ses souffrances avaient disparu ; il lui semblait vivre dans une autre atmosphère, et il se disait que cette dernière étape, si tranquille, lui faisait présager la paix éternelle, dans laquelle il allait entrer.

Il était bon qu'il se reposât un peu, comme ces passagers qui vont entreprendre une très longue traversée. Le moment était venu de dire adieu à Carmen. Il rédigea, pour sa sœur, la lettre d'adieu et resta longtemps à rêver dans la solitude.

Le lendemain matin, M. de Kerlor chargea son revolver avec la tranquillité d'âme d'un soldat qui se sait condamné à mort.

Les heures s'écoulèrent rapidement jusqu'au crépuscule : Georges voulut faire ses adieux à l'Océan et se rendit sur la grève. Quand le soleil disparut, M. de Kerlor rentra dans son domaine.

L'heure suprême allait sonner.

.....

La comtesse de Kerlor, sa fille et Hélène de Penhoët se dirigeaient vers Morgat.

On s'imagine les anxiétés de la mère. La malheureuse femme se demandait si elle serait là à temps pour empêcher une catastrophe qu'elle se reprocherait éternellement et dont elle porterait la responsabilité devant les hommes et devant Dieu.

Carmen combattait intrépidement ses angoisses. Elle se refusait à croire que le malheur pourrait être consommé, quand elle arriverait avec sa mère et Hélène pour apporter à son frère adoré la félicité la plus complète.

L'orpheline éprouvait les plus grandes tortures. Si Georges mourait, elle irait le rejoindre promptement dans la tombe.

Pendant ce voyage, il était profondément touchant de voir chacune de ces trois femmes essayer de commander à son affolement pour rassurer ses compagnes.

— Il est impossible, s'écriait Carmen, que Georges ne nous attende pas... Il me semble que je le vois déjà sur le seuil du cottage, guettant notre arrivée.

Mais toutes trois frémissaient en pensant qu'un retard, un incident, un malentendu pouvaient les laisser face à face avec l'irréparable.

Enfin, elles arrivèrent.

— Mon frère est là ? interrogea Car-

men, haletante, en saisissant par le bras le vieux serviteur.

— Oui, Mademoiselle, répondit placidement le domestique, qui ne se doutait pas que la mort planait sur la maison.

Il ajouta :

— Monsieur le comte est, dans son cabinet... Je vais aller annoncer...

— Inutile, dit M^{me} de Kerlor, qui, moins ingambe que sa fille, arrivait au bras d'Hélène.

Carmen se précipita vers la bibliothèque : la porte était fermée. La jeune femme pâlit.

— Enfermé ! murmura-t-elle, se tournant vers sa mère.

— De l'autre côté... dans le jardin ! répliqua celle-ci, très pâle.

Il y avait, en effet, une seconde entrée, une porte-fenêtre donnant sur le porron, derrière la maison.

Les trois femmes rebroussèrent chemin, en proie à une atroce émotion. Carmen mit la main sur la poignée qu'elle tourna. La porte s'ouvrit. Georges écrivait... Son revolver était auprès de lui. Il se retourna en entendant marcher et poussa un cri.

— Carmen !... Et vous ! Vous ! fit-il, reconnaissant la comtesse et Hélène.

— Mon fils, dit gravement la mère, je ne veux pas que le dernier descendant des Kerlor finisse par un suicide... Je vous amène votre fiancée.

Georges et Hélène se regardèrent transfigurés ; dans leurs yeux passait la joie céleste que personne ne pourra jamais décrire.

M^{me} de Kerlor dit à l'orpheline :

— Voulez-vous, mademoiselle de Penhoët, accepter pour époux mon fils Georges de Kerlor ?

Les deux jeunes gens se tendaient les bras ; ni l'un ni l'autre n'avait la force de proférer une parole. Georges et Hélène s'étreignirent et échangèrent leur premier baiser.

Carmen prit doucement sa mère par la main et l'amena près de la table où était la lettre commencée auprès de l'arme chargée.

La mère et la fille lurent ces lignes :

« Pardonnez-moi, ma mère !... Je ne puis ni désobéir à votre volonté, ni « vivre sans la femme que j'aime... Il « faut donc que je meure... »

La signature seule manquait. Son sang allait l'y mettre.

La comtesse était devenue plus blanche que sa chevelure d'argent. Hélène se dérangea de la chaste étreinte de son fiancé ; elle regarda la mère qui, domptant son émotion, souriait à travers ses larmes.

— Venez, ma fille ! murmura la douairière.

L'orpheline se laissa aller sur le cœur de la pauvre femme, qui venait de traverser la période la plus effroyable de

son existence. M^{lle} de Penhoët s'écria :

— Ah ! Madame ! Ah ! ma mère ! je vous dois mon bonheur... mais, je jure d'être digne de vous, digne de lui !

CHAPITRE X

DEUX MARIAGES

Des qu'on fut rentré au château, la comtesse écrivit à M^e Neville pour le prier de venir sans retard à Kerlor afin d'y apporter son projet de contrat de mariage entre Georges et Hélène. La date du mariage fut fixée par la mère à la fin d'octobre. Les époux quitteraient Kerlor et feraient alors leur voyage de noces.

Mais Georges se récria, sur de l'assentiment d'Hélène. Il ne tenait pas le moins du monde à courir l'Europe en compagnie de sa femme ; il voulait, au contraire, que les premiers jours qui succéderaient au mariage, fussent passés au milieu de la plus exquise intimité, dans ce château qui avait vu naître son amour.

Hélène approuva son fiancé, son maître, d'un délicieux sourire.

La comtesse était heureuse de cette décision ; mais, à aucun prix, elle n'accepterait que Georges et sa femme vécussent en reclus dans le bourg de pêcheurs. Ils séjourneraient à Kerlor jusqu'aux premiers froids, et iraient ensuite habiter l'hôtel du Parc-des-Princes, au Bois de Boulogne. Georges devait alors présenter la nouvelle comtesse dans le monde parisien afin qu'Hélène y conquît, tout de suite, la place qu'elle était digne d'y occuper.

La comtesse ajouta, à son tour, qu'elle se sentait parfaitement remise de ses indispositions, et qu'elle comptait bien vivre à Paris avec ses enfants, au moins tout l'hiver prochain. Carmen ne fut pas la dernière à appuyer sa mère. Les yeux de la jeune fille étincelèrent de joie, en pensant aux fêtes qu'elle entrevoyait dans ce milieu brillant et qu'elle avait tant regrettées, à peine revenue sur les bords de l'Océan.

Un domestique apporta à la comtesse les lettres qui venaient d'arriver par le courrier du soir.

— Tiens fit M^{lle} de Kerlor, en jetant un coup d'œil sur les enveloppes, une lettre de notre petite-cousine.

Ce fut cette missive qui fut décachetée la première.

— Ah ! par exemple ! exclama la comtesse. Voici une nouvelle à laquelle personne ici ne s'attendait...

— De quoi s'agit-il dans, ma mère ? fit Carmen. Et pourquoi cette surprise ?

— Regarde.

La jeune fille se pencha sur la lettre que tenait sa mère et la lut en même qu'elle. La signature était de Mariana.

Celle-ci apprenait à sa bienfaitrice qu'elle allait épouser Paul Vernier et racontait le petit roman que les hôtes de Kerlor étaient bien loin de prévoir.

— Décidément, s'écria Carmen, Mariana a juré de toujours nous surprendre.

Pourtant M^{lle} de Kerlor eut un mouvement de satisfaction. Mariana, puisqu'elle se mariait, avait abdiqué toutes ses prétentions touchant Georges; Carmen s'applaudissait donc d'avoir agi avec fermeté à l'égard de sa cousine. Elle esquissa même un de ses sourires les plus malicieux : la grande passion que Mariana éprouvait pour M. de Kerlor n'avait pas poussé de bien profondes racines, puisque la belle enfant s'était si vite laissée consoler par le sculpteur Paul Vernier.

— A moins, pensait Carmen, que Mariana n'ait voulu creuser un abîme infranchissable entre elle et mon frère. De toute façon, nous n'aurons à redouter aucun dévouement regrettable et je n'aurai pas l'ombre d'un remords.

Deux jours plus tard, M^{lle} de Sainclair arrivait à Kerlor. Elle n'était pas seule; M^e Nerville l'accompagnait. Au moment où Mariana rayonnait croyant avoir rendu l'union de Georges et d'Hélène impossible, une douche glacée était venue la refroidir.

Quand le notaire reçut la lettre de la comtesse de Kerlor, lui demandant de préparer un contrat de mariage pour Georges et Hélène, le digne homme versa des larmes d'attendrissement, ne pouvant croire que la chère orpheline allait goûter un tel bonheur, après tant d'infortunes imméritées; il appela immédiatement sa femme, qui fut délicieusement surprise, non moins étonnée que son mari. Ce fut une explosion de joie entre ces braves gens. M^{me} Nerville, dès qu'elle vit M^{lle} de Sainclair, s'écria :

— Vous pouvez vous réjouir avec nous, Mademoiselle, car vous êtes liée avec la famille de Kerlor.

Mariana se mordit les lèvres. La veille, elle avait rencontré Monique Aubierge, l'institutrice de M^{lle} Yolande de Guidelvinec; Monique avait déclaré que sa maîtresse s'était empressée d'écrire à la comtesse de Kerlor une lettre des plus sévères, qui avait dû produire d'autant plus d'effet qu'elle était restée sans réponse. Pour Mariana, le dévouement ne faisait pas l'ombre d'un doute; prêtant à la comtesse les sentiments méprisables dont elle était animée, elle voyait déjà Hélène de Penhoët chassée du château comme une intrigante.

En entendant M^{me} Nerville prononcer ces paroles et en voyant le visage de la notairesse si épanoui, l'assurance de

M^{lle} de Sainclair fit place à une certaine inquiétude.

— Je ne comprends pas, Madame, balbutia-t-elle.

— Nous marions monsieur de Kerlor. Nous venons de recevoir une lettre formelle de madame la comtesse.

— Vraiment! fit Mariana frappée au cœur... Et quelle est la privilégiée qu'épouse mon beau cousin?

— Mais la plus digne, à coup sûr, de porter son nom... Et aussi la plus charmante de mes protégées...

— De vos protégées!... reprit l'institutrice haletante... Ce serait donc?...

— Mademoiselle de Penhoët... Oui!... vous l'avez deviné, ma chère enfant...

Mariana lança à sa patronne un regard si acéré que celle-ci en aurait été frappée, si elle avait mieux observé la jolie brune aux yeux de lotus. Mariana était exaspérée; sa haine, farouche et folle, aurait éclaté si le saisissement qu'elle éprouvait n'avait paralysé son énergie!

Comment! après la lettre de M^{me} de Guidelvinec, cet odieux mariage s'accomplissait! La comtesse avait capitulé devant la volonté de son fils. Il était certain que Carmen avait été la complice d'Hélène. Mariana leur prodiguait à toutes deux les mêmes anathèmes; elle les englobait dans la même vengeance; elle les écraserait ensemble.

M^{me} Nerville reprit :

— Vous pouvez adresser vos félicitations aux fiancés.

— Je ferais plus, Madame, répondit Mariana, ayant le courage de sourire et baissant les yeux pour dissimuler la flamme qui les brûlait, j'irai les leur porter moi-même, si vous le permettez.

— Mais certainement, ma chère amie, vous accompagnerez, maître Nerville; et vous profiterez de sa voiture.

— Madame, dit-elle d'une voix éteinte, vous allez me permettre, à mon tour, de vous apprendre une chose que vous ne soupçonnez pas. Vous ne me blâmez pas, madame Nerville, d'avoir attendu, pour vous prévenir, que tout fût décidé en ce qui me concerne...

— Mais parlez, ma chère demoiselle... C'est donc si grave?...

— Oui, Madame, puisqu'il s'agit de mon mariage.

M^{me} Nerville resta suffoquée.

— Comment! vous aussi! bégaya-t-elle.

— Monsieur Paul Vernier, le jeune sculpteur, dont tout le monde apprécie déjà le talent, m'a offert de devenir sa femme... Il n'est pas d'une famille aussi illustre que la mienne, mais il a devant lui le plus glorieux avenir... J'ai accepté... J'espère que du haut du ciel mes aïeux souriront à cette union, que les exigences modernes justifient et qui réunira l'aristocratie du nom à celle du talent.

M^{me} Nerville leva les bras au ciel.

— Deux mariages! clama-t-elle. Et

deux mariages nobles ! Je n'ai que le temps d'aller chez ma couturière !...

Quand M^{lle} de Sainclair et M^e Nerville entrèrent dans le salon du château de Kerlor, le visage de la jeune fille et celui du notaire étaient rayonnants. Le tabellion, après avoir salué comme lui seul savait le faire dans le notariat de la province, ne crut pas devoir se permettre de complimenter M^{lle} de Penhoët, mais il lui dit tout de suite :

— Les bonnes nouvelles vont par série, Mademoiselle. Je vous en apporte une excellente du Mexique.

En effet, le matin même, M^e Nerville avait reçu des nouvelles du Mexique. Une transaction avait pu être imposée aux associés infidèles de feu le marquis de Penhoët. Ceux-ci avaient offert cinq cent mille francs pour liquider cette affaire embrouillée et éviter un long et coûteux procès.

Mariana se montra plus habile comédienne que jamais ; elle joua certainement ce jour-là son meilleur rôle. Elle déclara qu'elle était enchantée d'épouser M. Paul Vernier ; c'était un grand artiste, qui obtiendrait certainement toutes les distinctions honorifiques que son incontestable talent lui mériterait.

Elle fit ses invitations. M^{me} de Kerlor répondit que, si l'état de sa santé le lui permettait, elle assisterait avec plaisir au mariage. Georges et Carmen furent plus affirmatifs ; ils acceptèrent purement et simplement.

Mariana demanda à son petit-cousin s'il voudrait bien lui faire l'insigne honneur d'être l'un de ses témoins ; Georges y consentit volontiers. L'artificieuse créature eut un frémissement d'orgueil. Il lui restait maintenant à mettre le comble à son hypocrisie ; elle s'en acquitta à merveille. S'approchant d'Hélène, elle lui dit :

— Vous viendrez aussi, Mademoiselle ?

L'orpheline hésita. Ce fut Georges qui répondit :

— Mademoiselle de Penhoët accepte, ma chère Mariana, car elle sait qu'elle me fera plaisir en m'accompagnant à cette fête de famille qui ne précédera que de quelques jours celle qui se prépare ici.

Le grand jour était proche pour M^{lle} de Sainclair. Elle allait épouser le brave et digne garçon, qu'elle avait ensorcelé et qui croyait réellement posséder le cœur de celle qu'il adorait. Mariana voulut que tous ceux qui l'avaient connue à Kerlor assistassent à son mariage ; puis, elle se livra à des efforts de mémoire inouïs pour que le ban et l'arrière-ban de la noblesse du Finistère honorassent de leur présence la cérémonie qui aurait lieu à l'église Saint-Louis, la plus belle de Brest.

Ce qu'elle fit de visites, de démarches, ce qu'elle écrivit de billets attendris pour

atteindre ce but, on ne se l'imagine pas. Grâce à son astuce, d'ailleurs, et à son abnégation feinte, elle fut bien accueillie partout.

Le clan des Guidelvinec, principalement, sembla réserver pour elle toutes ses tendresses. Le vicomte et la vicomtesse lui assurèrent tout de suite qu'ils iraient lui serrer la main à la sortie de la sacristie.

Paul Vernier, avec sa nature enthousiaste, s'estimait le plus fortuné des mortels. Il avait écrit à ses amis intimes pour leur faire part de son bonheur. Il avait demandé à l'un d'eux de venir assister au mariage et d'être l'un de ses témoins. Ce dernier avait répondu de Stockholm par le télégraphe :

« Compte sur moi, je serai à Brest à la fin de la semaine. »

Paul Vernier s'était écrié :

— Ce bon Robert ! J'étais bien sûr qu'il voudrait partager ma joie.

En effet, au jour indiqué, avec une exactitude toute militaire, le capitaine Robert d'Alboize était arrivé à Brest. C'était un ami d'enfance de Paul. Plus tard, ils s'étaient retrouvés dans le même régiment ; Robert était lieutenant, Paul faisait son volontariat. Le caractère rêveur et contemplatif de l'artiste avait plu immédiatement à ce hardi garçon, très en dehors, d'une franchise à toute épreuve et qui portait sur sa physionomie la loyauté de ses sentiments.

Robert d'Alboize était réellement beau, de cette beauté mâle et fière, militaire et chevaleresque, si sympathique dans notre France éprise d'épopée et d'héroïsme. Il était officier d'artillerie ; le ministre de la Guerre avait désiré l'attacher à son cabinet, bien que le jeune homme eût préféré un service plus militant que celui de l'Etat-major ; mais il s'était incliné devant la volonté de son chef, qui avait voulu mettre à profit l'instruction, la science du jeune capitaine, passionné pour les découvertes techniques qui transformaient chaque jour la défense nationale.

Robert d'Alboize connaissait à fond son métier. Le ministre de la Guerre avait voulu que le capitaine se rendit à l'étranger, en qualité d'attaché militaire ; il lui avait confié une mission en Suède, où il devait étudier l'armée de ce pays, dont les fastes avaient été si brillants au temps des Gustave-Adolphe et des Charles XII.

La grande nef de l'église Saint-Louis resplendissait de lumières et les fleurs étaient semées à profusion. Toute l'aristocratie de Brest et des environs avait répondu à l'invitation qui lui était faite au nom de la comtesse de Kerlor. L'orgueilleuse Mariana jouissait de son triomphe.

Paul Vernier, très ému, était pâle ; sa nature vibrante à l'excès lui enlevait son sang-froid ordinaire.

Pendant le défilé qui eut lieu à la sacristie, Georges de Kerlor, qui avait renoué des relations affectueuses avec Robert d'Alboize, fréquenté l'hiver précédent à Paris, Georges de Kerlor dit au capitaine :

— Vous allez me permettre, à mon tour, de vous présenter ma fiancée.

— Très volontiers, mon cher comte, répondit Robert...

— En même temps, je vais vous mener saluer M^{lle} de Kerlor, votre valseuse de l'ambassade russe...

En venant au mariage de sa cousine, M^{lle} de Kerlor ne pouvait supposer qu'elle allait y rencontrer ce brillant capitaine avec qui elle avait eu tant de plaisir à danser à Paris. Elle fut ravie de le revoir et elle le signala à Hélène.

— M. Robert d'Alboize !... Tu sais bien, l'officier dont je t'ai parlé.

Aussi, quand Georges lui amena le jeune homme, celui-ci fut-il accueilli de la façon la plus aimable par Carmen. Entre deux contredanses, alors que la fatigue commençait à se faire sentir, Georges et Robert, Carmen et Hélène étaient assis dans une encoignure du salon, auprès d'une immense fenêtre.

Les deux hommes avaient, malgré la fête, eu le loisir de causer à cœur ouvert. Le jeune officier avait appris à ses interlocuteurs que son congé serait d'un mois, qu'il consacrerait à visiter la Bretagne. Il n'avait pas encore vu la pointe du Raz, et s'y rendrait dans quelques jours.

— Capitaine, s'écria Georges, il faut que vous me fassiez une promesse formelle.

— Laquelle, mon cher comte ?

— Mon mariage a lieu le 22 octobre, j'espère que vous voudrez bien y assister.

Hélène ajouta avec sa grâce ravissante :

— Nous comptons sur vous, Monsieur.

Carmen regarda l'officier ; elle aussi allait se joindre à son frère et à M^{lle} de Penhoët pour insister ; mais elle éprouva une sorte de gêne singulière ; les paroles expiraient sur ses lèvres ; elle se demanda, un peu interdite, ce qui la paralysait ainsi.

Robert d'Alboize vit ce trouble et en fut lui-même légèrement impressionné ; pendant toute la soirée, l'adorable spontanéité et le piquant naturel de M^{lle} de Kerlor l'avaient ravi. Ils avaient échangé les propos les plus spirituels, les plus enjoués, se renvoyant les répliques avec un merveilleux entrain, tant leur conformité de goûts était complète.

Que signifiait donc la légère contrainte de Carmen ?

Robert répondit :

— C'est le 23 que je quitte la France pour retourner en Suède.

Carmen retrouva subitement toutes ses facultés. Elle s'écria délibérément :

— Eh bien ! capitaine, il ne vous reste plus qu'à rendre les armes... Vous serez

notre prisonnier le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

— J'accepte, fit gaïment Robert d'Alboize...

— C'est entendu, reprit Georges en lui tendant la main.

— Je serai à Kerlor à la date indiquée.

Quelques jours s'étaient écoulés dans la petite maison de Kerneis, que le recteur avait mise à la disposition du jeune ménage. Paul Vernier, aveugle comme tous les jeunes maris qui adorent leur femme, vivait dans de perpétuelles délices. Rien ne semblait devoir troubler sa béatitude suprême. M^{me} Vernier s'était promptement ressaisie et elle avait compris que, avant toute chose, elle devait donner à Paul au moins l'illusion du bonheur. Mariana, redevenue maîtresse d'elle-même, avait surmonté toutes les répugnances pour laisser croire au sculpteur qu'il était réellement payé de retour.

Ce jour-là, ils avaient décidé qu'ils iraient revoir la clairière où Paul avait arraché Mariana des mains de La Limace et de Zéphyrine.

Après le déjeuner, ils s'étaient rendus dans le petit bois. Paul reconstituait la scène. Il désignait la place qu'occupait l'entresort... Il indiquait l'endroit où se trouvaient le gremlin et sa compagne.

Mariana murmura :

— Je n'ai plus de colère contre ces mal-fauteurs, puisque c'est grâce à eux que nous sommes unis.

Le jeune homme allait prodiguer les protestations, quand sa femme arrêta brusquement cette expansion. Elle venait de voir déboucher, du sentier de gauche, un groupe de cavaliers.

M^{me} Vernier reconnut tout de suite Georges, qui montait un superbe cheval noir ; à côté de lui, Hélène de Penhoët conduisait avec aisance une jument baie. Carmen, sur une bête alezane, et M. de Saint-Hyrieix, sur un cob rouan, apparaissaient à quelques mètres.

A distance, un piqueur, juché sur un grand cheval gris pommelé, suivait les maîtres. Très droit sur sa selle, le laquais, largement ceinturé de cuir, barrait l'horizon.

Mariana eut un tressaillement. Cette vision de luxe, au moment où la jeune femme, mise avec une simplicité de petite bourgeoise, allait être surprise en flagrant délit d'idylle conjugale, lui causa une impression de fausse honte.

Elle espéra qu'elle ne serait pas vue. Elle se trompait : Carmen, de son regard perçant, l'avait reconnue de loin. M^{lle} de Kerlor piqua des deux pour devancer ses compagnons et aussi pour échapper aux compliments quelque peu prolixes de M. de Saint-Hyrieix.

Celui-ci continuait à venir assidûment au château de Kerlor ; il sentait que la comtesse était pour lui ; sans se pro-

noncer, catégoriquement, il avait réussi déjà à avoir ses grandes et ses petites entrées dans le domaine de ses voisins. Il avait mis la meilleure volonté du monde à se faire agréer de Carmen, au moins comme ami. Tous les efforts de sa volonté ne tendaient qu'à plaire à cette séduisante créature, qui lui avait inspiré la plus vive des inclinations.

Carmen n'avait qu'un but : ne pas contrister sa mère. Quand M. de Saint-Hyrieix se départait de sa gravité professionnelle et se lançait dans les phrases à tendances sentimentales, la jeune fille ne le regardait pas ; elle n'avait d'yeux que pour sa mère, qu'elle craignait de mécontenter.

En parfait diplomate et en homme qui n'était pas dépourvu d'intelligence, Firmin de Saint-Hyrieix s'était réservé de tirer parti de cette situation.

Il s'était juré de ne rien brusquer, persuadé que les circonstances extérieures le serviraient. Il déployait des merveilles d'ingéniosité pour être admis, sans paraître importun, à participer aux promenades des jeunes gens. Cela lui était relativement facile, puisque sa propriété touchait à celle des Kerlor.

Ce jour-là, il avait réussi à rencontrer Georges et Hélène, déjà sortis dans la matinée. Les fiancés avaient eu pour Saint-Hyrieix, qui vivait assez isolé dans son domaine, la compassion des gens heureux qui voudraient que tout le monde pût jouir autour d'eux d'un bonheur pareil.

Georges avait invité le diplomate à la promenade équestre de l'après-midi ; Saint-Hyrieix avait accepté avec le plus grand empressement. Carmen avait fait la moue pour deux raisons : la première, parce qu'elle ne pourrait pas laisser les amoureux livrés à leurs tendres effusions ; la seconde, parce que Saint-Hyrieix l'obséderait pendant les longues heures de l'après-midi.

Toutefois, M^{lle} de Kerlor était une personne trop bien élevée pour demander des modifications au programme arrêté, par son frère. Elle se vengerait sur l'obséquieux voisin de l'agacement qu'il avait motivé.

Paul Vernier, apercevant à son tour M^{lle} de Kerlor, fit quelques pas vers elle.

Mariana, qui s'était leurrée du vain espoir de ne pas être surprise dans ses épanchements conjugaux, reconnut qu'elle ne pouvait éviter de recevoir les quatre personnages. Elle fit appel à son air le plus engageant et prit la petite mine intéressante obligée, simulatant la plus joyeuse surprise :

— Carmen !... Monsieur de Kerlor !...

Georges et Hélène arrivaient ; M. de Saint-Hyrieix, qui n'était pas un cavalier de premier ordre, parut à son tour.

— Que je suis contente de vous revoir ! s'écria M^{me} Paul Vernier, avec de grandes démonstrations d'amitié.

L'artiste, lui, très sincèrement, salua avec la plus grande cordialité.

Mariana reprit :

— Vous allez venir visiter notre chaumière... Nous allons même essayer de vous y donner un semblant de lunch, dont vous excuserez la modestie.

— C'est une idée ! fit Carmen... Est-ce loin ?

— Non, répondit M^{me} Vernier, regarde sur ta gauche... Tu vois ce petit toit pointu, couvert d'ardoises...

— Oui.

— C'est dans ce délicieux nid de verdure que Paul et moi nous avons voulu cacher notre bonheur à tous les yeux jaloux.

On se mit à table. Carmen et Hélène déclarèrent que jamais elles n'avaient mangé d'aussi bonne crème.

Les hommes trouvèrent les fruits extrêmement savoureux.

A chaque compliment, M^{me} Vernier semblait enchantée. Au fond, elle était persuadée que ses riches invités ne faisaient preuve que de politesse.

— Mon cher monsieur Vernier, dit Georges de sa voix si chaleureusement communicative, au moment de prendre congé, nous ne savons comment vous remercier de votre réception.

— Alors, fit l'artiste radieux, adressez-vous à ma femme.

— C'est vrai, continua Georges, c'est ma petite-cousine qui mérite toutes les félicitations ; aussi voudra-t-elle bien les accepter... Mais nous la connaissons depuis longtemps, nous savons combien elle est adorable et prévenante... Tandis que vous, monsieur Vernier, nous n'avions pas encore eu le loisir d'apprécier votre franche cordialité.

L'artiste, un peu confus, tendit la main à son interlocuteur.

— Aussi, continua le comte, nous vous prions, à notre tour, de nous accorder une faveur...

— Et laquelle, monsieur le comte ?

— Venez, avec madame Vernier, passer à Kerlor la semaine de notre mariage.

L'artiste consulta Mariana du regard.

Elle répondit :

— Vous êtes trop aimable, mon cousin ; nous acceptons... Nous avions projeté, avec monsieur Vernier, d'aller très prochainement faire visite à votre chère mère.

Dans le désarroi de ses pensées, M^{me} Paul Vernier se demanda si elle ne trouverait pas au château de Kerlor le moyen de vengeance qu'elle appelait de toute l'ardeur de sa haine.

Le 22 octobre, par une splendide journée d'automne, la chapelle du château de Kerlor, toute blanche, toute parfumée des dernières fleurs de la saison, voyait s'agenouiller devant son humble autel Georges et Hélène. Le curé du village, le bon abbé Joël, qui remplissait

l'office de chapelain, donnait la bénédiction aux deux jeunes gens dont le visage était empreint d'une félicité infinie. Ils avaient voulu que la cérémonie fût d'une simplicité imposante.

Le nombre des invités avait été restreint autant que cela avait été possible. L'acte solennel, qui liait ces deux existences, n'en avait que plus de grandeur.

Hélène de Penhoët était divinement belle, dans sa blanche toilette. Jamais ses yeux n'avaient reflété avec plus de douceur d'azur mystérieux. Georges de Kerlor, dont le cœur battait à l'unisson de celui de sa femme, fixait les yeux sur celle-ci en prononçant les serments dont le prêtre fournissait la formule ; il semblait ajouter, dans l'énergie de son regard, qu'il protégerait, qu'il défendrait contre tous les dangers celle qui désormais était sienne.

Aussi, quand leurs mains se rapprochèrent, ils se regardèrent au fond de l'âme, et il leur sembla une fois de plus qu'aucun des deux ne pouvait se prévaloir d'aimer l'autre davantage.

Ce qui se passa dans l'esprit de Carmen, quand elle vit son frère et son amie unis, fut indicible. Une félicité débordante emplit son cœur, puis une réaction immédiate se produisit et elle sentit sourdre ses pleurs. Jamais elle n'avait autant compris que le problème de sa propre destinée allait se poser bientôt d'une façon inéluctable.

Elle eut un regard anxieux. A sa droite se tenait M. de Saint-Hyrieux, très compassé, très décoratif ; à sa gauche, était le capitaine d'Alboiz, qui avait tenu sa parole avec exactitude.

Mariana, la bouche crispée, était restée immobile tout le temps de la cérémonie, semblant pieusement se recueillir ; et pourtant, dans sa cervelle en délire, les espérances les plus folles, les plus impies, se déchaînaient. Elle en arrivait à croire que quelque complication imprévue et redoutable pouvait encore surgir. Toute sa haine s'épanchait intérieurement ; sa volonté se tendait vers le mal.

Les amis se pressèrent autour de Georges et d'Hélène, leur prodiguant les félicitations et les souhaits. Hélène répondait par un mot ému ; Georges serrait vigoureusement les mains qui ne cessaient de se tendre vers lui. Le beau rêve qu'il avait fait était devenu la plus douce des réalités.

A la fin du repas, et au moment où plusieurs invités se levaient, Georges dit à l'oreille de sa femme :

— Venez, Hélène ! Voulez-vous ? J'ai tant envie de revoir avec vous en ce jour les endroits où notre amour a grandi.

Ils disparurent tous deux, et s'éloignèrent à travers le splendide parc ; ils allaient se rendre au bord de la mer pour que le vent du large emportât leurs baisers.

Mariana les avait regardés s'éloigner les pupilles immobiles ; on eût dit qu'elle avait suspendu son souffle. Elle garda son attitude de sphinx jusqu'au moment où les époux disparurent, puis, à son tour, Mariana sentit le besoin de prendre l'air : elle ne respirait plus dans cet intérieur, où une autre l'avait remplacée auprès de la mère, — et auprès du fils. Au moment où elle arrivait au vestibule, elle vit la porte du salon d'attente s'ouvrir. Un homme entra.

Il salua Mariana ; celle-ci, absorbée, crut tout d'abord que c'était un invité. Après une inclination de tête machinale, elle allait poursuivre son chemin, quand elle remarqua que cet inconnu portait un chapeau rond et était en costume de voyage.

— Mademoiselle Mariana de Sainclair, je crois ? dit l'homme d'une voix légèrement altérée.

— C'était, en effet, mon nom de jeune fille, Monsieur, mais je m'appelle aujourd'hui M^{me} Paul Vernier, répondit-elle du ton d'une personne étonnée de se voir connue par quelqu'un dont elle ignore le nom.

— Excusez-moi, Madame... Vous ne reconnaissez pas ? Je suis monsieur Jacques Ronan-Guinec. Je viens voir mon sieur de Kerlor... Est-il au château ?

Il avait prononcé ces mots avec une certaine appréhension, dissimulée par la volonté de paraître calme, mais qui n'échappa pas à l'observation aiguë de la jeune femme.

— Monsieur de Kerlor ! répéta-t-elle... Vous ignorez donc ce qui se passe ? Le comte vient de se marier dans la chapelle du château.

— Ah ! fit l'homme très surpris, mais qui se rasséréna un peu... En effet, je ne savais pas... Je suis en voyage... J'aurais dû me douter, en voyant la mine affairée des domestiques... Eh bien !... Madame, bien que monsieur de Kerlor ne s'attende pas à une visite, je vous prie de le faire prévenir que j'ai à lui parler.

— Mais vous n'y pensez pas, Monsieur, se récria la jeune femme.

— Je vous en supplie, Madame. Il s'agit de choses d'une extrême gravité... Il faut que je voie monsieur de Kerlor.

Mariana, devant cette insistance, eut la perception d'un événement qui devait vivement l'intéresser.

— C'est impossible, répondit-elle. Ronan-Guinec marcha avec agitation.

— Mes heures sont comptées, Madame.

— Eh bien, fiez-vous à moi... Je transmettrai votre communication à M. de Kerlor, quand il sera redevenu accessible.

Le financier Ronan-Guinec hocha la tête avec mécontentement, se résolvant à un pis-aller.

— Eh bien ! reprit-il, ne puis-je au moins écrire à M. de Kerlor ?

Mariana eut un frémissement ; dans sa cervelle enfiévrée, les idées se dessinaient, plus pratiques. Elle répondit :

— Mais si... Je vais vous donner ce qu'il faut.

Le voyageur eut un geste de lassitude, il murmura :

— Il faut pourtant en finir... Si j'avais su que je tomberais au milieu d'un mariage... Enfin !

M^{me} Vernier mit sur la table du papier et de l'encre. Plus que jamais l'intelligence malfaisante de Mariana était en éveil. De son pas léger, elle se rapprocha de l'homme qui suait à grosses gouttes en faisant courir la plume et semblait s'isoler de tout ce qui l'entourait. Elle avait maintenant la conviction qu'elle allait surprendre un secret qui servirait son inimitié.

Hardiment, elle lut par-dessus l'épaule de l'homme qui écrivait, de plus en plus absorbé. Les prunelles dilatées par l'attention, elle eut un soupir de triomphe et sa physiologie s'illumina. Elle s'éloigna un peu et se tourna de côté pour cacher la satisfaction diabolique qui éclairait son visage, en admettant que M. Ronan-Guinec relevât subitement la tête. Il signa avec un tremblement nerveux, plia le vélin, l'inséra dans l'enveloppe et griffonna la suscription.

Ceci fait, il respira largement ; sa physiologie redevint calme.

Il se leva et tendit le pli à Mariana :
— Voici, Madame... Veuillez agréer tous mes remerciements pour votre obligeance... Pardonnez-moi d'avoir agi d'une façon un peu insolite ; mais, croyez-moi, il y avait force majeure.

Elle prit le papier.

— Vous voulez bien me promettre, Madame, que Georges de Kerlor aura cette lettre aujourd'hui?... Il y a urgence absolue.

— Je vous le promets, Monsieur.

— Le moindre retard pourrait lui causer un préjudice incalculable.

— Soyez tranquille, monsieur Ronan-Guinec, votre message est en fidèles mains.

— Adieu, Madame.

Il la salua avec l'aisance d'un homme du monde.

Voici ce que Ronan-Guinec venait d'écrire au comte de Kerlor :

« Mon cher Georges,

« Je suis perdu.

« Je te fais ma confession, car tu es le seul homme pour qui j'ai gardé de l'estime. Tout le monde m'a trahi... Je suis ruiné.

« Le *Crédit général de l'Ouest* va sombrer dans quelques jours. Je n'ai pas le temps de te fournir d'explications. Sache seulement que je succombe sous les coups d'une formidable coalition organisée par la haute banque.

« Je ne veux pas que la catastrophe

t'atteigne. A l'heure où je t'écris, ta fortune reste intacte ; mais à la condition de suivre ponctuellement les instructions que je te donne à la hâte :

« Rends-toi demain à Paris. Emporte tes titres. Tu en as deux mille, si ma mémoire est exacte ; cela représente onze cent mille francs environ. Fais tout vendre en quatre jours.

« Recommande à ton agent de change d'écouler le lot par fractions : cent à l'ouverture, cent une demi-heure plus tard, et ainsi de suite, pour arriver à quatre cents dans une séance. Au bout de quatre jours tu auras tout liquidé.

« Fais ce que je te dis : n'hésite pas un seul instant. Ne t'avise pas surtout d'avoir le moindre scrupule ; tu ne connais pas le monde effroyable auquel tu vas arracher ta fortune.

« Au nom de ta mère, de ta sœur, de la jeune fille que tu as épousée — je viens d'apprendre à l'instant ton mariage — tu n'as pas le droit de céder à des sentiments ridicules qui te rendraient la risée des hommes de proie se ruant à la curée pour se partager mes dépouilles opimes.

« Je t'ai prévenu seul. Garde le secret. Le salut est à ce prix. Ma débâcle ne sera proclamée que dans une huitaine de jours, c'est-à-dire à la liquidation mensuelle.

« J'ai annoncé à mon personnel que je parlais pour traiter une importante affaire à Londres. La vérité est que je vais au Havre, où je m'embarquerai pour le Nouveau Monde.

« Rien ne transpirera avant que je sois au large.

« J'ai bien lutté, va ! Si je lâche pied, c'est que la résistance est impossible. J'ai la folie de persister à croire que plus tard je pourrai prendre une revanche éclatante.

« Les plaies d'argent ne sont par mortelles. Si j'avais pu braver la tempête pendant une semaine encore, j'étais sauvé. Tous les éléments se sont déchainés contre moi ; je suis bien forcé de couler à pic.

« Adieu, Georges ; parmi toutes les ruines qui vont s'accumuler, je n'aurai pas le dernier chagrin d'y voir celle de Kerlor. Dans mon affreuse situation, je suis accablé par un remords de moins. Tu ne joindras pas tes malédictions à celles des malheureux que le désastre va affoler... Qui sait si tu ne me plaindras pas ?

« Reçois les adieux de celui qui n'ose pas, aujourd'hui, se dire, bien qu'il soit au fond de lui et pour toujours, ton vieil ami.

« Jacques RONAN-GUINEC. »

Mariana n'avait eu besoin que de lire les premières lignes de la lettre pour être fixée. Cette fois, rien ne l'empêchait de se venger.

M. Jacques Ronan-Guinec ne revien-

drait certainement jamais à Kerlor. M^{me} Vernier ne remitrait pas sa lettre à Georges. Elle la décacheta sans la moindre hésitation et la lut tout entière. Elle eut l'odieux sourire que nous lui connaissions.

— Enfin, dit-elle, voilà le commencement du malheur. Je savais bien que ces folles allégresses n'auraient qu'un temps !... Le vaisseau des Kerlor est en perdition, comme disent les bonnes gens du littoral... Tout ce luxe superbe dont ils écrasaient leurs contemporains va disparaître... Ah ! je ne m'attendais certainement pas à éprouver un tel plaisir en venant assister au mariage de mon cher cousin avec la belle Hélène de Penhoët.

Elle se sentait soulagée, maintenant ; elle ne suffoquait plus ; elle pouvait revenir au milieu des invités et y écouter les compliments que l'on prodiguait à sa beauté.

Mariana, la tête haute, les yeux hardis, un sourire enchanteur sur ses lèvres pourpres, fit sa rentrée dans le grand salon. Dès son entrée, elle tressaillit. Sa pénétration était de nouveau en éveil, elle ne perdait pas de vue l'assistance.

Robert d'Alboize venait de se rapprocher de Carmen ; M^{lle} de Kerlor le regardait avec une mine engageante, semblant désirer qu'il fendit promptement la foule pour qu'ils pussent causer tous les deux. Mariana chercha M. de Saint-Hyriex. Le diplomate, adossé à la cheminée, y semblait faire une conférence ; son auditoire se composait de vieux messieurs, passionnés évidemment par les questions de politique étrangère.

L'officier rejoignit Carmen ; et tous deux se sourirent, comme s'ils étaient depuis longtemps d'accord. Mariana eut un haussement d'épaules ironiques. Elle se dit :

— Le capitaine d'Alboize se montrerait sans doute moins empressé s'il savait que, dans quelques jours mademoiselle de Kerlor aura cessé d'être un bon parti.

M^{me} Vernier avait mis à profit ses petits talents d'observation pour étudier soigneusement l'attitude de Carmen et de Robert. Tout d'abord, au milieu de ses préoccupations absorbantes, elle n'avait pas prêté une attention suffisante à la rencontre des deux jeunes gens, mais la mémoire des détails lui était revenue peu à peu. Tout cela constituait quelque chose de très vague encore pour M^{me} Vernier ; mais en rassemblant ces éléments épars, elle arrivait à grouper un faisceau de présomptions, que sa curiosité perverse et intéressée allait examiner.

Aussi, pendant la cérémonie, avait-elle concentré son attention sur les jeunes gens, dans les rares moments où elle s'arrachait à la fascination que Georges et Hélène exerçaient sur elle. Elle regarda de nouveau Carmen et Robert. Ils s'étaient isolés, près du balcon,

et s'entretenaient avec un certain abandon. Une entente affectueuse existait déjà entre eux ; la sympathie naissait, il n'en fallait pas douter ; Carmen avec son esprit de décision, Robert qui ne le cédait en rien à la jeune fille sous ce rapport allaient peut-être s'engager très vite dans la voie du tendre.

M^{me} Vernier eut une crispation. Elle aurait donné beaucoup pour entendre la conversation des jeunes gens. Elle venait de saisir au vol une impression de tristesse, qui se reflétait simultanément sur le visage de M. d'Alboize et de M^{lle} de Kerlor.

N'était-ce pas déjà un résultat acquis dans le champ des hypothèses ?

Carmen et Robert s'étaient revus avec joie. Depuis qu'ils s'étaient retrouvés au mariage de Mariana, il leur avait semblé que leur destinée les portait à se lier de la plus franche amitié.

Nous savons dans quelles dispositions d'esprit se trouvait la jeune fille depuis qu'elle avait surpris l'amour de Georges et d'Hélène. Elle avait senti s'éveiller au plus profond d'elle-même des aspirations si délicieuses qu'elle s'était demandé ce qui la transformait ainsi.

Brusquement, quand elle vit apparaître M. d'Alboize à l'église Saint-Louis, son cœur battit avec violence. Ce ne fut qu'un éclair ; et elle mit son émotion étrange sur le compte de la surprise.

Quand Robert, sur l'invitation de Georges, vint saluer Carmen, elle n'éprouva qu'une satisfaction très vive en pensant qu'elle allait pouvoir danser de nouveau avec son brillant valseur de l'hiver. Ce ne fut que le lendemain, en rentrant à Kerlor, qu'elle devint très songeuse. Elle pensait qu'elle se sentirait extrêmement malheureuse si M. d'Alboize ne s'était pas engagé à assister au mariage de Georges.

Puis, chaque jour, elle songea longuement à Robert, se rappelant leurs conversations à Paris et à Brest avec une étonnante fidélité de détails. C'était tout ce qu'elle s'avouait. Elle se refusait encore à analyser la profondeur de ses sentiments.

Robert, lui, de son côté, avait été séduit par la grâce de la jeune fille. Ses souvenirs, depuis le bal de l'ambassade de Russie, étaient plus précis que ceux de Carmen, bien qu'il n'eût jamais osé espérer que le hasard le remettrait en présence de cette ravissante enfant. Il en conservait une impression d'une douceur infinie. Quand il avait rencontré Georges de Kerlor, à Brest, Robert d'Alboize avait éprouvé une sorte de vertige.

— Je veux revoir mademoiselle Carmen, s'était-il dit avec un élan irréflectif.

Les circonstances lui avaient permis cette ardente satisfaction. Lui aussi

s'était demandé avec anxiété, si le sort serait assez cruel pour que cette seconde entrevue n'eût pas de suites.

L'invitation de Georges avait rassuré l'officier ; il constatait avec une grande stupéfaction que, pour la première fois, il n'était plus maître de sa raison, et qu'il se sentait entraîné par une force mystérieuse. Pour combattre cette influence, il ne lui restait qu'un moyen : repartir immédiatement pour Stokholm. Il n'avait pas voulu s'y résigner. Il avait cru retrouver tout son empire sur soi-même et il s'était dit :

— Si je pars, je m'avouerai vaincu... Rien ne prouve que, là-bas, je ne serai pas en butte à de nouvelles tentations... En restant, c'est-à-dire en allant à Kerlor à la date fixée, j'aurai l'âpre joie de retrouver la libre possession de moi-même... Je ne veux pas aimer Carmen... Je ne l'aimerai pas !

CHAPITRE XI

DÉSENCHANTEMENT

— Eh bien ! capitaine, commença Carmen, vous ne regrettez pas d'avoir accepté l'invitation de mon frère ?

— J'en suis très heureux, au contraire. Mademoiselle... Vous ne sauriez croire à quel point j'ai été ému en voyant tant de bonheur.

— Vous nous restez quelques jours ?

— Hélas ! Mademoiselle, jè repars demain.

Il y eut une courte hésitation entre les jeunes gens, comme si, pour la première fois, chacun comprenait la gravité d'une parole trop significative. Ils se regardèrent, comme s'ils redoutaient de constater l'état de leur cœur.

— Vous retournez en Suède ? reprit Carmen.

— Oui, Mademoiselle, et je ne sais pas quand j'en reviendrai.

Elle poursuivit sur un autre ton :

— Tous, ici, nous aurions voulu vous garder quelques jours encore.

— Je vous en remercie ; mais pourquoi ce désir ?... Je serais resté à Kerlor une semaine de plus que je n'aurais réussi qu'à rendre plus amère la séparation.

M^{lle} de Kerlor avait pâli. Ce fait si simple, si peu imprévu du départ de Robert, venait pourtant de la bouleverser d'une façon incroyable.

L'officier ne devina rien tout d'abord ; mais une délicieuse chaleur lui avait envahi le cœur. Robert eut un soupir de regret. Il reprit :

— Il me semblait déjà que nous nous connaissions depuis très longtemps...

Cela me fait beaucoup de peine de partir ainsi.

Carmen s'écria :

— Vous nous regretterez donc ?

— Beaucoup, Mademoiselle... Il faut être seul dans la vie pour comprendre ce qui se passe en moi, au milieu d'une famille aussi tendrement unie que la vôtre.

Carmen répliqua vivement :

— Mais, capitaine, votre exil ne saurait être que temporaire.

— Qui sait ?

— Si importantes que soient des missions du genre de la vôtre, elles prennent fin.

— Oui, peut-être après de longues années... Je n'ai même pas le droit d'envisager un avenir où je serais libre... Je ne le veux pas, d'ailleurs, ma vie appartient à mon pays.

Carmen soupira ; subitement, une poignante tristesse envahit ses traits. Robert reprit, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Mademoiselle !... Savez-vous bien que, pour la première fois de ma vie j'ai peur... oui, j'ai peur de me tromper... Depuis que je vous ai revue, j'ai eu la sensation de vivre deux existences... votre souvenir restera inoubliable, Mademoiselle...

Il contemplant cette fleur de jeunesse et d'amour ; il la respirait ; il se grisait de ce parfum délicieux, sachant bien que l'enchantement allait cesser. Carmen avait conscience de ce bonheur qu'elle semblait procurer à Robert. Son sein se soulevait ; elle aurait souhaité qu'il fût plus heureux encore ; elle aurait voulu surtout que ces félicités ne fussent pas sans lendemain.

Le capitaine Robert d'Alboize n'avait, pour ainsi dire, que son nom et son épée ; M^{lle} Carmen de Kerlor était à ses yeux une riche héritière. Tout son honneur de soldat protestait contre l'étrange faiblesse qu'il avait subie ; il se blâma, lui, un homme qui avait vécu déjà, d'avoir profité de l'inexpérience de cette enfant. Dans son ombrageuse fierté, il s'accusa d'avoir tenté une œuvre de séducteur. Le capitaine d'Alboize eut un frémissement en songeant qu'on pourrait le prendre pour un chasseur de dot.

Robert d'Alboize prononça, d'une voix où la passion était maîtrisée par la volonté :

— Nous avons été victimes de ce hasard, qui se plaît à égarer les esprits en leur laissant croire qu'une heure bénie a sonné... Oui, à un moment imprévu, on se trouve en présence d'un être qui semble destiné à vous comprendre mieux que ne l'a fait personne jusque-là... Un regard, un sourire, un geste spontané le disent clairement... Puis, chacun passe, et la vision s'évanouit.

— Il n'en est pas toujours ainsi, murmura Carmen.

Robert continua avec le même désenchantement :

— Peut-être ; mais il n'en est pas moins vrai que, à un moment fatal, chacun poursuit sa route... C'est toujours le devoir qui commande.

— Et tout est fini ! soupira Carmen.

Robert ajouta :

— Nous devons quand même remercier la puissance occulte qui nous a permis, au milieu de l'existence terre à terre, d'entrevoir le ciel bleu de l'idéal... J'ai eu cette bonne fortune, Mademoiselle.

Carmen eut deux grosses larmes dans les yeux ; elle détacha une rose de son bouquet et la tendit au capitaine, qui la saisit avec émotion. Ce fut fait si rapidement que personne, pas même M^{me} Vernier, ne s'aperçut du jeu de scène.

M^{lle} de Kerlor resta quelques instants douloureusement songeuse ; puis, elle aussi, commanda à son trouble. Elle voulut se montrer digne de l'intrépidité de Robert.

— Suivons notre destinée, dit-elle.

Et tous deux en même temps eurent cette réflexion désolée au fond du cœur : Pourquoi nous sommes-nous revus ? Ils étaient si joyeux, quelques jours auparavant, en pensant qu'ils allaient être réunis de nouveau. Ils se regardèrent, voulant se donner un mutuel courage. Ils n'arrivèrent qu'à lire dans leurs yeux éperdus combien ils souffraient.

Robert s'écria d'une voix profonde :

— Vous me promettez de me conserver votre affection ?

— De grand cœur.

— Ah ! nous aurions éprouvé de bien douces joies, s'il nous avait été permis de prolonger ce rêve brisé... Mais il nous faut nous incliner... C'est la vie.

— Reviendrez-vous, capitaine ?

— Je n'ose pas... Je ne veux pas l'espérer.

— Eh bien !... adieu ! Ils se tendirent la main. L'étreinte fut d'une éloquence significative et se prolongea jusqu'à l'extrême limite de la mesure permise.

Malgré cette vaillance commune, chacun sentait que l'autre emportait une partie de son cœur. Robert d'Alboize l'avait dit : c'était la vie.

Mariana ne les avait pas perdus des yeux. Bien que Carmen et Robert se fussent exprimés à mi-voix, se gardant bien de trahir leurs sentiments par un geste trop expressif, car ils étaient peu isolés de cette foule, qui pouvait les entendre, malgré ces précautions, Mariana devinait leur trouble. Un ironique sourire aux lèvres, elle se disait que, dans quelques jours, M^{lle} de Kerlor penserait à tout autre chose qu'à ce bel officier.

CHAPITRE XII

LA RUINE

Georges et Hélène avaient atteint le paroxysme du bonheur. Ils croyaient que ces délices seraient perpétuelles. Leur bonheur rayonnant illuminait le château de Kerlor.

Cinq jours après le mariage, vers dix heures du matin, Georges entra chez sa femme. Il était pâle et tenait un journal à la main ; c'était *La Dépêche*, de Brest.

Hélène vit tout de suite l'air préoccupé de son mari.

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme, tout de suite très émue.

— Une chose à laquelle je ne puis encore croire, répondit Georges.

En effet, il était plus stupéfait qu'attristé. Ce qu'il venait d'apprendre lui paraissait tellement extraordinaire, qu'il se refusait à y ajouter foi. Dans les dernières nouvelles, insérées en première colonne, le correspondant de Paris avait télégraphié à son journal :

« Il n'a été question, en Bourse, que de la disparition du financier bien connu Ronan-Guinec. Le *Crédit général de l'Ouest* a suspendu ses paiements. »

— Eh bien ! fit Hélène, qu'est-ce que cela signifie ?

Il répliqua :

— Nous avons plus d'un million de placé dans cet établissement.

— Ah ! mon pauvre Georges ! s'écria Hélène.

— Si ces trois lignes sont exactes, continua-t-il, nous sommes ruinés.

— Mon Dieu ! quel coup pour notre mère !

Il pressa sa femme dans ses bras.

— Chère âme ! dit-il, vous avez tout de suite pensé à la pauvre femme à qui ce malheur sera le plus sensible... Merci !

— Voyons, Georges, reprit-elle, ne vous désespérez pas ainsi... Attendez la confirmation de ces nouvelles.

De sa main nerveuse, il s'étreignit le front. Il murmura :

— Jacques ! mon ami Jacques Ronan-Guinec m'aurait odieusement trompé !... Ce n'est pas vrai, voyons !

Il relut l'information de *La Dépêche*. Alors, les souvenirs lui revinrent en foule. Depuis quelque temps, bon nombre de ses amis lui avaient parlé de Ronan-Guinec ; ils l'avaient fait sur un ton singulier.

Georges avait repoussé avec force les insinuations à l'adresse de son camarade de collège ; il avait même refusé

d'entendre tout ce qu'on voulait lui dire.

Ronan-Guinec menait la vie à grandes guides ; il avait pour maîtresse une danseuse de l'Opéra ; il était propriétaire d'une grande écurie de courses ; tout cela importait peu à M. de Kerlor. Au contraire, il semblait ravi que son vieux camarade fit parler de lui à Paris. Cela prouvait que Jacques prospérait et que le *Crédit général de l'Ouest* devenait une puissante institution de crédit.

Evidemment, une fortune si rapide ne pouvait que déchaîner l'envie ou faire trembler les provinciaux pusillanimes. L'argent confié à Ronan-Guinec produisait des intérêts dont le taux progressait sans cesse. Pourquoi l'établissement aurait-il périçité ?

Aujourd'hui, tout ce faisceau de présomptions frappait le comte. La nouvelle de *La Dépêche* était donc des plus vraisemblables. Georges eut un brusque mouvement d'énervement.

— Mon ami ! fit Hélène avec les plus tendres inflexions, ne vous irritez pas ainsi.

Il lui pressa la main doucement, semblant s'excuser de n'avoir pas dominé cet emportement naissant, et reprit :

— Jacques Ronan-Guinec est mon plus vieux camarade... C'était un garçon très droit et très sûr... Je ne dirai pas que nous lui avons confié notre fortune, le terme ne répondrait pas à ma pensée. Nous avons placé notre argent dans le *Crédit général de l'Ouest*, parce que nous estimions qu'il n'aurait pu être mieux ailleurs... Ma mère et ma sœur avaient encore plus confiance que moi, si c'est possible, en Ronan-Guinec... C'était, au sens moral du mot, un véritable séducteur.

Hélène répondit :

— Peut-être, a-t-il été accablé par des malheurs successifs.

Georges tressaillit profondément. Il savait à quel point sa femme avait la nette perception des faits. La jeune comtesse de Kerlor s'écria :

— Voulez-vous que nous examinions froidement cette situation et admettre qu'elle soit désespérée...

— Ce n'est pas possible ! interrompit M. de Kerlor.

— J'estime que vous devez tout faire au monde pour que notre mère n'en soit pas brusquement prévenue.

— Vous avez raison.

— Il faut que Carmen, avec toutes les précautions qu'elle saura prendre, mette la comtesse au courant des rumeurs qui se propagent.

— Ne vaut-il pas mieux attendre que j'aie reçu de Paris les éclaircissements que je vais immédiatement demander par télégraphe ?

— Songez, mon ami, que notre mère va réclamer ses journaux ; ceux de

Paris seront ici dans quelques heures... En outre, madame de Kerlor lit toujours *La Dépêche* avant de déjeuner.

— Tout cela est vrai, reconnut Georges.

« Le misérable !... Son infamie n'aurait pas de nom, s'il nous avait réellement volés.

— Vous n'admettez pas un affreux concours de circonstances, dont ce malheureux aurait été victime ?

— Ah ! vous êtes bonne, vous, Hélène ! Vous êtes miséricordieuse... Moi, je ne pardonne jamais.

Il était si animé, ses yeux lançaient de tels éclairs, que la jeune femme le regarda très affligée. Hélène poursuivit doucement :

— Carmen a le même tempérament que vous ; je crains maintenant qu'elle ne manque de sang-froid pour annoncer cette fâcheuse nouvelle à la comtesse.

— Alors, qui s'en chargera ? demanda Georges, qui semblait être de l'avis de sa femme.

— Moi, répondit simplement Hélène.

Il y eut dans les yeux de M. de Kerlor une véritable reconnaissance. Mme de Kerlor poursuivit :

— Voilà ce que je vais dire à notre mère : « Certains bruits fâcheux, touchant votre fortune, alarment votre fils... Rien ne prouve qu'une catastrophe soit imminente... Si, pourtant, il fallait compter avec une grosse perte d'argent, Georges entend que vous ne la subissiez pas. Il veut que rien ne soit changé dans votre existence et que vous puissiez continuer vos bonnes œuvres... Lui et moi nous sommes jeunes... Nous demanderons au travail de réparer les brèches faites à notre situation personnelle... En ce qui me concerne, je n'aurai que peu de mérite à partager la destinée de mon mari, puisqu'il m'a épousée pauvre et que mon père, le marquis de Penhoët, ne s'est jamais laissé abattre par l'adversité. »

Georges tomba aux genoux de sa femme. Il l'enveloppa de ses plus chaudes tendresses. Une fois de plus, il admirait la noblesse d'Hélène. Il murmura :

— Je ne saurais vous exprimer, ma bien-aimée, à quel point votre désintéressement me touche... Mais je ne veux pas accepter cette abnégation... Ma mère aussi refusera votre sacrifice.

— Abnégation ! sacrifice ! répéta-t-elle, avec son angélique douceur, je fais uniquement mon devoir, comme vous ferez le vôtre...

Il répliqua :

— Avant tout, je tiens à vous déclarer que j'approuve absolument ce que vous avez dit touchant l'existence de notre mère... Il ne faut pas qu'elle change ses habitudes et restreigne son budget de dépenses... Mais je ne veux pas que vous vous immoliez, vous, mon ado-

rée !... J'entends, au contraire, vous donner le luxe indispensable à votre beauté... Ma femme sera la plus enviée des femmes.

— Mon bon Georges, pourquoi me méconnaissiez-vous ?... Vous savez pourtant bien que je ne suis nullement séduite par les puérilités mondaines.

— Vous seriez riche, Hélène, que je ne chercherais peut-être pas à faire violence à votre modestie ; mais vous avez été trop malheureuse, pour que je ne veuille pas forcer le sort à vous donner une revanche éclatante... Je tiens essentiellement à vous rendre la brillante position pour laquelle vous étiez faite... Je réparerai les injustices dues à la fatalité... C'est un hommage que je vous rendrai... Je vous le dois à vous et à vos parents... J'ai contracté une grosse dette envers le marquis et la marquise de Penhoët en vous épousant... Leur mémoire m'est chère... Ils me béniront quand ils verront à quel point j'ai compris mes devoirs.

La jeune femme fondit en larmes ; elle se précipita à son tour dans les bras de son mari. Ils oubliaient tout en ce moment.

— Ah ! Georges, reprit Hélène, avec un accent de reconnaissance éperdue, vous voulez donc que, malgré le don de toute mon âme, je ne puisse vous aimer autant que vous le méritez ?

— Ma chère femme ! mon cher amour !

— Allons ! fit-elle, se dégageant lentement et progressivement de l'étreinte, l'incident qui nous a tant affectés nous a rappelé que nous n'échappions pas aux misères de l'humanité... Notre bonheur était trop complet... Soyez tranquille, il reste intact... Fasse le ciel que nous n'ayons pas à supporter d'épreuves plus cruelles.

— Non... Hélène !... Rien n'atténuera notre joie... Le coup qui va nous frapper n'effleurera pas notre félicité conjugale.

— Que comptez-vous faire si, réellement, votre fortune est compromise ?

— En regagner une autre.

L'œil de M. de Kerlor s'emplit de visions lointaines. Il redevenait l'homme hardi, rêvant de la vie aventureuse sous les tropiques, sans souci du danger, surmontant les plus grosses difficultés à force de patience, d'adresse et de courage.

Carmen avait souvent dit à Hélène que Georges, en vrai Breton, fils et petit-fils de marins, se passionnait pour les pays d'outre-mer. La fille du marquis de Penhoët ne pouvait s'effrayer de ces goûts, puisque son père, lui aussi, avait le tempérament d'un explorateur.

— Nous partirons, poursuivit M. de Kerlor.

— Où vous voudrez et quand vous voudrez, je vous suivrai partout.

— Notre exil volontaire durera quelques années.

— Elles passeront bien vite.

Georges de Kerlor poussa un soupir ; son exaltation cessa ; il hocha la tête avec tristesse.

— Nous oublions, dit-il, que nous ne sommes pas seuls au monde.

— Oui !... Que deviendrait notre mère ?... Que deviendrait notre sœur ? fit à son tour Hélène.

Georges reprit :

— Pauvre maman !... Elle n'est plus jeune... Sa santé était bien chancelante avant notre arrivée... La séparation serait terrible !

Il ajouta, surexcité de nouveau :

— Ah ! ce Ronan-Guinec !... Je voudrais que...

Hélène lui mit la main sur les lèvres pour l'apaiser.

— Raisonons, Georges, voulez-vous ? Ecoutez-moi... Il me semble qu'en tout ceci nous avons oublié une chose qui a son importance.

— Laquelle ?

— Votre femme possède cinq cent mille francs, ou, du moins, elle les possédera bientôt !

— Oh ! non ! protesta Georges, je ne veux pas toucher à votre patrimoine.

— Et moi, j'entends que vous disposiez de cette somme, car elle est à nous. Il eut un nouveau geste de dénégation. La jeune femme ajouta d'une voix très ferme :

— Ici, mon ami, vous n'êtes plus le seul maître.

— Ma chère enfant, vous ne réfléchissez pas que...

— Je réfléchis à tout, au contraire... Comment doterez-vous Carmen s'il ne vous reste plus rien ?

— Eh quoi ! vous voulez !...

— Je veux que ma sœur ne voie pas son bonheur compromis par une misérable question d'argent, le jour où elle aura résolu d'épouser un homme qu'elle aimera. Il nous est impossible de quitter la France sans avoir assuré l'avenir de Carmen.

— C'est vrai ! murmura Georges... Je vous demande pardon, Hélène, de vous avoir forcée à me rappeler l'intégralité de mes devoirs... Je suis si bouleversé, voyez-vous, que mes pensées n'ont plus d'esprit de suite... Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime mille fois plus encore.

Carmen entra ; elle embrassa son frère et sa belle-sœur. Elle remarqua tout de suite leur émotion et s'en affecta. Elle demanda avec la plus inquiète sollicitude :

— Qu'y a-t-il ?

— Ton frère va te l'apprendre, répliqua Hélène... J'espère que tu te consoleras corame moi.

— Mon Dieu, mais... Je vous en supplie, apprenez-moi ce qui se passe.

— Puis-je voir notre mère ? interrogea la jeune comtesse.

— Oui...

— Comment a-t-elle passé la nuit ?

— Bien... Mais pourquoi cette question ?... Ah ! je veux savoir ce que vous me cachez.

Georges répondit :

— Je vais t'édifier, ma petite Carmen, pendant qu'Hélène s'entretiendra avec notre mère.

La jeune femme sortit, laissant le frère et la sœur en présence. En quelques mots, M. de Kerlor mit sa sœur au courant des faits. Carmen l'écoutait avec une douloureuse surprise. Personnellement, la ruine ne l'affectait pas trop ; elle ne savait pas exactement la valeur de l'argent ; elle en ignorait la puissance ; ce qui la saisissait tout de suite, c'était l'effet de cette nouvelle sur l'esprit de sa mère.

La comtesse douairière avait six cent mille francs dans les caisses du *Crédit général de l'Ouest* ; la part de Georges et de Carmen, revenant de la succession de leur père, s'élevait à deux cent cinquante mille francs pour chacun ; c'était donc une somme de un million cent mille francs qui serait engioutie dans ce désastre financier. C'était toute la fortune liquide des Kerlor ; le château et ses dépendances, leur maison du Parc-aux-Princes, aux portes de Paris, représentaient cinq fois ce million ; mais la comtesse douairière ne voudrait jamais vendre la moindre parcelle de ce patrimoine.

Georges expliqua à Carmen les intentions d'Hélène. Le cœur de M^{lle} de Kerlor bondit en constatant une fois de plus comment sa petite amie, sa sœur, reconnaissait ce qu'on avait fait pour elle. Elle n'éleva pas les mêmes objections que Georges au sujet de l'argent offert par Hélène ; il est vrai que M. de Kerlor n'avait pas été jusqu'à dire à Carmen que la jeune comtesse voulait la doter.

M^{lle} de Kerlor s'écria :

— J'ai sauvé Hélène, pourquoi refuserez-vous qu'elle sauvât notre mère ?... Il ne faut pas nous le dissimuler, ce coup-là serait terrible pour elle si nous ne réussissions pas à l'amortir.

— Oui, il faut avant tout que notre mère ne soit pas atteinte par ces événements... A nous trois, nous arriverons bien à lui éviter le choc.

L'heure du déjeuner était arrivée. La comtesse douairière apparut au bras d'Hélène.

La maman était très pâle, malgré le tact de la jeune femme, la mère de Georges et d'Hélène était restée consternée, quand elle avait appris de quoi il s'agissait. Puis, après quelques minutes d'affaissement, la douairière était restée moins affectée. Hélène ne cessait de la rassurer et de faire valoir toutes les bonnes raisons qui permettaient

d'espérer encore ; en outre, la jeune femme lui avait répété la conversation tenue avec Georges.

Georges reçut, vers six heures du soir, un télégramme ainsi conçu :

« Directeur en fuite. Etablissement menacé de faillite. »

Le lendemain, M. Firmin de Saint-Hyrieix fit demander à la comtesse douairière l'honneur d'être reçu par elle.

Pendant que le diplomate attendait la réponse de M^{me} de Kerlor, Georges entra dans le salon d'attente. Saint-Hyrieix lui tendit les mains avec beaucoup de cordialité. M. de Kerlor, malgré ses préoccupations, remarqua que l'attitude de leur voisin était beaucoup plus démonstrative qu'à l'ordinaire.

— Mon cher comte, dit Firmin, j'ai fait demander audience à Madame votre mère... J'ai à l'entretenir d'un projet qui m'est cher.

Georges regarda son interlocuteur et pensa à Carmen. Le mari d'Hélène, remarquant les assiduités du diplomate, n'avait pas été sans réfléchir quelquefois à leur but probable.

En principe, Saint-Hyrieix, malgré ses moments de froideur affectée, ne déplaisait pas à Georges. Il eut une contraction des sourcils et ne répondit que par un geste évasif. Il se disait que la ruine, qui se dessinait de plus en plus, allait placer Carmen dans une situation bien délicate, au point de vue d'une demande en mariage possible.

Firmin se méprit tout d'abord sur la contrainte que le visage de M. de Kerlor reflétait.

— Je puis me considérer comme votre ami, n'est-ce pas, mon cher comte ?

— N'en doutez pas, répliqua vivement Georges.

La gêne persistait cependant entre les deux hommes. Saint-Hyrieix s'en émut d'autant plus qu'il connaissait la franchise traditionnelle de Kerlor. Embarrassé lui-même, il renonça à dire nettement pourquoi il était venu, bien que l'approbation du frère de Carmen lui eût été très précieuse. Le diplomate choisit un autre sujet de conversation, ne se doutant pas du tout que ce changement d'entretien allait précisément lui donner le mot de l'énigme. Il reprit, d'un air détaché :

— Eh bien ! mon cher monsieur de Kerlor, j'espère que vous êtes moins infortuné que moi.

— Pourquoi ?

— Vous voyez un homme qui vient de perdre cinquante mille francs, ou qui les considère comme perdus.

Georges tressaillit.

— Vous aviez des fonds...

— Dans le *Crédit général de l'Ouest*, comme tout le monde, parbleu !... Ro-

nan-Guinec était l'homme à la mode... J'ai partagé l'engouement général... Et vous ?

Georges n'aurait eu nul besoin, dans les circonstances ordinaires, de mettre M. de Saint-Hyrieix au courant de ses affaires ; mais le frère de Carmen estima que son devoir était de parler, devant les projets qu'il supposait au diplomate.

— Nous perdons plus que vous, dit-il en hochant la tête avec ennui.

— Vraiment ? fit Saint-Hyrieix avec une sollicitude très sincère... La déconfiture de cet individu vous atteint sérieusement ?

— Très sérieusement... Il s'agit de plus d'un million.

— Ah ! par exemple !... Et moi qui plaisantais... Je vous demande pardon, mon cher comte... J'étais loin de me douter d'un pareil malheur.

Il tendit la main à Georges, qui la serra affectueusement.

Mélanie, la femme de chambre, vint annoncer à M. de Saint-Hyrieix que la comtesse l'attendait.

— Mon Dieu ! Madame, commença le diplomate après avoir salué la châtelaine avec la plus grande correction, j'arrive dans un mauvais moment.

M^{me} de Kerlor fut surprise par ce préambule, mais son sourire un peu triste n'en fut pas moins affable.

— Je viens de voir monsieur de Kerlor, expliqua Firmin... Je lui ai dit que le krach du *Crédit de l'Ouest* m'atteignait, dans une proportion qui me laisse d'ailleurs absolument froid... Mais votre fils m'a appris que vous étiez également victime de cette catastrophe... Croyez bien, madame la comtesse, que je le déplore profondément pour vous.

La grande dame répondit :

— Pourquoi Georges a-t-il parlé ?

— Parce qu'il a deviné, Madame, que l'entretien que je sollicitais de vous touchait à un ordre de choses très intime... Une fois de plus, monsieur de Kerlor a fait preuve de loyauté ; nous ne pouvons en être étonnés.

— Je vous écoute, monsieur de Saint-Hyrieix... Loin de moi la pensée de blâmer mon cher enfant, qui s'est confié à un ami.

— A un ami véritable, Madame, sur qui tout le monde peut compter ici, quelles que soient les circonstances.

— Merci, Monsieur.

— Je suis venu chez vous, Madame, décidé à faire une démarche de laquelle dépend le bonheur de ma vie... Ce n'est pas parce que j'ai appris fortuitement ce qui se passait, que mes plus chers désirs pourraient se modifier... Au contraire, c'eût été une raison de plus pour protester d'une estime, dont j'espère, madame la comtesse, que vous ne doutez pas... Mais laissez-moi croire que l'aveu

que je vais vous faire ne vous étonnera pas trop.

La comtesse eut un doux mouvement de tête qui était le plus éloquent des encouragements ; M. de Saint-Hyrieix le comprit ainsi, car il se hâta d'ajouter :

— J'aime votre fille...

« J'ai donc l'honneur, madame la comtesse, de vous demander la main de mademoiselle Carmen de Kerlor.

La mère répondit :

— Je suis très flattée, Monsieur, de votre demande, et je crois que ma fille sera heureuse d'avoir été distinguée par vous.

— Ah ! Madame, de quelle immense joie vous me comblez !...

Elle l'interrompit doucement :

— Mais laissez-moi ajouter, avant tout, que je dois consulter ma fille... Si elle consent à ce mariage, il ne nous restera plus qu'à en fixer la date.

— Assurez bien mademoiselle Carmen que les questions d'intérêt ne sauraient être agitées... Je désire que notre union ait lieu sous le régime qui lui sera le plus agréable... Qu'une partie de votre fortune soit plus ou moins compromise, je ne veux pas le savoir... La mienne est considérable et je la mets tout entière aux pieds de votre fille.

— Carmen sera très touchée de votre désintéressement.

« Mais ma fille est fière ; il ne faut pas nous dissimuler qu'elle nous opposera certaines résistances.

— Aussi, ajoutez-vous, Madame, que j'ai tenu à me prononcer avant que des renseignements précis ne laissent plus aucun doute. J'ignore si mademoiselle Carmen partage le sentiment qu'elle m'a inspiré... Je ne me suis pas permis le moindre aveu... Un refus m'aurait désespéré... Je vous en prie, madame la comtesse, plaidez chaleureusement ma cause... Vous aurez en moi un second fils qui vous vénéra pieusement et dont la reconnaissance sera éternelle.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, monsieur de Saint-Hyrieix, et je souhaite de réussir...

— C'est bien, Madame... J'ai confiance... Quand connaîtrai-je la décision de mademoiselle de Kerlor ?

— Aujourd'hui même, je l'espère.

— Vous me permettrez donc de revenir ce soir au château ?

— Certainement.

Il appuya ses lèvres sur la main que M^{me} de Kerlor lui tendit et il se retira.

La mère consulta immédiatement sa fille. Elle lui raconta avec la plus scrupuleuse fidélité l'entretien qui venait d'avoir lieu et elle conclut :

— Monsieur de Saint-Hyrieix est un véritable gentilhomme. Tu m'enlèveras un cruel souci en consentant à devenir sa femme.

Carmen fut bouleversée. Elle avait

cru démontrer à M. de Saint-Hyrieix qu'elle ne ressentait aucune inclination pour lui, et elle avait été jusqu'à se persuader qu'il avait cessé de s'illusionner sur ce point.

Cette demande en mariage, au milieu des pénibles incidents qui se produisaient, causait à la jeune fille une sensation presque douloureuse. Elle rendait pleinement justice à M. de Saint-Hyrieix ; il s'était conduit en parfait galant homme ; pourquoi n'avait-il pas su se faire aimer ? Elle savait pourtant qu'un délicieux et émouvant roman d'amour, comme celui qui s'était dénoué par le mariage de Georges et d'Hélène, ne constituait pas la règle générale en matière d'hyménée. M. de Saint-Hyrieix ne lui avait pas produit l'effet d'un futur mari ; c'était le beau capitaine Robert d'Alboize qui avait su faire battre le cœur de la chère enfant. Celui-là lui apparaissait vraiment en fiancé.

Elle ne s'illusionnait pas. L'officier, avec sa droiture naturelle, lui avait tenu le langage que sa loyauté lui commandait, bien qu'il partageât l'ardente sympathie qu'il avait commencé par lui inspirer. Robert et Carmen, au train dont marchaient les événements, ne se reverraient peut-être jamais. Cela valait mieux sans doute ; cela leur éviterait de nouveaux désenchantements.

La comtesse interrogea sa fille.

— Dites-lui que je veux longuement réfléchir.

— Longuement !

— Eh bien ! oui, chère mère... Vous ne pouvez m'en blâmer.

— Je voudrais, ma pauvre enfant, que tu t'en rapportasses à ta mère... J'ai bien étudié monsieur de Saint-Hyrieix. Tu ne peux rencontrer un meilleur parti... dans ta position.

— Ah ! fit Carmen avec amertume, voilà pour vous l'argument décisif... Je le comprends, chère maman, et je vous supplie de ne pas croire que je méconnaisse vos intentions... Vous ne voulez que mon bonheur, je le sais, je le sens à chacune de vos paroles... Mais vous me permettez bien de le vouloir aussi, puisque je suis la principale intéressée.

— En principe, monsieur de Saint-Hyrieix ne t'est pas...

— Oh ! mon Dieu ! maman, ne me demandez pas une appréciation sur lui ; elle ne serait pas équitable... Je vous ai comprise... Je lui ai rendu justice ; mais il arrive dans un moment si troublé que j'ai une peine infinie à envisager la réalité des faits... Permettez-moi de vous répéter que je désire réfléchir... Je vous ai dit longuement tout à l'heure, cela n'était pas exact... Je vous demande huit jours avant de répondre un oui ou un non catégorique et sans appel... Est-ce montrer trop d'exigence ?

— Non, certes, reconnut la maman, qui, à défaut d'un consentement immé-

diat, ne pouvait qu'être satisfaite du court délai réclamé.

M. de Saint-Hyrieix, n'ayant pas reçu d'avis contraire, vint le soir. Il n'était pas assez fat pour supposer que M^{lle} de Kerlor avait consenti avec enthousiasme au mariage ; mais il s'estimait heureux que sa demande n'eût pas été écartée par une de ces brusques décisions dont il savait coutumier l'esprit prime-sautier de Carmen. Après s'être entretenu avec la mère, qui lui avait fidèlement rapporté les paroles de la jeune fille, Saint-Hyrieix prit la résolution de ne rien précipiter.

La comtesse le regardait et regardait sa fille. M^{lle} de Kerlor comprenait une fois de plus combien sa mère tenait à ce mariage. Carmen se sentit un peu découragée. Pour refuser M. de Saint-Hyrieix, il lui fallait des motifs plausibles ; elle n'avait même pas l'intention d'en chercher.

M. de Saint-Hyrieix continuait à se montrer d'une amabilité qui lui conciliait les bonnes grâces de la maman. La douairière lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Paris.

— Oui, répondit Firmin ; elles sont encore un peu confuses ; cependant, je crois entrevoir une solution beaucoup moins désastreuse que celle qui paraissait s'imposer tout d'abord.

M. de Saint-Hyrieix expliqua que le *Crédit général de l'Ouest* avait encore un actif très important. L'établissement était en faillite, mais les créanciers pourraient toucher une répartition assez élevée. Personnellement, Jacques Ronan-Guinec était perdu. Il avait usé de toutes les ressources disponibles ; mais il n'avait pu entraver d'aucune façon les opérations à terme, faites très régulièrement.

M^{me} de Kerlor prêta-t-elle trop d'attention à la conférence économique et financière de M. de Saint-Hyrieix ? Eprouva-t-elle une soudaine fatigue causée par le surmenage des jours précédents ? Toujours fut-il que soudain un éblouissement lui monta au cerveau et qu'elle devint très pâle.

Carmen alla en toute hâte chercher la potion que le médecin avait ordonnée en prévision de ces malaises ; au bout d'un quart d'heure, la douairière déclara qu'elle se sentait beaucoup mieux.

On devine l'émoi causé par cet incident. Depuis l'arrivée d'Hélène, M^{me} de Kerlor n'avait pas été malade, et les alarmes de ses enfants s'étaient progressivement atténuées. La mère eut un sourire résigné.

— Allons ! dit-elle, je ne suis pas tout à fait débarrassée de cette vilaine oppression... Il faudra encore quelque temps pour me guérir.

M^{me} de Kerlor tendit la main à Saint-Hyrieix, qui était très affecté.

— A demain, madame la comtesse, prononça-t-il.

Le diplomate prit congé. Les trois enfants de M^{me} Kerlor s'empressèrent autour de leur mère. Elle les rassura.

— Ce n'est rien, prétendit-elle... Je ne souffre plus...

— Ma chère mère, reprit Georges, il ne faut pas vous tourmenter au sujet de notre fortune ; monsieur de Saint-Hyrieix nous a exposé les faits avec une grande lucidité... Quoi qu'il arrive, vous savez bien que rien ne sera changé dans votre existence.

— Ce n'est pas cela, répondit la douairière... Ou du moins je me consolerais de cette perte d'argent si Carmen était aussi heureuse que tu, l'es, mon cher Georges.

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille. Les paroles se pressaient sur ses lèvres, et pourtant elle ne dit rien, sinon qu'elle ferait tout au monde pour éviter une contrariété à sa chère maman.

Le lendemain, le docteur La Roche, mandé par M. de Kerlor, vint voir la malade, à qui il prescrivit un repos de deux jours. Les enfants le questionnèrent anxieusement. Il répondit :

— Il n'y a encore rien de grave ; mais il faut à notre chère comtesse une tranquillité d'esprit absolue... Sans cela, je prévois de redoutables complications.

Carmen soupira ; son parti était pris, de façon irrévocable. Elle entra dans la chambre de sa mère et lui dit :

— J'épouserai monsieur de Saint-Hyrieix.

CHAPITRE XIII

VOYAGE DE NOCES

Le mariage de Carmen eut lieu au printemps de l'année suivante, à Paris, à l'église de la Madeleine. L'assistance fut des plus brillantes ; les voutes sonores répercutèrent les voix harmonieuses des hautes personnalités artistiques dont les journaux devaient célébrer le succès le lendemain.

Saint-Hyrieix, grave, plus décoratif que jamais, légèrement pâle, portait néanmoins sur sa physionomie un reflet d'intime satisfaction. Et pourtant, Carmen, au moment solennel de la bénédiction nuptiale, n'avait pas adressé à Dieu les remerciements éperdus qui jaillissent ordinairement à pareil moment des lèvres des jeunes femmes. Elle l'avait cependant imploré du plus profond de son âme, de toute la ferveur de sa foi de vierge ; elle l'avait supplié de réaliser les espérances que la bonne

comtesse de Kerlor lui avait fait concevoir, et de lui donner la grâce toute bourgeoise, toute roturière, toute simple, d'aimer son mari.

La famille de Kerlor était installée au bois de Boulogne. Il était convenu que le magnifique hôtel du Parc-des-Princes serait habité par les deux ménages. La comtesse douairière avait passé l'hiver auprès de ses enfants. Sa santé était redevenue satisfaisante.

M^{me} Paul Vernier et son mari venaient souvent à l'hôtel du Parc-des-Princes ; ils y étaient toujours admirablement reçus. Au mariage de Carmen, la toilette de Mariana avait fait sensation ; on aurait juré, à voir cette mise somptueuse et les bijoux de prix qui la complétaient, que le jeune sculpteur avait déjà fait fortune à Paris ; et pourtant, depuis quelques mois seulement, il avait entrepris les travaux artistiques chez un financier plus heureux que Ronan-Guinec, car le Mécène de Paul Vernier jouissait paisiblement de ses millions, dont le nombre augmentait chaque année.

Carmen et Firmin partirent dans la soirée pour accomplir leur voyage de noces.

Carmen s'était mariée sans la moindre arrière-pensée. Nous savons comment le diplomate l'avait obtenue, nous avons noté les hésitations bien compréhensibles de la chère enfant. Mais, dès qu'elle eut consenti, ce fut dans un grand élan de probité du cœur qu'elle prit un engagement suprême vis-à-vis d'elle-même :

Elle voulait aimer son mari et elle avait demandé cette grâce à Dieu. Elle comprenait ses devoirs impérieux. Les Kerlor ne devaient jamais faillir.

Au début du voyage, Saint-Hyrieix, plein d'attentions, de prévenances et de tendresses, parut à Carmen un compagnon charmant, un ami délicat. Mais l'illusion ne dura pas longtemps. Les analystes affirment que c'est surtout en voyage que se connaissent et s'éprouvent les caractères. M. de Saint-Hyrieix ne tarda pas à donner une fois de plus raison à cette vérité.

Le « petit voyage », comme on appelle généralement cette pérégrination traditionnelle, entreprise par les deux époux se trouva en être un grand. Saint-Hyrieix était de la carrière. Le diplomate, pratique jusque dans ses extases, avait résolu de tirer parti de l'excursion conjugale et d'utiliser les loisirs de sa lune de miel en faveur de son avance-ment.

Une poussée d'ambition, très légitime d'ailleurs en l'état, lui avait monté au cerveau. Il voulait être ministre plénipotentiaire. M^{me} de Saint-Hyrieix n'avait-elle pas toutes les qualités requises pour devenir bientôt la plus gracieuse des ambassadrices ?

Firmin décida donc sa femme à prolonger leur voyage, de façon à visiter les légations étrangères, où il s'efforcera de nouer des relations et de planter des jalons qui le rapprocheraient rapidement de son but. Carmen fut déconcertée par ces calculs subtils. Au cours de ces allées et venues intéressées, mais peu intéressantes pour une jeune femme, la sœur de Georges, qui, au début, avait pu espérer réaliser ses rêves, ne tarda pas à voir clair dans son cœur.

Elle attribua à une sorte d'égoïsme personnel les plans auxquels son mari l'associait, bien qu'il lui jurât qu'il ne s'agissait que de leur bonheur commun. Elle perça à jour cette nature concentrée, qui rapportait tout à sa vanité et s'inclinait seulement devant les puissances du jour.

Le ton compassé et protecteur que son mari gardait dans toutes les occasions de la vie lui déplut souverainement. Carmen, si expansive, si affectueuse, si aimante, se heurtait à chaque instant à une solennité commandée, peut-être, par le protocole, mais qui faisait bondir d'impatience la chère enfant.

Le doute ne fut plus permis ; la jeune femme, désabusée, énervée, écoeuvée, constata qu'elle n'avait jamais aimé son mari et qu'elle ne l'aimerait jamais. Elle eut un accès de désespoir et s'accusa d'abord d'ingratitude ; mais elle ne parvint pas à se condamner.

Pour Carmen, en effet, Firmin était tout simplement un ambitieux vulgaire, non pas un ambitieux ardent, passionné, à grandes envolées et à vastes aspirations ; mais c'était un calculateur glacé, un de ces flematiques, étroits et prudents, pour lesquels le monde se résume en un mot : Intérêt.

Un sentiment de souffrance passait sur le front de la jeune femme. Et tous ses rêves enthousiastes de vierge, ses exquises chimères d'amour réciproque, de tendresse partagée, ses visions ensoleillées de bonheur éternel, au bras d'un être cher, à qui l'on rend avec usure l'adoration dont il vous enveloppe, tout cela aboutissait à cette glaciale et implacable réalité.

Saint-Hyrieix et sa femme étaient à Pétersbourg. Carmen ne s'ennuyait pas trop en Russie, pourtant la jeune femme faisait déjà des préparatifs de retour, quand Firmin entra dans sa chambre.

— Ma chère amie, s'écria-t-il, j'ai trouvé dans mon courrier une lettre très intéressante...

— Carmen l'interrompt.

— J'espère qu'elle ne nous oblige pas à d'autres voyages.

— Non !... seulement...

— Il est convenu que nous rentrons en France... Il me tarde d'embrasser ma mère, mon frère, ma belle-sœur...

— Moi aussi, ma chère Carmen, je

désire goûter ces douces joies de famille... mais nous n'aurons à compter qu'avec une petite modification d'itinéraire.

— Laquelle ?

— Il est important que nous passions par Stockholm.

Carmen porta la main à son cœur pour en comprimer les battements.

— Oui, continua tranquillement son mari, la lettre dont je vous parlais est du marquis de Birague... C'est lui qui représente en ce moment la France là-bas... Il s'intéresse beaucoup à moi et il se fait fort de m'indiquer certaine marche à suivre qui me conduise à ce poste...

M^{me} de Saint-Hyrieix s'écria, frémissante :

— Je vous en prie, n'allons pas en Suède !

— Et pourquoi ? interrogea le diplomate, sursautant.

— Parce que... parce que... Je vous l'ai dit tout à l'heure... Nous sommes attendus à Paris... Notre absence n'a que trop duré.

— Nous ne ferons que passer à Stockholm... La ville est d'ailleurs très intéressante.

— Monsieur, poursuivit Carmen, je vous en prie, ne changeons rien à ce qui a été arrêté entre nous...

Il eut un clappement de langue indiquant sa contrariété.

— Je ne comprends pas, fit-il, tout en semblant descendre à discuter ce caprice... Ce retard sera insignifiant... Le marquis de Birague sait que je suis à Pétersbourg ; il n'admettrait pas que je refuse de répondre à son appel... C'est moi qui ai sollicité ses bons offices... La Suède n'est-elle pas d'ailleurs sur la route de la France ?

Carmen ne répondit rien, ses yeux se voilèrent et son cœur battit à tout rompre. Son mari tenait-il donc à ce qu'elle revît Robert d'Alboize ?

— Eh bien ! reprit Saint-Hyrieix, avec une pointe d'ironie, vous résignez-vous ?

— Je vous obéirai, répondit-elle.

Ce fut par une matinée enchantée que M. et M^{me} de Saint-Hyrieix arrivèrent dans la capitale de la Suède. C'était le 15 juin. Il y avait deux mois que le voyage de noces durait.

Le lendemain de leur arrivée, il y avait précisément une soirée à la légation de France. Saint-Hyrieix n'avait pas perdu son temps. Il était allé immédiatement rendre visite à M. de Birague, et il s'était entretenu longuement avec ce personnage qui, à force de patience et de ténacité, avait fini par s'imposer dans les cercles politiques.

Naturellement, Saint-Hyrieix était parti en emportant une invitation pour le lendemain. La présomption et la vanité de Firmin n'avaient pas fâché Carmen ;

malicieusement, retrouvant son esprit de jeune fille, elle avait fait une rapide réflexion sur l'aveuglement de son seigneur et maître, qui voulait qu'elle fût resplendissante au moment où elle allait revoir le capitaine.

Toutefois, elle eut une légère inquiétude. Saint-Hyriex, parmi les personnes qu'il avait nommées comme ayant eu l'insigne honneur de le voir déjà, n'avait pas mentionné l'attaché militaire. Le début de la soirée ne rassura pas la jeune femme, malgré le succès flatteur obtenu tout de suite par sa beauté et son élégance.

Soudain, les yeux de Carmen brillèrent. Son cœur battait avec violence et son visage rayonna d'un bonheur indicible. Robert d'Alboize venait d'entrer.

Le marquis de Birague accueillit le capitaine avec un empressement marqué.

Arrivez donc, mon cher capitaine... Je vais vous présenter à de nouveaux arrivés, lui dit-il, des compatriotes.

Robert d'Alboize se trouva tout à coup en face de Carmen et de Saint-Hyriex. L'officier pâlit, tant la commotion qu'il reçut au cœur fut violente. Il se troubla un moment. Son regard, fixé sur Carmen, contenait une expression de tendresse si intense, que la jeune femme ressentit le même choc.

Le marquis de Birague présenta avec une politesse raffinée.

— Madame de Saint-Hyriex... Monsieur de Saint-Hyriex.

Le front de Robert devint encore plus pâle sans que le moindre muscle de son visage tressaillît pourtant. Il savait Carmen mariée ; il avait reçu une lettre de Georges lui annonçant févèrement ; mais il se disait qu'il ne reverrait plus celle dont il garderait éternellement le souvenir.

Birague continua :

— Le capitaine Robert d'Alboize, qui revient de Christiania et qui a l'heureuse fortune de rentrer à Stockholm précisément pour assister à cette soirée.

Firmin et Robert se serrèrent la main. Carmen tendit la sienne à l'officier, qui la pressa en tressaillant.

Carmen et Robert se regardèrent encore. Le saisissement du jeune homme persistait ; la jeune femme semblait le lui reprocher par un sourire mélancolique et résigné. Robert réussit enfin à se maîtriser. Toute contrainte avait disparu.

Carmen et Robert s'entretenaient très amicalement. L'officier ne fit aucune allusion au mariage de la jeune femme. Ils causèrent de Georges et d'Hélène, de la comtesse douairière de Kerlor, du beau pays de Bretagne. Elle questionna l'officier au sujet de son avenir.

Il répondit que sa situation n'avait pas changé ; cependant, d'après certains indices, il ne lui semblait pas impossible

qu'il rentrât bientôt en France. Il ne put réprimer un soupir et s'écria :

— Nous sommes destinés à nous revoir, et toujours de la même façon fugitive... Je ne passerai guère qu'une semaine à Paris... Mais cela me ferait beaucoup de peine si je ne vous y voyais pas... Vous voulez bien me conserver mon titre d'ami ?

— Certainement, monsieur d'Alboize... Et c'est vous qui me chagrineriez si vous l'oubliez.

Un ravissement les enveloppait ; chacun s'efforçait de ne pas voir la situation de l'autre ; ils s'abandonnaient à la joie de se trouver ensemble et se refusaient à croire que le lendemain ils pourraient être de nouveau séparés. Leur bonheur était très pur, très chaste ; ils subsistaient inconsciemment la loi qui les attirait l'un vers l'autre sans la moindre idée de se défendre. L'enchantement ne cessa qu'au moment où M. de Saint-Hyriex revint prendre possession de sa femme.

— Je vous remercie, dit Firmin à Robert, d'avoir bien voulu servir de cavalier à madame de Saint-Hyriex... Vous ne vous figurez pas, mon cher capitaine, combien mon métier est absorbant.

Avant de prendre congé de Robert d'Alboize, le mari, restant dans la note classique, n'oublia pas d'inviter l'officier à les venir voir au Grand Hôtel.

Au fond, Saint-Hyriex agissait dans le même esprit d'égoïsme qui était invariablement le fond de sa nature. Il se disait que M. d'Alboize les piloterait dans Stockholm et leur indiquerait les excursions les plus agréables.

Robert promit que, dès le lendemain, il se mettrait aux ordres de M^{me} de Saint-Hyriex.

Carmen ne cessa de penser à Robert d'Alboize. Elle l'avait retrouvé comme le jour où ils s'étaient dit adieu à Kerlor, quand ils avaient encore la force de sourire, malgré le deuil qui régnait dans leur cœur.

Était-il défendu à la jeune femme d'admirer ce loyal garçon ? Ne pouvait-elle lui garder l'amitié la plus profonde.

Le lendemain, on déjeuna à Hasselbacken, un pavillon enfoui sous les frondaisons du Djurgarden ; ce fut un moment délicieux. Robert d'Alboize ramenait toujours la conversation sur Kerlor ; il était heureux de se rappeler les heures bénies qu'il avait passées auprès de la jeune fille. Carmen apprit à l'officier que Georges et Hélène se préparaient à retourner en Bretagne.

La comtesse Georges de Kerlor allait bientôt être mère ; selon toutes les prévisions, le nouvel héritier viendrait au monde dans le domaine séculaire.

Avec sa franchise bien connue, M^{me} de Saint-Hyriex raconta à Robert ce qui s'était passé à la suite de la faillite du

Crédit général de l'Ouest. La fortune mobilière de la famille avait été très menacée. On avait réussi pourtant à atténuer les pertes d'une façon sensible, puisque les dividendes distribués se montaient à cinquante pour cent.

Carmen, avec son équité reconnaissante, rendit pleine justice au désintéressement de M. de Saint-Hyrieix. Ce n'était pas que la jeune femme voulût faire comprendre à M. d'Alboize pourquoi elle avait épousé Firmin ; mais elle estimait qu'elle devait ce témoignage de gratitude à son mari, et, en même temps, elle tenait à ce que l'officier n'ignorât rien de sa vie et de ce qui avait motivé sa résolution.

Puis ils se mirent à parler de Paul Vernier.

— Que devient-il, ce Michel-Ange ? demanda Firmin avec la condescendance un peu railleuse d'un grand homme politique pour un artiste.

Robert avait justement reçu une lettre de Paul au commencement du mois. M. et M^{me} Vernier, installés à Paris ; habitaient une maison près de l'Observatoire. Le sculpteur avait un atelier très grand, où il travaillait avec fougue, préparant des chefs-d'œuvre pour l'année suivante. Il comptait sur une médaille au Salon. Son existence matérielle était assurée, grâce à la commande faite par M. Silverstein, le richissime financier, qui avait confié à l'artiste la décoration de son hôtel en construction.

Robert d'Alboize était heureux de parler de son ami Paul. L'officier formait les vœux les plus sincères pour la réussite du sculpteur qu'il affectionnait à l'égard d'un frère. L'intimité grandissait entre Robert et Carmen. Les jeunes gens éprouvaient un genre de vertige très particulier ; et ils ne faisaient rien pour le combattre. Quand la réflexion venait, ils cherchaient à s'étourdir et à ne pas écouter la voix de la raison.

L'heure du départ allait bientôt sonner, à quoi bon rogner ce bonheur qui allait s'évanouir sur un ordre du mari ?

Quand Carmen fut seule, il lui sembla qu'un voile épais se déchirait. Elle aimait Robert d'Alboize, non plus comme une amie fidèle et dévouée, mais en amante, sinon en maîtresse. Elle l'aimait de toutes les forces de son âme.

Le sentiment qui étreignait la jeune femme était une douleur cruelle, douleur faite de craintes, de regrets, de colère contre la destinée. Dominant le tout, Carmen s'irritait d'avoir franchi, sans qu'elle s'en doutât, l'abîme qui sépare l'amitié de l'amour. Elle se révoltait contre elle-même, indignée de sa faiblesse, furieuse de cette domination lente qui lui l'opprimait malgré tous ses efforts. Son exaspération était d'autant plus grande qu'elle n'avait plus ni force ni volonté pour échapper à cette prise de possession.

Ce fut la destinée que Carmen accusa avec véhémence. Pourquoi avait-elle épousé Saint-Hyrieix ?

L'officier l'aimait aussi, éperdument. Dans les traits pâlis du jeune homme, dans ses grands yeux noirs, illuminés du feu de son âme, Carmen lisait les nuits d'insomnie, passées à songer à elle. Dans l'exaltation de ses regards, dans le frémissement de ses lèvres, elle sentait la flamme, la passion. Il ne voulait pas parler, car le devoir lui imposait le silence, et pourtant Carmen devinait la fièvre de Robert, puisqu'elle en souffrait elle-même.

— Pourquoi Dieu nous séparerait-il, après nous avoir créés l'un pour l'autre ?

Mais avait-elle le droit de laisser son esprit errer ainsi dans ces rêveries que l'on pourrait qualifier de criminelles ? Non ! elle ne deviendrait pas coupable !

Coupable !... Mais ne l'était-elle pas déjà par la pensée ? Mariée d'hier, ne venait-elle pas de sentir germer en elle, pour la première fois, l'adultère de demain ?

Elle fut secouée par un long frisson. Elle tomba à genoux, et à travers un sanglot, elle murmura cette prière, de la voix la plus fervente :

— Mon Dieu ! secouez-moi !... J'aime Robert d'Alboize !... je l'aime !... Puisque je ne peux plus lutter contre lui, accordez-moi du moins la force de me défendre contre moi !...

Le lendemain, M^{me} de Saint-Hyrieix dit à son mari :

— Le séjour de Stockholm est charmant, mais nous ne pouvons le prolonger indéfiniment... Je vous saurai un gré infini de prendre vos dispositions pour un prompt départ.

Firmin redevint talon rouge. Il répondit galamment :

— Vos désirs sont des ordres, ma chère Carmen...

Le soir, M. de Saint-Hyrieix, qui, naturellement, était allé à la légation, dit à sa femme :

— Ma chère enfant, nous partons après-demain.

Carmen ressentit un choc violent au cœur ; et pourtant, c'était elle qui avait demandé l'éloignement.

— Oui, continua Firmin avec un sourire plein de sous-entendus, mais que sa femme ne remarqua pas... Seulement, vous voudrez bien m'accorder une petite compensation.

Carmen s'était ressaisie ; elle avait la conviction qu'elle échappait à un immense danger, et répliqua :

— Je vous accorde ce que vous voudrez, pourvu que nous quittions la Suède.

— Eh bien ! poursuivit-il, nous ne rentrons pas directement en France.

Carmen eut un geste si vif de protestation que le diplomate se hâta de s'expliquer. On verra que ce n'était pas en

vain qu'il avait pris ces précautions oratoires.

— Le marquis de Birague m'a déclaré que je devais passer par Copenhague... J'y verrai un personnage très influent qui interviendra d'une façon sérieuse en ma faveur... J'ai promis.

Carmen poussa un soupir de lassitude. Firmin l'observait et paraissait assez ennuyé ; pourtant, il avait encore quelque chose à dire. Il le fit avec un débit précipité :

— De Copenhague, où notre séjour sera court, nous irons à La Haye et à Amsterdam, où nous ne ferons que passer...

Carmen s'écria :

— C'est abusif... Et je désire...

Il l'interrompit d'une voix qu'il s'efforçait de faire caressante :

— Attendez ! attendez, chère enfant, avant de méconnaître mes intentions... A mon tour, je veux vous récompenser de votre gentillesse... Nous prendrons le bateau à Amsterdam... et nous débarquerons à Brest.

— A Brest ! fit-elle comme un écho.

Immédiatement, la jeune femme se rasséna.

— Parfaitement, chère amie... Nous arriverons au moment où votre mère, votre frère et votre belle-sœur seront installés dans leur domaine... Etes-vous contente ?

— Très contente ! fit-elle, car je vous avoue que je ne m'attendais pas à rentrer si tôt en Bretagne.

Elle commença ses préparatifs de voyage. Quand M. d'Alboize vint à l'heure habituelle, ce fut lui qui dit, avant de savoir ce que le couple avait résolu :

— Je viens de recevoir une lettre de Paris, où l'on m'annonce que je suis sur le point de changer de poste.

Carmen réprima un tressaillement involontaire ; elle eut tout de suite un étrange pressentiment.

— Par exemple ! s'écria le mari, ce serait drôle si vous partiez en même temps que nous... Nous quittons Stockholm demain.

Un voile de tristesse passa sur le front de l'officier ; il répondit :

— Mon départ ne sera pas aussi précipité... Cependant, dans mon métier, les choses vont rapidement.

— Et où iriez-vous ? questionna Saint-Hyrieix.

— Je n'en sais rien... D'ailleurs la lettre à laquelle je fais allusion est toute confidentielle.

— Mais, reprit Firmin, la tradition veut que l'on vous accorde un congé en changeant de poste.

— C'est vrai, répondit Robert.

— Alors, vous viendrez nous voir en Bretagne.

Robert regarda Carmen, qui détournait les yeux. Saint-Hyrieix insista :

— J'espère bien que vous n'hésitez pas à nous faire ce plaisir.

L'officier répondit avec une certaine gêne :

— Je vous rappelle que rien n'est définitif... En outre, mon ami Paul Vernier est à Paris maintenant...

— C'est possible ; mais vos amis Kerlor et Saint-Hyrieix seront en Bretagne...

« Promettez-nous que, le cas échéant, vous n'oublierez pas notre invitation.

— Je vous le promets, répondit l'officier.

Au moment des adieux, Carmen et Robert avaient fait appel à toute leur énergie ; ils ne se trahirent pas. Ils échangèrent un long regard qui semblait dire :

— Est-il possible que nous ne nous reverrions jamais ?

A Copenhague, Carmen sortit peu. Elle restait insensible aux charmes de la cité danoise et de ses environs fleuris. Robert d'Alboize n'était plus là. Enfin, un beau matin, le mari dit à sa femme :

— Je crois avoir réussi ; nous n'avons plus rien à faire à Copenhague... En route pour Amsterdam.

Le 20 juillet, M. et M^{me} de Saint-Hyrieix s'étaient embarqués sur le paquebot hollandais le *Prins-Hendrik*. La jeune femme éprouva le besoin d'être seule, rien ne poussant à la rêverie comme la contemplation de la mer.

Elle fut servie à souhait, car son mari, après les premiers tours de l'hélice, déclara qu'il se retirait dans sa cabine pour y compulsier ses notes de voyage. Au fond, Firmin ne se sentait pas très à son aise par le roulis et le tangage qui se dessinaient déjà, bien que la mer fût calme.

Carmen savoura sa délivrance en exhalant un long soupir de soulagement. Elle vint à l'avant aspirer les bouffées violentes d'air salé dont la brise marine fouettait son visage. Accoudée sur le bastingage, l'œil perdu dans l'immensité de l'horizon verdâtre qui l'enveloppait, elle songeait.

Tout d'abord ses pensées furent imprécises ; elles flottaient capricieusement comme des nuages légers. Puis, le nom de Robert revint sur les lèvres de la jeune femme ; elle évoqua la physionomie de l'élu. Elle se souvenait de leurs conversations à Kerlor, le jour du mariage de Georges et d'Hélène, touchant les êtres que entrevoient en une seconde fugitive le pur idéal qu'ils ont rêvé toujours.

Hélas ! Carmen et Robert s'étaient revus ! Le cœur de la jeune femme se contracta douloureusement : elle étouffa un gémissement, pendant que ses yeux étaient noyés de larmes amères.

Elle était ainsi depuis longtemps, ne

sentant pas les pleurs qui coulaient de ses paupières sur ses mains brûlantes de fièvre, regardant, sans en voir la splendeur, le firmament qui s'illuminait d'étoiles.

Tout à coup, une voix pénétrante et profondément attendrie, murmura ces mots :

— Vous pleurez !

Elle se retourna, terrifiée. C'était Robert d'Alboize qu'elle avait devant les yeux. Il était vêtu de l'uniforme élégant et sévère que portaient alors nos officiers d'état-major en petite tenue. A sa vue, Carmen dont la stupéfaction tenait du saisissement, étancha ses larmes d'un geste nerveux. Robert continua de la même voix tremblante d'émotion :

— Vous souffrez donc, Carmen ?

Elle voulut essayer de lutter contre lui, contre elle-même, et regardant en face l'officier, elle répliqua :

— Vous oubliez, monsieur d'Alboize, que je m'appelle M^{me} de Saint-Hyrieix... Je ne puis accepter votre compassion.

Robert eut un mouvement pour répondre ; mais le regard enflammé de la jeune femme arrêta les paroles sur ses lèvres.

Ses traits exprimèrent alors l'angoisse la plus poignante ; ses yeux devinrent humides. Cependant, serrant les poings, il sembla appeler à lui toutes les ressources de sa volonté. Il salua profondément Carmen ; il allait s'éloigner, quand elle l'arrêta du geste.

— Et d'abord, comment êtes-vous là ? murmura-t-elle, se demandant si elle ne rêvait pas.

Il répondit :

— L'ordre que je prévoyais est arrivé... Je me suis souvenu de ce que m'avait dit M. de Saint-Hyrieix... J'ai voulu faire le voyage avec vous... Il n'y avait pas une minute à perdre... Je suis arrivé juste au moment où le navire levait l'ancre... Je vous cherchais, vous et votre mari, pour vous serrer la main... Est-ce ma faute si c'est vous que je rencontre seule ?... ne suis-je donc plus votre ami ? Elle voulut se débattre.

— Laissez-moi ! dit-elle... je vous en supplie !

Robert d'Alboize se retira. Quelques heures après son embarquement, M. de Saint-Hyrieix, en consultant le livre de bord, était tombé des nues en lisant le nom du capitaine Robert d'Alboize.

Les deux hommes s'étaient bien vite rencontrés ; Robert avait fourni au mari de Carmen les explications que nous savons. Firmin avait été enchanté ; tout de suite, il avait été prévenir sa femme.

Tacitement, Carmen et Robert avaient compris que leur première entrevue sur le bateau devait être ignorée de M. de Saint-Hyrieix.

Le commerce amical qui régnait à Stockholm entre le jeune officier et le

ménage avait repris son cours à bord du *Prins-Hendrik*, sans aucun changement appréciable de la part d'aucun d'entre eux.

Ce soir-là, après le dîner, une longue conversation s'engagea entre les passagers restés au salon. Carmen ne voulait pas monter sur le pont : elle craignait trop d'y rencontrer Robert. Elle n'aurait pu résister au besoin de lui demander pardon pour la façon dont elle l'avait accueilli quand il lui était apparu sur le navire ; elle redoutait une trahison de ses nerfs.

Robert, très calme en apparence, s'était entretenu avec la jeune femme, devant Saint-Hyrieix, comme si tous trois séjournaient encore à Stockholm. Lui aussi s'efforçait de ne plus se trouver seul avec Carmen. Il se reprochait sa faiblesse. Il avait eu tort de venir s'embarquer à Amsterdam, comme s'il cherchait, par cette apparition romanesque, à troubler davantage le cerveau de la jeune femme.

Chaque passager, après s'être mutuellement souhaité le bonsoir, reprit le chemin de sa cabine.

Le *Prins-Hendrik*, malgré le voile opaque qui commençait à l'envelopper suivant les prévisions du commandant, filait allègrement ses douze nœuds. L'officier de quart était naturellement à son poste, s'efforçant de scruter de son œil expérimenté les profondeurs du brouillard.

Robert d'Alboize, quand il avait serré les mains de Carmen et de Firmin, ne s'était pas rendu dans sa cabine ; il était monté sur le pont, où il était sûr de ne rencontrer que les hommes de service. Le jeune officier fumait un cigare, se promenant de long en large.

Soudain, un coup de sifflet de commandement terrible, épouvantable, déchira le silence de la nuit...

— Vire à bâbord ! hurle l'officier de quart.

Un déchaînement de vapeur envahit le pont d'un nuage blanc qui semble lutter contre le nuage jaunâtre du brouillard.

Et les coups de sifflets continuent à retentir, pressés, haletants. Puis, les exclamations, les cris, les formes des matelots et une immense, une effroyable clameur des passagers se levant en sursaut, épouvantés, fous de terreur...

A vingt mètres ; à dix mètres, à cinq mètres, apparaît, malgré les ténèbres, énorme, fantastique, monstrueuse, une masse colossale, marchant à toute vapeur arrivant droit comme une locomotive, comme un boulet, au travers du paquebot...

Pas le temps de crier... C'est la mort...

Un choc, un écrasement atroce, qui glace le sang dans toutes les veines. Le bateau abordeur passe, filant dans l'obscurité complice de son crime inconscient.

On entend encore un bruit de cordes brisées, de poutres cassées, un enchevêtrement de manœuvres que rompt brusquement un coup sec... C'est tout.

Le *Prins-Hendrik* était coupé en deux. Le vaisseau meurtrier fuyait dans la nuit, silencieux, terrifié par les cadavres qu'il laissait là...

Alors, à la lueur des falots allumés de toutes parts, apparurent des groupes d'êtres humains suspendus à tous les cordages, grimpant à tous les mâts, s'accrochant aux débris, tandis que le morceau de navire s'enfonçait de plus en plus dans la mer, dont les flots clapotaient doucement, semblant — comme une mère ferait pour endormir son enfant — les caresser pour les endormir dans la mort.

Puis, un grand tourbillon... L'eau forme un vaste entonnoir, une sorte de coupe gigantesque où tout sombre...

Un sanglot atroce s'échappe de deux cents poitrines, un spasme de douleur, un cri de désespoir... un seul !... Puis, plus rien !... La mer continue à onduler doucement, envahissant maintenant l'arrière du paquebot, attirant le reste de sa proie.

Le capitaine avait commandé :

— Les canots à la mer !

Et l'obéissance est si profondément ancrée dans le cœur du marin, que, comme à la manœuvre, les matelots survivants exécutaient l'ordre simplement, presque froidement, tout en sentant manquer sous leurs pieds le sol fragile, tout en sentant se poursuivre, rapide et irrévocable, l'engloutissement...

Pour les passagers de l'avant, il n'y avait eu que l'horreur de la mort, fatale, inexorable, mais presque immédiate.

Les passagers privilégiés de l'arrière avaient, eux, le temps de souffrir leur agonie. L'instinct de la conservation leur en réservait toutes les affres. Le débris ne s'enfonçait plus que lentement, comme si l'océan, déjà rassasié, voulait se reposer avant d'engloutir le reste.

Et dans l'obscurité, trouée par la lueur sinistre de quelques torches, les femmes, demi-vêtues, couraient, folles, se heurtaient, pleurant, suppliant, demandant grâce !... Les hommes devenaient des brutes, voulant la vie, la voulant de gré ou de force. Ils se poussaient, se battaient à coup de poings, à coups de pied.

Tout à coup, une barque chavira, trop chargée d'un côté. Il y eut une nouvelle lutte, une lutte dans l'eau à qui se raccrocherait à cette barque retournée, une lutte horrible.

En même temps, ce qui restait hors de l'eau du *Prins-Hendrik* tourna rapidement sur lui-même comme une topie. Un immense tourbillon. Puis un hideux et formidable bouillonnement, un effroyable glouglou...

Le second acte du drame avait à peine duré dix minutes.

Quelques épaves flottant de-ci de-là, quelques têtes de nageurs luttant encore désespérément, indiquaient seules le sinistre. Et puis des cadavres ballottés par les vagues...

Mais au moment suprême, on eût pu voir une forme blanche, debout contre un des débris du vaisseau brisé, et souriant à la mort, qui était là, toute proche, souriant à des rêves, souriant aux étoiles d'or qui scintillaient au ciel — car le brouillard s'était dissipé — et qui laissaient tomber leur pâle et mystérieuse clarté sur le terrible ensevelissement.

Personne auprès d'elle !... C'était Carmen...

Enveloppée d'un grand peignoir de cachemire blanc, Carmen attendait stoïquement, dédaigneuse d'une lutte impossible, vaillamment résignée. Cependant, au moment où elle comprit que tout était fini, où la mer, violant le dernier refuge de la jeune femme, allait lécher ses pieds nus, un nom, un cri suprême, monta aux lèvres de Carmen.

Puis, fermant les yeux, elle s'abandonna...

.....

.....

Tout à coup, deux bras l'étreignirent et la jeune femme se sentit enlacée à un corps d'homme. Les flots les engloutissaient ; elle sentit qu'ils plongeaient tous les deux, peut-être dans les abîmes sans fond.

Elle resta quelques secondes presque paralysée, comme si, déjà, elle ne vivait plus ; puis elle devint moins insensible...

Elle devina que les deux bras nerveux qui l'avaient saisie la hissaient sur une épave et l'y attachaient solidement par la longue cordelière de soie de son peignoir.

Ensuite, elle comprit qu'elle flottait sur les vagues, comme bercée par leur remous lent et tranquille. Une impulsion vigoureuse et uniforme la poussait en avant. Elle se rendit compte que le bras de quelqu'un, qui nageait derrière elle, dirigeait sa fragile embarcation. Carmen ne pouvait distinguer les traits de son sauveur, et pourtant elle était rassurée, presque souriante.

Tout à coup, malgré son inconscience, elle perçut un immense sifflement interrompu et saccadé, pareil au vent qui pleure dans les longs corridors d'un vieux château. Puis elle fut de nouveau soulevée hors de l'eau, entre les bras qui l'avaient arrachée à l'horrible mort, et déposée sur une sorte de plancher.

L'impulsion qui la dirigeait au milieu des flots avait cessé. Carmen ouvrit les yeux.

Elle était sur la plate-forme d'une de ces immenses bouées de sauvetage que le génie maritime place à quelque distance des grands ports. Le sauveur prenait place à côté d'elle.

Haletant, à bout de forces, l'homme aurait disparu avec son fardeau s'il n'avait réussi à atteindre la bouée.

— Vous êtes sauvée, lui dit une voix qui lui causa des délices inouïes.

Alors, le même nom que Carmen avait prononcé sur le navire sombrant, elle le redit avec un accent infini de tendresse et de reconnaissance :

— Robert !

Il répondit :

— Carmen !

C'était bien Robert d'Alboize qui la tenait dans ses bras. Ils avaient atteint un flot, presque à fleur d'eau à l'endroit où ils avaient abordé, mais qui s'élevait plus loin à une certaine hauteur. L'îlot n'était pas aride ; entre les rochers, une végétation avait poussé.

La jeune femme tremblait comme une feuille ; le séjour dans l'eau, l'émotion, la brise qui s'élevait aux premiers rayons de l'aurore la glaçaient, et, cependant, une chaleur divine lui réchauffait le cœur.

Robert avait très froid aussi. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, inconsciemment ; il vit de petits arbustes.

Machinalement, il porta la main à la poche de son pantalon trempé d'eau. Il eut un geste de satisfaction, suivi bientôt d'un mouvement de déception ; cependant, il dit à Carmen :

— Courage !

— Je n'en manquerai pas auprès de vous, sourira-t-elle.

Robert tira de sa poche une petite boîte nickelée : il fit jouer le ressort et tira une allumette bougie. Il essuya la boîte sur l'herbe très sèche et frotta successivement et sans succès une douzaine d'allumettes. Enfin, il poussa un cri de joie. L'une d'elles, restée sèche au milieu des autres, s'était enflammée. Arrachant des branches, des broussailles et des brindilles, Robert eut vite fait de former un bûcher, auquel il mit le feu. La flamme pétilla bientôt.

La chaleur de ce foyer improvisé commença à sécher les vêtements des naufragés. La jeune femme murmura :

— Il semble que je suis plongée dans un rêve délicieux... Sommes-nous encore à Stockholm ?... Ah ! Robert !... mon ami... mon sauveur... Je vous ai...

Elle n'acheva pas ; les lèvres du jeune homme s'unissaient aux siennes... Et c'est là, sur ce frêle asile, se croyant encore ballottés par les vagues et perdus au milieu de l'Océan, sans savoir si la mort avait même abandonné sa double proie, que leurs cœurs s'unirent

et se donnèrent dans un premier et suprême baiser !

La comtesse douairière, Georges et Hélène étaient revenus à Kerlor depuis dix jours. La jeune femme approchait du terme de sa grossesse.

Il avait été décidé que l'enfant naîtrait sur le sol breton, dans le château des aïeux, dont on espérait qu'il aurait la vaillance et les vertus.

Nous avons dit que toute la fortune des Kerlor n'avait pas été perdue dans la faillite du *Crédit général de l'Ouest* ; les jeunes époux avaient pris bravement leur parti de la situation. Hélène, qui avait laissé à la femme de charge, M^{me} Crépin, le soin de gérer les dépenses de la maison, ou du moins du jeune ménage, comprit la nécessité de s'occuper d'une foule de petits détails, dont elle ne soupçonnait pas l'importance.

M^{me} Crépin, une parente de Monique Aubierge, — l'institutrice de M^{lle} Yolande de Guidelvinec — était entrée à Kerlor au moment du mariage du comte Georges. Elle avait été recommandée et présentée par Mariana.

La comtesse douairière ne souffrait pas de cette catastrophe financière qui en eût terrassé tant d'autres ; le but rêvé par Georges, Hélène et Carmen était atteint. Cependant M. de Kerlor était beaucoup moins résigné qu'il n'en avait l'air. En sa qualité de grand seigneur, il méprisait la fortune ; mais il la voulait pour sa femme, pour cet héritier attendu. Aussi, avait-il résolu de prendre un parti énergique dès que les circonstances lui permettraient de mettre ses projets à exécution. Il voulait à tout prix regagner le demi-million que Jacques Ronan-Guinec lui avait enlevé.

D'ailleurs, le jeune gentilhomme ne voulait pas rester dans l'oisiveté. Plus que personne, dans son monde, il comprenait la nécessité de mettre en œuvre toutes les forces latentes qui permettent à un homme, si haut qu'il soit placé, de ne pas rester un inutile. Ce n'était pas Hélène qui aurait combattu chez son mari ces louables intentions, elle ne discutait que sur l'opportunité des mesures à prendre.

La maman et la jeune femme s'étaient réinstallées en Bretagne avec une vive satisfaction, et Georges l'avait certainement partagée. Au milieu de cette période d'attente, une lettre de Carmen était arrivée, annonçant son prochain retour avec son époux ; toutefois, la date n'était pas précisée.

Après le déjeuner, Hélène et sa belle-mère avaient déclaré à Georges qu'elles ne sortiraient pas ; le ciel était incertain et des menaces d'orage planaient. La jeune femme s'adressa à son mari :

— Nous ne voulons pas vous condamner à rester au château.

— Non, bien certainement, appuya la mère, et nous exigeons que tu fasses ta promenade habituelle.

Georges se proposait de faire seller son cheval, lorsqu'il se ravisa, et commanda à Toussaint d'atteler le « buggy ». M. de Kerlor conduirait, son serviteur l'accompagnerait.

Après avoir embrassé sa mère, et sa femme, il partit, déclarant qu'il ne resterait que deux heures dehors. En voiture, Georges pensa à la lettre de Carmen ; il avait hâte de revoir sa sœur ; sans doute, à cette heure, elle n'était pas loin de la Bretagne.

Il se souvint que le bateau sur lequel les époux devaient faire la traversée s'appelait le *Prins-Hendrik*. Georges allait tout simplement se rendre à Brest et demander dans les bureaux de la navigation si l'on attendait ce navire, qui était peut-être déjà signalé.

Le buggy suivait la route qui longeait la mer. Tout à coup, Georges de Kerlor s'interrompit dans ses réflexions.

A un coude de la route, il aperçut un groupe d'hommes et de femmes s'agitant tumultueusement. Georges tressaillit.

— Tu vois, Toussaint ? fit-il.

— Mais oui, monsieur le comte, m'est avis que ça a l'air de chauffer, là-bas... Les gars sont tout en ébullition.

— Qu'est-ce donc ? se demanda M. de Kerlor.

Il pressa l'allure du poney et atteignit bientôt un homme, qui, détaché du groupe, courait de toutes ses forces vers le village, encaissé dans la vallée à quelque distance de la route.

— Hé ! Julian ! appela Georges... Que se passe-t-il donc ?

Julian s'arrêta dans sa course. Il respira bruyamment et répondit :

— Ah ! monsieur le comte... Quel malheur !... Quel malheur !... Un abordage !

— Un abordage !

— Oui, expliqua Julian, cette nuit... Le temps était si beau qu'il ne peut s'agir d'autre chose.

— C'est près d'ici ? demanda Georges.

— Pas loin, bien sûr... La marée, en revenant, a déjà rejeté bon nombre d'épaves... C'est comme ça que nous avons appris le sinistre... Nous avons déjà relevé trois cadavres sur la grève... Le flot monte encore, on s'attend à en trouver d'autres.

— Et pas un vivant ?... Pas un de ces corps qu'on puisse venir à ranimer ?

— Jusqu'ici, pas un seul... Ceux qu'on a trouvés ont bien rendu l'âme.

— Mon Dieu ! fit Georges avec la plus grande pitié.

Julian reprit :

— Pour sûr les vagues en ramèneront d'autres... On prépare des secours et des brancards... tandis que les gens vont

battre la côte et chercher sur les grèves d'alentour.

— Je vais vous aider ! s'écria Georges.

Et, jetant les rênes à Toussaint, le comte sauta à bas de sa voiture.

— Allons, camarades !... à l'œuvre !

Les Bretons accueillirent avec enthousiasme le jeune châtelain et s'apprêtèrent à lui obéir. Sous sa direction, plusieurs détachement se formèrent et, se partageant les criques voisines, partirent dans des directions différentes, afin d'explorer la grève dans ses recoins les plus cachés.

La funèbre recherche durait depuis plusieurs heures. Cinq autres cadavres s'étaient ajoutés à ceux que le flot avait déjà rendus. Quant au nom du navire perdu, à une indication quelconque sur son origine ou sa destination, rien dans les épaves recueillies ne pouvait encore fournir le moindre renseignement.

La nouvelle de la catastrophe s'était rapidement propagée, et les secours étaient arrivés nombreux et actifs. Le jour commençait à baisser. Toute la population du littoral, échelonnée sur la côte, fouillait les moindres anses, cherchant dans le creux des rochers, explorant les algues et les varechs.

Au premier rang des travailleurs, Georges se signalait, plus empressé, plus audacieux, plus entreprenant dans ses investigations que les pêcheurs ou les marins les plus aguerris. Tout à coup, il s'arrêta... Entre deux récifs, la mer avait creusé une sorte de petit canal voûté, très étroit, un boyau long de quelques mètres et aboutissant à une sorte de bassin naturel, absolument dérobé à la vue par l'amas de rochers qui le surplombaient...

Pour pénétrer là, il fallait qu'un hasard miraculeux eût engagé une épave directement dans l'entrée du canal, et l'eût portée assez rapidement jusqu'au milieu du bassin afin que le flot qui l'aurait amenée ne fût pas assez prompt pour l'emporter en se retirant. Ce hasard extraordinaire était arrivé.

Georges, les yeux agrandis par la stupeur, s'était arrêté. Il ne respirait plus en face du spectacle qu'il avait devant les yeux...

Echoué sur un des rebords du bassin, un bordage brisé de chaloupe gisait... Cette épave tragique portait ces mots peints en blanc :

PRINS-HENDRIK

Brusquement, Georges se rappela ce nom ; c'était celui que Carmen donnait au bateau sur lequel elle avait dû s'embarquer à Amsterdam avec son mari.

Tout à l'heure, parmi les cadavres déposés à ses pieds par les vagues, Georges n'allait-il pas reconnaître celui de Carmen ? Une angoisse mortelle lui poi-



Le petit gredin avait saisi un couteau.

gnait le cœur. Et, haletant d'émotion, il s'avança encore...

Tout à coup, dans l'horreur du silence nocturne, s'éleva un râle affaibli.

M. de Kerlor bondit, franchissant les pierres, sautant les flaque d'eau, afin de voler au secours de l'être dont il avait cru percevoir l'appel suprême; les Bretons accoururent. Quelques-uns portaient des torches.

On entoura le naufragé, sur la poitrine duquel Georges de Kerlor était déjà courbé, épiant le retour à la vie. Le cœur battait encore faiblement.

— Ah! nous sauverons celui-ci! s'écria Georges.

Les pêcheurs enveloppèrent le corps dans des couvertures de laine. Deux d'entre eux s'empressèrent pour entrouvrir les lèvres violettes; ils desserrèrent les dents pour faire avaler un cordial au malheureux.

Peu à peu, le froid qui le glaçait commença à diminuer. Tandis qu'on le soulevait pour le déposer sur un brancard, un gars désigna du doigt à Georges un objet tombé sur le sable.

C'était un portefeuille de cuir jaune, à chiffre et à coins d'or. Georges regarda le chiffre. Trois lettres le composaient: F. S. H., surmontées d'une couronne de baron.

M. de Kerlor tressaillit, n'étaient-ce pas les initiales du mari de sa sœur? Il voulut regarder l'homme; mais la figure de celui-ci, décomposée, couverte de limon et de végétations marines, était méconnaissable; en outre, les deux pêcheurs portant le brancard, se mettaient déjà en route.

Georges ouvrit le portefeuille. Deux ou trois cartes de visite s'en échappèrent. Le comte y jeta fiévreusement les yeux et lut:

FIRMIN DE SAINT-HYRIEIX
Secrétaire d'ambassade

M. de Kerlor s'élança vers le funèbre cortège. En proie à une angoisse terrible, il examina M. de Saint-Hyrieix, car c'était bien lui. Firmin, les yeux clos, la bouche béante semblait avoir exhalé son dernier souffle; cependant, on ne pouvait encore se prononcer.

— Vite! au château de Kerlor! commanda Georges.

Il courut en avant pour que tout fût préparé à l'arrivée du moribond.

— Mon Dieu! gémissait le comte, Carmen est morte! Et je ne l'ai pas retrouvée!

Il entendit le bruit d'une voiture; c'était celle du docteur La Roche; le médecin venait en hâte, à la nouvelle de la catastrophe, pour donner des soins aux naufragés, s'il n'était pas trop tard, hélas! Georges dit au docteur.

— Sauvez monsieur de Saint-Hyrieix. Les hommes qui transportaient Firmin s'arrêtèrent. Le médecin s'empressa à ses côtés. Au bout d'un quart d'heure le vieux praticien s'écria:

— Il n'y a rien à craindre.
Et il se remit à l'œuvre.

CHAPITRE XIV

JEAN DE KERLOR

Georges de Kerlor précédait le cortège qui ramenait M. de Saint-Hyrieix. Le comte était dans un état de surexcitation extraordinaire. Comment allait-il apprendre à sa mère et à sa femme l'effroyable malheur?

Il était insensé d'en douter: Carmen avait péri dans les flots! Georges était affolé de douleur. Il pensait au désespoir atroce de sa mère, au violent saisissement auquel Hélène serait en proie. Dans la position de la jeune femme, une aussi terrible nouvelle pouvait avoir des conséquences auxquelles le mari ne songeait pas sans frémir.

Il franchit en courant la distance qui le séparait du château. Il arriva haletant, et jeta cette question au serviteur qui lui ouvrit la porte:

— Madame de Saint-Hyrieix?

Et, très pâle, il s'appuya contre un arbre. Le domestique répondit avec empressement, car il avait appris le sinistre:

— La sœur de monsieur le comte est arrivée...

— Saine et sauve?

— Oui, monsieur le comte.

Georges poussa un cri de joie. Avant qu'il se fût précipité dans l'allée, il voyait apparaître sa mère, sa sœur et Hélène. Elles l'attendaient.

C'était à lui de dissiper maintenant leurs autres alarmes. Dès qu'il fut à portée d'être entendu, il s'écria:

— On ramène Saint-Hyrieix! Il est vivant.

Il tomba dans les bras de Carmen, qui était blanche comme une morte.

— Ma chère Carmen... ma petite Carmen, balbutia Georges... Te voilà donc!... Ah! je me disais aussi que Dieu n'aurait pas voulu nous séparer.

La douairière répondit, pendant que le frère et la sœur s'embrassaient éperduement:

— Oui, ta sœur est sauvée par un miracle...

Georges continua:

— C'en est un autre qui m'a permis de retrouver Saint-Hyrieix au moment où il semblait perdu sans rémission.

Carmen se dégagea de l'étreinte de son frère. Elle prononça :

— Mon mari est blessé ?

— Le docteur La Roche m'a affirmé qu'il n'y avait rien de grave... On ramène Firmin...

— Allons au-devant de lui, dit Hélène.

Georges offrit le bras à sa sœur ; elle s'y appuya et réussit à marcher. La jeune femme faisait les plus violents efforts pour recouvrer son sang-froid, mais elle était éperdue. Elle sentait un grand vide dans son cerveau ; elle souffrait le martyre.

Georges et Carmen arrivèrent auprès de la civière improvisée. Le docteur avait fait un premier pansement à Saint-Hyrieix, débarrassant son visage de toutes les végétations qui lui donnaient un aspect si terrifiant. Saint-Hyrieix n'avait que de légères écorchures ; mais la commotion morale avait été des plus rudes.

Cependant, le naufragé venait de reprendre connaissance. Il promenait des yeux égarés à droite et à gauche.

— Firmin ! dit M. de Kerlor en lui serrant la main, vous nous reconnaissez ?

Le son de la voix de Georges eut un effet des plus salutaires sur l'esprit de Saint-Hyrieix. Il se souleva et se passa la main sur le front. Son premier mot fut pour sa femme.

— Carmen !

Le visage du mari devint rayonnant, pendant que celui de la coupable reflétait les plus sombres remords. Brièvement, M^{me} de Saint-Hyrieix exposa qu'elle s'était accrochée à une épave et que le flot l'avait poussée sur la plage où elle avait été aperçue, au point du jour, par des douaniers qui s'étaient empressés de la recueillir et de la conduire au château.

Saint-Hyrieix s'écria soudainement :

— A-t-on des nouvelles de monsieur d'Alboize ? S'il était arrivé malheur à ce pauvre garçon, je m'en voudrais toute ma vie, car c'est mon insistance qui l'aurait causé.

Il sembla à Carmen que son cœur se retournait dans sa poitrine. Elle jeta un regard de compassion sur M. de Saint-Hyrieix.

Quelle chose d'inouï se passa dans sa cervelle. Un instant, elle se sentit capable de tomber à genoux et de confesser son unique faute. Mais les yeux doux et lumineux d'Hélène s'arrêtèrent sur ceux de sa belle-sœur ; celle-ci se maîtra.

— Je ne l'ai pas vu au moment du sinistre, poursuivit Firmin...

Georges, sans se douter du coup de poignard qu'il portait à sa sœur bien-aimée, s'écria :

— Et toi, Carmen, sais-tu ce qu'est devenu monsieur d'Alboize ?

— Moi ! fit-elle avec un accent de douleur tragique, moi !... Non !... Je ne sais pas...

Au moment où le docteur La Roche allait prendre congé des hôtes de Kerlor, Hélène tout à coup eut un éblouissement et tomba sur un fauteuil... L'émotion causée par ces dramatiques événements précipita chez la jeune mère le denouement attendu quelques jours plus tard.

Le médecin comprit sur-le-champ ce qui se passait et il en prévint Georges. La jeune comtesse put gagner sa chambre... Le travail de la maternité commençait.

Le lendemain, à huit heures du matin, Hélène avait un fils.

Un fils ! Un rejeton pour perpétuer la noble race des Kerlor et des Penhoët ! La douairière demanda que le petit garçon fut appelé Jean.

Le docteur, qui s'était installé à Kerlor en permanence, vit avec la plus grande satisfaction que tout marchait à souhait.

M. de Saint-Hyrieix était debout, ne se ressentant aucunement des suites de sa tragique aventure. La preuve que le diplomate était remis, c'est qu'il avait déjà dit :

— Je pars ce soir.

Carmen respira longuement quand son mari déclara qu'il allait partir. Elle n'éprouvait certainement contre Saint-Hyrieix aucune animosité et il lui avait semblé quelle était moins coupable quand elle s'était vivement intéressée au sort de son mari, au moment où on le rapportait sur la civière.

Il n'y avait eu dans la conduite de la jeune femme aucune espérance sacrilège, aucun calcul odieux ; cependant, il lui avait été impossible, dans des circonstances aussi dramatiques, alors qu'on ignorait ce que Firmin était devenu, de ne pas se demander si la mort ne l'avait pas rendue libre. En se rappelant les efforts surhumains faits par Robert pour la sauver, elle se disait que Firmin, incapable d'une pareille énergie, avait dû succomber.

M. de Saint-Hyrieix était revenu ; la situation n'avait pas changé entre le mari et la femme, sauf la faute, l'irréparable faute de celle-ci. Certes, il y avait eu une complicité inimaginable des éléments et des choses ; mais Carmen était coupable ; elle avait trahi la foi jurée, elle n'avait plus le droit de regarder son mari en face. L'effroyable concours de circonstances qui avaient déterminé sa chute ne lui apparaissait plus — ce qu'il avait bien été pourtant — un arrêt inéluctable de la fatalité. Elle se reprochait de n'avoir pas combattu victorieusement, d'avoir succombé presque sans lutte. A Kerlor, auprès de sa mère, de Georges et d'Hélène, dans cette atmosphère d'honneur et de noblesse, la honte l'accablait ; elle se demandait quelle expiation serait assez cruelle pour faire disparaître une tache qui devait rester indélébile ?

Saint-Hyrieix devait quitter Kerlor vers deux heures de l'après-midi. On déjeuna en famille.

Georges et Carmen avaient manifesté l'intention de rester auprès d'Helène ; la jeune mère s'y était opposée : il ne fallait pas que Firmin fut délaissé au moment où il se préparait à s'éloigner.

Pendant le repas, M. de Saint-Hyrieix s'écria :

— On n'a toujours pas de nouvelles de notre ami ?

— Aucune, répondit M. de Kerlor.
— Je suis désolé de partir sans savoir ce que ce pauvre d'Alboize est devenu.

La désolation de M. de Saint-Hyrieix lui fut épargnée, car, au moment où il sortait du château, dans la voiture qui le conduisait à Brest, d'où il prendrait le train pour Paris, le capitaine d'Alboize apparut. Quand Robert vit Saint-Hyrieix, le jeune officier fut atterré.

Le diplomate dit au cocher de stopper.

Robert d'Alboize n'avait pas voulu, on le comprend, que les sauveteurs le trouvaient en compagnie de Carmen sur l'ilôt où le couple s'était réfugié. Après l'ivresse de la possession, Robert avait recouvré la raison.

Les premiers rayons du soleil allaient se montrer ; déjà le sinistre devait être connu, car la côte bretonne était à quelque cent mètres ; la mer remontait ; elle avait dû charrier des épaves. Robert expliqua à Carmen ce qu'il convenait de faire. La jeune femme acquiesça du geste.

Pour la deuxième fois, Carmen se retrouva dans les flots avec Robert. Il nageait admirablement et il était certain qu'il atteindrait rapidement la côte.

Quand Robert et Carmen aborderent la plage déserte, la jeune femme reconnut qu'elle était à Kerangoff, c'est-à-dire à un kilomètre de Kerlor. Robert prit congé de Carmen.

Il avait marché au hasard, atteignant une bourgade voisine, où il avait trouvé des paysans empressés. Il s'était réchauffé devant un grand feu de bois.

Le lendemain, Robert d'Alboize récapitula les événements de la veille. Lui aussi, il douta que Saint-Hyrieix eût pu échapper à la catastrophe.

Si le hasard avait voulu que Robert d'Alboize fût à même de sauver Firmin, le jeune officier eût sacrifié sa vie sans hésiter pour arracher à la mort le mari de Carmen, mais le cas ne s'était pas produit.

Il ignorait si M^{me} de Saint-Hyrieix n'avait pas révélé à ses parents qu'elle lui devait la vie ; dans cette hypothèse très vraisemblable, que penserait-on à Kerlor de la disparition de l'officier ? Il prit son parti. Il se rendrait au château. Ce qu'il ferait ensuite, Dieu seul le savait ; Robert se sentait incapable d'assembler deux idées représentant le

moindre projet. Avant toute chose, il fallait qu'il revît Carmen.

Dans la journée, Carmen et Robert se trouvaient un moment isolés.

— Carmen ! s'écria d'Alboize, me pardonnerez-vous d'être revenu... Je ne pouvais commander à mes angoisses... J'ignorais ce qui s'était passé... depuis... que nous nous sommes séparés.

La jeune femme répondit avec un très grand chagrin dans sa voix, mais d'un ton résolu :

— Vous avez eu raison de revenir... On ne se fut jamais expliqué pourquoi vous ne vous étiez pas rendu chez vos amis de Kerlor, après ce naufrage sur nos côtes... Mais vous comprenez notre devoir commun.

— Carmen !
— C'est vous, le premier, mon ami, qui m'avez fait entendre le langage austère de la conscience.

— Alors, je ne savais pas que vous m'aimiez.

— Je vous aimerais toujours, Robert, mais nous devons expier un moment de vertige.

Il reprit avec fougue :

— Si nous nous sommes trouvés dans les bras l'un de l'autre, c'est parce qu'une puissance plus forte que nos volontés nous a unis... Je n'ai rien à me reprocher.

Elle répondit d'une voix navrée :
— Vous étiez libre, vous, moi, je m'appelle madame de Saint-Hyrieix... Je vous le répète, Robert, il faut nous brayer le cœur et oublier.

— Je ne le pourrai jamais.
— Vous êtes incapable de jouer auprès de mon mari la plus répugnante et la plus méprisante des comédies... Non ! pas de dégradation, pas de bassesse. Vous ne vous astreindrez pas à serrer la main de l'homme que vous ne songeriez qu'à trahir... Vous n'avez pas cette âme vile, Robert... Je vous en supplie, ne vous calomniez pas.

L'officier courba la tête. Il murmura :

— Je vous aime tant, Carmen.

La jeune femme répliqua :

— Eh bien ! c'est au nom de cet amour que je vous parle... Moi non plus, je ne me sens pas aussi coupable que je l'ai été... Mais je le serais mille fois plus, dorénavant, et je ne mériterais aucune pitié si je cédaï à vos instances ; car je n'aurais plus, pour expliquer ma chute, l'excuse de l'égarement, dans des circonstances affolantes, qui ne peuvent se produire qu'une fois dans la vie... Je sens que si jamais je succombais à une nouvelle faiblesse, elle causerait les plus effroyables malheurs...

Ces paroles impressionnèrent vivement Robert. Il lisait dans les yeux de Carmen la plus courageuse résolution. C'était à lui de prouver maintenant qu'il aurait autant de force que la jeune femme.

— Je vous obéirai, dit-il sourdement.
 — Il faut nous dire adieu.
 — Vous me défendez même de vous revoir?

— Je ne veux pas que nous ravivions nos souffrances.

— Ne pourrions-nous?...
 — Je sais ce que vous allez dire... Vous allez me demander d'entretenir des relations purement amicales, comme s'il ne s'était rien passé entre nous... C'est impossible, Robert... Ne le comprenez-vous pas?

— Non! je ne veux pas le comprendre, répliqua-t-il frémissant... Imposez-moi ce que vous voudrez, mais n'exigez pas que je ne vous voie jamais... Vous ne réfléchissez pas, d'ailleurs, que vous provoqueriez les soupçons que vous voulez éviter, si je vous écoutais...

— C'est vrai! murmura-t-elle, ma tête se perd.

— Vous ne voulez pas que, dès que j'aurai franchi le seuil de ce château, je me dise que tout est fini, que je vous aurai perdue à tout jamais.

Elle répliqua :

— Il faut que nous ne cessions pas de nous estimer... Il faut conserver à notre amour une telle grandeur qu'il puisse nous consoler, tant que nous vivrons... Je tiens à garder, intact au fond du cœur, le souvenir de l'heure où j'ai éprouvé la seule joie, la seule extase de mon existence. Tout le reste ne serait que profanation... Je ne serai pas votre maîtresse.

Il répondit avec un immense déchirement :

— J'étais prêt à vous offrir ma vie... Vous en auriez disposé à votre gré, puisque vous auriez tout abandonné pour vous confier à moi...

Carmen l'interrompit :

— Vous me donnez davantage, Robert, en vous inclinant devant ma volonté.

— C'est vrai, reconnut-il, tout chancelant.

Les sanglots leur montèrent à la gorge. Ils souffraient tous deux une angoisse atroce. Après quelques instants du plus poignant désespoir, ils se regardèrent transfigurés; l'effort héroïque était fait; ils parurent résignés. La jeune femme allait peut-être exiger un serment de la part de l'officier; elle n'en eût pas le temps; Georges se dirigeait vers eux.

— Voici Monsieur de Kerlor, dit-elle d'une voix saccadée... Notre résolution est irrévocable.

Il répondit avec un accent qui fit saillir les fibres les plus saignantes de Carmen :

— L'avenir est à Dieu!

Le lendemain, le capitaine d'Alboize quittait Kerlor.

CHAPITRE XV

AU PARC-DES-PRINCES

— Mais on gêle, ici! dit une voix impatiente.

Et, d'une voix nerveuse, M^{me} Vernier sonna la bonne, qui accourut.

— Vovons, Pauline, ne pouvez-vous mieux arranger le feu?

Pauline disposa de nouvelles bûches dans la cheminée en faisant observer à Madame que la chambre était très grande et que, généralement, dans les autres appartements de Paris, il fallait moins de chauffage.

Il était trois heures de l'après-midi. Cette journée de décembre paraissait interminable à la jeune femme.

Des flocons de neige voltigeaient sous un ciel triste. La bise était aigre déjà.

Paul Vernier s'était installé rue Casini, là-haut, derrière l'Observatoire, entre le faubourg Saint-Jacques et la rue Denfert.

M^{me} Vernier s'ennuyait beaucoup, bien qu'elle quittât l'existence de province où ce ne sont pas précisément les paysages animés qui réjouissent et distraient les yeux.

Sur le conseil de son maître Antonin Gervais, le grand artiste qui atteignait alors l'apogée de sa réputation, Paul Vernier avait loué un pavillon dans ce quartier un peu retiré, mais qui possède encore d'anciens hôtels ou d'anciennes maisons construites au dernier siècle et habitées par des savants, des philosophes ou des artistes, qui veulent de l'espace, des plafonds hauts, des fenêtres où la lumière tombe librement du ciel.

Antonin Gervais avait dit à Paul avec une concision très amicale et très familière :

— Mon petit Vernier, commencez modestement et dites-vous bien qu'on ne met pas Paris dans sa poche comme ça... Travaillez; vous arriverez comme les camarades et peut-être avant eux.

Paul avait été enchanté de trouver un local où il pouvait installer son atelier sans risquer d'entasser, pêle-mêle, ses études, ses maquettes et ses modèles.

Pour complaire à Mariana, il préparait une statue destinée au Salon prochain.

Il l'avait déjà ébauchée à Kernéis, et sa femme avait daigné poser pour cette bacchante.

M^{me} Vernier aurait désiré demeurer dans un quartier moins éloigné du centre.

Son mari avait eu beaucoup de peine

à lui faire comprendre qu'un atelier de sculpteur ne s'improvise pas partout.

Mariana, peut-être à cause du temps gris, était très énervée.

Elle se leva brusquement.

— Jamais, prononça-t-elle, jamais je ne me résignerai à vivre ainsi.

Elle eut une crispation violente.

Tout ce que désirait Mariana, Hélène l'avait. C'était en vain que M^{me} Vernier avait cru ruiner les Kerlor en anéantissant la lettre de Ronan-Guinec.

La perte d'argent avait été énorme, mais les tourelles en poivrière du château de Kerlor étaient à leur place.

Mariana trouverait une autre vengeance; cela ne tarderait pas; elle en avait la conviction. En attendant que ces projets se réalisassent, Hélène de Kerlor vivait heureuse entre son mari et son enfant, pendant que son ennemie était consumée par l'ennui.

La bonne entra.

— Madame Crépin, annonça-t-elle.

Mariana donna l'ordre d'introduire la visiteuse. M^{me} Crépin, née Pélagie Bassinot, était une personne dont on pouvait difficilement fixer l'âge. Elle n'avait peut-être pas dépassé quarante-cinq ans. C'était la femme de charge de la jeune comtesse de Kerlor, ainsi que nous l'avons appris à nos lecteurs.

Un visage pâle, un front qui avait la teinte de l'ivoire des vieux crucifix, des yeux gris renfoncés, toujours mi-clos sous leurs paupières bistrées retombantes, des lèvres exsangues, très minces, et un menton pointu, complétaient cet ensemble qui caractérise les femmes qualifiées irrévéremment par la spirituelle et incorrigible Gyp de « grenouilles de bénitier ».

Nos lecteurs savent déjà que Pélagie, veuve Crépin, était entrée à Kerlor grâce à Mariana, qui avait voulu être agréable à une parente de Monique Aubierge, la créature éthérée et suave chargée de l'éducation de M^{lle} Yolande de Guidelvinec.

— Bonjour, madame Crépin! s'écria Mariana, avec une grande affectation de sympathie. Comment allez-vous?... Vous êtes bien aimable d'être venue me dire bonjour.

Pélagie répondit en se confondant en remerciements pour l'accueil que voulait bien lui faire M^{me} Vernier.

Sa santé laissait un peu à désirer. Elle était très occupée chez M. le comte de Kerlor; elle avait une grande responsabilité; d'ailleurs, M^{me} Vernier savait tout cela, puisqu'elle était de la famille.

— Comment va Prosper, votre cher neveu? demanda M^{me} Vernier.

— Très bien, madame Vernier, il fait son service militaire à Soissons... L'aumônier l'a pris sous sa protection... J'en suis heureuse, car je ne suis plus à même de veiller sur lui.

— Il vous doit beaucoup.

— Je ne fais que mon devoir... Pourvu que je puisse aider le cher enfant jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin de moi.

— Vous resterez chez mon cousin de Kerlor tant que vous voudrez.

Pélagie ne répondit que par un « hum! » qui sembla à Mariana gros de sous-entendus.

Elle regarda la veuve Crépin, qui parut un peu embarrassée.

— Je ne me porte pas très bien, fit-elle... Et puis, je crains que les conditions qui me sont faites, surtout depuis la naissance du petit Jean de Kerlor, ne deviennent... comment dirai-je?... peut-être inadmissibles.

M^{me} Vernier se récria :

— Par exemple!... Est-ce qu'on aurait cessé de vous montrer les égards qui vous sont dus?

Pélagie, femme Crépin, ne parut pas entendre cette question.

— Je retournerai sans doute à Brest.

— Vous n'y pensez pas, reprit vivement Mariana.

— A moins, rectifia Pélagie, avec un accent intraduisible, que vous n'ayez besoin de mes petits services.

Mariana avait fait entrer cette femme chez le comte de Kerlor pour savoir ce qui se passait dans le ménage de ceux qu'elle haïssait.

Pélagie Crépin, au service de la jeune comtesse, c'était l'ennemie dans la place.

Jugeant son prochain comme il l'aurait jugée équitablement elle-même, Mariana, en pensant toujours à la prétendue inconduite de la marquise de Penhoët, espérait que la vertu d'Hélène ne serait pas toujours à l'abri de tout reproche.

La haine farouche de Mariana augmentait en raison directe des efforts qu'elle faisait pour la dissimuler.

Les rancunes s'amoncelaient dans son cœur ulcéré. Elle avait juré de se venger; elle tiendrait son serment.

Dans son intelligence du mal, après avoir combiné minutieusement ses plans, elle n'attendait que l'occasion propice de les mettre à exécution; Pélagie Crépin la lui apportait-elle? Les vœux de Mariana reflétèrent une lueur bizarre.

Elle leur imposa pourtant une expression d'incrédulité, pour ne pas se démasquer trop absolument à sa complice et elle reprit :

— Voyons, ma chère madame Crépin, vous me paraissez très affectée... Il s'est donc passé quelque chose au Parc-des-Princes?

— Eh bien! oui, répliqua Pélagie, comme une femme qui ne veut pas garder plus longtemps ce qu'elle a sur le cœur, je vais tout vous dire...

Pauline entra juste au moment où la veuve Crépin allait entamer le chapitre

des confidences. Mariana, l'œil courroucé, allait tancer vertement sa bonne, qui se permettait d'interrompre un entretien paraissant devoir être très intéressant ; mais la domestique lui tendait une carte.

M^{me} Vernier lut :

NEPHTALI SILVERSTEIN.

Elle eut un sursaut ; Silverstein chez elle ! C'était la première fois qu'il y venait.

M^{me} Vernier se leva précipitamment ; M^{me} Crépin en fit autant.

— Je vais vous gêner, dit la femme de charge. On vous demande.

— Je vous demande pardon, répliqua Mariana, très affairée, c'est une visite... pour mon mari et il faut que je le prévienne.

Avec sa mobilité d'esprit ordinaire, M^{me} Vernier ne pensait plus aux Kerlor ; l'arrivée de Silverstein était tout un événement.

— C'est dommage ! fit Pélagie, parce que... certainement... Vous auriez appris...

— Allons ! dit Mariana, à bientôt, ma bonne madame Crépin. Ne restez pas si longtemps sans revenir...

Un éclair de triomphe illuminait les yeux de Mariana. Le banquier était là ; il allait la voir, lui parler ; il fallait qu'il eût un motif sérieux pour se présenter ainsi à l'improviste.

Pauline introduisit Silverstein.

— Monsieur Silverstein ! dit Mariana en s'inclinant avec la plus grande aisance, à quelle heureuse circonstance devons-nous l'honneur de votre visite ?

Le nouveau venu avait quarante-sept à quarante-huit ans, la taille était au-dessus de la moyenne, la corpulence assez forte. Le visage un peu basané était encadré par une barbe très noire.

Sous les paupières plissées et en coquilles de noix, des yeux d'onvix pétillaient, cernés par une couche de sépia.

Un gros diamant à l'annulaire, un rubis au petit doigt, une chaîne magnifique battant sur l'estomac, une perle énorme à la cravate paraient Nephthali Silverstein, qui était en outre décoré du Medjidié.

Il répondit :

— Ma femme voudrait inaugurer notre hôtel du Parc Monceau avant la fin de la saison ; or, cela dépend de monsieur Vernier ; je me suis permis de venir lui demander où il en était de ses travaux. Madame m'a chargé de vous inviter au bal que nous donnons rue de Téhéran dans huit jours.

— Madame Silverstein est vraiment trop aimable.

Pélagie Crépin avait quitté la maison de la rue Cassini en maudissant le fâcheux qui avait interrompu la conversa-

tion au moment où elle allait devenir palpitante.

M^{me} Vernier, qui paraissait prêter la plus grande attention aux propos de la femme de charge, ne l'avait plus écoutée dès qu'on avait annoncé M. Silverstein.

Pélagie se livrait en elle-même à des réflexions assez médisantes sur l'empressement montré par Mariana à recevoir ce riche capitaliste.

La femme de charge arriva à l'hôtel du Parc-des-Princes à la tombée de la nuit.

On la prévint que la comtesse de Kerlor l'avait réclamée.

Pélagie murmura avec aigreur :
— Elle sait pourtant que j'étais libre de mon après-midi.

Elle garda pour elle cette réflexion, et ce fut avec une figure béate et papalarde qu'elle se rendit à l'appel de la maîtresse.

— Madame la comtesse a eu besoin de moi ? Je suis désolée d'être rentrée si tard... Mais j'ai eu des achats à faire pour mon neveu Prosper... D'ailleurs, j'avais prévenu Madame...

Hélène répondit :

— J'ai demandé simplement si vous étiez rentrée, madame Crépin... Je vérifiais les notes des fournisseurs et je cherchais les factures du bois et du charbon.

Pélagie sursauta ; une étincelle passa dans ses petits yeux gris, que leurs paupières retombantes voilèrent. Elle répondit avec une légère oscillation de tête :

— Ces notes sont dans mon bureau ; j'aurai oublié de les transmettre à Madame après les avoir consultées comme je le fais toujours... Est-ce que le charbonnier aurait livré de la mauvaise marchandise ? Nous lui retirerions notre clientèle.

La comtesse répliqua :

— Alain ne s'est pas plaint ; mais il m'a fait observer que la fourniture touchait à sa fin et j'ai été un peu étonnée.

Pélagie eut de la peine à se maîtriser, mais elle partit chercher les papiers que la comtesse désirait.

Alors que l'aventure du *Crédit général de l'Ouest* s'était produite, la jeune comtesse de Kerlor, très courageusement, avait cherché de quelle façon elle pourrait atténuer la gêne qui allait en résulter.

Elle s'était entretenue avec Pélagie pour savoir si l'on devait maintenir certaines dépenses qui paraissaient superflues.

M^{me} Crépin, qui ignorait ce qui se passait, abonda néanmoins dans le sens de sa maîtresse. Pélagie croyait qu'il s'agissait simplement d'une de ces excellentes intentions dont font preuve tant de jeunes femmes, lorsque la fan-

taisie leur prend de se persuader qu'elles dirigent leur maison, fantaisie passagère après laquelle, une fois bien persuadées qu'elles n'y entendent rien, elles retournent à leur boudoir pour s'y occuper exclusivement de leur toilette.

Mais quand la femme de charge vit que la jeune comtesse de Kerlor continuait à s'occuper des plus infimes détails, le bel optimisme montré par Pélagie s'évanouit et elle se demanda, très alarmée, si la première économie à réaliser n'allait pas être la suppression de sa charge.

Peu à peu, avec sa fermeté douce, Hélène avait pris l'habitude de se rendre compte de l'emploi de l'argent dépensé dans la maison. Pélagie Crépin avait dû en prendre son parti et communiquer ses livres à la comtesse, quand elles les lui demandait.

Lorsqu'on s'était installé à Paris, Pélagie avait espéré que la jeune comtesse n'aurait plus le loisir de se montrer si attentive; cela avait été une illusion de plus; et M^{me} Crépin en était restée abasourdie.

Le fils d'Hélène et de Georges avait été inscrit sur les registres de l'état-civil sous le nom de Jean de Kerlor; mais bientôt, en vertu d'une de ces caressantes corruptions de langage; que les câlineries des mères savent trouver sans les chercher, on ne le nommait que Fanfan.

Fanfan était adoré. A côté de l'amour paternel et maternel, le culte de l'aïeule pour son petit-fils l'enveloppait, passion faite d'une tendresse légitime, d'une fierté douce et de la conviction que Jean de Kerlor serait le plus glorieux représentant de l'antique famille.

Fanfan réunissait donc autour de son berceau toutes les tendresses. Hélène goûtait toutes les délices de l'amour heureux, de l'amour partagé, de l'amour éternel.

Cependant, la naissance de Jean avait rappelé aux deux époux, aux deux amants, qu'ils ne devaient pas s'absorber ainsi dans une félicité excluant tout ce qui n'était pas leur amour. Le réveil s'était produit. Leur bonheur entraînait dans une nouvelle phase, mais leur imposait d'autres devoirs. Hélène, dans sa gravité attendrie, l'avait fait doucement observer à son mari.

Georges avait embrassé sa femme et s'était écrié :

- Il faut penser à l'avenir de Fanfan.
- Vous voulez qu'il soit riche ?
- Je veux qu'il puisse dignement porter son nom.
- Cela sera.
- Il faut pour cela que je répare la brèche faite à notre fortune.
- Il faut oublier ce déboire.
- A la condition de le réparer... C'est vrai, Hélène, puisque aujourd'hui la

fortune est aussi difficile à acquérir qu'à garder, puisque les besoins de la vie moderne augmentent sans cesse, puisqu'il faut beaucoup travailler pour être à l'abri d'une catastrophe qui a failli nous ruiner, je veux que notre fils n'ait pas à redouter ces brusques fluctuations de la fortune... Voilà pourquoi j'entends reconstituer son patrimoine d'abord et l'augmenter ensuite.

La jeune mère s'écria :

— Vous n'aurez pas plus d'ambition que moi quand il sagira de notre fils... Je vous approuve sans réserve... Seulement, mon cher bien-aimé, attendons que Jean ait un peu grandi.

M. de Kerlor eut un geste de vivacité, un léger frapement des pieds comme s'il ne voulait pas admettre le moindre obstacle. Il reprit :

— L'inaction me semble coupable

— Par exemple !

— Je voudrais déjà être à l'œuvre...

Pour vous, Hélène, pour notre petit Jean.

— Que comptez-vous faire ?

— Mes projets sont encore vagues ; je ne commencerai à les mettre à exécution que lorsqu'ils seront solidement établis et que vous les aurez approuvés... Cela ne tardera pas.

CHAPITRE XVI

L'AMOUR DE LA FAMILLE

La nuit était venue ; la bise soufflait ferme ; les ais vermoulus de l'entresort gémissaient comme ces âmes en peine que les paysans bretons croient entendre, à minuit, dans les landes désertes.

— N'empêche, Eusèbe, dit Zéphyrine, que j'en ai plein le dos de ce pays de ioups.

— Et moi, donc !

— Nous n'allons pas y passer l'hiver !

— Y a pas, reprit La Limace, d'un ton décidé, faut lâcher la cambrouse et retourner à Paris.

— Ah ! Eusèbe, gloussa Zéphyrine, tu sais bien que je ne désire pas autre chose.

— Il y a longtemps que nous devrions être rentrés.

— Seulement, voilà ! chaque fois que nous avons eu le pognon pour ça, nous l'avons bu.

— C'est vrai...

Ils étaient à Plouzané depuis quelques jours. Les affaires, qui avaient semblé prospères à un moment, étaient dans le marasme. La Limace et Zéphyrine avaient d'abord trouvé des proies faciles en exploitant les naturels du Fi-

nistère ; mais ceux-ci avaient fini par se lasser.

L'entresort restait quelquefois vingt-quatre heures sans étrener.

Eusèbe avait mis à profit ses autres petits talents, dévalisant discrètement les maisons où il avait eu accès comme rémouleur ; seulement, ces exploits ne pouvaient se répéter, car les gens se tenaient sur leurs gardes.

— C'est décidément à Paris qu'il faut aller, dit Eusèbe.

Il devisait de ces choses avec Zéphyrine, dans cette glaciale soirée de janvier qui mettait aux arbres dénudés des stalactites de givre.

Eusèbe s'écria :

— Et puis, vois-tu, Fifl, il arrive un moment où l'on a le mal du patelin... Je ne peux plus rester au milieu de ces marchands d'échalotes... Faut que je revolve Paris.

— Tu as raison, Eusèbe, faut retourner là-bas... Quoi ! la préfecture ne pense plus à toi !

Zéphyrine faisait allusion à une petite opération qui avait obligé La Limace à partir promptement en villégiature : un vol avec effraction à la Buite-aux-Cailles. Le complice d'Eusèbe n'avait pas eu de chance ; il était tombé au moment où les agents lui donnaient la chasse ; Eusèbe, lui, avait réussi à se sauver.

La Limace haussa les épaules en entendant Zéphyrine.

— Oh ! là là, dit-il, les roussins ont eu d'autres chats à fouetter, depuis ce coup-là.

La Limace but une large régala de pour se réchauffer les sentiments ; Zéphyrine l'imita ensuite.

— Voilà le flambeau, reprit la somnambule, il s'agirait de trouver un bon chopin dans les environs et de calter illico.

Eusèbe s'écria :

— Et voilà !... Ça te paraît tout simple ! Madame n'a qu'à parler pour être servie... On voit bien que cè n'est pas toi qui marches.

— T'es si mariolle.

Il s'apaisa, flatté, tout en protestant faiblement :

— Ne fais donc pas de chiqué.

Il réfléchit autant que pouvait le lui permettre l'ivresse envahissante, car il avait déjà la langue pâteuse et bégayait quelque peu.

Zéphyrine était neut-être moins ivre. Elle supportait mieux l'eau-de-vie que ne le faisait Eusèbe, qui buvait trop vite.

Malgré la chaleur artificielle produite par l'eau-de-vie, le couple sentait les morsures de la bise.

— Faut nous mettre au dodo, susurra la somnambule de sa voix la plus engageante ; comme ça nous ne serons plus changés en glaçons.

— Ça va, acquiesça Eusèbe... Seule-

ment, demain, je veux tirer un plan sérieux.

Le lendemain, La Limace rumina différents projets destinés à lui fournir l'argent dont il avait besoin pour payer les places de chemin de fer.

Il ne trouva pas d'idées pratiques. La contrée qu'il honorait en ce moment de sa présence n'offrait réellement pas de ressources appréciables.

— Eh bien ! voyons, lui dit Zéphyrine au déjeuner, qu'est-ce que nous décidons ?

— On calte, répondit Eusèbe, qui avait pris son parti.

— Comment ?

— On fera la route avec l'entresort.

Zéphyrine ne put dissimuler une grimace...

— C'est comme ça, ma fille, appuya La Limace, d'un ton annonçant qu'il supporterait mal la contradiction... Si ta sœur avait envoyé la braise que tu lui as demandée, on aurait pu s'offrir le poussif, mais il n'y a pas moyen.

— En fait de poussif, reprit la somnambule, je me demande si Troppmann nous conduira jusqu'aux barrières.

— Il le faudra bien.

— C'est égal ! nous en avons pour un bon bout de temps.

— Tu m'as toujours dit que t'adorais les voyages.

Leurs préparatifs n'exigeaient pas de longs efforts. Il n'y avait qu'à atteler Troppmann. Le voyage commença. On fit halte aussi souvent que l'exigeaient les jambes du cheval. On séjourna à Saint-Brieuc, à Lamballe et à Fougères.

Zéphyrine eut quelques clientes ; La Limace repassa un certain nombre de couteaux, ciseaux et rasoirs ; mais il n'eut guère l'occasion de voler, pressé comme il l'était d'arriver dans « la capitale ». Cependant, en garçon consciencieux, il prit quelques notes sur un carnet grasseux ; ça pourrait peut-être servir plus tard. Enfin, par une soirée pluvieuse et froide, l'entresort entraînait dans Paris en franchissant la porte de Levallois.

La voiture et le cheval furent remisés rue Gide, chez un copain, qui tenait un débit de boissons, et à qui on pouvait parler de la dernière étape, car il avait été à Poissy, où il avait appris à tresser des chaussons de lisière.

Zéphyrine et La Limace pousserent un soupir de satisfaction, le voyage était terminé. Ils fêtèrent leur rentrée dans la bonne ville de Paris par des libations extrêmement nombreuses et prolongées jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Le lendemain, Zéphyrine, qui s'était mise en toilette pour la circonstance, arriva rue des Trois-Couronnes, vers cinq heures du soir. Elle sonna vigoureusement.

On devine la surprise et l'émoi de Rose Fouilloux, quand elle vit l'épaisse silhouette de sa sœur emplissant tout le palier. Zéphyrine, pour se donner de laplomb, avait pris trois verres de cognac. Elle était rouge comme une tomate, ce qui ne l'empêchait pas d'esquisser des effets de dignité.

Rose, qui avait ouvert la porte, eut un brusque mouvement comme pour la refermer. Ce fut le premier, le bon ; le second ne lui ressembla pas.

La tireuse de cartes, malgré tous ses griefs contre sa cadette, sentit brusquement tomber son courroux. C'était sa sœur qui était là ; le seul être qui représentât sa famille, la tante de Claudinet.

Voilà pourquoi Rose Fouilloux ne referma pas la porte et pourquoi elle accueillit Zéphyrine. Celle-ci sauta au cou de Rose, la larme à l'œil.

— Ma petite Rose !... que je suis heureuse... Il y a si longtemps qu'on ne s'est vues... Ah ! si tu savais !...

Rose Fouilloux, qui avait essayé de reprendre une attitude plus froide, ne put s'empêcher de se laisser toucher par ces grandes démonstrations d'amitié. La venue de la grosse femme lui mettait même au cœur un peu de chaleur ; il lui parut soudain qu'elle n'était plus isolée.

— Où est Claudinet ? demanda Zéphyrine avec la même exubérance... J'ai depuis si longtemps envie de l'embrasser, mon petit neveu.

Rose ne pouvait qu'être émue du désir exprimé par sa cadette ; elle répondit.

— Tu vas le voir.

— Tu comprends, dit Zéphyrine, je ne pouvais rester sans nouvelles de toi... J'ai voulu venir à Paris pour savoir de quoi il retournait... Je me demandais si tu n'étais pas malade.

Rose parut un peu embarrassée ; elle répliqua :

— Ta dernière lettre m'est arrivée dans un mauvais moment...

— Pour lors, continua Zéphyrine, je me suis dit il y a pas de bon Dieu, faut que je m'explique avec Rose... Et me voilà !

La glace était tout à fait rompue. Rose Fouilloux alla chercher Claudinet.

Zéphyrine embrassa son neveu avec la plus grande effusion en s'écriant :

— Ce qu'il est gentil, ce même-là ! On dirait un amour !... Bisez votre tante, Claudinet...

Après ces premiers épanchements, Rose demanda à sa sœur où elle était descendue. Zéphyrine répondit qu'elle s'était installée à l'hôtel.

— Tu vas coucher ici, dit la mère de Claudinet.

— C'est que, fit Zéphyrine, simulant un peu de gêne, Eusèbe est à Paris.

— Qui ça, Eusèbe ?

— Mon fiancé.

— Ah ! qui ! dit Rose, tu es fiancée.

— Eh bien ! tu comprends que ce garçon... n'est-ce pas... Mets-toi à ma place...

— Il viendra te voir ici... Je trouve que ce sera plus convenable.

— Vrai ! tu consens à le recevoir ?

— Pourquoi pas, puisqu'il doit t'épouser ?

— Nous devons nous marier à Paris... Les bans vont être publiés.

— La visite de monsieur Eusèbe me fera plaisir, je ne suis pas fâchée de me rendre compte de ton choix.

Zéphyrine parut enchantée.

— Donne-moi l'adresse de ton hôtel, reprit Rose ; j'enverrai chercher ta malle.

— Non ! non ! répondit la somnambule avec vivacité, il est préférable que je m'occupe moi-même de ces détails...

— Mais pourquoi ?...

— Parce que... parce que... il y a l'entresort... il y a le cheval... Il faut bien que j'arrange tout ça avec l'aubergiste... Je te demande deux heures.

— Comme tu voudras, répondit Rose. Je t'attends pour dîner.

Zéphyrine retourna en toute hâte à Levallois-Perret. La Limace l'attendait avec une certaine impatience.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Ça marche comme sur des roulettes, répliqua-t-elle ; j'ai empaumé Rose.

Eusèbe Rouillard respira. Il entrevoyait dans l'avenir toutes sortes de combinaisons, dont la moindre n'était pas la capture prochaine du magot de la tireuse de cartes.

— Lui as-tu parlé de moi ? demanda-t-il.

— Tu peux y aller quand tu voudras. Elle te considère déjà comme son beau-frère.

Eusèbe Rouillard, après avoir esquissé un cavalier seul, comme s'il était à la « guinche » de la Butte-Pinson, reprit :

— Et le momignard ?... Est-ce qu'il est toujours en train de faire sa crevaïson ?

— Il a une mine de papier mâché comme sa mère.

Les deux complices se regardèrent avec un effroyable sourire. La Limace se frotta les mains et murmura :

— Je finirai par croire que c'est bon tout de même la famille !...

CHAPITRE XVII

CONFESSION

Depuis plusieurs jours, Carmen paraissait étrange, elle avait les yeux caves, les traits tirés, les lèvres fiévreuses.

Hélène s'inquiétait. Elle voulut provoquer des confidences.

— Voyons ! ma chère Carmen, dit-elle, avec l'intonation caressante d'une sœur aînée, tu ne veux pas plus longtemps nous inquiéter.

M^{me} de Saint-Hyriex paraissait décidée à se renfermer dans son mutisme farouche.

Hélène poursuivit :

— Ton frère a vu à quel point j'étais tourmentée... Il m'a interrogée.

Carmen à ces mots releva brusquement la tête :

— Et tu lui as dit...

— ... Je ne pouvais rien lui dire puisque je ne savais rien...

— Mon Dieu ! fit la sœur de Georges en se tordant les mains... Tu n'en auras pas besoin. Bientôt il devinera, il saura, puisque, bientôt, je ne pourrai plus cacher ma honte.

Hélène devint toute blanche. Son regard, pour la première fois de sa vie, refléta la rigidité d'une justicière. Elle fit deux pas vers sa belle-sœur.

— Ta honte ! répéta-t-elle en frissonnant.

— Oui ! murmura Carmen.

— Mais... Oh ! non ! Je veux douter encore !... Ce serait effroyable !

— Je suis une malheureuse !

— Comment ! Tu n'as pas la tête à toi... Tu n'as pas déshonoré le nom que tu portes ?

— C'est une coupable que tu as en face de toi !

Hélène de Kerlor recula, comme si M^{me} de Saint-Hyriex lui faisait horreur.

Carmen poursuivit d'une voix haletante :

— J'ai trompé monsieur de Saint-Hyriex.

Hélène jeta un regard anxieux vers la porte ; si, à ce moment, son mari était entré, Carmen, dans sa surexcitation effroyable, eût été capable de se trahir, de tout avouer. Cette pensée de M^{me} de Kerlor prouvait que déjà elle n'avait plus le courage de se montrer implacable.

Elle regarda sa belle-sœur abandonnée au plus atroce désespoir.

Et soudain, dans l'âme miséricordieuse d'Hélène, un rayon divin descendit. L'infortunée qui était là, à quelques pas d'elle, n'avait-elle pas sauvé l'orpheline

le jour où celle-ci se croyait abandonnée de tous ?

N'était-ce pas Carmen qui avait jeté Hélène dans les bras de Georges ?

De quel droit, M^{me} de Kerlor maudirait-elle cette créature, déjà cruellement châtiée par la confession de sa faute et que les remords vengeurs accablaient ?

Hélène se rapprocha de sa belle-sœur et lui saisit doucement le poignet.

— Prends garde ! dit-elle... Songe à ta mère et à ton frère... Pense que, s'ils t'entendaient, leur douleur serait épouvantable, que la colère de Georges pourrait être terrible...

Carmen s'essuya le visage ; elle eut à son tour un regard vers la porte ; puis, reportant ses yeux sur Hélène, elle murmura :

— Mais toi, tu ne me condamnes donc pas !

— Je me refuse à te juger, répondit Hélène...

— Alors, écoute-moi.

— Non ! Je t'en supplie, Carmen, ne cherche pas à te disculper à mes yeux, ce serait inutile... Je ne veux pas prononcer une sentence, parce que cela me ferait trop de mal... D'ailleurs, ta conscience doit te dire à quel point tu es coupable...

— Hélas ! elle est sans pitié.

Carmen poursuivit :

— Je ne voulais rien te dire. Je n'ai pas pu. J'avais pris la résolution de mourir avec mon secret.

— Mourir !... Tu voulais mourir ? Et tu crois qu'il te suffirait de disparaître pour que ta honte s'éteignît avec toi ?

— J'aurais expié.

— Tu aurais aggravé ta faute en commettant un crime, contre toi-même d'abord, contre les tiens ensuite... Tu frapperais ta mère au cœur...

Carmen interrompit sa belle-sœur avec véhémence :

— Je la frapperai bien plus sûrement, le jour où elle apprendra que sa fille est coupable.

— Mais pourquoi tiens-tu à ce que tout le monde le sache ?

— Pourquoi ?... Parce que je ne pourrai bientôt plus rien cacher.

Les yeux de M^{me} de Kerlor se dilatèrent. Elle comprenait maintenant que le malheur était complet.

— Enfin, dit Carmen, tu devines !

— Mon Dieu ! protégez-la !... Protégez-nous ! murmura la femme de Georges.

— Il est trop tard maintenant, continua Carmen avec une exaltation de plus en plus grande... C'est au moment où j'allais commettre la faute que le ciel pouvait m'arrêter.

Carmen, d'une voix entrecoupée, raconta à Hélène comment elle avait aimé Robert d'Alboize ; elle retraça la catastrophe et termina par la scène de l'ilot.

M^{me} de Kerlor, dont le cœur saignait, pleurait silencieusement.

— Tu le vois, reprit Carmen, il y a eu au-dessus de moi une fatalité plus forte que tout. Je ne puis m'expliquer encore comment j'ai succombé... Il était décidé avec monsieur d'Alboize que ce moment d'égarément n'aurait pas de lendemain... Et nous avions tenu parole... Hélas ! je ne prévoyais pas, en faisant ce serment, que j'allais être mère.

M^{me} de Kerlor joignit les mains ; elle pria avec ferveur, demandant à Dieu une inspiration. Carmen poursuivit :

— Tu vois bien, Héléne, qu'il faut que je disparaissse.

M^{me} de Kerlor répondit :

— Mais c'est de la démence, ma pauvre Carmen, tu ne penses pas à l'inopéant que tu veux tuer... Ton enfant !

— Mon enfant !

— Ce que tu as fait est affreux... Le souverain juge peut pourtant t'absoudre si tu as été victime d'un effroyable concours de circonstances... Je ne douterai jamais de sa miséricorde infinie, car le repentir sincère le touche toujours... Mais il t'abandonnera sans retour si tu entraînes avec toi dans la tombe le petit être qu'il a voulu que tu portasses en ton sein.

— Que faire ? se demanda M^{me} de Saint-Hyrieix au paroxysme de l'angoisse.

— Je ne sais pas... Il ne faut pas nous dissimuler l'étendue du mal, mais ce n'est pas en rêvant de nouvelles folies que nous parviendrons à l'atténuer.

— Mais comment cacher jusqu'au bout ma situation effroyable?... Comment cacher la naissance de mon enfant?... Tu vois bien, Héléne, que rien ne peut me sauver...

— Ta mère succomberait de douleur et tu causerais à Georges un chagrin incurable... Ton mari enfin...

— Je reconnais que ma brusque disparition fera verser quelques larmes... Mais on ne saura pas... On croira à un accès de fièvre... A un accident... Mais, veux-tu me dire ce qui causera le plus de souffrance à ceux que j'aime et à ceux qui m'aiment : de me voir morte dans des circonstances qu'ils ne s'expliqueront pas, ou de me voir vivante, infâme et déshonorée?... Si tu parviens à me fixer sur ce point, je jure de m'abandonner à toi et de céder à ta volonté.

M^{me} de Kerlor resta pendant quelques instants silencieuse.

Que pouvait-elle dire davantage ?

— Tu ne trouves rien, reprit Carmen ; au fond de toi-même, tu reconnais que j'ai trop vécu... Cependant je ne veux pas agir sous le coup de la démence... Je t'ai implorée, et c'est moi pourtant qui aurai pitié de toi et de ceux que je chéris... Je vais prier avec ferveur, non pour moi, mais pour le petit être que

j'ai senti remuer dans mon sein... Qu'il vive ! Dieu fera ensuite de moi ce qu'il voudra... Mais son salut et le mien dépendent d'un miracle... Si ce miracle s'accomplit à la minute où tout semblera perdu irrémédiablement, j'en glorifierai le Seigneur toute ma vie... Si l'intervention divine ne se produit pas à l'heure extrême que je lui assigne pour limite, cela signifiera que je suis maudite et damnée... Alors, je saurai ce qui me reste à faire... Jamais, entends-tu, Héléne, jamais ma mère ne saura que j'ai été une épouse coupable.

Après avoir prononcé ces mots avec la suprême énergie dont elle était capable, Carmen retrouva un calme relatif.

Héléne l'embrassa.

— Pauvre sœur ! dit-elle avec la compassion la plus intense, tes larmes et tes regrets te seront comptés, car tu es bien punie déjà !

La porte s'ouvrit ; M. de Saint-Hyrieix, plus imposant et plus décoratif que jamais, parut.

Les deux femmes n'eurent que le temps d'échanger un dernier regard, pour se recommander mutuellement de s'observer.

Firmin ne s'aperçut pas du tout de leur trouble. Il salua cérémonieusement, comme s'il n'avait pas vu dans la matinée Héléne et Carmen.

— Mesdames, commença-t-il, j'ai une excellente nouvelle à vous communiquer.

— Elle vous concerne ? lui dit Carmen, sans que son mari remarquât son inconsciente ironie.

— Parfaitement... Tout marche au gré de mes souhaits. Le ministre vient de s'engager à me donner la compensation qui m'est due... C'est-à-dire que je serai bientôt nommé gouverneur d'une importante colonie... Avant un an, on aura réparé les injustices dont j'avais le droit de me plaindre.

— Dans un an ! murmura Carmen.

— Mes compliments, dit Héléne.

— Autre nouvelle, dit-il, d'un genre tout intime, mais qui vous fera plaisir... Je sortais du cabinet du ministre, quand j'ai rencontré dans l'antichambre... Devinez qui ?

Carmen tressaillit ; un éclair de perspicacité aiguë, qui n'échappa pas à sa belle-sœur, traversa son cerveau. M^{me} de Kerlor, elle aussi, se demanda si M^{me} de Saint-Hyrieix n'avait pas deviné.

— Vous ne trouvez pas ? reprit Firmin... Robert d'Alboize...

Pas un muscle du visage de Carmen ne bougea ; elle s'attendait à entendre prononcer ce nom.

— Le capitaine est donc à Paris ? demanda M^{me} de Kerlor.

— Il y est venu, répliqua Firmin ; il y passera la semaine, puis il retournera à son laboratoire de Bourges... Il paraît que nous sommes en train de trouver

des explosifs d'une puissance qui donne le vertige...

« Notre ami assistera demain à la réception qui a lieu chez le directeur du personnel, M. des Trumeaux... Nous nous rencontrerons donc.

Carmen jeta un regard désespéré à Hélène.

Après le départ de M. de Saint-Hyrieix, les deux jeunes femmes gardèrent un douloureux silence. Hélène se prit la tête à deux mains. Elle médita longuement.

Carmen, son amie, sa sœur, était coupable ! Mme de Saint-Hyrieix allait mettre au monde un bâtard !

Hélène se demandait si elle faisait un rêve atroce. Ah ! le bonheur était trop complet autour d'elle depuis quelques mois ; il fallait que les misères de l'humanité reprissent leurs droits.

Et demain, demain Carmen se retrouverait en présence de cet homme, que Saint-Hyrieix ramenait au foyer conjugal !

On frappa doucement à la porte. Pélagie Crépin montra sa face hypocrite.

— Madame la comtesse, dit-elle, le menuisier demande le règlement de son mémoire.

Hélène se ressaisit ; elle ne voulait pas que la femme de charge remarquât combien elle était attristée ; mais Pélagie, de son œil chafouin, avait déjà observé Mme de Kerlor et s'était rendu compte de l'agitation de la jeune femme.

— Que faut-il répondre, madame la comtesse ?

Hélène, que cette visite rappelait à ses petites préoccupations quotidiennes, répliqua :

— A-t-on fait la réduction ordinaire ?

Pélagie prit son air le plus étonné :

— Quelle réduction ? demanda-t-elle.

— Mais il me semble, madame Crépin, que c'est la règle sur tous les travaux de ce genre.

Pélagie se rebéqua. Il était visible que l'observation de Mme de Kerlor la contrariait beaucoup.

Elle riposta d'un ton aigre :

— Je ne comprends pas que madame la comtesse soulève de pareilles difficultés.

Hélène reprit d'un ton aussi mesuré que ferme :

— Je vous ferai observer, madame Crépin, que ce langage me surprend beaucoup et que je suis décidée à ne pas le tolérer.

— Comme il plaira à madame la comtesse, riposta Pélagie, avec le ton raseur d'une femme qui voit sa domination cesser définitivement, en même temps que ses petits profits illicites... Dans les maisons où j'ai eu l'honneur d'exercer mes fonctions, on payait aux entrepreneurs ce qu'on leur devait lorsqu'ils présentaient leur mémoire...

Avant que la jeune femme, très éton-

née, se fût demandé ce que pouvait bien signifier cette sortie grotesque, que le maintien ordinairement compassé et guindé de Pélagie ne permettait pas de prévoir, la protégée de Mariana ajoutait :

— J'ignore comment cela se passait chez madame la marquise de Penhoët... Il y a toujours des choses qu'on ne sait pas.

Un éclair passa dans les yeux d'Hélène, qui, malgré sa douceur, allait relever vigoureusement cette insolence de la femme de charge ; elle n'en eut pas le temps. Carmen se redressa violemment.

Mme de Saint-Hyrieix n'était pas précisément dans des dispositions conciliantes ; son état d'énervement ne la poussait pas à la mansuétude ; le tempérament emporté des Kerlor allait repartir tout entier.

Sans autre forme de procès, Carmen saisit Pélagie par le bras, et assez rudement :

— Madame Crépin, dit-elle, je ne sais ce que madame de Kerlor va vous répondre, mais si vous étiez à mon service, je vous chasserais sur le champ.

Pélagie Crépin fut suffoquée. La foudre tombant à ses pieds lui eût produit moins d'effet, elle capitula tout de suite.

— Mon Dieu ! geignait-elle, que je suis donc désolée !... Ah ! madame la comtesse ! me pardonnez-vous jamais un mouvement d'impatience qui n'a d'autre cause que mon déplorable état de santé ?

— Si vous êtes malade, reprit Carmen, voilà l'occasion de vous soigner... N'est-ce pas ton avis, Hélène ?

Pélagie fit appel aux expédients les plus pathétiques ; elle tomba aux genoux de Mme de Kerlor.

Hélène, dans sa bonté native, n'avait pas saisi tout d'abord ce qu'il y avait de venimeux dans l'allusion de la femme de charge. Elle avait cru que Pélagie faisait seulement allusion à la pauvreté de la marquise de Penhoët. Quoi qu'il en fût, Mme de Kerlor n'eût pas hésité à congédier cette employée qui parlait en ces termes d'une mère vénérée ; mais la brusque intervention de Carmen transforma la scène.

— Veuillez vous retirer dans votre chambre, madame Crépin ; vous attendrez mes ordres.

Pélagie se releva très confuse et pleurnichant plus que jamais. Avant de sortir, elle lança un coup d'œil vipérin à Carmen qui l'avait si rudement rappelée aux notions les plus élémentaires de la bienséance.

— Joli cadeau que Mariana t'a fait là s'écria Mme de Saint-Hyrieix.

Puis, Carmen commanda à son indignation. Elle ne devait pas oublier que sa belle-sœur ignorait les infamies déhiscées sur le compte de la marquise de Penhoët. Cette drôlesse de Pélagie aurait-elle eu la lâcheté de renseigner

Hélène ? Carmen ne savait pas ; ce qu'elle savait, par exemple, c'était qu'il fallait congédier au plus vite cette effrontée créature ; mais cet incident ne méritait pas que l'on s'y attardât longtemps. Les deux femmes avaient à s'entretenir de choses plus graves.

M^{me} de Saint-Hyrieix s'écria :

— Tu as entendu mon mari ?

— Oui.

— Pouvais-je répondre ?

— C'était difficile.

— M'était-il possible de déclarer que je ne voulais pas revoir monsieur d'Alboize ? Comment sortir de cette situation inextricable ?

— Je ne sais réellement pas quoi te conseiller, ma chérie.

— Monsieur d'Alboize et moi, nous avons sacrifié notre amour... On ne pouvait nous demander plus... Nous avons tenu notre parole... Il faut que ce soit monsieur de Saint-Hyrieix qui remette tout en question.

Hélène répondit vivement :

— Mais l'imprévoyance de ton mari ne t'autorise pas à retomber dans tes coupables rêves.

— Certes ! mais crois-tu que j'aurai le courage de cacher à monsieur d'Alboize ce que je t'ai révélé ?... Voyons, Hélène, connais-tu une femme qui aurait la force de se taire dans des circonstances semblables ?... Je t'assure que je n'aurai pas cet héroïsme.

— Et pourtant...

— Arrête !... Car c'est moi à mon tour qui vais t'opposer mon enfant, le sien.

— Mon Dieu !

— Qui veillera sur ce petit être ? Qui l'élèvera ? Qui le guidera dans la vie, si Dieu que tu invoques exige que je sois mère ?... Allons ! réponds !... Tu restes muette... Tu sais bien que les droits de l'enfant sont imprescriptibles et qu'il n'est pas responsable de l'indignité de ses parents... Tu veux que je vive, tu veux que je ne me dérobe pas à la maternité... Quel sacrifice prétends-tu m'imposer maintenant ?

M^{me} de Kerlor soupira longuement.

— Eh bien ! reprit-elle, soit ! dis tout à monsieur d'Alboize. Mais jure-moi sur la tête de ton enfant que votre rupture n'en sera pas moins éternelle.

Carmen allait répondre, prêter le serment dans un grand élan de son âme, entrevoyant la rédemption dans son sacrifice, quand sa mère parut. La bonne comtesse paraissait affligée. Elle dit :

— Qu'a donc madame Crépin ?... Je viens de la surprendre en train de sangloter... Je lui ai demandé la cause de son chagrin... Elle m'a répondu d'une façon incohérente. J'ai cru comprendre qu'elle regrettait un incident qui s'était passé entre vous.

— Mère, répondit la jeune comtesse, ne vous tourmentez pas... Cette femme m'a manqué de respect. Je vais m'entre-

tenir avec elle... Si ses regrets sont sincères, j'oublierai des propos que Carmen a relevés comme ils le méritaient.

— Agissez comme vous l'entendez, mon enfant, conclut la douairière ; mais évitez-moi ces petites couarriétés...

Carmen réprima un mouvement d'impatience. Pélagie avait trouvé le moyen de rester dans ses fonctions.

Le lendemain, Robert d'Alboize rencontra Carmen en soirée chez le fonctionnaire dont nous avons parlé.

Robert remarqua tout de suite le regard éperdu que lui lança la jeune femme, et il crut qu'elle lui reprochait d'avoir cherché à la revoir. Ils réussirent bientôt à se trouver seuls dans une galerie qui mettait en communication deux salons.

— Ne m'accusez pas, commença Robert, je ne pouvais refuser de venir à cette réception.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua la jeune femme d'une voix frémissante et saccadée.

Le ton de Carmen, son égarement, l'expression de douleur dont sa physionomie était empreinte, tout cela impressionna Robert de la plus vive façon.

— Qu'y a-t-il ? questionna-t-il.

— Je vais être mère.

Il la regarda les yeux fixes, n'osant pas encore, en ce moment solennel, s'affirmer que ce qu'il venait d'entendre était pour lui une immense joie. Il attendait haletant que M^{me} de Saint-Hyrieix poursuivît.

— L'enfant que je porte dans mon sein, fit-elle, est le vôtre, Robert...

Alors, d'Alboize eut dans les yeux une allégresse exaltée.

— Vous le voyez, Carmen, c'était bien inutilement que nous rêvions de nous sacrifier... Il y a toujours au-dessus de nous une volonté plus puissante que la nôtre, qui a voulu que nous nous aimions et qui nous a défendu de nous séparer... C'est en vain que nous avons appelé à notre aide de grands sentiments d'abnégation et que, par excès de conscience, nous nous sommes persuadés que nous étions coupables, la force qui nous domine et dont nous continuerons à subir les lois aveugles exige que nous recommencions à nous adorer sans contrainte.

Carmen eut un frémissement. Robert s'exprimait avec la plénitude de cœur des vrais, des éternels amants, comme si des obstacles insurmontables ne se dressaient pas devant eux.

Eperdue, M^{me} de Saint-Hyrieix, dans le bouleversement de ses pensées, s'écria :

— Robert ! vous n'avez donc pas cessé de m'aimer ?

Il eut un geste fou ; malgré la proximité de la foule qui se pressait dans les

salons voisins, il attira Carmen sur sa poitrine.

La jeune femme chancela en poussant un long soupir ; mais soudain, la notion exacte des choses lui revint, et Carmen repoussa M. d'Alboize.

— Vous trouvez, murmura-t-elle avec une véhémence mal contenue, que mon déshonneur n'est pas complet, et vous voulez qu'il devienne public ?

— Ce que je veux, répliqua-t-il chaleureusement, c'est vous, Carmen... Je vous ai conquise... Vous êtes à moi... Je suis le père de l'enfant que vous allez mettre au monde... Toutes les autres considérations s'effacent devant mon bonheur.

— Vous ne comprenez donc pas que je suis perdue ?

— Non, Carmen, répliqua-t-il, car vous ne pouvez douter de moi.

— Il vous est impossible de me sauver.

— Alors, vous supposez que le capitaine Robert d'Alboize ne saura pas protéger son enfant et la mère de cet enfant ?

— Que ferez-vous ?

— Mon devoir.

— Vous voulez dire que vous ne reculerez pas devant le scandale ?

— Cela, Carmen, dépend de vous.

— Vous allez exiger, n'est-ce pas, que je continue à mentir ?

— Avant tout, je vous supplie de ne pas me désespérer...

Elle courba la tête, pendant qu'il poursuivait :

— Vous êtes en proie à une sorte de terreur qui vous rend injuste envers moi, envers l'enfant que vous portez dans votre sein et qui tressaille malgré les efforts que vous faites pour méconnaître les lois les plus sacrées de la nature... Quand nous avons été l'un à l'autre, une prescience singulière m'a averti que ces baisers ne pouvaient être les derniers que nous échangerions... Je savais que nous nous reverrions... Vous m'avez demandé de disparaître, je vous ai obéi, tenant par-dessus tout à vous rendre une apparence de quiétude ; mais aujourd'hui la situation est tout autre, je revendique mes droits.

— Les remords me tueront.

— Non ! vous vivrez, parce que, face à face avec l'implacable réalité, vous retrouverez la force qui vous sauvera.

— Comment voulez-vous que je continue à abuser mon mari, puisque bientôt ce sera impossible ?

— Qu'importe ! puisque vous n'aimez pas cet homme.

— Je porte son nom. J'ai consenti librement à devenir sa femme.

— Ces liens peuvent être rompus.

— Je briserais l'existence de mes parents.

— L'alternative est certainement cruelle, mais il faudra que vous choisissiez.

— Mais enfin, que voulez-vous ?

Il poursuivit, au paroxysme de la passion :

— Je veux mon enfant !... Pas plus que vous je n'admettrais un mensonge odieux, sacrilège monstrueux, qui porterait malheur au cher petit être... C'est à vous de prendre une détermination la veille du jour où vous ne pourrez plus cacher notre faute...

— Que faire ?

— Soyez ma compagne.

— Mais on me condamnera justement ; ma mère me maudira...

— Vous ne voulez pourtant pas qu'un bâtard usurpe le nom de votre mari.

— Pitié, Robert !

— Je le répète ; cet enfant est le mien ; c'est moi qui le prendrai... Libre à vous de me l'abandonner et d'oublier que vous êtes sa mère... Il ne m'accusera jamais, moi, de la moindre lâcheté, car je ne vivrai que pour lui et il me devra tout !

Carmen répliqua avec une incroyable énergie :

— Quoi qu'il advienne, et si je vous confie cet enfant, sachez bien que je n'abdiquerai en rien ma qualité de mère.

— Je le sais, Carmen, répliqua-t-il avec effusion.

— Mais je ne prévois pas comment se dénouera cette effroyable situation... Je comptais que vous me guideriez, que vous me conseilleriez, et vous n'avez pour moi que des paroles enflées ; vous me torturez et vous savez pourtant que je vous aime.

— Pardonnez-moi !

— Avant tout, vous avez raison ; malgré les souffrances, les hontes, les larmes que la naissance de ce petit être motivera, il faut que nous l'aimions ; il faut que l'irrégularité de sa condition, dont il ne saurait être responsable, ne pèse pas lourdement sur sa vie ; il faut qu'il ne réclame pas en vain sa part de bonheur... Comment résoudre cet effroyable problème ?

M. d'Alboize répondit :

— Réfléchissons pendant quelques jours ; il n'est pas possible que nous ne trouvions pas un projet qui nous laisse quelque répit.

Carmen hocha tristement la tête, d'un air de doute.

— Il faut, reprit-il, que vous me teniez au courant de ce qui se passera... Vous m'écrirez à Bourges, à l'École d'artillerie, où je serai rentré à la fin de la semaine.

— J'y consens.

Un plus long entretien était dangereux. Robert ramena M^{me} de Saint-Hyrieix au milieu des invités. Firmin ne s'était pas aperçu de l'absence de sa femme.

Quelques jours plus tard, M^{me} Paul Verdier se rendit à l'hôtel de Kerlor.

Hélène et Carmen étaient sorties en voiture avec M. de Kerlor et leur mère.

Mariana profita de cette circonstance pour se rendre auprès de Pélagie Crépin.

Depuis la dernière visite de la femme de charge, visite interrompue par l'arrivée de M. Silverstein, Mariana s'était demandé plus d'une fois ce que pouvaient signifier les réticences de Pélagie.

— Eh bien ! fit Mariana, il me semble que vous me négligez, Pélagie... Vous m'avez promis de revenir prochainement rue Cassini et je vous ai attendue en vain.

— Ah ! Madame, répliqua la veuve Crépin, de sa voix aigre et prudente de dévote qui craint d'éveiller les échos du temple, je ne suis pas maîtresse de mes actes.

— Vous avez eu un surcroît de besogne ?

— C'est-à-dire, madame Vernier, que je ne sais plus où donner de la tête.

— Qu'est-il donc survenu ?

Pélagie Crépin jeta à droite et à gauche le regard des serviteurs qui s'apprêtent à dire du mal de leurs maîtres et qui tremblent d'être surpris.

La curiosité de Mariana s'accrut.

— Tout va de mal en pis dans cette maison.

— Vraiment ?

— Madame Georges de Kerlor me rend la vie insupportable.

— Et pourquoi ?

— Je n'en sais rien... Tout au plus m'est-il permis de présumer que madame de Kerlor a des embarras d'argent.

Mariana réprima un mouvement de satisfaction. Le coup porté par Ronan-Guinec était donc plus sérieux qu'on n'avait affecté de le croire. On avait pu l'atténuer, mais en usant probablement d'expédients.

— Ensuite, poursuivit Pélagie, je trouve que madame de Saint-Hyrieix a des allures bien étranges.

— Expliquez-vous ! dit Mariana, qui frémissait de joie à la pensée qu'elle allait entendre des révélations qui pourraient servir sa vengeance.

Pélagie hésita.

— Écœurée de voir ce qui se passait, j'ai voulu partir. La comtesse douairière m'a suppliée de rester à mon poste, et j'ai eu la faiblesse d'y consentir.

— Vous avez donc surpris...

— Ah ! Madame ! Je vous dis qu'il se passe ici des choses extraordinaires.

— Vous m'effrayez, madame Crépin, vous m'attristez surtout... J'ai pour monsieur de Kerlor et monsieur de Saint-Hyrieix la plus grande affection... Ne pourrait-on les avertir ?

— Pour cela, il faudrait des faits précis.

— Et vous n'avez encore que des présomptions ?

— J'espère être bientôt fixée.

— Alors, chère madame Crépin, vous m'avertirez tout de suite.

— Je vous le promets.

Le bruit d'une voiture se fit entendre.

— Les voici ! murmura Pélagie : séparons-nous. Observez la physionomie de madame de Saint-Hyrieix et voyez si c'est la figure d'une femme qui a la conscience tranquille.

— Mais madame de Kerlor ?...

— Madame de Kerlor passe son temps à conférer secrètement avec sa belle-sœur... J'ai surpris quelques mots.

— Lesquels ?

— Plus tard vous le saurez, si mes soupçons sont fondés... A bientôt, madame Vernier.

— Venez me voir demain... Je veux que vous dissipiez mes alarmes ou que vous complétiez vos confidences.

— Je ferai mon possible.

Elles échangèrent une poignée de main, le regard de Mariana brillait ; un sourire cruel découvrait ses dents de jeune tigresse.

CHAPITRE XVIII

EXASPÉRATION

M^{me} Paul Vernier se morfondait dans la voiture qui la conduisait chez M^{me} Silverstein. Le cheval marchait avec une lenteur désespérante. Sa mauvaise humeur était maintenant à l'adresse de son mari, qui n'avait pas encore trouvé le moyen d'offrir un équipage à sa femme.

Toutes ses ambitions malsaines, toutes ses convoitises étaient revenues ; elle se révoltait contre le sort. Puisque les circonstances ne lui avaient pas permis d'occuper la place pour laquelle sa naissance, son éducation et sa beauté troublante la désignaient, elle saurait faire violence à la destinée. Elle posséderait ce luxe qu'elle avait toujours rêvé et sans lequel il lui était impossible de vivre désormais.

Elle n'était pas femme à s'embarrasser plus longtemps de préjugés aussi encombrants que ridicules. Elle aussi, à son tour, porterait des toilettes qui feraient sensation. Elle n'avait qu'un mot à dire pour cela ; elle reprendrait son rang.

Sa résolution était irrévocable ; voulant la fin, le choix des moyens ne lui répugnait plus ; la phase des préjugés et des scrupules était déjà passée.

M^{me} Paul Vernier s'interrompit dans ses réflexions ; la voiture avait stoppé ; elle était arrivée devant la maison des Silverstein. Elle gravit un escalier aux marches de porphyre, à rampe en fer ouvragé, qui conduisait aux appartements de M^{me} Silverstein.

Un grand diable de laquais l'introduisit dans le salon de la maîtresse de céans.

Avant que la porte se fût discrètement refermée, Mariana jeta un cri de surprise.

Au lieu de la nombreuse assemblée qu'elle croyait trouver réunie chez M^{me} Silverstein, l'immense pièce était vide, ou du moins, une seule personne s'y trouvait.

Mariana porta la main à son front comme si elle se rendait subitement compte d'une erreur ; elle avait dû confondre deux dates. Mais avant qu'elle eût pu mettre un peu d'ordre dans ses idées brouillées, Silverstein, car c'était lui, avait été rapidement au-devant d'elle et, d'un grand geste enveloppant, lui avait pressé les mains en s'écriant :

— Bonjour, chère madame Vernier.

Mariana n'en croyait pas encore ses yeux.

— Voyons, murmura-t-elle en saluant le banquier, je me suis trompée.

Silverstein joua la surprise.

— Vous n'avez pas été prévenue ? dit-il.

— De quoi ?

— Vous ne saviez pas que le cinq-à-sept de madame Silverstein était contremandé ?

— Non.

— J'avais pourtant ordonné que l'on vous envoyât une dépêche... Les autres amies de ma femme ont été prévenues par le téléphone.

M^{me} Vernier eut une légère contraction ; le financier lui faisait sentir qu'elle ne possédait pas cette dernière invention du confortable, peu répandue pourtant à cette époque, mais que d'autres possédaient.

Silverstein expliqua :

— Ma femme a dû quitter Paris hier pour se rendre à Genève, où sa sœur, malade, l'a fait demander... Je suis désolé de ce contretemps.

M^{me} Vernier avait repris toute son assurance ; elle regarda hardiment en face son interlocuteur et répliqua avec une expression d'incrédulité :

— Êtes-vous bien sûr d'avoir pensé à m'avertir ?

— Ma foi !...

— La vérité, monsieur Silverstein !

Ce fut lui, à son tour, qui fixa sur elle ses yeux luisants :

— Je vous attendais, répondit-il franchement.

— Ainsi, ce voyage...

— N'a pas été inventé par moi pour les besoins de la cause, mais je suis heureux de pouvoir vous dire combien je suis charmé de vous voir seule.

— Vous me tenez un singulier discours.

Il poursuivit, sans tenir compte de la réplique :

— En vous demandant un entretien particulier, que votre gracieuseté ne m'eût pas refusé, je vous donnais le temps de réfléchir... J'ai préféré que vos impressions fussent spontanées... En somme, je n'ai pas agi d'une façon trop incorrecte... Le hasard m'a servi ; j'aurais eu mauvaise grâce de le contrarier.

Déjà, il avait avancé un fauteuil ; M^{me} Vernier s'était assise, simulant un trouble qu'elle n'éprouvait pas à ce degré et prenant une attitude plastique qui lui seyait fort bien. Elle s'écria :

— Tout ceci me paraît étrange, monsieur Silverstein, et si je vous écoute, c'est peut-être parce que je ne vous comprends pas bien.

— Vous savez pourtant, chère madame, que je suis votre ami...

Mariana eut un geste évasif, comme une jolie femme tenant beaucoup à ne pas deviner de quoi il s'agit.

Enhardi par ce silence, Silverstein reprit avec une très franche désinvolture :

— Êtes-vous réellement surprise de m'entendre vous parler ainsi ?

Elle articula hautainement :

— Je ne vous y ai nullement autorisé.

— Si j'avais dû attendre votre permission, j'aurais risqué de garder le silence toute ma vie.

— Cela eut mieux valu, Monsieur.

Il eut un geste de contrition, poussa un profond soupir et murmura en se levant :

— Oui, j'aurais dû me taire... Je vous ai offensée, je le vois... Mon intention était pourtant de vous témoigner tous les égards que vous méritez... Jeune, belle, distinguée, vous ne me pardonneriez pas la folie que vous m'avez inspirée... Allons ! ne me gardez pas rancune ; mais un homme comme moi ne prolonge pas outre mesure le mariage avec une femme comme vous.

— Soyez certain, monsieur Silverstein, que je me serais montrée beaucoup plus sévère si je n'avais fait la part de votre exagération coutumière, et si surtout je n'avais pour vous une très vive reconnaissance.

Le visage du banquier rayonna.

— Je ne suis pas habituée, poursuivit-elle avec des intonations de candeur, imitées à la perfection, à ce que l'on me prodigue des flatteries aussi hyperboliques... Avant d'accepter le nom de monsieur Paul Vernier, on m'appelait mademoiselle de Sainclair.

Le banquier reprit avec beaucoup de rondeur :

— Eh bien ! soit, recevez toutes mes excuses, et jurons que nous sommes redevenus bons amis.

— Je le jure ! fit gaiement madame Vernier, laissant tomber sa main dans celle de Silverstein.

Il appuya ses lèvres sur cette peau

satinée; c'était la première privauté, le premier attouchement, le premier contact direct, le premier pas dans la voie de la dépravation.

— Eh bien! reprit le banquier, avec l'intention évidente de mettre la logique de son côté, puisque tous les malentendus sont heureusement dissipés, vous ne refuserez pas de visiter les appartements de ma femme.

— Allons, soit! consentit Mariana, dont un petit rire découvrit les dents étincelantes de blancheur.

Mariana s'était promis de ne pas s'enthousiasmer devant le somptueux mobilier de la femme du banquier.

Elle devait garder le petit air supérieur d'une personne qui a vu et possédé de trop jolies choses pour prodiguer son admiration; de plus, elle s'attendait à voir certains objets qui lui permettraient d'exercer des critiques au point de vue du goût, du style, de l'entourage.

M^{me} Vernier ne se trompait pas sous ce dernier rapport. Les meubles étaient d'une richesse extravagante, et, trop souvent, assemblés avec une déplorable symétrie; mais la femme du sculpteur fut trop éblouie pour se rappeler ses intentions; elle ne pouvait s'empêcher de trouver cet ensemble magnifique.

M^{me} Vernier s'apercevant qu'il était six heures passées s'écria :

— Il faut que je me sauve!... J'ai du monde à dîner ce soir.

— Et vous demeurez loin, ajouta le banquier, sachant que ces mots porteraient. Les yeux bleu sombre de Mariana reflétèrent en effet un vif sentiment d'ennui.

En reconduisant la visiteuse, Silverstein rencontra un domestique qui tenait un plateau de vermeil, chargé de lettres et de dépêches.

— Vous permettez? demanda le financier, un simple coup d'œil.

En effet, il trouva tout de suite ce qu'il cherchait: c'était une dépêche de sa femme.

Il décacheta et lut tout haut :

« Marguerite beaucoup mieux. Attaque pas de suites. Reviens demain. »

Silverstein parut enchanté :

— Ah! fit-il, voilà qui me rassure... Après le cinq-à-sept je me demandais s'il ne faudrait pas décommander notre bal du 15.

Mariana répliqua :

— Vous ne pensez qu'aux fêtes... Vous voulez éclipser les traitants du temps les plus fastueux.

Il reparti :

— L'argent est si bête quand il est emplié; il est si intelligent, au contraire, quand il roule...

Il reprit brusquement la main de Mariana.

— Ma chère enfant! s'écria-t-il avec beaucoup de décision, vous avez visité le gynécée... Seriez-vous satisfaite si l'on vous disait que tout cela est à vous?

— Ne recommençons pas à plaisanter, fit-elle avec un mauvais rire.

— Il est inutile que je vous montre mes appartements particuliers.

— En effet.

— Ils vous intéresseraient peu... Et pourtant, je suis sûr que mon entresol de la rue d'Astorg ne vous laisserait pas insensible.

Mariana s'écria avec une indignation factice :

— Non!... Jamais... Malgré ce qui était convenu, vous recommencez...

Il l'interrompit :

— Ma chère Mariana, fit-il à mi-voix... j'attendrai votre réponse jusqu'au bal dont je vous ai parlé... Vous avez huit jours pour méditer et prendre une résolution... Vous obtiendrez de moi tout ce que vous voudrez, car jamais je ne me suis senti attiré vers une femme avec cette irrésistible puissance...

Il eut un geste pour enlacer ce corps flexible comme une liane, malgré ses proportions sculpturales de statue antique; elle l'évita, secouée par un long tressaillement.

— Adieu! fit-elle en s'enfuyant.

.....

Mariana rentra rue Cassini un quart d'heure avant l'arrivée de Robert d'Alboize. Le bon Vernier, en l'absence de sa femme, avait surveillé les apprêts du festin, entre deux coups d'ébauchoir. Il n'adressa aucun reproche à Mariana, qui se hâta de changer de toilette.

L'imagination de la belle enfant était extraordinairement surexcitée; bien que le voyage en fiacre lui eût donné le temps de se remettre de son émotion, elle n'était pas fâchée d'avoir encore quelques instants de répit, non qu'elle redoutât l'œil investigateur de son mari, mais parce qu'elle avait besoin de récapituler les faits.

C'était vrai, pourtant! elle s'était offerte à Silverstein! Au fond d'elle-même, elle en pouvait convenir dans toute la plénitude de son esprit froid et calculateur.

Cependant, une bouffée de honte empourpra son front; c'était un dernier vestige de sa pudeur, elle se trouva subitement bien méprisable; puis, cette suprême réugnance vaincue, elle redevenit superbe d'inconscience; elle ne reculera plus.

M^{me} Paul Vernier obtint un grand succès au bal de Silverstein.

M^{me} Silverstein avait accueilli avec de grandes démonstrations amicales la femme de l'artiste.

Elle complimenta Mariana en faisant l'éloge de Paul Vernier. La femme du banquier avait des prétentions artistiques.

Silverstein avait salué Mariana et serré la main de Paul, mais avec un sourire de commande; il n'avait pas cherché à se rapprocher de la jeune femme, au début de la soirée.

Il allait de groupe en groupe, ayant un mot aimable pour chacun de ses invités, sans pourtant quitter des yeux Mariana.

Celle-ci, comme si elle eût deviné ce muet appel, manœuvra de façon à se trouver dans un salon en rotonde où Silverstein était seul.

Brusquement, il effleura de ses doigts assez gros le collier de fausses perles que portait Mariana, puis il dit simplement :

— Voulez-vous qu'il soit en vrai?...

M^{me} Paul Vernier sentit un frisson lui parcourir tout le corps. Elle eut une sensation de vertige, et comme la présence d'un prochain écroulement.

Elle garda le silence. Silverstein ajouta :

— Venez après-demain, à quatre heures, rue d'Astorg au rez-de-chaussée... Vous le remporterez...

Le financier retourna au milieu de ses invités; Mariana rejoignit Paul Vernier. L'orchestre jouait le prélude d'une valse célèbre.

CHAPITRE XIX

PREMIÈRE ABSINTHE

Claudinet, assis sur une petite chaise, devant une table à sa hauteur, jouait avec des soldats de plomb.

Il se leva et vint auprès de sa mère!

— Ma tante Fifine va venir? demanda-t-il.

— Elle me l'avait promis, répondit Rose... Elle devait même amener...

Un vigoureux coup de poing dans la porte coupa la parole à la tireuse de cartes.

— C'est eux! dit-elle en allant ouvrir. Zéphyrine apparut.

— Nous v'là! dit-elle de sa voix de rogomme... Je t'amène Eusèbe.

Elle démasqua La Limace, qui disparaissait derrière la monstrueuse cupule de sa maîtresse.

— Entrez donc! fit Rose avec beaucoup d'amabilité.

Eusèbe salua avec la distinction dont il avait le secret. D'un premier regard, ses yeux canailles inventorierent la salle à manger, où Rose les avait recus.

Zéphyrine embrassa sa sœur et son neveu.

— Mon Dieu! Madame, commença La Limace, il y avait longtemps que je désirais faire votre connaissance... Seulement, je suis un peu timide... Il a fallu que mademoiselle Zéphyrine m'amène.

— Ma sœur a eu raison, répliqua Rose, puisque vous allez entrer dans notre famille.

Eusèbe Rouillard affecta d'être confus de cet honneur.

Il feignit seulement d'apercevoir Claudinet et s'écria :

— Voilà le neveu!... Il est rien girond...

Tout d'abord, la physionomie repoussante du drôle avait produit un singulier effet sur Rose; mais son impression changea bien vite, grâce à l'astuce d'Eusèbe, qui, malgré sa vulgarité et son langage grossier, faisait vibrer les plus chers sentiments de la pauvre femme.

Rose leur avança des chaises.

La Limace, décidément, lui paraissait moins laid, moins bizarre. La tireuse de cartes subissait surtout, sans se l'expliquer, une sorte de satisfaction en voyant qu'elle n'était plus isolée dans l'existence.

Aussi, depuis qu'elle avait engagé Zéphyrine à lui présenter Eusèbe, Rose attendait avec une certaine curiosité, plutôt sympathique, la visite de cet homme.

— Pour lors, Madame, reprit La Limace, votre sœur vous a appris de quoi il retournait... Nous sommes fiancés... J'ai écrit à mes parents pour obtenir leur consentement... J'attends une réponse ces jours-ci... Je suis content de voir que ce mariage vous va... Parce que moi, voyez-vous, je n'aurais jamais voulu épouser une femme contre le gré des siens... Je respecte trop la famille pour ça!

— Vous allez me faire le plaisir de dîner avec moi, dit Rose.

La Limace se récria :

— Oh! je n'oserais jamais... Vrai, c'est trop de bonté... Non... une autre fois.

La tireuse de cartes insista.

— Je ne vous le cache pas, s'écria le drôle, je ne me serais jamais attendu à être si bien reçu.

— Vous acceptez... sans cérémonie?

— Dame!

— Mais oui, mais oui, appuya Zéphyrine... Voyons, Eusèbe, vous n'allez pas faire de manières.

— Ecoutez... ce sera pour le plaisir de rester plus longtemps ensemble et d'avoir l'occasion de se parler à cœur ouvert... Seulement, à la fortune du pot!

— C'est entendu, répondit Rose, qui ne sentait plus du tout ses souffrances, tant elle était heureuse de voir auprès

d'elle deux êtres bien portants et dont la gaieté aurait pu être communicative, si la veuve de François Champagne n'avait à jamais désappris le sourire.

— Ce n'est pas tout ça, poursuivit joyalement Eusèbe Rouillard... Nous allons casser la croûte ensemble... Seulement, vous me ferez l'amitié d'accepter l'apéritif

— Il y a tout ce qu'il faut ici, répliqua la tireuse de cartes.

— Même de la verte ? demanda La Limace.

— Ah ! non, dit Rose.

— Ce n'est pas que j'en abuse, prétendit Eusèbe sans sourciller ; mais, de temps en temps, ça réchauffe les sentiments, et, mon Dieu ! ça chasse les chagrins pour un instant.

— Je ne me rappelle pas en avoir jamais bu, fit sincèrement la tireuse de cartes...

La Limace fit tinter quelques louis dans sa poche.

— Tenez, Zéphyrine, reprit-il, allez nous chercher le rogomme en question...

Il jeta vingt francs sur la table, assez fier de faire remarquer qu'il avait le gousset fort bien garni.

— On aurait pu prendre du quinquina, j'en ai là, fit Rose.

— C'est bon pour les malades ! reparut Eusèbe. Nous sommes tous solides au poste.

— Il y a pourtant des moments où ça ne va pas trop fort, déclara mélancoliquement la sœur aînée.

— Pardi ! s'écria le gredin, ça se comprend, après la secousse que vous avez eue... Seulement, quoi ! Il n'y a pas à dire, on ne peut rien y faire... Vovez-vous, vous pouvez bien dire aussi que la richesse ne fait pas le bonheur.

— Mais je ne suis pas riche, déclara vivement Rose.

— Vous êtes établie, vous êtes calée ; faut pas vous en défendre, puisque ça prouve que vous êtes une travailleuse... Ce n'est pas vos parents qui vous ont laissé les quatre sous que vous avez.

— Bien sûr ! répondit Rose, qui ne niait plus la modeste aisance, tant les flatteries de La Limace lui faisaient perdre sa circonspection naturelle.

— On a de l'œil, on sait apprécier tout de suite quelqu'un de convenable... Je n'ai pas besoin de vous voir deux fois pour savoir à quoi m'en tenir... Entre gens comme il faut, y a pas d'erreur !

Zéphyrine remontait avec la fiole de verte, elle s'empressa d'aller chercher des verres et de l'eau fraîche.

— A la vôtre ! fit La Limace en levant toisement son verre, à celle du petit Claude et à notre prochain mariage.

Rose se résigna à tremper ses lèvres dans la mixture verte. Elle fit une grimace en avalant la première gorgée.

mais la contraction de ses traits cessa bien vite.

Eusèbe, qui l'observait avec une attention surprenante, s'écria :

— Qu'en dites-vous ?

— C'est fort !

— Mais quel parfum !

— C'est égal...

Machinalement, la mère de Claudinet but une deuxième gorgée.

— Vous comprenez, déclara La Limace avec beaucoup de conviction, que je ne voudrais pas vous faire boire quelque chose qui pourrait vous incommoder... Naturellement, si on en abusait, ce serait terrible, mais en en prenant une petite goutte de temps en temps, la verte vous fait voir tout en rose.

Rose Fouilloux s'anima bientôt ; son visage s'empourpra ; elle se mêla plus activement à la conversation, et causa avec abandon. Puis elle demanda la permission de s'occuper de sa cuisine. Zéphyrine voulut l'aider. Le repas fut bien vite prêt.

La Limace et Zéphyrine eurent le mouvement des mâchoires de gens qui n'ont pas toujours aussi bien dîné et qui se rappellent certains carêmes trop prolongés.

La Limace fut étourdissant de bagout ; il fallait bien qu'il fit les frais de la conversation, car Rose ne parlait guère et Zéphyrine ne pensait qu'à engloutir d'énormes morceaux de viande.

Rose fit du café. Ce breuvage fut fortement arrosé de cognac.

La Limace versait constamment de l'eau-de-vie à sa future belle-sœur.

Après la dernière rincette, Eusèbe proposa de faire un brûlot. Rose, qui avait déjà bu du punch, accepta avec empressement.

Il était plus de minuit, quand Eusèbe et Zéphyrine prirent congé de la tireuse de cartes. Ce fut elle qui les engagea à revenir le plus tôt possible ; ils promirent qu'elle les reverrait bientôt.

Rose vacillait en refermant sa porte, il lui semblait que tout tournait dans la maison ; elle n'eut pas assez d'équilibre pour regagner son lit, et elle s'assit à la table, toute maculée de liquides divers.

Elle se prit la tête à deux mains et resta longtemps dans un état d'hébétéude qui lui enlevait toute réflexion.

La première absinthe avait fait son œuvre : Rose Fouilloux ne s'était jamais mise dans un état semblable. Un sommeil de plomb l'accablait ; ses coudes s'écartèrent et sa tête chavira sur la table.

Claudinet toussa : il se réveilla et appela :

— Maman ! maman !

Rose Fouilloux dormait toujours.

.....

Le lendemain matin, quand Zéphyrine et La Limace se réveillèrent, les vapeurs alcooliques étaient dissipées. Ils se sentaient relativement frais et dispos.

— Eh bien ! commença la somnambule, qu'eu't'en dis de ma sœur ?

— Je dis qu'il y a quelque chose à faire.

— Si on savait où elle met sa galette !

— Attends un peu, on y arrivera.

— Tu sais, il y en a.

— Je l'espère bien.

— Seulement, faudra être sondeurs.

— On le sera.

— La prochaine fois, on sera mieux dans la maison, toi, qui as l'œil américain, tu surprendras quelque chose...

— Naie pas peur !

— En attendant, nous voilà remis dans ses petits papiers.

— Il s'agit d'y rester... J'ai mon idée, conclut Eusèbe Rouillard.

Le surlendemain, Eusèbe et Zéphyrine retournèrent chez Rose Fouilloux.

Ils la trouvèrent très pâle, très défaite, se plaignant beaucoup.

Rose avait un commencement de laryngite ; sa voix était rauque, affaiblie.

— T'es donc enrhumée ? fit la somnambule.

Eusèbe prodigua à sa future belle-sœur les plus grandes marques d'affection. Il réussit à la consoler un peu. Il voulut amuser Claudinet. Il embrassa l'enfant.

Finalement, La Limace réussit encore à faire boire une absinthe à Rose.

Eusèbe et Zéphyrine ne voulurent pas accepter à dîner ce soir-là et ils se retirèrent de bonne heure. La tireuse de cartes regretta qu'ils fussent partis. Elle redoutait l'isolement, maintenant qu'il avait été interrompu. La gâité de La Limace lui manquait. Elle se sentait enveloppée d'un vide affreux. Elle but encore pour s'étourdir ; et Rose ne fut plus seule.

Le plan de La Limace était conçu avec une habileté infernale, bien que l'exécution n'en fût pas compliquée le moins du monde. Au premier aspect, il avait vu que Rose était poitrinaire. Pour que le travail de désagrégation fût plus rapide, La Limace avait appelé l'absinthe à son aide.

Depuis qu'elle avait goûté à cette liqueur, Rose ne pouvait plus s'en passer.

Elle en prenait un verre avant de déjeuner, un dans l'après-midi et un avant de dîner. Progressivement, elle augmentait la dose ; quand La Limace et Zéphyrine étaient là, ils se chargeaient de la ration.

— Ça ne vous fera pas de mal, disait-il de sa voix doucereuse... Vous y êtes habituée... Chacun a ses petits charins... Avec ça, on oublie.

La malheureuse Rose ne comprenait pas qu'elle s'intoxiquait chaque jour, tant l'absorption du poison lui semblait douce.

Le corps de Rose s'émaciait, elle ne dormait plus, des sueurs d'angoisse la baignaient constamment. Les clientes, même les plus fidèles, désertaient l'établissement : Rose restait une journée, deux journées, sans donner de consultation.

Pendant que sa mère s'acheminait ainsi vers la tombe, le petit Claudinet, privé de soins, languissait. Lui qui était si propre autrefois, si coquettement habillé, ne recevait même plus les soins hygiéniques qui lui étaient indispensables.

— Ce n'est pas tout ça ! dit la somnambule à Eusèbe, une nuit qu'ils rentrèrent à Levallois et qu'ils s'étaient montrés relativement sobres, nous n'avons pas l'air d'avancer beaucoup... Qu'est-ce que tu mifonnes ?

— Tu le sauras bientôt.

— Je ne veux plus de tes cachotteries... Tu ne penses pas à estourbir ma frangine ?

— Non !

— A la bonne heure !... Je n'irais pas jusque-là.

— Toi, d'abord, tu feras ce que je voudrai, gronda La Limace.

Zéphyrine, au risque de s'attirer quelques taloches qui lui seraient distribuées dans l'alcôve conjugale, exigea des explications.

— Voyons, reprit-elle, dis-moi si tu y as pensé ?

Il répondit :

— Tu ne vois donc pas qu'elle est en train de claquer et qu'il est inutile de donner le coup de pouce.

— Vrai ?

— Si tu n'avais pas tout le temps de la moutarde dans les yeux, tu serais aussi bien renseignée que moi.

Zéphyrine répondit avec une belle indépendance de cœur :

— Tant pis !... J'y peux rien, moi !...

Seulement, j'aurais pas voulu que tu lui fasses passer le goût du pain... Quant au reste, ni vu ni connu, je t'embrouille !

— Avec tout ça, reprit La Limace, je n'ai pas encore dégouté l'endroit où elle carre son magot.

— Oh ! elle est roublarde !

— Dis donc, Fif ! si elle nous roulait ?

— Comment ?

— Eh bien ! quoi, si elle était en train de manger ses quatre sous et qu'elle ne nous laisse que la peau ?

Zéphyrine haussa ses omolentes épaules, ce qui fit trépider formidablement son estomac.

— Je te répète, dit-elle, qu'elle a beaucoup de pognon.

— Tu l'as vu ?

— Je le sais.

— Enfin ! dit Eusèbe, voulant chasser une pointe de scepticisme, voir ne signifie rien, il vaut mieux toucher.

— Je t'écoute !...

— Le fait est qu'elle ne se prive pas beaucoup.

— Et le même ? interrogea Zéphyrine.

— Celui-là est amoché comme sa mère.

— Pour lors...

— Cependant, ce n'est pas la même chose... A cet âge-là, on ne sait jamais.

— C'est à nous qu'on le confiera.

— Il ne pourra pas être en meilleures mains.

Les deux misérables échangèrent un coup d'œil significatif.

Pourtant, Zéphyrine éprouva le besoin de montrer une fois de plus son exquise sensibilité. Elle s'écria :

— On ne peut pas lui tordre le cou.

— Paraîtrait !... fit la Limace avec une nuance de regret.

— Et puis, quoi ! il ne s'obstinera pas quand sa mère aura été manger des pisseris par la racine... Il ira la retrouver en douceur.

— Probable !

— En attendant, reprit La Limace, quand nos quatre sous seront bus, et tu te charges de ta part, nous retomberons dans la déche ; ça m'altère d'avance et ça me dégoûte de la société.

Pour ne pas rester sous cette impression de noire misanthropie, La Limace partit faire un tour de promenade et rentra dans Paris par la porte de Champerret, maugréant toujours.

En flânant, il arriva boulevard des Batignolles, où il vit un groupe de badauds rassemblés autour d'un baladin.

— Qu'est-ce qu'il peut vendre, celui-là ? se demanda Eusèbe.

Il avait besoin de distraction ; il poussa un peu les gens du dernier rang et parvint à se placer au premier.

Il poussa une exclamation joyeuse :

— Mulot ! fit-il à mi-voix, reconnaisant l'opérateur.

ceps ; or, il n'avait trouvé chez aucun de ses impresarios cette supériorité. C'était un gaillard d'une carrure invraisemblable.

C'était l'instant de la collecte. Il saisit sa sébile et la tendit : il récolta trente centimes.

Quand il arriva devant La Limace, celui-ci, se redressant un peu et se tournant de trois quarts vers son ami, laissa tomber ce mot d'une éloquence toute particulière :

— Fourneau !

Alors seulement, Mulot reconnut Eusèbe Rouillard et eut un grand geste d'ébahissement.

L'hercule ayant terminé sa grande représentation, la foule s'écoulait. Mulot enfila un misérable veston et coiffa une casquette grasseuse qu'il s'enfonça jusqu'aux oreilles.

— Ah ! mon vieux poteau ! s'écria Mulot en pressant joyeusement les mains d'Eusèbe Rouillard.

— Comme on se retrouve, hein ! fit non moins joyeusement La Limace.

— Quelle veine !

— Je me disais bien aussi que je finiserais par remettre la patte sur un aminche.

— Et un vrai !

Ils furent bientôt installés à une table de marchand de vin, dans un petit cabinet.

— Non, mais vrai, ce que je me gondolais, fit La Limace, en t'entendant faire ton boniment aux pant'es...

— Il y avait de quoi, soupira l'hercule.

— Je me disais : voilà un garçon à la hauteur, qui a tout ce qu'il faut pour être rupin... A quoi s'amuse-t-il ? Je vous le demande.

— Faut bien boulotter.

— Tu es donc fauché ?

— Ne m'en parle pas ! Depuis six mois je suis sur le tas...

— Il est temps que j'arrive pour te ramasser.

— Ma foi, prononça Mulot, j'étais en train de me demander si je ne ferais pas mieux de m'attacher mon moellon au cou et de piquer une tête dans la lance.

— Ton moellon... Ah malheur ! ce n'est pas comme ça qu'il faut être moelleux... C'est en reprenant les flambeaux qui nous ont toujours réussi, chaque fois que nous avons fadé.

Cette évocation des jours fortunés, jointe aux premiers effets de l'alcool, alluma une étincelle dans les yeux chargrins de l'hercule.

— Il ne tient qu'à toi de me remettre dans le droit chemin.

— Je ne demande pas mieux, répondit La Limace de son air bon enfant ; cependant faudrait savoir si tu es toujours d'attaque.

CHAPITRE XX

MULOT

Mulot ! C'était bien lui ! Quelle chance pour La Limace de retrouver ce camarade au moment où il s'y attendait le moins.

Mulot était hercule forain ; il avait fait partie des plus brillantes troupes de lutteurs ; mais c'était un indiscipliné, un révolté ; il n'avait jamais pu supporter un patron ; pour Mulot, la vraie suprématie consistait dans la solidité des bi-

Mulot montra ses bras robustes.

— Ne crois pas que je bouderais devant la besogne, tu sais.

— On verra ça.

— Ce n'est pas tout ça, reprit l'hercule, est-ce que tu m'embauches ?

— Ça dépend de toi.

— De moi ?

— Bien sûr... Depuis que je suis rentré, j'ai eu à m'occuper d'affaires de famille... Mais toi, tu es trop débrouillard, ou tu l'étais trop autrefois, pour ne pas avoir tiré quelques plans.

Mulot répliqua nettement :

— C'est vrai !

Son œil s'emplissait de visions de rapines et de meurtres.

Eusèbe Rouillard, tout en buvant, l'observait et s'applaudissait d'avoir retrouvé ce vieil aminche, un garçon un peu dur à se mettre en train, mais qu'on avait toutes les peines du monde à retenir quand il était dans la bagarre.

La Limace concevrait et Mulot exécuterait.

Ils partageraient loyalement les bénéfices ; ils s'étaient toujours fort bien entendus, fraternellement, déclarant tous les deux que l'honnêteté dans le travail était une certitude de réussite.

Ces deux gréduins avaient une bonne foi aussi stupéfiante que réciproque.

— Alons ! jaspine un peu. Dans quel quartier as-tu nourri le poupard ? demanda Eusèbe.

— Dans le Calvados.

— Sacré farceur, va ! nous qui arrivons de la Normandie... Tu ne pouvais pas nous prévenir ?

— Ça ne te déplairait pas d'y retourner ?

— S'il y a réellement à faire, ça me botte... C'est gentil tout de même de ta part de m'avoir attendu... Tu ne te sentais pas de force tout seul ?

— Le morceau est trop gros.

— Même pour un hercule ?

— Tu le verras quand tu y seras.

La Limace, bien qu'il n'eût pas à renouveler ses conditions d'association avec Mulot, voulut néanmoins qu'aucune équivoque ne subsistât.

— Dis donc, fit-il, est-ce que tu crois qu'il y aura du raisiné ?

— C'est possible, répondit tranquillement l'hercule.

Et il ajouta, lui aussi, pour bien établir la division du travail :

— Je m'en charge.

— Ce n'est pas que je canerais, s'il le fallait.

— On le sait.

— Mais ta poigne est plus solide que la mienne pour manier cet instrument-là.

— Ne te fais pas de bile, pour scionner, linguier ou suriner, je ne confierai la besogne à personne.

— Tu as raison, Mulot, on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

— Quand partons-nous ?

— Demain, si tu veux.

Et les deux complices retrouvés vidèrent leurs verres, après les avoir choqués l'un contre l'autre, en signe d'accord parfait.

CHAPITRE XXI

DERNIÈRES SURPRISES

Carmen continuait à souffrir le martyre, bien que sa grossesse ne fût pas très pénible, malgré les précautions qu'elle prenait pour la dissimuler. La pauvre femme était arrivée aux semaines critiques.

Chaque jour, elle prenait la farouche résolution d'en finir avec cette existence atroce, mais Hélène lui imposait un nouveau délai.

M^{me} de Saint-Hyrieix sentait sa volonté paralysée. Elle ne voulait pas en se tuant donner la mort au petit être qu'elle portait dans son sein. Elle ne voulait pas davantage fuir le domicile conjugal.

Chaque fois qu'elle le pouvait, elle écrivait à Robert d'Alboize, à Bourges : il lui répondait poste restante à Paris.

L'officier ne voyait qu'une issue possible et dans chacune de ses lettres insistait avec la plus éloquente véhémence : il fallait que Carmen vint le rejoindre.

Il donnerait sa démission ; ils partiraient à l'étranger ; tous deux, ils recommenceraient la vie. Seraient-ils les premiers qui demanderaient à une passion partagée l'oubli des misères passées ?

Il fallait que la jeune mère confiât sa vie et celle de son enfant à l'homme qu'elle aimait et qui seul pouvait revendiquer des droits imprescriptibles.

D'Alboize n'y faillirait pas ; si Carmen l'y forçait, il ne reculerait devant aucune éventualité.

Carmen ne répondait plus que par de courts billets. Elle n'infligeait pas à Robert ses remords d'épouse coupable, se bornant à le renseigner brièvement et à lui dire qu'elle l'aimerait toujours. Elle ne lui faisait part d'aucune décision ; elle tremblait trop en pensant que ce qu'elle aurait résolu serait irrévocable, quand l'heure sonnerait.

M^{me} de Saint-Hyrieix n'avait pas dit à Hélène qu'elle correspondait avec M. d'Alboize. Les deux belles-sœurs ne s'entretenaient que de la catastrophe pro-

chaine, sans revenir sur la cause initiale.

Mais la sœur de Georges avait des crises affreuses de désespoir, quand elle se trouvait seule, après avoir échangé quelques mots avec Hélène ; les deux femmes constataient avec terreur que l'effroyable situation s'aggravait de jour en jour, et que le miracle qu'elles avaient rêvé ne s'annonçait pas.

Toutes les alternatives qui se présentaient à son esprit étaient épouvantables.

Si Carmen obéissait à Robert, si elle fuyait le domicile conjugal, les reproches de sa conscience ne la poursuivraient-ils pas éternellement ?

— Avait-elle le droit de tuer son enfant ?

En arriverait-elle à tout avouer à Saint-Hyrieix dans un irrésistible élan de franchise éperdue ? Elle ne mendierait aucun pardon ; elle réclamerait au contraire le châtement qu'il voudrait lui infliger.

Quant à s'en tirer par le mensonge infâme, qui sauve infailliblement et sans la moindre peine les épouses criminelles reportant sur le mari bénévole les œuvres de l'amant, Carmen avait repoussé ce moyen odieux ; d'ailleurs, à l'heure présente, il serait trop tard.

De quelque côté que l'infortunée se tournât, l'horizon était affreusement noir.

Si l'atonie n'avait par moments paralysé le cerveau de M^{me} de Saint-Hyrieix, elle eût perdu la raison, car les forces humaines ont des limites.

Hélène assistait impuissante à toutes ces tortures, ne pouvant croire cependant que Dieu, dans sa miséricorde infinie, lui refuserait le salut de Carmen.

M^{me} de Saint-Hyrieix, par un prodige de volonté, retrouvait pourtant son énergie morale devant le monde, mais ses forces physiques n'allaient-elles pas bientôt la trahir ? Il était surprenant que sa honte n'eût pas encore publiquement éclaté.

Un matin, Firmin de Saint-Hyrieix, plus plastronnant que jamais, entra chez sa femme, dans la matinée.

— Ma chère enfant, dit-il, tout marche à merveille.

— Monsieur de Birague est installé au quai d'Orsay ? demanda Carmen avec son ironie coutumière.

— Pas encore, répliqua Firmin, mais au fond, cela nous est égal... Le ministre actuel est tellement convaincu de sa culbute prochaine qu'il fait déjà tout ce que lui demande son successeur.

— Alors, vos vœux seront bientôt comblés ?

— Cela ne tient qu'à moi !

— Et vous hésitez ?

— C'est-à-dire que je balance entre deux fonctions.

— Vous n'avez plus que l'embarras du choix ?

— Parfaitement... Et je suis venu vous demander votre avis.

— A titre purement consultatif, car je ne suppose pas que l'opinion de votre femme, en admettant qu'elle eût l'ombre d'une préférence, pourrait modifier vos intentions bien arrêtées.

— Voici : voulez-vous que je sois gouverneur, ou trouvez-vous plus digne la qualité d'ambassadeur ?

Carmen se croisa les bras et regarda Saint-Hyrieix, qui parlait le plus sérieusement du monde.

Cependant, malgré ses lancinantes préoccupations, elle ne put réprimer un sourire devant cette monumentale suffisance.

Firmin crut que sa femme était enchantée.

— Il reprit :

— Vous comprenez, ma bonne Carmen, que je vous associe toujours à mes grands projets... Si le titre de gouverneur est séduisant pour moi, on ne pourrait pourtant pas vous appeler madame la gouvernante... Tandis que si je suis ambassadeur, vous devenez naturellement ambassadrice.

Carmen était retombée dans ses amères réflexions ; Firmin pensa qu'elle méditait sur ces hautes destinées, et il ajouta :

— Réfléchissez !... Dans quelques jours, vous me répondrez... Birague ne tient qu'à une chose en ce qui me concerne, c'est que la réparation qui m'est due soit éclatante.

Et M. de Saint-Hyrieix se retira lentement, comme un haut dignitaire qui va bientôt occuper le rang que la préséance lui attribuera dans les plus brillants cortèges officiels.

Il était temps qu'il disparût.

Carmen, qui s'était imposé une contrainte violente pour garder un calme apparent, pendant que le diplomate caressait ses vaniteuses chimères, Carmen était au bout de son effort. Elle eut subitement une douleur aiguë ; ses nerfs se détendirent brusquement ; elle éprouva une sensation d'effondrement ; un voile passa devant ses yeux ; elle perdit connaissance.

Au moment où Firmin sortait de chez sa femme, il vit la femme de Georges, qui se rendait chez Carmen.

Hélène s'arrêta discrètement ; Firmin, en homme bien élevé, s'écria :

— Je sors de chez madame de Saint-Hyrieix ; vous allez la trouver rayonnante...

Je viens de lui annoncer une nouvelle d'une importance capitale.

Et, sur un geste mélancoliquement étonné de la jeune femme, il ajouta :

— Ne me félicitez pas encore... Attendez une semaine.

Très béat, avec un sourire initié et un petit mouvement protecteur, il salua Hélène et partit. Hélène, qui ne parvenait pas encore à s'expliquer cette satisfaction de Carmen, annoncée par Saint-Hyrieix, ouvrit la porte et entra chez sa belle-sœur.

M^{me} de Kerlor jeta un cri, en proie à un violent saisissement ; Carmen était étendue sur le parquet.

Elle lui fit respirer des sels anglais.

M^{me} de Saint-Hyrieix rouvrit les yeux. Il y eut dans son regard un tel égarement que M^{me} de Kerlor ne put réprimer un frémissement ; mais Hélène ne tarda pas à maîtriser cette légère défaillance.

Ce n'était pas le moment de perdre la tête.

Carmen poussa un long, un déchirant soupir.

— Qu'as-tu ? demanda Hélène.

M^{me} de Saint-Hyrieix se passa les mains sur le front, pour dissiper les restes de son vertige.

— Était-il encore là ? balbutia-t-elle.

— Non... Je suis arrivée au moment où il sortait.

— Il ne sait rien ?

— Rien.

Carmen hocha la tête.

— Eh bien ! fit-elle, retrouvant une intonation d'ironie navrée, je crois que nous ne devons plus compter sur le miracle espéré... Dieu m'a abandonnée.

— Non, puisque monsieur de Saint-Hyrieix n'a pas été témoin de ton évanouissement.

— Il ne s'agit que d'un court répit... un sursis, si tu veux, puisque je suis inopinément condamnée à mort.

— Tais-toi !

— Il est impossible de cacher plus longtemps mon état ! les malaises vont se succéder... Je suis perdue.

La situation paraissait en effet désespérée ; M^{me} de Kerlor, malgré son indomptable vaillance, se demandait si elle allait être forcée de s'avouer vaincue.

— Je me sens brisée.

— Ressens-tu des douleurs aiguës ?

— Non, je suis anéantie.

— Quand tu as perdu connaissance, est-ce à la suite d'une commotion intérieure ?

— Non... Monsieur de Saint-Hyrieix m'obsédait de ses réflexions ; je l'écoutais avec un énerverment que je ne puis décrire. Enfin, il est parti au moment où les forces m'abandonnaient.

M^{me} de Saint-Hyrieix enlaça sa belle-sœur avec force.

— Sauve-moi, ma petite Hélène ! Sauve-moi ! fit-elle avec une expression déchirante.

— Comment ? pensa M^{me} de Kerlor.

— Si tu ne le peux pas, reprit Car-

men, plus plaintivement encore, laisse-moi libre de mes actes.

— Voyons ! ne t'exalte pas ainsi, s'écria Hélène avec son autorité, si douce et pourtant si persuasive... Il faut que nous nous rendions chez un médecin... Rassure-toi, nous irons dans un quartier éloigné et nous resterons inconnues.

— Si tu le veux !

— Il nous donnera une date...

— Je frissonne en pensant que cet homme pourra m'annoncer que les jours ou même les heures me sont complés.

Ce jour-là, par exception, on déjeunait en famille : ordinairement, ce n'était que le repas du soir que l'on prenait en commun. Saint-Hyrieix, qui était pourtant un homme ponctuel, n'était pas encore rentré à l'heure où l'on se mit à table.

La comtesse douairière fit servir.

Carmen n'eut pas à s'imposer de trop grands efforts pour dissimuler ses appréhensions.

La grand-maman était fatiguée ; elle parlait peu ; ses gestes étaient dolents ; elle mangeait distraitement et sans appétit.

Quant à Georges, il était absorbé comme s'il poursuivait l'étude d'un plan nouvellement élaboré dans sa cervelle, mais qui se rapportait certainement à l'ensemble d'idées touchant ses projets d'avenir.

Hélène savait bien à quoi il pensait ; elle n'avait pas besoin de le questionner.

En ce moment, l'esprit de Georges de Kerlor était loin de Paris ; il avait traversé les mers et reconquerrait sa fortune dans le Nouveau Monde. Enfin, Hélène veillait sur son fils, que la nourrice Annette Kerjean tenait sur ses genoux.

Saint-Hyrieix arriva : il était radieux.

A la vue de son mari, Carmen eut un éblouissement et étreignit le rebord de la table d'un geste fébrile, comme si elle allait avoir une nouvelle syncope.

Firmin s'écria :

— Recevez toutes mes excuses... Le ministre ne voulait pas se séparer de moi... Il faut que je parte ce soir.

La douairière, que cette nouvelle fit sortir de son engourdissement d'esprit, demanda avec une certaine appréhension :

— Vous nous enlevez Carmen si vite que cela ?

M^{me} de Saint-Hyrieix crut avoir rêvé. La réponse de Firmin allait avoir une influence décisive sur le sort de la jeune femme.

S'il l'emmenait avec lui, elle perdait sa dernière espérance, si fragile qu'elle fût.

Il avait dit : « Je pars », mais comme il rapportait tout à sa propre personne, il ne s'était pas cru obligé d'ajouter que M^{me} de Saint-Hyrieix le suivrait.

Ne serait-elle pas trop heureuse de partager les destinées glorieuses de son époux ?

Elle retint sa respiration pour mieux écouter. Firmin répondit :

— Rassurez-vous, chère belle-maman, Carmen restera à Paris.

La maman hocha la tête avec satisfaction. M^{me} de Saint-Hyrieix vit disparaître comme par enchantement le poids qui lui écrasait la poitrine ; et pourtant, le péril n'était pas conjuré, puisque Carmen demeurait auprès de sa mère et de son frère ; mais l'absence de Firmin, dans ces conjonctures affreuses, rendait l'horizon moins ténébreux.

— Où allez-vous donc ? questionna Hélène.

— Aux Iles Britanniques !... Le ministre m'a supplié de représenter le gouvernement français à Londres dans le Congrès international qui a pour objet d'étudier les évolutions de la roupie des Indes depuis qu'elle existe... Comme vous le voyez, cette question monétaire fait partie du domaine colonial... Le ministre savait que j'étais très ferré sur ce sujet, aussi m'a-t-il dit : « Mon cher monsieur de Saint-Hyrieix, il n'y a que vous qui puissiez nous rendre ce service-là... Quand vous reviendrez, vous serez certainement compris dans le nouveau mouvement diplomatique. » J'ai accepté... Si moi-même j'avais le portefeuille des Affaires étrangères, je serais heureux de rencontrer un homme qui voudût bien me prêter le concours de ses lumières et qui ne me laissât pas dans le plus cruel embarras.

— Votre absence sera de courte durée ? dit Hélène.

— Trois ou quatre semaines, répondit Firmin.

Hélène et Carmen échangèrent un regard où l'espérance le disputait à l'angoisse.

— Vous comprenez, reprit Saint-Hyrieix, que je ne veux pas infliger à Carmen un déplacement qui lui semblerait peut-être fastidieux... Cependant, si elle y tenait absolument...

La jeune femme eut le courage de répondre :

— Je ferai ce que vous voudrez.

Saint-Hyrieix attendait ces mots ; il les désirait et il trouvait même, dans son amour-propre un peu froissé, que sa femme aurait dû lui parler tout de suite dans ce sens ; mais il fut satisfait de cet acte de soumission et il s'accusa même d'avoir glissé trop tôt sur la pente de la susceptibilité.

Il se hâta de répliquer :

— Restez dans votre famille, ma chère enfant... d'autant plus que, un jour très rapproché, vous serez forcée de vous séparer d'elle, et alors ce sera pour longtemps.

La grand-maman redevint pensive.

— Le ministre n'osait pas me demander de boucler immédiatement ma valise, reprit-il. Il parlait même de quelques jours pour me donner le temps de me préparer... Mais, moi, je suis esclave du service... Quand il s'agit d'aussi graves matières, la plus petite négligence peut être préjudiciable.

Quelques heures plus tard, M. de Saint-Hyrieix prenait le train de Calais.

Carmen n'avait pu, ainsi qu'il avait été convenu avec Hélène, consulter un médecin ; elle avait remis cette démarche au lendemain.

— Tu vois, dit Hélène à la jeune femme, que la désespérance est impie.

Carmen répondit :

— Je suis loin d'être sauvée.

— Le danger le plus redoutable est momentanément éloigné.

— Momentanément.

— Tu sais bien que monsieur de Saint-Hyrieix reste toujours plus longtemps absent qu'il ne le croit.

— C'est possible !... mais Georges et ma mère sont toujours là !

Et le cœur de Carmen se remit à battre avec violence.

Soudain, M^{me} de Kerlor mit rapidement un doigt sur ses lèvres.

M^{me} Crépin venait de surgir, sans que l'on sût exactement par quelle porte elle était entrée.

Se voyant découverte, la femme de charge esquissa sa plus respectueuse révérence et demanda à sa maîtresse des instructions au sujet d'un nouveau fournisseur ; puis elle salua de nouveau et s'éloigna comme une personne à qui ses fonctions multiples laissent très peu de répit.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se livrait à ce manège, sans que pourtant on se défût plus d'elle que des autres domestiques.

Pélagie Bassinot, femme Crépin, avait parfaitement entendu la dernière réplique de Carmen. Elle avait vu surtout que son apparition avait brusquement interrompu la conversation, et elle avait pensé :

— Il paraît que mesdames de Saint-Hyrieix et de Kerlor ont besoin de solitude... Cela devient décidément bien étrange... Je suis persuadée que madame Vernier sera de mon avis.

CHAPITRE XXII

PERDUE !

Le médecin consulté par M^{me} de Saint-Hyrieix, dans un quartier du centre, répondit à la jeune femme qu'avant cinq semaines elle serait mère.

Il fit observer que, s'il assignait ce terme extrême, il fallait toujours prévoir que la moindre circonstance pouvait hâter le dénouement naturel. Carmen n'avait plus un instant à perdre : il fallait qu'elle se résignât à motiver une absence ; elle prétendrait qu'elle se rendait chez une de ses amies, en Normandie, qui l'avait invitée depuis longtemps.

Rien qu'à la pensée de ce mensonge, la jeune femme s'affolait ; il lui semblait que sa mère et son frère devineraient tout de suite la honte qu'elle voulait cacher.

Elle s'accablait des reproches les plus véhéments, ne voulant plus admettre que sa faute avait été commise dans un moment où la malheureuse avait perdu la raison.

Elle ! Carmen de Kerlor ! M^{me} de Saint-Hyrieix allait, accoucher clandestinement !

Elle se serrait la taille ; elle portait des robes qui dissimulaient sa grossesse : elle était forcée de comprimer le petit être qui dormait en ses flancs, en dépit de toutes les prescriptions physiologiques.

Il ne lui était pas permis de s'enorgueillir d'être mère.

Ce qui était sublime chez les autres femmes devenait pour elle un acte ignominieux.

Elle se faisait horreur, ne se disant même pas, pour s'accorder des circonstances atténuantes, que son enfant, malgré les larmes qu'il lui coûtait, serait élevé avec les plus grands soins.

La pitié d'Hélène ne faisait pourtant pas défaut à Carmen. Le Christ n'avait-il pas absous la femme adultère ? Ne l'avait-il pas sauvée, quand on voulait la lapider ?

Et c'était Carmen, sa sœur, Carmen, qui lui avait permis d'épouser Georges, qu'elle abandonnerait dans le malheur ?

Cette lâcheté, Hélène ne la commettrait jamais, quelles que fussent les responsabilités que l'épouse honorée encourrait en protégeant la pécheresse éperdue, dont l'expiation était d'ailleurs assez complète.

Carmen avait écrit à Robert d'Alboize, aussitôt après le départ de M. de Saint-

Hyrieix. Elle avait raconté à l'officier sa visite chez le médecin et le diagnostic de celui-ci. Elle l'avait mis également au courant du prétexte qu'elle se proposait d'invoquer.

Le capitaine était depuis quelques jours à la poudrerie du Ripault, où il surveillait de nouvelles expériences de pyrotechnie.

Quand Brisquet, son ordonnance, lui apporta son courrier, Robert reconnut tout de suite au milieu de quelques lettres l'écriture de Carmen.

Il lut sa lettre avec la plus profonde émotion.

Ne s'attendait-il pas chaque jour à quelque grave décision ?

Il eut un mouvement de découragement en constatant que M^{me} de Saint-Hyrieix reculait encore devant le seul parti qui lui restât à prendre, selon l'avis de Robert ; puis il voulut s'imposer le calme et ne pas manquer d'équité : Carmen, en ne se décidant pas à s'expatrier avec lui, craignait peut-être que, plus tard, il ne lui reprochât le sacrifice de sa carrière.

Elle ne savait pas qu'elle et son enfant tiendraient lieu de tout à l'amant et au père, et qu'il ne voudrait plus vivre que pour eux.

Il se la représenta isolée au milieu des siens, car il ignorait que M^{me} de Kerlor fût au courant des faits ; il la voyait s'observant à chaque instant pour ne pas laisser pénétrer le terrible secret ; l'existence de l'adorée était un supplice incessant.

Il souffrait des souffrances de Carmen, lui qui aurait voulu que personne d'autre que lui ne la protégéât.

Il ne pouvait plus commander à son impatience, à ses angoisses ; il demanda une courte permission, prévint M^{me} de Saint-Hyrieix par un billet adressé comme toujours poste restante, et arriva à Paris.

Il lui avait donné rendez-vous au Parc Monceau, à onze heures du matin, près de l'antique colonnade. Carmen fut exacte.

Quand il la vit pâle, défaite, se soutenant à peine, il lui sembla que son cœur se retournait dans sa poitrine.

Elle oubliait pourtant ses souffrances et ses angoisses en le retrouvant, et ce fut avec un grand élan du cœur qu'elle l'accueillit.

Leurs mains s'étreignirent févreusement.

— Ma pauvre Carmen, commença-t-il, vous ne me maudissez donc pas !

Elle eut un mélancolique sourire et répondit :

— Vous savez bien que cela m'est impossible.

— Ma chère âme, reprit l'officier, les moments sont comptés.

— Je vous écoute, Robert.

— Avez-vous annoncé votre départ à vos parents ?

— Pas encore... J'allais le faire, mais j'attendais une lettre de vous... Je l'ai eue... Alors, j'ai voulu m'entretenir avec vous avant...

Elle hésita, la voix pleine de larmes.

— Avant... de mentir... pour la première fois de ma vie.

Lui, si loyal, si droit, sentit la rougeur lui monter au front.

— Eh bien ! reprit M. d'Alboize, c'est à moi d'agir !

— Comment ?

— Je vais trouver aux environs de Paris une maison où vous pourrez venir en toute sécurité... quand il ne vous sera plus possible de rester chez vous.

Elle écoutait, oppressée, n'ayant pas la force de présenter une objection.

— Carmen, dit-il, d'un ton qui la fit tressaillir dans les fibres les plus intimes de son être, je ne veux pas répéter ce que je vous ai écrit vingt fois... Je n'exige pas en ce moment que vous désertiez le foyer conjugal...

Elle respira un peu plus librement.

— Vous avez réfléchi... Vous avez cru qu'il vous était possible de rester avec votre mari...

Elle répliqua d'une voix sourde :

— Ma fuite causerait la mort de ma mère.

— Aussi, je m'incline, bien que vous me broyiez le cœur. Seulement, écoutez-moi bien ! Carmen ; il n'est question que de vous et de moi en ce moment... A aucun prix, je n'accepterai que notre enfant soit en péril.

— Doutez-vous de mes sentiments de mère ?... Quoi qu'il advienne, notre enfant ne supportera pas la responsabilité de notre faute. Robert ! je vous en supplie, ne croyez pas que je manque de courage ; mais j'ai besoin d'être soutenue, reconfortée, encouragée... Ne le comprenez-vous pas ?

— Si, je le comprends, mon amour ; mais les circonstances sont effroyablement tristes et je voudrais que, à votre tour, vous ne vissiez le salut qu'auprès de moi...

Ils se serrèrent la main, les yeux dans les yeux, leurs cœurs n'en faisant qu'un.

— Rentrez chez vous, s'écria Robert ; demain passez à la poste, je vous dirai le résultat de mes démarches.

Ils se séparèrent.

Robert d'Alboize se rendit à la gare du Nord et prit un billet pour Ormesson.

Son ordonnance, Brisquet, un naturel d'Épinay-sur-Seine, qui venait de passer huit jours dans sa famille, avait indiqué à l'officier plusieurs maisons vacantes à quelque distance de la gare.

M. d'Alboize trouva facilement ce qu'il cherchait. La maison était confortablement meublée ; au coin de la rue, un

médecin habitait un confortable pavillon. L'officier alla trouver le docteur et lui demanda s'il voudrait bien donner des soins à une personne qu'il lui décrit.

Ce fut entendu. Les dépenses et les détails matériels furent réglés sans discussion.

M. d'Alboize rentra à Paris, écrivit à Carmen ce qu'il avait fait et reparti pour Tours.

M^{me} de Saint-Hyrieix était rentrée chez elle l'esprit un peu moins tourmenté.

Son amour pour Robert avait repris une intensité nouvelle depuis qu'elle avait revu l'officier.

Le lendemain, M^{me} de Saint-Hyrieix retira à la poste la dernière lettre de Robert.

Carmen n'avait plus à tergiverser ; elle allait annoncer son départ.

Elle avait choisi pour parler l'heure du diner. Elle ne tremblait plus ; le mensonge qu'elle allait faire était indispensable.

Cependant, quand elle aperçut sa mère, la jeune femme fut en proie à un grand saisissement.

Ce n'était pas l'appréhension au sujet du prétexte dont Carmen allait se servir, qui la troublait ainsi, c'était la physionomie abattue de la vieille comtesse.

Carmen fut douloureusement frappée en voyant l'altération des traits de sa mère, et elle se demanda comment il se faisait que, juste à ce moment précis, elle avait une perception aussi nette de l'état de la douairière, alors que depuis plusieurs jours déjà celle-ci n'était plus du tout la même.

Georges arriva avec Hélène. Cette dernière, en regardant la comtesse, fut en proie à une émotion des plus vives.

Georges vit sa femme et sa sœur échanger un coup d'œil, et, à son tour, il regarda sa mère.

Il fut frappé de l'altération de ses traits.

Mais les deux enfants et Hélène se comprirent tout de suite ; il ne fallait pas qu'aucun d'eux laissât supposer à la malade les appréhensions qu'ils concevaient à cause d'elle.

Cette piété filiale fut inutile ; la comtesse douairière devint tout à coup très triste et elle refusa de toucher au moindre aliment. Puis sa figure se contracta ; des douleurs sourdes la poignaient au cœur ; progressivement, elles augmentèrent d'intensité.

Georges, Carmen et Hélène s'empresèrent autour de leur mère, pendant qu'on allait chercher un médecin. Carmen se souvenait des recommandations du docteur La Roche, qu'il résumait ainsi :

— Surtout pas de contrariétés.

M^{me} de Saint-Hyrieix eut un long fré-

missément. La fille ne tuerait-elle pas sûrement la mère si le scandale effroyable se produisait ?

M^{me} de Saint-Hyrieix souffrait au delà de toute expression. Non seulement sa mère était en danger, mais il ne pouvait plus être question du voyage sauveur.

La fatalité étendait sur Carmen un réseau de plus en plus inextricable.

Une lettre de Saint-Hyrieix arriva.

Il annonçait son retour pour le surlendemain. Carmen était fatalement perdue; elle se débattait en vain. Dans quelques heures tout serait consommé.

Le lendemain, la comtesse douairière était encore plus abattue. Elle avait passé une triste nuit, au cours de laquelle la pauvre femme avait été assaillie par les plus funèbres pressentiments.

Quand Hélène et Carmen entrèrent dans la chambre de la malade, elles furent épouvantées; le visage de leur mère avait une couleur terreuse et ses yeux alanguis semblaient déjà voilés par l'ombre de la fin.

La douairière vit à quel point ses enfants étaient affectés. Elle murmura :

— J'ai une idée; demain, je la communiquerai à Georges; il l'approuvera.

Dans la soirée, Alain, le valet de chambre, apporta une dépêche sur un plateau de vermeil. Georges lut.

« Retour différé. Lettre suit. Amitiés.

SAINT-HYRIEIX. »

Carmen jeta un cri étouffé et se sentit renaître. Hélène respira longuement. Le malheur faisait trêve. Dans une situation qui paraît sans issue, le moindre répit n'autorise-t-il pas un retour à l'espérance ?

Le lendemain, la lettre annoncée arrivait.

Elle avait six pages.

M. de Kerlor alla chez sa mère, non pour lui infliger la lecture de la missive, mais pour l'expliquer en substance.

Quand il revint auprès de sa femme et de sa sœur, son visage exprimait une surprise un peu soucieuse.

Il s'écria :

— Notre mère veut retourner à Kerlor !

— Dans l'état où elle est ! fit Hélène avec une inquiète sollicitude.

— Précisément, répliqua Georges; elle est convaincue que, seul, le docteur La Roche lui rendra la santé.

Carmen restait haletante, n'osant pas choisir entre son amour filial et ses effroyables appréhensions.

La douairière apparut :

— Oui, mes enfants, dit-elle, je n'ai jamais eu vraiment confiance qu'en mon vieux médecin de Kerlor... Il me traite depuis longtemps; il sait comment me soulager... Enfin l'air natal a toujours exercé sur moi l'influence la plus bienfaisante.

— Si nous écrivions au docteur La Roche ? hasarda Georges.

— Il est bien âgé, répondit la comtesse; quel que soit son dévouement, je ne puis lui infliger la fatigue d'un si long voyage.

— C'est juste, reconnut Georges.

— En outre, il ne m'apporterait pas les brises salines de l'Océan.

— Evidemment.

Il n'y avait guère d'objections à faire. La bonne comtesse éprouverait une satisfaction en se retrouvant dans son château, qui, peut-être, pourrait lui rendre très vite, la santé.

— Georges me conduira, dit la comtesse. A aucun prix je ne consentirais à vous faire partager ma retraite en ce moment... Vous resterez à Paris jusqu'à la date que vous vous étiez assignée... Le temps me semblera un peu long, mais je ferai provision de patience.

Hélène allait parler; la douairière ne lui en laissa pas le temps.

— Quant à vous, ma petite Hélène, poursuivit-elle, je ne vous permettrai pas d'accompagner Georges, attendu que Fanfan devrait être du voyage et que cela ne serait pas prudent... Songez donc que mon fils ne restera auprès de moi que les quelques jours nécessaires à mon installation...

— Je vous obéirai, mère, répondit Hélène.

— Vous ne serez pas seule, ajouta la douairière, puisque Carmen restera auprès de vous...

Carmen ne put s'empêcher de joindre les mains. Cette fois, elle était sauvée, à moins d'un incroyable revirement du sort.

— Georges, dit la douairière, pouvons-nous partir aujourd'hui ?

— Oui, mère.

— Eh bien ! occupe-toi de tout... Hélène, ma chérie, vous et Carmen, vous préparerez ce qui m'est indispensable... Je vous écrirai ensuite ce qu'il faudra m'envoyer.

Cette fois, il n'y avait plus l'ombre d'une appréhension à conserver. Carmen ressentait une joie si violente qu'elle fut sur le point de s'évanouir.

Tout fut prêt pour le départ. La comtesse et son fils partirent. Alors Carmen et Hélène tombèrent dans les bras l'une de l'autre : le péril était définitivement conjuré. Dès le lendemain, M^{me} de Saint-Hyrieix se rendrait à Ormesson, car la date assignée par le médecin était à peu près arrivée. Quand Pélégie Crépin vit qu'on s'occupait d'un nouveau départ, elle fut extrêmement intriguée. Elle n'avait pas eu le temps de prévenir M^{me} Vernier que la douairière retournait à Kerlor.

Mariana se montrerait mécontente de n'avoir pas été avertie. Or, Pélégie Crépin devait tout faire pour que M^{me} Ver-

nier fût satisfaite de ses services, car la situation de la femme de charge devenait extrêmement précaire, depuis que M^{me} de Kerlor mère n'était plus là pour la défendre. Pélagie prenait la résolution de montrer la plus angélique patience et d'endurer le martyre, s'il le fallait, pour ne pas quitter ses lucratives fonctions avant d'avoir retrouvé une place magnifique promise par M^{me} Vernier.

Mariana avait des relations de plus en plus brillantes : Pélagie était éblouie quand la femme de l'artiste lui nommait les gens qu'elle fréquentait. C'était bien de ce côté que la veuve Crépin devait s'orienter, si elle voulait continuer à faire du bien à son cher neveu Prosper.

On comprend que Carmen et Hélène n'avaient voulu être aidées de personne.

Pélagie plissa ses lèvres exsangues et une petite lueur brilla dans ses yeux gris, invraisemblablement renforcés.

Elle devinait ! Les maris étaient partis tous les deux. Les femmes n'étaient pas précisément disposées à garder la demeure conjugale. A leur tour, elles allaient profiter de leur liberté.

Ce qu'il faudrait maintenant, c'était savoir où ces dames allaient prendre leurs joyeux ébats.

• Était-ce impossible ?

Brusquement le menton pointu de Pélagie se rapprocha de son bec de corbin ; rien ne prouvait que ses conjonctures fussent sensées : M^{me} de Saint-Hyrieix allait peut-être rejoindre son époux.

Pour être fixée, il suffisait de voir à quelle gare s'embarquait la femme du diplomate ; si elle se rendait à la gare du Nord, c'est qu'elle partait pour l'Angleterre ; si elle prenait une autre ligne, les soupçons de Pélagie se vérifiaient. D'ailleurs, M^{me} de Saint-Hyrieix ne partirait pas seule, puisque M^{me} de Kerlor semblait se préparer à la suivre.

Pélagie conjectura de nouveau ; décidément, elle se fourvoyait ; si M^{me} de Kerlor s'absentait, elle aurait besoin de s'entretenir avec sa femme de charge pour assurer le service.

A tout hasard, la veuve Crépin se tint près.

Elle trouva le moyen de se présenter devant M^{me} de Kerlor.

— Madame a-t-elle besoin de moi ? demanda Pélagie, très rampante.

— Non, répondit Hélène.

— C'est que j'ai des comptes à vérifier.

— Eh bien ! madame Crépin, vous pouvez vous livrer à ce travail...

— Alors, je me rends dans mon bureau... J'ai besoin de tranquillité pour repasser les additions... Il me faut à peu près deux heures.

— C'est entendu.

Pélagie s'empressa de jeter une mante sur ses épaules et de mettre un chapeau ; elle sortit par la porte du jardin ; courut jusqu'au viaduc d'Auteuil, où elle prit une voiture fermée. Elle commanda au cocher de stationner entre l'entrée de l'hippodrome d'Auteuil et la grille du Parc-des-Princes.

Il y avait un quart d'heure à peine qu'elle était à son poste d'observation, quand la voiture qui contenait Hélène et Carmen passa.

La veuve Crépin donna la consigne à son cocher. Les deux voitures arrivèrent l'une derrière l'autre à la gare du Nord ; Pélagie était complètement déconfite.

Il ne fallait pas, maintenant, qu'elle se fit surprendre en flagrant délit d'espionnage ; elle n'avait qu'à rebrousser chemin au plus vite.

Mais elle avait le temps, peut-être, de courir jusque chez M^{me} Vernier. Par hasard, Mariana se trouvait chez elle.

Nous disons par hasard, car depuis que M^{me} Vernier avait accepté les propositions du riche banquier Silverstein, on la trouvait rarement à son domicile.

Quand elle vit arriver M^{me} Crépin, Mariana tressaillit et ses yeux reflétèrent une satisfaction diabolique. Le départ de Georges et de sa mère, pour inattendu qu'il fût, n'avait rien d'anormal ; mais la précipitation des deux jeunes femmes à faire à leur tour des préparatifs de voyage était au moins singulière.

— Vous me jetez un mot à la poste, dit Mariana, pour me tenir au courant... Naturellement, en cas d'urgence, télégraphiez-moi...

Pélagie se fit reconduire à Boulogne. Mariana se plongea dans ses méditations. Son plan fut vite conçu. Elle allait se présenter à l'hôtel du Parc-des-Princes ; elle y rencontrerait Hélène ; tout naturellement, M^{me} Vernier demanderait à celle-ci où était Carmen ; il était impossible que M^{me} de Kerlor ne répondît pas à cette question.

Si Hélène prétendait que Carmen était allée rejoindre son mari, Mariana écrirait à Saint-Hyrieix et s'empresserait de faire allusion à la présence de l'épouse auprès de l'époux.

Le lendemain vers dix heures du matin, M^{me} Vernier se mettait en route. Elle n'avait pas reçu de lettre de Pélagie ; cela prouvait qu'aucun incident n'était survenu. La conviction de Mariana ne s'atténuait pas ; elle était sur la trace d'une aventure galante, d'une double aventure, vraisemblablement. M^{me} Paul Vernier allait donc voir cesser l'état d'infériorité morale où elle se trouvait, si l'on apprenait, malgré tous ses efforts pour le cacher, qu'elle avait un amant.

C'était dans un bel accès d'impudence qu'elle s'était livrée à Silverstein, et, cer-

tainement, elle avait eu peu de remords; mais son amour-propre, à défaut de sa conscience, la poussait à chercher à son inconduite une sorte de justification.

Carmen et Hélène étaient riches; elles prétendaient aimer Firmin et Georges; Mariana n'avait épousé Paul que par dépit et, depuis son mariage, il ne s'était pas passé de jour sans qu'elle fût obligée de lutter avec le dernier acharnement contre la médiocrité de vie qui lui pesait tant.

Quand Mariana arriva aux fortifications de la porte d'Auteuil, une voiture croisa la sienne.

Mariana poussa une exclamation; elle venait de voir Hélène, qui réfléchissait d'un air attristé et n'avait pas aperçu sa parente.

Avec la rapidité de conception qui caractérise M^{me} Vernier, elle fit ce qu'avait fait la veille Pélagie Crépin.

— Suivez cette voiture, dit-elle à son automédon.

Le cocher de Mariana dut s'employer sérieusement pour ne pas perdre de vue celui de M^{me} de Kerlor.

M^{me} de Kerlor descendit à la gare Saint-Lazare.

Mariana, qui n'avait pas à redouter les mêmes inconvénients que Pélagie Crépin, résolut de pousser plus avant sa reconnaissance. Elle gravit l'escalier; mais M^{me} de Kerlor était déjà dans la salle des Pas-Perdus.

Il était onze heures au cadran extérieur. Quand Mariana revit Hélène, celle-ci qui avait pris rapidement son billet disparaissait dans une salle d'attente.

M^{me} Vernier voulut au moins lire les noms des localités inscrites au-dessus de la porte; elle n'y parvint pas, car elle n'avait pas remarqué exactement la salle d'attente où la comtesse était entrée.

Mariana se rendit au Parc-des-Princes, où elle trouva la femme de charge, qui ne put lui fournir aucun indice.

M^{me} de Kerlor était rentrée la veille à six heures du soir et elle n'avait pas pris Pélagie pour confidente, pas plus que le ne lui avait dit aujourd'hui où elle allait en villégiature.

— C'est bien, répondit Mariana, je reviendrai demain... Surtout, ne parlez pas de ma visite à la comtesse.

Le lendemain, M^{me} Vernier croisa de nouveau le coupé d'Hélène.

— Par exemple! se dit M^{me} Vernier, la coïncidence est au moins bizarre.

Elle fit suivre la voiture, comme vingt-quatre heures auparavant.

Cette fois elle n'alla pas à la gare Saint-Lazare, mais à celle du Nord. Mais la femme du sculpteur remarqua le bureau où Hélène avait pris son ticket.

Elle s'approcha: le train indiqué sur la plaque mobile placée au-dessus du guichet des billets partait de la gare du Nord, et son point terminus était à la

gare Saint-Lazare; il desservait une bonne douzaine de localités. On comprend que Mariana ne fut pas encore fixée. Cependant elle avait fait un pas dans la voie du mystère: la jeune comtesse de Kerlor cherchait à dérouter les curieux.

— Se douterait-elle qu'elle est surveillée? se demanda M^{me} Vernier... Non! elle ne se doute de rien, et tout ceci ne l'empêche pas d'écrire à Saint-Hyrieix.

Pourtant, en réfléchissant un peu, Mariana hocha la tête avec un certain dépit: si Carmen ne s'était pas rendue à Londres, Saint-Hyrieix avait fort bien pu autoriser sa femme à s'absenter de Paris.

Allons! il fallait procéder à un supplément d'enquête; pour cela il fallait qu'elle mûrit son plan, d'accord avec Pélagie Crépin.

Carmen était depuis quatre jours dans cette retraite, quand elle ressentit les premières douleurs de l'enfantement.

M^{me} de Kerlor, dès qu'elle reçut le télégramme rédigé en style convenu lui apprenant cette nouvelle, partit pour Ormesson.

Quatre heures plus tard, M^{me} de Saint-Hyrieix mettait au monde une fille.

Epuisée, anéantie, ayant à peine la force de respirer, la jeune mère n'en voulut pas moins presser son enfant sur son sein.

Elle crut que son âme allait s'exhaler lorsqu'elle donna le premier baiser au petit être, qui lui avait causé déjà tant de peines et dont la destinée paraissait si lamentable.

En ce moment, Carmen ne voulait pas savoir si l'enfant était légitime ou non, si son père s'appelait Robert d'Alboize au lieu de Saint-Hyrieix. Tout ce qui n'était pas la délicate joie de la maternité s'effaçait à ses yeux.

Hélène aurait voulu rester plus longtemps auprès de Carmen, qui l'avait si bien soignée lorsque le petit Jean était venu au monde; mais l'officier allait venir. Carmen en avait prévenu sa belle-sœur: M^{me} de Kerlor ne pouvait voir M. d'Alboize.

Elle s'éloigna, les yeux humides de larmes, s'assurant que, le lendemain matin, elle arriverait à la première heure.

Robert d'Alboize put embrasser dans la soirée la mère et l'enfant. Le cœur de l'officier battait à tout rompre. Lui aussi ne voulait envisager que ses devoirs de père: il fallait qu'il commençât à les remplir dans quelques heures, car la petite fille allait être confiée à une nourrice, qui ne devait pas connaître sa maman.

Carmen, lorsqu'elle traitait sa fille, serait forcée de se contraindre et de ne pas goûter le bonheur idéal des mères

en prodiguant à l'enfant d'imprudentes caresses.

Robert avait trouvé la femme qu'il cherchait à Villiers-sur-Marne.

Il s'était renseigné; cette nourrice offrait toutes les garanties au double point de vue physique et moral.

Inutile d'ajouter que l'officier la paya comme si elle devait allaiter une atlesse royale.

On vint prendre l'enfant. Carmen, qui avait payé son tribut à la faiblesse féminine, était devenue résignée. Elle embrassa une dernière fois sa fille, mettant tout son cœur, toute son âme dans cet ardent baiser; puis elle ferma les yeux pour ne pas voir Robert emporter l'enfant dans la pièce voisine, pour confier le cher petit être à une femme qui le conduirait à Villiers, chez la nourrice.

Quand M. d'Alboize revint auprès de Carmen, il tremblait comme une feuille. Il fut convenu entre eux que la petite fille recevrait le prénom de Marcelle.

Quinze jours après ces événements, M^{me} de Saint-Hyrieix rentrait à l'hôtel du Parc-des-Princes. M^{me} Vernier et Pélagie Crépin n'avaient pu rien apprendre. Cependant, Mariana, quand elle revit Carmen, eut aux lèvres un sourire de sphinx.

CHAPITRE XXIII

ORPHELIN

Mulot et La Limace avaient retrouvé leur belle intimité d'autrefois.

Il avait été convenu qu'ils partiraient vingt-quatre heures plus tard pour la Normandie.

Le coup étudié par l'hercule devait être exécuté à Saint-Pierre-du-Regard, localité du Calvados, séparée de Condé-sur-Noireau par ce dernier ruisseau. Les deux copains prendraient le chemin de fer; naturellement, ils emmèneraient Zéphyrine.

Mulot avait fourni quelques détails. En résumé, il s'attendait à trouver au moins soixante mille francs chez un vieux paysan qu'il s'agissait de dévaliser.

— Soixante mille balles!

— Trente mille chacun.

Les deux bandits vendaient la peau de l'ours avant qu'il fût tué.

La construction de leurs châteaux en Espagne dura une demi-heure; elle fut arrosée par de nombreuses libations; mais l'hercule n'était pas aussi buveur que La Limace; Eusèbe Rouillard leva le siège.

— Allons voir Fifi, dit-il.

Mulot accepta avec le plus vif empressement.

— C'est pas tout ça, ajouta Eusèbe, il faut se patiner... J'en ai des affaires à régler avant de partir.

Ils revinrent rue Gide.

— Bonjour, Fifi! dit joyeusement Mulot.

— Tu peux lui donner un becquet, sur-surra. La Limace avec l'esprit bénévole des époux, qui sont décidément tous les mêmes.

Zéphyrine ouvrit les bras, Casimir Mulot s'y précipita avec la fougue de l'amitié.

Les deux hommes mirent Zéphyrine au courant de l'expédition projetée.

Du moment où Mulot était de l'affaire, la somnambule en répondait.

Il fut convenu que Mulot et Zéphyrine s'occuperaient d'expédier l'entresort et le cheval par la petite vitesse; Eusèbe prit l'omnibus et se dirigea vers la rue des Trois-Couronnes, où il allait faire ses adieux à Rose Fouilloux.

Il la vit très changée; les yeux n'avaient plus d'expression; les lèvres étaient brûlées de fièvre; le teint se marbrait de taches étranges. Il embrassa Rose, tout en jetant un dernier coup d'œil fureteur à droite et à gauche, pour tâcher de découvrir l'endroit où la tireuse de cartes renfermait sa recette.

Quelques jours s'écoulèrent. Rose s'aperçut avec dépit que La Limace et Zéphyrine lui manquaient. Rose absorbait de plus en plus d'alcool; elle ne se sentait soulagée que lorsque sa raison s'envolait, mais, le lendemain, elle avait la poitrine en feu et ses quintes étaient interminables.

Claudinet pleurait silencieusement, craignant toujours que sa pauvre maman tombât et ne pût se relever.

Le petit malheureux s'étioilait de plus en plus; pâli, décharné, ne semblant plus avoir que le souffle, il eût terrifié Rose Fouilloux, si elle avait conservé sa lucidité d'autrefois.

Les voisins s'apitoyaient sur le sort de l'enfant.

Un soir, Rose se coucha à grand'peine, n'ayant plus conscience de son état.

La malheureuse, qui avait fermé sa porte, resta plusieurs heures sans soins.

Les voisins entendirent enfin les cris de Claudinet, qui assistait affolé à l'agonie de sa mère. On fit sauter la serrure.

La phtisie galopante était déclarée. Le médecin du quartier, mandé en toute hâte, prononça son arrêt.

Rose ne reprit pas complètement connaissance; cependant, le troisième jour, quelques minutes avant de mourir, une angoisse plus impressionnante encore que les affres de l'agonie passa sur son visage que les ombres funèbres envahissaient rapidement. Rose murmura distinctement :

— Claudinet... L'épaule... L'épaule...

La tireuse de cartes se souleva sur un coude; ses lèvres s'agitèrent dans le vide; aucun son ne sortait.

— L'épaule... Epaule... Epau...

Elle n'acheva pas. Lé râle sinistre emplit la chambre. Les yeux de Rose s'agrandirent démesurément.

Ils se portèrent sur son fils, puis sur le portrait de François Champagne.

On eût juré que l'intelligence était revenue à la moribonde dans un dernier éclair. Enfin, le regard de Rose se fixa sur son enfant et deux grosses larmes s'échappèrent.

Son corps maigre fut secoué par une légère convulsion, puis elle leva le bras, comme si la vaillante fille voulait encore protéger le petit être...

C'était fini.

CHAPITRE XXIV

AUX ENFANTS ASSISTÉS

Il était quatre heures du soir quand Rose mourut. La concierge offrit de se charger des formalités d'usage et de s'entendre avec les pompes funèbres.

Quelle classe prendre? Les assistants se regardèrent. Dans leur émoi, ils n'avaient pas pensé à ces tristes détails.

— Elle n'a pas de parents ici, dit une femme.

— Non, répondit la concierge... Sa sœur est partie je ne sais où.

— Alors?

— Alors... A-t-elle de l'argent?

— Cherchons.

— Est-ce que c'est permis?

— Dame! Nous ne pouvons pas la laisser enterrer comme un chien... Nous ne prendrons que la somme nécessaire.

On chercha. On trouva le portemonnaie de la défunte: il ne contenait qu'une vingtaine de francs.

— Elle a autre chose, dit la concierge; maintes fois, elle m'a laissé entrevoir qu'elle était à son aise.

On poursuivit les investigations, sans rien découvrir. En revenant du cimetière, les voisins qui avaient suivi le convoi trouvèrent le commissaire de police, qui avait été prévenu par le juge de paix, chargé d'apposer les scellés.

Il fallait avant tout s'occuper de l'orphelin. Le commissaire questionna les assistants. Ils ne pouvaient rien lui apprendre touchant la famille de la morte.

On leva les scellés en abrégant les délais. Le commissaire de police perquisitionna en pure perte. Rose Fouilloux n'avait pour toute fortune que les quelques francs trouvés dans son portemon-

Le commissaire fit un rapport; il signa également les paperasses administratives

préparées par son secrétaire et Claudinet fut conduit aux Enfants assistés.

Il fut inscrit sur les contrôles et immatriculé. On lui passa au cou un collier que l'on ferma avec un morceau d'étain, au moyen d'une pince. Son nom et la date de son entrée furent tracés sur le léger métal.

Le pauvre enfant tremblait comme une feuille. Que lui voulaient ces hommes et pourquoi était-il en prison? Il avait peur d'être battu. Dans sa jeune intelligence, il se demandait pourquoi les petits enfants qui ont le malheur de perdre leur mère étaient emmenés si loin.

Ces formalités préliminaires étaient à peine terminées, lorsque le docteur Beaufreillis, chargé d'examiner les nouveaux arrivants, fit son entrée.

Quand il eut regardé Claudinet, et qu'il se fut renseigné sur les motifs de l'admission, il dit:

— Installez-le à l'infirmerie et envoyez-moi sœur Simplice.

Claudinet, bien sage sur la banquette où on l'avait assis, leva les yeux sur le docteur.

— On va te soigner, mon petit bonhomme, lui dit celui-ci.

Sœur Simplice entra. Claudinet joignit les mains; il crut voir la sainte Vierge.

La religieuse avait vingt-cinq ans. Pâle et mélancolique, son regard reflétait des peines intimes, que le temps et la profession n'avaient pu faire oublier.

Très belle, même sous l'humble costume de fille du Seigneur, sœur Simplice appartenait à l'ordre hospitalier des Dames de la Consolation. Elle regarda Claudinet avec une grande compassion.

Le docteur s'écria:

— Vous voudriez bien que je, vous le confie, n'est-ce pas, ma sœur?

— Pauvre chérubin! murmura la religieuse.

— Seulement... il lui faut autre chose que de l'eau bénite, à cet enfant-là... Prenez-le... Je vais vous indiquer tout de suite comment il faut le traiter.

Claudinet fut transporté au fond d'une grande cour dans un bâtiment qui donnait sur le jardin.

En se voyant dans un dortoir d'une propreté méticuleuse, l'enfant se sentit tout de suite moins malheureux. Sœur Simplice le déshabilla et le coucha dans un lit où les rideaux immaculés ressemblaient à de grandes ailes blanches.

Claudinet demanda candidement:

— Est-ce que je suis dans le paradis?

— Non, mon enfant, répondit la religieuse émue jusqu'aux larmes... Vous irez plus tard.

— Est-ce encore plus beau qu'ici?

— Oui, mon mignon... Pour y aller, il faudra bien faire votre prière.

— Je ne sais pas, dit Claudinet avec confusion.

Et il eut un geste comme pour retenir

sœur Simplice qu'il redoutait de voir s'éloigner après un tel aveu.

— Eh bien ! reprit-elle, je vous apprendrai.

Claudinet lui posa encore une question :

— Est-ce que c'est vous qui remplacez ma pauvre maman ?

Sœur Simplice n'était pas aussi bien renseignée que le docteur Beautreillis ; elle n'avait pas demandé si son nouveau petit protégé avait été trouvé abandonné ou recueilli ; son admirable charité ne connaissait pas ces classifications ; son dévouement n'avait pas besoin d'être éclairé. Elle interrogea l'enfant.

— Où est-elle donc, votre maman ?

— Dans le cimetière.

Sœur Simplice soupira, hocha douloureusement la tête et répliqua :

— Vous priez aussi pour elle afin de la retrouver dans le ciel.

Le docteur Beautreillis arriva. Il auscultait Claudinet et lui demanda les renseignements que le petit pouvait lui fournir ; bien qu'ils fussent sommaires, on le comprend, le médecin savait à quoi s'en tenir. D'ailleurs, en praticien consciencieux, il s'était fait communiquer les rapports du commissaire de police, et il n'ignorait pas que Rose Fouilloux était morte de la poitrine.

Sœur Simplice consultait le médecin du regard. Il lui dit tout bas :

— Si nous le tirons de là, il aura de la chance.

— Son état n'est pas désespéré ? interrogea-t-elle sur le même ton.

— A cet âge-là, on ne sait jamais.

— Nous le sauverons, docteur.

— Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que ce petit serait mort très prochainement, si on ne l'avait pas soigné.

Ensuite, il fit les plus minutieuses recommandations à la religieuse, qui les grava dans sa mémoire.

Le gros chagrin qu'avait éprouvé Claudinet, en voyant sa pauvre maman mourir, était moins aigu. A cet âge les impressions tendent à s'effacer si vite !

Le fils de Rose Fouilloux n'avait jamais couché dans un lit aussi doux. Il se sentit envahi par une invincible envie de dormir ; ses yeux se fermèrent ; il s'assoupit.

Le lendemain, sœur Simplice l'habilla et le présenta à ses petits compagnons de l'infirmerie. Ils étaient une douzaine, couchés dans le dortoir ; chacun avait un beau lit blanc comme Claudinet.

La connaissance fut vite faite.

Il n'y avait pas là d'enfant en danger de mort ; ils avaient été amenés dans un état pitoyable à la maison de la rue Denfert-Rochereau, mais c'était la misère et la faim qui les avaient affaiblis. Claudinet n'avait pas connu ces souffrances, et c'était lui, pourtant, qui inquiétait le plus le docteur.

Quelques jours s'écoulèrent. L'enfant devint moins faible. L'appétit lui revint. Certainement, le changement d'habitudes, les soins hygiéniques et surtout l'intelligente médication ordonnée produisaient certains effets immédiats.

Restait à savoir si le mal, vigoureusement enravé, ne tenterait pas, dans un avenir plus ou moins rapproché, un retour offensif.

La religieuse, tout en soignant avec une égale sollicitude les autres petits malades, affectionnait de plus en plus Claudinet.

Elle lui donnait des tartines de confitures supplémentaires, restait plus longtemps auprès de son lit, quand elle le couchait, lui prodiguait plus de tendres paroles. C'est qu'elle avait vu que l'âme de cet enfant était toute blanche, comme les rideaux de son petit lit. Les autres malheureux, si jeunes qu'ils fussent, trahissaient trop souvent leur origine.

Avec Claudinet, sœur Simplice n'éprouvait aucune difficulté ; jamais elle n'avait vu d'enfant aussi docile, aussi charmant.

Il avait vite appris sa prière et il s'agenouillait tous les soirs au pied de son lit pour la réciter avec une véritable ferveur. Quand le temps était beau, ils jouaient tous dans une étroite cour où ils étaient isolés des autres petits pensionnaires qui ne faisaient que passer à l'hospice.

Cette vie d'exercices avait été des plus salutaires pour Claudinet ; ses muscles se formaient ; il grandissait sans avoir de ces accès de fièvre qui inquiétaient tant Rose Fouilloux. Déjà le personnel de la salle avait été renouvelé trois ou quatre fois : seul Claudinet demeurait.

L'hiver était arrivé : on approchait de la Noël. Sœur Simplice devint triste à son tour. La maison mère l'avait avertie qu'elle avait à se tenir prête à partir au début de l'année suivante.

Sœur Simplice soupirait en pensant que si elle devait toujours trouver des infortunes à soulager, elle allait être forcée de se séparer de Claudinet. Le devoir parlait ; la religieuse se résigna ; mais avant de quitter ses chers petits protégés, elle eut une idée évangélique.

— Ecoutez-moi, dit sœur Simplice. Vous êtes très pauvres, mes enfants : plus d'un d'entre vous a connu la misère avant d'entrer ici... Vous êtes-vous dit quelquefois qu'il y avait de petits êtres plus malheureux que vous ? Avez-vous pensé que, vous aussi, vous pourriez faire la charité ? L'hospice vous a habillés quand on vous a recueillis... Vous pourriez offrir les effets que vous ne mettez plus à quelques petits déshérités du quartier.

— Bien sûr ! approuva Claudinet.

Les gamins ne demandaient pas mieux. Désormais, ils ne porteraient plus que les objets qui seraient délivrés par l'ad-

ministrateur ; en outre, les effets ou les chaussures qui restaient leur propriété deviendraient vite trop étroits.

Sœur Simplice s'écria :

— Songez avec quelle reconnaissance vos humbles-cadeaux seront acceptés.

Claudinet battit des mains :

— Sœur Simplice, dit-il, j'avais un beau paletot et une belle culotte, sans compter le reste, quand on m'a amené ici... J'offrirai tout de bon cœur.

— Nous aussi, firent ses petits compagnons enthousiasmés.

— Choisissons le jour de Noël, mes amis, ajouta sœur Simplice, pour la distribution de vos vêtements ; nous organiserons une petite fête, à laquelle nous convierons les enfants du quartier qui bénéficieront de vos largesses.

— Y aura-t-il des gâteaux, sœur Simplice ?

— Certainement.

— Y aura-t-il des confitures ?

— Bien sûr.

— On chantera ? questionna un futur ami des arts.

Sœur Simplice répondit encore affirmativement. Pendant quelques instants, ce fut du délire. Le programme leur parut magnifique. Ils voulaient tous embrasser la sœur qui leur ménageait une aussi heureuse surprise.

Le grand jour arriva. Sœur Simplice, qui avait entraîné dans la bienfaisante conjuration quelques garçons de service, sut organiser une collation qui devait être certainement approuvée par les invités et les invités.

Quand tout le monde fut réuni, sœur Simplice prit la parole :

— Mes amis, dit-elle, nous allons pratiquer la vraie fraternité, et j'ai voulu que cette petite fête coïncidât avec l'anniversaire de la naissance de Jésus... Lui aussi, le divin Sauveur, il a eu pitié de ceux qui avaient faim, qui avaient froid... Aujourd'hui, personne ne grelotera et personne ne sera affamé... Remercions Jésus.

Elle fit une courte prière que les enfants répétèrent ensemble.

Il avait été convenu que la distribution des vêtements n'aurait lieu qu'à la fin de la collation. Les convives étaient devenus si gais, si exubérants, que l'on ne s'entendait plus.

Un garçon de salle apporta les effets, qui avaient été nettoyés et reprisés, dans la mesure du possible.

Parmi les douze enfants que l'adjoint, sur la prière du docteur, avait choisis pour participer à la fête, il y en avait un que l'honorable fonctionnaire, s'il l'eût mieux connu, se fût peut-être dispensé d'envoyer à l'hospice.

Celui-ci gardait une physionomie sournoise au milieu de l'allégresse générale.

C'était un gringalet qui avait environ six ans, mais qui en paraissait à peine cinq, tant sa taille était invraisemblable-

ment exigüe. Il s'appelait Fadard. Son père était chiffonnier et occupait, dans l'avenue de Châtillon, un taudis où toute une nichée d'enfants grouillait au milieu de la plus malpropre et de la plus dangereuse promiscuité.

Chaque hospitalisé offrit un cadeau, en tenant compte de la taille et de la mesure de l'enfant qu'il choisissait.

Claudinet venait de donner son veston à un enfant de son âge, quand soudain Fadard intervint et arrêta l'enfant, au moment où celui-ci allait enfiler la seconde manche.

— Ce n'est pas tout ça ! dit-il, passe-moi ta pelure.

— J'ai donné mon veston à ce petit camarade, dit Claudinet, il le gardera.

— Je le veux, répéta Fadard, avec une obstination de brute.

— On te donnera quelque chose aussi, dit Baptiste.

Cette altercation avait été très rapide ; le bruit des exclamations des autres petits l'avait en quelque sorte étouffée ; mais il y eut soudain un grand cri de stupeur. Fadard, en proie à un accès de fureur, avait saisi, sur la table, un couteau, et, avant qu'on eût pu intervenir, le petit gremlin avait frappé l'autre enfant.

Heureusement, Fadard, dont la main tremblait de rage, n'avait pu enfoncer le couteau, qui avait déchiré le veston à la hauteur de l'épaule. Le jeune scélérat s'apprêtait à frapper de nouveau, quand une poigne robuste s'abattit sur lui et l'envoya rouler à quelques pas.

C'était le docteur Beautreillis, qui était arrivé à point, et n'avait pas voulu intimider les enfants en assistant à leurs ébats pantagruéliques, mais qui s'était promis de leur rendre visite, quand il jugerait que la petite fête toucherait à sa fin.

— Eh bien ! s'écria le docteur, mon ami l'adjoint n'a pas eu la main très heureuse en choisissant nos invités.

Très émue, sœur Simplice expliqua ce qui s'était passé, pendant que le médecin s'apprêtait à panser le blessé.

— Ah ! par exemple ! s'écria Beautreillis, ce gamin-là a de la chance ; la doublure de son veston l'a protégé.

Le docteur s'arrêta net, donnant les marques de la plus vive stupefaction.

— Ah ça ! reprit-il, qu'y a-t-il donc dans cette doublure ?

Un papier apparaissait par l'ouverture produite par le coup de couteau.

Beautreillis tira le précieux papier, que l'arme avait à peine froissé.

— Quinze mille francs ! s'écria-t-il.

Et, s'adressant à l'enfant, abasourdi :

— C'est à toi cette fortune ?

— Il examina le titre. Il était nominatif.

— Ta mère s'appelait donc madame Fouilloux ? fit-il.

— Non, répondit Claudinet, c'était ma maman à moi.

— En effet, dit sœur Simplice, qui se souvenait de l'état civil de son petit protégé ; cet enfant s'appelle Claude Fouilloux.

— Eh bien ! Claudinet, prononça le docteur, ta maman pouvait être une excellente femme, mais elle avait choisi un singulier coffre-fort.

Claudinet, le premier étourdissement passé, devint beaucoup moins gai.

Il réfléchissait et s'attristait.

Il traduisit ainsi ses inquiétudes.

— Sœur Simplice, vous me garderez tout de même ?

Ce fut le docteur qui répliqua :

— Sœur Simplice ne le peut pas, pour trois raisons.

Claudinet eut un frémissement de douleur.

— La première est que tu occuperais la place d'un enfant qui méritera à son tour toute notre sollicitude, la deuxième est que sœur Simplice va quitter très prochainement les Enfants assistés, la troisième est que, grâce à tes quinze mille francs, tu pourras être élevé autrement qu'en miséreux... As-tu compris ?

Claudinet baissa la tête et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

Claudinet avait été reconnu par sa mère ; il en était donc l'héritier.

Le mobilier de la tireuse de cartes, vendu par autorité de justice, avait désintéressé le propriétaire ; il restait même un reliquat à ajouter aux quinze mille francs du petit. Il s'agissait, maintenant, de nommer un tuteur à l'enfant.

En attendant l'accomplissement de cette formalité, l'orphelin resterait aux Enfants assistés. Un jour, en arrivant à l'hospice, le médecin fut avisé par le secrétaire que le jeune Claude Fouilloux allait quitter les Enfants assistés.

Son oncle et sa tante, les conjoints Rouillard, s'étaient présentés à l'Assistance publique et ils avaient revendiqué leurs droits à la tutelle légale.

Les conjoints Rouillard s'étaient engagés à payer les débours que leur réclamait l'administration, et celle-ci n'avait plus qu'à rendre l'enfant, dont la préfecture de police l'avait chargée.

— C'est bien ! avait répondu le docteur. Je demande à voir les conjoints Rouillard.

M^e Beaufumet, un homme très consciencieux, ne voulut pas s'en rapporter simplement aux rapports de police, il résolut de suivre l'enquête lui-même. Sa première visite fut pour la concierge de la rue des Trois-Couronnes. Il apprit ainsi que Rose Fouilloux avait une sœur, mais qu'on ne savait pas où elle était.

— Si vous entendez parler d'elle, dit le notaire, prévenez-moi.

La fameuse opération de Saint-Pierre-du-Regard que Mulot prétendait de tout repos avait piteusement échoué.

Le paysan, que les deux complices avaient voulu dépouiller de ses soixante mille francs, avait démontré, une fois de plus, que les gars normands ne dorment jamais que d'un ceil.

Surpris au beau milieu de leur travail nocturne, La Limace et Mulot avaient essayé de battre en retraite.

La Limace, plus fluet que son compagnon, avait dû son salut à une palissade dont deux planches étaient un peu écartées ; quant à l'hercule, moins lesté que son compagnon et surtout beaucoup plus corpulent, il n'avait jamais pu passer par ce trou de furet, et il était resté entré les mains des gendarmes de Condé-sur-Noireau.

Eusèbe Rouillard s'était défilé tout d'une traite jusqu'à Flers, où Zéphyrine l'attendait. Le couple avait passé quelques mauvaises heures en attendant les événements.

— C'était à Paris que nous étions le plus chouette, dit un jour Zéphyrine, avec amertume. Chez ma sœur, au moins, on était aux petits oignons.

— Ta sœur !... Elle est propre, ta sœur !... Elle a bouclé sa bourse... Elle a trouvé qu'elle nous avait assez vus.

— Si on essayait de se remettre bien dans ses petits papiers ?

Ils décidèrent donc de revenir à Paris. Mais, lorsqu'ils se présentèrent rue des Trois-couronnes, la concierge leur apprit la mort de Rose, l'admission de Claudinet aux Enfants assistés et la visite du notaire.

Cette visite donna à réfléchir à Eusèbe. Il se hâta d'épouser Zéphyrine dans les délais de rigueur. Ils allèrent alors chez le notaire de la rue Saint-Maur.

M^e Beaufumet fut un peu interloqué quand il vit un couple aussi bien assorti, au point de vue de l'horreur ; mais, il ne faut pas toujours juger les gens sur leur apparence.

Les conjoints Rouillard étaient en règle avec la loi ; le notaire n'eût qu'à s'incliner et à faire préparer les pièces traditionnelles. Ses devoirs professionnels s'élevaient au-dessus de toute considération personnelle ; il fit très consciencieusement son métier.

L'Assistance publique ne demande

CHAPITRE XXV

LES TUTEURS

Le titre de rente avait été déposé chez M^e Beaufumet, notaire rue Saint-Maur, qui avait commencé par établir les pièces préliminaires.

qu'à rendre ses pupilles aux ayants droit, pourvu que la revendication soit régulière.

Munis des pièces indispensables, La Limace et Zéphyrine, revêtus de leurs plus beaux atours, arrivèrent rue Denfert-Rochereau. Le directeur, après avoir procédé à l'examen des pièces, annonça que Claudinet allait être remis à ses tuteurs.

Le fonctionnaire poursuivit :

— L'enfant était bien chétif... Il est en bonne santé aujourd'hui. Cependant, le docteur vous fera des recommandations pour que le traitement continue.

Beautreillis ne put réprimer un haut-le-corps en voyant les conjoints Rouillard.

— Diable ! murmura-t-il, ces gens-là ne m'inspirent qu'une confiance tout à fait relative.

« Comment se fait-il, dit-il sévèrement, que vous ayez laissé mettre ce bambin aux Enfants assistés ?

— Nous étions en voyage, répliqua Eusèbe... Ma belle-sœur a été enlevé subitement, la pauvre bougresse !...

« Nous pouvons emmener, note neveu ?

— Vous en avez le droit, puisque la loi est pour vous, répliqua Beautreillis.

— Nous élèverons ce moutard comme s'il était le nôtre.

— Je vous y engage, riposta le docteur, et je vous préviens que j'aurai l'œil sur vous.

« Vous savez qu'on peut toujours demander des comptes aux tuteurs.

— Quand on voudra ! clama Eusèbe, fièrement.

— Je vous ai prévenus... Maintenant, partez.

Beautreillis embrassa Claudinet, qui pleurait silencieusement, mais qui était prêt à suivre son oncle et sa tante.

Un garçon de bureau remit à La Limace un reçu timbré et paraphé, constatant que M^e Beaufumet avait versé la somme de trois cent soixante-dix francs pour le temps que Claude Fouilloux avait passé aux Enfants assistés.

— Trois cent soixante-dix balles ! dit La Limace à Zéphyrine, quand ils furent sortis, tenant Claudinet par la main. Quels filous !

— Tu vois, espèce de sale môme, vociféra Zéphyrine, tu nous coûtes déjà les yeux de la tête.

L'enfant frissonna.

Ses yeux se reportèrent vers l'asile où il avait vécu si tranquillement, où le docteur l'avait soigné avec tant de sollicitude, où sœur Simplice lui avait fait entendre de si douces paroles.

— Ma pauvre maman ! murmura Claudinet, pourquoi n'es-tu plus là ?

— Allons ! allons ! fit La Limace, conciliant, et empêchant Zéphyrine de rudoyer le petit, le lardon nous revaudra ça... En attendant, allons boire un litre chez le troquet du coin...

DEUXIEME PARTIE

INFERNALE VENGEANCE

CHAPITRE PREMIER

DÉPART

Le calme semblait revenu à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Il n'était qu'apparent.

Si Carmen, après avoir échappé à un effroyable danger, employait toute sa force de caractère à retrouver sa quiétude d'autrefois, si elle remplissait avec plus d'assiduité ses devoirs mondains, si enfin, elle cherchait à s'étourdir en se créant une existence nouvelle, Carmen souffrait.

La naissance de Marcelle avait causé chez la jeune mère un redoublement de passion pour Robert d'Alboize.

Elle aimait éperdument le père de son

enfant, et la présence de Saint-Hyrieix était pour elle un perpétuel supplice.

Après avoir commis l'unique faute de sa vie, l'épouse coupable, nous l'avons dit, fut assaillie par les plus violents remords ; mais tout cela s'effaçait ; toutes les pensées de Carmen étaient pour Marcelle et pour Robert.

Elle ne vivait que pour eux. Quand elle se présentait chez la nourrice, d'accord avec Robert, elle prétendait être la sœur de M. d'Alboize ; Marcelle n'était donc que sa nièce. Il fallait que la mère s'observât sans cesse et ne prodiguât pas à son enfant les ardents bai-

sers, dont elle le dévorait quand la nourrice s'éloignait pour quelques instants du berceau.

Nos lectrices, qui connaissent le caractère de Carmen, comprennent à quel point la jeune femme souffrait de cette fausse situation ; toutefois, la mère, quand elle tenait sa fille dans ses bras, éprouvait une telle joie, que les ennuis disparaissaient.

Mais il arrivait souvent que, au moment de partir, Saint-Hyrieix la retenait pour toute la journée. Carmen était forcée d'obéir.

Elle avait voulu protester en plusieurs circonstances ; son mari s'était étonné ; Carmen avait été incapable de motiver sa résistance ; il avait fait entendre quelques paroles très mesurées, prononcées d'une voix très calme, mais qui n'en avaient pas moins bouleversé la pauvre femme.

Hélène s'était bien aperçue des changements qui s'opéraient dans l'esprit de son beau-frère. M. de Saint-Hyrieix n'en était encore qu'à la période des vagues appréhensions, mais, si infatué de sa personne qu'il fût, il avait l'air d'un homme qui cherche le mot d'une énigme irritante.

M^{me} de Kerlor avait fait des remontrances à Carmen ; celle-ci s'était pris la tête à deux mains, incapable de répondre, pressentant, elle aussi, que des périls, qu'elle croyait conjurés, allaient bientôt revenir la menacer.

Mariana, avec la patience féline d'un animal guettant sa proie, se rendit compte de ce qui se passait dans l'esprit de son petit-cousin. Tout d'abord, M^{me} Vernier avait voulu se venger, se venger vite, faire payer les affronts que Carmen et Hélène lui avaient prodigués. Elle s'était aperçue qu'elle n'arriverait pas à un résultat appréciable en brusquant les choses.

Mariana avait daigné raisonner et mettre un frein à sa fureur. Le problème était plus compliqué qu'elle ne se l'était imaginé. Georges et Firmin adoraient Hélène et Carmen. Tant qu'ils seraient aveuglément épris, les manœuvres de Mariana n'auraient qu'une chance hypothétique, à moins, bien entendu, qu'elle n'eût en sa possession une preuve accablante.

Cette preuve, elle la cherchait ; souvent elle avait cru la tenir ; le hasard s'y était opposé. Et pourtant, M^{me} Vernier, avec son cynisme de femme perdue, qui ne veut voir partout que trahison et lâcheté, ne doutait pas de l'infortune des deux maris.

Hélène était trop bien la fille de la marquise de Penhoët pour rester fidèle à Georges. Quant à Carmen, il était certain qu'elle n'avait jamais aimé Firmin.

Mariana savait, comme tout le monde de la famille, que M^{lle} de Kerlor n'avait

épousé Saint-Hyrieix que pour conjurer la ruine, qui la menaçait, elle et les siens.

En outre, il y avait Robert d'Alboize. L'officier avait beau se montrer réservé, ne jamais prononcer une parole compromettante, Mariana n'oubliait pas la façon enthousiaste dont il parlait de Carmen, avant le mariage de la jeune fille.

Si Carmen et Robert ne s'étaient pas revus, M^{me} Vernier n'eût attaché aucune importance à des relations qui n'avaient pas dépassé les limites du flirt ; mais les jeunes gens s'étaient rencontrés à Stockholm ; ils étaient sur ce navire où ils avaient failli périr. Saint-Hyrieix racontait tout cela à qui voulait l'entendre, soit qu'il parlât de son séjour enchanté en Suède, soit qu'il retraçât les heures de terribles angoisses, il ne laissait aucun détail dans l'ombre.

Mariana, de son œil inquisiteur, avait remarqué souvent que Carmen se montrait bien nerveuse quand son mari parlait de ces faits.

Entre Georges et Hélène, c'était toujours la même effusion ardente, et pourtant le cœur de M^{me} de Kerlor était en proie aux angoisses les plus vives.

Les gens du Mexique n'avaient versé qu'un acompte insignifiant sur la première échéance. A la deuxième, ils avaient complètement oublié leurs engagements.

Georges s'était renseigné, il avait appris que ces individus étaient riches et qu'en les poursuivant devant la justice de leur pays, on les obligerait certainement à s'exécuter. Mais il fallait aller au Mexique, défendre sur place les questions litigieuses, si l'on ne voulait pas que les frais du procès à recommencer n'engloutissent pas les cinq cent mille francs qui pouvaient être réalisés.

Georges avait reçu, dans la matinée, les derniers renseignements qu'il attendait avec une fébrile impatience. Il s'écria :

— J'irai là-bas !

— C'était résolu : rien ne le ferait changer d'avis. Il alla embrasser sa femme et son fils.

— Ma chère Hélène, commençait-il, c'est décidé... Je pars.

M^{me} de Kerlor devint très pâle et la respiration lui manqua.

— Nous partons, rectifia-t-elle.

— Non, Hélène... Je pars seul...

« J'ai trop tardé déjà... Si je ne n'étais laissé amollir par la crainte de tes larmes, ce voyage serait accompli... A l'heure présente, je reviendrais... J'aurais réussi... Notre enfant aurait recouvré sa fortune...

— Que vais-je devenir ?

— Fanfan ne te restet-il pas ?... Lequel de nous deux sera le plus isolé ?

— C'est vrai, pourtant !

Haletante, la jeune femme regardait son mari, comme si elle avait le pressentiment que tout leur bonheur allait s'écrouler, à la suite de cet éloignement, et, au plus profond d'elle-même, un immense déchirement se produisait.

CHAPITRE II

L'ILLUSION DE LA FORTUNE

M^{me} Paul Vernier venait de sortir de son bain ; sa femme de chambre l'avait enveloppée d'un peignoir spongieux, qui dessinait admirablement les contours de son corps si bien modelé. Paul Vernier entra.

— Ah ! c'est vous, s'écria Mariana, avec un petit geste de lassitude.

Elle daigna tendre la main à son époux.

— Je ne suis pas trop indiscret ? demanda Paul, avec son bon sourire.

— Pas trop, répondit-elle. Vous avez quelque chose à me dire.

— Oui, ma chère Mariana.

Paul hésita un peu ; puis enfin, il parut prendre courageusement son parti et s'écria :

— Ma chère amie, vous allez encore m'accuser de pusillanimité, mais il faut que je vous avoue mes inquiétudes.

— Avouez, mon ami.

— Nous dépensons beaucoup d'argent.

Elle le regarda avec son expression hautaine, qui exerçait toujours sur lui une influence irrésistible et reparti :

— Est-ce que nous n'en gagnons pas beaucoup ?

— C'est vrai... Mais je suis toujours un peu effrayé.

Mariana haussa ses jolies épaules.

— Depuis que nous avons quitté le quartier de l'Observatoire pour habiter ce coquet hôtel de la rue de Chazelles, je me sens toujours un peu sous le coup du vertige.

— Enfin, parlez, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— C'est le terme dans quelques jours.

— Je l'ai mis de côté. Fouillez dans ma table, à droite...

— Tu m'autorises...

— Une femme n'a pas de secrets pour son mari.

Il ouvrit le tiroir et vit une liasse de billets de banque épinglés.

— Comptez, fit Mariana, il y a quinze cents francs.

La figure de Paul s'épanouit.

— Pourquoi, reprit-elle, ne voulez-vous pas admettre que nous sommes sur la route de la fortune ?

— Au contraire, je le veux bien

— Vous ne comptez donc pas ?

— Je suis incapable de faire une addition.

— Ah ! parbleu ! reprit-elle avec une nuance de dédain, ce ne sont pas uniquement vos œuvres qui nous ont enrichis.

— Ce sont les combinaisons de Silverstein.

Elle le regarda dans les yeux ; mais le brave garçon, en prononçant ces mots, n'y mettait aucune intention malicieuse.

— Parfaitement, répondit-elle... Cet homme est extraordinaire. Il a le génie de la spéculation... et notez que j'ai toujours agi avec la plus grande discrétion, quand il s'est agi de ces affaires où M. Silverstein a voulu nous réserver notre part.

— Je le sais bien.

— Si j'avais voulu l'importuner, nos bénéfices eussent été dix fois plus grands.

— Mon maître, Antonin Gervais, a été bien inspiré en m'adressant à lui... Maintenant, il faut aussi le reconnaître, ma chère Mariana, Silverstein nous a pris en amitié.

— Il est certain qu'il ne s'occuperait pas ainsi du premier venu. Nous dinons chez eux, ce soir.

Paul Vernier ne put dissimuler une légère contrariété.

— Encore !

— Comment, encore ! Vous avez souvent des mots singulièrement déplacés, mon cher ami.

— C'est que je suis un peu gêné... On ne voit que nous au Parc Monceau.

— Silverstein passe sa vie à nous être agréable... Si vous incriminez sa générosité de grand seigneur, vous donneriez une piètre idée de votre caractère.

Mariana sonna sa femme de chambre.

— Vous me permettez de m'habiller ? dit-elle à son mari ; vous êtes rassuré, notre terme sera payé.

En disant ces mots, Mariana eut un geste nerveux en ajustant son collier, si nerveux même que le fil de soie se rompit et que les perles s'éparpillèrent sur le tapis. Elle jeta un cri et lança un regard furieux à Paul, qu'elle rendait responsable de cet accident.

Il voulut se baisser pour ramasser les perles ; mais, plus prompt que son mari, M^{me} Vernier, accroupie, en avait déjà retrouvé quatre.

Elle mettait une si grande précipitation, un tel acharnement à cette recherche, elle se lamentait si plaintivement, que Paul s'écria :

— Laissez donc !... Il ne s'agit pas de joyaux rares...

Mariana continuait anxieusement à ramasser les petites boules nacrées. Elle en cherchait encore deux qui avaient dû rouler sous un meuble.

— Voyons ! voyons ! fit Paul, un collier de cent dix francs.

Elle ne l'écoutait pas, allongeant la main fébrilement.

— Une de plus, une de moins... dit encore le sculpteur, ce n'est pas une affaire... Ta femme de chambre les retrouvera... S'il en manque, tu retourneras chez le fabricant... Je ne comprends pas que tu sois émue à ce point.

Il voulut encore l'aider ; elle le repoussa, comme si elle craignait qu'il ne lui dérobât quelques-unes de ces précieuses noisettes. Nos lecteurs comprennent bien qu'il ne s'agissait pas d'un collier en simili, dont Paul avait, autrefois, fait cadeau à Mariana. Ce collier, Mariana l'avait fait disparaître depuis longtemps ; celui qu'elle portait lui avait été offert par Silverstein. Il coûtait une soixantaine de mille francs.

On comprend le saisissement de la femme du sculpteur en voyant s'égrener ces perles vraies.

Enfin, Mariana respira ; le collier était reconstitué.

— Tu as bien tort de te mettre dans tous tes états, dit Paul.

Elle répondit avec un aplomb impudent :

— J'y tiens beaucoup... N'est-ce pas vous qui me l'avez donné ?

— Je proteste !... C'est toi qui en as fait l'acquisition... Il est vrai que j'ai mis à ta disposition mes modestes économies... Je suis honteux de n'avoir pas encore pu remplacer ces fausses perles.

Mariana le enfilait avec précaution, ne semblant pas entendre ce que Paul lui disait.

Mariana avait ajusté le joyau ; elle se regardait dans sa psyché, trouvant que ces perles s'harmonisaient admirablement avec son teint ambré.

— Oui, continua Paul, je vais demander à Silverstein l'adresse de son bijoutier... Puisque nous gagnons tant d'argent, je veux me montrer magnifique.

Mariana eut un imperceptible tressaillement ; comme tout à l'heure, elle regarda son mari, qui calculait mentalement l'importance de ses gains futurs.

— Seulement, reprit Paul, je suis un garçon méthodique. Par ordre de date, je t'ai promis une montre garnie de brillants ; ce sera ma première offrande.

— Trop tard, répliqua M^{me} Vernier, de sa voix sifflante... Ouvrez mon secrétaire.

L'artiste obéit avec la plus vive stupéfaction. Son étonnement devint un véritable aburissement, quand il vit une chaîne et une montre sur la tablette du meuble.

Le chiffre de Mariana était gravé sur le boîtier.

— Je rêve, balbutia l'artiste.

— Vous comprenez bien, mon cher ami, s'écria-t-elle, que je me suis mis

en tête de vous obliger à tenir vos promesses.

— Mais je ne demande qu'à...

— De cette façon, je n'ai aucun reproche à vous faire... et naturellement vous devez être satisfait.

— C'est égal, j'aurais mieux aimé...

— De quoi vous plaindriez-vous !...

— C'est prodigieux !... Il faut tout de même que tu aies fais énormément d'économies.

— Mon Dieu, je suis devenue une excellente ménagère... J'ai la conviction que je ferai mieux encore. Cependant, si je suis en possession de cette montre et de cette chaîne, ce n'est que grâce au hasard.

— Ah ! oui... une occasion ! dit Paul, qui ne s'expliquait pas du tout les faits, mais qui, vaguement déjà, s'habituaient à ces mots magiques dont les femmes se servent si bien pour tout justifier.

« Ah ! c'est une occasion, fit-il pour la troisième fois. Parfaitement !... Oui... oui... Aussi je me disais : il n'est pas possible que... Quand on n'est pas au courant, n'est-ce pas ? on s'imagine... Eh bien ! je te félicite, tu as eu raison d'en profiter... »

— C'est de l'argent bien placé, reparti Mariana, employant une locution favorite de Silverstein.

— Mais alors, fit Paul un peu inquiet, si tu te charges de réaliser aussi vite les désirs que je forme pour toi, je n'aurai plus la joie de les combler.

— C'est-à-dire que cela vous obligera à faire des frais d'imagination... Vous n'en êtes pas totalement dépourvu...

« Ah ! ajouta-t-elle, comme si Paul lui avait fait oublier quelque chose, vous savez que nous avons une voiture.

— Un carrosse ! fit-il, littéralement stupéfié.

— Oui, répliqua-t-elle avec une intonation condescendante, j'ai jugé que cela nous était indispensable.

— Vraiment ?

— J'ai calculé que c'était plus économique.

— Alors...

— Bien entendu, c'est en location. Ce soir, quand nous irons chez M. Silverstein, nous n'aurons pas besoin d'appeler un cocher, le nôtre nous attendra devant la porte.

— Ah çà ! mais tu es une fée !

— Dans quelque temps, prononça Mariana, nous aurons réellement notre équipage... Mais il ne faut pas aller trop vite...

— Combien par mois ? demanda Vernier.

Elle haussa les épaules.

— Le prix ordinaire, mon cher... Ne vous occupez donc pas de ces détails... Ils ne regardent que votre pauvre femme, puisque vous lui avez donné carte blanche... Allons, retournez à l'atelier,

mon cher ami, les chefs-d'œuvre vous réclament.

Paul Vernier obéit à l'injonction. Il alla se remettre joyeusement au travail. Il se sentait plein d'aspirations nouvelles, et son beau talent ne demandait qu'à s'affirmer de plus en plus.

— Quel grand magicien est l'amour ! s'écria-t-il, radieux ; j'ai pour femme une délicieuse enchantresse.

.....

Mariana avait la véritable vocation des courtisanes ; c'était déjà avec une science consommée qu'elle faisait accepter ses exigences.

Silverstein, ayant débuté par le collier de soixante mille francs, ne pouvait que continuer dans ces fastueuses proportions. Il s'exécutait galement mais il présentait souvent quelques objections, dans l'intérêt de la chère enfant, ajoutait-il d'un ton paternel et avec un fin sourire sur ses lèvres épaisses, autant que sensuelles.

Il paraissait très épris de Mariana, et c'était bien sincèrement qu'il lui avait juré qu'aucun sacrifice d'argent ne lui coûterait, à la condition que la jolie fille ne se montrât jamais ingrate.

Le banquier jouait ostensiblement un rôle de mécène : il n'y avait rien de surprenant à ce que Silverstein reçût souvent chez lui le jeune ménage dont il avait commencé la fortune.

M^{me} Silverstein, que son mari tenait pour une quantité négligeable, ne se plaignait jamais d'être négligée par lui ; mais elle avait été heureuse de voir que, grâce à la présence du couple Vernier chez elle, son mari la délaissait moins.

L'intimité était vite venue ; on dînait ensemble, on sortait en voiture, on allait au théâtre. Il avait été convenu que, l'été suivant, on irait à la mer tous les quatre.

M^{me} Silverstein, qui supportait placidement l'isolement, préférait pourtant ce retour à la vie parisienne, sans chercher les causes de ce revirement.

Il avait été convenu entre Mariana et Silverstein qu'il se chargerait habilement de faire accepter à Paul les largesses dont il voulait combler la jeune femme.

Il y avait consenti, jugeant du premier coup d'œil le sculpteur, dont la robuste bonne foi égalait l'honnêteté.

Jamais ce garçon-là ne serait un mari complaisant ; mais il montrait une telle candeur qu'il tiendrait pour vraies les histoires les plus invraisemblables. Or, celles que lui raconterait Silverstein ne rentreraient pas du tout dans cette catégorie.

Paul Vernier travaillait pour le banquier ; après avoir décoré l'hôtel du parc Monceau suivant les conventions pre-

mières, il restait à exécuter autant de commandes que le mécène le demanderait, largement payées.

Insensiblement, Paul Vernier avait vu la médiocrité du ménage faire place au confortable.

M^{me} Silverstein accueillit Paul et Mariana avec son affabilité ordinaire.

Elle excusa son mari, qui avait dû être retenu par une affaire plus longuement qu'il ne le pensait. La femme du banquier n'eut pas à se mettre en frais d'éloquence, la voiture entraîna dans la cour ; Silverstein arriva bientôt tout essoufflé et s'épongeant le front dénudé.

Il tendit les mains à Paul et à Mariana.

— J'ai cru que je n'en sortirais jamais, commença-t-il de sa voix rauque... Je vous demande bien pardon... Ah ! ce n'est pas toujours drôle, la haute banque...

Bien qu'il causât agréablement, il s'interrompait parfois au cours d'une conversation et reprenait l'impassibilité orientale qui seyait à sa figure basané.

Mariana l'observait du coin de l'œil, légèrement inquiète, comme une femme très forte qui a devant elle un homme avec lequel il faut compter. Il vit que sa maîtresse l'observait et il s'efforça de retrouver son entrain, engageant avec Paul une discussion artistique.

Le dîner terminé, M^{me} Silverstein se leva de table la première et alla s'habiller pour aller au théâtre. Paul voulut voir comment les ouvriers avaient exécuté un travail assez délicat, indiqué par lui, pour le soubassement de la fontaine, dont la sculpture était achevée. Il s'excusa de son scrupule d'artiste et demanda la permission de s'absenter pendant quelques minutes ; il l'obtint facilement.

Silverstein et Mariana restèrent seuls.

Les lourdes paupières du banquier cessèrent de voiler ses yeux ; il releva la tête et regarda la jeune femme bien en face.

— Vous connaissez Pontbriant ? demanda-t-il.

Elle soutint le regard et répondit avec une dédaigneuse hauteur :

— Oui, je le connais... N'est-ce pas un homme très répandu ?

— Il me parlait de vous tout à l'heure.

— C'était son droit.

— C'est même avec lui que je me suis attaché.

— Il faut croire que Pontbriant vous disait des choses fort intéressantes.

— Il vous trouve jolie.

— C'est tout ?

— Il m'a posé quelques questions qui m'ont étonné.

— Et vous lui avez répondu ?

— Comme je devais le faire.

Mariana reprit d'un ton persifleur :

— Vous lui avez dit que la vertu de madame Vernier était inattaquable ?

— A peu près.

— Eh bien ! je vous remercie, mon cher...

— L'attitude de ce garçon m'a surpris... J'ai tenu à vous prévenir.

— Et pourquoi ?

— Pour que vous ne vous montriez pas imprudente vis-à-vis de lui.

Mariana eut un pincement de lèvres.

— Ah ça ! vous êtes donc jaloux ? s'écria-t-elle.

— Cela m'est permis, répliqua-t-il avec un geste significatif. Je n'admets pas de partage... Puisque je suis seul à payer...

Elle tressauta : malgré le ton très amical de Silverstein, elle ne s'attendait pas à ces brutalités.

Le banquier continua, toujours gaïment :

— Je suis intraitable quand il s'agit des affaires de ce genre... Je n'admets pas de société anonyme, pas de société en participation... Je suis ton unique commanditaire...

Sur cette pente de vulgarité insupportable, le banquier allait s'engager de nouveau et appuyer sur les plus lourdes plaisanteries, quand Paul Vernier entra.

— Très bien ! dit Paul, qui ne pensait qu'à son métier, les travaux ont été intelligemment faits.

— Vous êtes content, dit Silverstein, qui avait recouvré tout son calme, c'est le principal.

M^{me} Silverstein, parée de ses plus riches atours, effectua sa rentrée. On partit au théâtre.

Quand Mariana rentra chez elle, un billet de la veuve Crépin l'attendait. Il était ainsi conçu :

« Venez demain, il y a du nouveau. »

Elle eut un frémissement de joie. Tenait-elle sa vengeance ?

Le lendemain, elle arrivait à l'hôtel du Parc-des-Princes et voyait préalablement la femme de charge, Pélagie avertir à M^{me} Vernier que le départ de M. de Kerlor était décidé.

Bien que Mariana s'attendît à des résultats plus immédiats, elle comprit, en réfléchissant un peu, que l'absence de Georges avait une importance capitale. Il fallait que le motif de ce voyage fût bien impérieux !

Allons ! malgré tout, le coup porté par la débacle de Ronan-Guinec avait porté.

Les Kerlor avaient feint de n'être pas sérieusement touchés et de ne rien changer à leur existence, ils n'avaient réussi qu'à agrandir la brèche, puisque Georges était forcé d'aller chercher au loin les piastres qui revenaient aux Penhoët.

Elle questionna rapidement Pélagie. Celle-ci lui faisait part d'une nouvelle importante. C'était bien, mais enfin, elle devait avoir autre chose à lui communiquer.

La femme de charge s'était-elle départie de la vigilance de tous les instants que Mariana lui avait recommandée ?

Il n'était pas possible que rien de nouveau ne se fût produit dans les deux ménages.

La veuve Crépin répliqua mystérieusement qu'elle croyait être sur une piste sérieuse, mais qu'elle, jusqu'à nouvel ordre, et pour éviter l'ombre d'une déception, elle se condamnerait à garder le silence.

— Il faut que nous trouvions ! s'écria Mariana d'un ton péremptoire.

CHAPITRE III

DEUX AMOURS

Carmen avait embrassé sa fille la veille, à Villiers-sur-Marne. La petite Marcelle était très gaie et paraissait admirablement se porter. Carmen, le cœur inondé de joie, avait passé quelques heures chez Eugénie Repiquet, qui croyait ou feignait toujours de croire que cette belle dame n'était que la tante du bébé.

Quand elle était auprès de Marcelle, M^{me} de Saint-Hyrieix, par une sorte d'auto-suggestion, arrivait bientôt à se persuader que son existence au Parc-des-Princes n'était qu'un rêve pénible et lointain.

Les minutes s'écoulaient pourtant avec une rapidité désolante.

Hélas ! l'heure implacable arrivait... Carmen redevenait sombre. Il fallait partir.

En entrant chez elle, elle se trouva en présence d'Hélène.

— Eh bien ? demanda la comtesse de Kerlor avec un sourire tristement ému.

— Marcelle se porte comme un charme, répondit la jeune mère à mi-voix.

Hélène, dont les larmes ne tarissaient guère depuis le départ de son mari, ne voulait pourtant pas être insensible à la joie de sa sœur ; mais il fallait cacher ce bonheur illicite et ne pas dire un mot de trop devant ces serviteurs qui allaient et venaient.

Pélagie Crépin, surtout, continuait à surgir au moment où on l'attendait le moins, ce qui faisait froncer les sourcils à Carmen, qui supportait de moins en moins la femme de charge.

— Mon mari n'est pas de retour ? demanda M^{me} de Saint-Hyrieix.

— Non... Il est parti très affairé, quelques instants après toi.

Et le front de M^{me} de Kerlor refléta une grande inquiétude.

— Je tremble toujours en pensant que Firmin peut soupçonner la vérité.

— Qui le renseignerait ?

— Le hasard, peut-être... S'il avait pris à Saint-Hyrieix la fantaisie de te suivre ?...

Carmen, malgré la quiétude qu'elle affectait, eut un frisson.

— Tais-toi, murmura-t-elle.

— Sois prudente, ajouta Hélène... Dis-toi bien que la moindre étourderie de ta part aurait des conséquences effroyables.

— Tu ne tremblais pas, ma bonne Hélène, s'écria M^{me} de Saint-Hyrieix avec une reconnaissance infinie, quand la catastrophe semblait imminente... C'est qu'alors tu ne songeais qu'à me sauver.

— C'est vrai, pourtant, fit M^{me} de Kerlor, pardonne-moi de n'avoir pu commander à des appréhensions irraisonnées... En effet tu dois avoir raison... Il est inutile de se forger des chimères... Seulement, je ne saurais trop te le répéter... Prends garde !...

A peine achevait-elle que Saint-Hyrieix parut.

— Ma chère amie, annonça-t-il avec une emphase extraordinaire, je n'ai pas perdu mon temps aujourd'hui. J'ai organisé une garden-party dont vous me direz des nouvelles.

— Et où cela ? questionna Carmen.

— Voici... Je vous ai appris que le corps diplomatique comptait en ce moment à Paris un nombre inusité de représentants.

— Oui, je crois que...

— Eh bien ! le sous-secrétaire d'Etat aux colonies, voulant profiter de cette coïncidence, a décidé de donner un dîner officiel, auquel assisteront les mandataires des différents pays.

— Et nous sommes invités ? demanda Carmen, qui ne comprenait pas encore.

— Evidemment, répondit Saint-Hyrieix avec un sourire condescendant pour une demande aussi ingénue, d'abord parce que l'idée a été suggérée par moi au sous-secrétaire, ensuite parce que ma place est toute marquée dans une cérémonie de ce genre.

— Voyons ! reprit Carmen, maîtrisant son impatience nerveuse, s'agit-il d'un dîner ou d'une garden-party ?

— Des deux. La garden-party aura lieu chez nous, dans l'après-midi, naturellement, et le soir on dînera au ministère.

— Et quelle est la date fixée pour la solennité ? interrogea Carmen.

— D'aujourd'hui en huit, répondit Saint-Hyrieix.

Sa femme ne put dissimuler un mouvement de contrariété : c'était précisé-

ment le jour où elle comptait retourner à Villiers-sur-Marne.

Firmin se hâta d'ajouter :

— Je comprends que le délai est un peu bref ; mais il faut tenir compte du court séjour de mes collègues à Paris ! Allons ! vous ferez des merveilles, ma chère Carmen : j'en suis persuadé, surtout avec la collaboration de madame de Kerlor.

— Nous nous y efforcerons, dit Hélène.

— Je choisirai dans la presse le meilleur compte rendu de notre fête et je l'enverrai à Georges, au Mexique.

Hélène soupira longuement et ses longs cils se rapprochèrent.

Georges avait télégraphié son arrivée à la Vera-Cruz, mais une lettre de lui n'arriverait pas avant quelques jours.

— Cela lui fera un vrai plaisir, continua Saint-Hyrieix. Dame ! je me mets à sa place... Plus tard... c'est-à-dire bientôt, quand, moi aussi, je serai loin, les nouvelles mondaines me rappelleront les jours fortunés.

Les yeux de M^{me} de Kerlor redevinrent humides.

— Il est vrai, reprit Firmin, que je ne serai pas aussi isolé que ce pauvre ami, puisque Carmen m'accompagnera.

M^{me} de Saint-Hyrieix pâlit, le cœur atrocement serré ; une désolation si affreuse passa dans son regard, que M^{me} de Kerlor, maîtrisant sa propre émotion, supplia silencieusement Carmen de ne pas perdre la tête.

CHAPITRE IV

JOUR DE FÊTE !..

La semaine était à peu près écoulée. On mettait la dernière main aux préparatifs de la fête.

Hélène et Carmen avaient rempli leur tâche ; Firmin, très satisfait, s'était confondu en félicitations et avait dit que le reste le regardait jusqu'à l'heure où M^{mes} de Saint-Hyrieix et de Kerlor voudraient bien l'aider à recevoir les invités.

Carmen avait pu aller jusqu'à la Bourse, sous le prétexte de faire une visite indispensable ; une lettre de Robert d'Alboize l'y attendait.

Sachant que Carmen allait le jeudi à Villiers-sur-Marne, il la pria de ne pas manquer de s'y trouver ce jour-là ; si les obligations du service ne permettaient pas à Robert de la rencontrer chez la nourrice, il écrirait ou télégraphierait à cette femme pour qu'elle communiquât à la prétendue sœur de l'officier la date exacte de son arrivée.

Alors Carmen se rendrait à Ormesson, dans la petite maison où était née Marcelle et que d'Alboize avait achetée.

C'est dans ce hameau tranquille, enfoui sous les fleurs, que les amants se réunissaient, quand les rares circonstances le leur permettaient.

La lettre de Robert était extrêmement passionnée; Carmen y lisait à chaque ligne qu'elle était aimée de plus en plus.

Elle avait lutté avec la plus grande énergie, quand Robert l'avait suppliée de se laisser aimer.

Carmen, éperdue, s'était tout d'abord refusée, rappelant les engagements conclus.

En oubliant de nouveau ses devoirs, et cela sans l'excuse d'une démence passagère, elle mériterait le châtement que la miséricorde céleste lui avait épargné.

D'Alboize avait su trouver les accents auxquels une femme qui aime profondément ne résiste pas.

Le capitaine voulait bien que M^{me} de Saint-Hyrieix évitât le déshonneur public, mais il fallait qu'il ne fût pas le seul à se sacrifier.

Carmen n'aurait tenu aucun compte de ces arguments, si elle n'avait senti, dans un anéantissement subit de sa volonté, que toute résistance lui était impossible.

Elle aimait ardemment cet homme qui lui avait fait connaître l'extase suprême.

Hélène et Georges, si étroitement unis, se témoignaient constamment leur tendresse; les fibres les plus intimes de Carmen vibraient à l'écho de leurs chaleureux baisers.

Ses protestations désespérées expirèrent sur ses lèvres, quand Robert lui soupira les mots magiques qui paralysent toutes les forces, qui endorment toutes les énergies. Robert avait reconquis Carmen.

M^{me} de Kerlor l'ignorait encore; M^{me} de Saint-Hyrieix espérait que sa sœur l'ignorerait toujours; mais si Hélène venait à découvrir la vérité, Carmen lui mettrait la main sur les lèvres et lui dirait :

— Tu aimes! Tu es aimée!... Tu en as le droit... Ton enfant n'a pas à rougir de sa naissance... Eh bien! au nom de tout ce bonheur, je te défends de me condamner.

Hélène et Carmen laissèrent Saint-Hyrieix au milieu de ses gens et vinrent se réfugier avec un doux plaisir dans une chambre qui n'avait pas été bouleversée; c'était la nursery. Elles causèrent quelques instants, puis Carmen se retira chez elle.

M^{me} de Kerlor, après avoir assisté au coucher de Fanfan, embrassa une dernière fois le bébé, qui s'endormait déjà, et se disposa à se mettre au lit, lorsque

la femme de chambre frappa à la porte.

— Madame, c'est une dépêche que l'on vient d'apporter pour vous.

— Une dépêche! dit Hélène, très impressionnée.

— Est-ce de Georges? se demanda-t-elle, décachetant le télégramme d'une main tremblante.

Elle lut ces mots :

« Marcelle très malade, prévenez sa mère. »

La dépêche était signée « Robert »; elle avait été expédiée du bureau de Tours.

M^{me} de Kerlor eut un éblouissement. Elle relut ces quatre mots, ne s'expliquant pas tout d'abord pourquoi c'était à elle que M. d'Alboize les adressait.

Il était impossible à Hélène de réveiller Carmen; Firmin demanderait le motif de cette visite insolite. Non, il fallait attendre au lendemain matin, quelque interminable que la nuit dût paraître à Hélène.

Elle s'agenouilla et pria avec l'ardente ferveur que nous lui connaissons.

Ah! l'épouvantable veillée!

M^{me} de Kerlor regarda la pendule; il n'était que deux heures du matin.

Cette nuit atroce ne s'achèverait donc jamais?

Vaincue par la fatigue et l'émotion, Hélène, qui s'était étendue dans un fauteuil, s'assoupit. Quand elle rouvrit les yeux, l'aube blafarde commençait à troubler l'obscurité.

Le jour allait venir, enfin! Deux longues heures s'écoulèrent encore, mortelles.

Sept heures sonnèrent. Cette fois, l'hôtel s'éveillait.

Mais M^{me} de Kerlor sentit qu'elle devait se montrer extrêmement prudente.

En envoyant chercher Carmen, des soupçons ne pouvaient naître immédiatement; mais Saint-Hyrieix saurait que sa femme était partie subitement, à la suite d'une conversation avec sa belle-sœur. ce pouvait être un indice.

Dans les circonstances présentes, il suffirait d'un mot pour que tout fût perdu. Pourtant Hélène, incapable de se maîtriser plus longtemps, se leva.

Elle allait se rendre chez Carmen.

Sur le seuil de la porte, elle vit le valet de chambre, que Georges avait laissé à Paris; il tenait un plateau en vermeil sur lequel il y avait quelques lettres.

Une enveloppe frappa l'attention d'Hélène; elle venait de remarquer le cachet de Tours.

Hélène devait prendre connaissance de cette lettre avant d'avertir Carmen.

Elle rentra dans sa chambre, après avoir donné à tout hasard l'ordre d'atteler le coupé. Elle décacheta l'enveloppe. Elle lut :

« Madame,

« Ma fille, la fille de Carmen, se meurt. Au nom de ce que vous avez de plus sacré au monde, au nom de votre fils, ayez la grandeur d'âme d'oublier tout ce que notre situation a d'anormal dans des circonstances pareilles.

« Je vous ai télégraphié de prévenir Carmen ; vous l'avez fait, je n'en doute pas.

« A peine arrivé ici, j'ai trouvé une lettre de la nourrice m'apprenant que Marcelle avait été frappée d'une façon foudroyante.

« Malgré mon affolement, je me suis souvenu que M. de Kerlor étant absent, je ne vous compromettais pas en vous envoyant une dépêche : c'était le seul moyen de renseigner Carmen.

« La nourrice ignore le nom de Saint-Hyrieix, vous le devinez bien. Quant à moi, je suis cloué ici au moins pour quarante-huit heures.

« Ce n'est, pas à votre raison que je fais appel, c'est à votre cœur.

« Carmen m'a dit quelle part vous aviez prise à son salut. Je vous ai bénie comme la plus sainte des femmes.

« Laissez-moi croire qu'en ce moment je ne m'adresse pas à vous en vain, et pardonnez à un malheureux qui donnerait sa vie pour sauver celle de son innocente enfant... »

Hélène n'en lut pas davantage ; elle traversa la galerie couverte qui établissait une communication entre les deux pavillons, et arriva chez Carmen.

Tout de suite, Carmen vit le visage altéré de M^{me} de Kerlor.

— Qu'y a-t-il demanda vivement la femme du diplomate.

Hélène, qui avait pourtant fait provision de courage, se trouva si bouleversée que les mots expirèrent sur ses lèvres.

Carmen, toute blanche, éprouva une mortelle inquiétude.

— Hélène ! je t'en prie... Parle.

— Eh bien !... ta fille...

— Mon Dieu !

— Marcelle est sérieusement malade.

— Elle est en danger ?

— Elle paraît gravement atteinte.

Carmen fut en proie à un vertige qui dura quelques secondes. Elle entendit vaguement Hélène qui ajoutait :

— C'est monsieur d'Alboize qui m'a chargée de te prévenir.

— Je jette une mante sur mes épaules, dit M^{me} de Saint-Hyrieix, et je pars.

— Tu ne le veux pas ! fit Hélène.

— Ah ! renrit Carmen, avec la plus grande exaltation, je voudrais bien savoir qui me retiendrait...

— Tu vas te trahir !

— Qu'importe, si je sauve ma fille !

M^{me} de Saint-Hyrieix avait pris un manteau et un chapeau à la hâte.

Hélène se plaça résolument devant la porte.

— Tu ne sortiras pas, dit-elle. Tu resteras à ton poste, Robert d'Alboize y reste bien, lui.

— Raison de plus pour que je vole auprès de ma fille...

Carmen s'avança comme si elle voulait renverser l'obstacle.

— Tu veux donc que tout le monde apprenne ton secret ?

— Je veux sauver Marcelle.

— En te voyant sortir ainsi, chacun lira ta faute sur ton visage.

— Je la rachèterai si je parviens à arracher mon petit ange à la mort...

Carmen saisit le bras d'Hélène.

— Ainsi, répliqua la comtesse de Kerlor, l'enfant de monsieur d'Alboize est tout pour toi ?

— Tout.

— Tu n'a plus de mère, plus de frère, plus de sœur ?

M^{me} de Saint-Hyrieix fut secouée par un long frémissement.

Hélène peursuivit :

— Tu vas déshonorer le nom de Kerlor... C'est celui de Georges... Je te le défends.

— Mon Dieu ! prononça Carmen en se tordant les mains, chaque minute de retard augmente l'agonie de ma fille...

— Aussi, c'est toi seule que tu devras accuser si je n'arrive pas à temps.

— Toi !

— Oui, moi...

— Quoi ! tu te dévouerais au point de...

— Je suis mère, Carmen ; toute autre considération disparaît devant celle-là...

Carmen s'affaissa, consternée, anéantie. Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Songe bien ! dit Hélène, que tu dois cacher jusqu'à tes pleurs. Après tout, nous ne savons pas au juste ce qui se passe... Il ne s'agit peut-être que d'une indisposition ordinaire à l'enfance.

— Ah ! murmura M^{me} de Saint-Hyrieix d'un ton déchirant, c'est en vain que tu cherches à me rassurer... Je voudrais être à la place de ma fille... Je voudrais mourir... Que faire ?

— Prie !... dit Hélène en sortant.

.....

Quelques minutes après le départ d'Hélène pour Villiers, Carmen eut une crise d'égarément. Elle resta plongée dans la stupeur jusqu'au moment où la voix de son mari retentit.

— Allons ! murmura Carmen, je veux bien me résigner, puisqu'il le faut... Mais si ma petite Marcelle n'est pas sauvée, je me tueraï... Je m'accorde un sursis jusqu'à ce soir.

Et farouche dans ce désespoir que nul ne devait soupçonner, avec un effort

suprême de volonté, elle s'imposa le calme.

Ainsi qu'il en avait émis la prétention, M. de Saint-Hyrieix vint donner un coup d'œil à la toilette de sa femme.

Il proclama que jamais il n'avait vu réunies tant de beauté, tant de grâce, tant d'élégance. Carmen, le cœur ulcéré, dut écouter ces galants mots insignifiants.

— Maintenant, ma chère enfant, s'écria Firmin de son ton le plus protecteur, permettez-moi de vous adresser quand même une recommandation superflue.

M. de Saint-Hyrieix s'expliqua :

— Soyez extrêmement aimable pour mes... pour nos invités... Je le répète, la journée a une importance capitale... Les effets peuvent en être immédiats... Il n'y aurait rien de surprenant à ce que ce soir, au dîner chez le sous-secrétaire d'Etat, le ministre fit placer ma nomination sous mon couvert. En ce cas, nous partirions...

— Nous partirions ! fit-elle accablée.

— A la fin du mois, au plus tard.

Carmen eut un éclair de folie dans les yeux.

— Allons ! je ne veux pas être plus longtemps indiscret, dit Firmin... Pardonnez à un mari, qui a voulu goûter le charme de son adorable femme avant tout le monde... A bientôt !

Il esquissa son salut le plus raffiné et sortit.

La visite de Saint-Hyrieix, qui semblait devoir pousser Carmen aux dernières limites de la surexcitation, eut pour effet, au contraire, de lui apporter un sang-froid relatif.

— Non ! dit-elle, cet homme ne saura rien... Est-ce que, réellement, il compte ?...

Et la sœur de Georges, continuant à réagir de plus en plus vigoureusement, redevint maîtresse d'elle-même.

Saint-Hyrieix, dans sa suffisance triomphante, n'avait jamais été plus heureux de sa vie. Il était loin de se douter que sa femme souffrait le martyre.

Carmen était forcée de dire un mot aimable, de faire un geste amical, de sourire même à toutes ses amies qui la complimentaient et la félicitaient sur la parfaite organisation de cette fête. Morne et désespérée, M^{me} de Saint-Hyrieix se demandait si son cœur n'allait pas cesser de battre. Et personne ne soupçonnait ce drame poignant, puisque la victime retenait les sanglots qui l'étouffaient et s'imposait les plus incroyables efforts pour que son visage conservât son masque souriant de gaîté mondaine.

Nous avons tort d'écrire que personne n'entrevoit l'agitation de M^{me} de Saint-Hyrieix. Il y avait une exception.

Carmen tressaillit : un bras se posait

sur le sien ; une voix disait à son oreille :

— Mais qu'as-tu donc ?

M^{me} de Saint-Hyrieix se retourna ; M^{me} Vernier était devant elle.

— Rien, répliqua vivement Carmen.

Mariana prit un air affligé.

— Tu as tort, fit-elle à mi-voix, de ne pas me faire part de tes ennuis.

Et comme M^{me} de Saint-Hyrieix voulait protester du geste, Mariana poursuivait :

— Je te connais trop bien, ma pauvre Carmen, pour ne pas voir que tu t'efforces de rester calme, mais que tu es sous l'emprise d'une émotion violente. Il faut réellement que ton mari soit absorbé par ses amis pour ne pas remarquer ton trouble.

— Tais-toi ! murmura involontairement Carmen.

— Tu as quelque chose... Tu souffres, et tu ne me crois pas digne de ta confiance.

— Laisse-moi, Mariana... Je t'en supplie !

— Voyons ! ma chérie, reprit M^{me} Vernier, de sa voix insinuante, il ne faut pas rester dans cet état... Tu me fais trop de peine.

Machinalement, Carmen se laissait conduire. Elle avait fait tant d'efforts depuis le matin, que les ressorts de son énergie étaient tout à fait détendus.

— Tu comprends bien, poursuivait M^{me} Vernier, plus enveloppante que jamais, que ma sollicitude s'est éveillée depuis longtemps... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je remarque ton visage attristé...

— Eh bien ! fit Carmen, j'ai éprouvé une contrariété, c'est vrai... Ne m'en demande pas davantage.

— Alors, s'écria M^{me} Vernier, tu ne veux rien me dire ?

— Ne me questionne pas, ma bonne Mariana...

— Soit !

— Je te sais un gré infini de tes paroles amicales ; elles m'ont fait du bien ; c'était le but que tu te proposais ?

— Assurément.

— Retournons au milieu de nos amis.

CHAPITRE V

DÉCOUVERTE

Mariana, le son œil inquisiteur, ne perdait pas un tressaillement du visage de Carmen. Elle n'avait pas été non plus sans remarquer l'absence d'Héléne.

Si violente que fût la haine de M^{me} Vernier, sa raison ne s'égarait pas.

Longtemps elle s'était demandé si réellement Carmen lui cachait un secret.

Aujourd'hui, elle n'en était plus à se poser cette question; l'agitation de sa cousine, sa voix que l'émotion rendait rauque, le frémissement de tout son être fournissaient enfin à Mariana des indices qui la mettraient promptement sur la voie.

M^{me} de Kerlor était certainement la complice de M^{me} de Saint-Hyrieix; cette constatation ne pouvait surprendre Mariana, puisque la femme de charge lui avait signalé les conversations animées tenues à voix basse, dans quelque coin du salon, et qui cessaient comme par enchantement dès que Pélagie apparaissait.

Pendant que M^{me} Vernier se livrait à ces conjectures, ayant l'intuition que désormais il suffirait d'un rien pour pénétrer ce mystère, Carmen, dont le cœur bondissait dans la poitrine, jetait des regards anxieux vers la grille.

Si Hélène était revenue, M^{me} de Saint-Hyrieix, malgré le mouvement tumultueux de la fête, l'aurait en effet aperçue. En outre, la comtesse, ne pouvant se présenter en toilette de ville au milieu de cette brillante assemblée, aurait fait prévenir tout de suite Carmen par un domestique.

Non! elle était encore là-bas, là-bas, au chevet de Marcelle, qui était peut-être morte à l'heure où sa mère subissait l'affreuse contrainte de garder un visage impassible devant ces gens qui ne songeaient qu'à se divertir.

M^{me} Vernier s'éloigna dans la direction du pavillon habité par M^{me} de Kerlor. Mariana demanda la comtesse de Kerlor. On lui répondit qu'elle n'était pas rentrée. Mais la veuve Crépin était là; Mariana se rendit auprès d'elle.

— A quelle heure est sortie la comtesse? demanda-t-elle.

— Dans la matinée.

— Si tôt!

— Vous voyez qu'il y a du nouveau, ajouta Pélagie de sa voix papalarde de dévôte qui craint de réveiller les échos des sacrés parvis.

— Elle est rentrée pour déjeuner?

— Pas du tout.

— Oh! mais cela devient de plus en plus intéressant, se dit Mariana.

Elle reprit tout haut:

— Que vous a-t-elle dit avant de partir?

— Rien.

— Vous ne l'avez pas vue?

— La comtesse était partie quand je me suis présentée pour prendre ses ordres.

— Où est-elle allée?

— Je l'ignore.

— Enfin, elle a bien donné des instructions à quelqu'un.

— Aucune.

— J'espère bien, dit Mariana, que vous avez procédé habilement à une petite enquête.

— J'ai fait mon possible, dans la mesure de mes moyens, répliqua la femme Crépin avec sa composition ordinaire... Jean, le cocher, qui a conduit madame de Kerlor, m'a appris que sa maîtresse avait commandé de se rendre à la gare de l'Est. Madame a dit à Jean de retourner au Parc-des-Princes, sans autre explication.

— Le cocher a dû lui demander à quelle heure elle aurait besoin de la voiture.

— Il est trop bien stylé pour cela... Il attendait que sa maîtresse parlât... Elle n'a rien dit.

— Par conséquent, fit Mariana, M^{me} de Kerlor a pris un train à la gare de l'Est.

— Cela me paraît sagement déduit.

— Est-ce que pareille excursion a déjà eu lieu souvent?

— Jean prétend que c'est la première fois.

— Réfléchissons, pensa Mariana, et ne tablons pas sur un faux point de départ...

— Naturellement, madame de Kerlor n'a emporté aucun bagage?

— Elle est partie trop précipitamment pour cela.

— Serait-ce une fuite?

— Je l'ignore.

Mariana croyait déjà entrevoir un horizon nouveau.

— Voilà ce qui s'est passé, reprit doucement Pélagie Crépin, en femme qui a une série de nouvelles à apprendre, mais qui ménageait ses effets, sans doute pour démontrer à son interlocuteur qu'elle n'avait pas oublié certaines objurgations touchant sa vigilance.

— Vous êtes donc au courant? s'écria M^{me} Vernier, n'osant pas croire encore que sa trame odieuse n'avait pas été ourdie inutilement. Parlez donc!

— Hier soir, au moment où madame de Kerlor allait se coucher, la femme de chambre lui a remis une dépêche.

— D'où provenait-elle?

— Mes investigations ne vont pas jusqu'à me permettre de vous répondre sur ce point précis...

— Continuez.

— Madame ne s'est pas couchée.

— Elle est sortie?

— Elle est restée dans sa chambre...

J'ai vu de la lumière toute la nuit et je l'ai entendue marcher.

— Très bien! approuva Mariana.

— Ce matin, madame de Kerlor s'est rendue chez madame de Saint-Hyrieix... Il y a eu entre elles une violente altercation.

— Vraiment?

— Malheureusement, quand je suis

arrivée, malgré toute la diligence que j'avais montrée, je n'ai pu entendre que ces mots : « Je ne veux pas !... Je ne veux pas !... C'est moi qui dois y aller. »

— Ensuite ? fit Mariana haletante.

— Ensuite, madame de Kerlor est rentrée en coup de vent dans sa chambre ; elle en est ressortie quelques minutes plus tard, pour monter dans la voiture qu'elle avait commandé d'atteler... C'est tout ce que j'ai pu apprendre.

Ainsi, Hélène et Carmen s'étaient vues avant le départ de la comtesse ; or, Carmen avait la plus profonde désespérance dans les yeux, quand Mariana, qui l'épiait constamment, comprit que M^{me} de Saint-Hyrieix se croyait à l'abri des regards indiscrets.

M^{me} Vernier frappa du pied avec rage, s'accusant de manquer d'intelligence. Le secret semblait être à sa merci ; elle le tenait presque ; mais elle ne parvenait pas à en dévoiler le sens exact.

Soudain, ses sourcils contractés par l'effort se détendirent. Dans l'association d'idées qu'elle s'efforçait de provoquer, il venait de surgir une pensée plus diabolique que les autres.

— Conduisez-moi chez madame de Kerlor, dit-elle d'un ton péremptoire à Pélagie Crépin.

La femme de chambre n'entendait pas se compromettre à ce point.

— Permettez ! fit Pélagie, vous n'avez pas besoin de moi pour vous guider... Il vaut mieux que je veille afin que vous ne soyez pas dérangée.

— Soit ! dit Mariana, qui pénétra dans l'appartement d'Hélène.

Ses regards fureteurs se portèrent sur un bonheur-du-jour dont un tiroir lui parut mal fermé, sans doute dans la hâte d'un départ précipité.

Au bout de cinq minutes de recherches, Mariana jeta un cri de triomphe. Elle avait trouvé la dépêche et la lettre de Robert d'Alboize !

Mariana, après avoir lu rapidement, crut qu'elle allait devenir folle de joie. Cette fois, la victoire était complète ; Mariana avait eu raison de lutter jusqu'au bout avec cette opiniâtreté ; quelque chose lui disait qu'elle finirait par réussir.

Elle enfouit les papiers dans son corsage et se hâta de quitter la pièce, car une frayeur instinctive l'envahit. Mais personne ne troubla la misérable femme, qui retrouva bientôt Pélagie Crépin.

— Je n'ai rien découvert, déclara Mariana.

— Madame, dit Pélagie Crépin, la comtesse peut rentrer d'un moment à l'autre, dites-moi ce que vous exigez.

— Eh bien ! répliqua Mariana, madame de Saint-Hyrieix sortira demain. La fête d'aujourd'hui l'a condamnée à rester ici... Madame de Kerlor s'est

chargée de la remplacer... Mais demain, et probablement dans la matinée, madame de Saint-Hyrieix se rendra elle aussi à la gare de l'Est... Je veux que vous sachiez pour quelle localité elle prend son billet. Je reviendrai demain, dans l'après-midi, conclut Mariana, vous m'apprenez ce que je veux savoir.

— Je m'y engage.

M^{me} Vernier sortit du pavillon et se dirigea vers le jardin où la fête se terminait.

— Je tiens Carmen ! se dit Mariana en portant la main à sa poitrine où elle avait caché les papiers... S'il ne s'agissait que d'elle, je remettrais immédiatement ces preuves à Saint-Hyrieix... Ce serait l'apothéose de cette garden-party... Les reporters mondains pourraient corser d'une façon originale leurs comptes rendus... Mais je ne dois pas aller si vite en besogne... J'ai trop attendu, je me suis trop désespérée pour agir avec précipitation... La honte de madame de Saint-Hyrieix est entre mes mains ; il me faut maintenant le déshonneur de madame de Kerlor... Il me faut ma double vengeance... Je l'aurai !

Les invités prenaient congé de Saint-Hyrieix et de sa femme. Carmen courut chez Hélène ; la comtesse était toujours absente.

Cette fois, M^{me} de Saint-Hyrieix fut incapable de prolonger plus longtemps l'effort cruel qu'elle s'était imposé pendant toute la journée.

— Ma fille est morte, gémit-elle, dans une crise de désespoir.

La malheureuse mère tomba sur un fauteuil. La fleur chafouine de Pélagie Crépin apparut à la porte.

— Mon Dieu ! Madame ! s'écria la femme de charge, qu'avez-vous ?... Je vais appeler.

— Je vous le défends, répondit Carmen.

M^{me} de Saint-Hyrieix congédia Pélagie du geste.

La femme Crépin ne se tint pas pour battue. Elle alla prévenir Firmin, qui mettait son habit de gala.

Carmen constata avec terreur qu'elle n'avait plus la force de réagir. Toute son énergie morale restait intacte, mais une torpeur physique la paralysait. Ses jambes refusaient de la porter.

Saint-Hyrieix entra précipitamment :
— Que me dit-on, ma chère enfant... Vous êtes malade ?

Carmen, de plus en plus abattue, inclina la tête sur sa poitrine.

— Vous vous êtes surmenée, prononça-t-il... J'aurais dû vous éviter tant de fatigue.

Il sonna. Carmen n'avait pas entièrement perdu connaissance ; elle put répondre :

— Je suis brisée.

— Vous ne pourrez jamais assister à

cé dîner ! fit Saint-Hyrieix d'un ton désespéré.

Carmen essaya de se lever, cela lui fut impossible. On la mit au lit.

Les anxiétés de Firmin devinrent plus vives.

Mme de Saint-Hyrieix se sentit mieux une fois couchée ; elle n'était plus en proie à ces étourdissements qui la menaçaient d'une syncope...

— Mon ami, dit-elle, ne vous désolez pas... Je n'ai besoin que de repos... je vais dormir.

Un peu rassuré, Firmin se retrouva ; le diplomate, un instant voilé par le mari, reparut en lui. Il retomba dans la sphère d'idées qui lui était chère. Il balbutia :

— Le ministre assiste au dîner !

— Eh bien ! fit Carmen, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre moins altérée, allez-y.

— Alors... je puis faire acte de présence au banquet ?

— Oui. Partez !... Encore une fois, laissez-moi, dit-elle.

Saint-Hyrieix avait envoyé chercher le médecin. Il constata des désordres cérébraux qu'il se mit en devoir d'enrayer. Saint-Hyrieix lui demanda s'il y avait du danger ; le docteur calma les inquiétudes du diplomate, qui se rendit au festin.

Mme de Saint-Hyrieix, grâce à une notion calmante, s'endormit ; mais quand elle s'éveilla le lendemain, elle retrouva toutes ses transes.

La comtesse de Kerlor n'était pas revenue.

Hélène avait passé une nuit loin de son fils ! Rien que cette pensée affola Carmen. Elle commençait à délirer.

Saint-Hyrieix perdait littéralement la tête ; sans cela, l'étrangeté des mots qui s'échappaient des lèvres de sa femme l'eût singulièrement frappé.

Tout à coup, ces mots sortirent distinctement de la gorge de Carmen :

— Ma fille !... je veux ma fille !

Saint-Hyrieix flageola.

— Elle a perdu la raison, s'écria-t-il...

La porte de la chambre de Firmin s'ouvrit timidement ; une servante parut et tendit une carte à M. de Saint-Hyrieix, qui lut :

ROBERT D'ALBOIZE

— Ah ! fit le diplomate avec un grand geste désolé, notre ami Robert choisit mal son temps.

Carmen s'était redressée sur sa couche, comme si une commotion électrique venait de la secouer. Un revirement incroyable se produisit en elle, une sorte de résurrection, sous l'afflux de sang qui lui envahit le cœur.

— Il faut recevoir monsieur d'Alboize, prononça-t-elle.

Firmin regarda sa femme, saisi de ce changement subit ; mais parmi ses sensations contradictoires, il comprit que Carmen ne déraisonnait plus et un soupir de soulagement s'échappa de son poitrine.

— Vous revenez à vous, dit-il.

— Oui, balbutia-t-elle... Je ne sais ce que j'ai éprouvé... Je perdais la mémoire... Je me sens mieux, beaucoup mieux.

— Ah ! soupira de nouveau Saint-Hyrieix... mais à quoi attribuer cette indisposition ?

— Un trouble nerveux.

— Souffrez-vous encore ?

— Je me sens tout endolorie, mais je ne veux pas que vous continuiez à être inquiet... Allez voir monsieur d'Alboize.

Il sortit. Dès qu'il eut disparu, Carmen, par un prodige de volonté et d'énergie, descendit du lit.

— Robert est là ! murmura-t-elle ; il m'apporte des nouvelles de Villiers... Il faut qu'elles soient bien graves, pour qu'il soit venu ici... Je veux le voir.

Galvanisée par l'amour maternel, Carmen, toute chancelante, parvint à mettre un peignoir ; elle chaussa des mules de velours. Ces mouvements l'étonnaient ; il lui sembla de nouveau que tout tournait autour d'elle ; mais, après un éblouissement, sa tête fut moins vacillante. Elle fit quelques pas en s'appuyant aux meubles.

Saint-Hyrieix était allé recevoir Robert, qu'on avait fait entrer au salon.

— Cher monsieur d'Alboize, fit le diplomate, trop troublé pour remarquer l'émotion de l'officier, je suis heureux de vous voir.

Et il tendit la main à Robert, qui répondit à l'étreinte d'une main frémissante.

Le capitaine se maifrisa promptement ; il s'écria :

— On m'a mandé à Paris ; lors de mon dernier passage, je n'ai pu, à mon grand regret, vous rendre visite... Aujourd'hui, je commence par vous.

— Vous me faites un plaisir extrême.

Robert ajouta sans qu'un muscle de son visage tressaillit :

— Madame de Saint-Hyrieix se porte bien ?

— Malheureusement non, répondit Firmin.

Cette fois, le capitaine ne put reprendre un mouvement.

— J'ai été très bouleversé, continua le diplomate. Heureusement, poursuivit Firmin, une amélioration notable vient de se produire... Pourvu qu'elle dure... Au moment où je me désolais le plus, on vous a annoncé... C'est ma femme qui a tenu à ce que je vinsse vous recevoir. Je ne sais à quoi attribuer ce malaise, dit Saint-Hyrieix.

Robert d'Alboize savait, lui !

— Madame de Saint-Hyriex a pourtant donné une fête, hier, dit-il.

— Ah ! vous avez lu les journaux. Tous constatent notre succès, hein ?

— Oui.. oui.

— C'était splendide !... Quel dommage, mon cher monsieur d'Alboize, que le hasard ne vous ait pas amené hier au Parc-des-Princes...

Le diplomate, qui n'avait pu dépouiller complètement le vieil homme et avait retrouvé toute sa délicieuse infatuation, s'arrêta pourtant sur cette pente hyperbolique.

— Ah ! quel dommage, conclut-il, navré très sincèrement, que la fête ait si mal fini...

Robert, très pâle, n'avait pas entendu les louanges que son interlocuteur se décernait avec cette libéralité prodigieuse ; il songeait :

— Je ne pourrai pas la voir !

— Enfin, reprit le diplomate, je suis un peu remis de ma chaude alarme, mais vous m'excuserez, capitaine, si j'ai hâte de retourner auprès de ma chère malade.

— Je ne la verrai pas, se répétait Robert, dans un accès de morne désespoir.

— Vous comprenez mes tourments, expliqua Firmin... J'ai craint un transport au cerveau.

Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit ; Carmen apparut.

Saint-Hyriex jeta un cri de stupeur.

Robert, impressionné comme il ne l'avait peut-être jamais été de sa vie, fit un pas vers la jeune femme. Avant que Firmin, cloué au parquet par le saisissement, eût recouvré son esprit, Robert avait franchi la distance qui le séparait de son adorée.

Ils se serraient la main d'une étreinte éloquent.

— Marcelle ? interrogea Carmen dans un souffle.

— Sauvée ! répondit Robert en s'inclinant très bas.

— Hélène ?

— Elle va venir...

Puis l'officier poursuivit à voix haute :
— Comment ! chère Madame, vous avez quitté votre appartement !

— Quelle imprudence ! bégaya Firmin, pouvant enfin émettre des sons intelligibles.

M^{me} de Saint-Hyriex se laissa tomber sur un fauteuil.

— Je ne souffre plus, dit-elle... Cette étrange indisposition s'est terminée aussi rapidement qu'elle m'avait prise.

Elle eut un sourire. Elle ne frémissait plus. Elle renaissait, relevée dans sa propre estime. Son martyre de mère la sanctifiait.

— Je vous demande pardon, reprit Carmen d'une voix encore un peu tremblante, de vous recevoir ainsi, mon-

sieur d'Alboize... J'ai voulu rassurer mon mari et en même temps calmer les inquiétudes d'un ami.

— Comme tout cela est singulier, dit Firmin... Vraiment, vous êtes revenue dans votre état normal ?

— A part le souvenir de la violente commotion dont les effets disparaissent un à un, je n'éprouve plus qu'un peu de lassitude.

— N'importe, répliqua Firmin, il ne faut commettre aucune imprudence... Nous demanderons au médecin de vous faire suivre un régime... N'est-il pas vrai, monsieur d'Alboize ?

Le lendemain, une lettre de Georges arrivait. Depuis qu'il était parti, il n'avait envoyé qu'une dédèche annonçant son heureux débarquement à la Vera-Cruz.

Hélas ! le marquis de Penhoët, lui aussi, avait télégraphié de cette ville, où il devait trouver la mort si prématurément.

Hélène la décacheta en tremblant. Les premières lignes la rassurèrent.

Georges lui mandait son heureux voyage et son arrivée à Mexico et lui faisait part des arrangements pris avec les associés de son père, Toluca et Chalco. Dans l'impossibilité absolue d'exploiter la mine, ils préféraient la lui restituer, à la condition qu'il ne leur marchanderait pas une partie, une faible partie du reste, des bénéfices éventuels.

« J'ai accepté ces conditions, disait-il. Il faudra du temps, des sacrifices, un travail acharné ; cela n'est pas fait pour me rebûter.

« Voilà, ma chère Hélène, comment nous sommes rentrés en possession de notre bien. Il suffit maintenant pour moi de continuer l'œuvre que j'ai entreprise et de la mener à bonne fin.

« J'ai conviction que j'y réussirai ; mais je ne rentrerai pas en France aussi vite que je le croyais.

« Je vois d'ici les larmes jaillir de tes chers yeux en lisant ces lignes que je t'écris le cœur serré. »

On devine la poignante émotion avec laquelle la comtesse de Kerlor lut cette lettre, écrite sous un ciel de feu, au milieu d'effroyables dangers, par un homme qui cherchait avant tout à rassurer sa compagne chérie.

Elle se doutait bien que Georges serait forcé de prolonger son séjour au Mexique. Elle n'avait pas voulu lui faire part de ses prévisions à ce sujet, quand, enflévré par ses préparatifs, il ne songeait qu'à s'embarquer.

Hélène se sentait incapable de vivre dans des alarmes continuelles. Elle se demandait si elle ne ferait pas mieux d'aller le rejoindre avec Fanfan.

CHAPITRE VI

« ZÉPHYRINE FOUILLOUX, SUCCESSEUR »

La Limace rentrait ; il fit claquer la porte très fort. Zéphyrine, qui l'attendait, fronça les sourcils.

— Combien que tu rapportes ? demanda-t-elle.

— La peau !

— Il t'a refusé ?

— Il m'a dit de repasser... Il s'est moqué de ma fiolle, quoi ! parce qu'il a appris que j'étais rémouleur avant de m'établir ici.

Il s'agissait du notaire de la rue Saint-Maur. M^e Beaufumet avait versé plus de cinq mille francs déjà aux époux Rouillard, chargés de la tutelle de Claude Fouilloux.

Le tabellion trouvait que cette somme n'avait pas fait long feu, et, malgré les explications de La Limace, il venait de l'éconduire.

Eusèbe et Zéphyrine, quand ils avaient eu en possession le premier argent de Rose, s'étaient offert des divertissements aussi nombreux que variés.

Pendant plus de quinze jours, le couple s'était vautré dans la plus crapuleuse débauche. La Limace, en se réveillant un beau matin, la tête très lourde, daigna se livrer à quelques réflexions.

Si la vie qu'il menait avec Zéphyrine continuait, l'héritage n'irait pas loin : aussi, Eusèbe Rouillard, en garçon qui avait la prétention de savoir s'arrêter à temps, combina-t-il un projet, dont l'exécution n'aurait eu rien de particulièrement irrémissible si les époux, par un miracle impossible d'ailleurs, avaient pu changer radicalement leur manière de vivre.

La Limace avait éprouvé le besoin de varier ses exercices, grâce à une combinaison dont il attendait les plus heureux effets. Laisant ronfler Zéphyrine, il se rendit rue des Trois-Couronnes. Il avait été bien inspiré ; l'écríteau « à louer » se balançait encore aux fenêtres du petit appartement que Rose Fouilloux avait occupé.

L'idée d'Eusèbe se corsait ; elle consistait tout simplement à reprendre la suite des affaires de la défunte.

Sur la plaque portant le nom de Rose, on ajouterait : « Zéphyrine Fouilloux, successeur ». Zéphyrine travaillerait dans la cartomanie, sans pour cela abandonner sa carrière de somnambule extra-lucide ; on pourrait ainsi réaliser des recettes doubles.

Eusèbe s'entretint avec la concierge, qui ne souleva aucune objection en principe ; toutefois, le propriétaire exigerait peut-être un terme d'avance.

La Limace eut un geste magnifique si-

gnifiant que ces questions secondaires ne l'embarrassaient nullement ; il donna un denier à Dieu et demanda qu'on lui préparât sur-le-champ un acte de location en bonne et due forme.

Eusèbe se rendit chez M^e Beaufumet, le notaire, et lui expliqua la situation. Le notaire consentit à verser les fonds nécessaires, estimant que l'opération commerciale profiterait au mineur Claude Fouilloux.

La Limace et Zéphyrine quittèrent donc la rue Gide, où ils laissèrent leur entresort et Troppmann aux bons soins de Courgibet, et ils vinrent s'installer rue des Trois-Couronnes.

Les menus frais d'installation et le courant absorbèrent bientôt le versement du notaire.

— Eh bien, quoi ! dit La Limace, après avoir vérifié sa comptabilité, il n'y a qu'à le rétaper, ce mec-là... Nous sommes loin de compte... Tant qu'il n'aura pas donné tout le pognon de Rose, nous avons le droit de le faire casquer.

— Bien sûr !

— Qu'est-ce que ça peut lui coûter, à ce gonse-là, reprit Zéphyrine, de nous donner tout ce qu'il nous redoit ?

— Ah ! voilà ! dit La Limace, rageusement, il prétend qu'il n'est pas seul le maître et qu'il y a le subrogé-tuteur.

— Encore un lascar qui nous mange notre galette.

Quand le titre de rente avait été retrouvé dans le veston de Claudinet, ce jour de Noël, au milieu des péripéties que nous avons racontées, les formalités ordinaires s'étaient accomplies. La Limace, nommé tuteur légal, puisqu'il était le mari de la sœur de la défunte et qu'il jouissait encore de ses droits civils, s'était vu adjoindre un subrogé-tuteur. M^e Beaufumet avait fait nommer un de ses clercs, M. Pascal.

Il fallait compter avec ce subrogé-tuteur, bien qu'il ne défendit l'argent de Claudinet que par habitude professionnelle. Pascal et son patron avaient à s'occuper d'affaires autrement absorbantes.

Cependant, quand le notaire et son clerc virent que des sommes importantes avaient été confiées à Eusèbe Rouillard, sous le prétexte que celui-ci reprenait l'établissement de la défunte, ils se dirent qu'ils avaient manqué de vigilance. La Limace avait donc été éconduit par le notaire et son clerc.

Le ménage recommença, à marcher mal ; du matin au soir et même la nuit, toute la maison entendait les vociférations du couple, ponctuées par des coups sourds ou d'éclatants bris de vaisselle.

La concierge essaya de faire des reproches au ménage, mais elle ne put aller loin dans ses remontrances. La Limace et Zéphyrine l'injurèrent à qui mieux mieux.

Scandalisée, la portière rēntra dans sa

loge et jura de ne plus s'occuper des tireurs de cartes que pour leur faire donner congé en bonne et due forme par le propriétaire ou l'huissier.

Pendant ce temps, que devenait Claudinet ?

Dans les premiers temps, La Limace, dont nous connaissons les idées à jeun, s'écriait en regardant le pauvre gamin :

— Il faudra faire son éducation, afin qu'il soit présentable dans le monde.

La raclée était passée à l'état de moyen éducateur ; à tout propos, l'enfant était battu.

Quand La Limace et Zéphyrine avaient la boisson inoffensive, — cela dépendait de la mixture ingurgitée, — Claudinet se voyait octroyer un grand verre de vin pur ou un petit verre d'eau-de-vie.

— J'espère qu'on te soigne bien ! s'écriait Zéphyrine, et que tu ne te plaindras pas quand on te demandera si nous sommes bons pour toi.

L'enfant s'efforçait de sourire.

La Limace, à la suite d'une entreprise trop hasardeuse, faillit être pris en flagrant délit au moment où il dévalisait une chambre de bonne. Il réussit à s'esquiver, mais il considéra l'avertissement comme sérieux ! Il ne fallait plus opérer aux alentours, jusqu'à ce que la probité d'Eusèbe ne fût plus suspectée, ce qui comportait un assez grand laps de temps.

En outre, le propriétaire avait fait saisir le mobilier, dont la vente était imminente.

Zéphyrine s'écria qu'elle avait soupé du quartier et qu'enfin il valait beaucoup mieux reprendre les voyages.

Eusèbe Rouillard s'inclina. Ils firent un paquet des objets transportables sans trop attirer l'attention de la concierge et filèrent en tenant Claudinet par la main.

L'entresort et le cheval étaient toujours chez Courgibet. En donnant quelques maravedis à ce vieux camarade, on rentrerait en possession du véhicule et de Troppmann.

Depuis deux jours, La Limace et Zéphyrine venaient de quitter la rue des Trois-Couronnes sans tambour ni trompette, lorsqu'un visiteur se présenta chez la concierge.

C'était le docteur Beautreillis, l'homme qui avait soigné Claudinet aux Enfants assistés. Très absorbé par son service, le docteur n'oubliait pas qu'il avait promis à sœur Simplicie de veiller sur Claudinet.

Le docteur Beautreillis arrivait trop tard. Les époux Rouillard étaient partis, emmenant leur victime.

La concierge ne vit aucun inconvénient à mettre le visiteur au courant des faits.

Le docteur eut un geste navré.

— Pauvre enfant ! se dit-il, je lui ai peut-être rendu un mauvais service en l'arrachant à la mort... Aujourd'hui il ne souffrirait plus.

CHAPITRE VII

LE CONSEIL DE PÉLAGIE

Mariana, après avoir volé chez M^{me} de Kerlor le télégramme et la lettre de Robert d'Alboize, était rentrée rue de Chazelles triomphante. Sa physionomie ordinairement si froide et si dédaigneuse rayonnait d'une joie odieuse. Elle ferma sa porte à clef et relut attentivement la lettre de Robert d'Alboize.

— C'est complet ! fit-elle... Je tiens Carmen.

Il ne restait plus à Mariana qu'à arrêter sa ligne de conduite. Elle s'absorba dans ses méditations. Certes elle avait obtenu un succès inespéré, après tant de vains efforts et au moment où la lassitude s'emparait d'elle ; mais c'était surtout M^{me} de Kerlor qu'elle visait ; or, elle n'atteignait que M^{me} de Saint-Hyrieix.

Mariana se réjouissait d'avance en se disant qu'il suffisait de montrer cette lettre à Firmin pour qu'un scandale inouï éclatât ; mais si Carmen était la cause de tout ce qui s'était passé, si, grâce à elle, Mariana de Sainclair avait été dans l'obligation de quitter le château, ce n'était pourtant pas Carmen la plus coupable.

Dès ce jour-là, Mariana lui avait voué une haine implacable ; mais cette haine devenait encore plus sauvage quand il s'agissait d'Hélène. L'orpheline avait pris la place de Mariana au château de Kerlor ; elle s'était emparée de Georges ; elle portait la couronne de comtesse.

Elle tenait Carmen ; il lui fallait Hélène.

Cependant, une chose la déroutait ; Robert d'Alboize, dans sa lettre, s'adressait à Hélène comme si elle n'était pas parfaitement au courant des événements. Que signifiait cette anomalie ? Un point restait hors de contestation : M^{me} de Kerlor connaissait l'existence de la bâtarde ; alors, comment admettre que la connivence fût incomplète ?

Il y avait là sans doute, une nouvelle hypocrisie d'Hélène ; Mariana, éclaircirait cela avec le reste ; rien ne prouvait qu'elle fût au bout de ses intéressantes découvertes.

— Voyons ! se dit M^{me} Vernier, il s'agit de ne pas montrer trop de précipitation et d'atteindre mon double but.

Le lendemain, M^{me} Vernier se rendait à l'hôtel du Parc-des-Princes vers cinq heures de l'après-midi, elle eut la satisfaction de rencontrer, d'abord M^{me} Crépin, et elle vit à la figure placide de Pélagie, que rien d'anormal ne s'était produit, touchant la perquisition opérée chez Hélène.

— A quelle heure est rentrée madame de Kerlor ? demanda Mariana.

— Dans la matinée.

— Ah ! elle a passé la nuit dehors.

— Oui ! fit Pélagie, abominablement scandalisée.

— A quelle heure madame de Saint-Hyrieix est-elle sortie ?... Est-elle revenue ?

— Elle n'a pas bougé.

— Vraiment ?

— Madame de Saint-Hyrieix, subitement indisposée, s'est mise au lit hier soir, après la fête.

— Elle n'a pas assisté au dîner chez le sous-secrétaire d'Etat ?

— Monsieur de Saint-Hyrieix y est allé seul.

— Vous êtes-vous arrangée de façon à entendre ce que madame de Kerlor a dit à madame de Saint-Hyrieix après son retour ?

— Cela m'a été impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que madame de Saint-Hyrieix s'était remise au lit après la visite de monsieur d'Alboize.

Mariana tressauta.

— Monsieur d'Alboize est venu !

— Oui... Il n'est resté que quelque minutes.

— Il a vu Carmen ?

— En présence de son mari.

— Quelle audace ! se dit M^{me} Vernier...

Elle reprit :

— Ecoutez, Pélagie, j'ai confiance en vous...

« Nous touchons à une période décisive. Il faut redoubler de vigilance.

Pélagie Crépin reprit mystérieusement :

— Nous avons affaire à des créatures très rusées et j'ai la conviction que ces dames sont sur leurs gardes.

— Vous seriez-vous laissé surprendre ?

— Non... Cependant, malgré toute ma résignation, il m'est peut-être arrivé de laisser voir devant elles mon horreur pour le péché.

— Tout ceci est bien subtil, madame Crépin.

— Voici qui l'est moins... je vais vous proposer un nouvel auxiliaire.

— Comment ! vous admettez que quelqu'un de plus puisse être mêlé à une affaire aussi délicate ?...

— Toutes les deux, madame Vernier, nous risquerions de n'aboutir à rien.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on en arrivera à se méfier de nous, si ce n'est déjà fait.

— Par exemple !

Mariana, tout en affectant d'être surprise de la nouvelle attitude de sa complice, ne pouvait qu'être frappée de ces arguments.

— Ecoutez-moi bien et terminons cette conversation qu'on pourrait remarquer...

Que voulez-vous exactement ?

— Savoir où se rend madame de Saint-

Hyrieix, quand elle prend le train à la gare de l'Est.

— Eh bien ! pour cela, il faut que nous fassions appel aux lumières de monsieur Piouffle.

— Que fait cet homme dont vous ne m'avez jamais parlé ?

— Il est directeur d'un cabinet d'affaires, et s'occupe de recherches dans l'intérêt des familles ; il demeure 63 bis, rue Taitbout... Je vous engage à aller le voir de ma part,

— Vous n'avez rien dit ?...

— Je vous ai laissé toutes les démarches à faire, si vous les approuvez... Vous fournirez à monsieur Piouffle les explications strictement nécessaires ; il vous comprendra à demi-mot et il chargera un de ses agents de filer madame de Saint-Hyrieix.

— Mais où avez-vous connu cet énigmatique personnage ?

— A Fouesnant, Madame... Vous n'ignorez pas que mon mari, Isidore Crépin, y était greffier de la justice de paix... Il s'occupait de petites affaires en dehors de ses travaux officiels... C'est ainsi qu'il a été en rapports avec monsieur Piouffle, qui est venu le voir pour une succession dans la basse Bourgogne.

— Ah ! fit Mariana, qui ne trouvait plus du tout l'idée aussi déraisonnable, vous m'en direz tant...

— Vous n'avez pas besoin de vous nommer... Cela ne coûtera pas très cher et je vous assure que, avant huit jours, vous saurez tout ce qui vous reste à apprendre.

— Enfin, s'écria la diabolique créature exultant, je découvrirai donc l'endroit où Carmen et Robert ont caché leur bâtarde.

« Maintenant, se dit-elle, en remontant en voiture, allons voir monsieur Piouffle.

Au premier étage, elle lut, sur une plaque, le nom de M. Piouffle. Elle entra dans l'antichambre, où deux employés, à l'air famélique, paraissaient fort occupés à noircir du papier.

L'un d'eux l'introduisit dans le cabinet du patron par une entrée particulière.

M^e Piouffle s'était levé, de la façon la plus affable. Il commença, après avoir invité la visiteuse à s'asseoir sur un fauteuil garni de cuir marron :

— Voulez-vous me faire l'honneur, Madame, de m'apprendre le motif de votre visite ?

— Monsieur, répliqua Mariana, entrant tout de suite en matière, il s'agit de me renseigner au sujet d'une personne qui m'intéresse beaucoup.

— Ce que vous me demandez est un peu en dehors de mes affaires ; pourtant, nous pourrions nous entendre.

M^{me} Vernier expliqua ce qu'elle désirait.

Piouffle écouta avec l'attention professionnelle dont il était coutumier et répondit :

— Rien de plus facile, Madame... je vais mettre à votre disposition un de mes meilleurs agents. Cet homme suivra la personne que vous lui désignerez. Il prendra le même train qu'elle, si elle va de nouveau hors de Paris. Il ne la perdra pas de vue sans qu'elle remarque qu'elle est surveillée. Et il vous dira chez qui l'entant dont vous m'avez parlé est en nourrice.

— Combien de temps lui faudra-t-il pour cela ?

— Cela dépend des agissements de la personne en question.

— C'est juste.

— Elle doit prendre certaines précautions ?

— Je ne crois pas.

— Cependant, Madame, vous n'auriez pas recours à mon ministère si vous pouviez vous en passer.

— Naturellement... Qu'est-ce que cela me coûtera ?

— Cinquante francs par jour. Cent francs pour une nuit.

— Soit !

— L'habitude chez moi est de consigner une quinzaine d'avance.

— Entendu...

— Je vais vous faire un reçu de quinze cents francs réglemétaires... Nous compterons les nuits à part s'il y a lieu.

— Je serai chez vous demain dans la matinée, pour vous fournir tous renseignements utiles.

— Immédiatement, monsieur Grateloup se mettra à vos ordres...

CHAPITRE VIII

LA FILATURE

Marcelle vivait ; rien de fâcheux ne s'était produit au Parc-des-Princes en l'absence de M^{me} de Kerlor ; il n'y avait plus qu'à remercier Dieu.

Hélène, que la surexcitation nerveuse avait soutenue jusqu'alors, en dépit des fatigues de la nuit passée au chevet de Marcelle et malgré tant d'émotions, ressentit tout à coup une extrême lassitude.

La réaction se produisait. La jeune femme lutta contre la somnolence qui la gagnait ; elle trouva une dernière provision d'énergie pour assister au déjeuner avec M. et M^{me} de Saint-Hyrieix.

Firmin était si vivement préoccupé qu'il ne s'aperçut pas de la pâleur de sa belle-sœur. La maladie de Carmen l'avait bouleversé et il avait un moment cru sa femme gravement atteinte, mais l'amélioration subite survenue dans la matinée rassurait pleinement le diplomate, dont les alarmes, d'ailleurs, ne pouvaient subsister, puisque, en dépit des symptômes qui l'avaient effrayé, il ne s'agissait que d'un de ces capricieux

malaises auxquels les femmes les mieux portantes sont exposées, surtout lorsque leur sensibilité est aussi vive que l'était celle de Carmen.

Cependant, Hélène, malgré toute sa bonne volonté, sentait avec désespoir que le sommeil conjuré jusque-là menaçait de reprendre tous ses droits ; les dissertations soporifiques de Firmin, ajoutées à l'insomnie cruelle de la veille, n'allaient plus permettre à la jeune femme de lutter.

Lorsque Firmin quitta la table, pressé de retourner au ministère, Hélène et Carmen respirèrent.

M^{me} de Saint-Hyrieix s'écria :

— Tu vas te reposer, ma chérie.

— J'en ai besoin. Mais il faut que tu me promettes de rester chez toi aujourd'hui... Tu n'iras que demain à Villiers... On s'étonnerait de te voir sortir si vite après ton indisposition.

— Je te le promets, répondit Carmen en soupirant.

Puis un éclair traversa ses yeux.

— Sais-tu bien, Hélène, que j'ai souvent eu une pensée terrible... Supposes-tu que nous soyons épiées ?

— Puisque tu as cette idée, répondit la femme de Georges, à quoi bon te le dissimuler?... Il y a des moments où moi aussi j'ai peur.

Elles se regardèrent, oppressées, subissant la contagion du pressentiment, bien qu'elles vinssent d'écarter un effroyable péril ; mais, ni l'une ni l'autre ne s'illusionnaient, et pour toutes deux l'horizon restait chargé de ténèbres.

— Tu m'as rendu la lettre ? demanda Hélène.

Carmen n'eut pas le temps de répondre, M^{me} Crépin montrait dans la porte entr'ouverte son profil anguleux.

M^{me} de Saint-Hyrieix dit à la femme de charge :

— N'entrez donc que lorsque vous êtes appelée, Pélagie...

M^{me} Crépin se confondit en humbles excuses et s'éclipsa.

— Tiens ! s'écria Hélène, je ne suspecte pas madame Crépin, mais elle aurait pu nous entendre.

— Ovi, murmura Carmen, le danger plane toujours.

— Tu ne m'as pas répondu...

— Au sujet de la lettre de Robert... je te l'ai rendue.

— Eh bien ! nous allons la brûler ainsi que le télégramme.

— Tu ne l'as pas fait déjà ?

— Je suis partie immédiatement.

Le premier soin d'Hélène, en entrant dans sa chambre, fut d'ouvrir le tiroir où elle s'attendait à trouver la lettre de Robert.

Un feu de bois brûlait dans la cheminée.

— Je me tranquilliserai, dit la com-

tesse, quand les flammes auront dévoré la dépêche et la lettre... Parce que...

Elle s'arrêta brusquement, les pupilles dilatées...

— Quoi donc ? interrogea Carmen, devenant subitement angeossée.

— Quelqu'un est venu ici... Quelqu'un a fouillé de ce meuble.

Carmen chancela, en proie à une nouvelle anxiété.

Hélène poursuivit ses investigations, ne demandant qu'à s'être trompée, victime d'une absence de mémoire que les événements eussent amplement justifiée; mais son opinion ne pouvait varier.

— Rien ! rien ! fit-elle, toute blanche.

M^{me} de Saint-Hyrieux voulut chercher à son tour ; ce fut en vain.

— Tu t'es trompée ! s'écria-t-elle en désespoir de cause... Tu as renfermé la lettre dans un autre meuble.

— Non ! répliqua Hélène... C'était là... C'est là qu'on a volé ces papiers.

— Mais qui ? interrogea M^{me} de Saint-Hyrieux, en se tordant les mains.

— Qui donc a intérêt à nous perdre ? reprit M^{me} de Kerlor.

Carmen ne renonçait pas à s'accrocher à une dernière branche de salut.

— Hélène ! supplia-t-elle, rappelle-toi bien ce que tu as fait.

— Je me souviens...

— Ce vol est invraisemblable...

— Hélas !

— En admettant qu'un malfaiteur de profession se fût introduit chez toi, il aurait dérobé des objets de valeur et dédaigné ces écrits... Tu les as emportés avec toi à Villiers... Dans ton trouble, ils se seront échappés de ta poche... Peut-être sont-ils tombés chez Eugénie Répiquet, qui me les remettra demain.

— Non ! dit encore Hélène... Quelqu'un s'est introduit en mon absence.

— Mais dans quel but ?

— Nous ne le saurons que trop tôt.

Carmen s'affola.

— Ainsi, tu avais raison... Je suis surveillée par un espion.

— Ou une espionne.

— Payé par mon mari ?

— Qui sait ?

Soudain, le bon sens et la droiture de M^{me} de Kerlor reprirent le dessus, malgré son saisissement.

— Non ! dit-elle, Firmin est incapable de cette lâcheté.

— Je le crois aussi, répliqua Carmen.

— Nous n'en sommes pas moins perdus.

— Ah ! fit Carmen, dont l'égarément redoubla, je vais tout révéler à Saint-Hyrieux.

Elle se dirigea vers la porte.

— Firmin est absent, répliqua Hélène.

— Eh bien ! poursuivit Carmen avec la dernière véhémence, j'attendrai son retour. Cette existence est intolérable... Je veux que mon supplice ait une fin... Je ne saurais échapper au châtement...

après avoir lutté en vain... J'étais maudite et condamnée.

M^{me} de Saint-Hyrieux eut une crise de larmes.

Hélène, qui se ressaisissait progressivement devant la catastrophe plus imminente que jamais, appela sa femme de chambre et consigna rigoureusement sa porte.

— Carmen, reprit M^{me} de Kerlor, il est impossible que tu ne conçoives pas quelques soupçons.

M^{me} de Saint-Hyrieux se prit la tête à deux mains pour rassembler les idées qui s'entre-choquaient dans son cerveau en feu.

— L'auteur du vol, continua Hélène, ne peut être un inconnu.

— Tes serviteurs ?

— Je réponds d'eux.

— Eh bien ! moi, s'écria Carmen, je ne répondrais pas de la veuve Crépin.

Hélène tressaillit. C'était un trait de lumière.

— Cette femme nous épie, continua M^{me} de Saint-Hyrieux. Il me semble maintenant qu'un voile vient de se déchirer. Vingt fois l'attitude de cette créature m'a paru louche...

— Si Pélagie est coupable, répondit Hélène, elle a agi pour le compte de quelqu'un.

— Mieux vaudrait qu'elle eût travaillé pour elle seule. Parce qu'elle s'arrangerait de façon à nous rendre ces documents en échange d'une somme importante... Tu comprends bien que des gens de cette espèce n'agissent pas dans un autre but... Quel bénéfice retirerait-elle en s'adressant tout de suite à ton mari ?

— Je veux voir immédiatement Pélagie, s'écria Carmen d'une voix entrecoupée par la colère des Kerlor... Ces papiers sont peut-être encore en sa possession... Je l'étranglerai si elle refuse de les restituer.

— Calme-toi, je t'en supplie... Dans l'état où tu es, tu livreras ton secret à cette femme, rien qu'en l'interrogeant... Et si elle est innocente ?

— Que faire, mon Dieu ? que faire ? dit M^{me} de Saint-Hyrieux éperdue.

Un éclair traversa l'esprit d'Hélène ; elle reprit :

— Dis-moi les noms des personnes qui viennent souvent ici et qui assistaient à la fête d'hier.

— Attends donc ! répliqua Carmen subitement frappée. Mariana a demandé à te voir...

Les deux femmes échangèrent un rapide regard, et restèrent sans parler en face l'une de l'autre. En même temps, dans leurs deux esprits, le soupçon venait de naître.

Le lendemain, Mariana était à l'heure convenue chez Piouffe.

Immédiatement, Grateloup apparut.

— Je suis à votre disposition, Madame, dit l'agent.

Ils quittèrent la rue Taitbout. Mariana prit un fiacre et dit au cocher de la conduire à Boulogne.

En voiture, elle examina Grateloup. C'était un homme d'une soixantaine d'années, assez proprement mis, qui avait l'air d'un adjudant d'infanterie en retraite.

Les traits n'offraient aucune particularité, bien que les yeux ne manquaient pas d'intelligence.

— Monsieur Piouffle vous a fait connaître votre besogne ? demanda Mariana.

— Oui, Madame... Il s'agit de suivre une personne que vous allez avoir la bonté de me désigner.

— Et de savoir exactement dans quelle localité elle se rend en prenant le train à la gare de l'Est.

— Oui, Madame.

— La personne ira sans doute chez une nourrice ; elle y verra un enfant... Vous me direz le nom et l'adresse de cette nourrice.

— Oui, Madame, répondit pour la troisième fois Grateloup.

On arriva au viaduc d'Auteuil ; Mariana donna des ordres au cocher pour qu'il s'approchât du Parc-des-Princes.

— Tenez ! reprit bientôt M^{me} Vernier ; la maison est reconnaissable...

— Ce sont ces deux hôtels jumeaux.

— Voici maintenant la description de la femme que vous allez suivre.

Elle fit le portrait de M^{me} de Saint-Hyrieix.

Grateloup écouta, hocha la tête et déclara qu'il se sentait prêt à commencer sa journée. Cependant, il demanda à Mariana si elle pouvait lui indiquer l'heure approximative à laquelle la personne en question sortirait de la maison.

— Vers une heure de l'après-midi, répondit M^{me} Vernier... du moins, je le...

— Elle s'arrêta brusquement et se renfonça dans la voiture. Carmen sortait de l'hôtel.

Saisissant le bras de Grateloup :

— Tenez ! dit-elle. Voilà la femme.

L'agent regarda :

— Ça suffit, dit-il.

M^{me} de Saint-Hyrieix, de son pas agile, se dirigeait vers la barrière.

— Elle va prendre une voiture, pensa Mariana.

Grateloup avait déjà donné la consigne au cocher en ouvrant une des vitres de devant et en tirant l'automédon par le pan de sa redingote.

— Mais, répliqua M^{me} Vernier, puisque le hasard nous favorise ainsi, rien ne m'empêche de rester avec vous jusqu'à la gare de l'Est où cette femme se rend certainement.

— Madame, répondit Grateloup, je ne me permettrais pas de vous contredire, mais je préférerais être seul.

Le cocher, obéissant aux instructions reçues, avait fait prendre le petit trot à son cheval.

— Je ne vous généraliserai pas, prétendit Mariana... J'ai hâte de vous voir à l'œuvre.

— Soit, dit philosophiquement Grateloup.

La poursuite commença sans incidents ; on suivait bien l'itinéraire pour se rendre à la gare de l'Est.

Rue de la Paix, au coin de l'avenue de l'Opéra, c'est-à-dire presque au coin du boulevard, il y eut un brusque remous.

Une charrette barrait la rue.

La voiture de Carmen s'arrêta ; les autres équipages en firent autant.

Mais la charrette obliqua légèrement.

Les deux cochers voulurent couper la file et passer. Celui de Carmen avait profité de l'arrêt pour descendre du siège et rajuster le collier de sa bête, mais celui de Mariana reprit la file et doubla la voiture de Carmen.

Machinalement, Carmen tourna la tête.

Elle vit Mariana et Grateloup dans la voiture.

L'agent, avec le désir de ne pas être aperçu, et en homme qui sait son affaire, tournait la tête instinctivement de l'autre côté ; mais M^{me} Vernier, plus audacieuse, quoique cherchant à éviter le danger, jeta un coup d'œil furtif.

Carmen reconnut parfaitement sa petite-cousine, et elle se rendit compte tout de suite que Mariana était en voiture avec un individu à l'allure singulière, peu fait en tout cas pour être assis à côté d'une femme élégante.

Ces diverses impressions passèrent furtivement dans l'esprit de Carmen. Avant qu'elle eût cédé à son premier mouvement consistant à savoir pourquoi Mariana se trouvait aussi près d'elle, à cette heure de la matinée, la voiture qui contenait le couple filait rapidement.

Pourtant, bientôt, le cocher de Mariana réussit à se replacer derrière la voiture de Carmen.

M^{me} Vernier était convaincue que M^{me} de Saint-Hyrieix ne l'avait pas reconnue. Elle croyait en avoir la preuve en voyant qu'aucun changement n'avait été apporté par elle à l'itinéraire.

D'autre part, elle se souvint subitement que la veille Silverstein lui avait donné rendez-vous à onze heures devant la gare Saint-Lazare, pour aller déjeuner dans quelque cabaret ; devant les hésitations de Mariana il avait vivement insisté pour qu'elle vint à ce rendez-vous, lui annonçant qu'elle y trouverait une surprise.

Tout d'abord, elle s'était flattée de n'accorder aucune importance à une faction plus ou moins prolongée du banquier devant la gare Saint-Lazare ; mais, depuis, en réfléchissant à la surprise promise, la curiosité et puis la cupidité avaient fait changer d'avis à Mariana ; elle s'était dit

prudemment qu'elle avait besoin de restaurer ses finances, car si le concours de M. Piouffle était réellement efficace, M^{me} Vernier n'avait pas besoin d'attendre un résultat du côté de Carmen pour faire espionner Hélène.

M. Piouffle ne demanderait pas mieux que de mettre un deuxième agent à la disposition de sa cliente. Les deux enquêteurs marchant simultanément, Mariana atteindrait son double but.

Les conditions pécuniaires devant être vraisemblablement les mêmes, la caisse du banquier devait rester ouverte.

Elle consulta la montre en diamants que précisément le banquier lui avait donnée :

— J'ai le temps, murmura-t-elle.

— Vous voyez, dit Mariana triomphante à Grateloup, que cette personne se rend bien à la gare de l'Est.

— Oui, répondit l'agent... Seulement, le réseau de la ligne est un peu étendu.

— Il faut qu'elle soit rentrée de bonne heure ; donc elle ne va pas loin.

— Tant mieux !

— Attention, reprit Mariana, pressez le cocher.

— Inutile, Madame ; le gaillard connaît son affaire... Tenez, ça va bien... Au revoir, Madame... Vous gardez la voiture ?... Bon.

Il sauta terre et, en deux bonds, il franchissait les quelques marches conduisant à la salle des pas perdus.

Mariana n'avait plus qu'à se faire conduire à la gare Saint-Lazare ; mais en regardant l'heure, elle se dit qu'elle avait eu tort de craindre d'être en retard.

Son vif désir de poursuivre son investigation jusqu'à la limite normale de la prudence lui suggéra l'idée de tâcher de voir encore quelque chose.

Elle descendit à son tour de la voiture après avoir dit au cocher :

— Attendez-moi.

L'homme eut un grognement ; il croyait qu'on allait le payer et qu'il pourrait promptement recharger pour une nouvelle course ; il n'eut pas le temps de récriminer.

Mariana entra déjà dans la gare.

Tout de suite, M^{me} Vernier aperçut Carmen ; Grateloup était immédiatement derrière M^{me} de Saint-Hyriex. Un voyageur prenait son ticket, et c'était le tour de Carmen de passer au guichet.

— Cette fois, elle ne m'échappera pas ! s'écria M^{me} Vernier.

Mais, pendant que le voyageur ramassait sa monnaie, Carmen se retourna et porta les yeux dans la direction de la porte que Mariana avait franchie.

Vivement, M^{me} Vernier baissa la tête, tourna le dos et sortit.

— Le reste regarde Grateloup, murmura-t-elle... Je n'ai plus qu'à aller retrouver cet excellent Silversein.

Carmen se présenta au guichet et dit :

— Première Pierrefitte, s'il vous plaît !

— Comment ? s'écria l'employé.

— Première Pierrefitte, aller et retour...

— Mais c'est sur la ligne du Nord.

— Pas possible ! s'exclama M^{me} de Saint-Hyriex, d'une voix très contrariée. Et elle s'effaça, comme pour ne pas gêner la personne qui la suivait.

Elle fit deux pas, se trouva de l'autre côté du guichet et braqua les yeux sur Grateloup.

Le col de faux astrakan avait trahi le mouchard. Grateloup, absolument ahuri, resta bouche béante.

— Et vous, Monsieur, demanda l'employé d'un ton bref.

— Moi, je...

Carmen ne cessait pas de dévisager l'espion. Grateloup se ressaisit promptement ; mais son trouble avait été si grand qu'il dut consulter la plaque émaillée où les noms des stations se lisaient.

— Nogent-sur-Marne, retour, bégaya-t-il vivement, comme s'il voulait rattraper ses hésitations.

Carmen laissa entrer Grateloup dans la salle d'attente et revint au guichet. Elle prit son billet pour Villiers-sur-Marne.

Tout autre que Carmen, en acquérant la certitude qu'elle était espionnée, aurait quitté la gare ; mais la jeune femme, le regard étincelant, le visage animé, ne voulait pas reculer devant le combat qui s'offrirait. A aucun prix, elle ne consentirait à retarder son voyage, dans son exaltation de mère anxieuse d'embrasser son enfant après d'aussi terribles angoisses.

A la station de Nogent, elle regardait si l'homme descendait ; s'il allait plus loin et se trouvait avec elle sur le quai de Villiers, elle irait droit à cet individu et lui demanderait par qui il était payé.

Carmen monta dans un compartiment de dames seules. Le train partit.

A Nogent, Grateloup descendit paisiblement, se gardant bien de jeter un coup d'œil en arrière, et Carmen le vit sortir de la gare.

La prochaine station était Villiers.

Grateloup, quand il fut dans la rue, ne se crut plus obligé de conserver son air placide ; il se croisa les bras et hochait la tête, se demandant s'il devait rire ou se fâcher, tant il trouvait le tour bien joué. Il dut pourtant avouer que jamais on ne l'avait roulé aussi promptement et d'une plus jolie façon.

— Allons, conclut-il, j'en serai quitte pour me camoufler la prochaine fois... Je mettrai une soutane de curé... Avec le chapeau, je défie bien que la petite, malgré son œil américain, sache de quoi il retourne... Et puis, je ne me placerais plus derrière elle...

Carmen arriva chez la nourrice, et son émotion fut si vive lorsqu'elle ouvrit la porte de la maisonnette, qu'elle s'arrêta haletante, le cœur battant éperdument,

sans avoir la force de proférer une parole.

Puis elle se précipita vers le berceau et couvrit de baisers le visage de la petite créature.

— Marcelle !... ma fille !... s'écria Carmen, dont les yeux ruisselèrent de larmes.

Eugénie Repiquet était bouleversée, elle aussi, mais pas au point de ne pas entendre M^{me} de Saint-Hyrieix, qui se trahissait.

— Je m'en avais douté, pensa la nourrice.

Marcelle était encore très pâle.

Carmen, qui l'avait vue si joyeuse, si rose, si bien portante, la dernière fois qu'elle était venue la presser sur son cœur, poussa un soupir navrant.

— Elle est sauvée, Madame ! fit Eugénie... Elle est sauvée... N'ayez plus de crainte.

— Pauvre mignonne ! sanglota Carmen.

— Ah ! elle a été bien bas... mais elle reprend à vue d'œil.

Carmen, au bout de quelques minutes, recouvrira un peu de sang-froid.

Marcelle lui sourit, malgré son alanguissement et elle agita ses petits bras.

— Ah ! se dit M^{me} de Saint-Hyrieix, Robert a raison... Il est impossible de vivre dans de pareilles angoisses...

La villageoise reprit :

— L'autre dame vous a appris tout ce qui s'était passé ?... Oh ! il n'y a pas eu de ma faute, allez... J'ai été aussi malheureuse que s'il s'était agi d'un de mes enfants... Il ne faut pas m'en vouloir... C'est une mauvaise air qui a couru dans le pays... C'est fini.

— Marcelle ! mon ange ! mon trésor ! disait Carmen, les mains jointes... je ne t'aurais pas survécu.

Elle s'absorba dans sa maternelle contemplation. Elle ne pensait plus à sa sécurité menacée, tout s'effaçait devant ce mignon visage, qui portait encore la trace des plus cruelles souffrances.

M^{me} de Saint-Hyrieix avait prévenu son mari que ses obligations mondaines, après une journée d'indisposition, la forceraient probablement à ne rentrer que dans l'après-midi au Parc-des-Princes. Du moment où elle invoquait ce prétexte, Firmin se gardait de souffler mot.

Carmen eut donc l'ardente satisfaction de passer de longues heures auprès de sa fille. Quand M^{me} de Saint-Hyrieix eut embrassé pour la dernière fois Marcelle, elle adressa les plus minutieuses recommandations à Eugénie Repiquet, qui fit tous ses efforts pour la rassurer.

Carmen reprit la route du chemin de fer ; mais dès qu'elle fut en wagon, tous les soucis qu'elle avait chassés revinrent l'assaillir.

Parfaitement au courant des communications, car elle avait longuement étu-

dié l'indicateur avec Hélène, M^{me} de Saint-Hyrieix, s'attendant à un retour offensif de Grateloup, descendit à Noisy-le-Sec.

Elle monta dans le train de grande ceinture qui la conduisit à Epinay.

De cette station elle reviendrait à la gare du Nord.

Vers sept heures, M^{me} de Saint-Hyrieix rentrait à l'hôtel du Parc-des-Princes. Elle avait la certitude que l'espion était dérouteré.

Le diplomate travaillait dans son cabinet ; Carmen alla trouver Hélène.

— Eh bien ? demanda M^{me} de Kerlor.

Carmen se jeta au cou d'Hélène et resta pendant quelques instants sans pouvoir parler.

— Marcelle ?...

— Tu l'as bien sauvée !

— Ah !...

— Toute ma vie, je te bénirai !

Carmen s'essuya les yeux et se redressa toute pâle.

— Seulement... fit-elle.

— Quoi donc ? demanda M^{me} de Kerlor.

— Je suis persuadée maintenant que Mariana possède mon secret.

— Grand Dieu ! murmura Hélène, secouée par un long frémissement.

CHAPITRE IX

LA GUIGNE

La Limace et Zéphyrine avaient quitté Paris, emmenant Claudinet.

Eusèbe, en franchissant la barrière de Levallois, eut un regard ému en arrière. Il contemplait mélancoliquement la butte Montmartre en hochant la tête.

Il s'écria d'un ton profond :

— On sait quand on quitte Pantruche, on ne sait jamais quand on y reviendra.

— Quoi ! fit Zéphyrine avec humeur, tu sais bien que nous ne pouvions plus demeurer rue des Trois-Couronnes.

— Je ne te dis pas, répliqua La Limace, mais ça crève tout de même de lâcher la capitale pour courir des patelins sans savoir si on rencontrera une bonne occasion...

— Nous la retrouverons, Zézèbe...

— C'est pas prouvé.

Claudinet, dans l'entresort, laissait errer ses yeux sur la route. Le pauvre enfant, tout désemparé, s'abandonnait à la tourmente. Dans sa petite intelligence, il se disait :

— Mon oncle et ma tante seront peut-être trop occupés en voyage, pour me battre aussi souvent qu'à Paris.

Il faisait froid. Le vent grinçait sous les ais vermoulus de la guimbarde. L'en-

fant avait les mains violettes. Il était déjà enrhumé. En toussant, peu à peu, Claudinet sentait se rallumer le feu intérieur qui lui brûlait la poitrine, avant d'être soigné aux Enfants assistés.

Au bout de quelques jours d'exploration, La Limace reconnut que le commerce était décidément dans le marasme.

L'argent volé à Paris diminuait à vue d'œil ; l'entresort ne recevait que de rares visites et le métier de rémouleur n'était pas plus fructueux.

Claudinet était encore trop petit pour qu'on l'envoyât mendier tout seul ; en outre, il toussait si fort qu'il se tenait à peine sur ses jambes.

Eusèbe Rouillard accusa le destin de lui être hostile ; Zéphyrine, très grincheuse, prétendit que la paresse de son époux causait cette gêne ; il devait en résulter des querelles et des coups ; cela n'enrichissait pas le ménage.

La Limace prit un grand parti :

— Ecoute, dit-il, ça ne peut pas durer... Il faut que chacun travaille pour son fade... voilà ce que j'ai décidé : tu vas te débrouiller comme tu l'entendras ; moi, j'ai mon plan... Nous allons tirer chacun de son côté...

Furieuse, Zéphyrine l'empoigna et le fit virevolter.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il très goguenard.

Elle s'écria :

— Si jamais j'apprenais que tu veux t'esbigner pour me faire des traits...

— Eh bien, quoi ?

— Je te planterais mon surin dans le ventre.

Il mit les pouces dans les entournures de son gilet crasseux et fit un effort de dignité.

— T'as raison, M'ame Rouillard... On ne donnera aucun coup de canif dans le contrat. Tu sais bien que si je m'éloigne, c'est pour assurer et rétablir l'équilibre de mes finances...

Les époux ne tardèrent pas d'ailleurs à s'enivrer et furent incapables de raisonner plus longtemps.

Le lendemain, à l'aube, Eusèbe Rouillard ouvrit son porte-monnaie.

— Il nous reste douze francs soixante-quinze, dit-il, nous allons partager.

Et il posa la monnaie sur la table.

— Si j'ai un conseil à te donner, ajouta-t-il paternellement, c'est de rappliquer sur Paris, et t'installer au Point-du-Jour.

Son paquet était prêt ; il enfonça sa casquette et bourra sa pipe, puis il descendit son attirail de rémouleur ; enfin il mit dans son sac des rossignols et sa pince-monseigneur.

— Tu comprends, reprit-il, j'ai besoin de connaître ton adresse ; sans cela, comment veux-tu que je t'envoie une babil-larde ?

M^{me} Rouillard était à bout de résistance : elle se laissa tomber sur la chaise

boiteuse, qui eut un craquement de mauvais augure, et s'abandonna au plus morne désespoir. La Limace profita de cet anéantissement pour gagner la porte.

.....

Il arriva à Montesson. Ses habitudes laborieuses reprirent le dessus en entrant dans la localité. Il cria :

— A repasser les couteaux, ciseaux, rasoirs ! V'là le rémouleur !

Puis il agita la clochette placée au-dessus de la meule. Quelques ménagères sortirent sur le seuil de leur porte. Le rémouleur prit un air plus engageant :

— Vous n'avez rien pour moi, ma petite dame ?

Il en fut pour ses frais ; soit qu'un de ses confrères vint de passer, soit qu'il n'eût pas encore le temps de reprendre le physique de son emploi, les femmes de Montesson ne lui confèrent pas le moindre instrument tranchant.

Au Vésinet, il reprit l'attitude professionnelle imposée par son attirail et chanta son refrain.

Pas plus qu'à Montesson, la clientèle ne paraissait devoir abonder.

Il étrenna à Chatou. Un marchand de vin lui confia différents outils.

Quand La Limace refit tourner sa meule, ce fut avec une forte grimace.

Il retrouva tout son courage en rendant le travail ; pendant que le commerçant payait le rémouleur, celui-ci subtilisait une bouteille de cognac et l'enfouissait dans la poche de sa houpelande.

Il n'en fallait pas plus pour qu'Eusèbe cessât de broyer du noir.

En traversant la Seine pour se rendre à Rueil, toute sa gaité lui était revenue.

Il déjeuna à Rueil après avoir repassé les instruments tranchants d'un charcutier, à qui il subtilisa trois tranches de jambonneau.

— Décidément, fit-il, je m'y remets... Il s'agit maintenant de passer à un autre genre d'exercices... A moi le grand jeu, comme à Mémilmontant.

La Limace ne voulait à aucun prix traverser Paris pour se rendre en Touraine. Paris, c'était très joli, surtout pour lui, mais il devait se borner en ce moment à ne contempler que de loin ces fortifications qu'il aimait tant.

Donc, La Limace se traça son plan de campagne. Il traversa Saint-Cloud et alla coucher à Sèvres, puis gagna Châtillon, Villejuif et Vitry.

Il était sur la bonne ligne ; désormais il prendrait le chemin le plus court pour arriver dans le Jardin de la France.

Tout en faisant ses étapes, il travaillait, on le comprend. Sa chanson résonnait dans les localités traversées, et, de-ci, de-là il exerçait son métier.

Eusèbe Rouillard arriva à la gare d'Athis-Mons, dix minutes avant le passage du train de Tours.

Il fit enregistrer son équipage, qui alla prendre place dans le fourgon, pendant que le voyageur s'installait dans un compartiment de troisième classe.

En arrivant à Tours, La Limace laissa son établissement à la gare, et, les mains dans les poches se dirigea vers la Loire.

Rue Eugène-Sue, ses yeux canaillés découvrirent tout de suite la maison qu'il cherchait. C'était un bouge, dans le genre du tapis-franc si bien décrit par le grand romancier dont le nom a servi de vocable à la rue.

Quand Eusèbe Rouillard apparut, clignant de l'œil pour mieux voir le « salon », trois ou quatre voix s'écrièrent :

— Tiens, c'est La Limace !

Cet hommage spontané lui alla au cœur ; jamais sa vanité de grinche n'avait été chatouillée aussi agréablement et d'une façon plus inattendue. Il s'écria :

— Velut !... Carbagnol !... Fromageot !

Bien sûr ! fit le dernier nommé... Tu nous croyais au plan ?

— Ma foi, oui !

— On en est sorti.

— Chouette ! fit Eusèbe en lançant sa casquette au plafond.

Dès le lendemain, La Limace et Carbagnol se retrouvèrent au bout du pont de pierre à neuf heures.

Carbagnol jeta un regard en arrière ; personne n'était à ses trousses ; sans dire un mot, il s'engagea dans la Tranchée, pendant que La Limace lui emboîtait le pas.

— Ah çà ! où me conduis-tu ? demanda Eusèbe.

— Au Petit-Pilorget, répondit Carbagnol.

— Est-ce loin ?

— En haut.

Carbagnol fournit quelques renseignements.

— Voilà !... Une veuve... Seule dans sa maison... Un magot copieux.

— Et pas de larbins ?

— Pas la queue d'un !...

La Limace commençait à trouver que l'affaire pouvait être excellente.

Ils continuaient à gravir la Tranchée, cette large avenue qui départage Saint-Cyr et Saint-Symphorien.

Les dernières boutiques se fermaient ; quelques voitures rentraient à Tours ; le silence allait régner partout.

— Tu vois, fit Carbagnol en désignant une maison à gauche.

— Ça ne marque pas mal, déclara Eusèbe... Mais tu es sûr qu'il n'y a qu'une personne là dedans ?

— Parfaitement.

— C'est épataant !...

— Tiens ! murmura Carbagnol, faisons le tour de la propriété.

— Allons-y, ma vieille ! répondit Eusèbe, qui recouvrait tout le sang-froid du bandit au moment de l'action.

Ils examinèrent les murs qui étaient très hauts.

— Eh bien ! mon cochon ! dit La Limace, il n'y a qu'une façon propre de s'introduire là dedans.

— Laquelle ?

Eusèbe montra une légère brèche dans le mur, à côté de la porte d'entrée.

— Colle-toi là, reprit-il d'une voix impérative, et croise les mains pour que je puisse grimper.

Carbagnol obéit.

La Limace mit le pied gauche dans cet étrier improvisé ; il s'enleva en étreignant l'épaule de son complice ; de la main droite, il atteignit la crête du mur.

Eusèbe saisit le mur à deux mains ; très nerveux et très agile, il exécuta un rétablissement et ses genoux atteignirent son menton : il allongea la main gauche pour avoir plus de prise...

Tout à coup, il poussa un cri de douleur suivi d'une kvrielle de jurons...

Carbagnol, épouvanté, hurla :

— Nous sommes « *trahyis* » !

Et il décampa sans autre forme de procès.

Il s'enfuit avec d'autant plus de vélocité que la pente abrupte de la Tranchée facilitait sa *déroute*.

Il répétait avec des ges d'aliénés :

— Nous sommes *trahyis*... Nous sommes *trahyis*...

Eusèbe Rouillard poussa un gémissement et s'affala sur le trottoir.

Il avait mis la main sur un tesson de bouteille parfaitement affilé. Il y avait été avec tant de confiance que sa paume était effroyablement déchirée. La souffrance fut telle qu'il se laissa tomber lourdement sur le sol. La commotion fut rude ; La Limace heurta de la nuque sur le trottoir durci et il perdit connaissance...

Bien entendu, Carbagnol poursuivait sa course et se souciait fort peu des infortunes de son copain.

Eusèbe Rouillard resta évanoui pendant plus d'une demi-heure. Le froid hyperboréen le ranima. Il rouvrit les yeux.

Sa main tuméfiée lui arracha une nouvelle plainte déchirante. Sa tête endolorie par le choc lui semblait brisée.

Enfin, il se souvint.

— Carbagnol appela-t-il. Carbagnol !... j'ai un atout... aide-moi à me relever.

Mais Carbagnol était loin, attendu qu'il courait toujours. Les yeux d'Eusèbe interrogèrent les ténèbres. Il eut plus nettement la compréhension des événements.

— Le salaud ! il s'est tiré, clama-t-il.

Il s'allongea une seconde fois sur le sol gelé, la respiration haletante comme un soufflet de forge.

Cette syncope ne fut que de courte durée. La Limace fit appel à toute son énergie ; il se redressa et voulut se relever.

Il poussa une nouvelle plainte.
Il avait la jambe droite cassée.
— Ce coup-ci, murmura-t-il, c'est com-
plet !

Et, pendant quelques minutes, il s'aban-
donna au désespoir.

Mais l'instinct de la conservation lui
revint ; il se traîna pendant quelques
mètres, laissant des traces de sang à
chaque effort.

Le grésil tombait, recouvrant les loques
du misérable de ses fines dentelures.

Quelques minutes de plus et Eusèbe
Rouillard allait trépasser.

CHAPITRE X

LIQUIDATION

Quand M^{me} Vernier était arrivée devan-
t la gare Saint-Lazare, elle constata
avec un certain dépit qu'elle était la
première au rendez-vous.

Ce n'était pas la peine qu'elle s'énervât
si fort en espionnant Carmen ; Mariana
avait tout le temps nécessaire.

Enfin, de ce côté, elle était amplement
satisfaite. L'agent de Piouffe, en
garçon intelligent, s'était parfaitement
acquitté de sa mission.

Il allait réussir d'emblée.

Les réflexions de Mariana furent inter-
rompues par l'apparition du ban-
quier.

— Où allons-nous ? interrogea Mariana.
— Déjeuner comme un étudiant et son
étudiante.

— Où cela ?

— Chez Lallée.

Le déjeuner commença de la façon la
plus cordiale.

Silverstein, très empressé, servait sa
maîtresse avec des raffinements de
galanterie exquise.

Bien qu'à l'ordinaire il ne fût pas très
causeur, il montrait beaucoup de verve
ce jour-là, et il lui arrivait par-ci par-là,
au cours de la conversation, de laisser
échapper quelque trait d'esprit.

Mariana, très à l'aise abdiquait ses
grands airs

— Savez-vous, mon cher, dit-elle, que
notre escanade est plus piquante que je
ne le croyais ?

Silverstein se mit à rire dans sa barbe
assyrienne.

— Attendez la fin, répondit-il.

Au dessert, Silverstein, en homme qui
dédaigne la moindre circonlocution, lors-
qu'il a pris un parti irrévocable, pro-
nonça :

— Ma petite Mariana, je vous sais un
gré infini de votre gentillesse... Vous êtes
trop intelligente pour n'avoir pas com-
pris que je vous offrais un déjeuner
d'adieux.

M^{me} Vernier se mordit les lèvres avec
une telle force que deux gouttes de sang
perlèrent.

Silverstein, avec un calme phénomé-
nal, noursuivit :

— Vous n'avez pas à vous plaindre de
de moi... A vous seule vous m'auriez
neut-être coûté plus que toutes mes maî-
tresses réunies... Je dois ajouter que vous
êtes la plus jolie et que vous auriez fini
par me faire perdre la tête, si vous
n'aviez été trop vite en besogne.

Elle se taisait encore, malgré toute son
audace.

Il continua :

— Savez-vous ce que vous me coûte-
z, ma mignonne ?

Enfin, M^{me} Vernier put prononcer un
mot :

— Goujat !

Silverstein ne broncha pas plus sous
l'épithète que si Mariana l'avait injurié
dans une langue inconnue.

Très posément, avec des gestes méticu-
leux d'homme d'affaires, il tira un porte-
feuille et en sortit une feuille de papier
sur laquelle apparaissait une écriture des
mieux moulées.

Il posa son papier sur la table, ajusta
son monocle, et dit :

— Six cent mille.

Mariana, qui aurait voulu foudroyer
cet homme, s'avouait pourtant qu'elle
restait sans défense devant lui. Elle se
leva frémissante.

— C'est infâme ! murmura-t-elle. Vous
vous conduisez comme le dernier des
palefreniers.

— Ma chère enfant, poursuivit Silver-
stein sans s'émouvoir, nous avons dé-
buté, il y a deux ans, par un collier de
soixante mille francs. Or, voici la règle
que je me suis imposée : je prends pour
départ le chiffre du cadeau initial et je
le multiplie par dix... Vous voyez que c'est
d'une simplicité élémentaire... Débutant
par soixante mille francs, ce qui ne
m'était jamais arrivé, je devais m'arrêter
à six cent mille.

Et le rire de Silverstein souligna ces
derniers mots.

M^{me} Vernier, impitoyablement châtiée,
avait enfin dévoré sa honte.

Elle cherchait comment elle se venge-
rait de ces monstrueuses avanies, mais,
pour le moment, elle en était réduite à
l'unique consolation de rouler dans sa
cervelle les projets les plus farouches.

— C'est fini, dit-elle.

— Fini... nous sommes quittes...

— Quittes ?

— Et bon amis.

— Oh ! quant à cela, je vous hais !...
je vous hais mortellement... Vous m'ac-
cablez aujourd'hui, mais je prendrai une
 revan che éclatante... vous ne savez pas
 jusqu'où...

Il l'interrompit placidement :

— Eh bien !... je retire « bons amis ».

CHAPITRE XI

DÉCHIREMENTS

Robert d'Alboize, confiné à la poudrière du Ripault, à quelques kilomètres de Tours, se livrait avec toute son ardeur de savant et toute sa conscience d'officier aux études qui devaient transformer notre artillerie et donner une nouvelle impulsion aux travaux incessants de notre défense nationale.

Ses devoirs de soldat, si absorbants qu'ils fussent, ne parvenaient pas à lui faire oublier qu'il avait une femme et un enfant.

En rentrant à Tours, il avait écrit une lettre effroyablement exaltée à Carmen, la mettant en demeure de choisir sur-le-champ entre lui et Saint-Hyrieix, entre sa famille et Marcelle. D'Alboize avait été incapable de raisonner en se rappelant tumultueusement dans son esprit enfiévré la sinistre vision d'une catastrophe.

Aussi ne voulait-il plus s'exposer à ces affolantes épreuves ; il voulait sa maîtresse ; il voulait sa fille.

La réponse de M^{me} de Saint-Hyrieix ne calma pas l'amant. Carmen, éperdue, écrivit qu'elle se sentait incapable de prendre un parti.

Si Robert tenait à l'affoler, il n'avait qu'à continuer à lui adresser ces épîtres qui la bouleversaient au plus profond de l'âme.

Il répondit.

Sans qu'il s'en rendit compte, car il avait cru éviter toute violence de style, sa nouvelle lettre fut encore plus ardente que la précédente. Avec une logique implacable, il démontrait à Carmen que, plus elle attendrait, plus le sacrifice serait douloureux pour elle et pour lui ; or, il était fatal.

M^{me} de Saint-Hyrieix répliqua avec une profonde amertume.

Tout ce qui se passait la laissait sans force et sans volonté.

Cependant, à force de prier, le ciel l'avait inspirée. Elle ne renouerait pas avec son amant ; elle ne serait ni à Firmin, ni à Robert.

Elle se contenterait d'être mère, certaine de n'encourir désormais aucun reproche, de ne mériter aucun blâme, de n'éprouver aucun remords. Et Robert ne méconnaîtrait pas l'abnégation de Carmen, car elle l'aimait plus que jamais. Elle voulait le lui répéter au moment où elle entendait lui donner une leçon d'héroïsme.

D'Alboize fut atterré en lisant cette lettre.

Puis, sa nature impétueuse reprit le dessus ; il eut une crise de colère, de jalousie, de désespoir.

Quand ses transports diminuèrent d'acuité et qu'il se sentit moins en proie à la démence, il relut cette lettre. La violence fit place au chagrin. Il murmura, dans un élan de loyauté :

— Je ne peux pas l'accuser.

Carmen souffrait plus que lui, peut-être.

Il prit le portrait de sa bien-aimée et celui de Marcelle ; il les couvrit de baisers passionnés et fut incapable, malgré la trempe énergique de son caractère, de retenir ses larmes.

Puis il écrivit :

« Ma chère Carmen,

« Nous souffrons tous deux inutilement.
« Pourquoi retourner sans cesse le poignard dans nos blessures ?

« Il faut nous résigner à subir les malheurs inéluctables ; courbons-nous tous les deux et suivons notre destinée.

« Après les temps d'épreuves, le calme reviendra.

« Je veux ma part de bonheur ; je l'ai douloureusement conquise ; elle est à moi ; j'y ai droit ; je la réclame ; je l'exige.

« Il dépend de vous de recouvrer votre liberté et de tenir les serments que vous m'avez faits.

« Divorcez. »

Deux jours plus tard, M^{me} de Saint-Hyrieix répondait à Robert que sa conscience de chrétienne, en dehors de toute autre considération, ne lui permettrait jamais d'employer cet expédient.

Non, Carmen ne divorcerait pas. Elle le jurait sur la tête de son enfant.

Robert devint pâle comme un suaire. Ses yeux agrandis regardèrent sans voir.

Il s'écria, effrayant d'énergie surhumaine :

— Eh bien ! moi, je jure que Carmen s'appellera madame d'Alboize, ou que Saint-Hyrieix me tuera.

Il était dix heures du matin ; Carmen descendit de voiture place de la Bourse et se dirigea vers le bureau de poste.

Elle venait à peine d'entrer dans le bureau, que la porte se rouvrit et donnait passage à une femme dont le visage était aussi soigneusement caché que celui de M^{me} de Saint-Hyrieix.

Cette femme, après une courte hésitation, gagnait le guichet opposé à celui devant lequel Carmen attendait ; mais elle ne perdait pas de vue M^{me} de Saint-Hyrieix.

Le tour de celle-ci arriva bientôt et l'employé lui remit une lettre.

L'autre femme eut un mouvement de joie ; puis elle tourna complètement le dos à Carmen, quand celle-ci sortit du

bureau avec la même rapidité qu'elle y était entrée

Le capitaine d'Alboize annonçait à sa maîtresse qu'il serait le lendemain à Paris.

Il arriverait à midi moins cinq à la gare d'Orléans ; à deux heures, il attendrait la jeune femme dans la petite maison d'Ormesson. Les amants ne pourraient rester bien longtemps ensemble, car Robert devait repartir le soir même à six heures cinquante-cinq.

Carmen relut la lettre avec une douloureuse attention.

Robert s'exprimait avec une profonde amertume, tout en semblant vouloir encore douter des changements survenus dans l'état d'esprit de Carmen.

Incapable de maîtriser la passion qui s'exhalait de tout son être avec chaleur et une conviction si sincères, il plongeait la jeune femme dans une extase qui tenait de l'affolement et de la souffrance.

Très pâle, le regard fixe comme si elle ne devait plus voir que des horizons désolés, Carmen, dont le cœur se brisait, hochait résolument la tête.

Ses lèvres murmurèrent :

— Il le faut !... Je l'ai juré.
Elle cacha le papier dans son corsage.
Carmen rentra dans sa chambre et changea de toilette, après avoir enfoui sa lettre dans le reliquaire où se trouvait la correspondance de Robert d'Alboize.

M^{me} de Saint-Hyrieix traversait la galerie qui conduisait dans le pavillon habité par Hélène, quand elle rencontra sa belle-sœur.

— Tu me cherchais ? s'écria Carmen.
— Non, répondit M^{me} de Kerlor, c'est madame Crépin que je cherche... J'ai un renseignement à lui demander...

Hélène revint sur ses pas ; l'éclipse de la femme de charge ne pouvait la précéder longtemps. Les deux belles-sœurs entrèrent dans le salon ; presque aussitôt Saint-Hyrieix parut. Et tendant ses mains vers les deux femmes, il s'écria rayonnant :

— Le décret paraît demain au *Journal officiel*.

Carmen étouffa un cri, pendant que M^{me} de Kerlor, saisie, sollicitait Firmin de s'expliquer.

— Gouverneur de la Guyane, dit-il.
Carmen chancela et se passa la main sur les yeux.

— Voilà, ajouta Firmin, une nouvelle qui va amplement défrayer la presse de toutes les opinions.

Pendant le déjeuner, Firmin développa son programme devant les deux femmes, qui n'apprécièrent peut-être pas à leur valeur ces conceptions élevées, destinées à bouleverser la Guyane française, anglaise, brésilienne, colombienne et hollandaise.

Carmen s'écria :

— Vous me laisserez le temps d'aller à Kerlor pour embrasser ma mère.

Firmin répliqua vivement :

— C'est impossible, ma chère enfant. J'éprouve un véritable chagrin à vous le déclarer... Si nous avions eu du répit, je me serais fait un devoir de vous accompagner en Bretagne ; malheureusement, je suis à la complète disposition du ministre, qui peut m'inviter à partir dans les vingt-quatre heures...

Carmen poussa un soupir de découragement ; cette brusque nouvelle l'anéantissait ; c'était une catastrophe. La jeune femme n'avait pas la force de se demander quelle résolution elle allait prendre ; pour le moment, elle se sentait incapable d'assembler deux idées.

Firmin se chargeait de parler pour elle.

— Dès aujourd'hui, reprit-il, je vous engage à vous occuper d'urgence de vos toilettes... Il n'y a pas une minute à perdre... Stimulez le zèle de vos fournisseurs... Il faut que tous montrent une activité dévorante.

Puis, se tournant vers M^{me} de Kerlor :
— Ma pauvre Hélène, il m'en coûte beaucoup de vous laisser seule à Paris.

— Votre départ me causera une grande peine, mon cher Saint-Hyrieix.

— A votre place, poursuivit Saint-Hyrieix, savez-vous ce que je ferais, ma bonne Hélène ?

— Vous m'engagez à aller attendre Georges en Bretagne ?

— Non... je vais vous demander de partir avec nous.

— Non, répondit M^{me} de Kerlor, je ne veux pas que Georges suppose que j'aie une volonté à côté de la sienne... Dans chacune de mes lettres, je lui ai dit que j'étais prête à aller le retrouver ; il m'en a toujours dissuadée...

— Mais il ignore que je viens d'être appelé à de hautes fonctions.

— Il devait s'y attendre, répondit doucement Hélène.

— Je le reconnais, déclara le diplomate, de son air le plus avantageux.

Saint-Hyrieix se leva de table.

— Je vous demande pardon, dit-il, de vous quitter si tôt : mes préparatifs vont m'absorber de la plus écrasante façon... Quant à vous, Carmen, je vous en supplie, déployez une activité égale à la mienne, et songez que vous allez résider dans un pays où l'on ne voit guère de couturiers et de modistes.

Firmin laissa en présence Carmen et Hélène. M^{me} de Saint-Hyrieix, atterrée, se prit la tête à deux mains.

— Je sens que je deviens folle ! gémit-elle. C'est impossible, je ne partirai pas !

— Carmen ! dit M^{me} de Kerlor de sa voix la plus pénétrante, tu suivras ton mari.

— Tu veux que j'abandonne ma fille ?

— Je veillerai sur elle... Je crois t'avoir prouvé que j'aimais cette enfant.

— Tu l'as sauvée ! dit Carmen avec une reconnaissance éperdue.

Pauvre Carmen, s'écria Hélène avec la plus ardente compassion... Que ne puis-je t'éviter ces souffrances et avoir autre chose à t'opposer que la notion sacrée du devoir ?

— Je remplirai le mien, répondit Carmen chancelante, dussé-je en mourir.

Elles s'embrassèrent longuement, mêlant leurs larmes amères. L'une pleurait parce qu'elle souffrait, l'autre parce qu'elle ne pouvait éviter ces tourments et ces remords à sa sœur chérie.

Carmen écrivit ces simples mots :

« Impossible de me rendre à Ormesson. Je serai à six heures à la gare d'Orléans. »

Elle adressa ce billet à Robert d'Alboize, qui le trouverait à son arrivée dans la petite maison.

En effet, le capitaine, qui s'attendait à voir Carmen, lut ces lignes qui le plongèrent dans la plus douloureuse stupefaction. Que s'était-il donc passé ?

Si M^{me} de Saint-Hyrieix avait eu un empêchement sérieux, ne l'aurait-elle pas motivé ?

A moins que, réellement, elle n'eût eu que le temps de tracer ces mots.

Robert d'Alboize fut secoué par un long frémissement de révolte. Cette existence atroce ne pouvait se prolonger. A tout prix, il fallait en finir.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit, après quatre heures d'exaspération, que M. d'Alboize vit Carmen dans la salle des pas perdus de la gare d'Orléans.

Les ressentiments de Robert disparurent subitement. Carmen était là : elle allait lui expliquer pourquoi elle ne s'était pas rendue à Ormesson. La pauvre femme n'avait pas sa liberté.

Ils se serrèrent les mains.

— Mon ami, commença M^{me} de Saint-Hyrieix, pardonnez-moi les souffrances que je vais vous causer encore.

Elle parlait d'un ton bref, saccadé, luttant contre l'émotion intense qui l'envahissait ; mais sa résolution était inébranlable.

Robert eut un soubresaut. Il répondit :

— Ainsi, vos dernières lettres...

— Vous exprimaient toute ma pensée.

Il eut un geste violent qu'il réprima en voyant l'attitude suppliante de Carmen.

— Robert, reprit-elle, je n'ai cessé de vous aimer.

— Pourquoi voulez-vous alors me désespérer ?

— Parce que j'ai retrouvé la conscience de mes devoirs maternels... Parce que, après le terrible avertissement que j'ai reçu quand Marcelle a failli nous

être enlevée, j'ai juré de ne plus être une épouse coupable.

— Carmen !

— S'il ne s'agissait que de moi, j'aurais tout bravé pour conquérir ce bonheur que nous avions rêvé.

La voix d'un employé retentit :

— Les voyageurs pour la ligne de Tours !

Machinalement, le capitaine fit quelques pas vers la salle d'attente.

Carmen le suivit.

Le train était là, à quelques pas. On fermait déjà les portières.

— En voiture ! en voiture ! messieurs, dames, s'écria l'employé d'un ton pressant.

— Robert, murmura Carmen, défaillante, ne me laissez pas croire que les femmes sont seules capables d'abnégation... Vous ne pouvez plus être mon amant... Sur la tête de notre enfant, j'ai juré que je n'aurais plus rien à me reprocher... Au nom de Marcelle, consentez à ce renoncement.

— C'est impossible ! répondit-il, les traits contractés par la plus amère souffrance.

Un tel afflux de passion, de désir et de jalousie passa dans ses yeux que Carmen eut la nette vision d'une catastrophe imminente.

L'angoisse la saisit à la gorge ; elle crut qu'elle n'aurait jamais la force d'achever.

Enfin, les mots jaillirent de ses lèvres :

— Robert... je pars.

Il ne comprit pas encore.

Elle dit encore, haletante :

— Monsieur de Saint-Hyrieix est nommé gouverneur de la Guyane... Nous quittons la France dans quelques jours.

Les yeux agrandis par la stupeur et la colère, il resta une seconde sans pouvoir rien répliquer.

Un coup de sifflet retentit.

Alors, le capitaine d'Alboize se ressaisit par un effort suprême de volonté.

— Je ne peux rien vous dire en ce moment !... Après-demain, vous aurez une lettre... Vous m'obéirez, ou vous serez seule responsable des malheurs que vous aurez déchainés... Au revoir !

Le capitaine sauta sur le marchepied du wagon ; le train partait...

Le surlendemain, M^{me} de Saint-Hyrieix, plus morte que vive, lisait cette lettre, qu'elle était allée prendre poste restante et qui arrivait de Tours :

« Je suis fou, Carmen, fou de douleur, depuis que je sais ce que tu m'as révélé !

« Et pourtant, je suis convaincu que tu n'hésites plus...

« Mon parti est pris. Tu ne suivras pas monsieur de Saint-Hyrieix.

« Tu ne me quitteras pas, moi qui

t'adore, que tu aimes et que ton départ tuerait.

« Tu ne quitteras pas notre petite Marcelle.

« Toi, partir ! Est-ce possible ?

« Tu aurais donc menti en disant que tu m'aimais, que tu aimais notre enfant !

« Tu serais criminelle !... Tu serais infâme !

« Alors je deviendrais justicier ; et tu le sais, Carmen, je serais capable de tout.

« Mais pardonne-moi, ma bien-aimée ! Je te l'ai dit en commençant, je suis fou... fou d'amour pour toi... pour notre cherubin...

« Je ne veux pas douter plus longtemps de toi ; mais si dans deux jours, tu n'es pas venue me rejoindre à Tours, je reviens à Paris...

« Je parle à ton mari... Je lui dis tout... Je lui montre toutes tes lettres, afin qu'il soit bien sûr que tu es à moi, toute à moi !

« Et s'il refuse de te rendre, les armes décideront entre nous.

« Si l me tue, je serai délivré...

« Si tu es veuve, je n'aurai plus à craindre qu'on te prenne à moi, qu'on te vole à notre enfant !

« J'ai laissé un instant cette lettre pour réfléchir...

« Je la reprends.

— Je m'exprime froidement, maintenant...

« J'ai tout envisagé, tout prévu...

« Si, après-demain, tu n'es pas auprès de moi, le jour suivant je serai à Paris, et Dieu décidera.

« Robert d'ALBOIZE. »

M^{me} de Saint-Hyrieix, épouvantée, courut chez Hélène ; et, sans prononcer une parole, lui tendit la lettre du capitaine.

— Je suis perdue ! murmura-t-elle anéantie.

Devant le désespoir infini de sa sœur, Hélène ne voulut pas s'abandonner à la douleur. Elle réagit de toute la force de son âme et sa vaillance native reparut.

Elle chercha à deviner entre ces lignes enflévrées un indice qui lui permettrait de faire vibrer chez d'Alboize un sentiment qui pût l'apaiser. Elle ne voulut pas s'avouer vaincue. Déjà, elle concevait un projet...

— Carmen, reprit-elle, Dieu ne nous a jamais abandonnés... Je vais lui demander de se montrer miséricordieux une dernière fois... S'il n'exauce pas mes prières, c'est que ton repentir ne sera pas absolu et que tu auras perdu ta foi de chrétienne.

— Sur mon salut éternel, Hélène, tous les jours qui me restent à vivre seront consacrés à pleurer ma faute.

— C'est bien ! laisse-moi agir... Ne montre aucun étonnement quand je parlerai à ton mari.

— Ma pauvre sœur ! fit M^{me} de Saint-Hyrieix avec la plus poignante amertume, je te remercie d'avance de tout ce que tu tenteras... Mais il faudrait un miracle pour me sauver.

Une heure après cette scène pathétique, Hélène disait à son beau-frère :

— Mon cher Saint-Hyrieix, je pars pour la Bretagne.

— Et pourquoi ? demanda Firmin ébahi.

— Parce que je tiens à embrasser notre mère, avant que vous ayez quitté la France. Carmen ne peut faire ce voyage... La lettre par laquelle vous apprenez votre départ à la pauvre femme va la plonger dans des perplexités bien compréhensibles... Ma présence atténuera la commotion... Elle sera moins peignée de ne pas vous avoir dit adieu.

Saint-Hyrieix, très touché, comprit qu'il avait eu tort de s'étonner. Il s'écria :

— Je reconnais bien la votre piété filiale, ma bonne Hélène... Pardonnez-moi si j'ai été surpris, tout d'abord, quand vous m'avez annoncé ce voyage... Mais vous serez de retour en temps utile.

— Certainement.

— Nous serions désolés, Carmen et moi, si nous ne pouvions vous embrasser au dernier moment.

L'émotion sincère du diplomate ne fut pas de longue durée, on s'en doute un peu ; il s'écria, changeant de ton :

— Ça tombe à merveille... Je voulais envoyer à madame de Kerlor une procuration pour lui confier mes intérêts tant que durera mon absence... Vous la lui porterez vous-même.

Cette complication imprévue dérouta momentanément Hélène, mais Firmin, malgré ses prétentions, n'était pas assez observateur pour s'apercevoir du trouble passager de son interlocutrice.

— Je compte partir demain, dit-elle.

— Le notaire, chez qui je vais passer, préparera d'urgence ce document et je le rapporterai ce soir.

CHAPITRE XII

L'AUBERGE DU « TOURNE-BRIDE »

Le lendemain soir, Hélène prenait le train de Tours. La nuit était venue, M^{me} de Kerlor était absorbée.

Elle venait de relire la lettre dans laquelle Robert annonçait que, si Carmen l'y forçait, il provoquerait M. de Saint-Hyrieix. Ce ne fut qu'à Saint-Pierre-des-Corps, au moment où le train manœuvrait pour gagner Tours, que la jeune femme s'arracha brusquement à ses douloureuses méditations. Elle avait be

soin désormais de tout son sang froid ; l'heure de la lutte allait sonner

Quelques minutes plus tard, la voix des employés retentissait :

— Tours !... Tours !...

Hélène prit une voiture et se fit conduire à l'hôtel de l'Univers.

Elle y arriva rapidement. Un petit appartement fut mis à sa disposition.

M^{me} de Kerlor écrivit quelques mots, qu'elle plaça sous enveloppe et traça une adresse :

Monsieur le capitaine d'Alboize

16, rue Nationale.

Le chasseur de l'hôtel alla porter la lettre. Quelques instants plus tard, un domestique frappait à la porte de la voyageuse, et la prévenait qu'un « militaire » demandait à lui parler.

Ce n'était pas l'officier, mais son ordonnance Brisquet.

M^{me} de Kerlor s'écria :

— Vous venez de la part de monsieur d'Alboize !...

Le soldat s'inclina.

— Vous êtes son ordonnance ?

— Oui, Madame, et je m'en flatte.

— Vous m'apportez la réponse au billet que je lui ai adressé ?

— Non, Madame... Je vous rapporte la lettre.

Et il tendit à Hélène l'enveloppe non décahétée.

— Expliquez-vous ! fit M^{me} de Kerlor, incapable de dissimuler les inquiétudes qui l'assaillaient.

Le soldat s'exécuta :

— Mon Dieu, Madame, c'est bien simple... Mon capitaine n'est pas à Tours.

— Monsieur d'Alboize est parti !...

— Voilà la chose... Mon capitaine a été chargé par ordre... d'urgence, comme ils disent... d'une mission très importante, relative à des essais de poudre nouvelle... Il croyait les expériences terminées ; mais elles recommencent ; et, depuis hier, le capitaine d'Alboize est de nouveau à la poudrerie du Ripault, d'où il ne doit pas s'absenter, vu que sa consigne est d'assister jour et nuit à la fabrication de l'ingrédient... Il ne sera de retour que demain ou après-demain... Voilà ce qu'il m'a chargé de dire à une personne qu'il attendait et qui doit être vous, je suppose...

Hélène sentit son cœur défaillir.

Ainsi Robert d'Alboize attendait réellement sa maîtresse ! Il comptait que Carmen viendrait ! qu'elle abandonnerait son mari pour fuir avec son amant !

Avec sa rapidité de conception ordinaire, M^{me} de Kerlor prit son parti.

— Est-ce bien loin, cette poudrerie ? demanda-t-elle.

— Quatre ou cinq lieues.

Hélène répliqua, après une très courte réflexion :

— Eh bien ! mon ami, il faut que tout de suite vous me trouviez une voiture pour m'y conduire.

L'ordonnance répondit en reportant les deux doigts à son képi :

— Suffit, Madame... Mon capitaine m'avait donné des ordres. Dans cinq minutes, la guimbarde sera en bas, et avec deux bons canards... Soyez tranquille, je m'y connais.

Puis, pivotant sur les deux talons, il sortit, pendant que M^{me} de Kerlor le remerciait du geste.

La jeune femme n'eut pas le temps de s'impatienter. Le soldat ne s'était pas amusé en route. Une solide voiture, attelée de deux vigoureux chevaux, était à la porte de l'hôtel de l'Univers.

La poudrerie du Ripault est située sur la commune de Monts-sur-Infère, un hameau qui ne possède qu'une seule et fort médiocre auberge ayant arboré comme enseigne : *Au Tourne-Bride*.

Les soldats sont casernés dans un petit bâtiment attenant à la poudrerie, dans laquelle personne ne peut pénétrer pendant la nuit, et où les étrangers n'entrent même que très difficilement dans la journée.

Brisquet fit arrêter l'équipage devant l'auberge. On devait veiller encore, car une lumière brillait à une des fenêtres. Ce détail remplit le soldat de satisfaction. Il se dit :

— Le capitaine a dû penser que sa petite amie voudrait le voir le plus tôt possible, et il aura donné la consigne à Biju... Tout va bien.

En effet, Robert d'Alboize après des alternatives d'espoir et de découragement après l'échange de lettres que nous connaissons, avait fini par se persuader que M^{me} de Saint-Hyrieix lui obéirait.

Robert comprenait bien que la pauvre femme ne pourrait, de gaieté de cœur, accomplir un sacrifice aussi grave ; il admettait ses angoisses et ne lui ferait pas un crime d'avoir lutté contre ce qu'elle considérait comme son devoir d'épouse ; mais ne devait-il pas lui rendre au centuple tout ce qu'elle abandonnait ?

Après de lui, elle serait la plus heureuse des femmes. Robert irait chercher Marcelle et la mettrait dans les bras de sa mère, qui n'aurait plus à se contraindre pour embrasser sa fille et qui ne craindrait plus de se voir séparée de la chère mignonne.

Pour parer à toutes les éventualités en partant pour le Ripault, il avait expliqué à Brisquet ce qu'il aurait à faire, le cas échéant.

En outre, Robert n'avait pas négligé de prévenir l'aubergiste du *Tourne-Bride* de tenir une chambre prête et de ne fermer la maison qu'à une heure où l'on ne pourrait plus compter sur l'arrivée

d'une personne débarquant à Tours à onze heures du soir et se rendant en voiture au hameau.

Il était près de deux heures du matin, quand M. et Mme Biju entendirent un bruit de grelots, qui s'arrêta à leur porte.

Brisquet franchit le seuil de l'auberge et s'enlaga pour laisser passer Mme de Kerlor. Hélène était enveloppée d'un grand manteau; une voilette très épaisse cachait ses traits.

— Vous avez allumé du feu chez Monsieur ? demanda l'ordonnance.

— Oui, monsieur Brisquet, répondit la patronne du *Tourne-Bride*.

Le soldat ouvrit une porte à droite.

— Si Madame veut entrer, dit-il respectueusement, c'est par ici !

Hélène s'arrêta devant la cheminée, où quelques tisons achevaient de s'éteindre.

Brisquet reprit, tenant toujours la porte ouverte :

— Si Madame veut venir... Je vois d'ici les bûches pétiller.

Les époux Biju, d'un geste aimable, appuyaient les paroles du soldat.

— Non ! dit nettement Hélène.

Brisquet balbutia, très surpris :

— Madame ne veut pas...

— Je préfère rester ici, répondit la voyageuse en s'asseyant.

L'étonnement de l'ordonnance augmenta.

— Ah ! fit-il, pourtant dans la chambre du capitaine, il y a du feu... Ici Madame aura froid après cette longue course en voiture...

— Allumez-moi un fagot, commanda doucement Hélène.

« Quand verrai-je le capitaine ? ajouta-t-elle... Il ne faut pas que j'attende jusqu'au jour.

— Oh ! non, Madame, se récria Brisquet... Il sera libre tout à l'heure... Il ne peut tarder à venir, car il attendait avec impatience l'arrivée de Madame...

Puis prêtant l'oreille, il s'écria :

— Je ne me trompe pas... J'entends marcher sur la terre durcie... Ce doit être mon capitaine.

Hélène se raidit pour faire face au danger imminent.

Brisquet courut ouvrir la porte. Robert entra.

— Mon capitaine, la dame est là ! dit l'ordonnance.

— C'est bien ! répondit l'officier, d'une voix brève... Laissez-nous.

Robert d'Alboize referma vivement la porte et courut à Hélène, dont il saisit la main.

— Ah ! Carmen ! Carmen ! s'écria-t-il avec la plus chaleureuse expansion, mettant dans ces mots tout ce qu'il avait souffert et tout ce qu'il espérait... Ah ! je t'aime.

Il allait enlacer Hélène, quand celle-ci, se reculant, enleva son voile.

D'Alboize s'arrêta, pétrifié, les pieds cloués au sol, balbutiant :

— Madame de Kerlor !

Il était subitement devenu très pâle.

— Oui, Monsieur, répondit Hélène d'une voix glaciale; vous attendiez madame de Saint-Hyrieix, et c'est moi que vous voyez... Moi, la belle-sœur de Carmen, qui n'ai pas hésité à partir seule, en secret, comme si j'étais complice de votre faute à tous deux... C'est moi qui ai voulu braver toutes les difficultés, tous les dangers, pour sauver l'honneur... la vie peut-être, d'une malheureuse et d'un insensé.

Le capitaine fit deux pas en arrière. Les suppositions les plus étranges se heurtèrent tumultueusement dans son esprit.

Il répondit :

— Je ne vous comprends pas, Madame !

— Oh ! n'essayez pas de nier, reprit Hélène.

— Pourquoi nierais-je ? demanda-t-il en cherchant à se ressaisir malgré son affolement.

Mme de Kerlor était debout devant la cheminée; son cœur commençait à battre avec une violence inouïe, bien qu'elle voulût continuer à s'imposer le calme; mais elle comprenait, aux regards de Robert, que la bataille allait s'engager furieuse.

— Oui, vous attendiez Carmen, reprit péniblement Hélène... Elle va partir pour la Guyane... Son mari est nommé gouverneur de cette colonie... Il emmène sa femme avec lui.

La pâleur de Robert disparut; un flot de sang lui monta au visage.

— Vous vous opposez à ce départ, continua-t-elle.

Il garda le silence.

Hélène continua, la gorge sèche :

— Abusant du pouvoir que, pour son malheur, vous avez pris sur Carmen, vous lui avez écrit en lui défendant de partir, en la menaçant, si elle ne fuyait pas avec vous, de tout révéler à son mari.

Et tirant le papier de son corsage, Hélène ajouta, frémissante :

— Voici votre lettre.

Robert chancela comme un homme blessé.

Il s'écria, au comble de l'angoisse :

— C'est donc Carmen qui vous a envoyée auprès de moi ?

— Oui, répondit bravement Mme de Kerlor.

Il eut une sensation d'éroulement et se prit la tête à deux mains.

— Elle !... C'est elle !... répétait Robert, haletant, mais alors, elle ne m'aime plus ?

— Qu'elle vous aime ou non, elle ne viendra pas.

— Elle ne viendra pas : fit-il exaspéré.

— Non !... parce que si la passion l'en-

traîne vers vous, elle s'est souvenue aussi qu'elle a une mère que cette fuite tue-rait, un frère qui la chérit, et une sœur qui donnerait sa vie pour elle et qui lui a défendu de déshonorer deux familles... C'est folle de douleur, secouée de sanglots, anéantie par le plus effroyable désespoir qu'elle a fini par m'écouter... Elle a cédé... Elle ne viendra pas vous retrouver.

La colère de M. d'Alboize éclata d'autant plus terrible qu'il avait fait des efforts surhumains pour la maîtriser.

Ses yeux étincelèrent, sa poitrine se souleva, il eut un geste de fureur.

— Eh bien ! soit, Madame, pensez de moi ce qu'il vous plaira... J'aime Carmen. Je la veux !... je l'aurai malgré tout, parce que je l'aime... S'il n'était pas égoïste, l'amour ne serait pas l'amour.

Hélène répondit fiévreusement :

— Ne dites pas cela !... L'amour, ce n'est pas l'égoïsme ; c'est le dévouement.

— Pour vous, peut-être !

— Personne ne le sait mieux que moi... J'aime mon mari, Monsieur...

— Parce que Georges de Kerlor le mérite.

— Je l'aime, non pas d'une affection calme et tranquille, mais aussi ardente, groyez-moi, aussi vive que celle que vous ressentez pour Carmen.

« Il y a plus d'un an, monsieur de Kerlor, à la suite d'un revers de fortune, dont je me serais consolée facilement, a voulu réparer cette brèche faite à son patrimoine... Il n'a pas hésité à s'expatrier.

— Carmen me l'a dit.

— Il m'a laissée à Paris, auprès de son fils... Ainsi, nous nous sommes séparés en pleine jeunesse, en plein amour... Supposez-vous, monsieur d'Alboize, que chaque jour qui s'est écoulé depuis ce cruel déchirement n'ait pas vu augmenter notre sainte tendresse ?... Tous deux, comme les marins qui ne perdent pas de vue le phare sauveur, quels que soient les grondements de la tempête, nous attendons l'heure bénie du retour... Chacun de nous aura fait son devoir...

— Mais, Madame, s'écria Robert chaleureusement, il n'y a personne entre Georges de Kerlor et vous !

— Soit ! mais dites-moi, monsieur d'Alboize, s'il n'y a pas plus d'amour véritable chez le mari qui se sépare ainsi de la femme qu'il aime, que chez l'amant dont la passion tyrannique veut, pour satisfaire son égoïsme, conduire la malheureuse, dont il a su se faire aimer, jusqu'aux dernières limites du déshonneur et de l'infamie.

D'Alboize fut en proie à un accès d'égarement, en entendant ces mots qui l'atteignaient au cœur.

Il répéta comme dans un rêve atroce :

— De l'infamie !

M^{me} de Kerlor poursuivit avec la même apreté :

— Qu'offrez-vous à cette femme que vous avez détournée de ses devoirs, dont vous avez à jamais troublé la vie, et qui n'a pas encore assez fait pour vous, ainsi que vous le prétendez, puisque vous voulez qu'elle brise son existence heureuse et honorée ?... Que lui offrez-vous ?

Il répondit d'une voix entrecoupée :

— Ma vie en échange de la sienne... Qu'elle disparaisse, si elle ne veut pas venir me retrouver ici... Qu'elle passe à l'étranger... Je donne ma démission pour aller la rejoindre ; je brise une carrière qui promettrait d'être belle... Je renonce à mon avenir de soldat, à mes espérances de gloire... De nos deux sacrifices, Madame, ce n'est pas le mien qui est le moindre.

— Deux sacrifices ! répliqua Hélène dans une attitude superbe et d'une voix vibrante... Non ! Deux lâchetés !

— Ah !

Robert poussa ce cri avec l'expression d'une douleur si intense, d'une colère si poignante, que M^{me} de Kerlor voulut frapper un coup plus vigoureux encore, pour accentuer son premier succès.

Elle s'écria :

— Ainsi, le jour où la France appellera tous ses fils et les lancera sur ses frontières menacées, le capitaine Robert d'Alboize sera bien loin, au delà des mers, pendant que ses camarades iront mourir sans lui autour du drapeau !...

Le cœur de l'officier battit à tout rompre. Il eut l'affreuse vision devant les yeux.

Hélène continua :

— Si, bientôt, la mère de Carmen, une pauvre femme minée par une implacable maladie, brisée par son abandon, s'éteint dans le chagrin et dans les souffrances, entourée par des mercenaires, elle appellera vainement la fille in-rate qui se sera enfuie avec son amant... Et vous vous résigneriez tous deux à commettre un pareil crime ?... Une honnête femme est comme un soldat, Monsieur, l'une doit vivre à son foyer, l'autre mourir à son poste !... Le premier devoir, c'est de ne pas désertir.

Haletante, elle se laissa tomber sur la chaise.

Robert marcha vers elle. Le langage de la comtesse, après avoir déchainé chez lui les plus violents transports, lui imposait le respect. Un soldat n'admire-t-il pas toujours le courage ?

Mais il était loin de désarmer ; Hélène le comprit bien en voyant l'aigreur de son regard. Robert reprit l'offensive :

— Vous parlez de devoir, Madame. Le premier devoir d'une mère est de ne pas abandonner son enfant.

Hélène s'attendait à cette réponse et, pourtant, elle ne put vaincre une courte hésitation.

L'officier poursuivit :

— Vous vous taisez maintenant... Vous sentez très bien, dans votre équité, dans votre cœur maternel, que Marcelle est le lien indissoluble qui nous attache, Carmen et moi...

— Monsieur d'Alboize...

— Son enfant n'aurait pas de mère; quoique vivante, elle serait morte pour sa fille! Les rares baisers qu'elle reçoit de sa mère, en cachette, vous ne voulez pas l'en priver!... Vous ne voulez pas en faire une orpheline!...

— Mais, vous lui restez, vous!

— Moi!... Vous vous rappelez pourtant bien que, sans votre dévouement sublime, je ne serais arrivé que pour fermer les yeux de ma fille... Un soldat n'a pas toujours le droit d'être père...

M^{me} de Kerlor ne pouvait pourtant pas apprendre à M. d'Alboize qu'elle veillerait sur Marcelle.

Le cœur de Robert saignait; celui d'Hélène, moins directement atteint, puisqu'elle ne souffrait que pour Carmen, ne battait pas moins douloureusement.

Subitement, tous deux se rendirent justice.

L'attaque avait été aussi impétueuse que la défense. Ce fut Robert qui résolut de continuer à lutter désespérément.

Dans sa nette perception des faits, Hélène eut conscience de ce revirement et toute sa vaillance reparut, mais il s'y mêla en même temps une grande pitié pour cet homme que l'amour torturait si cruellement. M. d'Alboize répondit, très ferme :

— C'est assez, Madame, je ne puis plus rien écouter, je ne veux plus rien entendre... Rien ne modifiera mes idées arrêtées... Ce que j'ai dit, vous pouvez le répéter à celle qui vous envoie... Ce que j'ai écrit, je le ferai.

— Non, s'écria Hélène d'une voix étouffée par les sanglots qui lui montèrent à la gorge, vous ne le ferez pas.

— Carmen m'y force.

— Pardonnez-moi, monsieur d'Alboize, je sens que je deviens folle d'anxiété.

Il recula d'un pas, comme s'il voulait se retirer.

— Depuis une heure, poursuivait Hélène, je vous brise et je vous blesse... Cela n'était pas le moyen de vous vaincre.

Il parut vouloir accentuer sa retraite. Hélène acheva d'un ton déchirant :

— Et maintenant, vous ne m'écoutez plus!... Ah! il faut pourtant que je vous persuade, ou nous sommes perdus, mon Dieu!

Il avait beau se raidir, une voix si touchante faisait vibrer en lui les fibres les plus délicates de son être. Il s'irritait de subir cette influence, mais il cherchait en vain le moyen de s'y soustraire.

Il répondit, après un court silence :

— Mais, enfin, Madame, je ne comprends ni votre colère, ni vos larmes... Quel puissant intérêt avez-vous à prendre aussi éloquemment la défense de madame de Saint-Hyrieix?

Elle le regarda, tremblante encore, se demandant si toutes ses appréhensions allaient renaître, ou si, réellement, la colère de M. d'Alboize s'apaisait.

M^{me} de Kerlor n'osait pas encore concevoir une chimérique espérance.

Elle répondit :

— Vous me demandez pourquoi je pleure?... Et quel intérêt me fait vous combattre? Un seul! L'honneur des miens, Monsieur, répondit-elle avec tristesse.

Il voulut protester.

— Vous savez pourtant que, gravement atteinte, la mère de Carmen ne survivra pas à la honte publique de sa fille.

Robert s'teignit le front.

— Et mon mari, cet être si bon, si généreux, qui, là-bas, dans son exil, travaille si courageusement pour nous, que vous a-t-il fait pour que toute cette honte rejaillisse sur lui?...

L'officier redressa la tête, mais il vit bien que la pauvre femme qui le suppliait d'une façon si pathétique ne songeait nullement à l'intimider, et qu'elle souffrait réellement le martyre devant les tristes perspectives qu'elle évoquait.

La comtesse poursuivit :

— En admettant que vous restiez indemne d'un duel avec monsieur de Saint-Hyrieix, mon mari, comme aux temps héroïques, voudra venger le mari de sa sœur... S'il vous tue, que deviendra votre enfant? Si vous tuez Georges de Kerlor, que deviendra mon fils?

Une angoisse poignante passa sur le front de Robert; cette alternative tragique le désolait.

— Voyez le mal que vous allez faire, ajouta Hélène si plaintivement que Robert ne put se défendre d'un mouvement de commisération... Je vous demande grâce pour les innocents... grâce pour notre mère!... grâce pour nos enfants!

Il fut remué au plus profond de l'âme.

Avant qu'il ait pu retenir Hélène, elle tombait à ses genoux.

Quand d'Alboize vit que la malheureuse, épouvantée, se traînait à ses pieds, toute sa violence se retourna contre lui-même.

Il s'accablait des reproches les plus énergiques devant ce martyre dont il était la cause. Toute sa loyauté, toute sa générosité se révoltèrent. Il se jugea avec la dernière sévérité. Son courroux disparut tout à coup devant l'immense douleur de cette sainte femme, et deux grosses larmes roulèrent sur son visage altéré. Il savait que celle qui se prosternait ainsi devant lui était une des plus nobles créatures qu'il fût... Carmen lui en avait souvent parlé,

Il la releva en proie à un bouleversement indicible.

Eperdu, il s'écria :

— C'est à moi d'implorer votre pitié.

— Ah ! fit Hélène dans une expression de reconnaissance infinie, je savais bien que vous ne voudriez pas consommer une telle iniquité.

— Hélas ! répondit-il, au milieu d'un trouble augmentant sans cesse... que me demandez-vous là ?

Elle répliqua, avec son immuable intrépidité, si douce pourtant et si communicative :

— De faire votre devoir dans la vie, comme vous le feriez sur le champ de bataille, sans hésitation, sans faiblesse, afin que si votre fille, un jour, veut lire dans le passé de son père, elle n'y trouve que de nobles exemples, et que vous restiez à ses yeux ce que vous avez été jusqu'à ce jour : un glorieux soldat et un honnête homme.

— Ah ! taisez-vous ! taisez-vous, Madame, balbutia Robert, dont l'émotion était devenue indescriptible... J'étais fort devant votre colère, je ne puis résister à vos larmes.

Elle lui tendit la main.

— Mon Dieu ! qu'exigez-vous de moi ? fit-il en répondant chaleureusement à l'étreinte. Songez donc que vous voulez que je renonce à Carmen...

— Pleurez-la comme on pleure une morte chérie... en vous disant qu'elle reconnaîtra éternellement votre sacrifice... C'est à vous qu'elle devra, sinon le bonheur, du moins, la paix, car vous aurez éloigné d'elle la plus effroyable honte.

— Et si je n'ai pas la force...

— Je vous la donnerai, car vous m'aurez sauvée, moi aussi, d'un mortel désespoir... Et je vous bénirai, Robert... je vous aimerai de toute l'affection que l'on a pour un frère.

— Ne plus la voir... jamais !

Les yeux de Robert s'emplirent de larmes ; il était dompté.

— Madame, poursuivit-il, vous me demandez de m'arracher le cœur... je vous obéirai.

Les traits de l'officier reflétèrent une résignation stoïque.

— Carmen peut partir.

— Oui.

— Vous cesserez toute correspondance avec elle.

— Puisqu'il le faut.

— Vous lui rendrez ses lettres ?

— Pas même un souvenir du passé ! murmura-t-il avec le plus navrant désenchantement.

— Il ne doit rester aucune trace de votre faute... Soyez fort, soyez courageux, soyez bon jusqu'à la fin de l'immolation.

— Eh bien ! reprit-il d'une voix de rêve, puisque, Marcelle et moi, nous sommes condamnés à la douleur et à

l'abandon... soyez heureuse, Madame, je ferai ce que vous exigez.

— Robert, vous êtes un grand cœur !... Partout où vous serez, quoi qu'il arrive, rappelez-vous que deux sœurs pensent à vous et chaque jour prononcent votre nom dans leurs prières...

Hélène ajouta, miséricordieuse :

— Rappelez-vous que votre enfant a deux mères.

Le jeune officier prit de nouveau la main qui lui était tendue et y déposa un long et respectueux baiser, en contenant les sanglots qui déchiraient encore sa poitrine. Il s'écria :

— J'aurais voulu vous remettre les lettres de Carmen, mais je ne les ai pas ici, et il m'est impossible de m'absenter... Voici le jour ; dans quelques instants, je dois être à mon poste... Tout à l'heure, je chargerai mon serviteur d'aller chercher à Tours le portefeuille qui contient toute la correspondance... Je l'enverrai immédiatement à Paris.

Il eut une hésitation que M^{me} de Kerlor ne pouvait encore comprendre.

— Carmen les recevra à l'adresse habituelle, dit-il enfin.

C'était fini. Le chagrin de Robert serait éternel. Ayant reconduit M^{me} de Kerlor, le capitaine entra au *Tourne-Bride*. Il revint s'asseoir à la place qu'il occupait pendant le terrible entretien avec Hélène.

Il fut tiré de ses amères pensées par la trompette qui sonnait le réveil.

En se retournant, le capitaine se trouva en présence de son ordonnance.

— Viens ! lui dit Robert.

Le soldat fit un pas.

— J'ai une commission à te donner, poursuivit d'Alboize... Tu vas seller ton cheval. Tu vas retourner à Tours.

— Oui, mon capitaine.

— Tu sais que le petit coffret de fer est dans mon bahut, en voici la clef... Tu ouvriras ce coffret, et tu y prendras un gros portefeuille en cuir de Russie... tu me le rapporteras. Fais vite, c'est très pressé.

— Bien, mon capitaine...

Brisquet sortit vivement et se dirigea vers les écuries.

— Ah ! la vie ! quelle misère ! s'écria Robert d'Alboize...

Ce fut sa dernière révolte. Il ne voulut plus voir ses blessures saignantes.

.....

Hélène refit le trajet du Ripault à Tours sans se rendre compte de la durée du voyage.

Les chevaux allaient moins vite qu'au départ, mais la jeune femme, exténuée par la lutte qu'elle avait soutenue, au cours de toute une nuit blanche, ne pouvait résister à la fatigue. En proie à une somnolence qui lui enlevait la faculté de penser, Hélène, les yeux mi-

clos, n'avait plus conscience de ce qu'elle avait fait.

Quand la voiture rentra à Tours, les rayons d'un pâle soleil éclairaient la cité de saint Martin.

La comtesse de Kerlor s'informa. Le premier train pour Paris ne partait que deux heures plus tard. Elle s'enferma dans son appartement et répara les désordres de sa toilette. Puis, plongée dans un fauteuil, elle s'abandonna à ses rêveries.

Ainsi, Carmen était sauvée ! Sauvée par Hélène ! L'orpheline continuait à payer sa dette et remerciait le ciel de lui avoir permis de l'acquitter envers la sœur de Georges, envers Carmen, à qui elle devait son mariage avec le comte de Kerlor.

Toute autre que M^{me} de Kerlor aurait échoué auprès du capitaine. Pauvre garçon ! comme il souffrait, quand il constatait le néant de ses efforts. Hélène s'apitoyait de toute son âme sur le sort du jeune officier.

Elle avait vu ses larmes ; elle avait senti quels efforts il faisait pour que la grande voix de l'honneur, ce sentiment divin, pût causer de ces effroyables tourments. Tout avait crié le désespoir de ce malheureux, qui perdait la raison : son âme, son cœur, sa chair !

Hélène n'avait pu lui dissimuler son ardente compassion. Qu'on soit épouse ou amante, on ne reste jamais insensible devant un homme qui souffre du martyre d'amour, quand on aime soi-même l'être à qui l'on s'est donné pour la vie.

Le sacrifice consenti par d'Alboize et M^{me} de Saint-Hyrieix était une véritable immolation. Carmen n'aimait pas son mari ; Robert n'aimerait jamais une autre femme.

On frappa à la porte ; un domestique parut :

— Si Madame veut prendre l'express de Paris, l'omnibus qui conduit à la gare attend Madame.

Hélène poussa un soupir de soulagement. Elle descendit, régla sa note et monta dans la voiture.

Au moment où l'on refermait la portière, M^{me} de Kerlor tressaillit. Elle venait d'entendre une rumeur confuse, suivie de cris. Puis, elle vit la foule courir vers l'avenue de Grammont.

Un voyageur, en retard, qui monta tout essouffé, quand la voiture de l'hôtel partait, s'écria :

— C'est un accident.

— Quelqu'un d'écrasé ? demanda un vieux monsieur.

Le dernier venu répondit :

— J'ai entrevu la chose... C'est un soldat qui est tombé de cheval.

— Ce n'est peut-être pas très grave, prononça le vieux monsieur, comme un homme qui ne prodigue pas son émotion.

L'autre fournit des explications hâtives.

— Cela s'est passé au coin de la rue Nationale et des jardins... juste en face le Palais de justice... Si j'avais été moins pressé, j'aurais été voir.

La voiture était arrivée devant la gare.

La comtesse s'installa dans son appartement. Le train partit bientôt.

La pauvre Hélène ne se doutait pas des tragiques conséquences que devait avoir pour elle la chute de ce cavalier inconnu.

Elle ne soupçonnait pas que le hasard venait de placer à quelques pas d'elle celui dont, trois jours plus tard, elle eût volontiers payé la vie de tout son sang.

CHAPITRE XIII

L'HOPITAL DE TOURS

Nous avons laissé cet infortuné Eusèbe Rouillard dans la plus mauvaise posture qui se puisse rêver.

Etendu sur la Tranchée, au Petit-Pilorget, La Limace s'appretait à rendre l'âme. Il geignait de la plus lamentable façon, et il eût attendri les cailloux, si la gelée ne les avait encore rendus plus insensibles. Il fallut qu'il entendit le bruit d'une voiture pour se secouer au moment où la paralysie l'envahissait.

Cette voiture avançait avec une sage lenteur, d'abord parce que la route était difficile, à cause des glaçons, ensuite parce que l'équipage était celui d'un maraîcher de Monnaie, qui se rendait au marché de Tours. La Limace, dont le sang commençait à se glacer dans les veines, fit un effort, comprenant que, s'il laissait s'évanouir cette suprême lueur de salut, c'en était fait du dernier des Rouillard.

— A moi ! clama-t-il.

Sa voix rauque retentit dans la nuit avec un écho sinistre. Le maraîcher entendit : il regarda d'où pouvait provenir cet appel déchirant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, très impressionné.

La Limace répondit :

— Un malheureux ouvrier blessé... De grâce, portez-moi secours !

Le paysan arrêta son cheval et descendit de sa charrette. Emu et compatissant, il releva La Limace, puis il l'empoigna vigoureusement et le mit dans sa carriole.

— Merci ! dit Eusèbe, un peu reconforté en pensant qu'il n'allait pas expirer sur la route.

— Où vais-je vous conduire ? interrogea le paysan.

— Il y a bien un hôpital à Tours ? Transportez-moi jusque-là. Vous saurez la vie d'un pauvre père de famille, gémit astucieusement le misérable Eusèbe Rouillard.

La Limace avait une jambe cassée ; on l'admit donc tout de suite.

D'ailleurs, le drôle était trop madré pour n'avoir pas dans son portefeuille graisseux des pièces quelconques, lui permettant de s'affubler d'un semblant d'identité.

Pour le reste, c'est-à-dire l'explication de l'accident, il n'était pas embarrassé.

En effet, M. Désaubiers, l'administrateur de l'Hospice général, vint poser au malade l'interrogatoire d'usage.

— Comment vous appelez-vous, mon ami ?... Votre profession ?... Votre dernier domicile ? Comment avez-vous été blessé ?

Eusèbe répliqua, dans le même mouvement accéléré :

— Broquin, Ildefonse - Barnabé - Andoche, ouvrier couvreur, 36, place Foire-le-Roi... C'est en allant voir un de mes amis d'enfance demeurant à Saint-Cyr que j'ai glissé sur une pelure d'orange ; ma main a porté sur une bouteille qu'un ivrogne avait jetée et cassée sur la voie publique ; ma jambe a porté à faux, et elle est cassée.

L'heure de la visite sonna. Le docteur Flanchot, médecin en chef de l'Hospice général, arriva au milieu de son état-major d'internes.

Le diagnostic ne pouvait s'égarer.

— Fracture du tibia, dit le docteur...

On la réduira demain matin, si l'enflure a totalement disparu... Diète.

Ce fut tout. Eusèbe Rouillard sentit tomber toute la surexcitation gouailleuse qui l'avait soutenu jusque-là.

Il devint blême.

Le lendemain on allait lui remettre la jambe ; c'était une opération extrêmement douloureuse ; et encore, on ne la réussissait pas toujours.

Quelquefois, les carabins sont obligés de vous recasser le membre pour mieux le recoller.

Dans le cerveau enfiévré de La Limace passaient les visions les plus terrifiantes, accompagnées des naïves légendes indéracinables dans les esprits incultes.

Il se mit à trembler et à claquer des dents.

Une sœur de charité, qui n'attendait que le départ du médecin en chef pour voir à son tour les malades nouvellement entrés, s'assit au chevet d'Eusèbe Rouillard.

— Mon ami, dit-elle d'une voix très douce, il ne faut pas vous désoler, on va vous soigner.

Un infirmier s'approcha et dit à celle-ci :

— Cet homme, sœur Simplice, a la jambe cassée.

Sœur Simplice !

C'était bien la sainte et digne fille que nos lecteurs n'ont pas oubliée.

Sœur Simplice, depuis son départ des Enfants assistés, avait été envoyée par sa communauté dans les hôpitaux du centre de la France ; elle était à la maison de Tours depuis un mois, quand La Limace y fut amené.

Sœur Simplice ne pouvait se douter qu'elle avait en face d'elle un des bourreaux de son cher petit Claudinet, à qui elle pensait sans cesse en se rappelant sa douceur exemplaire et sa gentillesse si touchante.

Quand La Limace vit la figure angélique de la religieuse, une vague sourire erra sur ses lèvres décolorées.

— Toi, se dit-il, tu es bonne à « faire »... On s'en occupera plus tard !

Il dissimula cette pensée en geignant de plus en plus fort.

— Si j'avais au moins le moyen d'écrire à ma femme !

— Rien ne vous empêche.

— Je n'ai pas le sou pour acheter du papier à lettre et un timbre.

— Permettez-moi d'y pourvoir, Monsieur...

— Broquin, ma sœur... Broquin, Ildefonse-Barnabé-Andoche.

Sœur Simplice, suivant sa promesse, apporta de quoi écrire à Eusèbe.

— Ah ! ma sœur ! fit La Limace, comment vous remercier ?

La religieuse répondit :

— Remerciez Dieu... C'est lui qui ne vous abandonne pas.

Eusèbe Rouillard, dit La Limace, dit Broquin, écrivit à sa légitime.

Très franchement, il retrava sa triste équinée, mais il n'avoua pas qu'il attribuait ses mésaventures à l'abandon du domicile conjugal ; il essava, au contraire, de démontrer à Zéphyrine que c'était pour elle et pour Claudinet qu'il s'était exposé à de si graves dangers.

Il adressa la lettre à Mme Zéphyrine Fouilloux, somnambule extra-lucide, au Point-du-Jour, Paris.

Au bout de quelques semaines d'immobilité, La Limace se leva ; mais ce ne fut pas encore ce jour-là qu'il put s'émanciper.

Il ne fit quelques pas qu'à l'aide de béquilles. Pourtant, il s'écria tout joyeux :

— Il y a du bon !... Je sais bien que je ressemble à un invalide, mais bientôt il n'y paraîtra plus... Au contraire, si ce qu'on dit est vrai, ma quille raccommodée sera plus solide que si elle était neuve.

L'arrivée de sœur Simplice coupa court aux facéties triviales du nommé Broquin. La religieuse eut un geste

— Faites attention, monsieur Broquin, dit-elle, n'allez pas tomber.

Il la rassura et lui annonça que, pour remercier le bon Dieu de lui avoir permis de retrouver sa jambe, il allait se rendre à la chapelle. Sœur Simplice le félicita de se montrer reconnaissant envers le ciel.

Un beau matin, l'infirmier chargé des fonctions de vaguemestre, l'appela :

— Broquin !

— Broquin ! fit-il, présent.

C'était une lettre pour lui.

La Limace bondit de joie, au risque de compromettre le membre qui avait subi l'opération chirurgicale.

Tout de suite, le mari avait reconnu l'écriture de sa femme. Zéphyrine annonçait que dans quarante-huit heures elle serait à Tours. Elle terminait ainsi :

« Je t'apprendrai du nouveau, mon Eusèbe. Tu en seras baba. Seulement arrange-toi de manière à ce que ta gambette ne soit plus en caoutchouc. »

Deux jours plus tard, Zéphyrine faisait son apparition. M^{me} Rouillard se pavanait dans d'éclatants atours.

Les deux époux échangeèrent des caresses aussi brûlantes que le permettait l'endroit un peu sévère où ils se retrouvaient.

— Tu vois, commença Zéphyrine, que je n'ai pas trop souffert en ton absence.

— En effet... Tu as travaillé ?

— Tu penses.

— Seulement, reprit Eusèbe, très narquois, tu ne me feras pas gober que c'est avec ton truc seulement que tu as marché.

— Naturellement !... J'ai grinchi le plus que j'ai pu.

— A la flan ?

— Oh ! dame ! tu comprends bien que, en ton absence, je n'allais pas me mettre à cambrioler les conditions.

— Seulement il va falloir reprendre le turbin dans les grandes largeurs.

— Justement ! je t'apporte quelque chose de tapé.

« Un intérieur épatant... Des meubles, des objets d'art, de l'argenterie comme chez Rothschild... Comme patron, un type noir et sel, qui est dans les légumes de la diplomatie... Il a sa dame... Et puis, il y a une autre dame avec son moufflon, un gosse un peu plus jeune que Claudinet... »

— Ne t'embrouille pas dans les détails, fit La Limace ; tu vois bien que je palpite.

— Le monsieur s'embarque avec son épouse, après-demain soir... Il va dans un pays de l'autre côté de l'eau où il n'y a que des négresses... Les trois quarts des larbins ont reçu leur compte et partent en même temps que les maîtres... Il ne restera guère dans la pro-

priété que l'autre particulière avec son rejeton.

— Mais comment as-tu découvert un pareil chopin ?

— Imagine-toi que j'étais comme une âme en peine, quand tu es parti...

— Va donc ! va donc !

— Après avoir installé la roulotte au Point-du-Jour, j'ai voulu voir un peu les environs. Or, je me baladais auprès de la porte d'Auteuil, quand j'aperçois dans un sapin magnifique la gigolette du bois de Kernéis.

« Je m'aperçois que l'équipage tourne par le Parc-des-Princes... Je m'amène tant bien que mal... Le cheval s'arrête... la gigolette descend et entre dans la maison en question. Sans avoir l'air de rien, en sondeuse, je m'approche et j'inspecte la propriété. Naturellement, je ne me doutais pas encore qu'il m'avait suffi de cette rencontre pour être sur la piste d'un énorme chopin.

« Quelques jours s'écoulèrent, les affaires avaient l'air de reprendre... Mais, malgré moi, je retournais souvent devant l'hôtel du Parc-des-Princes... »

— Je parie que tu avais un béguin pour le domestique.

Zéphyrine répliqua plaisamment :

— Juste... C'est un petit boulot avec des cheveux rouges frisés. Aussi, juge de mon contentement, quand j'entends un beau soir frapper à la porte de l'entresort. C'était le rouquin qui venait me demander que je lui tire les cartes.

« Tout en maniant les brèmes, j'arrangeais en moi-même le flambeau. C'est lui qui me demandait une consultation, et c'est moi qui apprenais ce que je voulais savoir... Il me renseigna sur tout ce que tu sais... Le patron et la patronne de la case s'en vont après-demain... Il y a des tombereaux de camelote à déménager... Sans compter le poignon qui est resté dans les tiroirs.

— Ça y est, déclara résolument La Limace, les yeux étincelants. Je marche...

— Eh bien, répondit résolument sa compagne, te plaindras-tu encore ?

— Non, répondit joyeusement Eusèbe... Pour une tourte, ce n'est pas trop mal manœuvré.

Mais l'heure fixée par le règlement pour la fin des visites avait sonné.

— Viens me chercher demain à six heures, implora Eusèbe.

Les époux échangeèrent le baiser des adieux. Zéphyrine pleura comme une Madeleine.

CHAPITRE XIV

LE BLESSÉ

La victime de l'accident que M^{me} de Kerlor avait entrevu, en se rendant à la gare, pour revenir à Paris, n'était autre que le malheureux Brisquet.

Le capitaine d'Alboize l'avait chargé d'aller à Tours prendre le portefeuille qui contenait les lettres de Carmen de Saint-Hyrieix et de lui rapporter ce portefeuille à la noudrerie du Rinault.

L'ordonnance, qui faisait toujours son service avec la plus grande célérité, fit prendre à son cheval l'allure la plus rapide, composable pourtant avec les règlements. Brisquet arriva sans encombre à Tours.

Il monta dans l'appartement du capitaine d'Alboize, ouvrit le bahut indiqué, tira un coffret de fer et en sortit un portefeuille en cuir de Russie, qu'il mit dans la poche de sa veste. Brisquet redescendit, et se remit promptement en selle.

— Allons, Coquelicot ! s'écria joyeusement Brisquet en faisant entendre le clonnement particulier du cavalier, on retourne là-bas... Tu auras le picotin double.

La bête était très docile, ne faisant jamais montre de mauvais caractère : c'était la moins ombreuse de la batterie.

Brisquet était en outre un excellent cavalier.

Coquelicot partit au grand trot...

Tout à coup, en tournant la route Nationale, un gros chien qui venait du boulevard Heurteloup se jeta dans les jambes du cheval : celui-ci fit un brusque écart et désarçonna Brisquet.

Tout cela eut la rapidité d'un éclair...

Brisquet tomba la tête en avant : elle heurta l'angle du trottoir ; le malheureux s'évanouit. Tout de suite on accourut à son secours et on le transporta dans un poste voisin.

— Il faut vite conduire ce blessé à l'hôpital militaire, dit le chef du poste à la vue du pauvre diable.

Mais là, encore, le destin poursuivait son œuvre inexorable. L'hôpital militaire avait dû être évacué deux jours auparavant, à la suite d'une légère épidémie de variole. C'était l'Hospice général qui se chargeait temporairement de recevoir les militaires.

L'interne de service s'empressa de panser le blessé, qui n'avait pas encore repris connaissance.

— Montez ce soldat dans la salle Saint-Pierre, commanda l'interne aux infirmiers.

Précisément, il y avait un lit vacant à côté de celui qu'Eusèbe Rouillard, ou Broquin, ne devait quitter que le lendemain.

On y installa Brisquet.

A peine le malheureux était-il couché qu'il ouvrit des yeux hagards, d'où pourtant l'intelligence n'était nullement disparue. Il fit un violent effort pour parler ; mais aucun son ne sortit de sa gorge contractée.

L'interne examina attentivement le blessé. Sœur Simplice était déjà arrivée au chevet du malheureux. Brisquet, après plusieurs tentatives infructueuses autant qu'effroyablement désespérées, fit entendre une espèce de râle.

C'était indistinct, affreux ; pourtant il semblait bien qu'il avait proféré :

— Fe... fe... feuille !

Le docteur venait d'entrer.

— Diable ! fit le médecin en chef, le cas est très grave.

Il débrida la plaie et pratiqua une saignée. Le martyr de Brisquet devint épouvantable ; et pendant que sa chair était taillée, le malheureux, cherchant toujours à se faire comprendre, répétait :

— Fe... fe... feuille.

Le reste de l'après-midi se passa sans qu'il y eût un changement quelconque dans l'état du malheureux Brisquet.

Ses traits se décomposaient un peu plus, son râle devenait plus strident.

La nuit vint.

Sœur Simplice alluma sa veilleuse, cette petite lueur douce et tremblante que tous les malades regardent avec tant d'émotion.

Brisquet la voyait-il, cette pauvre petite clarté qui semblait préserver son lit de l'obscurité du tombeau ?

La Limace, affectant toujours le plus grand zèle, dit à la religieuse :

— Vous pouvez vous reposer, ma sœur... Je suis là, moi, solide au poste... S'il survenait la moindre anicroche, j'aviserai.

Très fatiguée, la sainte fille alla se reposer.

— Enfin, se dit la Limace, avec son implacable férocité, il ne jase plus... Pour ce que tu avais à dire, mon vieux canonnier, t'as mieux fait de fermer ça... C'est moi qui vas me baigner tout de suite... Je coucherai avec ma hounnelande, voilà tout... La bonne sœur croira tout de même que j'ai veillé... Elle n'y verra que du feu.

Eusèbe allait, en effet, se fourrer dans les draps quand il tressaillit.

La voix de Brisquet venait tout à coup de troubler le silence de la salle.

— Fe... feuille !

— Mais qu'est-ce qu'il demande?... murmura La Limace. Feuille ! feuille !

— Porte... porte... balbutia le blessé.

— Portefeuille ! s'exclama La Limace.

Et, tout de suite, il eut un accès de joie imple, balbutiant :

— Est-ce que?... Ah bien ! c'est ça qui serait une rude chance !...

L'uniforme, souillé de boue et de sang, avait été jeté sur le pied du lit de Brisquet.

La Limacé jeta un regard sournois derrière lui ; il palpa le dolman et le pantalon, rapidement, en homme habitué à ces investigations préalables.

Le soldat parut vouloir se soulever dans un effort désespéré. Ses yeux meurtris lancèrent une flamme terrible... Le râle se transforma en un cri sourd de furieuse colère, un hurlement étouffé de souffrance inouïe.

La Limacé ne s'en émut pas. Il fouilla la veste de l'artilleur. Dans la poche gauche, il retira bientôt triomphalement un portefeuille assez gros en cuir de Russie, à fermoir d'or.

— Ah ! le voilà ! s'écria l'odieux misérable.

« Bougre ! Il est bien gonflé !... Tant mieux !... Seulement, il est fermé à clef... Nous l'ouvrons, va, mon poulot... Nous en avons ouvert de plus difficiles que ça.

.....

Robert n'avait appris qu'assez tard la nouvelle du funeste accident. Tout de suite, il avait quitté la poudrerie et était arrivé à Tours à franc étrier.

Quand il vit son pauvre Brisquet dans cet état, Robert sentit les sanglots lui monter à la gorge. Il s'approcha de Brisquet et lui prit la main.

— Mon ami... c'est moi !... ton capitaine... Tu me reconnais, n'est-ce pas ?
— Il vous reconnaît, fit l'interne, mais il ne peut vous répondre.

Le blessé remua les lèvres ; il n'en sortit d'abord aucun son ; puis, au bout de quelques secondes, le râle parut articulé :

— Fe... feuille !

D'Alboize dit à l'interne :

— Ce malheureux devait avoir sur lui, Monsieur, ce que je lui avais envoyé chercher... Un portefeuille... Des papiers importants... Je puis fouiller ses vêtements ?

— Sans doute, mon capitaine, s'empressa de répondre le jeune docteur.

— En fait de fouille, pensa La Limacé, je crois que c'est toi qui peux te fouiller !

Robert se tourna du côté de son ordonnance :

— Voyons, Brisquet !... Les papiers que tu as été chercher, tu les as encore ?...

Brisquet, à la suite d'un sublime prodige de volonté, parvint à se soulever sur le coude. Il rugit :

— Vol... Vol...

— Volé !... on te l'a volé ! s'exclama d'Alboize.

— Tonnerre de Dieu ! fit intérieure-

ment La Limacé, le voilà qui va jaspiner, à présent !

— Mais qui ?... Qui te l'a volé ? interrogea Robert.

Le malheureux chercha à faire un mouvement et à désigner La Limacé.

Celui-ci se crut perdu.

Robert d'Alboize ne respirait plus pendant cette scène muette.

Mais, soudain, la tête de Brisquet tomba inerte et ses membres s'allongèrent sans le moindre effort.

Son dernier souffle s'envola.

Une heure après, le nommé Broquin sortait de l'Hospice général de Tours beaucoup plus allégrement qu'il n'y était entré.

CHAPITRE XV

LE RETOUR D'HÉLÈNE

Hélène, pendant les quatre heures que durerait le voyage de Tours à Paris, avait le temps de se remettre de ses émotions.

Il pleuvait ; toute la campagne, vaguement aperçue dans une vision rapide, à travers les glaces embuées des portières, était enveloppée dans un brouillard, qui la couvrait comme d'un immense linceul.

Bien que la comtesse eût le droit de considérer qu'elle avait sauvé définitivement Carmen, elle restait très soucieuse.

N'étant plus soutenue par l'exaltation du dévouement, Hélène ressentait à la fois la fatigue et comprenait toute la témérité de son voyage.

Que serait-il advenu si elle s'était trouvée en présence d'un gentilhomme moins accompli que le capitaine d'Alboize ? Hélène s'étonna et se reprocha bientôt de conserver encore certaines appréhensions.

En ce moment, il ne devait y avoir place en son cœur que pour remercier Dieu qui lui avait permis d'arracher Carmen au plus effroyable danger.

Ce ne serait pas le bonheur qu'elle apporterait à la sœur de Georges ; mais Carmen lui devrait le repos et la paix de sa vie, après ces terribles agitations.

Cette fois, Hélène, dont la conscience était rarement satisfaite pourtant, lorsqu'il s'agissait de ses devoirs, s'avouait que la dette contractée par elle envers M^{lle} de Kerlor était bien payée.

Hélène arriva au Parc-des-Princes.

Avant tout, elle alla embrasser Fanfan. On devine avec quelle anxiété l'attendait Carmen. Mais tout de suite, M^{me} de Saint-Hyrieux vit le doux rayonnement

qui éclairait les yeux de sa sœur et elle l'entraîna dans un petit salon.

— Eh bien ? interrogea Carmen, frémissante.

M^{me} de Kerlor allait répondre, quand M^{me} de Saint-Hyrieix lui mit précipitamment la main sur les lèvres.

Pélagie Crépin essayait de dissimuler son étroite silhouette dans l'angle extérieur d'une bibliothèque.

La femme de charge ignorait que ses deux maîtresses allaient entrer dans ce salon, c'était évident ; mais elle bénissait déjà le hasard qui allait lui permettre d'entendre des choses fort intéressantes.

Pélagie avait compté sans le regard acéré de M^{me} de Saint-Hyrieix.

Carmen ne fit qu'un bond jusqu'à la complice de Mariana et la saisit par le bras.

Pélagie resta écrasée de stupeur. L'œil noir de Carmen étincelait.

— Madame Crépin, s'écria-t-elle, je vous surprends enfin en flagrant délit d'indiscrétion...

— Mais... balbutia Pélagie, les lèvres blanches.

— Sortez ! fit Carmen.

— Madame, je...

Pélagie se tourna vers Hélène. Celle-ci prononça avec la fermeté sans réplique des êtres qui ne s'emportent jamais.

— Vous nous forcez, madame Crépin, à nous priver de vos services sur-le-champ.

— Comment ! balbutia la femme de charge ulcérée, il était convenu que je quitterais cette maison le jour du départ de...

Ce fut Carmen qui répliqua avec son impétuosité ordinaire :

— Nous vous donnons une heure pour faire votre malle.

Pélagie pleurnicha.

— J'ai besoin d'une journée au moins...

On ne lui répondit pas.

Tout cela s'était passé avec la rapidité d'une exécution sommaire.

— Mesdames, reprit la femme de charge, je suis victime d'une effroyable méprise.

Carmen s'avança vers Pélagie, avec l'intention bien marquée de la pousser dehors.

La complice de Mariana battit en retraite.

D'ailleurs, la veuve Crépin, en proie à une rage d'autant plus violente qu'elle était concentrée, ne se sentit plus l'aplomb de proférer une syllabe.

Chassée ! On la chassait !

Et cela au moment où elle n'allait plus rien avoir à redouter, puisque sa mission scabreuse prenait fin avec le départ de M. de Saint-Hyrieix.

On la jetait à la porte comme la dernière des filles de service.

Est-ce que cette sanglante humiliation resterait impunie ?

Pélagie Crépin, roulant dans son esprit les plus abominables projets de représailles, titubant comme si elle était affligée d'un vice qu'elle n'avait pas — nous le reconnaissons en toute équité, — sortit du salon en dardant venimeusement ses yeux gris sur les deux femmes.

Elle se dit :

— Courons chez M^{me} Vernier !

— Il fallait en finir, déclara Carmen, en refermant soigneusement la porte.

Puis elle revint se jeter dans les bras d'Hélène.

— Parle, ma chérie !

— Tu es sauvée !

Carmen eut un élan de reconnaissance éperdue. Elle dit d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Je me sens incapable de t'exprimer tout ce que je ressens... Je te dois l'honneur... Je te dois la vie... Je ne pourrai jamais m'acquitter envers toi, mais la divine Providence te récompensera.

Hélène voulut calmer ces transports ; sa modestie souffrait de se voir l'objet d'une si profonde gratitude.

On eût bien étonné la chère femme en lui démontrant que son dévouement, son indulgence et son abnégation tenaient de l'héroïsme.

Elle eut un sourire mélancolique et répondit :

— Tu n'oublieras pas non plus ce que tu lui dois, à cette Providence, dont tu t'es crue abandonnée.

Les yeux de Carmen s'emperlèrent.

Elle était sauvée ; mais à quel prix ?

Ainsi, reprit M^{me} de Saint-Hyrieix avec une intonation douloureuse, il a consenti ?

— Oui !

— Oh !... Pauvre Robert !... comme il a dû souffrir !

— Votre sacrifice à tous deux n'en sera que plus grand.

— Dis-moi tout ce qui s'est passé... Nous avons le temps jusqu'au dîner.

M^{me} de Kerlor, avec une simplicité poignante, raconta tous les détails de son entrevue avec le capitaine. Carmen ne put retenir ses sanglots. Hélène poursuivit avec une gravité pénétrante :

— J'ai la parole de monsieur d'Alboize, il est incapable d'y manquer ; mais toi, Carmen, me jures-tu que tu n'auras plus aucune défaillance ?

— Je le jure.

— Qu'il ne reste aucun vestige de ta passion criminelle... Qu'elle s'envole en fumée avec celle de ces lettres qui nous ont coûté tant de larmes, et que tu brûleras demain, dès que tu les auras reçues ?

— Tu ne les as donc pas ? demanda

Carmen avec une inquiétude tout instinctive.

— Non !... Elles étaient à Tours ; un soldat très dévoué est allé les chercher.

— Pourquoi n'as-tu pas attendu pour qu'on te les remit ?

— A aucun prix, je ne voulais suspecter la bonne foi de monsieur d'Alboize.

— Je comprends.

— Il m'a affirmé que tu trouverais ces lettres demain à l'endroit accoutumé.

— A l'endroit accoutumé !... répéta Carmen.

Elle parut hésiter un moment, comme si elle avait quelque chose d'important à dire à sa belle-sœur. Celle-ci ne remarqua pas ce fugitif jeu de physionomie.

— C'est bien ! reprit Carmen, j'irai... pour la dernière fois.

Elles s'embrassèrent encore une fois et se séparèrent. Hélène rentra chez elle.

L'idée du mensonge qu'il allait falloir soutenir devant Saint-Hyrieix la chagrinait beaucoup.

Enfin, ce supplice allait prochainement se terminer. Pour chasser cette pénible obsession, Hélène s'absorba dans une longue lettre à son mari, où elle mit, comme toujours, le meilleur de son cœur.

La cloche du dîner les surprit au moment de fermer l'enveloppe.

Hélène se hâta de descendre à la salle à manger; elle y trouva Firmin, qui l'accueillit très affectueusement.

Il s'écria :

— Eh bien ! ma chère Hélène, avez-vous fait un bon voyage ?

— Excellent ! répondit la jeune femme dont la voix de cristal tremblait quelque peu.

— Il a été un peu rapide, mais aujourd'hui on ne s'étonne plus de ces déplacements vertigineux... Que vous a conseillé notre mère ?

— Notre mère !

— Oui, madame de Kerlor a-t-elle pu entrer dans mes vues, touchant le conseil que je vous donnais...

— Au sujet de...

— Vous a-t-elle dit que vous feriez bien de nous suivre en Guyane ?

Pauvre Hélène ! comme elle souffrait en se voyant obligée de travestir la vérité.

— La comtesse pense comme moi, répliqua-t-elle en cherchant ses mots.

— Ah ! fit Saint-Hyrieix désappointé.

— Elle redoute les fatigues d'un tel voyage pour Fanfan... Et puis, cette décision si rapide surprendrait trop Georges, qui peut-être ne l'approuverait pas.

Saint-Hyrieix continua :

— Et que pense-t-elle de moi ?

Hélène rougit jusqu'au blanc des yeux; cette épreuve était trop longue pour sa nature loyale; elle murmura :

— Rien...

— Comment ?

— C'est-à-dire qu'elle est heureuse de votre brillant avancement.

— Et elle vous a chargée de me féliciter ?

— De tout son cœur.

— J'en suis ravi.

En effet, Saint-Hyrieix paraissait être l'homme le plus heureux de la terre.

— Et qu'a-t-elle dit au sujet de la pro-curation ?

— Rien...

Carmen intervint :

— Ma mère vous écrira.

— Oui... oui... appuya encore Hélène.

Firmin parut très surpris.

— Mais, reprit-il, la comtesse douai-rière agréa les arrangements que je lui ai proposés ?

— Sans doute !

— C'est d'une grande importance.

Carmen répliqua :

— Comment voulez-vous, Firmin, qu'en si peu de temps, Hélène ait pu s'entre-tendre de toutes ces affaires avec la com-tesse ?... Evidemment, elle accepte ce que vous réclamez d'elle.

Saint-Hyrieix n'insista plus.

Sans transition, il revint à son pro-gramme de gouvernement.

Il s'était levé et marchait en gesti-culant, arrondissant les périodes, faisant un sort à chaque couplet patriotique et mettant bien en relief les réformes admi-nistratives qu'il se proposait d'accom-plir ; il s'arrêta net en face de M^{me} de Kerlor.

Hélène crut que le supplice de son interrogatoire allait recommencer.

Carmen s'écria précipitamment :

— Mon cher ami, notre sœur est très fatiguée... Nous-mêmes, nous avons bien des choses à faire... Voulez-vous nous permettre de nous retirer ?

— Volontiers, répondit-il très courtoi-sement.

Hélène respira.

Elle embrassa Carmen, serra la main de Saint-Hyrieix et rentra chez elle.

Brisée par les fatigues et les émotions des deux jours qu'elle venait de passer, la jeune femme embrassa tendrement son fils, fit faire comme de coutume à Fanfan sa prière devant elle, puis se mit au lit.

Elle tomba vite dans le plus profond sommeil.

Dans la chambre de Carmen, les choses ne se passaient pas ainsi.

De l'autre côté du cabinet de toilette, qui la séparait de son mari, elle enten-dait celui-ci, debout encore, aller et venir.

Elle percevait le craquement des fau-teuils et de la chaise longue sur laquelle il se laissait tomber, puis sa promenade reprenait : très agitée. Que faisait-il ? Pourquoi ne se couchait-il pas ? Etu-diait-il encore son discours ou réfléchis-sait-il à la façon singulière dont Hélène lui avait répondu ?

Carmen s'irrita contre elle-même ; au

moment où son salut ne laissait plus l'ombre d'un doute, allait-elle se mettre à trembler, elle qui s'était conduite si intérieurement quand le danger pesait si terriblement sur sa tête ?

Un soupir désolé s'échappa de sa poitrine. Il lui restait un douloureux devoir à accomplir : effacer toutes les traces de ce passé coupable...

Coupable, oui ! mais que le bonheur idéal avait illuminé aux heures les plus sombres. Carmen, qui songeait douloureusement, enfoncée dans un grand fauteuil, se leva sans bruit, et vite elle tira le verrou de sa porte, afin de ne point être surprise ; puis elle prit un petit coffret précieusement enfoncé dans le tiroir secret d'un meuble.

Brusquement, dans un élan de désespoir, et en pleurant tout bas pour ne pas être entendue de son mari, étouffant dans son mouchoir les sanglots qui lui déchiraient le cœur, elle arracha, un à un, tous ces chers souvenirs, conservés si précieusement jusque-là.

Au feu ! au feu !... tous ces chiffons de papiers qui constituaient son plus précieux trésor et qui ne lui rappelaient plus aujourd'hui que les degrés de son calvaire. Et le cœur de la pauvre femme se tordait, en regardant la flamme dévorer avidement la plus poignante histoire de sa vie.

Ah ! le douloureux, le terrible sacrifice...

Presque un suicide.

Où !... l'honneur de la famille serait sauve !

Mais que ferait désormais Carmen, liée à ce mari que jamais elle n'avait aimé ?

— Ce Saint-Hyrieix ! murmura-t-elle, en n'étant plus maîtresse de comprimer sa révolte, il est heureux, lui !... Il ne se doute pas de mon désespoir !... Son ambition est satisfaite !... Il estime que tout sur la terre n'est créé que pour concourir à sa félicité.

Carmen se trompait. Si, au moment où toutes ces idées tourbillonnaient dans son cerveau, elle avait pu voir son mari, M^{me} de Saint-Hyrieix eût été frappée de stupeur et un sentiment de pitié aurait certainement envahi son cœur.

CHAPITRE XVI

LA VENGEANCE DE PÉLAGIE

Firmin était rentré chez lui sans l'ombre d'un souci.

Depuis qu'il était nommé gouverneur de la Guyane, il marchait et respirait dans une sorte d'empyrée. Il se sentait presque devenu un demi-dieu.

La devise de Fouquet était devenue la sienne

« Jusqu'ou ne monterai-je pas ? » se demandait-il dans sa prodigieuse infatuation.

Il se reprochait un peu d'avoir montré autrefois une certaine impatience et douté de son étoile.

Est-ce que le vrai mérite ne triomphe pas toujours ?

Avait-il mis tant d'années que cela à franchir tous ses postes ?

Hélas, trop respectueux de la hiérarchie pour ne pas reconnaître ses torts envers les hautes personnalités qu'il avait accusées d'injustice, Firmin de Saint-Hyrieix, tout en étant devenu le plus grand homme d'Etat des temps modernes, avait bien été forcé de débiter comme simple attaché au ministère des affaires étrangères.

Puis il avait été secrétaire, chargé d'affaires, rédacteur au cabinet, conseiller d'ambassade...

C'était la filière sacro-sainte. Quelques intrigants, à la faveur des moments troublés, avaient pu usurper un poste élevé, ils ne restaient que des intrus dans la carrière.

Saint-Hyrieix, lui, gardait le prestige de la tradition.

Quand il se serait illustré à la Guyane et qu'il pourrait confier à un successeur les développements de son œuvre, Saint-Hyrieix se ferait nommer ambassadeur.

La table de Firmin était encore encombrée de paperasses ; il s'était promis d'achever leur classement avant de se coucher. La besogne paraissait assez longue, mais il l'accomplirait avec son délicieux épanouissement de diplomate triturant les « instruments nécessaires ».

Il s'assit donc dans son fauteuil armorié et allongea majestueusement la main pour saisir un dossier.

Ses yeux se portèrent immédiatement sur une lettre placée bien en évidence, accotée contre l'encrier monumental de bronze ciselé.

Ce qui surprit tout d'abord Saint-Hyrieix, ce fut de voir qu'on s'était servi de son papier et qu'il ne reconnaissait pas l'écriture.

Qui donc s'était permis la familiarité qui commença par froisser le vétilleux diplomate ?

Il décacheta l'enveloppe à son chiffre, et en tira un rectangle de bristol bleuté, toujours armorié de la même façon.

Il eut un geste outré.

Quelqu'un de moins formaliste que Firmin se serait offusqué de la même façon.

Saint-Hyrieix devint blême, il venait de lire :

« Un ami inconnu, indigné du scandale que, suivant la coutume, vous êtes encore seul à ignorer, vous prévient que M^{me} de Saint-Hyrieix se rend fréquemment au bureau de poste de la Bourse,

pour y chercher sa correspondance privée poste restante. »

C'était caligraphié avec la plus tranquille netteté.

Firmin eut immédiatement la répulsion de tout homme de cœur devant une dénonciation anonyme, mais il eut aussi, comme tout homme averti dans ces conditions, l'effroyable prescience des faits devant lesquels il était resté jusqu'ici aveuglé.

Pélagie Crépin, après sa sortie orageuse du petit salon où elle comptait surprendre Carmen et Hélène, et où elle n'avait réussi qu'à se faire surprendre elle-même dans une attitude humblement louché, Pélagie s'était rendue rue de Chazelles.

Elle entra en coup de vent dans l'antichambre du sculpteur.

— Madame Vernier est là, demanda-t-elle.

— Non ! lui fut-il répondu.

— Rentrera-t-elle bientôt ?

— On n'en sait rien.

Pélagie se mit dans une colère blanche, cette fureur des dévotes qui ne s'exprime que par des lèvres atrocement crispées et des yeux roulant, furibonds, dans leurs orbites.

La veuve Crépin, tout en revenant au Parc-des-Princes, où elle devait faire sa malle, ruminait ses projets de vengeance. Tant pis ! Puisque M^{me} Vernier n'était pas là, elle se passerait de sa complice.

Dans la mesure de ses petits moyens, elle aussi avait acquis une certitude ; il aurait mieux valu que des preuves flagrantes lui donnassent plus de valeur ; mais, puisque les événements se précipitaient, Pélagie se servirait de la seule arme qu'elle eût à sa disposition.

Elle se dirigea vers le bureau de Saint-Hyrieix. Il n'était pas là.

Pélagie prit du papier à lettre, déguisa son écriture en s'appliquant et rédigea les quelques lignes que Firmin devait lire.

Saint-Hyrieix relut dix fois ces lignes qui affirmaient si brutalement la trahison de Carmen.

Il passa par toutes les alternatives de doute et de conviction, ne voulant pas croire que cette jeune fille, qu'il avait épousée pauvre, pût être capable d'une pareille trahison ; puis, se rappelant une foule de détails auxquels il n'avait alors attaché aucune importance, il se disait que l'avis anonyme ne mentait pas.

Qui donc était le complice de Carmen ?

Assis devant son bureau, la tête dans ses mains, il ne pouvait détacher ses yeux du fatal papier.

Il l'examinait toujours, comme s'il s'agissait d'un document chiffré qu'il ne pouvait parvenir à traduire.

Une lueur pâle, indiquant l'approche de l'aube, commençait à blanchir l'horizon.

Saint-Hyrieix n'avait pris aucun repos. Une chose achevait d'accabler Firmin.

Il se rappelait maintenant, avec une étonnante fidélité de mémoire, les allusions venimeuses de M^{me} Vernier.

Pourtant, ce n'était pas Mariana qui lui avait écrit.

Est-ce que, réellement, Saint-Hyrieix, suivant les termes de l'immonde billet anonyme, était seul à ne pas être renseigné ?

La lettre le disait crûment : personne n'ignorait le scandale.

Pour que Saint-Hyrieix eût trouvé ce papier sur son bureau, ne fallait-il pas que quelqu'un de la maison fût au courant des faits ?

Les valets riaient de lui !... Les maîtres aussi !

Firmin fut incapable de se contenir plus longtemps ; il eut une explosion de fureur.

Ses yeux, au regard généralement sans expression, étincelaient de colère ; des projets inexorables roulaient dans son cerveau ; il châtierait sans pitié les coupables.

Saint-Hyrieix changea de vêtements sans appeler son valet de chambre. Il défit les draps de son lit. On ne devait pas savoir qu'il ne s'était pas couché.

Il revint dans son cabinet et s'efforça de faire trêve à ses lancinantes préoccupations en reprenant le classement de ses documents, ce classement qu'il s'était flatté de terminer la veille !

A dix heures, il descendit chez sa femme.

Devenu très maître de soi, Saint-Hyrieix n'eut aucun tressaillement en embrassant Carmen ; mais si celle-ci l'avait regardé, elle n'aurait pu s'empêcher de remarquer la pâleur étrange de son mari.

Il s'aperçut tout de suite qu'elle était déjà habillée, en toilette de ville.

— Vous sortez ? dit-il tranquillement, pendant qu'une effroyable transe le poignait au cœur.

— Oui, répondit-elle avec un léger tressaillement.

— Eh bien ! reprit-il, très prévenant, voulez-vous faire route avec moi ?

Carmen eut une imperceptible contraction des lèvres, mais elle répliqua en souriant :

— Certainement.

Saint-Hyrieix avait donné l'ordre d'atteler le coupé.

— Je vais au ministère, expliqua-t-il... Je vous conduirai où vous voudrez.

— J'ai oublié de faire des recommandations à ma modiste, reprit Carmen... Vous comprenez, mon ami, que je tiens à révolutionner la Guyane, puisque vous m'y avez autorisée.

— C'est convenu... Alors, vous allez...

— Mais... rue Royale.

— Ah oui ! c'est vrai.

Saint-Hyrieix, en contemplant sa femme à la dérobée, se demandait s'il n'avait pas été en proie à un cauchemar. Carmen ! sa chère Carmen, qui lui devait tout, aurait failli à ses devoirs d'épouse !

La voiture franchit la barrière ; Carmen regardait tout avec une sorte d'avidité enfantine, les hommes, les maisons, les boutiques mêmes.

On eût dit que jamais elle n'avait entrevu ces fugitives scènes parisiennes, si variées, si amusantes, si suggestives.

Saint-Hyrieix, d'autant plus grave que ses idées étaient redevenues riantes et couleur de rose, avait pris sur ses genoux une immense serviette de maroquin bourrée de papiers. Depuis Boulogne, il feuilletait avec acharnement ses dossiers, semblant absorbé dans les études de ses affaires arides, et ne répondant guère que par des monosyllabes à la voix de sa compagne.

— Voyons ! voyons ! se disait-il, comme si, derechef, il prenait en pitié son affligeante crédulité, voyons, Saint-Hyrieix, c'est inouï !... Est-ce que ta femme pourrait ainsi sourire et babiller si elle était criminelle ?...

M^{me} de Saint-Hyrieix s'écria soudain :

— Serez-vous rentré pour déjeuner ?

— Je le pense... Et vous, chère amie ?

— Moi !... Je n'ai que ma modiste à voir... Ensuite ?... C'est tout !

— Je vais vous attendre.

Carmen eut une contraction des sourcils.

— Non ! fit-elle vivement, comme si elle se rappelait un oubli, non !... Ne m'attendez pas... Il faut que je passe place de la Bourse acheter chez Susse une grosse provision de papier à lettres, des plumes, de la cire...

Elle ajouta gaiement :

— Enfin, tout ce qu'il faut pour écrire.

Saint-Hyrieix retrouva tout à coup ses plus affreuses anxiétés. Il courba la tête avec accablement.

Maintenant, le malheureux ne se croyait même plus le droit de douter. Il se dit :

— Elle va place de la Bourse !... Une dernière lettre... Un dernier rendez-vous, peut-être !... Alors c'est vrai !... La lettre avait raison... Cette femme a foulé aux pieds les choses les plus saintes, les plus sacrées... Mon déshonneur est public !... Mon déshonneur et mon ridicule !... Et seul le sang efface le déshonneur et lave le ridicule !... Je saurai la vérité, j'aurai la preuve, quoi qu'il arrive.

Il fallut à Saint-Hyrieix un incroyable empire sur soi-même pour ne pas éclater ; mais il y parvint en pensant qu'il n'avait plus que quelques secondes à se contraindre.

Le coupé s'arrêta rue Royale, à l'adresse indiquée. Carmen descendit, légère, gracieuse, élégante, après avoir serré la main de son mari.

Firmin balbutia :

— Je vous laisse la voiture.

— Pas du tout, répliqua M^{me} de Saint-Hyrieix, vous en avez besoin pour vous rendre au ministère... Je me reproche déjà de vous avoir retardé... Ne vous occupez pas de moi, je prendrai un fiacre.

Elle fit quelques pas et se retourna, adressant encore un petit salut de la main à son mari, qui la regardait par la lucarne du fond, pendant que la voiture tournait pour enfiler le pont de la Concorde.

CHAPITRE XVII

LA LETTRE

Carmen chercha des yeux une voiture ; il n'en passait aucune qui fût libre.

Le temps étant très sec, la jeune femme résolut d'aller à pied à la Bourse.

Elle remonta la rue Royale, tourna au coin de la rue Vivienne.

Carmen marchait très lentement, jetant un coup d'œil à droite et à gauche, moins pour regarder le spectacle de la rue que pour chasser les craintes qui venaient subitement de l'envahir, sans motif, pensait-elle.

Ah ! c'est que pour la dernière fois elle faisait cette périlleuse excursion.

Bientôt il ne resterait aucune preuve écrite de sa liaison avec Robert d'Alboize.

Mais la preuve vivante ne subsisterait-elle pas, Marcelle !

M^{me} de Saint-Hyrieix voulut réagir contre ses idées désolantes.

Elle hâta le pas.

Elle était arrivée place de la Bourse.

Elle vit le bureau de poste, et son cœur se mit à battre violemment.

Dans une minute, elle allait se trouver en possession des lettres écrites à l'homme à qui elle s'était éperdument donnée.

Elle entra dans le bureau de poste.

Il y avait deux hommes devant elle, au guichet : elle dut attendre, ressentant ce malaise que connaissent toutes les femmes dans le même cas, qui espèrent toujours que l'employé leur remettra ce qu'elles viennent chercher, sans qu'elles soient remarquées de personne autre que de ce fonctionnaire généralement discret dans ses fonctions.

Sortir du bureau aussi furtivement



La Limace prit Fanfan et s'enfuit en courant.

qu'on y est entré, c'est le rêve.

Enfin, Carmen put s'approcher.

— Avez-vous des lettres à ce nom ? demanda-t-elle, suivant la formule traditionnelle, et en tendant du bout de ses doigts finement gantés une enveloppe précédente.

— Voilà ! fit l'employé, après avoir parcouru les lettres prises dans le casier.

Il vérifia, compara la lettre qu'il tenait à l'enveloppe exigée par les règlements et tendit le tout à la jolie destinataire.

Carmen eut un cri d'anxiété en saisissant d'une main fébrile la lettre qu'il venait de lui remettre et en l'enfouissant dans sa poche, sans oser la décaucher tout de suite.

Elle se disait, toute tremblante :

— A-t-il changé d'avis ?... Pourtant, Hélène m'a bien dit... Mon Dieu ! Qu'a-t-il pu se produire ?... Robert est incapable de revenir sur une parole donnée... Qu'est-il arrivé ?... Une seule lettre ?... Quand il devrait m'envoyer la liasse entière... Mais c'était promis, juré... Pour mettre fin à l'insistance, aux prières, aux supplications d'Hélène, il l'aurait donc trompée ? Non, je ne puis admettre cela de la part de Robert.

Carmen restait immobile, interdite, frissonnante.

Elle voulut sortir du bureau...

En se retournant, elle manqua de défaillir. Dans le cadre de la porte grande ouverte, M. de Saint-Hyrieix, très pâle, apparaissait, se dressant de toute sa hauteur, fixant sur sa femme un regard terrible.

— Perdue ! pensa Carmen qui eut une sensation d'écrasement ; mais l'imminence du danger réveilla bientôt chez elle l'intrépidité des Kerlor.

— Vous ici ! murmura-t-elle, d'une voix qu'elle cherchait vainement à affermir.

Firmin recula d'un pas pour permettre à Carmen de franchir le seuil du bureau. Quand sa femme fut auprès de lui, Saint-Hyrieix lui dit tout bas, froidement, mais avec un halètement de rage contenue :

— Donnez-moi cette lettre.

Carmen se raidit.

— Donnez vite... J'ai vu l'employé vous la remettre... Donnez donc !... Il est inutile de faire du scandale ici.

La pauvre femme restait muette, sa gorge contractée ne pouvait plus émettre un son !

Firmin l'avait saisie par le bras, et ses doigts la serraient comme les dents d'une tenaille. Il continua, exagérant encore son calme effrayant :

— Vous avez entendu... Je veux cette lettre.

M^{me} de Saint-Hyrieix émit :

— Vous me faites mal, Monsieur.

Saint-Hyrieix renrit encore plus bas, avec une écume aux lèvres :

— Je veux cette lettre !

Carmen, moins affolée, balbutia :

— Mais que dites-vous donc ?... Que prétendez-vous ?

— Cette lettre !... Cette lettre de votre amant.

— De mon amant !

Carmen se crut définitivement perdue. Elle tenait convulsivement entre ses doigts l'enveloppe fatale.

Que renfermait cette lettre ?

Carmen l'ignorait ; mais, si elle la livrait à son mari, n'était-ce pas un arrêt de mort ? Soudain, elle se ressaisit.

Elle avait oublié une chose essentielle.

Comment négligea-t-elle l'expédient qui lui avait été suggéré autrefois, alors qu'elle voulait prévoir les plus redoutables éventualités ?

Mais pourtant, qu'allait-elle faire ?

Dans sa fièvre, dans sa folie, elle n'avait pas le temps d'envisager les suites de son action, qui ne pouvaient d'ailleurs lui apparaître. Le salut ! c'était le salut ! Et elle n'avait qu'un moyen.

Elle s'en saisit en quelque sorte machinalement, comme dans une chute, au fond d'un précipice, on se raccroche instinctivement à n'importe quelle branche.

Saint-Hyrieix répétait obstinément, stupidement, sans se lasser, mais prêt à un éclat violent :

— Allons, Madame ! j'ai assez attendu... Cette lettre ?

Carmen parvint à articuler assez nettement :

— Mais vous êtes insensé !

— Madame !

— Cette lettre n'est pas à moi.

— Comment !

— Elle n'est même pas pour moi.

— Je la veux, fit-il, avec la dernière véhémence.

M^{me} de Saint-Hyrieix la tira de sa poche.

— Tenez ! dit-elle, voyez à quel point vous vous égarez.

Carmen n'aurait pas voulu lâcher le papier ; mais Firmin le lui arracha féroce-ment.

— Lisez l'adresse, fit la jeune femme, se soutenant à peine.

Les yeux du diplomate se dilatèrent ; leur flamme sinistre s'éteignit ; ses traits affreusement contractés ne reflétaient plus qu'une indicible expression d'étonnement. Il venait de lire la suscription :

MADAME HÉLÈNE DE KERLOR,

Poste restante,

PARIS
(Bourse).

Firmin eut un geste de stupéfaction.

— Vous voyez bien, poursuivit Carmen, que j'avais raison de vous résister.

— Mais...

— Je ne pouvais pas vous remettre ce qui ne m'appartient pas.

— Hélène!... Hélène de Kerlor!... La femme de Georges!... balbutia Saint-Hyrieix, abasourdi.

Il tenait la lettre d'une main crispée, si tremblante que les caractères dansaient devant ses yeux.

Carmen fixait sur lui un regard avide. Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre, pâles, muets, immobiles; elle se demandant si elle était sauvée; lui, n'osant pas encore espérer que sa femme était innocente.

Carmen, terrifiée par le crime que la fatalité, l'instinct animal de la conservation lui avaient fait commettre; Saint-Hyrieix frappé de stupeur, presque d'épouvante!

Carmen comprit ce qui se passait dans le cerveau de son mari. Elle s'écria:

— Mais que semblez-vous donc croire de notre belle-sœur?

— Je crois... Je crois...

Elle l'interrompit:

— Ce n'est pas la première fois qu'elle m'envoie ainsi chercher des lettres pour elle, quand elle ne peut pas venir elle-même...

— Alors, pensa Firmin le dénonciateur s'était trompé... Il ne s'agissait pas de Carmen, mais d'Hélène... Oui, c'est vrai, une confusion était possible...

M^{me} de Saint-Hyrieix poursuivit:

— Il s'agit, je crois, car je ne me suis permis aucune question, il s'agit d'un acte de charité, d'une misère honteuse qu'elle secourt et qu'elle ne veut pas qu'on connaisse.

A un éclair de sensibilité qu'elle vit traverser la prunelle de son mari, Carmen comprit qu'elle sortait victorieuse de l'épreuve.

En effet, Firmin paraissait convaincu de l'innanité de ses soupçons. L'infâme billet anonyme mentait en ce qui concernait Carmen. Il mentait encore touchant Hélène. L'affreux échafaudage de trahison s'écroulait. Non seulement Carmen n'avait pas failli, mais la femme de Georges restait inattaquable.

Quoi qu'il en fût, sans bien approfondir l'étrange impression qu'il subissait, tout en reconnaissant que sa femme semblait être restée digne de lui, Firmin répondit avec une intonation ambiguë, qui coupa court à la délirante satisfaction de sa femme:

— Eh bien! ma chère amie, puisque cette lettre est pour votre belle-sœur... je la lui remettrai moi-même.

Il la remplaça dans son portefeuille.

— Voulez-vous que nous rentrions? fit-il, retrouvant son ton dégagé.

Carmen ne pouvait pas, ne voulait pas insister.

Cependant, quand ils arrivèrent à l'hôtel, M^{me} de Saint-Hyrieix s'écria:

— J'espère que vous expliquerez à Hélène comment cette lettre est tombée entre vos mains.

— Je vous le promets, répondit Firmin... Je lui ferai ma confession complète... Je le dois... Puis, nous ne parlerons plus jamais de cet incident.

A peine Saint-Hyrieix était-il rentré qu'on lui annonçait que M. d'Orbessan, un attaché du ministère des Affaires étrangères, venait d'arriver et l'attendait.

Firmin s'empressa de recevoir son collègue.

Carmen se rendit chez Hélène.

— Eh bien! tu as tes lettres? interrogea la comtesse de Kerlor.

— Il n'y en avait qu'une, répondit Carmen d'une voix fébrile.

— Comment se fait-il?... Que dit cette lettres?

Carmen répliqua avec un geste convulsif:

— Je ne sais pas... C'est mon mari qui l'a.

Hélène regarda sa belle-sœur, comme si celle-ci venait d'être tout à coup frappée de folie.

D'une voix saccadée, la pauvre Carmen raconta rapidement ce qui s'était passé:

— Mon Dieu! s'écria Hélène en joignant les mains, atterrée, mais tu es perdue... J'avais bien remarqué la contrainte que ton mari s'imposait ce matin... Mon Dieu!

— Firmin n'a pas ouvert la lettre, répliqua Carmen.

— Comment?... Qu'as-tu pu lui répondre?... Ce que je sais me glace le cœur... Ce que je ne sais pas m'épouvante plus encore!

— Calme-toi, ma chérie...

— Tu espérerais...

— Tu vas comprendre... J'ai un aveu à te faire, ma tendre Hélène... Un aveu bien pénible... bien honteux.

— Un aveu! répéta M^{me} de Kerlor avec une douloureuse stupéfaction. Il te reste quelque chose à m'apprendre? Ne sais-tu pas que mon dévouement est sans limites?

— Eh bien! fit Carmen en baissant les yeux, comme si, malgré les encouragements d'Hélène, elle craignait des reproches aussi sévères que justifiés, tu vas tout savoir... J'ai eu le tort, par un surcroît de précaution, que l'événement d'aujourd'hui justifie d'ailleurs... j'ai commis la faute de consentir à ce que monsieur d'Alboize m'adressât ses lettres poste restante...

Carmen s'arrêta, émue au delà de toute expression.

— Achève donc! s'écria Hélène, les lèvres blanches.

Carmen le fit dans un souffle:

— A ton nom!

— A mon nom! répéta la comtesse de

Kerlor, qui ne put réprimer un mouvement d'indignation.

— Oui.

— Tu te faisais adresser à mon nom les lettres de ton amant !

— Grâce !

— Tu risquais ma réputation, mon honneur, pour déguiser ta faute ?

— Pardonne-moi ! proféra Carmen, meurtrie.

Hélène ajouta, encore plus animée :

— De sorte qu'aujourd'hui, monsieur de Saint-Hyrieix, en saisissant entre tes mains cette lettre qui m'est adressée, est libre de croire que...

— Pitié ! Hélène...

— Cette fois, je ne suis plus seul en cause... C'est le nom de Georges que tu as...

— Non... j'ai fourni une explication à Saint-Hyrieix, et il l'a acceptée sans la moindre réflexion équivoque... Je lui ai dit que tu secourais un pauvre honteux... et que tu voulais que tout le monde l'ignorât, sauf moi... Firmin, loin de te mépriser, ne t'en estime et ne t'en respecte que davantage.

— Un mensonge de plus ! fit douloureusement Hélène.

— Que veux-tu ? c'était le seul moyen de salut.

— Mais cette lettre, reprit Hélène, toujours très agitée, qu'en veut faire Saint-Hyrieix ?

— Tu la remettre.

— Comment, si mesurés que soient ses termes, réussirait-il à me faire accepter sa scabreuse intervention ?

— Il m'a prévenue... C'est lui qui s'accusera... Il implorera ta générosité... Il te dira que la jalousie l'avait égaré.

La conscience si droite et si austère de Mme de Kerlor ne put maîtriser un dernier cri de réprobation.

— Ah ! Carmen... Quelle honte !...

Mme de Saint-Hyrieix s'écria, avec un accent déchirant :

— Sois généreuse et charitable jusqu'au bout... On n'a pas le droit de retirer sa compassion à une infortunée que l'on n'aurait sauvée que pour la perdre irrémédiablement... Ne suis-je pas assez malheureuse ? N'ai-je pas renoncé à l'homme que j'adore plus que tout au monde ?... N'ai-je pas délaissé, abandonné ma fille, la chair de ma chair, pour aller vivre au loin avec ce mari qui ne mérite pas d'être aimé... Mon sacrifice n'est-il pas assez cruel, mes tortures assez complètes, mon expiation assez sévère ?...

Les larmes baignaient les yeux d'Hélène ; elle ne pouvait résister à de telles souffrances ; sa mansuétude divine repaît tout entière.

— Pardon ! ma pauvre enfant, dit-elle ; je me suis montrée injuste... Oui, tu expies d'une façon implacable une faute qui n'est pas sans excuse... Je te pardonne, je t'aime et je te plains de toute mon âme... Celles à qui, comme à moi, la

vertu a été facile, doivent aux autres l'indulgence et le pardon.

— Ah ! ma sœur ! ma chère Hélène ! sanglota Carmen en se précipitant dans les bras de Mme de Kerlor... Je savais bien que tu m'accorderais la dernière absolution...

Au moment précis où Firmin réparaisait devant les deux femmes, le bruit d'une voiture, qui s'arrêtait à la porte de l'hôtel, se fit entendre et un brusque autant que vigoureux coup de cloche retentit. Saint-Hyrieix s'écria :

— Nous prenons le train ce soir... Demain nous nous embarquons à Marseille.

Hélène et Carmen restèrent un moment interdites. Elles avaient beau s'attendre à la nouvelle ; la perspective de ne plus se voir que pendant quelques heures leur étrennait le cœur. Firmin reprit :

— Il ne faut pas que cela nous empêche de déjeuner... Allons !... A table !... C'est le dernier repas que nous prendrons en commun d'ici à longtemps.

Il prit la main d'Hélène.

— Ma chère belle-sœur, dit-il, efforcez-vous de bannir toute tristesse... Je vous en supplie.

Annette Kerjean, la nourrice, arrivait avec Fanfan.

Soudain, Alain entra, très pâle, mais le visage rayonnant d'une joie extraordinaire :

— Madame, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par l'émotion, c'est Monsieur... monsieur le comte...

Hélène eut un frémissement : ses mains s'appuyèrent sur son cœur qui battait à coups redoublés. Tout à coup, dans l'entre-bâillement de la porte, Georges parut :

— Toi !...

— Vous !...

Des baisers affolés, des cris de surprise, des interjections délirantes. Les bras étrennaient les poitrines... Les lèvres se joignent... Les mains se serrent...

Tous les yeux sont obscurcis par les pleurs... Toutes les voix sont mouillées de larmes. Georges de Kerlor resplendissait de bonheur. Il revenait en superbe santé.

Georges tenait maintenant le petit Jean embrassé et le contemplait avec un ravissement surhumain. Puis il eut un regard empreint d'une félicité suprême à l'adresse de sa compagne, de la mère de son fils :

Il s'écria :

— Hélène !... chère femme !... Eh quoi ! tu pleures !

En effet, les larmes de Mme de Kerlor ruisselaient.

Elle murmura d'une voix pénétrante, aux sonorités voilées par la violence du saisissement qu'elle venait d'éprouver :

— C'est la joie... mais une joie si inattendue... si vive... qu'elle va jusqu'à une sorte de souffrance, et que je puis à

peine parler, pour te dire combien je suis heureuse.

Georges répondit de toute son âme :

— Tu n'as pas besoin de parler, mon Hélène ! Tes yeux disent ce que tu ne peux exprimer... et tes baisers sont des paroles.

Saint-Hyrieix, en sa qualité de diplomate, voulut montrer, après avoir payé son tribut à l'effusion générale, qu'il était le plus vite rasséréiné.

Il s'écria :

— Mais, mon cher Georges, pourquoi ne nous avoir pas prévenus de votre arrivée ?

— Parce que, répondit Kerlor, je l'avais déjà une fois annoncée à tort et que je me refusais à vous infliger une nouvelle déception... J'ai préféré vous causer une surprise.

— Vous pouvez vous vanter d'y avoir réussi.

Kerlor reprit, avec la plus vive sollicitude :

— Et ma mère ?

Saint-Hyrieix répondit, très empressé :
— Elle va bien... Du reste, vous allez en avoir des nouvelles toutes fraîches : Hélène arrive de Bretagne.

Georges s'adressa à sa femme :

— Comment as-tu trouvé notre maman ?... Parle vite... J'ai hâte de savoir.

Hélène ferma les yeux à demi ; un brusque chagrin la poignait au milieu de la félicité enivrante à laquelle elle s'abandonnait. Un froid mortel l'envahissait.

Elle avait oublié ses angoisses ; et voilà qu'elles reparaissaient, plus terribles, plus menaçantes que jamais.

Saint-Hyrieix, d'ailleurs, lui permit de respirer un peu, car il expliqua à Georges dans quelles conditions de particulière rapidité le voyage de sa belle-sœur s'était effectué.

Il parla en outre de la procuration qu'il avait confiée à Hélène et que la comtesse douairière avait bien voulu accepter.

Ces détails d'affaires furent écoutés distraitement par le comte.

Sa mère se portait bien, c'était tout ce qu'il désirait savoir, en attendant le bonheur de l'embrasser, ce qui aurait lieu dans quelques jours. Il dit :

— Tout s'est arrangé à Médélia, précisément au moment où je maudissais les lenteurs apportées à la réorganisation de l'entreprise... J'ai pu m'octroyer un congé.

— Eh bien ! mon cher Kerlor, répliqua Saint-Hyrieix, vous ne vous doutez pas que, si vous aviez tardé un peu plus, nous n'aurions pas eu le plaisir, Carmen et moi, de vous embrasser.

— Pourquoi ?

— Parce que nous partons ce soir pour la Guyane.

— Comment ! fit Georges, stupéfait, et dont le cœur se serra instinctivement... Vous partez ?

— Je dois vous dire que je viens d'être nommé gouverneur de la colonie.

Georges félicita chaudement son beau-frère, tout en regrettant que les minutes qui lui restaient à sentir auprès de lui sa sœur et le mari de celle-ci fussent aussi parcimonieusement comptées.

Il reprit :

— C'est un poste superbe... Nous allons être séparés de nouveau, à peine réunis ; mais il n'en faut accuser que notre destinée de voyageurs... Au moins vous pourrez emmener votre femme sur le paquebot, vous... Cela m'était défendu, à moi.

Sa main droite enserra la taille d'Hélène, tandis que la gauche caressait le cou de Fanfan, et il ajouta :

— Si je suis forcé de retourner au Mexique, ce qui n'est nullement prouvé, je ne serai plus seul... J'ai un asile à offrir à ma femme et à mon fils, après avoir reconstitué leur patrimoine.

Hélène soupira :

— Que de peines, que d'efforts, que de dangers, mon Georges !

Les journées de départ passent rapidement. Pourtant, il faut croire qu'au gré de Carmen les minutes ne s'envolaient pas aussi vivement qu'elle l'eût désiré, car plus d'une fois, elle s'était approchée de sa belle-sœur et lui avait demandé anxieusement :

— Eh bien ?

Hélène répondait :

— Firmin ne m'a encore parlé de rien.

M^{me} de Saint-Hyrieix s'était dit :

— Serait-il possible que, au milieu de tous ces événements, il eût oublié cette lettre ?... Si cela était, je saurais bien la lui reprendre, dès que nous aurions quitté Paris.

Enfin, le valet de chambre entra pour annoncer que l'omnibus du chemin de fer venait d'emmener les domestiques avec les derniers colis, et que le landau, qui devait conduire à la gare les deux ménages, était attelé.

Quand Firmin, en costume de voyageur sortit de sa chambre et se dirigea vers Hélène, les deux belles-sœurs échangèrent un regard.

— Georges ! fit Carmen pour détourner l'attention de son frère, aide-moi donc à porter mon sac, je ne peux pas y arriver.

M^{me} de Saint-Hyrieix, la gorge serrée, ne respirait plus.

Son mari allait-il remettre la lettre de Robert devant Georges ?

Était-ce pour cela que Firmin n'avait plus soufflé mot de l'incident ?

Saint-Hyrieix dit à Hélène, d'une voix très tranquille :

— Ah ! ma chère belle-sœur, j'ai une restitution à vous faire.

M^{me} de Kerlor murmura :

— Cette lettre... Ah ! oui, je sais...

— Vous savez...

— Eh bien, oui, poursuivit Hélène, plus

bas encore, cette lettre que Carmen a bien voulu aller prendre pour moi.

— Je vous dois des excuses, poursuivit Firmin... Je vous les exprime bien sincèrement... Je n'avais pas le droit de pénétrer les secrets de votre bon cœur...

Hélène avança la main. Saint-Hyrieix se crut obligé de continuer :

— J'aurais voulu, pour me faire pardonner, vous avouer une petite faiblesse de ma part ; mais je n'en ai plus le temps... J'aurais terminé en vous priant de m'associer à votre bienfaisance... Bien que Carmen m'ait démontré justement que votre délicatesse ne me permettrait pas d'indiscrètes investigations, je tiens beaucoup à participer à votre bonne œuvre.

— Tiens ! fit Kerlor, relevant machinalement la tête, et apercevant la lettre qui passait précisément à ce moment des mains de Saint-Hyrieix à celles d'Hélène, c'est vous, Firmin, qui passez des billets doux à ma femme.

Hélène, à son tour, retint son souffle, mais Carmen respira : la lettre de Robert n'était plus entre les mains de Saint-Hyrieix.

Georges prononça curieusement et avec une pointe de gaieté :

— Qu'est-ce que c'est que ce poulet mystérieux ?

Carmen, tranquille, maintenant que le dernier nuage obscurcissant l'horizon s'était évanoui, repartit avec une inflexion malicieuse :

— Chut !... c'est un secret diplomatique !...

Saint-Hyrieix, qui tenait à répliquer quelque chose, manqua pour une fois d'ingéniosité. Il dit :

— C'est un acte de dévouement que votre femme accomplit... Vous savez bien qu'elle n'aura jamais pour vous de secrets que ceux-là.

Georges eut un sourire exquis et regarda amoureusement Hélène.

— En voiture ! s'écria fébrilement Carmen.

— En route ! reprit Firmin d'un ton très gaillard, se raidissant contre ses dernières impressions.

Les deux voyageurs couvrirent une dernière fois de baisers le petit Jean, qui pleurait silencieusement.

Une fois sur le quai du départ, Carmen eut le temps de dire à Hélène :

— Enfin, tu as la lettre ?

— Oui.

— Je suis sauvée !

— Je vais te la remettre.

— Non !... C'est inutile.

— Tu crois ?

— Il suffirait que Firmin, si affairé qu'il paraît, jetât un regard de notre côté...

— C'est vrai.

— Et puis, qui sait quand je trouverai un moment pour la décaçeter ? Une fois rentrée, lis-la et brûle-la.

— C'est entendu.

— Demain, ou après-demain, dès que tu le pourras, enfin, va chercher la liasse et détruis-la aussi.

— Tu peux y compter.

— Et maintenant, Hélène, au nom de Fanfan, veille sur Marcelle.

— En voiture ! cria l'employé.

Saint-Hyrieix se passa la main sur les yeux et devint soudain très sombre.

— Allons ! dit-il.

— Au revoir, Firmin ! s'écria chaleureusement Georges.

— Au revoir ou adieu ! murmura le diplomate.

— Vous nous reviendrez dans deux ou trois ans.

Saint-Hyrieix ne se serait jamais cru accessible à une telle émotion.

Il se redressa et retrouva un élan de grandiloquence :

— Que voulez-vous, dit-il, je ne pouvais vraiment pas laisser le pouvoir dans l'embarras... On a fait appel à mon dévouement, je me devais au pays !

La portière se referma.

L'énorme masse s'ébranla.

Deux mouchoirs s'agitèrent quelque temps pendant que le train s'éloignait...

Puis, ce fut tout.

— Allons ! dit doucement Georges à sa compagne.

Hélène essuya son visage ruisselant de larmes ; elle s'appuya sur le bras de son mari.

— Que serait-ce, lui dit-elle, si tu n'étais pas revenu !

Georges et Hélène rentrèrent à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Fanfan, malgré les supplications de sa nourrice, avait obstinément refusé de se laisser mettre au lit.

— Je veux revoir papa et maman avant de dormir, s'était-il écrié avec la décision particulière aux Kerlor.

Annette avait dû obéir.

Aussi, quand Fanfan entendit le bruit de la voiture qui rentrait, s'élança-t-il au-devant de ses parents en tendant vers eux ses deux petits bras potelés.

CHAPITRE XVIII

LA DÉPÊCHE

Georges et Hélène se précipitèrent vers Fanfan ; ce fut Georges qui distança sa femme et qui enleva le petit dans ses bras.

— Mon chéri !

— Mon Jean ! fit Hélène, qui le disputait à son père, pendant que celui-ci le couvrait de baisers et de caresses.

— Georges ! supplia Hélène, ne l'accapare pas.

— Je suis en retard de tant de baisers, répliqua Kerlor... Tu l'as eu assez pendant que j'étais là-bas !

Fanfan, sans trancher le différend, répondait à la tendresse de son père par de vives démonstrations de calinerie.

— Comme il est beau, n'est-ce pas ? fit Hélène avec l'admirable et sublime orgueil des mères.

— Et comme il a grandi depuis que je suis parti, ajouta Kerlor.

— Il a l'air bon et fier comme toi, poursuivit la mère... D'ailleurs, n'est-ce pas à toi qu'il ressemble le plus ?

Georges protesta :

— Moi, je trouve qu'il a tes yeux.

— Je te le concède ; mais n'est-ce pas ta bouche, ton front... Je retrouve en lui tes penchants et jusqu'à ta démarche... Oui, notre fils, c'était un peu toi, et pourtant ce n'était pas toi... Des regrets venaient s'ajouter à mes regrets... Fanfan grandissait ; il se transformait doucement ; et j'avais le chagrin de penser que tu n'assistais pas à l'éclosion de cette petite âme, au développement de cet être, si frère encore et déjà si vivace... Tu n'as pas entendu ses premières paroles... Tu n'as pas guidé ses premiers pas... J'ai mal goûté ces félicités, puisque je ne les ai pas goûtées en même temps que toi.

— Va, va, je me rattraperai en vous aimant deux fois plus, lui et toi... Comme il est robuste déjà... On lui donnerait le double de son âge.

Le père et la mère riaient à l'enfant, oubliant tout, à contempler le cher petit être...

— Quelle joie ! prononça Kerlor.

— Ah ! Dieu est bon, et je suis la plus heureuse des femmes, soupira Hélène.

La mère reparut :

— Il est tard, dit-elle doucement. Fanfan a beaucoup joué aujourd'hui, et il a veillé pour attendre notre retour.

Georges s'écria :

— C'est moi qui vais le porter dans son lit blanc.

Kerlor prit doucement Fanfan, dont la petite tête brune oscilla un peu sur l'épaule de son père. Georges et Hélène se rendirent dans la chambre où Annette Kerjean attendait son nourrisson.

Quand l'enfant fut couché, bien bordé dans son lit, après le dernier baiser, Georges et Hélène revinrent dans le salon, où, pendant une heure encore, ils se proposaient d'échanger leurs confidences éperdues, avant de rentrer dans leur chambre. Ils croyaient, depuis qu'ils étaient réunis, vivre dans une sphère céleste où les misères humaines sont ignorées. De temps en temps un silence coupait ces élans éperdus de leur mutuelle passion.

Leur extase n'en était que plus ineffable.

Ils se regardaient sans parler, les yeux dans les yeux, la tête d'Hélène

appuyée doucement sur l'épaule de Georges ; les lèvres près des lèvres, appelant et différant un peu le baiser, pour que la sensation en fût plus intense ; savourant délicieusement leur bonheur enfin.

Puis, les confidences reprenaient leur cours. Tout à coup on frappa discrètement à la porte.

Georges alla ouvrir ; Alain parut, tenant un plateau d'argent sur lequel on voyait une dépêche.

Le serviteur prononça :

— C'est un télégramme qui vient d'arriver pour madame la comtesse de Kerlor.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle, défaillante, après avoir rapidement lu.

Hélène sentait ses jambes se dérober sous elle ; un éblouissement lui monta aux yeux. Elle crut qu'elle allait tomber.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Kerlor bondissant.

— Rien ! rien ! balbutia Hélène, la gorge oppressée, pendant que ses doigts crispaient le papier.

Georges, subitement très alarmé, reprit :

— Mais si... Tu viens de recevoir une mauvaise nouvelle...

— Mon ami...

— Voyons !... Tu es bouleversée...

Il ajouta vivement :

— Donne !

— Ah ! non ! non ! fit Hélène, les pupilles immobiles, extraordinairement dilatées.

Georges s'écria, avec un commencement d'impatience, les traits déjà altérés :

— Comment ! Tu ne veux pas me faire lire cette dépêche ?

Il insista d'une voix entrecoupée :

— Tout de suite... Je veux... Je désire... C'est un chagrin, c'est un malheur... J'ai le droit de le connaître.

Hélène restait accablée.

Georges prononça, d'une voix que l'angoisse rendait déjà méconnaissable :

— J'ai peur de deviner... Cette dépêche vient de Kerlor ?

— Oui, articula Hélène dans un souffle.

— Ma mère ?

La jeune femme balbutia :

— La comtesse est souffrante...

— Mon Dieu !...

— Malade... Une nouvelle crise... Mais ce n'est peut-être pas... Ne t'inquiète pas.

— Qui envoie cette dépêche ? questionna Georges tout frémissant.

— Le docteur La Roche.

— Montre-la-moi.

— Non ! non !... Je t'en supplie. Ne la lis pas.

Kerlor s'écria, dans une explosion de douleur :

— Ma mère est morte !

Hélène sentit que son cœur se tordait en voyant Georges souffrir ainsi ; elle répondit vivement :

— Notre mère est vivante. Elle est malade... Mais il n'y a rien de désespéré.

— Alors, reprit Georges, dont la pâleur augmentait, et dont les yeux reflétaient l'égarément, pourquoi me cacher cette dépêche ?...

— Parce que je veux t'éviter un chagrin... ou plutôt une vive inquiétude.

Il la regarda avec une fixité étrange.

— Ne vois-tu pas que tu la redoubles, cette inquiétude ? Donne... Je le veux ! Et il avança la main.

Hélène fit un pas en arrière, un frisson la secouait.

Elle dit encore :

— Georges... Ecoute... Promets-moi...

L'attitude de Kerlor devint encore plus significative ; les dents serrées, le visage contracté, il avança de nouveau.

Hélène se laissa arracher le papier plutôt qu'elle ne le donna.

Georges lut d'une voix poignante :

« La comtesse très malade depuis trois jours.

« Elle espérait vous voir à Kerlor.

« Etat pire, venez tout de suite.

« LA ROCHE. »

Georges répéta avec une inflexion douloureuse :

— Elle espérait vous voir à Kerlor... Tu n'es donc pas allée à Kerlor ?

Hélène courba la tête.

— Georges !... fit-elle, suppliante.

Kerlor eut une vision atroce.

Mille pensées affreuses se heurtèrent dans son cerveau brûlant et affolé.

Mais ce vertige fut de courte durée ; Kerlor voulut s'imposer le calme.

Il reprit, d'un ton glacial :

— Réponds... Tu n'es pas allée à Kerlor ?

— Non ! fit-elle.

— Si tu refusais de me communiquer cette dépêche, ce n'était pas pour m'éviter une inquiétude ou m'atténuer un chagrin... C'était pour décuiser la vérité.

— Georges ! mon cher Georges !

Il s'attendait à une justification immédiate ; il lui avait semblé qu'un mot, un seul, le rassurerait ; et voici que sa femme restait éberdue. A son tour, il eut un tremblement convulsif, ses yeux flamboyèrent, la contrainte qu'il s'était imposée n'eut d'autre effet que de laisser éclater sa violence. Il s'écria :

— Tu m'as menti ! Ma mère, que tu disais bien portante, se meurt !... Ton voyage, ton séjour auprès d'elle est un mensonge !...

Il cria, s'exaspérant davantage encore :

— Tu as menti ! menti ! menti !... Pourquoi ?

Hélène voulut refouler les sanglots qui lui montaient à la gorge et l'étrouffaient. Ce qu'elle souffrait était horrible.

Elle articula péniblement, d'une voix synopée :

— Si je t'ai menti, c'est bien malgré moi, va.

Il répliqua, avec une sanglante ironie :

— Vraiment ?

Elle le regarda, affolée.

Le Georges qu'elle avait en face d'elle n'avait plus rien de commun avec l'époux adoré. Elle reprit, désolée :

— En te disant que je voulais t'épargner un chagrin, je te jure, Georges, que je ne te mentais pas.

Il eut la cruauté de proférer :

— Oui, il y a des choses qu'on doit cacher, n'est-ce pas, et qu'un mari fait mieux d'ignorer.

La pauvre femme s'attendait à tout, depuis que, dans l'effroyable regard de son mari, elle avait vu luire l'éclair de honte ; mais elle eut un accent de révolte farouche et répliqua :

— Georges !... Tu me soupçonnes !... Tu m'outrages !... Toi !...

Le malheureux eut conscience de son égarément, devant cette éclatante protestation où sa femme avait laissé voir son cœur ulcéré.

Il se maîtrisa par un prodige de volonté, ou du moins, sa violence tourna contre soi-même. Il s'accusa d'avoir vu, en un moment de démençe, une coupable, une parjure, dans cette femme qu'il adorait, la mère de Fanfan !

— Insensé que j'étais, se disait-il, Hélène criminelle !... Comme si c'était possible avec ce front pur, ces yeux limpides, cette âme d'ange !... De quel misérable limon suis-je donc pétri pour qu'une accusation aussi odieuse me soit venue à l'esprit ? Il s'écria :

— Non, non !... je ne veux pas, je ne veux pas te soupçonner, je ne veux pas douter de toi... ce serait trop horrible !

Toute blanche, Hélène attendait qu'il continuât.

Il acheva d'une voix chaleureuse :

— Voyons ! pardonne-moi... je veux te croire, je te croirai, je te crois !

Il avait le front couvert de sueur.

Hélène, dans un grand élan de miséricorde, répondit :

— Oui, oui, crois-moi !... Il faut me croire, mon Georges... Il faut me donner une grande preuve de confiance et d'amour... Il faut me croire aveuglément et ne pas m'interroger...

Elle s'approcha, les bras ouverts, pour lui accorder le pardon qu'il demandait.

Georges eut un mouvement de recul.

— Tu ne veux pas parler ? fit-il d'une voix saccadée.

Elle retrouva son regard lumineux n'avait été plus caressant ; elle prit les mains de Georges et les porta à ses lèvres.

Elle prononça avec une tendresse infinie :

— Il y a cinq ans bientôt, vous m'appelez-vous, mon ami, ce que vous me disiez, dans la grotte des Cormorans, le jour de notre excursion à Kernéach.

« Ne m'avez-vous pas dit : « Comme je serais jaloux si j'épousais une autre femme que vous... » Et n'ai-je pas répondu : « La jalousie, c'est toujours de l'amour... Je veux que mon mari soit jaloux... Cela me prouvera une fois de plus combien il tient à moi. »

Hélène ajouta avec une adorable expression de regret :

— Si j'avais su !...

— C'est vrai, tout cela, murmura Kerlor, redevenant pendant une minute le Georges d'autrefois ardent enthousiaste, amoureux fou.

Il ferma les yeux pour que l'enivrante vision ne s'effaçât pas trop vite.

Hélène reprit :

— Il est des mots qu'on n'oublie pas... Laissez-moi finir en vous répétant ceux-ci : « Je vous aime, Hélène ! Je vous vénère !... J'aurais la preuve qu'une douleur me serait infligée par vous, que je refuserais d'y croire. »

Il répliqua avec feu :

— Mon amour est resté le même, Hélène, et ton cœur n'a pas plus changé que le mien... C'est pour cela que tes restrictions me désolent et que je veux pour toi comme pour moi qu'elles prennent fin.

Si Hélène restait ferme avec son intrépide douceur, il demeurait tenace, lui ; lequel des deux céderait ?

Elle répondit, les yeux voilés de larmes :

— Si je te supplie de ne pas insister, c'est précisément pour toi... A tout prix, je veux t'éviter un souci, une peine.

— Voyons ! tu vas bien me dire...

— Non ! Non !... Je ne le peux pas...

— Toi, la femme irréprochable, le modèle des épouses et des mères, toi, la tendresse, la franchise, l'honneur, tu as un secret pour ton mari !

— Il le faut, continua-t-elle sourdement.

— Ah ! ne m'en demande pas trop.

De nouveau, dans un éclair plus fulgurant encore que tout à l'heure, Hélène vit l'abominable doute errer sur le visage de son juge.

— Georges, murmura-t-elle, défaillante, je ne pourrais supporter une nouvelle cruauté.

Il reparti, de plus en plus enflévré :

— Ce n'est pas une réponse... Où étais-tu ?

— Sur ce que tu as de plus sacré au monde, je te conjure...

— Pourquoi m'as-tu menti ?... Pourquoi ce trouble si visible, si évident depuis mon arrivée ? Il faut que tu me répondes... Le comprends-tu ?

Hélène garda le silence, anéantie.

Tout à coup, les yeux de Kerlor étincelèrent ; par un brusque ressaut de sa pensée, il venait de se rappeler soudainement ce qui s'était passé quelques instants plus tôt entre sa femme et Saint-Hyriex.

Il revoyait l'air de contrainte qui avait régné entre eux, et qu'il avait observé,

sans y attacher alors la moindre importance, dans son affolement de tendresse et de confiance absolue.

— La lettre, balbutia-t-il, la lettre ! comme un homme dont la fureur va paralyser les moyens, mais qui prononce une phrase essentielle.

Hélène chancela. La fatalité se montrait décidément inexorable.

Georges ajouta :

— Cette lettre, oui, cette lettre mystérieuse que t'a remise furtivement Saint-Hyriex...

— Je ne l'ai même pas lue ! répliqua Hélène avec un morne abattement.

— Parce que tu savais ce qu'il y avait dedans.

— Moi ?

— Ah ! je vois à ton visage atterré que je tiens enfin la clef de cette énigme... Tu ne tremblerais pas ainsi, si tu ne te sentais pas près d'être démasquée.

— Coupable, moi ?... Tu crois...

Et la voix d'Hélène se perdit dans un sanglot.

Il l'interrompit avec une ironie sauvage :

— Je crois que l'absence est le plus grand des torts ; mais que ceux qui reviennent ont encore plus tort que ceux qui partent... Je crois que le cœur des femmes est aussi large que leur mémoire est courte... Je crois que, depuis quelques heures, vos paroles mentent, vos yeux mentent, vos baisers mentent... Je crois enfin que vous avez un amant, et que cette lettre est de lui... Voilà ce que j'a crois !

Hélène se demanda si elle allait mourir de honte.

Elle murmura dans un souffle :

— Georges ! Je te jure, tu entends, je te jure sur notre amour, je te jure sur la tête de notre enfant que tu te trompes !... Je suis restée l'épouse fidèle et dévouée que tu as aimée et qui t'adore... Je n'ai pas un reproche à m'adresser... Je n'ai jamais cessé d'être digne de toi, digne de moi, digne de notre fils.

Il répondit avec fureur, comme s'il voulait prolonger l'agonie de la malheureuse :

— Des mots ! Voilà tout ce que vous trouvez pour me persuader, tandis que moi, j'ai des faits pour vous accabler, pour vous convaincre de votre crime.

— Mon crime !... C'est vous, Georges, qui me torturez ainsi ! dit-elle, pétrifiée.

— La lettre, fit-il, d'une voix rauque. Je la veux !

Un sillon bleuâtre et profond se creusait sur ses yeux ; il tremblait convulsivement.

Hélène avait poussé l'héroïsme jusqu'au bout.

Elle ne voulait pas rester accablée sous cette épouvantable injustice du sort.

Elle dit :

— Eh bien ! je vais te la donner, cette

lettre, et je te dirai tout... Tant pis ! tu l'auras voulu.

— Oui !

— Tu te rappelleras que j'ai tout fait pour t'épargner cette douleur.

Il se croisa les bras, frémissant d'impatience.

Hélène poursuivit avec un immense déchirement :

— Mais puisque tu as refusé de me croire, puisqu'il te faut des preuves, je vais t'en donner... Je ne veux pas plus longtemps me laisser accuser pour une autre.

— Une autre ! répéta Georges.

— Oui... Voilà le chagrin que je voulais garder, cher et pauvre ingrat !... Elle tira la lettre de son sein...

Puis, la pauvre Hélène, reculant une dernière fois devant sa justification, qui allait perdre Carmen, eut un geste éperdu.

Elle porta convulsivement à sa bouche le billet accusateur, comme pour le déchirer avec les dents.

Elle balbutia, désespérée :

— Non ! Non ! Vous ne l'avez pas... Il ne faut pas que vous l'ayez.

Mais Georges bondit sur elle et lui tor-dit le poignet.

Hélène poussa un cri de douleur.

Son mari lui arracha la lettre.

Il lut, avec une des plus tragiques expressions que puisse prendre le visage d'un homme :

« Par suite d'un accident incroyable, inouï, mais réel et navrant, je ne puis, Madame, vous renvoyer vos lettres, ainsi que je l'avais promis.

« Mais ne craignez rien.

« Elles doivent être, elles sont anéanties.

« Il ne reste plus aucune trace des serments que vous m'aviez faits, aucune trace de l'amour que vous m'aviez juré éternel.

« Il ne reste rien qui puisse rappeler et les douces heures que vous m'avez données et les bonheurs sur lesquels reposait ma vie.

« Vous pourrez désormais présenter à votre mari des lèvres qui seront bien à lui.

« Notre enfant même ne peut plus être un lien entre nous.

« J'ai juré que je n'apparaîtrais plus dans votre existence.

« Oubliez-moi donc, puisque vous le pouvez. »

La lettre n'était pas signée.

Georges se prit la tête à deux mains, comme s'il voulait conjurer la démente.

Puis il se précipita sur Hélène et, d'un mouvement terrible, l'étendit à ses pieds.

La malheureuse, accablée autant par la

douleur physique que par la torture morale, avait à peu près perdu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle.

Cependant, quelque chose, l'instinct de conservation peut-être, lui fit balbutier :

— Cette lettre n'est pas pour moi.

— Pas pour vous !... Encore un mensonge ! et plus grossier que tous les autres.

Il lui mit sous les yeux l'enveloppe et l'adresse.

— Mais, regardez donc, misérable ! dit-il d'une voix stridente.

Hélène se traîna à genoux.

— Qu'y voyez-vous donc dans cette lettre ? gémit-elle.

Georges répondit, au paroxysme de la fureur :

— Ce que j'y vois ?... J'y vois que la dernière prostituée de la rue est moins infâme et moins vile que vous... J'y vois que vous avez tout volé ici : respect, tendresse, amour ; que vous avez tout souillé, mon honneur, mon nom, mon âme même en me faisant embrasser et aimer cet enfant maudit, votre bâtard.

— Bâtard ! mon fils !

— Oui, votre bâtard sur le front duquel je n'ai même pas la ressource d'effacer avec mon sang la trace de mes baisers.

Livide, il tremblait de la tête aux pieds, les lèvres saignant sous ses morsures.

Elle voulut s'accrocher aux mains, aux bras, aux vêtements de Kerlor ; il la repoussa violemment.

— Georges ! mon aimé, mon adoré, je suis innocente...

— Ah ! répliqua-t-il avec le plus sanglant mépris, ma mère avait bien raison de s'opposer à ce mariage immonde... Telle mère, telle fille.

Devant cet outrage suprême, Hélène se releva.

— Georges ! s'écria-t-elle, pâle comme une morte, vous avez insulté la marquise de Penhoët... Dieu ne vous le pardonnera jamais... La coupable, l'infâme, celle à qui s'appliquent toutes les injures que vous m'avez jetées au visage, c'est votre sœur, Monsieur.

— Carmen ?

— Oui, madame de Saint-Hyrieix... Vous voulez toute la vérité... Vous la connaissez maintenant.

— Carmen ! fit-il avec une véhémence inouïe, c'est elle que vous osez accuser !... Elle qui est loin, déjà, qui ne peut pas se disculper, mais qui n'en a pas besoin du reste, la chère et sainte enfant... Vous voulez rejeter sur ma sœur bien-aimée la honte et l'infamie de votre conduite !

— Votre sœur est la seule coupable.

— Mais songez donc que votre accusation est aussi odieuse qu'insensée... Carmen ne s'appelle pas Hélène de Kerlor, comme la créature perdue à qui cette lettre est adressée... Carmen n'a pas déserté, la nuit, furtivement le toit et le

lit conjugal... Carmen ne s'est pas prostituée !

— Carmen a commis une faute.

— Carmen n'a pas d'enfant, et vous en avez un, vous.

— Si, répondit Hélène, si, Carmen a une enfant...

Il devint fou... fou furieux. Le jaloux d'autrefois se réveillait en lui, terrible, presque dément.

Il la secoua avec violence.

— Voyons ! Je veux tout savoir... Ta trahison ne date pas d'hier, fit-il... Tu n'as pas attendu que je m'en aille au loin, crédule et confiant, pour t'enrichir... Non ! tu connaissais cet homme avant notre mariage.

— Vous avez perdu la raison, Georges, répondit Hélène d'une voix mourante... Plus tard, vous expiez votre folie d'une façon épouvantable... Je suis innocente.

— Et maintenant, poursuivait-il avec force, le nom, le nom de ton amant, puisque cette lettre n'est pas signée... Son nom ?

— Je n'ai pas d'amant.

— Ah ! tu ne le diras pas !... Tu trembles pour lui... Tu l'aimes, le père de ton enfant, de cet enfant que j'avais la folie de croire mon fils...

— Tais-toi ! fit-elle pantelante.

— Tu ne veux pas qu'on le tue, cet homme !... Eh bien ! c'est donc toi qui vas mourir à sa place.

— Georges !

Il eut une lueur de raison ; ces mots s'échappèrent de sa gorge contractée :

— Va-t-en !

— Georges !... Ecoute-moi...

— Va-t-en.

— Un mot...

— Va-t-en... Je sens que je vais te tuer ! rugit-il.

— Au nom de notre amour.

— Ah ! mais, va-t-en donc !

Il la repoussa d'un geste si effrayant qu'Hélène, si résignée qu'elle fût, ne voulut pas qu'il eût un crime à se reprocher.

Elle sortit du salon et, chancelante, se heurtant à chaque meuble, elle parvint à rencontrer l'escalier qui conduisait à sa chambre, où elle se réfugia.

CHAPITRE XIX

NOCTURNE

Plusieurs heures s'étaient écoulées.

Tout dormait ou semblait dormir dans cette demeure d'aspect si riant, qui faisait dire à tous ceux qui la regardaient en passant :

— Comme on doit être heureux dans cette jolie maison !

Si ceux-là avaient pu jeter un coup

d'œil derrière les volets hermétiquement clos, à travers les épais rideaux soigneusement tirés, le spectacle devant lequel ils se seraient trouvés les aurait sans nul doute profondément étonnés :

Une femme prostrée, la poitrine encore soulevée par la violence de ses sanglots, malgré le temps depuis lequel elle pleurait.

Une mère suppliant Dieu de faire cesser son martyre.

Dans une chambre voisine, un homme la tête dans les mains, le cerveau en feu, la gorge sèche, les paupières brûlées, la poitrine déchirée par ses ongles, perdu, abîmé dans les plus atroces réflexions.

Voilà ce qu'il renfermait, ce paradis, ce nid de bonheur, ce coquet et charmant intérieur, envié du passant.

Cet homme, tendre jusqu'à l'adoration, bon jusqu'au sacrifice, dévoué jusqu'à l'abnégation, venait de se transformer en bête fauve, depuis que le soupçon — et quel soupçon ! — entré dans cette âme, y devrait tout autre sentiment.

La fureur des Kerlor, cet accès de folie dangereuse, qui revenait périodiquement et que rien ne pouvait conjurer, reparais-sait dans cette nature farouche.

Le sang brûlant qui dormait dans ses veines s'était réveillé après un long sommeil, et bouillonnait comme un métal en fusion.

Il aurait certainement tué Hélène si elle était restée une minute de plus devant lui.

Georges avait quitté le salon et était entré dans son cabinet de travail, une grande pièce sévère et sombre qui y attendait. Les yeux de Kerlor étaient redevenus secs ; son visage exprimait une haine sauvage.

Assis devant la grande table de chêne, dans la lueur pâle de la lampe, l'œil perdu dans le vide, les sourcils contractés par les efforts qu'il s'imposait, il songeait...

Immobile d'abord, comme enseveli temps en temps il se relevait, emporté par une pensée plus horrible que les autres qui lui traversait le cerveau, par une souffrance plus aiguë qui lui tirait le cœur.

— Ah ! pourquoi suis-je revenu ? clama-t-il.

Ses doigts se crispaient, ses poings se serraient, et un lourd gémissement, râle de douleur, blasphème et cri de désespoir en même temps, sortait de sa gorge en feu.

Cauchemars sinistres, rêves sanglants, effroyables visions de vengeance, combinaisons multiples de châtements raffinés, tout cela tourbillonnait dans son esprit comme en une effroyable danse macabre, et le maintenait dans un état de délire sans trêve.

Il en arrivait à la barbarie des supplices du Mexique, de ce pays, où l'ardent

soleil avait exacerbé la jalousie de ses aïeux — et la sienne.

Il s'écria, toujours secoué par le plus horrible tremblement convulsif :

— La tuer !... Non ! je ne veux pas la tuer !... Je ne saurais pas le nom de l'autre, et il faut que je le sache.

Cependant, une lueur de meurtre plus intense passa dans son regard et il se posa cette question :

— Et si je les tuais tous les deux ?

Il secoua la tête.

— Pour quoi faire?... Qu'est-ce que c'est que ça, mourir ? Ne plus souffrir, voilà tout.

Ils n'expieraient pas leur crime.

Et lui, Georges de Kerlor, désespéré, misérable : lui, la victime aurait seul ses nuits sans sommeil et ses journées sans repos.

Chasser sa femme ?

Elle irait retrouver son complice !

Ils riraient de lui !... Ne serait-ce pas lui qui les aurait réunis ?

Pardonner ? Oublier ?... comme la religion l'ordonne ? Allons donc !... Quelle folie !

Et ses dents grinçaient de rage... Et des larmes de fureur roulaient le long de ses joues bronzées.

Non !... non !... Une vengeance !... Une vengeance féroce, inconnue !

Il en voulait une !... Il la fallait !... Il en avait soif !...

Chose étrange, c'était surtout à l'enfant qu'il vouait la plus infernale exécution.

Il reprit :

Dire que, tout à l'heure encore, je couvrais de caresses leur bâtard !... L'enfant de l'adultère conserverait mon nom ?... Plus tard, il aurait ma fortune ?

Ce petit être qu'il chérissait tant, vers lequel, à travers ses plus rudes épreuves, sa tendresse se plaisait à voler, voilà que, soudain, il se prenait à le haïr de toute la puissance de l'amour qu'il avait eu pour lui.

A l'idée de la réalité, le sang lui affluait au cerveau, martelant ses tempes, bourdonnant dans ses oreilles.

Il voyait rouge.

Et il dut se retenir, s'enfoncer encore une fois les ongles dans la chair pour ne pas couvrir dans la chambre où il dormait, le serpentaire, et l'étrangler, lui broyer la tête contre la muraille...

Luttes épouvantables ! tortures de damné qui se déroulaient sinistrement, tandis que les heures se succédaient sonnaient lugubrement dans la maison silencieuse.

— Ah ! que je souffre, souffra-t-il... Mais je ne veux pas souffrir seul... Je veux lui faire du mal à elle, beaucoup de mal !... Je veux... je veux... qu'il ?... je ne sais pas. Mais, il faut qu'ils partagent mon supplice !...

Brusquement le malheureux se leva, ouvrit un coffre-fort, placé dans un angle de la pièce, y prit un grand portefeuille

et se mit à feuilleter les papiers qu'il renfermait. Il en tira une enveloppe, cachetée de cire noire, et sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Ceci est mon testament ! »

Il décacheta l'enveloppe, brûla à la flamme d'une bougie le papier qu'elle contenait, et, prenant une plume, se mit à écrire.

De temps en temps, il s'arrêtait, comme pour réfléchir, et de grosses larmes jaillissaient encore de ses yeux.

Mais aussitôt il les essayait nerveusement du doigt et son visage redevenait rigide. Sa résolution était prise...

Tout à coup, il dressa subitement la tête. Ses yeux se fixèrent sur la porte. L'oreille tendue, il écoutait.

Il n'y avait plus à en douter... Au bout de quelques secondes d'attention soutenue, pendant lesquelles il avait retenu jusqu'à son souffle, il entendait quelque chose...

C'était un bruit léger, à peine perceptible, mais régulier et continu.

— Quelqu'un tente de pénétrer dans la maison, se dit Georges.

C'était dans la salle à manger, située à côté du salon. On eût dit un grincement semblable à celui que produit le frottement d'un corps dur sur une surface polie.

Un diamant rayant une vitre sans doute pour la couper !

Kerlor tendit de nouveau l'oreille ; cette fois il perçut nettement le son ; il reconnut le grincement caractéristique.

— C'est un malfaiteur ! pensa-t-il.

Il voulut s'élançer vers la porte de son cabinet...

Mais une réflexion subite arrêta son élan. Pendant une minute à peine, il resta pensif.

Il eût un geste de répugnance et d'horreur ; mais un autre mouvement de forcené signifia qu'il passerait outre et que l'hésitation qu'il venait de vaincre serait la dernière. Une malédiction surhumaine lui monta aux lèvres.

Il prit sur la cheminée, où il l'avait déposé à son retour, un superbe revolver américain. Puis, il jeta un coup d'œil rapide sur l'arme pour s'assurer que les cinq coups étaient chargés.

Ensuite, rapidement, il éteignit la lampe et se dissimula dans l'embrasement d'une des fenêtres, absolument caché derrière un rideau.

Bientôt Kerlor entendit les pas de l'homme. Maintenant, il percevait le souffle du gredin, péniblement retenu.

Le voleur s'arrêta un instant, tira de la poche de sa blouse sordide une forêt à métaux et son archet, et une petite bouteille d'huile.

Puis il s'agenouilla auprès du coffre-fort...

Impassable, comme s'il eût été dans un atelier de serrurerie, il plaça son foret sur la plaque extérieure et commença à lui imprimer le mouvement de rotation pour perforer le métal.

L'instrument de précision mordait le fer avec une étonnante facilité.

Le voleur huilait, de temps en temps, pour que tout se passât en douceur.

Il ne paraissait pas mécontent de son ouvrage soigné.

Crac !... Ça y était !

Comme tout à l'heure, pour la vitre, il enleva sans bruit la partie rendue mobile.

L'ouverture était bien calculée ; le bras pouvait passer.

Il enfila la main dans le trou et empoigna au hasard, mais avec la plus délicate volupté, un tas de rouleaux et de valeurs. Mais au moment où il allait ramener cette fortune, il poussa un cri qu'il ne put achever. Une poigne de fer l'avait saisi à la gorge et l'étranglait. Il essaya de se dégager... Ce fut en vain...

En une seconde, il se sentit enveloppé par l'enchevêtrement d'un corps d'homme.

Ses maigres cuisses étaient prises entre les jambes nerveuses, dont la formidable étreinte lui brisait les os...

Sur son estomac, une poitrine large et solide s'était collée et arrêta sa respiration...

Son bras droit était comme emprisonné à l'intérieur du coffre-fort...

L'autre était immobilisé par l'étau d'un poignet vigoureux.

Eusèbe comprit tout de suite qu'il lui serait impossible de briser l'effort.

En même temps, par surcroît, il sentait sur sa tempe le froid du petit cercle d'acier que forme le canon d'un revolver.

— Un mot... un cri... une plainte et tu es mort ! dit une voix.

— Chopé ! murmura l'homme avec une rage indicible.

Puis il se dit :

— Ce gaillard-là ne veut pas m'estourbir... Ce serait déjà fait...

Il se posa cette question, comme pour se justifier de nourrir un espoir insensé :

— Pourquoi donc que le gonse n'appelle pas pour qu'on m'empoigne ?

Tout à coup, les doigts qui l'étreignaient à la gorge se détendirent ; mais le revolver ne quittait pas son front.

— Tu n'es qu'un voleur ! dit Georges.

— Qu'est-ce que vous attendiez donc ? un ambassadeur ? répondit l'inconnu.

— Je pourrais te tuer ! gredin ! puisque je te prends en flagrant délit d'effraction.

— Pas de blague !

— Je veux examiner d'abord ton ignoble face... Comprends-moi bien...

Je vais te lâcher un bras, l'autre restera dans le coffre-fort.

— Ça fait que je serai manchot ?

— Tu sais, malgré l'obscurité, je te vois... Pas un de tes mouvements ne m'échappe.

— Puisque je ne bouge pas... j'ai posé ma chique et je fais le mort.

— Donne-moi d'abord les armes que tu as sur toi.

— Des armes !... Monsieur veut rire !... Quand Bibi fait une condition, il est toujours sans surin...

Comme tous les chenapans, le misérable, devinant que désormais il avait beaucoup moins à craindre qu'il ne le croyait, redevenait cynique et retrouvait toute sa jactance. Georges comprenait ce qui se passait dans la cervelle du bandit.

— Que tu aies des armes ou non, s'écria-t-il, peu importe.

— Eh ! vous pouvez me fouiller... Ce sera le monde renversé.

— Tu sais que je suis plus fort que toi, et que, de plus, j'ai un joujou pour te mettre immédiatement à la raison... Si tu tentes de retirer ton bras d'où il est... d'où tu l'as mis... je t'abais comme un chien enragé.

Le bandit, paraissant montrer une docilité à toute épreuve, l'étreinte qui le paralysait cessa tout à fait.

CHAPITRE XX

LA VENGEANCE DE KERLOR

Kerlor, tenant toujours en joue le malfaiteur, recula, atteignit la cheminée où il alluma une bougie du candélabre. La Limace restait immobile.

Son bras droit continuait à être pris dans le coffre-fort comme dans un piège à loup.

— Si tu bouges, si tu pousses un cri, tu es mort ! fit impérieusement Georges. Il examinait cette figure repoussante, La Limace étouffée dans sa gorge l'interjection qui allait en jaillir.

Kerlor le regarda avec une curiosité sardonique.

Il examinait cette figure repoussante portant le stigmate de tous les vices, ce menton glabre, ce front fuyant, ce crâne à la forme tourmentée, ces yeux troubles.

Georges braquait toujours à la hauteur du front le revolver.

Eusèbe voulut réagir : s'il lui restait une chance de salut, il ne pouvait certainement pas la compromettre en donnant une preuve de sa bonne humeur.

Le gredin balbutia, d'une voix trop

étranglée pour rester aussi gouailleuse qu'il l'aurait voulu.

— M'avez-vous assez dévisagé?... Pour sûr que vous me reconnaîtrez maintenant, si nous nous rencontrons dans le grand monde.

Georges prononça, comme s'il se parlait à soi-même :

— Face de coquin, marquée de toutes les hontes et de tous les crimes.

Eusèbe riposta avec une jactance déjà plus naturelle :

— Dites donc, vous savez l... Vous pourriez être poli... je ne viens pas vous demander une parente en mariage.

Kerlor n'entendait pas.

Comme une heure auparavant, son visage se contractait sous l'effort d'une pensée unique : sa vengeance contre Hélène.

Puis, il fixa de nouveau La Limace.

Pourquoi Kerlor ne cassait-il pas la tête à ce malfaiteur ?

La société serait heureusement débarrassée.

Georges aurait dû tirer tout de suite.

Encore une fois, pourquoi ne pas faire justice de ce bandit ?

Et pourtant, le mari d'Hélène ne pressa pas la détente.

Chose bien plus étrange : Kerlor devint subitement horriblement pâle.

Le malfaiteur était blême ; le justicier devint livide.

Un tremblement agita tout son corps.

S'il avait été donné à quelqu'un de saisir brusquement cette scène et de prendre un instantané de ces deux physionomies, ce quelqu'un se serait demandé immédiatement si ces deux hommes, dont l'un semblait pourtant l'antithèse de l'autre, n'étaient pas déjà liés par quelque mystérieuse complicité, par quelque forfait commis ensemble.

Une idée criminelle, atroce, sauvage, traversait comme un éclair le cerveau du comte de Kerlor, fixant avec une précision terrible ses projets jusque-là confus et désordonnés. Il cherchait une vengeance. Celle qu'il venait de trouver dépasserait en horreur tout ce que l'on peut rêver.

Le bandit, du coin de l'œil, se rendit immédiatement compte du bouleversement tragique de son agresseur.

— Qu'est-ce ce qui lui prend ? se demandait-il, extraordinairement intrigué et retrouvant instinctivement presque toute son assurance.

— Comment t'appelles-tu ? interrogea brusquement Kerlor.

— La Limace.

— Tu dis ?

— Eusèbe Rouillard, si vous préférez... mais mon nom plus connu dans les salons, c'est La Limace... Pas très élégant peut-être, mais facile à retenir... Et puis, tel qu'il est, il plaît aux dames.

— Ta profession ?

— Filou.

Et La Limace se mit à rire.

— Pardon ! reprit-il, semblant retrouver un accès de gravité, ces choses-là ne s'avouent généralement pas... Vous ne m'en voulez pas de mon accès de franchise?... La vérité est que j'ai une profession... je suis un pauvre ouvrier, mais pour le moment sans ouvrage.

— Ouvrier en quoi ?

— Coutelier... j'ai toujours adoré les surins... pour les autres... Repasseur, rémouleur... couteaux, ciseaux, rasoirs... Mais l'ouvrage ne marche pas... Il y a tant de chômage.

— Et alors tu voles ?

— Il faut bien vivre... Quand on est père de famille...

— Ah ! tu as...

— Comme j'ai eu celui de vous le dire... une large et un môme.

— Et ta femme fait...

— Oh ! c'est une vraie marmite... Elle a un état... Elle est somnambule extralucide.

— Et l'enfant ?

— Le lardon... Claudinet ? Oh ! lui, il ne mord guère à notre métier... Toujours malade, ce gosse-là... C'est notre tourment... Il déshonorerait mes cheveux blancs... On ne peut rien en faire.

— Quel âge ?

— Dans les sept ans, mais on ne lui en donnerait pas cinq, tant il est maigrriot.

A ce moment, Kerlor, quoique gardant toujours son revolver dans la main droite, s'étreignit le front de la main gauche et s'absorba dans une profonde méditation.

La pensée de tout à l'heure prenait corps et grandissait. Quelle vengeance !...

C'en était bien une telle qu'il l'avait si fiévreusement souhaitée... terrible ! N'était-elle pas excessive, trop farouche, trop cruelle ?

Allons donc ?... N'avait-il pas été mortellement frappé ? Devait-il, pouvait-il hésiter ? Une dernière lutte se livra dans son esprit affolé. Pendant quelques instants, les sentiments les plus contradictoires se heurtèrent dans son cerveau avec une violence acharnée. Il s'efforçait pourtant de garder l'attitude d'un justicier.

Comme s'il ne se faisait pas en même temps accusateur, juge et bourreau !

Il prononça la condamnation implacable.

Le sort d'Hélène et de Fanfan était fixé.

Le misérable attendait toujours.

— Ainsi, tu es un bandit ! reprit Georges.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

— Un gredin consommé !...

— Quant à ça, Bibi a l'amour-propre de son turbin... Ce qu'il fait est toujours soigné... Si vous n'aviez pas été embus-

qué dans votre coin, vous vous seriez rendu compte demain de mon ouvrage... Ça aurait été envoyé !... Mais vous vous promenez dans vos salons la nuit !... On n'a pas idée de ça... A moins que vous ne fassiez concurrence à Zéphyrine et que vous soyez somnambule...

Kerlor, arrêtant ce flux de paroles, il poursuivit :

— Il n'y a aucune espérance de te ramener à la vie honnête.

Eusèbe répartit :

— Dame ! à moins d'un héritage...

Il s'arrêta et fit la grimace. Un souvenir repassait dans son esprit. Il ne suffisait pas d'hériter, il fallait encore que le notaire voulût bien vous remettre les fonds.

Or, M^e Beaufumet, le tabellion de la rue Saint-Maur, ne paraissait pas disposé à lâcher le reste de la monnaie.

Il est vrai que l'héritier de Rose de Fouilloux s'appelait Claude Fouilloux et non Eusèbe Rouillard ; mais, La Limace n'en protestait pas moins contre les fantaisies du code civil.

Eusèbe répéta après un temps d'arrêt :

— A moins d'un héritage de parents que je n'ai jamais connus, je ne vois pas trop ce qui pourrait me faire abandonner ma position sociale.

Et il pensait :

— Est-ce que ce gas-là va m'embaucher ?... Je ne risque toujours rien à sentir d'où vient le vent.

Kerlor répliqua avec précipitation, comme un homme qui se refuse à tergiverser plus longtemps :

— Donc ! tu venais ici pour voler...

La Limace s'inclina avec une mine plaisamment contrite, mais très cynique.

— Eh bien, je vais te proposer une affaire qui te rapportera plus que ce vol, en admettant que tu eusses réussi.

Eusèbe étouffa un cri de joie et réprima des vellétés chorégraphiques ; il se hâta de répondre :

— A vos ordres, bourgeois !

Mais toujours cauteleux et avisé, il ne voulut pas qu'il y eût la moindre équivoque ; et il compléta sa phrase :

— A moins qu'il n'y ait dans votre offre à *mettre du raisiné sur le trimard* parce qu'alors...

— Que veux-tu dire ?

— Il me semble pourtant que je parle français, patron !... Ça signifie que si vous voulez me demander de saigner quelqu'un, je n'en suis pas... Les surins, je les repasse, j'en vends même ; mais je n'en consomme pas... Ce n'est pas ma manière... Chacun a ses principes.

— Eh bien ! rassure-toi ; il ne s'agit pas d'un meurtre.

— Alors, tout à fait à vos ordres, bourgeois !... De quoi s'agit-il ?

Un dernier frisson secoua le corps de Georges ; il avait bien en face de lui un atroce scélérat...

Le père de Fanfan eut un geste convulsif qui pouvait ressembler à une hésitation suprême. En dépit de sa volonté de fer on eût dit qu'il reculait encore ; mais il reprit presque aussitôt :

— Je vais te remettre un enfant et de l'argent... Tu t'en iras très loin... Et jamais, tu entends, jamais, tu ne lui révéleras le secret de ce pacte.

La Limace, malgré son bagout, avait eu un moment de saisissement ; il se rattrapa et répliqua avec sa volubilité effrontée :

— Un enfant au sevrage, quoi ?... Une éducation dont vous me chargez... Merci de la confiance, elle m'honore !... Vous désirez sans doute que j'apprenne un métier au crapaud en question ?... Un bon métier ?

Kerlor répondit, avec une expression sinistre :

— Oui... le tien par exemple.

— Je n'en sais pas d'autres... Ça, et rémouleur.

Georges poursuivit avec plus de sombre apreté :

— Tu peux lui en donner un meilleur encore, si tu veux.

— Ça dépendra de lui, fit La Limace, très tranquillement, et comprenant parfaitement les effroyables intentions de son étrange interlocuteur... Tout ce que je peux vous affirmer, c'est que votre gosse, s'il est intelligent, me succédera comme roi des pégiots.

Puis, en garçon pratique, La Limace revint sur le terrain des affaires. Il reprit :

— Il s'agirait maintenant de savoir si nous allons nous entendre... Faut régler les frais de pension et d'apprentissage... Les temps sont durs... En attendant, je crois que je peux retirer mon abatis de là dedans.

— Oui.

Eusèbe reprit possession de son bras, qui commençait à s'ankyloser.

Georges alla au coffre-fort et en tira une liasse de billets de banque.

— Tiens ! dit-il, prends !

Eusèbe obéit à l'injonction avec empressement.

L'ombre d'un premier remords passa déjà sur le front de Georges, car il s'écria impérieusement :

— Souviens-toi que je veux que l'enfant vive ! Viens !

Ils traversèrent la salle à manger et s'arrêtèrent dans l'antichambre.

— Attends ici ! commanda Georges.

Rapidement, mais en faisant le moins de bruit possible, Kerlor monta deux étages.

Il arriva devant la chambrette de Fanfan.

Tout doucement, en tournant le bouton avec mille précautions, il y pénétra.

Le petit Jean dormait, paisible, Kerlor le saisit dans ses bras.

Fanfan s'éveilla, un peu effrayé.

Puis, reconnaissant celui qui l'avait pris, il se rassura ; et, tout ensommeillé, la bouche en avant en une petite moue charmante, il murmura :

— Brasse-moi, petit père !

Georges murmura, d'une voix étrange :

— Tais-toi !... Tu mens !... Tu mens comme ta mère... Tu n'es qu'un bâtard !

Fanfan ne pouvait comprendre ; il n'entendit même pas, car, tout ensommeillé, il laissa retomber sa tête brune sur l'épaule de Georges et se rendormit.

Kerlor enveloppa sa proie dans une couverture et l'emporta ; puis il rejoignit bientôt La Limace.

— Voilà Fanfan, dit Georges sans sourcilier.

— Il est vraiment chouette ! déclara Eusèbe... C'est pas pour vous flatter, patron, mais, ma parole d'honneur, c'est votre portrait tout craché...

— Silence ! fit Kerlor haletant... Suis-moi... Il s'agit de sortir sans qu'on te voie.

Il ouvrit une porte. Les deux hommes descendirent le perron ; et, glissant comme des ombres, traversèrent la cour.

Georges poussa les verrous de la petite grille du jardin. La Limace prit Fanfan et s'enfuit en courant, comme s'il craignait que le bourgeois se ravisât.

Georges revint lentement sur ses pas, rentra dans son cabinet de travail, se rassit devant sa table de chêne et se remit à écrire.

Quand il eut fini, il passa dans l'antichambre, prit à une patère son chapeau et son pardessus.

Il refit seul le chemin parcouru tout à l'heure avec La Limace et Fanfan.

Arrivé devant le pavillon du jardinier, Kerlor vit celui-ci, qui, déjà réveillé, bourrait sa pipe.

— Antoine, dit le comte, voyez donc s'il passe une voiture.

Justement un fiacre matinal, avant quitté sa remise de bonne heure, filait du côté de Paris. Le jardinier le héla.

Kerlor monta en voiture, puis il tendit une lettre à Antoine et lui dit ces simples mots.

— Pour Madame, quand elle se réveillera.

Et s'adressant au cocher :

— Gare Montparnasse... et bon train !

Le jardinier, très étonné, rentra dans la maison. Au moment où il refermait la porte, une voix frémissante l'appela.

Hélène ne s'était pas couchée.

Toute la nuit elle avait pleuré ; au petit jour, attirée par le bruit, elle avait vu Georges parler au jardinier, et la remise de la lettre ne pouvait lui échapper, malgré la faible clarté du jour.

La malheureuse ouvrit la fenêtre :

— Pour qui, cette lettre ? demanda-t-elle à Antoine.

— Pour Madame la comtesse.

— C'est bon !... Montez-la-moi.

Lorsque Mme de Kerlor tint ce papier dans ses mains, elle hésita un moment...

Allait-elle lire sa sentence de mort ?

Enfin, elle décacheta avec fièvre, et parcourut hâtivement les lignes suivantes :

« Madame,

« J'ai cherché une vengeance qui vous atteignit sûrement tous les trois ; vous, votre enfant et votre amant.

« Dieu me l'a envoyée !...

« Je vous frappe dans votre crime même.

« Au moment où vous lirez ces lignes, votre fils aura disparu.

« Il est mort à jamais pour vous et pour son père.

« Cependant, il vit.

« Le tuer eût été un châtement incomplet.

« J'ai trouvé mieux.

« Je l'ai livré à un homme qui, à compter d'aujourd'hui, sera son père.

« Cet homme est un voleur, un bandit, le rebut de la société, la lie du crime !...

« Il élèvera, façonnera votre Fanfan comme son fils, à son image.

« Le retrouver, maintenant, je vous en défile.

« Plus tard, vous y arriverez, sans doute, en parcourant les cours d'assises... Qui sait, si le ciel m'exauce, peut-être en cherchant au pied de l'échafaud.

« Adieu, vous ne me reverrez jamais.

« GEORGES DE KERLOR. »

A peine Hélène eut-elle lu qu'elle poussa un grand cri... D'un trait, d'un bond, elle fut dans la chambre de Fanfan...

Annette Kerjean, la nourrice, y entra. Le petit lit était vide.

— Où est mon enfant ? gémit la mère

— Comment ? fit la Bretonne, devenant toute pâle, je croyais que Madame était venue cette nuit ou ce matin chercher Fanfan, comme elle le fait souvent...

Folle d'horreur, d'épouvante et de douleur, Hélène battit des bras dans le vide et tomba en arrière, comme une masse, foudroyée, sur le plancher.

Vers dix heures du matin, Mariana se présentait à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Son premier soin fut de se rendre dans la chambre de Mme Crépin.

Pélagie bouclait sa malle.

Ce fut la femme de charge qui commença :

— Saint-Hyrieix est parti ! dit-elle.

— Parti ! répéta Mariana stupéfaite. Et Carmen ?

— Elle l'accompagne...

M^{me} Vernier poussa une interjection de colère.

— Monsieur de Kerlor est revenu, ajouta la veuve Crépin. Mais il est reparti aussi, celui-là, compléta Pélagie avec le plus odieux sourire.

Et vite, elle raconta tout ce qui s'était passé.

Nous savons que Pélagie Crépin, condamnée par M^{me} de Saint-Hyrieix, s'était octroyée vingt-quatre heures de répit.

Elle s'était mise au lit, prétendant qu'elle se sentait malade, à la suite d'un grand bouleversement dont elle n'avait pas à expliquer la nature aux domestiques.

Dans la nuit, Pélagie avait entendu des éclats de voix.

Elle s'était vite relevée; pieds nus, glissant sur le parquet comme un spectre, elle avait réussi à s'approcher du salon où Georges et Hélène se trouvaient.

Elle avait tout entendu.

Après la scène terrible, Pélagie était rentrée dans sa chambre, mais en se tenant toujours aux aguets.

Au petit jour, elle avait vu Kerlor et La Limace, portant Fanfan...

Mariana, les yeux dilatés, les lèvres frémissantes, écoutait ce récit avec une joie infernale. Quand M^{me} Vernier eut tout appris, elle se dit :

— Carmen m'échappe, soit !... Je la retrouverai pourtant quand je le voudrai... Quant à Hélène, ma vengeance ne peut pas être plus complète... Je possède la preuve que son mari l'a accusée injustement... Si je montrais les papiers qui sont en ma possession et qui sont signés Robert d'Alboize, je perdrais Carmen, mais je sauverais Hélène...

« Je veux écraser d'abord la femme qui m'a pris Georges de Kerlor.

Et la misérable créature conclut avec un rire de démon :

— Allons ! Allons !... comme dirait Silverstein, mes affaires reprennent !

CHAPITRE XXI

UNE NOUVELLE FAMILLE

Ensèbe ne pouvait encore croire à l'aubaine merveilleuse qui venait de lui tomber du ciel. Il avait peur que le « messière » ne se ravistât et ne voulût lui reprendre le gosse et les billets de banque.

Ce qui s'était passé était tellement extraordinaire que le drôle, comme une bête féroce qui vient de s'emparer d'une

proie, ne serait tranquille que lorsqu'il pourrait la dévorer dans sa tanière.

Dans le crépuscule, il avait bien vu la masse énorme de son épouse qui se profilait, au moment où il prenait congé de Kerlor. Zéphyrine avait fait le guet.

Quand il eut mis une distance respectable entre l'hôtel et lui, Eusèbe Rouillard se dit qu'il pouvait enfin reprendre haleine.

Il respira brusquement et s'arrêta pendant quelques secondes, ce qui permit à Zéphyrine de regagner un peu de terrain.

Enfin, elle allait atteindre son époux ; mais on était arrivé à l'entresort.

— Une minute de plus, gémit la somnambule, et je roulais sur le trimard... Ah ! le brigand ! Ce que tu m'as fait cavalier...

— Chut ! fit Eusèbe, tout en refermant la porte... Bouclons la lourde d'abord.

Zéphyrine reprit, violemment intriguée :

— Quoi !... Ça y est !

— Bien sûr !

— Je vais allumer la camoufle !

— Les volets sont fermés ?

— Oui... On ne peut pas voir du dehors. La somnambule poursuivit :

— Un vrai chopin, alors ?

— Tout ce qu'il y a de plus bath !

— Hein ! crois-tu que j'ai eu du « blair » ?

— Je le reconnais... ça m'épate encore... mais...

Elle avait allumé une lampe à essence.

— Pose ton paquet, dit Zéphyrine... Tu en avais un valet chargé... Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Un enfant !

— Un môme !

— Parfaitement.

— Tu veux me charier...

Mais Zéphyrine s'arrêta stupéfaite ; elle venait d'apercevoir le visage de Fanfan.

— Un gosse ! s'exclama-t-elle avec un ahurissement encore plus grand... Qu'est-ce que tu veux que nous en fassions ?

Eusèbe repartit de sa voix enrouée et canaille, mais avec une affectation pathétique :

— C'est un pauvre orphelin que j'ai recueilli et que nous adoptons... Je serai son daron et toi sa daronne.

— Ah çà ! tu es devenu loufoque, mon pauvre Zézèbe !

— Ferme ta boîte... je vais te raconter le flambeau.

Mais au moment où Zéphyrine, ses gros yeux ronds écarquillés et sa bouche en losange, attendait l'explication, une toux violente éclata, venant d'un autre compartiment de l'entresort...

Une toux d'enfant, déchirante...

— Bon ! fit La Limace, voilà Clau-

dinet qui nous sonne le réveil en fanfare.

Zéphyrine vociféra :

— Crache donc, crache donc tes poumons ! vilaine bête... Est-il assommant, ce salopiot-là !

La Limace poursuivit :

— Il est rien embêtant, ton neveu... Il va réveiller mon moulard.

La somnambule ajouta :

— C'est par pour dire, mais il est girond, ce petit goncier-là !

— Oui, il est gentil, approuva Eusèbe.

La fumée de la lampe, mêlée aux relents immondes, créait dans cet étroit loirc une atmosphère âcre et lourde, à laquelle des poumons robustes, habitués à fonctionner au milieu des miasmes pestilentiels, pouvaient seuls résister.

Le fils de Georges et d'Hélène eut un brusque mouvement de la tête.

— Quand je le disais ! fit Eusèbe... Voilà le gosse réveillé.

La quinte de Claudinet continuait ; on eut dit que le pauvre enfant allait rendre l'âme. Zéphyrine se tourna, furieuse, vers le compartiment où son neveu toussait.

— Ne chante donc pas toujours le même air, he ! bon à tuer !

La Limace posa Fanfan sur un canapé grasseux.

Jean de Kerlor ouvrit ses beaux grands yeux noirs, frangés de longs cils soyeux, et, avec un radieux sourire, balbutia :

— Petite mère !... Petit père !...

— Tu vois, fit La Limace, il nous connaît déjà.

Mais alors, les regards de Fanfan, qui avait erré autour de lui tout ensommeillés, devinrent moins vagues...

Il eut un geste de frayeur indicible.

Fanfan venait de voir les monstrueuses figures de La Limace et de Zéphyrine tournées vers lui, plus horribles encore que dans leur état normal, car l'une et l'autre essayaient de lui sourire, et se disputaient à cet effet la palme de la hideur la plus repoussante, palme que nous renonçons à décerner à l'un ou à l'autre, tant ils étaient épouvantables au même degré.

Fanfan, effaré, poussa des cris perçants.

— Diable ! s'exclama La Limace, mais il va ameuter le quartier.

— Heureusement qu'il n'y a pas beaucoup de monde par ici...

— Ça ne fait rien, il y a des feignants qui se rendent à leur travail... Ces poires-là, ça se lève de bonne heure.

— C'est vrai...

La Limace reprit avec une inflexion attendrie :

— Tâche donc de le calmer... Tu trouveras des mots doux... toi qui es femme...

Zéphyrine approcha sa grosse tête de brute de l'enfant... comme si elle se

rendait à la justesse de cette observation.

Celui-ci, devenant fou de terreur, redoubla ses cris. Il tenta de se redresser et de fuir.

— Je vas lui... flanquer une fessée... ça le fera sûrement taire.

— Faut pas le détériorer, prononça Eusèbe, d'une voix plutôt conciliante... Attends ! j'ai son affaire...

— Vas-y.

— D'autant plus qu'il faut qu'il soit sage un bout de temps.

— T'entends ! hurla Zéphyrine en secouant Fanfan... Tais ta gueule !

— Allons ! allons ! fit La Limace, cherchant à calmer son irascible compagne.

Il prit dans un grand coffre un verre et une bouteille, tout en ajoutant :

— Tu n'as pas d'égards pour les enfants de prince, comme celui-ci.

— Si tu me laisses faire, je me chargerais bien de le calmer.

— Attends, attends, tu vas voir comme avec moi il va se tenir tranquille.

La Limace remplit le petit verre.

— J'y suis, gémit Zéphyrine, tu vas lui payer la goutte ?

— Un simple *mêlé-casse*.

— Du doux et du raide, quoi.

— Ingénuement mélangé.

Et La Limace tendit à l'enfant l'ignoble mixture, en lui disant de son ton le plus engageant :

— Tiens, mon bibi, mon loulou chéri, bois du bon nanan !

Fanfan eut un mouvement de recul.

— Veux-tu boire, espèce de petit muflé ! vociféra Zéphyrine.

Eperdu, le pauvre petit être se souvint, comme dans un rêve, du médecin à figure sévère qui lui offrirait aussi de grands verres de tisane, à Boulogne.

Il prit le verre et y trempa les lèvres ; mais aussitôt, il le repoussa, écoeuré.

— Bois donc, mon coco, mon petit trognon !... C'est du bon nanan, je t'assure ! insinua Eusèbe, qui, à son tour, perdait patience.

Zéphyrine, jugeant qu'une démonstration énergique était de rigueur, étendait déjà sa main, large comme une épaule de mouton, écartant les doigts, prête à encourager l'enfant d'une gifflée formidable.

Courageusement, le pauvre fit un effort et avala la boisson.

Presque aussitôt, il roulait comme une masse sur le parquet disjoint de la voiture. La Limace le releva et le replaça sur le canapé.

Zéphyrine s'était écriée, avec l'admiration d'une personne qui s'y connaît :

— Il en a rien une cuite !

La Limace commanda :

— Maintenant, habillons-le !... Leste !

Une vieille culotte, une veste grossièrement rapiécée de Claudinet, ainsi qu'une paire de chaussons ramassés sur quelque tas d'ordures firent l'affaire.

Dès que le pauvre petit fut ainsi métamorphosé, La Limace, paternellement, lui glissa sous la tête, en guise d'oreiller, un sac contenant du linge sale et jeta sur lui la couverture dans laquelle il l'avait apporté.

Il dit sentencieusement :

— La tête haute et les pieds chauds, il n'y a que cela à faire en attendant.

Et se retournant vers son épouse :

— Cet enfant-là, vois-tu, Fifi, il faut le soigner comme nos petits boyaux... C'est notre fortune.

— Comment ça ? interrogea Zéphyrine, qui commençait à se demander très sérieusement si le moulard constituait tout le butin rapporté par Eusèbe.

— Je te raconterai l'histoire en route.

— En route ?

— Oui, nous levons le siège.

— Il fait donc malsain ?

— Pas pour le moment... mais ça pourrait se gâter assez vite.

— Alors...

— Le plus prudent, c'est de filer.

Puis il cria, impérieusement :

— Claudinet !... allons, hop, debout... tu donneras l'avoine à Troppmann et tu attelleras.

Le petit poitrinaire s'était réveillé au moment où son oncle et sa tante rentraient. Il n'avait pu se rendormir et s'était mis à tousser de la cruelle façon que nous savons. Il se leva tout de suite, ne voulant pas se faire répéter l'injonction de La Limace ; mais il répliqua timidement, entre deux quintes :

— Atteler ?... Pourquoi faire ?

— Tu n'es pas encore descendu, che-napan !

— Si, si, mon oncle, me voilà... Est-ce que nous partons ?

— Si on te le demande, tu diras que tu ne sais rien.

Un nouvel accès de toux convulsive empêcha Claudinet de demander d'autres explications.

Zéphyrine ne connaissait toujours pas le résultat de l'expédition.

Il n'était pas possible que La Limace n'en rapportât que l'enfant, car il rayonnait trop pour cela ; mais elle ne voulut pas brusquer son homme, sachant bien qu'il parlerait tôt ou tard.

Claudinet apparut, livide, décharné, se soutenant à peine. La Limace lui dit :

— Tu sais, si tu ne veux pas étrenner, tâche de te patiner, de ne pas souffler mot et surtout ne pas réveiller le moulard qui est là.

L'aimable et douce Zéphyrine accentua les paroles de son mari en agitant sa main gigantesque d'un air fort peu rassurant.

Claudinet répondit avec l'accent humble, timide et craintif d'une créature souvent rouée de coups :

— Oui, mon oncle.

Le couple disparut à quelques pas de là, s'engouffrant dans la boutique d'un marchand de vins, ouverte déjà, malgré l'heure matinale.

Une heure plus tard, l'entresort quittait le Point-du-Jour, où il avait, pendant quelque temps, abrité sa fortune, et repartit vers de nouveaux rivages.

Zéphyrine n'y tenait plus ; elle grilla le coup de connaître, dans tous ses détails, le coup de la nuit et de savoir pourquoi l'arrivée soudaine de ce nouveau gosse leur apportait la fortune.

Eusèbe n'était pas cachottier d'ordinaire ; il s'épanchait toujours dans le sein de sa fidèle moitié ; d'où venait que, ce jour-là, il ne se montrait pas expansif et qu'il n'avait répondu, que d'une façon évasive ? C'est que La Limace, en présence d'une situation tout à fait nouvelle, se méfiait du hasard. Bref, très indécis, il se demandait si ses confidences à Zéphyrine devaient aller jusqu'à l'aveu complet de la somme touchée en enlevant l'enfant.

Il allait et venait sur la plate-forme à l'avant de la voiture d'où Claudinet, toussant un peu moins, dirigeait le cheval ; puis, il descendait sur la route ensoleillée, poussant aux roues aux montées, fumant la pipe, interrogeant l'horizon, ou jouant avec son nouveau chien Tape-Dur, un énorme bouledogue qu'il était forcé de rattacher sous la voiture toutes les fois que l'on traversait une localité, ou de rappeler près de lui quand quelqu'un passait, tant la férocité du molosse, entretenue soigneusement par ses maîtres, était redoutable.

La Limace, d'une main fébrile, par-dessus son vêtement, appuyait sur son portefeuille, comme s'il avait à protéger ses billets, dont lui seul percevait le doux craquement, contre un être invisible qui aurait cherché à lui subtiliser sa fortune.

Donc, la première précaution à prendre, fût-elle superflue, était de ne pas attirer l'attention des citadins.

L'oncle donna des ordres au neveu pour la direction de l'équipage.

On prit un chemin de traverse, qui permettait de rejoindre la grande route.

Là seulement Eusèbe Rouillard commanda la halte. Pendant que le cheval se reposerait, les patrons déjeuneraient avec les provisions que Zéphyrine était allée chercher à l'entrée de Versailles.

Il était à peine onze heures du matin. On s'arrêta à l'entrée d'un petit bois, à l'ombre. Sur le gazon, encore un peu maigre, on s'installa gaiement comme le font le dimanche les bons et pacifiques bourgeois.

Le repas achevé, pendant que Claudinet rangeait la desserte et que l'on savourait les ineffables douceurs de la

rincette, Eusèbe Rouillard consentit enfin à causer.

Ce fut Zéphyrine qui commença :

— Et où allons-nous ?

— En Normandie...

— En Normandie ? Pourquoi ?

— Parce que, pour les raisons que je vais te dire, il est bon que nous ne trainions pas nos guêtres à Paris, ou dans les environs, d'ici à quelque temps. Il est même utile que nous n'honorions pas de nos présence les villes et les gros bourgs où il y a une gendarmerie curieuse et tracassière... Il est possible qu'on recherche le crapaud que je t'ai ramené cette nuit, et bien qu'on ne puisse fournir aucun renseignement sérieux pour me retrouver, et que j'aie des excuses très bonnes à présenter, il vaut mieux ne pas tenter le diable et éviter des conversations avec la justice.

— T'as raison, mon homme ! approuva Zéphyrine, moi, je ne peux pas supporter les boniments des « curieux ».

— Alors, tu comprends à quel point nous devons rester pénétrés ?

— Bien entendu... Mais qu'est-ce que tu veux faire du momignard en question ?

— Ma colombe, notre neveu Claudinet se fait vieux...

— C'est une façon de parler.

— Il est poitrinaire jusqu'aux dents.

« Un de ces quatre matins, continuait-il, le lardon ira déguster les pissenlits par la racine... »

— Et ce ne sera pas dommage, déclara Zéphyrine avec toute l'expansion dont sa belle âme était capable.

— Ça ne sera pas une grande perte, atténuait Eusèbe...

— Personne ne pourra plus nous empêcher de toucher le reste du pognon.

— Nous l'aurons bien gagné, prononça La Limace...

— Sans doute. Nous serons bien avancés le jour où nous nous trouverions sans commis.

— Donc, le moufflon que je t'ai amené, et qui roupille encore sur le canapé, est destiné à remplacer Claudinet.

— Oui, mais ce n'est pas tout...

— Attends donc un peu... Laisse-moi m'expliquer.

— Vas-y, mon homme !

La Limace, pour avoir retardé ses confidences, n'en devint pas moins très expansif.

Il raconta par le menu ce qui s'était passé à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Zéphyrine écouta ce récit avec le plus vif intérêt, ponctuait d'exclamations pittoresques les bons endroits. La Limace, altéré par son long récit, l'avait arrosé par de fréquentes rasades ; son épouse lui tenait tête, si bien que, fort émus, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Pendant ce temps, Claudinet repliait la couverture qui avait servi de nappe.

Il rentra dans la voiture, rangea soi-

gneusement les couverts et remplaça proprement dans un petit placard les bribes du festin.

Puis, Claudinet, dont la petite face émaciée parut moins souffreteuse, s'étendit au pied du canapé, où Fanfan dormait encore.

— Allons ! dit le fils de Rose Fouilloux et de François Champagne, en voilà pour deux heures au moins de tranquillité !

Claudinet était retombé dans ses rêves rles douloureux.

Pourquoi l'avait-on livré à son oncle La Limace, à sa terrible tante Zéphyrine ?

Pourquoi donc aussi, depuis son départ de l'hospice, avait-il recommencé à tousser, d'abord un peu, puis davantage, puis, comme maintenant, presque toujours, et en sentant dans la poitrine d'effroyables souffrances, semblables à celles d'un fer rouge qui le brûlait intérieurement ?

Il était seul ! Il pouvait rêver, il pouvait pleurer sans contrainte, sans craindre que son oncle et sa tante, qui lui avaient défendu d'être triste, se livrasent sur lui à leurs odieuses brutalités.

En relevant la tête, le visage de Claudinet se retourna machinalement du côté de l'enfant qui était couché auprès de lui.

Jean de Kerlor s'était réveillé.

Et les yeux grands ouverts, il restait immobile et muet... comme s'il était encore sous l'empire d'un rêve terrifiant.

Cependant, remarquant que Claudinet fixait sur lui des regards anxieux, Fanfan fit un léger mouvement et demanda :

— Pourquoi pleures-tu, toi ?

Le neveu de La Limace s'essuya vivement les yeux.

— Je ne pleure pas.

Fanfan insista :

— Mais si ! tu pleures ! puisque tu as les yeux et les joues tout mouillés.

Claudinet s'essuya de nouveau avec un acharnement qui ramena une teinte rosée sur sa figure si pâle.

Fanfan continua avec la ténacité qu'il tenait de ses parents :

— Tu mens en disant que non, et c'est vilain ! Ta maman sera fâchée si tu mens.

Claudinet répondit avec une tristesse indicible :

— Je n'ai pas de maman !

Jean de Kerlor se redressa vivement sur son coude et s'écria avec un accent de profond étonnement :

— Tu n'as pas de maman ?

— Non !

— Où donc est-elle alors ?

— Elle est au ciel.

Fanfan resta un instant pensif, puis il reprit après quelques minutes :

— Et ton papa ?

— Je n'ai pas de papa non plus !

— Pas de papa ! Pas de maman !

— Il est parti, lui aussi.

— Ah ! oui... Il est en voyage, n'est-ce pas !... Mon papa à moi était en voyage aussi... Bien loin, bien loin... Au Mexique... Mais il est revenu... Auparavant, j'étais avec petite mère... L'été, nous allions en Bretagne chez grand'mère... Alors, toi, tu es avec ta grand'mère ?

— Je n'ai pas de grand'mère, ni de papa, ni de maman... Je suis orphelin.

— Orphelin ?

Fanfan, de nouveau, garda le silence. Un travail s'opérait dans sa cervelle.

Il reprit d'un ton amer :

— Je sais... Je me rappelle... Orphelin, c'est quand ton papa et ta maman sont allés près du bon Dieu...

— Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Claudinet.

— Claudinet... Je me rappellerai ce nom, et je le dirai à maman et à papa... Nous viendrons t'apporter de bonnes choses.

Claudinet hocha la tête d'un air de doute. Il reprit :

— Et toi, comment te nomme-t-on ?

— Moi ! Jean... Les domestiques me disent monsieur Jean... Mais papa et maman et grand'mère et mon oncle et ma tante m'appellent Fanfan.

— Ah ! fit Claudinet.

Et il parut réfléchir.

Jean de Kerlor poursuivit :

— Si tu es orphelin et si tu n'as pas non plus une grand'mère, qui donc as-tu alors pour t'aimer, pour t'embrasser, pour te caresser ?

— Je n'ai personne.

— Personne ?

— Personne !... Je suis avec mon oncle La Limace et ma tante Zéphyrine, qui m'ont recueilli.

— La Limace ! Zéphyrine !

Ces noms, qu'il entendit pourtant prononcer pour la première fois, devaient être ceux de l'homme et de la femme entrevus dans la nuit.

Ils évoquaient en lui comme un souvenir, l'image laissée par un cauchemar évanoui aux premiers sourires du réveil, mais qui ne tarda pas à revivre en une indicible sensation d'épouvante.

Puis cet intérieur sordide où il se trouvait, ce canapé grassex où il était étendu, ces loques sales qui le couvraient, lui inspiraient un incroyable dégoût, lui donnaient d'insurmontables haut-le-cœur...

Il se rappelait son joli petit lit avec les rideaux si blancs, les couvertures bordées de dentelles... Que faisait-il là ?

Ces questions se pressaient dans son cerveau enténébré ; elles étaient insolubles et pleines de terreurs.

Il allait crier, crier de toutes ses forces :

— Maman !... Papa !...

Mais Claudinet parlait, et Fanfan n'osait pas l'interrompre.

C'était un petit orphelin ; Jean, qui avait son père et sa mère, l'aimait déjà. D'ailleurs, Fanfan n'avait guère la force de jeter ses cris d'appel.

Peu à peu, il se sentait transi de peur.

Sa petite tête lui faisait mal, et il se demandait déjà si on allait encore le forcer à boire une drogue infâme comme celle qui l'avait éœuré quelques heures auparavant et qui l'avait plongé dans un si profond sommeil. C'était comme la suite de son cauchemar. Fanfan se mit à trembler.

Claudinet s'animait insensiblement ; ses yeux fiévreux reflétaient une lueur sombre ; tout à coup, malgré lui et avec effort, il vomit le flot de rancune et de haine qui noyait son cœur ulcéré.

Il s'écria, d'une voix entrecoupée par les sifflements provenant du larynx et des bronches :

— Ah ! ils ne sont pas bons, vois-tu, l'oncle La Limace et la tante Zéphyrine ! Le pauvre frissonna.

— Quand ils se soulent, c'est bien ; ils se battent tous les deux... Ils ne pensent plus à moi et je n'ai qu'à aller me coucher dans mon coin sans rien dire.

Fanfan joignit les mains.

— Le pire, poursuivait Claudinet, c'est quand ils ne se soulent pas, parce que les affaires vont mal... Oh ! alors, j'en reçois des coups !

Le visage de l'enfant se contracta de douleur et de rage en pensant à son martyre.

— Pauvre Claudinet ! balbutia Fanfan.

Le fils de Rose Fouilloux continua avec désespoir :

— C'est ce rhume qui fait mon malheur.

— On ne te donne donc pas de la tisane chaude ?

— Ah ! bien, oui !... Des coups de poing, des coups de pied... Heureux encore quand La Limace ne me bat pas avec le fouet qui sert pour Troppmann... Mon oncle et ma tante disent que ça se passera comme c'est venu... Mais en attendant, quand je tousse, ils me tapent dessus comme si c'était ma faute... moi, qui souffre tant, là, dans la poitrine... C'est comme si j'avais une bête de feu qui me rongerait.

Les efforts faits par Claudinet amenèrent promptement une quinte. La toux fut si déchirante que de grosses larmes jaillirent des yeux du petit malheureux.

Il s'assit époumoné. Enfin, sa respiration devint moins haletante et il parut soulagé. Il reprit :

— Tu verras que ce que je t'ai dit est vrai, Fanfan, puisque tu vas rester ici.

— Moi !

— Bien sûr... Tu dois m'aider d'abord.

— Mais non... Je veux retourner tout de suite auprès de papa et maman...

Je veux rentrer dans ma belle maison... Je veux regarder encore mon gros livre où il y a de si jolies images... Quand tu viendras me voir, je te le montrerai... Mais tu l'abimera pas ?

— Il s'agit bien de tout cela, reprit Claudinet ; pendant que tu dormais, j'ai entendu La Limace et Zéphyrine parler de toi... Tu me remplaceras quand je serai mort... Ils le disaient encore tout à l'heure en déjeunant... Il paraît que je n'en ai plus pour longtemps... Ça leur est égal, puisque tu es là.

Fanfan balbutia, tout effaré :

— Rester ici !... Te remplacer !...

— Eh bien ! oui... Faire la parade... C'est rudement fatigant, va !... Quelquefois, pour faire rire le monde, le *treppe*, comme dit mon oncle, et attirer des clients, je dis des bêtises et je reçois des taloches plus de deux heures de suite. Quand je gèle, l'oncle fait accroire au public que je grelotte expressément par semblant... et l'on rit... Et plus je claque des dents, plus on rigole... On se tord, quoi !... Et les gifles donc ! Et les coups de soulier !... La foule croit que j'escamote toutes les beignes... Pas du tout... La Limace n'y va pas de main morte... Il appelle cela réchauffer le public, brûler les planches... Si tu voyais, j'ai des noirs par tout le corps ! Et ma tante Zéphyrine ! Ah ! mon vieux ! Elle n'est peut-être pas si traître que l'oncle, mais elle tape plus fort avec ses battoirs... Elle cogne sans savoir pourquoi... Il paraît que ce n'est pas sa faute si elle m'amoche comme ça ; c'est le vin, la goutte et l'absinthe... N'importe, je te le répète, tu verras, Fanfan !... Des coups, ne pas manger, être toujours entre deux ivrognes quand la recette est bonne, deux brutes quand on n'a pas le sou... Vrai, c'est dur !

— Je ne serai pas, comme tu viens de le dire, l'enfant de La Limace et de Zéphyrine.

— Tu verras ! fit obstinément Claudinet.

— Ils nous ont enlevés, toi et moi... Je m'en souviens maintenant... Ma bonne me l'a raconté bien des fois... Il y a de méchants hommes et de méchantes femmes qui prennent les enfants... Mais toujours, quand les petits garçons sont sages, et qu'ils n'oublient pas de prier le bon Dieu, les papas viennent les chercher plus tard.

— Tu crois cela ?

— Mais oui.

— Tu te trompes, Fanfan !

— Pas du tout !

— J'ai entendu mon oncle La Limace qui le disait, tu n'as plus ni père ni mère ; et ils t'ont adopté...

— Je ne veux pas...

— Ils vont t'élever comme moi... Tu m'aideras d'abord à balayer la voiture, à atteler Troppmann, à soigner Tape-Dur et à faire les commissions.

— Non ! non !

— Puis, comme tu es plus petit que moi, que tu peux facilement passer dans les trous de haies, c'est toi qui seras chargé d'aller voler dans les cours de fermes.

Fanfan s'écria, révolté :

— Voler ?... devenir un voleur ?

— Oui, un voleur !... Et ils t'apprendront à devenir un malin dans la partie... La Limace surtout, qui n'a pas son pareil.

Jean de Kerlor, dont le front se couvrait de la rougeur de la honte, répliqua :

— Oh ! jamais !

— Que si !... Ils sauront bien t'y forcer.

— Jamais ! répéta Fanfan, serrant ses petits poings convulsivement, comme s'il avait déjà à lutter, jamais !

— Ils te roueront de coups.

— On ne m'a jamais battu ! déclara fièrement le fils de Georges et d'Hélène.

— Tant pis ! ça te semblera plus dur.

— Ils auront beau me battre, je ne volerai pas !... On ne t'a donc pas appris comme c'était vilain de voler... On ne t'a donc pas dit qu'on vous mettait en prison.

Claudinet eut cette réponse navrante, prouvant à quel point déjà ses misérables bourreaux, après avoir martyrisé son corps, avaient cherché à souiller son âme :

— Mais si on ne vous voit pas !

Fanfan répondit vivement :

— Dieu nous voit toujours... Maman me l'a assuré.

Claudinet resta un moment silencieux et pensif. Dans son cerveau d'enfant, tandis qu'il écoutait Jean de Kerlor, revenaient, comme de lointaines réminiscences, les sermons de l'aumônier et les recommandations de sœur Simplice, écoutés autrefois avec tant de ferveur.

Claudinet, lui aussi, avait eu horreur du vol, horreur de ce qu'on appelait autour de lui le péché, tandis que maintenant...

Il s'écria, retrouvant sa bonne petite nature d'autrefois :

— Oui, Fanfan, tu as raison.

— Bien sûr !

— C'est vilain de voler !

— Et puis on est toujours puni.

— D'abord je ne voulais pas, moi non plus... mais à force d'être battu, et quand on a faim, froid, et qu'on vous menace de vous faire dévorer par le chien, il faut bien obéir... Ah ! ils savent s'y prendre, va !

— Je ne volerai pas.

Le neveu reprit plus bas :

— Il y a encore pire que cela.

— Pire !...

.....

Un formidable coup de poing en plein visage, interrompit les confidences de Claudinet, au moment où elles allaient devenir terribles. La Limace, fou de colère, venait de monter dans l'entresort sans que l'enfant l'aperçût. Il venait d'entendre...

La brute féroce reparut.

Il s'était rué sur le petit Claudinet, l'avait saisi en pleine chair et lancé d'un bout à l'autre de la voiture...

Et il tapait, tapait, ivre de fureur, voyant rouge, rugissant, écumant...

— Ah ! charognard ! hurla-t-il.

Enfin, une dernière poussée rejeta la victime sur la petite balustrade de la plate-forme, à l'avant...

Claudinet bascula, poussant un gémissement, et tomba à terre, où il resta gisant, comme s'il avait été tué sur le coup.

A ce moment, Zéphyrine, plus abruti encore que de coutume et qui ne s'était pas réveillée aussi vite que La Limace, Zéphyrine arrivait, tenant le cheval par la bride pour atteler.

Sans s'émouvoir le moins du monde, la somnambule releva tranquillement, froidement, son neveu ; le prit dans ses bras robustes et le remonta dans l'entresort.

— Il n'est pas mort, dit-elle... Ce ne sera rien... Nous allons le coucher.

La Limace s'était calmé.

Son accès de sauvagerie avait pris fin.

Le misérable avait eu peur d'un accident, dont on lui aurait demandé compte.

Zéphyrine dit à Fanfan :

— T'as vu, toi, morveux !

— Tâche que ça te serve de leçon.

La Limace devait se montrer plus proluxe. Il revint vers Fanfan.

Celui-ci, livide, les yeux hagards, respirant à peine, était dressé sur le canapé, les bras pliés en avant, éperdu.

Il s'attendait à être tué à son tour ; mais il serrait les dents pour ne pas demander grâce. Eusèbe lui dit, changeant brusquement de ton et de système :

— Tu vois, mon chéri, ce que c'est que de pas être raisonnable et de parler quand on ne vous demande rien... Ton cousin Claudinet vient d'être passé à tabac... Tu serais corrigé de même, si tu n'étais pas plus sage, par ton petit père La Limace.

Jean de Kerlor, en sentant cette haleine fétide l'effleurer, recula plutôt par dégoût que par peur. Eusèbe poursuivit :

— Tu es assez grand pour comprendre, n'est-ce pas ?... Eh bien !... Fanfan, écoute : tu as perdu ton père, ta mère, ta grand-mère, ton grand-père, ta tante, ton oncle, toute la sainte boutique, quoi !... Ils sont tous morts subitement du choléra-morbus... Tu n'as plus désormais qu'une mère, Zéphyrine Rouillard, née Fouilloux, et qu'un père, moi !... Et avec nous, tu sais, il faudra

filer droit... Il n'y a pas de fainéants dans notre famille...

Il arrêta net son discours.

Jean de Kerlor venait de perdre connaissance.

— Tiens ! s'écria Zéphyrine, voilà qu'il profite de la mauvaise exemple... Il se trouve mal à son tour.

Elle s'approcha machinalement, peut-être pour le secourir ; mais La Limace lui dit :

— Tu le feras aussi bien revenir en route.

— Pour sûr ! dit-elle reconnaissant le bien-fondé de l'observation et se rappelant que ces parages pouvaient être dangereux.

— Hue, alors ! cria Eusèbe, de sa belle voix éraillée de bandit... Nous pouvons être à Mantes ce soir.

— A Mantes-la-Jolie, compta Zéphyrine, en fouaillant Troppmann à tour de bras.

CHAPITRE XXII

LE TZIGANE

L'orchestre de tziganes venait d'exécuter avec un entrain endiablé la marche de Rackoszy ; on applaudissait les musiciens étincelants dans leurs belles tuniques rouges à brandebourgs, quand Paul Vernier et Mariana entrèrent dans le jardin du Pavillon des Acacias.

Le sculpteur avait reçu le matin même une lettre officielle de l'architecte de la Société immobilière avec lequel il était en pourparlers depuis quelque temps pour l'entreprise de travaux importants.

Il était prié de se tenir prêt à commencer les travaux incessamment.

— Eh bien ! s'était écriée Mariana, vous voilà au comble de vos désirs.

— Je suis heureux en effet de ce bon résultat ! avait répondu Paul, s'efforçant de paraître très satisfait.

— C'est la fortune !... C'est la gloire ! poursuivait M^{me} Vernier, d'une voix dont l'intonation enthousiaste dissimulait l'ironie.

— Oui, fit Paul... C'est tout cela. Veux-tu, Mariana, fêtons cette bonne nouvelle. J'ai besoin d'ailleurs de repos. Allons au Bois.

Au lendemain de sa rupture avec Silverstein, Mariana s'était empressée de nouer de nouvelles intrigues. Elle avait deux amants ; elle n'en resterait pas là.

Une frénésie de vice lui montait au cerveau. La perversité venait à grands pas ; et, avec elle, tous les caprices, toutes les extravagances, toutes les bizarreries flétrissantes.

Si sa liaison avec Silverstein avait

continué, — et toujours secrètement, — il est probable que Mariana eût conservé une sorte d'hypocrite orgueil, qui eût retardé sa chute dans l'abîme d'ignominie où elle allait rouler. Maintenant il ne suffisait plus à Mariana de pouvoir vivre uniquement, si elle le voulait, grâce aux prodigalités de ses adorateurs attirés, elle se forgeait des désirs immondes, uniquement pour les apaiser.

Oui, Mariana de Sainclair, épouse Vernier, qui débutait pourtant dans la carrière galante, avait déjà, comme les courtisanes chevronnées, la nostalgie du ruisseau.

Paul et Mariana prirent une voiture qui les conduisit au bois de Boulogne. Mariana jouait le ravissement.

On eût dit que c'était la première fois qu'elle faisait cette promenade et que jamais elle n'avait mis les pieds à l'hôtel du Parc-des-Princes, désert, il est vrai, depuis de longs mois.

Après avoir parcouru les principales allées, Paul Vernier s'écria :

— Veux-tu venir te rafraîchir aux Acacias ?

— Pourquoi, mon ami ?

— Il fait très chaud... Tu dois avoir besoin de te rafraîchir...

— Mais non, je t'assure.

— Et puis, continua le mari, nous entendrons les tziganes.

— Fi ! les horreurs !

— Tu es bien sévère pour ces artistes. Je comprends que toi, une musicienne consommée, tu ne leur pardonnes pas d'écorcher quelquefois nos compositeurs... Mais quand ils jouent leurs airs nationaux, leurs czardas, je les trouve prodigieux...

M^{me} Vernier hocha la tête et eut un mouvement d'épaules de commisération.

— N'y allons pas, dit Paul tranquillement.

— Mais si, allons-y, puisque vous aimez la musique de ces gens-là...

Ce fut Mariana qui donna ordre au cocher de les conduire au Pavillon des Acacias. L'assistance était nombreuse et fort élégante.

M^{me} Vernier, malgré son sourire enchanteur, était furieuse. Elle ne se souciait pas du tout d'être aperçue en si piètre équipage.

Ce Paul ne comprenait décidément rien.

En admettant que Mariana eût tenu la parole qu'elle lui avait donnée, de rester à son rang, est-ce que Vernier, pour être logique avec lui-même, n'aurait pas dû éviter à sa femme le moindre contact avec la société qu'ils ne pouvaient plus fréquenter ?

Et il l'amenait là, dans un endroit où la clientèle n'était pas certes uniquement aristocratique, mais où Mariana venait déjà de reconnaître plusieurs amis.

Elle jeta un coup d'œil sur sa toilette,

s'imaginant que sa pauvreté était remarquée par tout le monde.

Mariana se rassura :

Sa robe de surah à reflets changeants, sa capote en tulle mauve, et ornée de roses jaunes ne donnaient pas précisément à M^{me} Vernier l'aspect d'une indigente; mais ce qui l'irritait le plus, c'était d'en être réduite à ne porter que d'insignifiants bijoux.

Son pauvre cœur, si sensible, fut bientôt moins ulcéré : la beauté de Mariana avait fait sensation : un faible écho des murmures les plus flatteurs arrivait à son oreille.

— Tu vois, dit Paul, nous ne sommes pas en trop mauvaise compagnie.

Elle ne répondit rien.

Les yeux de M^{me} Vernier se portèrent machinalement sur les tziganes, dirigés par Rudolf Szeged.

La pourpre des uniformes rehaussée par les passementeries d'or accrochait ses regards.

L'orchestre attaqua une valse de Suppé.

Après avoir trempé ses lèvres dans le verre de bière blonde, M^{me} Vernier dit à son mari :

— Nous n'allons pas rester ici ?

— Nous partirons quand tu voudras, répondit-il docilement.

À Suppé avait succédé Strauss ; les artistes de Rudolf Szeged paraissaient infatigables.

Mariana fit un mouvement pour se lever.

— Si nous attendions la fin du morceau, proposa le sculpteur.

Mariana ne répondit que par un geste d'indifférence. Ils se levaient tous deux, quand une jeune femme dit au monsieur qui l'accompagnait :

— Karlo n'a donc pas de solo ?

— Mais si, répondit le monsieur... Tiens ! ça va être son tour.

Un murmure de satisfaction passa discrètement dans l'assistance.

— Vous savez, déclara un dilettante, que cet animal-là a un réel talent.

— Bah ! c'est de naissance chez ce indigènes.

— Écoutez Karlo, proposa Paul, reprenant sa place.

Déjà Karlo Zika paraissait sur le devant de la petite estrade.

On était immédiatement empoigné par la surprenante virtuosité de l'artiste, qui tirait de son instrument des sons qu'on n'avait pour ainsi dire jamais entendus.

Et tout cela pourtant heurté, fiévreux, sans méthode connue, mais dégageant, avec une maestria incroyable, une impression d'art d'une puissance incomparable, d'une intensité merveilleuse.

L'ovation faite à Karlo Zika prit les proportions d'un triomphe.

Mariana, frémissant de tout son être, restait littéralement fascinée, ne se sen-

tant même pas la force de rentrer dans la vie réelle en mêlant ses bravos-enthousiastes à ceux du public.

Karlo Zika, après avoir salué assez correctement l'assistance, reprit modestement sa place au milieu de ses camarades.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, qui n'avait rien de bien particulier dans sa physiologie de fils de bohémiens errants. Les traits étaient plutôt tourmentés à force d'être trop expressifs; une balafre sur le sourcil gauche rendait un oeil un peu plus petit que l'autre; mais, précisément ce qui frappait dans ce visage, c'était l'acuité du regard noir, tout chargé de flammes.

Le chef d'orchestre, après le succès du soliste, décréta un entr'acte supplémentaire. Mariana avait déjà dit à Paul :

— Cette fois, partons, je ne veux plus entendre autre chose.

— Tu as raison, répondit le sculpteur.

Les tziganes quittèrent l'estrade, et, par une petite porte de communication, se rendirent dans le jardin, où ils allumèrent des cigarettes. Bien que ces artistes se confinassent dans ce petit coin par déférence pour le public, il ne leur était nullement interdit de répondre aux amateurs qui voulaient engager un bout de conversation avec eux.

Une douzaine de personnes s'approchèrent de Karlo Zika et quelques propos furent échangés.

Mariana, maîtrisant la sorte de stupeur qui l'avait soudainement envahie, recouvra sa belle impudence.

Profitant de la courte absence de Paul, qui se mettait en quête du chasseur de l'établissement, pour lui envoyer chercher la voiture, Mariana s'approcha hardiment du tzigane et le regarda dans les yeux.

Karlo eut un petit rire; il lissa ses moustaches noires, en homme habitué à ces curiosités indiscrettes. Cependant, avec une perception très aiguë de la situation, il fit quelques pas au-devant de M^{me} Vernier.

Mariana regarda ce teint brûlé, ces yeux ardents; elle était captivée par l'attrait de l'inconnu, de l'exotique; frémissant d'un désir aussi fou que spontané. Elle commença à mi-voix avec un sourire indéfinissable, qui découvrit ses dents nacrées :

— Vous avez beaucoup de talent.

— Vous trouvez... Eh bien! il faudra revenir m'entendre.

— Ici ?

— Ici dans la journée et le soir chez Alder, pendant le dîner.

Ce fut tout.

Il tourna le dos avec un léger dandinement, retournant à son poste.

Rüdolf Szeged, très raide, très décoratif, revenu à son pupitre, frappait déjà sur le bois avec son archet.

En voiture, Paul s'écria :

— Nous avons passé une après-midi très agréable.

— Certainement, certainement... Je regrette que le temps ait marché si vite; mais que dirais-tu si j'avais un caprice ?

— Un caprice !

— Veux-tu m'emmener dîner au restaurant ?

— Ah ! s'écria Paul, très content, voilà une bonne idée.

Vers sept heures du soir, les époux sortaient de nouveau.

— Si nous allions chez Alder ? proposa négligemment Mariana.

— Soit, approuva Paul.

— Allons bon ! s'écria Mariana avec un geste de contrariété en entrant dans le restaurant.

— Qu'as-tu donc ? interrogea Paul avec une sollicitude déjà inquiète.

— Encore les tziganes ! ajouta-t-elle d'un ton obsédé.

— C'est ma foi vrai, reconnut le sculpteur.

— Ils sont donc partout ?

Un garçon très empressé désignait une table de l'air le plus engageant.

Paul commanda le dîner.

Pendant que son mari consultait le menu, les yeux de Mariana se fixèrent sur les tziganes. Karlo était là.

Il avait bien vu Mariana. Il la regarda et ses lèvres moqueuses eurent l'air de murmurer :

— Déjà !...

Le lendemain, après le départ de son mari, Mariana prit fiévreusement une feuille de papier à lettre. Elle écrivit ces simples mots :

« Je veux vous revoir ; je veux vous parler.

« Répondez tout de suite et dites-moi où nous pourrions nous entretenir loin des indiscrets. »

Elle signa d'une initiale : « M. »

Mariana s'habilla, sortit et remit à un commissionnaire la lettre qui portait comme suscription :

« Monsieur Karlo Zika.

« Au Pavillon des Acacias. »

Elle dit au bonhomme médaillé :

— Vous porterez cette lettre de façon à arriver à trois heures. La personne à qui elle est destinée fait partie de l'orchestre.

— Il y a une réponse ?

— Oui.

— Où faudra-t-il...

— Je reviendrai vers cinq heures.

Le commissionnaire s'inclina avec d'autant plus de politesse que la belle dame lui avait glissé cinq francs dans la main.

A l'heure dite, Mariana le retrouva à son poste.

Elle décacheta l'enveloppe qui ne contenait que la carte de visite de Karlo Zika.

Il s'était contenté d'inscrire au crayon :

« Demain, de une heure à deux heures. »

M^{me} Vernier ne vit pas la grossièreté du procédé.

— Demain... demain !...

Il lui sembla qu'un fleuve de feu venait d'inonder ses veines.

La carte de visite du tzigane mentionnait naturellement son adresse. Il demeurerait rue d'Orléans, près de l'avenue de Neuilly, à deux pas du bois de Boulogne.

Il occupait deux chambres meublées dans une maison assez propre.

Ce fut lui qui vint ouvrir à Mariana, quand elle arriva à une heure et demie.

La face bronzée du tzigane s'illumina en voyant M^{me} Vernier.

Quand il avait reçu le billet de celle-ci, Karlo n'était pas très sûr qu'il fût écrit par Mariana : il n'en avait pas moins répondu au petit bonheur.

Cette après-midi-là, les clients du Pavillon des Acacias n'eurent pas le plaisir d'entendre Karlo Zika.

.....

L'existence de Mariana devint effrénée.

Elle ne vivait que pour le tzigane ; mais elle était bien forcée de garder les amants qui alimentaient son budget.

Contrairement au préjugé touchant l'indolence des filles de couleur, Mariana faisait preuve d'une activité dévorante.

Depuis quelle était la maîtresse du tzigane, elle ne caressait qu'un projet, n'avait qu'un but : fuir, quitter la France avec Karlo. Elle lui en avait déjà parlé, mais il s'était contenté de sourire d'une façon assez énigmatique.

Elle exérait l'humanité : tous les hommes, sauf Karlo, lui faisaient horreur. Chaque jour elle haïssait davantage son mari.

Son écourement devenait insurmontable : à tout prix elle voulait en finir.

Vers dix heures du matin, Mariana frappa un jour à la porte du tzigane.

La porte s'ouvrit. Mariana recula atterrée.

C'était une femme qui venait d'apparaître.

Une luronne très blonde et très colorée, de haute taille, solidement musclée.

— Monsieur Karlo Zika est-il chez lui ?

— Non, répondit la femme avec une sorte de grognement, il est sorti.

— Alors, je reviendrai, reprit Mariana tranquillement.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

M^{me} Vernier, qui avait déjà fait un pas vers la porte, se retourna :

— Est-ce à madame Zika que j'ai l'honneur de parler ?

— Je m'appelle Hermosa, répondit la luronne ; Karlo est mon amant.

Mariana ne broncha pas.

Elle poursuivit d'un petit ton dédaigneux :

— Je venais demander à Karlo Zika, qui est un grand artiste, s'il donnait des leçons de violon.

Hermosa resta ébahie. Mariana continua :

— Mais je regrette bien vivement de ne pas l'avoir rencontré chez lui... Je vous salue, Madame.

Et elle se retira précipitamment, en proie à la plus vive agitation.

Ce trouble n'avait pas échappé à Hermosa, qui se sentit immédiatement mordue par la jalousie.

— Cette particulière-là, je la reconnaîtrai, s'écria-t-elle.

Mariana se retrouva dans la petite rue d'Orléans, folle d'angoisse.

— Oir vas-tu ? demanda soudain une voix caressante.

Mariana leva les yeux. C'était Karlo qui rentrerait paisiblement chez lui.

— Vous ! s'écria-t-elle d'une voix frémissante de colère.

Il la regarda.

— Je sors de chez toi, dit M^{me} Vernier. Je ne m'attendais pas à tomber dans un véritable guet-apens.

Karlo se redressa très irrité, comme un bon tzigane, qui veut tout de suite saisir l'avantage d'une querelle naissante. Il riposta :

— Il ne fallait pas venir le matin.

— Alors, cette femme est ta maîtresse ?

— Elle, c'était avant toi...

Mariana le saisit par le bras et l'entraîna vers un restaurant tout proche.

— Tu ne retourneras pas chez toi, dit-elle.

— Qui m'en empêcherait ?

— Moi.

— Tu perds la tête !

— Tu ne reverras pas cette femme... à moins que tu ne la préfères à moi.

Karlo Zika, avec l'atticisme d'un tzigane qui s'est frotté à toutes les civilisations, haussa les épaules et répondit nettement :

— Mais j'en ai plein le dos d'Hermosa.

— Ah ! fit Mariana comme dans un spasme, je savais bien que tu me préférerais.

— Alors, riposta-t-il du ton gouailleur d'un homme qui se sent adoré, pour quoi m'as-tu posé la question ?

Mariana, secouée par un frémissement de joie infinie, murmura :

— Ecoute, si tu m'aimes, je veux t'offrir l'existence la plus douce que tu aies pu rêver.

Il sourit complaisamment, en don Juan qui n'entend pas pour la première fois une phrase aussi alléchante.

— Réponds-moi, je t'en supplie ! dit Mariana.

— Je n'ai pas très bien compris.

— M'aimes-tu assez pour tout me sacrifier ?

— Tout ! cela veut dire beaucoup de choses.

— Partons tous les deux.

— Oh ça ?

— Oh tu voudras.

— Pourquoi ne pas rester ici ?

— Parce que, pour reconquérir ma liberté, il faut quitter la France.

Il hochait la tête.

— Bon pays, pourtant... Beau pays !... On s'y amuse plus que partout ailleurs.

Et l'œil du tzigane s'emplit de visions délectables.

— L'existence que nous mènerons à l'étranger sera exempte de tous soucis.

Il répondit, passablement sceptique :

— On croit toujours cela... et puis, on ne tarde pas à en revenir.

— Tu n'auras pas besoin de faire appel à ton talent pour vivre... je ne veux plus que tu te donnes en spectacle, que tu prodigues ton intelligence, ton cœur, ton âme, pour mendier des bravos et recevoir des appointements dérisoires.

— Ma petite Mariana, prononça-t-il, tu parles comme une femme dont l'exaltation dénature le bon sens habituel... Moi, qui suis calme et qui ne veux pas profiter de ton emballlement, je te dis : pas de bêtises !

— La résolution que j'ai prise est irrévocable.

— Reste avec ton mari... Cela vaut mieux... Tu me remercieras plus tard de ce conseil.

— Mon mari, je le hais.

— Cela ne fait rien, répliqua-t-il avec sa morale facile et logique.

« Attention ! pas de bêtises... sur le moment, ça va tout seul... On s'enfuit... Et puis, les femmes sont changeantes, quelque temps après on regrette sa folie, pour toutes les raisons du monde.

— Auprès de toi, je ne regretterai jamais rien. Et je te répète que je suis prête à faire face à toutes les nécessités matérielles.

— On ne vit nulle part d'amour et d'eau fraîche.

— J'ai plus de cent mille francs.

Karlo Zika bondit sur sa chaise.

— A toi ? demanda-t-il un peu incrédule.

— A moi...

Le tzigane redevint très sérieux.

— C'est un chiffre, murmura-t-il.

Karlo se prit à réfléchir profondément.

Au bout de quelques instants de silence, il s'écria le plus dignement du monde :

— Tu comprends bien que je ne suis pas un homme à exploiter une femme.

Mariana haussa ses jolies épaules.

— Tu acceptes ! fit-elle.

— Parce que tu y tiens, répondit-il, il le faut bien.

S'il acceptait, le tzigane ! des deux mains. Il savait parfaitement que ces cent mille francs ne constituaient pas une opulence inépuisable ; mais il y avait de quoi mener joyeusement l'existence pendant quelque temps.

Et puis, Karlo, qui sentait s'anaiser en lui la fougue de la jeunesse, s'était surpris parfois à caresser des projets d'avenir. Il s'était demandé pourquoi, après les lauriers de l'artiste, il ne viserait pas à palper les bénéfices de l'impresario.

Grâce aux propositions de Mariana, cette idée louable en soi venait de prendre corps dans la cervelle du tzigane.

Il se voyait déjà à la tête d'un magnifique établissement sur le Craben, à Vienne.

A son tour, il dirigerait des compatriotes.

Il offrirait à Rudolf Szeged de diriger l'orchestre. Sans compter que l'éclatante beauté de Mariana ne serait pas faite pour éloigner la clientèle.

L'annonce des cent mille francs avait ébloui Karlo, il ne se serait jamais douté d'une pareille aubaine.

Il fut convenu que l'on irait à Genève ; on n'y resterait que trois jours ; puis on irait se fixer en Autriche-Hongrie.

On partait le soir même à sept heures vingt-cinq, à la gare de Lyon.

— Il faut que j'aille chez moi, dit Mariana, prendre notre fortune. Dans une heure, je serai chez toi.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Mariana embrassa Karlo et partit. Quand elle rentra chez elle, Paul était à son atelier ; cela gênait Mme Vernier.

Il l'avait entendue rentrer et il était venu, avec une apparence très calme, l'entretenir de petits détails concernant le ménage. Mariana, faisant appel à toute sa présence d'esprit, répondait à son mari.

Mais elle bouillait d'impatience. Est-ce qu'il n'allait pas retourner au milieu de ses plâtras ? Karlo attendait, s'impatientant peut-être ; si Mariana tardait à aller rejoindre son amant, celui-ci, dont elle connaissait le caractère fantasque, pouvait peut-être changer d'avis.

— Je t'attendais pour déjeuner, dit Paul.

— J'ai été invitée par madame de Marandaix et je n'ai pu refuser... Je n'ai pas eu le temps de te prévenir.

— Tiens, fit Vernier, que les allures étranges de sa femme inquiétaient depuis quelque temps, je croyais avoir lu dans les déplacements que madame de Marandaix venait de quitter Paris !

— Quelle erreur !

— Je le souhaite.

Mme Vernier voulut s'emporter.

— Je ne supporterai pas une telle suspicion... Tu peux vérifier immédiatement ce que je t'ai dit.

— Inutile.

— En vérité, depuis quelques jours, votre attitude à mon égard, monsieur Vernier, est intolérable.

— C'est que toi-même, Mariana, tu commences à m'inquiéter.

— Par exemple !

— J'ai été aveugle, je ne le suis plus !

— Vous allez m'outrager.

Elle eut un geste de martyr.

— Ecoute, reprit le sculpteur, je ne veux pas prodiguer de vaines paroles.

Elle eut un moment de fiévreuse impatience.

Qu'est-ce que le tzigane devait penser ?

Ah ! pourquoi Mariana n'était-elle pas libre de crier à son mari à quel point elle le trouvait odieux ?

Il fallait encore qu'elle se contraignît ; ce n'était pas le moment de le heurter, puisque sa clairvoyance s'était éveillée juste à l'heure où Mariana avait besoin de le tromper encore pendant quelques heures.

— Ecoute, répéta Paul, je n'ai aucune preuve contre toi.

— Mais c'est indigne !... C'est abominable !... Le soupçon même est une sanglante injure... Je vous défends de dire un mot de plus.

— Je le dirai pourtant...

Paul articula avec une énergie sombre qu'il crut inutile de souligner par le moindre éclat de voix :

— Lorsque j'aurai des preuves... je te tuera !

— Mon Dieu ! clama-t-elle, mais cet homme vient d'être frappé d'aliénation mentale... Rien dans ma conduite ne motive ces criminelles pensées...

Depuis huit jours, la même pensée atroce martelait brutalement le cerveau de Paul.

Il s'était défendu contre le soupçon ; il s'était dit que ses accusations étaient monstrueuses ; mais l'obsession était devenue de plus en plus tyrannique.

Tout mentait, tout était faux, tout était misérable chez cette créature.

Alors que fallait-il attendre ?

La preuve ? Epier cette femme !

Puis il en arrivait à se demander s'il ne se produirait pas quelque mystérieux événement qui lui éviterait la torture de savoir la vérité.

Il aurait voulu encore rester dans le doute.

Mais, hélas ! sa raison protestait contre cette lâche conclusion qui n'en serait pas une.

— Monsieur, reprit Mariana, je ne vous pardonnerai jamais...

— Ce qui veut dire ?

— Que j'entrerai au couvent et que personne n'entendra plus parler de moi.

— C'est ce que vous aurez de mieux à faire ! s'écria Paul Vernier.

Et n'y tenant plus, il sortit.

— Enfin ! s'écria-t-elle avec un soupir de délivrance...

Elle se rua sur le meuble qui contenait la fortune si honnêtement gagnée.

Elle dissimula la cassette sous son manteau de dentelles, et, comme une voleuse qui vient de dévaliser un appartement, elle s'éloigna sur la pointe des pieds.

CHAPITRE XXIII

LA POURSUITE

— Enfin ! dit-elle, je ne remettrai plus les pieds ici.

Ce fut tout le regret qu'elle exprima en désertant le foyer conjugal.

Elle chercha en vain une voiture.

Des gouttelettes d'eau tombaient ; tous les flacres qui passaient étaient chargés.

Mariana eut beau trépigner, maudire les circonstances hostiles ; elle ne trouva pas le moindre char numéroté.

— Mais c'est abominable ! murmura M^{me} Vernier... Comment vais-je faire pour gagner Neuilly ?

Il n'y avait plus à hésiter ; il fallait continuer à pied. Mariana en consultant sa montre se rassura un peu. Elle pouvait arriver à l'heure, mais à la condition de marcher vite.

En entrant dans le bois de Boulogne, elle heurta un passant qu'elle ne regarda même pas, tant elle était préoccupée.

Il la vit, lui ; c'était son mari.

Il eut un soubresaut.

Il l'avait remarquée de loin et il croyait qu'elle l'avait vu également.

— Où va-t-elle ? se demanda-t-il.

Il la suivit.

Maintenant la pluie faisait rage ; il n'y avait personne dans le bois, personne que Paul Vernier qui suivait sa femme à une cinquantaine de mètres de distance.

— Il faut que je sache où elle va, murmura-t-il les dents serrées... Je le saurai.

Soudain, il devint très pâle.

C'était dans un bois qu'il avait rencontré Mariana pour la première fois ; celui de Kernés n'avait pas l'élégance de celui de Boulogne ; mais, en ce moment, ce dernier paraissait aussi sauvage que l'autre à Paul Vernier.

Une buée rouge passa devant ses yeux.

Il se ramassa sur lui-même comme s'il allait courir et rejoindre cette femme.

Il songeait à l'étrangler après lui avoir fait avouer sa dernière trahison.

Paul s'arrêta baletant, combattant

l'impulsion criminelle qui le poussait en avant avec une force qu'il n'aurait jamais soupçonnée.

Ce fut M^{me} Vernier qui se mit à courir en rassemblant ses jupes dans la main gauche ; elle suivit la route de la Porte des Sablons, prit à droite, franchit le boulevard Maillot, sortit de Paris et s'engagea sur l'avenue de Neuilly.

Paul avait repris sa poursuite.

Le crépitement de l'eau sur les feuilles empêchait d'entendre le pas de l'artiste.

Mariana continuait sa galopade.

.....

Karlo, homme pratique, s'était promis de tout préparer pour que l'on n'eût plus qu'à filer. Il bourra sa valise et écrivit une adresse qu'il s'appretait à coller, lorsque la réflexion lui vint que le soin était tout à fait superflu, attendu qu'il garderait son sac dans le compartiment.

Il déchira son étiquette où il avait calligraphié.

*Monsieur Karlo Zika
à Genève.*

Ces préparatifs lui prirent quelque temps ; il regarda la pendule ; il était six heures.

Mariana allait arriver.

Pourquoi décidément était-elle retournée chez son mari ?

Enfin, elle avait promis d'en donner le motif à Karlo.

Ah ça ! fit-il, elle n'arrive pas ?

Il commença à éprouver de vagues inquiétudes. Il descendit, son sac à la main, pour éviter à sa folle maîtresse la peine de monter.

Plus heureux que Mariana, il put héler un fiacre et s'y installer, après avoir fait rabattre la capote pour éviter la pluie.

Mariana n'apparaissait toujours pas.

Karlo eut un grincement de dents ; il se mit à égrener un chapelet de jurons des mieux fournis ; mais les injures se transformèrent en un cri de triomphe : Mariana venait d'apparaître au tournant de la rue.

Il la fit monter en voiture, sans lui donner le temps de fournir la moindre explication et il dit au cocher :

— Gare de Lyon !... Nous sommes très pressés... Il y aura un bon pourboire.

L'équipage fila bon train. Paul Vernier arrivait juste à ce moment dans la rue d'Orléans.

Ce qui se passa fut si rapide qu'il n'eut pas le temps d'intervenir. Sa femme montait en voiture avec son amant !

Cette fois, Paul avait la nouvelle prouvée qu'il cherchait ; mais, malgré qu'il s'attendit à tout, la commotion fut si prompte qu'il resta quelques secondes abasourdi.

Il ne prévoyait pas un si prompt dé-

noisement. Il chancela, se passa la main sur les yeux comme pour dissiper le vertige.

Cette défaillance fut de courte durée ; Paul Vernier s'élança à la poursuite de la voiture ; il voulut crier ; ses cris s'étranglaient dans sa gorge.

La voiture descendait l'avenue du Roule.

Paul courut jusqu'à la Porte des Ternes ; il s'arrêta suffoqué, comprenant seulement qu'il était insensé en croyant rattraper les fugitifs.

— Ah ! dit-il pourquoi n'ai-je pas tué cette geuse ?

Il tomba sur un banc et se prit la tête à deux mains, voulant réfléchir ; mais il était incapable d'assembler deux idées.

Cependant, après une demi-heure d'anéantissement, un calme relatif revint dans sa cervelle enfiévrée.

Il allait retourner dans cette rue d'où était partie la voiture ; il se renseignerait.

Il revint rue d'Orléans.

Cette fois, il entra dans la maison du tzigane. Il poussa la porte de la loge de la concierge.

Deux femmes étaient là, la portière et une locataire.

— Madame, commença l'artiste, j'ai besoin d'un renseignement... je le paierai ce que l'on exigera... Est-ce ici que demeure un monsieur qui est parti en voiture il y a environ une demi-heure ?

L'interlocutrice de la concierge n'était autre que Hermosa qui, venant de constater le départ de Karlo et le désordre de l'appartement, avait tout de suite eu l'impression de l'abandon. Elle bondit aux premiers mots de l'artiste.

— Venez avec moi, dit-elle, je vous dirai ce que je sais.

Paul tressaillit, ses yeux se dilatèrent.

Était-il tombé juste ?

Hermosa le fit monter dans le logement de Karlo.

Il la suivait, ne trouvant plus rien à dire, repris d'un hébètement confinant à la folie.

— Asseyez-vous !... dit Hermosa, de sa voix entrecoupée par l'émotion.

Il obéit encore machinalement.

— Je parle que vous êtes le mari ! bé-gaya-t-elle.

— Le mari...

— Oui, c'est avec votre femme que Karlo est parti.

— Karlo...

— Vous n'avez donc appris que trop tard qu'ils s'enfuyaient ensemble ?... On vous a peut-être aussi envoyé en Belgique, vous !

Paul commença à recouvrer son sang-froid.

— Madame, dit-il, je ne suis pas mieux renseigné que vous... Parlez, je vous en conjure...

Au bout de cinq minutes d'explications

réciroques, Vernier n'ignorait plus rien. Ainsi, Mariana était partie avec ce tzigane qu'elle avait vu la première fois au Pavillon des Acacias, où Paul, l'avait si benevolement conduite.

— Voyons, reprit l'artiste, il s'agit maintenant, Madame, de bien rappeler vos souvenirs... Vous devez avoir des soupçons touchant la retraite choisie par les amants.

Hermosa eut un geste de désespoir.

— J'ai cherché... je n'ai rien trouvé.

— Il y a peut-être des lettres...

— Pas un mot qui se rapporte à cette canaillerie.

Les yeux de Paul s'arrêtèrent sur un morceau de papier froissé et déchiré, derrière une chaise.

Obéissant à une impulsion irraisonnée, il ramassa le papier, il en réunit les deux fragments; il lut l'adresse que Karlo Ziska avait eu l'intention de coller sur sa valise.

— Je les tiens ! s'exclama Paul.

Le lendemain il était à Genève.

Il descendait à l'hôtel Winkelried, et interrogeait le patron de l'établissement.

— Y a-t-il beaucoup d'étrangers d'arrivés ?

— Il en vient tous les jours, répondit le patron.

— Vous avez des artistes ?

— Oui, Monsieur.

— Est-ce que les journaux donnent leurs noms ?

— Pas toujours...

— Y a-t-il à Genève un orchestre de tziganes ?

— Pas en ce moment.

— C'est bien, Monsieur, je vous remercie.

Paul ne s'affecta pas de cette première enquête négative. Plus que jamais il avait la conviction qu'il allait revoir Mariana.

Il visita les cafés, les restaurants.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Mariana et Karlo étaient installés au Grand Hôtel du Léman.

Ils sortirent après le dîner.

Il les suivit à distance; ils allèrent faire une promenade sur le lac, comme de jeunes mariés sous l'influence magique de la lune de miel.

Paul Vernier n'avait plus besoin de les épier; il savait maintenant qu'ils ne lui échapperaient pas. Il loua une chambre au Grand Hôtel du Léman.

Le hasard le servit mieux encore qu'il ne s'y attendait, car il entendit un gérant dire à un garçon :

— Vous n'oublierez pas de présenter la note au numéro sept.

— Parfaitement, Monsieur... ce sont les personnes qui viennent de sortir ?

— Oui, et qui partent demain matin.

Paul déclara que la chambre qu'il avait choisie ne lui convenait plus.

Il réussit à en prendre une dans le couloir où il avait vu le numéro sept.

Il s'installa dans son nouveau logis et son premier soin fut de vérifier l'état de son revolver.

Il laissa sa porte tout contre, prêtant l'oreille, attendant le retour de Mariana et de son amant. Ils revinrent. Quelque chose d'atroce tenailla Paul au cœur; il ouvrit doucement sa porte; mais il la ferma; le garçon montait avec la note.

Ce répit lui rendit la faculté de se maîtriser. Il raisonna. Puisque les événements l'avaient obligé à surseoir à l'exécution qu'il avait résolue, pourquoi ne pousserait-il pas la prudence jusqu'à attendre que la nuit fût plus avancée ?

Il s'étonna de se retrouver si froidement résolu. Ainsi, c'était bien lui, Paul Vernier, qui dans quelques instants allait tuer quelqu'un.

Il la tuerait, elle !

Lui, il ne lui en voulait pas. Qu'était-ce que cet homme ? un individu quelconque; un misérable évidemment, puisqu'il abandonnait sa compagne pour suivre une créature qu'il savait en puissance de mari; un être vil et méprisable en somme, qui ne méritait pas la colère de Paul Vernier. C'est elle qu'il tuerait.

Ensuite, que ferait Paul ?

Se logerait-il une balle dans la tête ?

Attendrait-il les gendarmes ?

Quand il la verrait étendue morte à ses pieds, quand il serait sûr que l'œuvre néfaste de cette femme maudite était terminée, il verrait à prendre une décision en ce qui le concernait.

Sa propre vie ne comptait plus guère; sa mort comptait encore moins.

Soudain le mari bondit : il avait entendu que l'on ouvrait au numéro sept.

Vernier s'élança; il ne s'était pas trompé.

Karlo Ziska mettait à la porte ses chaussures et celles de Mariana pour que la bonne leur cirât suivant la tradition.

Les amants étaient déshabillés; ils allaient se mettre au lit. Allons ! Il était temps qu'on les empêchât de s'endormir.

Paul sauta à la gorge du tzigane; celui-ci recula, entraînant son ennemi dans la chambre.

Mariana était au lit; la gorge découverte; elle attendait que son amant entrât et vint prendre place à ses côtés.

La lampe éclairait la pièce. La coupable jeta un cri de terreur, puis un cri de rage.

— Lui ! grinça-t-elle... Lui !

Paul et Karlo s'étreignaient furieusement.

— Que voulez-vous ? sifflait le tzigane.

— Tuer ma femme, répondait Vernier. D'un bond elle sauta à bas du lit; elle avait vu le revolver que Paul tenait à la main droite et que Karlo cherchait à lui arracher. Elle essaya de paralyser les mouvements de son mari.

Elle le saisit au poignet et le mordit.

La douleur fut si forte que Paul lâcha

son arme, au moment où il allait presser sur la gâchette.

Ce mouvement lui fit perdre contact avec le tzigane.

Mariana ramassa vivement l'arme et la mit dans les mains de Karlo.

Haletante, elle rugit :

— Tue-le !... Tue-le !...

Karlo hésitait ; ses lèvres épaisses s'agitaient convulsivement ; son teint brûlé avait la teinte de la cendre.

Mariana vociféra échevelée comme une furie :

— Mais tue-le donc... ou je dirai que tu es aussi lâche que lui...

Paul s'élança de nouveau ; mais une détonation retentit ; Karlo, obéissant aux infâmes suggestions de cette femme, avait tiré. Paul chancela ; sa main droite se porta à son épaule gauche.

Mariana, palpitante de fureur, comme une tigresse hurla :

— Acheve-le !...

Mais Karlo, maintenant que son coup était fait, tremblait comme une feuille.

Paul, de sa main valide, arracha son revolver que le tzigane ne brandissait plus ; puis, malgré son sang qui coulait, malgré sa souillrance terrible, il recula, sortit et rentra dans sa chambre.

Au bruit de la détonation, le personnel de l'hôtel et les voyageurs accoururent.

Les portes des deux chambres restaient ouvertes, celle de l'amant, celle du mari.

Blême, Karlo, poussé par Mariana, apparut sur le seuil. Le directeur de l'établissement, effaré, se demandait où l'on avait tiré.

La voix de Paul retentit :

— C'est ici...

Le coup de feu avait déterminé chez le malheureux un revirement complet.

Un éclair de lucidité lui dictait sa conduite. Il échouait dans son rôle de justicier ; il ne voulait pas que l'on apprit son déshonneur, sa honte.

Si les assassins ne se trahissaient pas, il garderait le silence, entrevoyant quand même un jour, dans l'avenir, le châtiement de leur forfait.

On se précipita dans sa chambre ; il était livide, sanglant, prêt à s'évanouir.

— Que s'est-il passé ? demanda le directeur.

Paul répondit :

— Une imprudence... je plaçais cette arme dans ma valise quand un coup est parti subitement...

Karlo, plus mort que vif, ajouta :

— J'ai voulu porter secours...

On ne lui demandait rien, d'ailleurs.

Paul Vernier perdit connaissance.

Le médecin arriva bientôt et examina le blessé : le bras gauche était fracassé.

Le lendemain matin, les voyageurs qui occupaient le numéro sept quittaient le Grand Hôtel du Léman.

Le blessé, malgré la fièvre ardente qui le dévorait, n'avait pas dénoncé les coupables.

Le médecin revint et hochait la tête :

— Je crains bien, dit-il, que l'amputation ne soit nécessaire... Je verrai ce soir.

CHAPITRE XXIV

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Après le départ de Georges, au Parc-des-Princes, Hélène était tombée roide sur le parquet, comme foudroyée.

Thérèse, sa femme de chambre, accourut et cria :

— Au secours ! au secours !... Vite !... Madame se meurt !

Rapidement Thérèse avait ouvert la fenêtre.

Puis elle se précipita vers la comtesse de Kerlor et parvint à la relever : après de grands efforts, elle arriva même à la coucher, le corps inerte sur une chaise longue.

La vaillante fille fit respirer des sels à Hélène.

Mais, en dépit de l'air frais et parfumé qui arrivait à flots, en dépit des sels, du vinaigre, de l'eau de mélisse introduite entre les dents serrées de la pauvre femme, celle-ci restait immobile, les yeux clos, le visage d'une teinte de cire, les traits décomposés.

La respiration était si faible que l'on se demandait si la comtesse n'avait pas rendu le dernier soupir.

Alain avait été chercher le docteur. Le médecin était heureusement chez lui ; il vint en toute hâte.

Il prodigua ses soins à la malade : frictions énergiques, pincements de la peau, applications de sinapismes sur la région du cœur.

Le docteur suait à grosses gouttes, paraissant très inquiet. La durée de la syncope était anormale, cela l'effrayait moins pourtant que les symptômes terribles qu'il entrevoyait.

Autour de l'orbite des yeux, il remarquait une rougeur sombre ; les narines étaient comme humectées de sang.

Il souleva les paupières et regarda longuement le globe de l'œil, qui lui aussi devenait sanguinolent.

Le docteur Vilfeu dit à Thérèse :

— Madame de Kerlor a du éprouver une violente émotion.

— Oui, Monsieur, probablement, répondit la femme de chambre.

— Que s'est-il donc passé ?

— Je ne pourrais vous renseigner exactement...

— Dites-moi toujours ce que vous croyez être la vérité.

— Eh bien !... Monsieur et madame de Saint-Hyrieix sont partis hier... Quelques heures avant leur départ, monsieur de Kerlor revenait à l'improviste du Mexique... Madame a été saisie probablement.

— Où est monsieur de Kerlor.

— Il est sorti ce matin en laissant un mot d'écrit pour Madame.

— Ah !...

— C'est en lisant ce billet que Madame s'est trouvée mal.

Le docteur hocha la tête, présentant un drame dont on ne pouvait connaître les détails, mais que l'état de la comtesse révélait. Il avait fallu une commotion morale épouvantable pour que la malheureuse eût été si cruellement terrassée.

Le docteur donna rapidement ses instructions, tout en écrivant.

Il revint à deux heures de l'après-midi.

L'état de la malade n'avait fait qu'empirer ; les progrès du mal semblaient être foudroyants. Hélène avait une méningite. Le docteur la soigna avec toute sa science, toute son habileté de praticien, tout son dévouement.

Il y eut d'effroyables alternatives d'espoirs et de déceptions. Pendant un grand mois, le médecin eut à lutter contre les péripéties du mal qu'il ne pouvait enrayer.

Aux accès d'un délire épouvantable succéda un état d'affaissement et de torpeur profonde.

La pauvre martyre parut moins souffrir, ou bien l'excès de la douleur rendait les tortures moins aiguës.

La figure était d'une pâleur cadavérique et restait empreinte de stupeur.

Les paupières dilatées, le corps toujours couvert de sueur, le pouls déprimé, lent, irrégulier, attestaient l'extrême gravité du cas...

Les affaires de l'agonie semblaient imminentes.

Le docteur avait déclaré qu'à moins d'un miracle la malade était perdue et qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre, la nuit peut-être.

Pourtant, le lendemain, quand le docteur arriva, Alain était sur le seuil de la porte, et dès qu'il aperçut le médecin, le vieux serviteur eut un geste expressif.

Le docteur lui jeta un regard interrogatif, s'attendant à l'annonce du dénouement funeste. Mais Alain s'écria :

— Madame a passé une très bonne nuit.

— Que voulez-vous dire ? répliqua le docteur.

— Voilà, monsieur le docteur... Vers minuit, Madame a eu un saignement de nez très fort... En même temps, une sueur abondante couvrait tout le corps de Madame... Elle, qui n'avait ni bougé ni parlé depuis tant d'heures, se retourna tout à coup, et murmura : « A boire ! » d'une voix très distincte... Nous lui donnâmes un peu de tisane... Madame la comtesse s'agita encore un instant dans son lit, puis, peu à peu, son essoufflement diminua... et enfin cessa... Elle dort... mais sa peau n'est plus sèche... Elle respire un peu ; elle est moite, comme on dit...

Le docteur n'avait pas besoin d'en en-

tendre davantage. Il monta vivement l'escalier conduisant à la chambre d'Hélène.

Tout inexplicable, en effet, que fût cette modification dans l'état de la malade, l'amélioration était profonde.

Quelques minutes d'examen suffirent au docteur pour l'en convaincre.

Ce n'était pas ce phénomène suprême et cruellement décevant si souvent comparé à la lampe qui jette une dernière lueur plus vive avant de s'éteindre ; c'était bien une de ces crises comme les décrivent les anciens médecins : « une mutation subite de la maladie amenant la santé ou la mort ». Cette fois, c'était la santé...

La convalescence toutefois fut longue, bien longue. Déjà le soleil d'automne jaunissait les feuilles, Hélène n'avait pas encore franchi le seuil de sa chambre.

Le docteur avait veillé à ce que l'œuvre miraculeuse de la nature ne fût pas remise en question par une imprudence.

Il venait d'entrer ; Hélène lui tendit la main.

— Je suis guérie, n'est-ce pas ? dit la pauvre femme.

— Oui, répondit-il, si vous restez tranquille, bien sage, et si vous ne faites pas de folies.

— Et quand pourrai-je sortir ?

— Mais bientôt...

— Quand ?

— Dans quelques jours.

Le front pâli d'Hélène, qui portait encore la trace des souffrances endurées, s'éclaircit subitement. Le docteur poursuivait :

— Ce n'est pas votre corps proprement dit qu'il s'agit de surveiller ; votre excellente constitution a permis à vos organes de reprendre leur jeu naturel... Ce qu'il faut entourer de minutieuses précautions, c'est votre cerveau qui a été si violemment atteint... Il faut fuir les soucis, les tracassés, les pensées pénibles...

Hélène s'écria avec une amertume farouche :

— J'ai une tâche à accomplir.

Le docteur répondit, cherchant à maîtriser son émotion et son embarras :

— Oui, je sais... ou, du moins, je soupçonne vaguement... Une douleur profonde vous a frappée... Il vous sera sans doute impossible d'en chasser le souvenir... mais tâchez cependant d'en éloigner l'incessante pensée... je ne connais pas votre but et je ne me permettrai pas de chercher à vous en détourner... Cependant, le médecin et l'ami vous engagent, dans l'intérêt même de votre tâche, à réagir énergiquement contre votre chagrin.

— Dieu me protégera, docteur !...



Le couple se déchaîna contre le malheureux enfant.

CHAPITRE XXV

LA GRAND-MÈRE

Georges de Kerlor, après avoir remis son fils à La Limace et consommé son épouvantable vengeance, était parti pour la Bretagne.

Avant tout, il voulait voir sa mère, dont la terrible dépêche signalait l'état alarmant. Quand il arriva à Brest, il eut un accès de stupeur.

Pendant tout le voyage, ses terribles ressentiments n'avaient pas diminué; il n'avait aucun regret de ce qu'il avait fait et justifiait tous ses actes.

Il n'avait même pas été jusqu'à l'extrême limite de son droit de justicier, puisqu'il avait fait grâce de la vie à l'épouse adultère.

Sa surexcitation tomba quand il descendit du train.

Il eut une détente, une réaction, qui devait être bientôt suivie d'une autre crise.

Il eut une violente contraction, comme un homme qui a tué quelqu'un dans un accès de fureur et qui ne comprend ce qui s'est passé qu'en voyant le cadavre étendu à ses pieds.

Il allait courir à Kerlor, tomber dans les bras de sa mère, qui irait mieux sans doute, et lui demander d'endormir sa douleur, comme autrefois, quand il était petit et qu'elle étanchait ses larmes.

.....

En descendant à Brest, Georges eut un brusque tressaillement.

On venait de prononcer son nom; il se retourna; c'était M^e Nerville, dont le visage épanoui marquait pourtant une profonde stupéfaction en voyant le comte, qu'il croyait toujours au Mexique.

Avant que Georges eût prononcé un mot, le tabellion s'écriait :

- J'arrive de Kerlor.
- Ah! balbutia Georges, haletant et ma mère?...
- Madame la comtesse vient d'avoir une crise...
- Oui, je sais...
- Le docteur a été bien inquiet.
- Et...

— Madame votre mère s'est rétablie comme par enchantement... Elle a passé une nuit excellente... Sauf la pâleur et une certaine faiblesse bien compréhensibles, il ne reste plus de traces du mal. Le front de Georges devint moins sombre.

— Vous avez vu ma mère?...

— Je me suis entretenu plus d'une heure avec elle, ce matin même.

Georges pressa avec la plus vive effusion les mains du notaire.

— Monsieur Nerville, reprit-il fiévreusement, vous allez me donner votre parole d'honnête homme, que vous ne signalerez à âme qui vive ma présence à Brest.

Le digne tabellion eut un soubresaut, mais il répondit :

— Je vous la donne, monsieur le comte...

— Adieu! fit Georges, je vous reverrai bientôt...

Et il partit laissant M^e Nerville abasourdi, au moment où il allait demander des nouvelles d'Hélène.

Georges venait de prendre une décision.

Sa mère n'était plus en danger; le voyage à Kerlor, qui effrayait tant le comte, ne s'imposait plus aussi rapidement.

Non! Quoiqu'il lui en coûtât, il ne se rendrait pas immédiatement au château.

Sa blessure saignait trop; il causerait un chagrin inouï à sa mère. Elle n'arriverait peut-être pas à atténuer la commotion qui avait si rudement frappé son fils que la raison du malheureux en chancelait encore, et pourrait déterminer chez la chère femme une rechute dangereuse, puisqu'elle venait d'être gravement malade.

Personne ne savait qu'il était en Bretagne, Nerville était un homme d'honneur qui se tairait; — Georges allait se réfugier à Morgat.

Avant tout, il voulait que nul ne cherchât à lui prodiguer des consolations.

Il avait besoin de vivre avec sa douleur, de retourner le poignard dans la plaie, de s'habituer à vivre face à face avec l'irréparable.

Il évita autant que possible les regards des passants; il avait l'air d'un malfaiteur qui veut se dérober à tous les yeux.

Il prit le bateau.

La traversée dura une heure.

Quand Georges débarqua dans l'anse du Fret, il avait encore l'attitude du fugitif qui redoute la moindre investigation; mais les passagers qui atterrisaient ne s'occupaient pas de lui.

Il n'avait à redouter aucune curiosité indiscreète, aucune rencontre fâcheuse.

Il monta dans la voiture qui le conduisit à Morgat.

*

Romain, le vieux serviteur préposé à la garde de la propriété, jeta un cri d'étonnement en voyant son maître apparaître à l'improviste. Romain eut même un geste de saisissement; il croyait que le comte était encore au Mexique.

Toujours comme un fugitif, comme un proscrit, Georges débuta par recommander le silence à son serviteur. Il dit à Romain :

— Il n'y a que toi qui saches que je suis ici... Personne ne doit apprendre que je suis venu à Morgat... Tu m'as compris ?

— Oui, maître, répondit le serviteur avec l'accent d'un chouan qui a une consigne à exécuter et se fera hacher plutôt que de la transgresser.

Quand Georges fut à l'abri dans le petit pavillon enfoui sous les ronces, et les pariétaires, il crut éprouver une sorte de soulagement. Mais il comprit bientôt qu'il s'était trompé ; la solitude exaspérait son mal.

La nuit fut atroce.

Des sanglots soulevaient la poitrine de cet homme si énergiquement trempé...

Il pleura son amour perdu, ses espérances détruites, sa vie brisée, sa paternité anéantie. Puis il se releva brusquement, et, avec une joie sauvage, il dit :

— Je me suis vengé !

Il pleura longuement. Quand il releva la tête, la comtesse douairière était devant lui...

— Georges ! s'écria la mère avec une indicible tendresse.

— Maman ! balbutia-t-il... vous êtes rétablie !

— Que fais-tu ici ?... Pourquoi ne m'as-tu pas fait part de ton retour ?... Pourquoi n'es-tu pas venu à Kerlor ?

Il répondit :

— C'est elle qui vous a prévenue.

— Elle ?

— Hélène.

La mère enserra son enfant dans ses bras.

Elle vit ce visage convulsé, ses yeux qui gardaient la trace des larmes brûlantes...

— Tu souffres !... Tu es malheureux !

— Oui, mère !

— Que s'est-il passé ?... Pourquoi es-tu seul à Morgat ?

Il chercha à se ressaisir et à répondre d'abord à cette question par une autre question.

— Qui vous a dit que je m'étais réfugié dans cette maison ? Cependant Nerville m'avait promis...

— Mon pauvre enfant, tu as été reconnu dans la voiture qui t'a conduit à Morgat.

Il reprit avec véhémence.

— Eh bien ! mère, tant mieux !... J'ai manqué de courage ; j'ai manqué de force en ne me rendant pas tout de suite à Kerlor... mais je souffrais tant, et je voulais vous épargner, à vous, une souffrance pareille...

La comtesse douairière devint encore plus pâle. Le pressentiment qu'elle avait eu tout à l'heure revint avec plus de force l'assailir.

Elle n'avait osé dire sa pensée quand il avait prononcé le nom d'Hélène ; maintenant, pour la mère qui connaissait si bien son fils, il n'y avait plus de doute :

s'il était torturé à ce point, c'est que sa femme était la cause de sa souffrance.

— Mon Dieu ! soupira la comtesse, était-ce ainsi que je devais te revoir ?

Il répliqua d'une voix faible :

— Moi qui étais si heureux en revenant en France... Moi qui croyais renouer la chaîne des plus ardentés félicités... Moi qui comptais apporter un peu de bonheur à tous ceux qui m'aiment...

— Voyons, Georges, que s'est-il passé ?

Il eut une lueur de folie dans les yeux ; malgré lui, un doute, un espoir insensés lui traversaient le cerveau. Il balbutia :

— Quand as-tu vu Hélène pour la dernière fois ?

— Il y a plus d'un an.

Il eut un geste de démençance ; il s'accusait d'avoir eu la faiblesse de croire qu'il avait pu se tromper, de chercher il ne savait quelle atténuation à l'odieuse trahison.

Il reprit :

— La misérable !

Et tout d'un trait, il raconta à sa mère les terribles événements qui s'étaient succédés avec la rapidité de la foudre, depuis qu'il était revenu au Parc-des-Princes.

La douairière gardait un silence farouche.

Son visage était empreint de la rigidité qui rappelait les rocs de sa côte bretonne.

Elle se rappelait les luttes de jadis, quand Georges avait voulu épouser Hélène. C'était là, à cette place, que la mère avait arraché des mains du fils l'arme qui allait le tuer.

Et la Bretonne se reprochait amèrement d'avoir consenti à cette union qui ne pouvait devenir que funeste.

N'eût-il pas mieux valu qu'elle pleurât sur le tombeau de son fils que sur l'écusson entaché de Kerlor ?

Elle dit avec l'accent d'une femme dont les ancêtres avaient autrefois le droit de vie et de mort sur tous ceux qui les entouraient :

— Tu as puni la coupable ?

— Oui, mère. Je l'ai chassée ! dit-il.

La douairière s'inclina : son fils était libre d'infliger le châtement qu'il avait choisi ; il valait mieux qu'il n'y eût pas de sang dans cette honte.

Mais soudain, malgré toute l'étendue de l'approbation de la mère, malgré la justification pleine et entière des actes de Georges, la grand-mère sentit tressaillir au plus profond d'elle-même la fibre qui avait si souvent vibré.

— Et Jean ? demanda-t-elle.

Il la regarda éfaré.

Il ne s'attendait plus à cette question.

— Oui, Fanfan, continua-t-elle d'une voix beaucoup moins ferme.

Kerlor répliqua :

— Ce n'est pas mon fils.

— Allons, Georges ! dit la douairière,

il faut être fort... Le ciel nous donnera le courage de supporter cette épreuve. la plus douloureuse depuis que ton père nous a dit un éternel adieu.

Le mari d'Hélène courba la tête.

— Pardonnez-moi, mère ! J'ai enfreint vos volontés ; je n'ai pas reculé devant la plus effroyable extrémité pour vous arracher ce consentement... J'ai été le premier coupable.

— Je t'ai absous.

Elle lui tendit les bras ; il s'y précipita en sanglotant.

La douairière, au bout de quelques instants, se dégagea doucement de l'étreinte.

— Georges, dit-elle, tu ne peux rester ici.

— Je ferai ce que vous voudrez, ma mère.

— Ta place est à Kerlor.

— Je vous obéirai.

Le lendemain, Romain alla chercher une voiture à Croizon et ce fut lui qui conduisit la douairière et le comte à l'anse du Fret.

On arriva à Brest. Georges était redevenu plus maître de lui ; il dit à sa mère :

— Il faut que je voie maître Nerville.

— Je comprends, approuva la mère...

Il s'agit de régler la situation de cette femme. Je vais t'accompagner chez le notaire.

En quelques mots très brefs, Georges de Kerlor expliqua que, à la suite de dissentiments très sérieux avec Hélène, il se séparerait d'elle.

Il entendait lui restituer la somme qu'elle lui avait apportée ou que plutôt il avait réussi à se faire rendre par les créanciers du marquis de Penhoët.

M^e Nerville, péniblement affecté, ne pouvait présenter aucune objection.

Il assura à Georges que les ordres précis qu'il venait de lui donner seraient ponctuellement exécutés. Il allait se rendre à Paris pour liquider cette affaire. Georges et la comtesse se retirèrent.

— Ecoute, Georges, dit un jour la comtesse, comme si elle ne pouvait plus garder le poids qui lui pesait sur la conscience, j'approuve tout ce que tu as fait concernant cette femme... mais Jean !...

— Puisque...

Il eut un frémissement de colère en pensant au bâtard et les expressions les plus véhémentes se pressaient sur ses lèvres.

Et pourtant il n'acheva pas.

Pour la première fois, quelque chose de très poignant lui serra le cœur.

Il se demanda s'il n'avait pas outrepassé ses droits ; ce ne fut qu'un éclair et Kerlor se reprocha cet accès de sensibilité.

Pourtant, l'obsession revint...

Elle fut même déchirante chez la

grand-mère, qui ne pouvait la chasser ; Georges le comprit avec un commencement d'épouvante.

Jour et nuit, l'image de Fanfan continuait à hanter Georges et sa mère.

Tous deux évitaient de parler de l'enfant ; mais en se regardant, tous deux comprenaient que le souvenir du cher petit être les torturait également.

Georges avait communiqué à la douairière la lettre arrachée à Hélène.

La mère l'avait lue et relue ; malgré la preuve de l'illégitimité de Jean que cette lettre semblait apporter, la grand-mère restait soucieuse.

Georges changeait de jour en jour

Ses yeux devenaient plus caves ; des fils d'argent apparaissaient aux tempes ; quand il sortait de sa taciturnité, ce n'était que pour prononcer quelques paroles d'une voix brisée. Sa mère ne put bientôt plus maîtriser ses alarmes.

— Il ne faut pas rester ainsi, lui dit-elle.

— Je le comprends, répliqua-t-il. Je maudis ma faiblesse persistante... Je vois à quel degré d'affaiblissement je suis réduit. Il m'est impossible de réagir si je ne reprends pas ma vie de travail et de lutte... Mère, commandez-moi de partir.

— Hélas ! mon enfant...

— Il le faut... Vous ne voulez pas que l'inaction, ajoutée à mon incurable chagrin, me tue.

La douairière sourna douloureusement, mais tout lui disait qu'elle devait bien se garder de protester.

Un leur fugitive d'espoir passa dans le regard de Kerlor. En se rejetant à corps perdu dans les aventures, là-bas, sous ce ciel de feu, où il avait éprouvé des jouissances si captivantes, dans leur arrêté, il pourrait peut-être oublier l'infâme.

En tout cas, il y penserait moins et permettrait au temps de faire plus rapidement son œuvre.

— Où veux-tu aller ? demanda la mère.

— Je vendrai le domaine de Médélia à n'importe quel prix, au premier acquéreur qui se présentera... Cette terre me brûlerai les pieds ; mais j'ai eu le temps d'étudier le pays ; je trouverai certainement une autre entreprise à exploiter... Grâce à l'activité que je me sens capable de déployer, quand je ne serai plus sous le coup de cette déprimante lâcheté, je réussirai.

— Je voudrais partir avec toi !

« Mais, mon enfant, puisque mon âge et les infirmités qui en résultent ne me permettent pas de m'expatrier avec toi, je veux au moins t'accompagner jusqu'au port où tu t'embarqueras.

— Ne sera-ce pas trop de fatigue pour vous ?

— Mais pas du tout, je me sens redevenir très forte...

« Et puis, sans vouloir t'attrister en-

core, je puis bien ajouter que Dieu est le maître de nos destinées. Ton voyage sera périlleux... Je ne sais pas ce que la Providence me réserve... Je tiens à ne me séparer de toi qu'au dernier moment.

— C'est que je ne compte pas m'embarquer en Bretagne.

— J'irai à Marseille s'il le faut.

— Mon intention est de passer par la Guyane.

— Pour y voir Carmen et son mari... C'est une bonne idée, mon enfant.

— Je veux les mettre franchement au courant de la situation.

— De façon à les prémunir contre des agissements possibles de la part de la malheureuse.

— Vous avez deviné ma pensée.

Elle acquiesça d'un signe de tête lent et douloureux.

— Tu as raison...

« Où prendras-tu le bateau ?

— A Bordeaux, ou plutôt à Pauillac.

— Nous passerons donc par Paris.

— Oui, mais rien ne nous force à retourner au Parc-des-Princes.

Georges s'occupa de ses préparatifs de départ, il retrouva son animation, son activité; il n'était déjà plus le même homme.

Une lettre arriva de Paris; elle était de M^e Nerville. Il apprenait à son client que M^{me} la comtesse Georges de Kerlor, entrée en convalescence, après une grave maladie, acceptait les propositions convenues.

Il ajoutait que M^{me} la comtesse Georges de Kerlor avait quitté l'hôtel de Boulogne en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. Elle se retirait à la campagne.

Alain, le fidèle valet de chambre de Georges qu'il avait laissé au Parc-des-Princes, prévenu par dépêche, les attendait à Paris qu'ils traversèrent sans s'arrêter.

A Bordeaux ils se reposèrent une journée. Le lendemain, Georges et sa mère prirent place sur un vapeur qui descendit la Gironde jusqu'à Pauillac.

Il fallut se dire adieu. La douairière et son vieux serviteur revinrent à Paris.

Pendant le voyage, la comtesse, sans poser de questions compromettantes touchant la dignité des Kerlor, sut pourtant interroger Alain.

Elle apprit des faits qui l'intéressaient particulièrement et resta songeuse.

La mère de Georges s'installa au Parc-des-Princes, pensant qu'un très court séjour lui permettrait de régler les petites questions qui pouvaient rester en litige.

Elle apprit avec un certain désappointement que M^{me} Crépin n'occupait plus son poste. La comtesse, qui avait besoin de se faire rendre des comptes, aurait pu être embarrassée si la probité des serviteurs qui étaient restés n'avait été au-dessus de tout soupçon.

Thérèse, la femme de chambre d'Hé-

lène, avait quitté l'hôtel en même temps que sa maîtresse.

Alain retournerait à Kerlor.

La douairière errait tristement à travers les pièces désertes de l'hôtel.

Là-haut était la chambre de Fanfan. Ah! la chambre de Fanfan!...

Pourquoi la douairière ne la reverrait-elle pas? Il n'y était plus, le petit bâtard, le petit malheureux, le petit innocent.

Machinalement, comme si elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait, la douairière gravit les quelques marches qui conduisaient à la nursery.

Elle ouvrit la porte...

L'autre comtesse de Kerlor était là.

.....

Hélène tenait particulièrement à un portrait où Fanfan était représenté près d'un étang du domaine de Kerlor.

Bien qu'il lui en coûtât beaucoup de rentrer dans cette maison, elle ne voulait à aucun prix abandonner ces chers objets.

Elle était toujours la comtesse de Kerlor et nul n'avait le droit de s'opposer à ce qu'elle revint encore une fois dans une demeure d'où elle ne s'était exilée que volontairement. Personne ne la vit quand elle franchit le seuil de l'hôtel.

Ce fut d'abord dans la chambre de Jean qu'elle voulut pieusement se rendre.

Elle tomba à genoux au pied du lit du cher petit disparu, joignit les mains et voulut prier; mais les sanglots la suffoquèrent. Elle se releva...

La douairière entra.

Hélène jeta un cri, pendant que la mère de Georges, la mâchoire serrée, étouffait une exclamation indignée.

— Madame!... Vous allez me faire rendre justice, s'écria Hélène d'une voix frémissante... C'est le ciel qui vous envoie.

La douairière répondit d'un ton glacial.

— Mon fils m'a tout dit.

Hélène riposta avec véhémence :

— Vous a-t-il dit aussi où était son fils... le mien ?

— Je vous répète, Madame, que le comte de Kerlor m'a appris tout ce qui s'était passé.

— Et il a continué à porter contre moi une accusation infâme!...

— J'ai lu la lettre qu'il vous a arrachée...

— Cette lettre n'était pas pour moi.

La douairière tressaillit.

Qu'est-ce que cette malheureuse voulait prétendre? Georges avait montré à sa mère l'adresse révélatrice.

— Madame, reprit la douairière avec plus de sévérité qu'au début de l'entretien, je n'ai pas de temps à perdre à écouter vos mensonges.

Hélène répliqua avec un désespoir immense :

— Celui qui ment, Madame, c'est l'homme qui m'accuse de l'avoir déshonoré.

— Vous insultez mon fils !

— Croyez-vous qu'il ne m'ait pas prodigué tous les outrages...

— Vous osez...

— Mais il m'a volé mon fils... Georges de Kerlor est un voleur d'enfant.

— Malheureuse !...

Hors d'elle-même, le cœur saignant encore de la récente séparation qui avait eu lieu à Pauillac, la douairière foudroyait du regard celle qu'elle allait traiter comme la dernière des misérables ; mais la sainte colère d'Hélène tomba et ce fut d'une voix suppliante qu'elle reprit :

— Non ! Madame, je ne suis pas coupable... Je le jure sur la tête de Jean de Kerlor, le fils de Georges... de Fanfan, dont vous êtes l'aïeule.

— Taisez-vous !

— Je le répète, c'est Dieu qui vous envoie pour faire cesser la plus horrible situation... Par pitié vous intercéderez pour moi... j'ai dit la vérité à l'insensé, qui n'a agi que sous l'empire d'une démente furieuse...

« Eh bien ! j'oublierai... je serai miséricordieuse s'il consent à me rendre notre enfant... Tenez ! voyez ! je n'accable déjà plus Georges de Kerlor... je suis sûre qu'en ce moment il souffre autant que moi.

La douairière répondit :

— Le peu de temps qui me reste à vivre sera consacré à demander pardon au Seigneur d'avoir consenti à ce mariage maudit... Une fois de plus, le proverbe était vrai : « Telle mère, telle fille ! »

La douairière répétait l'injure sacrilège proférée déjà par Georges de Kerlor.

A cette blessure suprême, Hélène chancela ; mais après un court éblouissement, elle se retrouva implacable à son tour.

— Et pourtant, Madame, prononça-t-elle en scandant ses paroles, vous êtes la mère de Carmen.

— Carmen !... Pourquoi avez-vous l'audace de prononcer ce nom ?

— Pourquoi ! mais parce que si elle était ici elle avouerait tout.

— Carmen ! répéta la douairière, très pâle.

— Ah ! je devine, poursuivit Hélène d'une voix vengeresse, Georges de Kerlor vous a tout dit, prétendez-vous, mais je vois qu'il s'est bien gardé de parler de madame de Saint-Hyrieix.

— Quelle est cette nouvelle infamie ? balbutia la douairière.

— Eh bien ! je vais vous édifier, Madame, puisque votre fils a oublié de le faire... je comprends qu'il ait voulu vous éviter un chagrin de plus... mais c'en est trop... je renonce à courber plus long-

temps la tête... la mort même, je l'aurais acceptée sans reculer... mais je ne veux pas que vous insultiez ma mère...

« La coupable, c'est votre fille, Madame.

— Carmen !... voilà la plus méprisable et la plus répugnante invention de votre part... ma fille ! Madame de Saint-Hyrieix... Et vous avez dit cela à Georges ?

— Il le fallait bien puisqu'il m'y forçait.

— Mon fils était tellement convaincu de la monstruosité d'une pareille accusation qu'il n'a pas voulu me la répéter.

— Eh bien ! Madame, je ne veux pas perdre Carmen... malgré tout ce qu'elle m'a causé de tortures sans le vouloir, je lui garde mon amitié fraternelle...

— Vous êtes une étrangère pour nous...

— Attendez !... vous me condamnez à votre tour quand vous m'aurez entendue... Vous êtes équitable, vous, Madame... je connais votre esprit de justice... Carmen est à la Guyane, auprès de son mari... Ecrivez à votre fille... Oh ! je ne vous demande pas de pousser l'héroïsme jusqu'à exiger que vous la mettiez en demeure d'avouer sa faute... non ! Je vous demande surtout de ne pas éveiller les soupçons de Firmin... Ecrivez seulement tout ce qui me concerne...

Dites les faits tels qu'ils se sont passés... Et je ne doute pas de votre loyauté, moi... je sais que vous tiendrez votre parole si vous me la donnez... ne dites même pas que le nom de Carmen a été prononcé... Terminez ainsi, quand vous aurez exposé toute l'accusation...

« Crois-tu qu'Hélène soit coupable ? »

— C'est impossible ! murmura la douairière d'une voix égarée... C'est impossible.

— Et pourtant, cela est.

La douairière reprit avec une lassitude désespérée :

— En admettant que ma fille, par bonté d'âme, veuille vous innocenter, croyez-vous qu'elle ébranlera ma conviction ?

— Oui, Madame, j'en suis persuadée.

La vieille comtesse éprouva une sorte de vertige.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Prendre le portrait et le joujou de Fanfan... vous me le permettez ?

— Non, répondit la douairière, retrouvant toute sa violence ; je vous somme de sortir... vous n'emporterez rien d'ici... je n'ai que trop longtemps entendu vos impostures...

Impérieusement, la mère de Gorges ouvrit la porte.

— Je vous somme de sortir d'ici.

— Madame ! dit la mère de Fanfan, sans se révolter une dernière fois, vous regretterez votre cruauté.

Hélène se retira.

CHAPITRE XXVI

MENDIANT !

Nous savons que Zéphyrine et La Limace étaient partis en Normandie.

Pendant plus d'un an, ils exploitèrent cette fertile province et y firent ample moisson.

Tout bonheur n'étant pas parfait, le couple de bandits dut se priver des recettes de diverse nature qu'il aurait pu réaliser dans les grandes villes ; mais la plus élémentaire prudence leur enjoignait d'éviter les cités, où la police se montre sévère et où M. et M^{me} Rouillard auraient eu peut-être un certain mal à expliquer la présence de Fanfan.

Il leur était difficile de le faire passer pour le frère de Claudinet, car les deux gosses ne se ressemblaient pas du tout.

Zéphyrine dévoilait toujours le passé, le présent et l'avenir, soit comme cartomancienne, soit comme somnambule.

La Limace repassait les couteaux, ciseaux, rasoirs et autres instruments tranchants. Ils travaillaient peu et volaient beaucoup. L'argent remis par Georges de Kerlor à La Limace n'était pas encore épuisé, bien que le ménage se livrât quotidiennement à l'orgie. Cette modeste aisance leur créant des loisirs, ils avaient décidé que, n'étant plus tâtonnés par la nécessité du travail, ils devaient profiter de leur brillante situation pour former Fanfan à sa nouvelle existence.

Fanfan avait été revêtu de loques sordides, devenues trop petites pour Claudinet, bien que ce dernier n'eût guère grandi.

Le petit Jean de Kerlor avait résisté et refusé de se couvrir de ces immondes haillons. Mais il avait été cruellement battu et privé de nourriture ; le pauvre enfant s'était résigné.

Fanfan, envoyé sur les routes, avait été forcé d'y marcher pieds nus.

Cédant au besoin de mouvement et d'activité naturels à l'enfance, le dernier des Kerlor avait même éprouvé une sorte de joie en jouissant d'une liberté relative, hors de l'immonde voiture où on l'avait à peu près séquestré jusque-là.

Fanfan, ayant faim, demanda du pain. Eusèbe et Zéphyrine s'y attendaient.

— Oh ! mais, dit La Limace gouailleur et clignant ses yeux-canailles, c'est que nous sommes pauvres, mon petit.

— Tout à fait dans la purée, prétendit M^{me} Rouillard.

— Le pain ne pousse pas tout seul.

— Il faut le gagner.

— Eh bien ! répliqua Fanfan, je ne demande pas mieux.

— Alors nous allons nous entendre... J'ai pour toi un métier très facile.

Jean de Kerlor releva la tête et agita ses bras ; il ne reculerait pas devant un labeur même au-dessus de ses forces.

La Limace s'expliqua nettement :

— Il ne s'agit que de demander un sou à la première personne qui passera... Tu me donneras le fléchard et je te donnerai du pain.

— Mendier ! protesta Fanfan.

Tout son être finit par se soulever à la pensée d'aller tendre la main à un étranger. Il refusa... On l'accabla de mauvais traitements ; on le priva de nourriture ; il ne voulait pas encore céder.

Un jour, on passait près d'un château.

Des jeunes filles, conduites par une gouvernante, en sortaient.

La Limace, qui était toujours aux aguets, aperçut le groupe à quelques distances.

Il prit Fanfan par la main, sauta vivement avec lui à bas de l'entresort, qui continua paisiblement sa route, et se dirigea clopin-clopat vers les châtelines.

— Tu sais, dit-il tout bas à Fanfan, si tu n'obéis pas ce coup-ci, je te laisserai huit jours sans manger et tu auras deux raclées par jour en manière de compensation.

L'enfant frémit douloureusement ; sa petite tête s'égarait. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas des promeneuses, La Limace reprit :

— Va !

Il poussa le gamin, qui, machinalement, s'approcha du groupe... Il se retourna vers La Limace et s'arrêta interdit.

En quelques secondes, avec la prodigieuse habileté de ses ancêtres de la Cour des Miracles, Eusèbe avait métamorphosé son ignoble visage...

Son front s'était comme relevé et plissé ; et, à la place des yeux, roulaient deux énormes globes blancs sous des paupières rouges et sanguinolentes.

Cependant, l'enfant tout saisi refusait encore de parler, La Limace, craignant qu'il ne laissât échapper quelque mot imprudent et voulant quand même lui faire subir ce premier avilissement, gégnit sur le ton de mélopée traditionnel :

— Prenez pitié d'un pauvre aveugle qui a perdu la vue à la suite du feu de l'explosion d'un maudit coup de mine... La charité, s'il vous plaît... Le bon Dieu vous la rendra, mes bien bonnes personnes !

La voix était extraordinairement lamentable. Cependant, Fanfan restait bouleversé et la mâchoire serrée.

Les jeunes filles, à la vue de ce répugnant personnage, se hâtèrent de mettre une pièce blanche dans la main du bambin et s'éloignèrent avec leur gouvernante.

— Merci l... balbutia Fanfan.

— Que le bon Dieu vous bénisse ! lar-moya Eusèbe.

Et changeant sa voix dolente, rabattant instantanément ses paupières relevées et reprenant sa physionomie ordinaire, il dit à Fanfan, pourpre de honte :

— Ce n'est pas plus malin que ça !

La Limace ajouta en lui donnant une tape amicale sur la joue :

— Pour aujourd'hui, comme tu y as mis de la bonne volonté, tu auras un bon verre de vin sucré pour ta peine.

Et ainsi, peu à peu, insensiblement, au bout de quelques mois, les mauvais exemples, les conseils pernicieux, les railleries perfides effaçaient le passé dans la mémoire du cher petit être.

Il oubliait. Le nom de Jean de Kerlor s'envenimait déjà de son esprit. Les souvenirs s'estompaient dans une brume lointaine. Il croyait avoir fait autrefois un doux songe.

Bientôt, le recul des événements fut tel que le pauvre petit eût été incapable de dire s'ils étaient des rêves ou des réalités.

Heureusement pour Fanfan, il avait près de lui un ami. Seul, dans cette atmosphère fétide, la contagion du mal eût peut-être fini par le gangrener à jamais.

L'amitié des deux enfants, pour s'être déclarée spontanément, n'en avait pas moins des racines immrescriptibles.

En effet, le petit noirtraire avait cru renaitre au bout de quelques jours passés auprès de son camarade.

Et puis, ce nouveau venu avait encore, dès son arrivée, apporté un grand changement dans les pensées, dans les habitudes, dans le cœur du jeune malade.

C'était par une scène bien cruelle, que cette transformation avait commencé à s'opérer dans l'âme de Claudinet.

La Limace, avec tout son attirail de rémouleur, travaillait un jour pour un boucher qui lui avait confié ses instruments.

Le « gagne-petit » s'était installé devant la boutique du client. Il remarqua un fournisseur qui venait toucher chez le boucher le montant d'une facture.

La Limace observa que son client pénétrait dans l'arrière-boutique, y ouvrait une grande armoire de noyer et prenait dans un tiroir l'argent nécessaire au paiement.

Il avait sa conviction établie.

Il y avait un coup à faire.

Il restait à savoir comment on opérerait.

Eusèbe réfléchit, examina avec une attention extrême la maison du boucher et finit par conclure que tout se passerait infailliblement en douceur.

CHAPITRE XXVII

LES PETITS MARTYRS

Sur ces entrefaites, Fanfan vint apporter à La Limace une petite bouteille d'eau-de-vie que la prévoyante Zéphyrine, en épouse attentionnée, envoyait à son homme, quand il faisait ronfler sa meule.

Tandis que La Limace compléterait son enquête et se mettrait au courant des habitudes du boucher en questionnant insidieusement les gamins rassemblés autour de la meule, Fanfan, tout en jouant avec « son papa », trouverait le moyen d'entrer dans la boutique, où sa bonne mine le ferait certainement bien accueillir.

Ce qu'il aurait à exécuter ne nécessiterait qu'un peu d'attention.

Il s'agirait grâce à de la cire préparée, de prendre les empreintes des serrures.

Le tout était de se rappeler exactement à quelles portes correspondaient les marques.

Tout en affectant de remercier très fort le petit, qui lui apportait de quoi se désaltérer, La Limace disait tout bas quelques mots à l'enfant.

Celui-ci secoua négativement la tête.

Eusèbe ne pouvait insister sur la place publique ; il se tut, termina son ouvrage et le rendit au client.

— Tenez, dit le rémouleur en passant son doigt sur le fil des outils, regardez comme c'est soigné.

— Oui, répondit le boucher, faut ça dans notre métier.

Il paya La Limace.

— Dites donc, patron, reprit l'artisan, puisque vous êtes content, faudra voir à bien servir mon gosse, quand il viendra vous chercher de la bidoche...

— Bien sûr ! bien sûr ! déclara le boucher, tout en applatissant une côtelette.

— Vous lui collerez un morceau de réjouissance.

— Entendu.

La Limace souleva sa casquette poliment et se retira.

— Nous allons, rentrer, dit-il d'un ton joyeux à Fanfan.

Et tous deux firent rouler la petite voiture. L'entresort était remis derrière l'église du village.

En quelques minutes, La Limace et Fanfan réintégrèrent leur domicile forain.

Eusèbe apprit à sa femme ce qu'il avait combiné et lui fit naturellement part du refus du petit. Le couple se déchâma, injuriant le malheureux enfant ; mais celui-ci continua à opposer aux propo-

sitions infâmes une invincible résistance. Il s'écria :

— Non ! vous me ferez ce que vous voudrez, je ne vous obéirai pas.

— Mais, petit brigand, tu ignores pourquoi nous te demandons ce service.

— Je sais — je vous ai entendus l'autre jour — que c'est pour préparer un vol... Je ne veux pas être un voleur...

Zéphyrine fut prise de fureur devant l'obstination de l'enfant, elle clama :

— Tu seras ce qu'il nous plaira que tu sois et tu nous obéiras.

La Limace ajouta :

— Donne-lui de l'argent... Il va aller chez le louchéhem pour acheter un pot-au-feu... En même temps, il prendra les empreintes... Je les veux avant qu'il fasse nuit.

— Tu entends ! reprit Zéphyrine, s'imaginant que le petit allait consentir à tout.

Fanfan répliqua d'un ton ferme :

— Non ! je n'irai pas.

Zéphyrine saisit une corde, et la misérable bondit sur le petit martyr qu'elle roua de coups. La corde cinglait et tuméfait la chair au travers des haillons, la zébrant de longues lignes de sang.

L'effroyable brute s'animait de plus en plus ; les yeux hors de la tête, les lèvres écumantes, elle frappait à tour de bras.

Secouru, Claudinet arriva.

Il poussa un grand cri et se jeta comme un fou sur le corps de son ami, cherchant à le garantir, insensible lui-même à la douleur.

— Faut que je l'estourbisse ! vociféra l'horrible mégère, dont la garçette tournait toujours.

Fanfan gisait sur le parquet de l'entresort. Claudinet, malgré sa faiblesse, enleva son petit camarade dans ses bras.

Il lui prodigua des mots de consolation et de tendresse, interrompus pourtant par une déchirante quinte de toux.

Zéphyrine, à bout d'haleine, s'était laissée tomber sur le canapé grasseux ; elle soufflait comme une otarie.

La Limace, gardant son brûle-gueule, s'approcha de Fanfan et lui dit entre les dents, d'une voix assez tranquille :

— Tu as tort, mon petit, de refuser une chose simple comme bonjour... Et tu vois, tu as causé la colère de ta maman Zéphyrine... Elle qui est toujours si bonne pour toi... Allons ! demande pardon à ta mère, et dis-lui que, désormais, tu seras bien sage, bien obéissant... Va l'embrasser !

Fanfan haleta :

— Je ne serai pas un voleur.

— Voyons, insista Eusèbe avec un ricardement d'une bonhomie sinistre, ton frère n'est pas bien portant ; tu veux donc le forcer à faire ta corvée ?... Si tu refuses la besogne, c'est à Claudinet qu'elle reviendra... C'est lui qui aura la confiance.

Claudinet riposta, très décidé :

— Je n'irai pas non plus !

Zéphyrine, dont l'échauffement n'avait pas cessé, se releva comme une furie et bredouilla :

— Toi aussi, tu te révoltes, toi, un pégniot fini... Ah ! ça, c'est le bouquet.

Et la corde, véritable instrument de torture, s'abattit de nouveau sur le groupe des deux enfants entrelacés.

Les coups repandaient un son mat.

Fanfan, réunissant ce qui pouvait lui rester de forces, s'était héroïquement redressé pour protéger à son tour Claudinet. La corde l'atteignit en plein visage.

Le sang jaillit à flots.

— Ah !... gémit Fanfan... Qu'elle m'a fait mal !...

Il balbutia encore :

— Le bon Dieu vous punira.

Puis il chancela et tournoya ; ses yeux, éfarés s'agrandirent démesurément, et il tomba évanoui sur le corps de son ami terrifié. La journée était décidément perdue.

En vain, La Limace s'écriait en ricanant :

— Mais pourquoi ne veux-tu pas nous obéir ?... Puisque nous sommes tes parents, nous savons bien ce qu'il faut faire.

— Non ! répondait le petit avec énergie ; voler est mal, je ne volerai pas.

Il y a donc des actions mauvaises, que l'on ne devait pas commettre, quoi qu'il en coûtât, s'était dit Claudinet, dans son intelligence que les mauvais traitements n'avaient pu atrophier. Et en réfléchissant à cela, il était resté songeur.

Des notions vagues d'une différence entre le bien et le mal germaient aussi dans son âme inquiète.

Le fils d'Hélène avait vu que son petit camarade l'écoutait attentivement, et il s'était senti heureux d'exercer sur lui cette influence. Les deux enfants, dans leurs longues causeries, avaient cherché à rassembler les bonnes pensées, jadis semées dans leur cœur.

Quand Claudinet recommençait à tresser, toute la tristesse du petit poitrinaire revenait ; il recommençait à parler de sa maladie ; il disait que sa mort était prochaine. Il soupirait douloureusement en plaignant son cher compagnon, qui aurait à supporter tout ce qu'il avait déjà supporté lui-même avant d'aller rejoindre au cimetière sa pauvre maman Rose...

Le cœur de Fanfan se brisait en écoutant Claudinet et il mettait en œuvre toutes les ressources de son imagination pour chasser de la cervelle de son ami ces idées funèbres.

CHAPITRE XXVIII

NOUVELLES PÉRÉGRINATIONS

Un jour, les hasards de la route amenèrent l'entresort dans une localité du département de l'Eure, à Moisson-sur-Andelle.

C'était un samedi soir ; la voiture s'arrêta sur la promenade.

— Je vais aller demander la permission, déclara Eusèbe.

La Limace s'habilla le plus décent possible ; et, après s'être enquis de l'adresse de M. le maire, se rendit chez ce fonctionnaire.

La Limace eut une agréable surprise ; quand il eut fait son boniment habituel et déclaré qu'il désirait donner des séances de somnambulisme, le magistrat municipal ne répondit pas sur le ton rogue de ses collègues ; au contraire, il parut écouter la requête d'un air affable.

— Et c'est votre « dame » qui est somnambule ? demanda-t-il avec intérêt.

— Oui, monsieur le maire.

— Est-ce un bon sujet, un sujet réellement apte à recevoir le fluide ?

La Limace se hâta de répliquer avec le merveilleux aplomb que nous lui connaissons :

— Pour ça, Monsieur, elle n'a pas sa pareille !

Et il ajouta habilement :

— Si monsieur le maire veut en juger par lui-même, lui qui a l'air de s'y connaître si bien, nous serons fiers, madame Rouillard et moi, de lui offrir gratis une représentation particulière.

Le maire accepta avec un empressement confinant à l'enthousiasme la gracieuse proposition de La Limace. Eusèbe rentra rayonnant dans l'entresort et il mit Zéphyrine au courant des faits.

— J'ai mon idée, dit-il, sans entrer dans d'autres détails.

Nous pouvons dire, dès maintenant, que les intentions de La Limace n'étaient pas aussi noires qu'on pourrait le supposer.

Il avait remarqué dans la pièce où M. le maire recevait les solliciteurs une table, réservée aux documents officiels, et sur laquelle, dans une petite boîte de fer-blanc, reposait le cachet de la mairie. Tout à côté du sceau se dressait un casier plein de paperasses. Rouillard, avec sa rapidité de conception, s'était tracé un plan qu'il allait exécuter.

Le soir, Zéphyrine, revêtue de sa toilette la plus éclatante, se présentait, au bras de son époux, chez l'amateur de somnambulisme. Le couple fut introduit

dans la salle où était venu La Limace.

La séance devait avoir lieu à huis clos.

M. le maire avait déclaré qu'il désirait opérer lui-même ; La Limace, un peu inquiet, ne pouvait pourtant que s'incliner !

Zéphyrine prit place sur le fauteuil, tandis que le nouvel émule de Cagliostro s'asseyait sur la chaise.

La Limace attendait les événements, tout en caressant amoureusement ses projets.

Selon les procédés classiques, le magnétiseur fixa les yeux sur le sujet ; puis, tout d'un coup, lui lança en pleine figure des flots de fluide, en joignant l'extrémité des doigts de chaque main et en les écartant brusquement.

Ensuite, les bras étendus, il lui promena les mains devant le visage dans un geste ressemblant à une lente bénédiction.

Zéphyrine restait immobile, bouche béante. Cependant, le sommeil ne venait point. L'opérateur ne put se défendre d'un mouvement de dépit, doutant un moment de sa puissance fluidique ; mais ce ne fut qu'un éclair ; M. le maire se rappela ses bons auteurs et résolut d'employer les grands moyens.

De ses mains un peu agitées par le tremblement divinatoire, M. le maire saisit l'énorme tête de Zéphyrine, lui ferma les paupières avec les pouces et appliqua son front contre celui du sujet.

Et ils restaient là, nez contre nez, l'haleine vineuse de la somnambule se confondant avec celle de l'opérateur, qui commençait à suer à grosses gouttes, dans l'effort de volonté extraordinaire qu'il faisait pour influencer ce sujet, excellent sans doute, mais décidément un peu rebelle. Est-ce que pour une fois que M. le maire avait la chance de tomber sur une créature hypnotisable, il allait échouer par manque de pratique ?

On n'entendait plus que le souffle halestant du magnétiseur et celui de magnétisée, celle-ci suffoquée, celui-là très ému.

La Limace avait profité de l'extraordinaire contention du fantaisiste magistrat pour opérer de son côté. Feignant une discrétion du meilleur ton, Eusèbe s'était retiré à l'extrémité de la pièce, précisément contre la table-bureau de M. le maire.

Pendant que le digne homme, captivé par la multiplication de ses passes, était incapable de voir ce qui se passait au fond de la salle, Eusèbe extrayait une feuille de papier timbré d'un des casiers, la mettait sur la table, et les mains derrière le dos, sans avoir l'air d'y toucher, il apposait sur la feuille le cachet de la mairie.

Mis en goût par cette réussite complète, il recommença une deuxième fois, avec la même surprenante dextérité.

— Comme ça, se dit-il, il y aura un acte de recharge... on ne sait pas ce qui peut arriver... Puisque ça ne m'en coûte pas plus.

Les deux feuilles de papier timbré, dûment revêtues du sceau de la mairie de Moisdon-sur-Andelle, disparaurent dans la poche du drôle. Il était temps, car M. le maire s'écriait avec enthousiasme :

— Ça y est !

La Limace se rapprocha vivement.

— Et regardez comme elle dort, ajouta le magnétiseur, d'une voix extasiée.

— C'est vrai ! reconnut civilement Eusèbe.

Tout à son éclatante victoire, le maire s'écria :

— Consultons-la d'abord sur le passé.

— Parfaitement, grogna Eusèbe.

Le regard, chargé d'une incommensurable quantité de fluide, s'abattit de nouveau sur le sujet.

— Je t'ordonne de parler ! clama le maire en homme qui sait commander, puisqu'il détient une partie du pouvoir. Qu'ai-je été toute ma vie ?

Zéphyrine riposta :

— Trompé par ta femme !

La Limace bondit, affolé !...

En mettant les pieds dans le plat de cette façon incongrue, Zéphyrine allait causer une véritable catastrophe.

Mais le magnétiseur s'exclama, déliant :

— Elle est lucide !... elle est lucide !

Eusèbe poussa un immense soupir de soulagement.

Cette éclatante vérité proclamée, Zéphyrine dépouilla toute gaucherie ; tout son répertoire y passa.

M. le maire, abasourdi par une telle loquacité, lui qui s'était imaginé jusqu'à que les arrêts du destin se présentaient sous la forme la plus laconique, ne répliquait que par des interjections de surprise et d'allégresse ; mais tout son corps était secoué par une trépidation, qui s'accroissait quand l'oracle laissait tomber les plus réjouissantes énormités.

M. le maire n'était pas seul à rayonner ; La Limace jubilait aussi ; ce n'était pas pour la même cause, on s'en doute quelque peu. Pendant ces petits exercices, le filou avait trouvé moyen de prendre les empreintes des serrures des portes et enfin d'un tiroir-caisse, dans lequel il était vraisemblable que M. le maire devait placer son argent.

Les époux Rouillard se retirèrent de bonne heure, très félicités, très généreusement récompensés.

Dès qu'il furent rentrés, il montra le papier timbré blanc et en prit un autre rempli dans le tiroir du buffet.

Il s'installa devant la table, prit une plume et un encrier, et écrivit en coiffant :

— D'abord, je rédige l'acte de naissance de notre petit dernier, en prenant

pour modèle celui de Claudinet... « Ce jourd'hui... un enfant du sexe masculin, fils légitime d'Eusèbe Rouillard, dit La Limace, et de Zéphyrine Rouilloux, son épouse... né à Moisdon-sur-Andelle (Eure), le... »

Et La Limace écrivait très proprement sous les yeux ébahis de Zéphyrine.

— Maintenant, continua-t-il, ici la signature de monsieur le maire !... « Pour cela, j'ai eu le soin d'arracher un bout d'affiche manuscrite, collée sur le mur de la mairie... Là !... C'est à s'y méprendre ! Nous n'avons plus qu'à faire légaliser par le juge de paix du canton cette signature administrative, et Fanfan aura devant la loi un vrai papa et une vraie maman. »

L'entresort séjourna à Lisieux, à Vire et à Avranches ; on y fit des recettes respectables, mais comme on les buvait au jour le jour, la fortune des époux Rouillard resta stationnaire.

— C'est rigolo ! s'écria Eusèbe, nous voilà sur la frontière de la Bretagne... Faut croire que ce sont nos tendres souvenirs de jeunesse qui nous ont guidés.

— Après tout, reconnut Zéphyrine, nous pouvons bien retourner dans ce patelin-là...

— Retournons-y.

Ils exploitèrent Dinan, Saint-Brieuc, Guingamp et Morlaix, puis ils s'installèrent à Brest. Des années s'étaient écoulées depuis leur départ de Boulogne !

Quand Fanfan était arrivé à Brest, il s'était senti étreint au cœur par une nouvelle tristesse.

La vie des deux gosses continuait à être épouvantable, et bien rares étaient les moments où on ne les torturait pas.

Fanfan gardait dans les yeux comme un fugitif reflet de la vie d'autrefois, et il se sentait plus particulièrement malheureux en regardant les malpropres oripeaux dont on l'avait affublé.

En voyant l'intensité de l'émotion de son ami, Claudinet avait cherché à le reconforter. Il s'était écrié de sa voix fluette :

— Vois-tu, mon vieux Fanfan, je finirai par croire que, décidément, nous ne sommes pas nés sous une heureuse étoile.

Et l'autre bambin, pour ne pas contrister son petit camarade, souriait amèrement.

— Non, mais là, vois-tu positivement, insistait Claudinet d'un ton dont la gaieté forcée devenait navrante, nous avons mangé notre pain blanc le premier.

— Bah ! finit par répliquer Jean, avec une intrépidité qui n'était plus exempte de forfanterie, nous ne sommes pas au bout de nos tourments... Alors...

Et les pauvres petits misérables s'étaient chaleureusement embrassés, retrouvant la provision de courage des condamnés qui marchent au supplice, et qui ne veulent pas redoubler la joie

sauvage de leurs bourreaux en leur donnant le spectacle de suprêmes défaillances.

Un jour que, pour attirer les clients, La Limace forçait Claudinet à chanter une chanson comique, le petit poitrinaire fut pris d'une quinte de toux ; il étouffait...

Ses bras étendus battirent l'air convulsivement... Puis, dans une dernière contraction, un flot de sang jaillit de sa bouche et inonda l'estrade.

Claudinet tomba inanimé dans les bras de Fanfan, qui, réprimant ses sanglots, reçut son malheureux ami et l'emporta.

— Sale môme ! grommelait La Limace, ça nous fait perdre au moins trois francs... Quand on est poitrinaire comme ça, on se dépêche de claquer pour ne pas faire de peine au pauvre monde !

Fanfan, très robuste déjà, malgré les privations et les mauvais traitements, avait transporté Claudinet derrière l'entresort, et l'avait couché sur quelques boîtes de paille, placées là pour servir de litière au cheval Troppmann. Puis il s'était efforcé de recouvrir le malade d'une vieille couverture et de quelques-unes des loques qui lui servaient à se réchauffer lui-même.

Il s'écria, dans un élan de sollicitude angossée :

— Là !... Es-tu bien ?... Nous sommes obligés de rester ici, jusqu'à ce que maman Zéphyrine ait fini ses séances... Tu n'as plus froid ?... Tu te sens mieux ?...

Claudinet murmura d'une voix éteinte :
— Oui, mon vieux Fanfan, oui, grâce à toi... Mais reste là, bien près de moi... Tu vois... j'ai chaud... ma quinte est passée... je me sens beaucoup mieux, mais beaucoup...

Jean allait répliquer avec effusion, quand soudain le sourire consolant se glença sur ses lèvres. Claudinet ajoutait :

— Parce que je vois que je vais bientôt mourir.

Fanfan, se contraignant pour ne pas laisser éclater sa douleur, répondit :

— Pourquoi dis-tu ces vilaines choses qui me font tant de peine ?...

Claudinet reprit dans un souffle :

— Non, je le sens bien, vois-tu. Fanfan, et j'en suis sûr !... La poitrine me brûle ; ma respiration me fait mal ; le sang me monte à la gorge... C'est comme des bâtes qui me dévorent là dedans... J'étouffe... Bientôt, ce sera fini... Je serai bien heureux !

Fanfan poursuivit, consterné :

— Et moi ?... Tu me laisseras donc tout seul ?

— Non... Quand je n'y serai plus, mon âme descendra auprès de toi pour te protéger... Tu en auras besoin !...

Fanfan reprit d'une voix sombre :

— J'aimerais mieux nous en aller ensemble... Si tu pars, qui donc me consolera quand papa La Limace ou maman Zéphyrine me battra ?

— Tu ne resteras pas toujours avec eux.

— Où veux-tu que j'aille ?

— Où tu étais auparavant... Tu n'as pas toujours été avec nous... Tu es arrivé un beau matin, je m'en souviens bien.

Claudinet se ranimait peu à peu ; il avait chaud sous sa couverture, et les protestations éperdues de Fanfan lui faisaient remonter un semblant d'espérance au cœur. La crise était passée.

— J'étais en nourrice, dit Jean de Kerlor... Papa La Limace me le racontait hier encore... Il m'a retiré comme on l'a fait toujours, quand j'ai été en âge.

— Tu crois ? fit Claudinet sans la moindre conviction.

— Dame !... Il m'a montré un papier : mon acte de naissance... et il m'a expliqué tout ça...

— Ah !

— Ecoute, Claudinet, nous resterons avec eux ; nous y sommes forcés, jusqu'à ce que nous soyons grands... Alors, nous nous tirerons !

— Oui, nous nous échapperons ensemble.

Une flamme monta aux yeux de Claudinet. Le pauvre petit, malgré ses funèbres paroles de tout à l'heure, retrouvait la mobilité d'impressions de l'enfance ; il ne pensait plus à mourir.

Il s'écria :

— Moi, je serai menuisier...

— Moi, déclara Fanfan, je voudrais être soldat.

— C'est beau d'être soldat... C'est vrai !... Quand on est assez fort et assez brave pour ça... Mais quand tu seras soldat, nous ne pourrons pas toujours rester tous les deux, comme c'est convenu... Il faudra que tu partes.

Les beaux rêves de Fanfan s'évanouirent.

— Tu as raison, Claudinet, fit-il, désenchanté.

Pourtant, il eut une idée :

— Mais, quand il n'y aura pas la guerre... je reviendrai auprès de toi...

Ils furent interrompus par La Limace.

— Dites donc, les mômes, fit-il, quand maman Zéphyrine aura fini son travail vous lui direz que je suis allé faire un tour au cabaret du *Crabe amoureux*... Si le cœur lui en dit, qu'elle vienne me rejoindre, mais pas avant d'avoir congédié son dernier pante... Je régale !

CHAPITRE XXIX

CAYENNE

Carmen avait fait la traversée dans un état de morne abattement qui tenait de la stupeur. Saint-Hyrieix, n'accusant que la fatigue du voyage; avait pensé que sa femme redeviendrait elle-même, quand on arriverait au port.

Le gouverneur ne se doutait pas que Carmen, dans ses moments d'effroyable tristesse, aurait voulu remonter le cours des années et se retrouver à bord de ce *Prins-Hendrick*, au moment où le navire anglais, trouait le paquebot hollandais, la nuit, dans le brouillard, à quelque distance de l'île de Batz, sur la côte bretonne.

Le désespoir de M^{me} de Saint-Hyrieix, en mettant le pied sur le sol de la Guyane, avait été indicible.

Elle se plongeait dans ses rêves, tout écarté, ardemment, oubliant le présent.

Elle évoquait le souvenir de la riante maison du Parc-des-Princes, ce doux nid ouaté d'amour, où son imagination voyageuse lui montrait Hélène heureuse et tranquille entre son mari et Fanfan. Puis elle songeait à Marcelle qu'elle avait dû abandonner, à Robert qu'elle avait laissé désespéré.

Les heures s'écoulaient pour Carmen avec une monotonie lugubre. Parfois, elle perdait le voyou du temps, des faits.

Alors il lui semblait qu'elle était depuis vingt ans dans cette île et que les souvenirs qui l'assaillaient n'étaient que de furtives lueurs d'une existence antérieure, écoulée dans une autre planète.

Cependant, tous les mois à peu près, la pauvre désespérée avait un jour de grande émotion.

La population entière de fonctionnaires secouait d'ailleurs sa torpeur habituelle.

Des le matin, des lunettes de tous les calibres et de tous les genres étaient braquées sur la mer.

Tous les yeux se portaient vers le petit phare situé à l'extrémité de la jetée du port, sur le roc de l'Enfant-Perdu.

On guettait un signal attendu...

Lorsque le sémaphore hissait le pavillon, tout le monde saluait d'une acclamation unanime le drapeau qui flottait avec un bruissement caractéristique au vent du large. L'arrivée d'un navire en vue des côtes était signalée.

Un navire qui venait de France, et, outre sa cargaison habituelle, apportait les lettres, les journaux de la patrie!

Les fonctionnaires n'étaient plus seuls à interroger l'horizon.

Tous les habitants de Cayenne — nous parlons de la population libre — se ruèrent vers le port.

On attendait que le courrier fût en vue. Ah! l'arrivée du courrier! quand on est perdu au bout du monde! Les cœurs les plus solidement attachés battent à tout rompre.

Un de ces jours bénis où le courrier arrivait, Saint-Hyrieix était sur le quai, lui aussi, impatient, anxieux, enfiévré, comme Carmen, comme les autres, comme tout le monde, sans distinction de grade ou de qualité. Le paquebot entra en rade...

Carmen s'écria, sous le coup de la plus indicible émotion:

— Ah! mon Dieu!...

— Qu'avez-vous? demanda Firmin.

— Ah! mon Dieu!...

— Madame...

Les mains de la jeune femme furent agitées par un violent tremblement nerveux.

Comme à regret, elle tendit sa jumelle à son mari. Elle avait peur de se tromper et elle avait hâte que Saint-Hyrieix confirmât l'ardente espérance qui faisait bondir son cœur. Saint-Hyrieix, très majestueusement, braquait sa petite lunette d'approche sur le vaisseau; mais Carmen, incapable de se maîtriser plus longtemps, le secoua par le bras.

— Regardez vite, sur la dunette...

Firmin se troubla pendant que Carmen continuait d'une voix haletante:

— On dirait...

Elle ne put achever.

Saint-Hyrieix, qui avait enfin réussi à braquer l'appareil, jeta une exclamation.

— On dirait Georges! fit-il avec stupéfaction.

Carmen lui arracha la lorgnette des mains et regarda de nouveau.

— C'est lui! s'exclama-t-elle avec une expression de bonheur que nous renoncions à décrire.

Le débarquement commença.

Bientôt, Carmen, sanglotant de joie, était dans les bras de Georges de Kerlor.

Mais, après le premier élan d'effusion, la jeune femme, relevant la tête, remarqua l'horrible altération des traits de son frère et ses vêtements de deuil.

Carmen tressaillit et ferma les yeux à demi. Elle murmura, toute tremblante:

— Seigneur!... notre... notre mère?

— Notre mère va mieux. Elle a quitté Kerlor pour m'accompagner jusqu'au port du départ... Nous nous sommes embrassés à la dernière minute... Sa santé exige toujours des soins minutieux; mais le docteur La Roche espère qu'il la guérira de cette cruelle maladie.

— Alors? reprit Carmen, dont les tranges n'avaient fait que changer d'objet, alors? Tu es en deuil, balbutia-t-elle en se soutenant à peine.

— Oui, murmura Georges.

— Comment! s'articula péniblement

Carmen, qui se refusait encore à envisager une tragique éventualité... Comment, tu aurais perdu...

Cette fois, Kerlor ne répondit pas et courba la tête avec un accablement qui enlevait à Carmen son dernier rayon d'espoir.

Ce mot jaillit de ses lèvres décolorées :

— Héléne ?

— Héléne !... répéta Georges d'une voix éteinte.

— Ah ! l'épouvantable nouvelle... Nous qui étions si heureux de vous recevoir...

— Votre fils ? demanda Saint-Hyrieix.

Georges répondit d'un ton sinistre :

— Jean de Kerlor n'est plus.

— Mort ! dirent en même temps Saint-Hyrieix et sa femme, écrasés par la stupeur.

Ils se regardèrent pétrifiés, incapables d'articuler une parole de plus.

Kerlor reprit, les traits décomposés, mais avec la rapidité de l'homme qui veut aller jusqu'au bout de son mensonge sacrilège :

— L'enfant a été malade... tout à coup... du croup ! Il est mort !... Sa mère le soignait, n'est-ce pas ?... Elle a refusé de quitter le chevet du petit moribond... Alors, l'impitoyable maladie a emporté deux victimes.

Le croup !

Carmen, le visage ravagé par un désespoir sans bornes, revit sa petite Marcelle terrassée par l'horrible mal. Et c'était Héléne qui avait sauvé la chérie... Dieu n'avait pas voulu que la comtesse de Kerlor arrachât son propre enfant à la mort !...

Carmen et Firmin restaient terrifiés par cette double mort, par l'épouvantable douleur qui accablait leur malheureux frère.

Mais, quand la nuit fut venue, quand retirée dans son appartement, Carmen entendit les pas de Georges, errant dans le jardin désert pendant de longues heures, alors cette catastrophe apparut à la jeune femme plus tragique encore peut-être.

Ses angoisses devinrent inexprimables ; son cœur se serra de la façon la plus atroce ; son âme était brisée. Elle sentit sur son front la griffe de la folie.

Un horrible cauchemar la secoua, la tordit jusqu'aux pâles rayons de l'aube.

Elle s'endormit enfin d'un sommeil de plomb, le corps baigné d'une sueur froide, comme dans les affres de l'agonie.

Il faisait grand jour quand elle se réveilla, avec la sensation de quelqu'un qui sortirait du sépulchre.

A travers ses jalousies baissées, elle aperçut alors, au fond du jardin, auprès de dracénas qui les protégeaient de leur ombre, son mari et son frère qui s'entretenaient. Elle tendit l'oreille ; il lui fut impossible d'entendre la moindre parole.

Mais aucun jeu de leur physionomie ne lui échappait. Tous deux, très pâles, semblaient sévères, impitoyables comme les juges sur le siège de leur tribunal.

Carmen frissonna.

Que disaient-ils donc ?

Ils n'avaient pas l'attitude du désespoir.

Elle resta longtemps à les regarder, ne s'expliquant pas pourquoi elle était effrayée à ce point.

Comme dans la nuit, Héléne et Fanfan ensevelis lui apparurent.

Elle eut au fond de la gorge un cri de grâce !

M^{me} de Saint-Hyrieix appela sa femme de chambre, se vêtit à la hâte et descendit.

Les deux hommes, en la voyant, devinrent silencieux.

Georges, ayant entraîné Firmin dans le jardin, lui avait raconté fidèlement tout ce qui s'était passé ; le mensonge fait par Héléne pour déguiser son prétendu voyage, la lettre accusatrice arrachée des mains de l'épouse adultère, et, pour toute contradiction, pour toute justification, pour toute preuve d'innocence, le démenti incohérent, insensé, opposé seul aux charges qui accablaient la criminelle.

Saint-Hyrieix répliqua avec un soupir navré :

— Hélas ! mon cher Georges ! vous avez raison.

— Vous saviez...

— Permettez !... Je n'avais que de fortes présomptions.

— Vous deviez m'en avertir.

— Georges !... Et si nous nous étions trompés !... Songez donc à l'énormité de mes remords. Maintenant, poursuivit Saint-Hyrieix, je n'ai plus aucune raison pour garder le silence... Je ne crains plus de vous accabler...

— En effet !

— Eh bien ! apprenez donc que cette malheureuse avait fini par compromettre Carmen.

— La misérable !

— Oui, elle avait eu l'habileté de charger votre sœur de retirer les fameuses lettres au bureau de poste. Et j'ai failli soupçonner ma femme !

— Vous ne m'étonnez nullement, mon bon Firmin.

— Ah !... Comment...

— Elle a eu l'infamie de l'accuser.

Il ne vint à la pensée ni à l'un ni à l'autre de ces hommes de vérifier les dires de la pauvre Héléne, en faisant à M^{me} de Saint-Hyrieix l'offense de le l'interroger.

Dans l'esprit étroit de Firmin, la conviction de l'innocence absolue de sa femme était étavée par son colossal amour-propre, qui lui rendait impossible à admettre, nous le savons, l'idée d'être trompé.

D'ailleurs, Héléne n'avait donné au-

cun signe d'étonnement en recevant la lettre qu'il lui remettait.

Interroger sa femme en ce moment eût été manifester un doute blessant, renouveler la pénible scène qui s'était passée devant le bureau de poste de la Bourse.

Puisque, après des angoisses dont il avait gardé l'affolant souvenir, il était sûr de Carmen ; à aucun prix il ne voudrait la chagriner de nouveau, et cela tout à fait gratuitement.

Il fallait que cette Hélène, malgré sa perfidie inimaginable, eût commis de folles imprudences, pour que son secret eût été surpris avant que Firmin conçût le moindre soupçon.

Le billet anonyme, trouvé par Saint-Hyrieix sur son bureau, dénotait que la vigilance d'un inconnu avait été mise en éveil.

Seulement, grâce aux machiavéliques combinaisons de M^{me} de Kerlor, c'était cette pauvre Carmen qui avait été suspectée.

Quant à Georges, jamais il n'eût pu supposer sa sœur coupable. L'orgueil des Kerlor était trop grand pour que le comte descendît jamais à un tel outrage envers la dernière fille de cette race sans tache.

L'affaire était jugée... La condamnation d'Hélène restait sans appel... Le châtimement était prononcé. Firmin, après quelques minutes de réflexion, demanda :

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— J'ai puni la mère et j'ai chassé l'enfant...

— Puni ?... Vous avez vengé votre honneur ?... Vous avez tué ?

— Non... Hélène vit.

Saint-Hyrieix respira. Il n'y avait pas eu de sang de répandu. Le scandale n'avait peut-être pas été public. Le nom des Kerlor ne serait pas déshonoré, celui des Saint-Hyrieix ne recevrait aucune éclaboussure.

— Maintenant, je désire que vous ne laissiez parvenir à Carmen aucune lettre de l'infâme... J'ai dit qu'elle était morte, parce que je veux qu'elle le soit à jamais pour tous.

— Soyez tranquille... Je suis le maître absolu de la Guyane française... tout le monde m'obéit... Je donnerai des ordres pour que les lettres de cette femme, qui est désormais pour nous une étrangère, lui soient renvoyées sans même avoir été décajetées... Je me charge de tout.

— Merci, Firmin !

A ce moment, M^{me} de Saint-Hyrieix intervint.

Bien que l'attitude des deux hommes lui eût causé un certain saisissement, Carmen s'efforça de conserver tout son calme.

Elle commença :

— Que disiez-vous donc de si grave tous les deux, pour vous être tus en me voyant ?

Georges répliqua :

— Nous nous entretenions des chers disparus... Puis, j'annonçais à ton mari que je parlais par le prochain bateau.

— Tu ne restes pas quelque temps avec nous ?

— Je ne le puis... Je retourne au Mexique... Si j'ai voulu ne pas m'embarquer directement à Saint-Nazaire et passer par Cayenne, ce n'était que pour vous épargner d'apprendre brutalement, par une lettre, tous ces événements désastreux... J'avais, en outre, quelques intérêts à régler avec Saint-Hyrieix ; tout est terminé...

Quelques jours plus tard, Georges reprenait la mer.

CHAPITRE XXX

LE BEAU DANUBE BLEU

Mariana et Karlo Zika étaient arrivés, sans encombre, sur les bords du beau Danube bleu. Le voyage avait été un pur enchantement, depuis qu'on avait quitté Genève, où Paul Vernier était intervenu si malencontreusement.

Mais, le mari outragé ayant seul supporté les conséquences de sa susceptibilité, il n'y avait plus à s'en préoccuper.

Après quelques jours passés à Budapest, où le tzigane présenta sa compagne à ses amis, et même à ses parents, on se rendit à Vienne. Le premier soin de Karlo fut d'inspecter le Craben, cette magnifique promenade sur laquelle il voulait acheter une brasserie. Mariana, un peu étourdie par ces paysages inconnus, ces mœurs nouvelles, ces allées et venues incessantes, ne voulait pas réfléchir.

Mariana semait l'or à pleines mains.

Il ne fallut que quelques jours aux amants pour acquérir la célébrité spéciale, et bien souvent éphémère, que le monde du plaisir ne marchande jamais aux noceurs de race.

On ne parlait que du tzigane et de sa compagne. Ils fréquentèrent toutes les maisons, même les plus secrètes. Ils s'étourdirent dans toutes les orgies. Ils se vautrèrent dans toutes les voluptés.

M^{me} Paul Vernier, née de Sainclair gardait sa distinction hautaine de grande dame qui se divertit comme elle l'entend, qui n'a de comptes à rendre à personne, et que, seuls, de grossiers personnages pourraient traiter de fille.

Pourtant, Karlo commençait à difficilement supporter que Mariana continuât à détenir la petite fortune qu'il estimait déjà commune. Sa maîtresse lui donnait tout ce qu'il demandait ; mais Karlo n'en faisait pas moins ses

réflexions intimes. Ses yeux noirs cli-gnotaient et une ombre passait sur son front rusé.

C'est qu'il ne pouvait se défendre d'envisager certaines éventualités, plutôt fâcheuses.

Si Mariana allait changer d'avis ?

Elle avait eu un caprice pour lui ; ne pouvait-elle en avoir un pour un autre ?

Et que deviendrait Karlo ? Ne paraissait-elle pas faire la sourde oreille, dès qu'il était question de l'établissement.

Une lippe crispait ses lèvres épaisses et ses mains fourrageaient nerveusement sa toison brune. Des brumes menaçantes obscurcissaient la lune de miel.

Ces deux êtres allaient-ils, très prochainement, s'estimer à leur propre valeur ?

Chacun, dans une perception aiguë de l'avenir, eut cette fâcheuse intuition.

Un soir que les amants avaient dîné très copieusement et que Karlo avait fait plus particulièrement honneur aux crus de son pays, ils se rendirent à l'Opéra, où ils occupaient une loge.

Pendant le ballet, les yeux papillo- tants de Karlo redevinrent fixes.

Il regardait une coryphée, aux allures assez vulgaires, mais qu'il entrevit sous un prisme étrange. Elle lui inspira bientôt un de ces désirs spontanés, comme sont capables d'en concevoir les libertins, dont la raison est vacillante, pendant que le cœur devient de plus en plus tendre.

Karlo allait se rendre au foyer, où il était admis en qualité d'artiste, et il s'entre-tendrait avec la ballerine.

Avant la chute du rideau, au moment où Mariana trônait de la façon la plus altière, agitant son éventail comme un sceptre, Karlo la tira par le bras, assez irrévérencieusement. Il bégaya :

— J'ai sommeil... Je descends cinq minutes pour prendre l'air.

Titubant légèrement, il sortit de la loge, laissant sa compagne abasourdie.

Mariana eut une nausée.

Bien entendu, elle ne voulut pas convenir de sa propre abjection, mais elle exagéraît celle de son associé.

Sa lassitude, son écœurement, son dégoût éclatèrent. Ce Karlo était l'individu le plus trivial que la terre eût porté. Il était laid, vulgaire ; il avait tous les vices possibles. Décidément, il était infect.

Quand le rideau tomba, Mariana s'empressa de quitter sa loge.

Elle allait rentrer à l'hôtel, faire hâtivement sa malle, courir à la gare la plus prochaine, et partir.

Elle ne savait pas où elle trait ; la direction lui était indifférente, pourvu qu'on ne l'exaspérât plus en lui parlant du beau Danube bleu.

CHAPITRE XXXI

PAUVRE MARCELLE

Mariana revint à Paris ; c'était décidément son champ d'opération le plus favorable.

Du côté d'Hélène, la vindicative Mariana reconnaissait qu'elle avait réussi au delà des plus ambitieuses espérances ; mais Carmen n'avait pas été frappée.

Qu'allait-elle faire ? Où allait-elle s'installer ?

Elle se posait ces deux questions en descendant de wagon.

Sans être vide, sa bourse était assez mince ; Mariana ne devait pas perdre de temps, si elle voulait éviter une gêne dont les effets pouvaient être désastreux.

Elle se fit conduire à l'hôtel Continental.

La douce créature, retrouvant sa rapidité de conception, avait déjà arrêté sa ligne de conduite. Avant toute chose, il convenait de liquider la situation conjugale. Mme Vernier écrivit donc à son mari :

« Monsieur,

« Après ce qui s'est passé, vous n'avez pas gardé la naïve illusion de croire qu'une réconciliation entre nous était possible.

« Veuillez donc mettre à ma disposition tous les objets qui m'appartiennent et que je ferai prendre aussitôt votre réponse arrivée.

« Je compte également que, dans cette réponse, vous me ferez connaître les mesures que vous avez arrêtées, touchant mon existence.

« Je vous ai laissé le temps de réfléchir. Votre décision doit être irrévocable. Vous ne tenez évidemment pas à faire intervenir la justice dans notre différend, car il vous faudrait avouer l'attentat dont j'ai failli être victime.

« Il y a eu, de votre part, tentative d'assassinat, avec préméditation. Songez-y.

« Mais j'ai tort de rappeler ces abominables faits ; vous ne me forcerez pas à les divulguer publiquement, j'en suis persuadée, et vous vous empresserez de régler notre situation, à tous les points de vue qu'elle comporte.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer. »

Elle signa :

« MARIANA DE SAINCLAIR. »

Puis elle attendit.

Au bout de quelques jours, le facteur apporta un pli. Mariana éprouva une grosse déception.

L'employé des postes lui remettait, purement et simplement la lettre, retour de Passy ; elle portait cette mention, au revers : « Parti sans laisser d'adresse. »

Paul avait-il succombé aux suites de sa blessure ?

M^{me} Vernier déjeuna à la hâte et se fit conduire à son appartement.

Elle entra chez la concierge.

— Madame Vernier ! fit cette femme, avec un profond étonnement.

Mariana répliqua avec impudence :

— En quoi mon arrivée peut-elle vous surprendre ?

— C'est que...

— Parlez...

— Monsieur Vernier a donné congé...

— Je le sais, prétendit M^{me} Vernier.

— L'appartement est loué.

Cette complication ennuyait Mariana, mais elle l'avait prévue, néanmoins.

Elle allait toujours savoir ce qu'était devenu son époux : le reste l'intéressait beaucoup moins.

La concierge reprit :

— Il est vrai que vous avez toujours jusqu'au premier octobre.

— Eh bien ! fit Mariana, profitant avec empressement de ce répit auquel elle ne s'attendait pas, donnez-moi les clefs.

La concierge hésita un peu, mais elle finit par répondre :

— Je ne puis vous les refuser.

Mais, avant de s'exécuter, elle posa cette question :

— Monsieur Vernier va-t-il revenir ?

— Je l'attends, ces jours-ci.

— J'aime mieux cela, déclara la concierge, pour le déménagement.

Mariana eut un sourire.

Tout s'arrangeait beaucoup mieux que les premières paroles de cette femme ne le lui avaient fait supposer.

Elle se débarrasserait de ce qui encombrerait l'atelier du sculpteur.

M^{me} Vernier garderait le mobilier. Elle vendrait les objets d'art. Tout cela représenterait une somme appréciable.

M^{me} Paul Vernier, en sa qualité d'épouse légitime, avait des droits ; elle les ferait valoir, en l'absence de son mari.

Elle rentra chez elle. C'était vrai, pourtant ! Paul Vernier n'était pas revenu. Ah çà ! quels étaient donc ses projets ?

Rien ne l'empêchait de changer de résidence, mais il pouvait, au moins, enlever ses meubles et ses statues.

Quoi qu'il en fût, M^{me} Vernier n'était pas veuve.

Sa liberté était reconquise de la façon la plus originale du monde ; elle en profiterait largement.

Elle inventoria, superficiellement, l'ap-

partement. Tout était à sa place ordinaire ; aucun tiroir n'était fermé.

Mariana était réinstallée depuis une semaine, et déjà elle s'était occupée de la vente du mobilier, sans conclure encore.

Elle n'était pas sortie de chez elle, se réservant de ne reprendre ses intrigues amoureuses, qu'après un repos bien gagné.

On lui annonça une visite.

Elle regarda la carte que lui présentait sa bonne. M^{me} Vernier tressauta ; elle venait de lire :

CAPITAINE ROBERT D'ALBOIZE

— Vous avez dit que j'étais là ? demanda Mariana, à sa domestique.

— Ce Monsieur a demandé monsieur Vernier... j'ai répondu qu'il était absent, mais que Madame...

— C'est bien ! Faites entrer.

Robert parut. Ses traits étaient altérés, son visage très triste ; mais il salua M^{me} Vernier et lui tendit amicalement la main, comme un homme qui ne doit pas laisser voir ses soucis à une femme.

Après les premières formules de politesse, Robert demanda :

— Et Paul ?

— Vous ignoriez son départ.

— Son départ ?

D'Alboize, tout à fait décontenancé, ne put réprimer un mouvement de découragement.

— Monsieur Vernier voyage dit Mariana.

— Et quand revient-il ?

— Dans une quinzaine de jours, je l'espère... Sa lettre de ce matin n'est pas très affirmative.

Robert se passa la main sur le front. Les préoccupations très vives qu'il avait voulu dissimuler en saluant Mariana revenaient l'assaillir.

— Qu'y a-t-il donc ? se demandait M^{me} Vernier.

« Vous allez écrire à Paul ?

— C'est que je n'en ai pas le temps, murmura d'Alboize, je pars ce soir.

— Loin ?

— A Cayenne.

M^{me} Vernier fit un bond. Elle ne put retenir ces mots :

— Vous allez rejoindre monsieur de Saint-Hyrieix ?

Le visage de Robert se contracta.

Mariana ajouta, avec les inflexions les plus innocentes :

— Vous savez, n'est-ce pas, que mon cousin a été nommé gouverneur de la Guyane française ?

— Je le sais.

— Et vous avez demandé...

Robert l'interrompt avec force.

— Oh ! non... non... Madame... ne croyez pas.

Il s'arrêta, venant de prononcer des mots qu'il regrettait ; mais M^{me} Vernier,

l'œil humide d'émotion, ne paraissait affectée que de l'égarément de son interlocuteur.

Il reprit, d'une voix sombre :

— Je suis soldat, Madame... On me désigne un poste que je n'ai pas sollicité... J'obéis.

— Ah ! tenez, capitaine, dussiez-vous m'en blâmer, il faut que je vous dise ce que je suppose.

— Madame...

— Votre départ vous force à abandonner quelqu'un que vous chérissez.

— Oui, fit-il, d'une voix sourde.

— Et vous venez demander à mon mari de prévenir cette personne ?

— Ce n'est pas cela...

Il avait le geste brusque d'un homme qui veut se débarrasser d'un fardeau écrasant. Il s'écria :

— J'ai un enfant, Madame.

— Ah ! prononça Mariana, avec une pudique réserve... Et la maman ?

Robert courba la tête. Il répondit :

— Elle est morte !

— Ah ! mon pauvre monsieur d'Alboize... quelle triste destinée !... Vous qui méritiez si bien d'être heureux...

L'officier venait de se dire que M^{me} Vernier était une femme de cœur. Il ne nommerait certainement pas M^{me} de Saint-Hyrieix, puisqu'il avait déjà prétendu que la mère de Marcelle était morte, mais il confierait ses terribles perplexités à Mariana, qui venait de montrer la plus exquise sensibilité.

.....

Robert d'Alboize était incapable de déguiser la vérité.

Quand il avait dit à Hélène qu'il ne chercherait jamais à revoir Carmen, il s'exprimait avec la plus extrême sincérité.

Mais il ne pouvait pas prévoir que, au moment où il s'y attendrait le moins, la fatalité lui démontrerait le néant des plus énergiques résolutions.

Et pour cela, il n'avait fallu qu'un ordre très bref du ministère de la Guerre. Oui, il fallait démissionner, ou il fallait partir.

A aucun prix, il n'aurait demandé à partir en Guyane ; on le forçait à y aller ; sa responsabilité n'existait plus. Il reverrait M^{me} de Saint-Hyrieix.

Ne se sentait-il pas assez fort pour braver toute nouvelle défaillance ?

Robert d'Alboize partirait donc.

Il allait voir M^{me} de Kerlor ; il lui rappellerait ce qu'il avait prévu et ce qui était convenu entre eux, dans le cas où son métier de soldat l'éloignerait, momentanément, de la petite innocente.

Robert, après avoir fait ses adieux à ses camarades, à Tours, partit pour Paris.

Il se fit conduire à l'hôtel du Parc-des-Princes. Il n'y rencontra qu'un vieux serviteur qui lui apprit que le comte et la comtesse de Kerlor n'habitaient plus Paris depuis longtemps déjà, qu'ils étaient en voyage et qu'il lui était impossible de fournir d'autres renseignements.

Robert fut littéralement atterré.

Son cœur se fonda en pensant que la pauvre petite Marcelle allait rester isolée.

Alors, Robert allait être forcé de mettre la fillette en pension, et elle y resterait jusqu'à ce qu'il revint — s'il revenait jamais — sans recevoir aucune visite.

Marcelle, sa chère adorée, qui avait le cœur si tendre, si bon, serait abandonnée aussi cruellement.

D'Alboize resta pendant de longues heures plongé dans le plus profond accablement. Seule, Hélène de Kerlor était qualifiée pour remplacer Carmen ; la comtesse disparue, Marcelle n'avait réellement plus de mère.

Soudain, Robert se souvint de Paul Vernier, et il lui sembla que le poids écrasant qui l'étouffait disparaissait.

Paul était le meilleur, le plus noble cœur que Robert eût connu. Pourquoi donc n'y avait-il pas pensé tout de suite ?

D'Alboize allait voir Paul ; il lui raconterait tout, excepté ce qui concernait M^{me} de Saint-Hyrieix.

Nous savons pourquoi il ne trouva que Mariana au logis. M^{me} Vernier s'écria, de son ton le plus pathétique :

— J'ai compris ce que vous venez demander à mon mari, monsieur d'Alboize ; vous voulez que nous vous remplacions auprès de l'enfant. Eh bien ! je vous promets...

— Je ne saurais comment vous remercier de votre offre si généreuse... Les paroles me manquent...

— Je vous en prie, capitaine, considérez toute la joie que je vais éprouver en jouant à la petite maman...

— Mais, poursuivit Robert, je ne vous demande pas de vous charger tout à fait de Marcelle.

— Et pourquoi ? interrogea Mariana, affectant le désappointement.

— Parce que ma fille à l'âge où son instruction doit commencer. J'ai décidé de la placer dans une maison sérieuse, où elle sera élevée conformément à mes désirs... Ce que je vous demande, à Paul et à vous, c'est de la recevoir les jours de fête et pendant ses vacances... Je vais m'occuper aujourd'hui de trouver une pension.

— Laissez-moi ce soin.

— Vous connaissez un établissement...

— Oui... je suis restée en correspondance avec des amies qui ont choisi la carrière d'institutrice...

— Je vais aller chercher Marcelle.

— Allons-y ensemble.

— Si vous le voulez...

— Je vous demande quelques minutes pour convoquer chez moi une personne qui me fournira tous les renseignements préliminaires.

Mariana écrivit une dépêche et la fit porter au télégraphe.

Robert d'Alboize et M^{me} Vernier partirent bientôt pour Villiers-sur-Marne.

— Ah ! se disait Mariana, si j'avais su cela plus tôt !

Mariana avait payé cher à M. Piouffle pour des renseignements qui ne lui avaient pas été fournis, et qu'aujourd'hui elle obtenait sans le moindre effort.

Marcelle était déjà une adorable fillette, aux yeux expressifs, à la voix harmonieuse, qui ressemblait beaucoup à Carmen. M^{me} Vernier, dès qu'elle la vit, fut frappée de cette ressemblance.

Il fut convenu que la fillette passerait la nuit chez M^{me} Paul Vernier, et que, le lendemain matin, l'officier reviendrait pour savoir si les démarches de Mariana avaient été couronnées de succès.

Robert était descendu à l'hôtel Continental. Le père et la fille dînèrent chez M^{me} Vernier, qui se montra d'une amabilité incroyable, achevant de capter la confiance du père et commençant à surprendre celle de l'enfant.

Marcelle avait manifesté un étonnement, mêlé de tristesse, quand son père lui avait dit qu'elle ne retournerait plus à Villiers-sur-Marne, chez M^{me} Repiquet; mais la fillette écouta religieusement Robert, quand il lui expliqua qu'il était forcé de partir au loin et qu'elle ne le verrait plus de longtemps. A neuf heures du soir, M. d'Alboize se retira.

Mariana aida Marcelle à se déshabiller, puis elle la coucha dans le lit de Paul.

M^{me} Vernier, si elle n'avait mis tant d'affection dans ces devoirs si doux à remplir, s'en fût acquittée sans trop de gaucherie; toutefois, Marcelle remarqua qu'elle n'était pas aussi bien bordée que dans l'humble maisonnette de Villiers, ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de s'endormir profondément.

A dix heures, la personne qui avait reçu la convocation de M^{me} Vernier se présenta.

Ce n'était autre que Pélagie Crépin.

Après l'affaire du Parc-des-Princes, et sur la recommandation de Mariana, Pélagie avait obtenu une place chez les demoiselles Lavignac, qui tenaient un riche pensionnat à Ecouen.

Elle y était très considérée.

C'était à Pélagie Crépin que Mariana avait pensé quand Robert d'Alboize avait fait connaître ses intentions tou-

chant Marcelle. Mariana expliqua les faits.

Elle avait le plus grand intérêt à ce que l'enfant de Carmen et de Robert restât sous sa domination occulte. Pélagie comprit.

Rien n'était plus facile que de faire entrer Marcelle chez les demoiselles Lavignac. En effet, le lendemain, quand M^{me} Vernier dit à Robert qu'elle avait trouvé la maison de premier ordre qu'il cherchait pour sa fille, l'officier répondit qu'il allait sur-le-champ conduire Marcelle à Ecouen.

Mariana voulut y aller aussi.

Elle eut même une idée des plus touchantes qu'elle communiqua en ces termes à Robert d'Alboize :

— Pourquoi vous séparez-vous si tôt de votre fillette ?

— Ah ! soupira le père, je ne voudrais le faire qu'à la dernière minute.

— Eh bien ! Marcelle peut parfaitement vous accompagner jusqu'au port d'embarquement.

— Mais comment reviendrait-elle ?

— Ne suis-je pas là ?

Ah ! si Robert d'Alboize avait pu lire dans l'âme de cette créature, comme il eût pris Marcelle dans ses bras et franchi la passerelle du paquebot en emportant son enfant !

Mais Robert ne savait pas...

Le navire partit... Quand il ne fut plus qu'un point à l'horizon, quand Marcelle ne vit plus le mouchoir que son père n'avait cessé d'agiter depuis que l'ancre était levée, l'enfant éprouva le premier grand chagrin de son existence.

La pauvre mignonne allait faire son apprentissage du malheur.

Le premier soin de M^{me} Vernier, en réintégrant ses pénates, fut d'écrire la lettre suivante :

« Mon bon Saint-Hyrieix,

« Je vais vous faire beaucoup de peine, et je me demande encore, en traçant ces lignes, si je n'aurais pas dû vous laisser dans l'ignorance où vous dormez; mais l'indignation de ma conscience ne me permet plus d'hésiter.

« Votre femme vous a déshonoré.

« Son amant n'a pas voulu que l'éloignement fût entre sa maîtresse et lui une cause de rupture.

« Le scandale va recommencer.

« Carmen a une fille adultérine; cette enfant est en pension aux environs de Paris.

« Elle connaît son père; elle se souvient de sa mère; si l'on interroge M^{lle} Marcelle, elle témoignera.

« Depuis longtemps j'avais découvert cette ignominie.

« La copie des documents que je joins à cette lettre vous prouvera que j'étais au courant de tout.

« Je tiens à votre disposition les ori-

ginaux, mais je ne les confie pas à la poste ; la traversée est trop longue, d'ici à Cayenne.

« Vous vous souvenez, mon cher Firmin, et vous me rendrez justice sur ce point, que j'ai essayé, nombre de fois, de vous ouvrir les yeux.

« Dans ma droiture et mon honnêteté, je ne voulais dénoncer personne.

« Je suis l'obligée des Kerlor. On aurait été jusqu'à m'accuser d'ingratitude lorsque je n'aurais rempli que mon devoir.

« Toutefois, mon silence pouvait également passer pour une complicité.

« Dans votre aveuglement, vous n'avez rien vu, rien entendu.

« J'ai cru, un moment, que j'avais eu raison de ne pas vous divulguer le secret de honte, c'est lorsque vous avez été désigné pour occuper vos hautes fonctions.

« Saint-Hyrieix va partir, me disais-je, moins accablée ; il emmènera Carmen ; celle-ci sera forcée d'abandonner son amant.

« Légère comme elle l'est, sa mobilité de caractère et son insouciance habituelle lui éviteront un gros chagrin.

« Elle est capable, là-bas, d'aimer son mari en découvrant les qualités de cœur et d'intelligence de cet homme d'élite.

« Mais j'ai bientôt reconnu que, pour avoir différé mon acte de justice, je ne l'avais rendu que plus fatal.

« En effet, je viens d'apprendre la dernière abomination de l'homme que votre femme a eu l'indignité de vous préférer.

« Il se rend à Cayenne.

« Il va retrouver sa maîtresse !

« L'amant de Carmen s'appelle Robert d'Alboize.

« A l'heure où vous recevrez ces lignes, il vous aura déjà serré la main ; il aura renoué des relations avec votre femme.

« J'aurais voulu vous éviter cette suprême injure, mais je n'ai pu vous écrire qu'aujourd'hui.

« Et maintenant, mon ami, j'ai accompli tout mon devoir.

« Je vais prier ardemment pour vous.

« Adieu ! Firmin ! Pardonnez-moi la cruelle nécessité qui m'a imposé ces cruelles révélations.

« Votre fidèle amie,

« MARIANA DE SAINCLAIR. »

CHAPITRE XXXII

TROP TARD !

Hélène était sauvée.

Elle avait quitté le Parc-des-Princes et s'était installée dans une maisonnette à Soisy-sous-Montmorency, dans un coin tranquille et pittoresque de la grande banlieue parisienne. Ses grands yeux bleus, autrefois noyés d'un placide et éternel bonheur, étaient aujourd'hui voilés d'une poétique mélancolie.

On sentait toujours sous ses paupières la larme prête à jaillir.

Ses lèvres roses n'avaient plus de sourire, et constamment sur son front un nuage de tristesse planait.

Mais Hélène, forte de sa conscience, ne voulait pas se laisser terrasser par le malheur. Du fond de son désespoir avait surgi l'espérance.

Hélène était innocente ! Elle ne pouvait être condamnée sans être entendue, sans être jugée ! Elle voulait un juge !...

Un juge écoute l'accusé ; il l'interroge ; il cherche la vérité.

Il agit sans passion ; il s'efforce de comprendre ; il arrive à discerner la réalité du faux ; il sait où est l'innocent ; il finit par découvrir le coupable.

Hélène l'exigeait, ce juge.

Elle l'avait choisi en la personne de la comtesse douairière ; mais celle-ci, sous le coup des plus atroces préventions, n'avait pas eu la liberté d'esprit nécessaire pour se prononcer. Cette aberration n'avait pu être que de courte durée.

Hélène connaissait trop la rectitude de sa belle-mère, son amour de l'équité, la rigidité de ses principes, pour ne pas admettre que la comtesse, après la formelle accusation de la femme de Georges, se fût refusée à demander à Carmen des explications catégoriques.

Hélène n'attendrait pas plus longtemps, elle irait à Kerlor. Elle verrait la douairière. Et, en admettant que Carmen eût cédé à une défaillance au dernier moment et n'eût pas avoué qu'elle seule était coupable, tout en cherchant à innocenter Hélène, celle-ci parlerait, sans haine, sans violence, sans rancune, mais la mère l'entendrait.

Hélène s'exprimerait avec une telle sincérité, elle trouverait de tels accents, elle démontrerait si victorieusement qu'elle n'avait commis aucune action répréhensible, que la mère de Georges s'inclinerait.

Et puis, elle avait un autre espoir.

Georges avait dû confier Fanfan à

l'aïeule ; Hélène le retrouverait en Bretagne.

La douairière réparerait le mal ; elle rendrait à Hélène Georges et Fanfan. La jeune comtesse partit pour la Bretagne. Elle arriva à Brest.

La jeune femme monta dans la voiture qui devait la conduire à Kerlor.

Un pâle sourire se jouait sur ses lèvres pendant qu'elle parcourait cette route au grand trot des petits et infatigables chevaux du pays. Elle saluait avec attendrissement la blanche terre de Bretagne.

A un brusque coude de la route, elle aperçut Kerlor perché sur le haut de son roc de granit, dominant la campagne d'un côté et l'Océan de l'autre...

Hélène éprouvait une espèce de soulagement, comme si, réellement, l'effroyable méprise allait se dissiper après une éclatante justification.

La voiture s'arrêta devant le château. La grande grille était ouverte...

Mais on ne voyait personne dans la cour, pas un domestique pour recevoir les visiteurs. Un morne silence régnait.

Sans la grille ouverte, on eût supposé que la riche demeure était inhabitée... A moins que l'on n'eût pressenti qu'un épouvantable malheur l'enveloppait comme d'un voile funèbre... Le cœur de la jeune femme se serra instinctivement, puis il se mit à battre à coups précipités. Un froid glacial saisit Hélène et la fit frissonner de tout son corps.

Elle gravit le perron ; elle allait ouvrir la porte du vestibule, quand un homme se dressa devant elle, pâle, tremblant d'émotion.

— Vous ici, Madame, s'exclama-t-il, vous !...

C'était le plus ancien serviteur de la famille, le vieil Yvon, le domestique le plus dévoué et le plus fidèle de la comtesse douairière, un pur Breton, né à Kerlor, et pour lequel l'obéissance passive à ses maîtres était un culte aussi sacré que sa religion catholique, apostolique et romaine.

— Vous ici, Madame ! répéta-t-il.

En même temps, il étendait le bras comme pour empêcher le passage d'Hélène.

Elle répondit, sans paraître vouloir remarquer cet accueil hostile :

— Oui, mon brave Yvon, c'est moi !

Elle fit un pas ; le vieillard se plaça devant elle. Hélène prononça :

— Je me rends chez ma belle-mère.

Le Breton répondit d'une voix sombre.

— Madame là-comtesse ne peut vous recevoir.

Hélène reprit doucement :

— Que dites-vous, Yvon ?

— Je suis désolé d'avoir à répéter à Madame l'ordre que tous les serviteurs et moi-même nous avons reçu... Ordre absolu !... Nous serions chassés, irrémédiablement, si nous permettions à Ma-

dame de pénétrer dans le château. Et il a fallu les tristes circonstances d'aujourd'hui, pour que Madame ait pu franchir la grille, laissée ouverte par négligence.

— Quelles circonstances ? demanda Hélène, qui sentit son sang-froid l'abandonner, en redoutant subitement un malheur.

— On nous a également défendu, en prévision d'une tentative de Madame, de dire ce qui se passe ou ce qui s'est passé au château.

Hélène répliqua dignement :

— Vous vous trompez, Yvon, et je vous somme de prévenir votre maîtresse de mon arrivée... elle vous dira...

Le vieux Breton l'interrompit :

— Malheureusement, il est trop tard pour que Madame la comtesse revienne sur sa résolution.

— Trop tard !

— Mais, mon fils...

— Monsieur de Kerlor, le petit-fils de Madame la comtesse est mort, nous a affirmé Madame.

Hélène répliqua avec véhémence :

— Mort ! mon fils !... Vous mentez, Yvon... Il est ici.

— Je jure à Madame que nous n'avons pas revu monsieur Jean depuis les vacances, où tout le monde était réuni au château.

— Mais, où est-il, alors ?

Hélène venait de comprendre combien ses dernières illusions étaient folles.

Elle poussa un cri, avec un accent si déchirant, que le vieil Yvon devint encore plus pâle.

— Mon fils !... Je veux mon fils !... Je veux mon fils, gémit Hélène.

Et, dans sa douleur éperdue qui décuplait ses forces, elle repoussa le domestique...

D'un bond, elle s'élança dans l'escalier...

Yvon courut après elle, mais vainement.

Hélène franchissait rapidement les longs corridors, ouvrait des portes, traversait toutes les pièces de cette demeure, qui lui était si familière... Tout à coup, en pénétrant dans le grand salon, elle s'arrêta, en proie à un terrible saisissement.

Les deux battants de la porte de cette pièce donnant dans la chambre à coucher de la comtesse de Kerlor étaient ouverts... A genoux, une foule consternée, composée de métayers, de paysans, de gens de service, priaït, à demi-voix avec une profonde ferveur.

Dans son grand lit seigneurial, aux armes des Kerlor, dressé sur une estrade de trois marches, et dont les rideaux d'antique tapisserie étaient relevés, la comtesse douairière se mourait.

.....

La commotion si violente, ressentie par l'aïeule en se séparant de son fils, avait eu un nouvel écho, lorsque les deux comtesses s'étaient trouvées inopinément en présence, à l'hôtel du Parc-des-Princes.

La mère ne s'était pas départie de l'attitude altière qui lui convenait en face de l'épouse coupable ; mais celle-ci s'était défendue d'une façon qui avait impressionné la douairière au plus haut degré.

La vieille dame se hâta de prendre les dispositions nécessaires concernant l'hôtel du bois de Boulogne et retourna à Kerlor.

En rentrant dans son domaine, elle éprouva une sensation de calme, d'apaisement.

Mais, vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées, que la mère était ressaisie par les plus épouvantables angoisses.

Si, pourtant, Georges s'était trompé !

La douairière, éperdue, ne voulait pas admettre une erreur de ce genre. Elle avait vu les preuves ; aucun doute n'était possible. Mais, Fanfan ? Qu'avait-il fait, le pauvre petit ?

Si la mère avait été auprès de son fils, dans ces conjonctures tragiques, elle n'aurait pas permis à Georges de précipiter ce pauvre petit être dans l'enfer social.

C'était un bâtard, soit ; il fallait le mettre hors d'état de revendiquer le nom de Kerlor ; mais on n'exerce pas de représailles contre un innocent petit être ; on ne se venge pas d'un enfant.

Malgré son admiration constante pour Georges, la douairière déplorait amèrement qu'une telle action entachât l'œuvre de justice. Quant à Hélène, pourquoi niait-elle avec cette énergie ? Quel était son but ?

Rentrer en possession de son enfant. Ce devait être le motif de son invraisemblable défense. C'était pour cela qu'elle accusait Carmen. Mais pourquoi donc le fils n'avait-il pas mis sa mère au courant de cette particularité ?

Il lui avait tout raconté, sauf cela.

La vieille comtesse de Kerlor, malgré tous ses efforts pour ne plus discuter ce qu'elle croyait tout d'abord être l'évidence même, sentit avec terreur que ses convictions s'ébranlaient.

Le crime d'Hélène ne s'imposait plus à son esprit aussi nettement.

La douairière se blâma, avec la dernière énergie, de revenir sur des faits acquis.

Malgré tout, elle en resta angoissée à en mourir. Dans sa solitude, elle passait des journées, des nuits entières à chercher la solution exacte du tragique problème, et sa vie s'en allait au fur et à mesure...

Une voix vengeresse répétait à son oreille les mots d'Hélène : « Cette lettre n'était pas pour moi. »

Une nuit, les tourments de la comtesse devinrent si intolérables qu'elle s'écria inconsciemment, comme quelqu'un qui cherche éperdument, par n'importe quel moyen, à conjurer le sort :

— Eh bien !... j'écrirai à ma fille.

Les souffrances disparurent comme par enchantement ; la comtesse s'endormit paisiblement.

Au petit jour, se rappelant l'engagement que sa conscience bourrelée lui avait dicté et le considérant comme un serment, la comtesse douairière de Kerlor voulut immédiatement écrire sa lettre.

Après la date, elle traça :

Ma chère Carmen...

La plume s'échappa des mains de la comtesse, qui s'évanouit. On recoucha la malade. Elle ne devait plus se relever.

.....

Au moment où Hélène entra dans le salon, un bruit de clochettes retentissait.

L'abbé Joël, le recteur qui avait marié Hélène et Georges, allait donner l'extrême-onction à la moribonde.

Maintenue presque droite par des oreillers, tenant entre ses mains un grand crucifix d'ébène, la douairière avait eu un reflet de joie céleste en voyant s'approcher le viatique.

La comtesse vit parfaitement entrer Hélène, et un frémissement passa sur son visage, dont les teintes se confondaient avec la cire des cierges. Elle entendit le bras...

Était-ce pour bénir ou pour maudire ?

Le geste de la comtesse resta vague ; sa main s'agita convulsivement.

Son front s'inclina, ses lèvres murmurèrent :

— Oh ! mon Dieu !

Alors, comme inspirée par ce Dieu, Hélène fendit la foule prosternée et marcha vers la mourante. Puis, penchée vers la douairière, et sans hésiter, d'une voix ferme, empreinte d'un irrésistible accent de vérité et d'espoir, Hélène s'écria :

— Devant Dieu qui est là, ma mère... Devant ce Dieu dont vous invoquez la justice et implorez la pitié, au moment de paraître à son tribunal suprême... je suis innocente du crime dont j'ai été accusée, je vous le jure.

Il y eut un moment de silence solennel.

Hélène était tombée au pied du lit et collait ses lèvres sur la main de sa belle-mère. Elle disait :

— Oh ! pitié !... Pitié pour une mère qui réclame son enfant, pour une femme qui veut rendre la raison à son mari éga-

ré, pour une fille qui implore votre bénédiction.

La douairière, galvanisée par les paroles d'Hélène, retrouva l'usage de la parole.

Ce fut d'une voix faible, mais distincte, qu'elle répondit :

— Vous avez commis un crime... Vous êtes châtiée.

Hélène répliqua en mettant toute son âme dans ses paroles :

— Non, ma mère ! non, je suis innocente... Je vous le jure encore... Oserais-je mentir en ce moment solennel !... Est-ce que j'aurais pu être coupable ayant mon fils à mes côtés ?... Est-ce que la mémoire de Georges n'était pas toujours présente à mon souvenir, comme son image dans mon cœur ?... Et puis, ma mère, est-ce que la vérité n'a pas de ces accents qu'il est impossible de méconnaître ?... Ecoutez-moi, regardez-moi... Voyez si mes yeux ont des regards de coupable, si mon front rougit de la honte des femmes adultères...

La comtesse articula moins facilement que tout à l'heure :

— Où êtes-vous allée, pendant cette absence que vous n'avez pu expliquer à votre mari ?... Répondez !

— Où je suis allée ?

— Répondez ! répéta la voix haletante de l'agonisante...

— Pardonnez-moi le mal que je vais de nouveau vous faire... mais il le faut... je suis allée à Tours, ma mère, réclamer des lettres pour une malheureuse que ma démarche a sauvée.

D'une voix s'affaiblissant de plus en plus, la douairière répliqua :

— Mais la lettre que j'ai vue, que j'ai lue...

— Etait pour Carmen, qui, à mon insu, se faisait adresser sa correspondance sous mon nom...

— Ah !...

— Si vous lui aviez écrit, je suis convaincue qu'elle aurait avoué.

— Ce matin, j'ai voulu, et puis...

La tête de la malade oscilla.

L'abbé Joël, très alarmé et craignant de ne pouvoir remplir jusqu'au bout son saint ministère, eut un mouvement comme pour écarter Hélène, mais il vit dans les yeux de la jeune femme une telle douleur qu'il se troubla. Hélène gémit :

— Ma mère !... Ma mère !... Je suis innocente !...

Si près de la mort, l'esprit de l'agonisante se dégagait des préjugés terrestres et des fictions sociales ; elle vit clair et juste au moment d'entrer dans l'éternelle vérité. Elle eut la révélation du mystère et l'acuité de sa pensée atteignit une clairvoyance miraculeuse.

Dans un souffle, mais avec la ferveur de la foi, elle proféra :

— Oui, je vous crois, Hélène... Vous

êtes innocente... Je vous supplie de me pardonner.

Et, prenant entre ses bras défaillants le visage de la jeune femme, elle le tint longtemps embrassé, au milieu des sanglots de tout le monde.

Les assistants quittèrent la chambre funèbre. Le recteur et la jeune comtesse étaient seuls restés auprès de la châtelaine.

L'abbé Joël, qui avait marié Hélène, savait tout ce que le cœur de celle-ci renfermait de pureté et d'honneur.

La confession lui avait appris le drame cruel qui avait plongé ses pénitents dans la plus affreuse désolation.

L'arrivée d'Hélène et ses ardent protestations d'innocence ne l'avaient point étonné. Il devina tout de suite son devoir.

Il s'approcha du lit, présenta à la comtesse une feuille de papier, une plume et de l'encre.

Il dit paternellement :

— Dieu vous accordera peut-être le temps de réparer le mal commis involontairement.

La douairière essaya de se relever, pendant que le recteur poursuivait :

— Un mot à votre fils pour qu'il sache la vérité, et que, lui aussi, se fasse pardonner.

La vieille comtesse sembla comprendre et tendit la main... Mais sa dernière lueur d'énergie disparut... La pauvre femme retomba sur son oreiller... Elle râla... Elle agonisait...

Cette agonie fut courte. De minute en minute passaient sur ses lèvres des mots d'un désespoir navrant :

— Pardon !... Hélène !... Pardon...

Puis, tout à coup, elle se redressa, bien droite, et appela :

— Georges !... Carmen !... Fanfan !...

C'était fini ; la douairière de Kerlor retomba inanimée.

Une heure plus tard, la chambre et le salon étaient transformés en chapelle ardente. Au chevet du lit, abîmée dans une désolation indicible, Hélène fixait sur la morte un long regard éperdu, navrant, désespéré...

Entre deux sanglots, elle exhala :

— Plus d'espoir... Il n'y a plus rien !...

Rien !...

L'abbé Joël répondit :

— Il y a Dieu, ma fille.

Et il lui montra le crucifix.

CHAPITRE XXXIII

REPRISE DE POSSESSION

Carmen était plus triste que jamais. La mort de sa pauvre mère avait achevé de la désespérer.

Saint-Hyrieix comptait moins que jamais pour elle.

Il continuait à prodiguer son éloquence à tous ses administrés et exerçait ses fonctions avec un zèle des plus louables pour son gouvernement, mais qui ne laissait pas au mari le temps de s'occuper de sa femme.

Comme il était très satisfait, il supposait que M^{me} de Saint-Hyrieix n'avait plus rien à désirer.

Un matin, quelques instants avant le déjeuner, il se présenta devant sa femme avec son sourire le plus diplomatique.

Il s'écria :

— Vous n'êtes pas allée voir le navire qui est entré en rade ?

— Non ! répondit Carmen désenchantée...

— Si vous aviez été blasée ainsi, à l'arrivée de Georges, nous n'aurions pas pu l'embrasser lorsqu'il est descendu du canot.

— Georges !... Il est loin !...

— C'est vrai. Mais le *Saint-Germain*, s'il ne vous a pas amené un frère, comptait au nombre de ses passagers un de nos amis.

Et Saint-Hyrieix, heureux d'intriguer sa femme, savoura par anticipation le succès de curiosité qu'il se croyait sûr d'obtenir.

Mais Carmen ne paraissait pas disposée à chercher.

Firmin reprit :

— Vous ne trouvez pas ?

— Non, je l'avoue.

— C'est que vous ne cherchez pas bien.

— Comment voulez-vous, mon ami, répliqua-t-elle avec une mélancolie sarcastique, que, parmi vos innombrables relations, je puisse choisir un nom plutôt qu'un autre ?

Saint-Hyrieix daigna préciser, il reprit :

— Il s'agit d'un envoyé spécial du ministère... d'un officier...

Les yeux de la jeune femme étincelèrent subitement, puis elle eut un soupir... Son mari venait d'exciter en elle des sensations folles. L'excellent Firmin poursuivait, la bouche en cœur :

— Oui, il s'agit d'un officier que nous avons entrevu à Kerlor et que nous avons retrouvé à Stockholm...

Carmen devint blanche comme le mouchoir qu'elle portait à ses lèvres.

Il n'y avait plus de doute... C'était lui !... C'était Robert d'Alboize. Firmin fut bien obligé de remarquer ce trouble extraordinaire. Il crut à un malaise.

Il s'écria, avec une sollicitude alarmée :

— Qu'avez-vous, Carmen ?

Faisant appel à toute sa force de volonté pour comprimer les battements précipités de son cœur, elle répondit :

— Rien...

— Je vois bien que vous n'êtes pas dans votre état normal.

— Vous vous trompez !

Elle demanda soudain, plus calme :

— Vous dites que le paquebot nous a amené un officier que nous connaissons ?

— Robert d'Alboize !...

— Robert d'Alboize !...

Cette fois, les yeux de Carmen se fermèrent ; il lui sembla qu'elle n'aurait pas la force de supporter ce bonheur délinant ; elle crut qu'elle allait mourir.

— J'espère, poursuivit Firmin, que vous ne l'avez pas oublié.

— Non ! s'écria-t-elle.

« Mais, que vient donc faire à la Guyane monsieur le capitaine d'Alboize ?

— Il a été chargé d'une mission très importante... D'Alboize doit se rendre compte de l'état de défense de nos côtes, et, en cas de guerre, s'assurer que les colonies pourraient résister victorieusement aux agresseurs... Cela ne vous intéresse pas sans doute... mais j'espère que, ainsi que moi, vous serez heureuse de revoir monsieur d'Alboize...

— Très heureuse.

— C'est un charmant causeur, un homme d'esprit... Le cercle des personnes que votre haute situation vous permet de recevoir est assez restreint... Il va s'augmenter d'une recrue précieuse... Je m'en félicite.

Quand Saint-Hyrieix se fut retiré dans son cabinet de travail pour reprendre son œuvre et assurer les glorieuses destinées de la Guyane française, Carmen put, sans contrainte, se laisser aller à la joie indicible qui emplissait son cœur.

Mais ces transports, il fallait avoir assez d'énergie pour les refouler au plus profond d'elle-même. Il fallait résister au désir qui la mordait déjà et ne pas tomber dans les bras de Robert.

Lorsque l'officier se présenta, au premier regard échangé, il sembla aux amants que leur rupture n'avait jamais été consommée. Tout de suite, de part et d'autre, ce fut une complète reprise de possession.

Ce n'étaient cependant pas les délices de cette possession que Carmen et Robert poursuivaient. Ils étaient dévorés de désirs plus élevés ; ils avaient soif de jouissances plus pures et plus raffinées.

Malheureusement, à cette première entrevue, il leur fut impossible de s'isoler et de parler longuement de Marcelle.

Carmen n'avait pu que poser hâtivement cette question et bien bas :

— Naire fille ?

— Elle va bien.

Les travaux militaires dont était chargé Robert d'Alboize avaient non seulement des points communs avec la mission de M. de Saint-Hyrieix ; mais, hiérarchiquement, M. le gouverneur de la Guyane était chargé de centraliser les études de l'officier et de les expédier à la métropole.

Ces circonstances, jointes à la pauvreté des relations mondaines au siège du Gouvernement à Cayenne, renouaient, plus étroitement que jamais, les relations amicales des deux hommes.

La présence assidue de Robert chez le gouverneur s'expliquait donc très naturellement, et il ne devait en résulter aucune médisance.

Le deuxième jour de son arrivée, Robert put enfin se trouver seul avec Carmen.

— Ma chère Carmen !

— Mon pauvre Robert !... Parlez-moi de notre fille.

— Sa santé est excellente.

Ils se pressèrent les mains et se regardèrent comme s'ils pouvaient plonger jusqu'au plus profond de leur cœur. Mais Carmen, bien que l'expansion de Robert fût des plus ardentes, ne crut pas qu'il avait tout fait pour retrouver sa maîtresse.

Il tint d'ailleurs à s'expliquer sur ce point ; il le fit avec sa droiture ordinaire.

— J'avais juré à madame de Kerlor...

— Malheureuse Hélène ! interrompit Carmen dont les yeux s'emplirent de larmes.

Il vit alors que le visage altéré de Carmen ne reflétait pas seulement l'émotion de le revoir.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Hélène... n'est plus.

— Mon Dieu ! fit l'officier, la gorge serrée... mais le malheur est tout récent.

Carmen ne put retenir un sanglot. Robert, très bouleversé en voyant ces larmes qu'il aurait voulu éteindre sous ses baisers, reprit :

— Voyons, Carmen, je ne comprends pas... j'ai appris la mort de Madame votre mère, et cela m'a beaucoup peiné, mais la jeune comtesse de Kerlor...

— A précédé ma mère dans la tombe.

— Ah ! ma chère enfant ! quels affreux malheurs ! Infortuné Georges de Kerlor ! — Il a perdu sa femme et son fils, puis sa mère...

— Son fils ! s'écria d'Alboize. Mais c'est épouvantable !

— Vous voyez, Robert, que chacun est

frappé bien durement... Aussi, devons-nous bénir le ciel qui a eu pitié de nous, qui n'a pas voulu vous faire expier notre faute, et qui nous a conservé notre petite Marcelle.

— C'est vrai, ma chérie.

— Ne parlons plus que d'elle.

— Oui... La mignonne m'a accompagné jusqu'à Saint-Nazaire, où je me suis embarqué.

— L'avez-vous laissée chez sa nourrice.

— Oui, jusqu'au moment où j'ai reçu l'ordre de partir.

— Et alors...

— Je me suis rendu immédiatement à Paris... Il m'y avait qu'une femme à qui je devais confier notre enfant... Madame Hélène de Kerlor. Que faire ? me demandais-je, lorsqu'on m'eut appris que depuis longtemps le comte et la comtesse n'habitaient plus Paris...

— Eh bien ! questionna Carmen, devenue subitement très anxieuse.

Robert eut une courte hésitation.

— Continuez donc, dit la jeune femme d'une voix tremblante.

— Eh bien !... j'ai confié Marcelle à votre meilleure amie, à la femme de mon meilleur camarade...

Carmen devina ; elle eut un geste de stupeur.

— A madame Vernier, compléta Robert.

— Malheureux ! s'écria M^{me} de Saint-Hyrieix sans se soucier qu'on l'entendit de la pièce voisine, Mariana est ma plus cruelle, ma plus mortelle ennemie.

Robert d'Alboize devint d'une pâleur effrayante. Carmen ajouta :

— Vous ne savez donc pas que cette femme est capable de tout.

Robert, bouleversé, raconta rapidement à Carmen comment il avait cru agir au mieux, lorsqu'il se débattait dans des difficultés terribles... Carmen, le cœur serré, cherchait à deviner quel pouvait être le but de sa petite-cousine.

Depuis que M^{me} de Saint-Hyrieix avait vu l'espionne, à la gare de l'Est, en compagnie de ce louche individu dépeint à force d'audace, Carmen ne doutait plus de la duplicité de cette femme, et elle était arrivée, à force de déductions, à conclure que M^{me} Vernier s'était créée une complice qui s'appelait Pélagie Crépin.

Le vol de la dépêche et de la lettre signées Robert d'Alboize ne laissait aucun doute sur l'existence d'un être misérable, qui tramait dans l'ombre un complot destiné à perdre M^{me} de Saint-Hyrieix.

M. de Saint-Hyrieix avait tout de suite organisé une réception en l'honneur de l'arrivée de Robert d'Alboize.

M. et Mme de Saint-Hyrieix étaient en deuil ; on ne ferait pas de musique.

Tout dut se passer en conversations.

Carmen et Robert, forcés de s'observer à chaque instant, subissaient un véritable supplice.

Pendant que les éminents fonctionnaires dissertaient à perte de vue sur les questions importantes — pour eux — à l'ordre du jour, Carmen et Robert, réussissaient au moins à s'isoler par la pensée.

Ils ne purent échanger que des formules de politesse banale en se séparant.

Il fallut qu'ils attendissent trois grands jours avant de pouvoir s'entretenir de nouveau sans redouter les yeux inquiéteurs ou les oreilles indiscrettes. Robert s'écria :

— Nous aurions tort de nous alarmer outre mesure touchant les projets néfastes que vous prêtez à madame Vernier.

Carmen répondit :

— Comme on voit bien que vous ne la connaissez pas.

L'officier poursuivit :

— Je n'ai qu'à écrire aux demoiselles Lavignac, à Ecouen, où Marcelle est placée...

« Je vais leur dire que, sous aucun prétexte, elles ne doivent confier l'enfant à madame Vernier.

— Ajoutez même que cette femme ne doit plus voir Marcelle et qu'on lui refuse l'accès du parler.

— Ce sera fait.

— Une lettre, c'est bien long !... Pourquoi pas une dépêche ?

Robert hocha la tête tristement.

— C'est vrai ! Je comprends, reprit Carmen... Personne ici ne doit savoir que le capitaine d'Alboize, célibataire, s'intéresse au sort d'une petite fille restée en France... Une dépêche serait lue avant d'être transmise. Une indiscretion pourrait être commise.

Les amants retrouvaient une fois de plus devant eux les barrières sociales.

Robert écrivit sa lettre, qu'un bateau qui faisait escale emporta bientôt.

Peu à peu, les entrevues de Carmen et de Robert furent plus fréquentes.

M. d'Alboize semblait un parent du gouverneur. Saint-Hyrieix multipliait, d'ailleurs, toutes les occasions d'attirer l'officier au palais.

Mais les amants étaient redevenus des amis ; aucune attitude, aucun mot, aucun geste ne pouvait les trahir, puisque, avec autant d'honnêteté que de courage, ils s'efforçaient d'étouffer l'amour qui ne s'éteindrait qu'avec leur vie, cet amour que la séparation avait exaspéré, mais que la réunion avait exalté et poussé aux dernières limites de la passion.

Les semaines s'écoulaient.

Un jour, la nécessité d'un rapport réclamé d'urgence par le ministère, à la suite des premières communications de l'officier, obligea le capitaine d'Alboize à quitter Cayenne pour quelques mois, car il devait pénétrer dans l'intérieur

de la colonie. En même temps que cet ordre, Robert reçut une lettre d'Ecouen.

Les demoiselles Lavignac répondaient au capitaine qu'elles se souvenaient parfaitement de sa visite. Elles attendaient la jeune Marcelle. Aussi, avaient-elles éprouvé un certain désappointement en ne voyant pas arriver l'élève. Croyant que le père avait changé d'avis, ces demoiselles, après une assez vive contrariété, avaient fini par oublier cet incident. La lettre de M. d'Alboize les avait donc beaucoup étonnées et elles s'empressaient d'y répondre.

Robert eut un accès de désespoir. Carmen avait raison ; M^{me} Vernier était la plus odieuse, la plus épouvantable des créatures.

Que pouvait-elle donc faire de Marcelle ?

Comment porter secours à la mi-gnonne si elle était en danger ?

Robert crut qu'il allait devenir fou. M^{me} Vernier allait être mise en demeure de s'expliquer... D'ailleurs, il allait s'adresser à Paul. Le sculpteur n'hésiterait pas un seul instant à rendre le service réclamé.

Il conduirait lui-même Marcelle dans un pensionnat très éloigné de Paris, et l'enfant y resterait jusqu'au retour de son père. Dans ces conditions, et à la veille de quitter Cayenne, l'officier se dit qu'il ne devrait pas infliger à Carmen d'inutiles tortures en lui faisant part des nouvelles d'Ecouen.

La mère de Marcelle ne pouvait rien pour sa fille ; il y aurait une véritable cruauté à lui apprendre ce qui s'était passé.

Le capitaine garda donc le silence malgré ses violentes angoisses.

On est tellement habitué au danger dans les colonies en général, et à la Guyane en particulier, que ce fut gaieinent que tous les amis dirent au revoir à l'officier lorsqu'il s'embarqua dans la pirogue qui devait le conduire dans les régions à explorer. Personne ne remarqua que M^{me} de Saint-Hyrieix avait pleuré.

Quant à Firmin, ce fut avec un sourire énigmatique — ou diplomatique, comme on voudra — qu'il dit adieu à son ami.

La région vers laquelle se dirigeait Robert était justement réputée très périlleuse.

On y avait improvisé un pénitencier dans lequel l'administration envoyait les transportés les plus récalcitrants.

Les condamnés incorrigibles et qu'on ne pouvait plus maîtriser aux îles du Salut ou à l'île Royale, étaient dirigés vers ces nouveaux chantiers, où les gardes-chiourme devaient redoubler de vigilance.

Le nouvel établissement était, au point de vue sanitaire, dans les conditions

les plus déplorables. C'était un groupe formé d'immenses cases en fer, couvertes de zinc, et rapprochées les unes des autres.

Un peu plus loin, jetées là sans symétrie, un certain nombre de cases, absolument identiques quant à la forme, et différant seulement entre elles de grandeur, étaient destinées à abriter les soldats ou les sous-officiers de la garnison, les surveillants, les gendarmes, les ouvriers d'artillerie, les caporaux du génie, les contremaitres des travaux ainsi que les officiers d'infanterie de marine détachés à ce poste et le commandant de l'établissement.

D'autres cases, des *carbets*, formées de lattes entrelacées, maintenues par des piquets de *wapa*, et couvertes de feuilles de palmier ou d'*avouara*, servaient aux nègres, occupés à de certains travaux spéciaux, entre autres à la conduite des pirogues.

En vertu de son grade et de la mission officielle dont il était chargé, Robert d'Alboize obtint une case un peu plus confortable, bien que le mobilier en restât très sommaire : quelques sièges de bois, deux tables et un hamac ; mais l'officier avait trois pièces à sa disposition.

On avait même poussé le luxe — tout relatif — jusqu'à établir un parquet, exhaussé de quelques pouces, au-dessus du sol argileux et humide.

On y avait étendu des nattes.

Robert s'installa rapidement, sans s'attacher aux détails, avec l'insouciance d'un militaire en campagne et commença aussitôt certaines opérations géodésiques qui lui étaient préalablement nécessaires. Il se plongea dans le travail avec une indicible ardeur.

D'Alboize, très laborieux et très actif, ne pouvait fréquenter, autant qu'ils l'eussent désiré, les officiers et les fonctionnaires de Cacao. Très bon camarade néanmoins, tous l'aimaient beaucoup et tenaient en haute estime son intelligence, son courage et son cœur.

Le docteur, en particulier, un vieux médecin major de la marine, avait pris Robert en très grande affection.

Les communications avec Cayenne étaient très difficiles, on ne savait jamais quand les nouvelles arrivaient ; il fallait s'armer de beaucoup de patience.

De temps en temps, Robert recevait pourtant un mot de Saint-Hyrieix, qui, grâce à sa position, trouvait le moyen de confier sa lettre, soit au chef d'un détachement conduisant des forçats au pénitencier, soit à une autre voie.

Firmin faisait toujours preuve de la plus grande cordialité et n'abusait pas du style pompeux. Mais, invariablement, il terminait par une phrase énigmatique.

Carmen, avec son esprit de décision ordinaire, ne se faisait pas faute d'ajouter un mot en marge ; ce mot, naturel-

lement, était peu compromettant, mais Robert en devinait admirablement le sens et l'intention.

Un matin, en s'éveillant après une nuit très agitée, Robert d'Alboize éprouva un violent mal de tête.

Il voulut se lever pourtant, mais il ressentit des douleurs dans tous les membres.

Il s'habilla avec de grandes difficultés ; sa faiblesse devenait extrême.

Par un effort de volonté, il voulut se remettre au travail quand même...

Cela lui fut impossible.

Un froid glacial l'avait envahi...

Malgré la température élevée, Robert grelottait. C'était la fièvre.

Le vieux docteur arriva bientôt. Il fronça ses épais sourcils.

Un grand nombre de soldats ou d'officiers souffrant de ce mal inévitable, Robert ne s'affecta pas d'en être atteint à son tour.

C'est un tribut que chacun doit payer à l'inxorable climat. D'ailleurs, à Cayenne comme dans bien d'autres colonies, non seulement on accepte sa *fièvre*, mais on s'y accoutume : on la discipline en quelque sorte.

Pendant toute une journée, Robert d'Alboize trembla la fièvre.

Vers le soir seulement, le froid glacial qui secouait ses membres se dissipa et fit place à l'intolérable chaleur...

Il s'assoupit à demi, brisé par le mal, délirant un peu, dans cet état de fausse améloration physique qui accompagne d'ordinaire la prostration.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour.

Le médecin major lui tâta le pouls et disait avec une satisfaction non équivoque.

— Très bien !... Bonne nuit, n'est-ce pas ?

Et le bon docteur continua, rassuré :

— Fièvre simple.

L'officier se souleva sur le coude ; l'accablement du réveil fut de très courte durée. Robert se sentit renaître et il respira avec force.

— Je suis guéri et je vais me remettre au travail.

— Le travail, dit le docteur, est un dictame souverain... Mais aujourd'hui vous avez mieux...

— Et quoi donc ?

— Des visites.

— Des visites ! répéta Robert avec un léger frémissement de joie, pressentant d'heureuses nouvelles.

— Oui... Hier, précisément pendant votre accès... Deux amis sont venus-vous voir.

— Deux amis ?

— Le gouverneur de la Guyanne et madame de Saint-Hyrieix.

Le cœur de Robert se remit à battre avec une violence inaccoutumée.

— Monsieur de Saint-Hyrieix et sa femme sont venus !...

— Heureusement que j'étais là pour les recevoir.

— Ah ! docteur, que je vous remercie !...

Il lui pressa les mains avec la plus vive effusion.

— Ils sont arrivés à l'improviste... je leur cédaï ma case, qui est, après la vôtre, la plus convenable de cet abominable pays.

— Et ?...

— Ils l'ont acceptée... forcément... D'abord, elle est presque habitable ; et puis, elle est assez éloignée du pénitencier et des casernes pour que des civils... pour qu'une dame puisse y séjourner.

Robert s'exclama :

— Ah ! docteur, vous êtes le meilleur et le plus complaisant des hommes !

— Il me semble que l'on doit des égards au gouverneur de la colonie...

D'Alboize s'était levé à la hâte, sans ressentir autre chose qu'un léger étourdissement, que les secousses de la fièvre récente pouvaient motiver aussi bien que sa violente émotion.

L'officier procéda rapidement à sa toilette.

Il allait revoir Carmen ! Une telle félicité le bouleversait au point que ses mains tremblaient, devenaient maladroites.

Le médecin major, qui avait quitté la chambre de Robert, se tenait sur le seuil de la case.

Tout à coup, l'excellent homme s'écria :

— Tiens ! précisément, voilà vos amis !

Robert pâlit et dit d'une voix entrecoupée :

— Ah ! cette fois, je pourrai les recevoir.

Firmin et Carmen apparurent.

— Debout ! s'écria joyeusement Saint-Hyrieix.

Carmen fixait ses grands yeux expressifs sur Robert, semblant lui dire :

— Si tu savais comme j'ai souffert en te voyant souffrir !

— Vous voyez, prononça le docteur, je ne m'étais pas trompé... Votre ami d'Alboize est sorti victorieux de l'assaut.

Robert s'élança et pressa les mains tendues vers lui.

— Que dites-vous de la surprise ? interrogea Firmin.

— Je dis qu'elle m'enchanté, fit Robert.

Les yeux de Robert reflétèrent la plus ardente gratitude en se fixant sur ceux de Carmen. Ce ne pouvait être qu'elle seule, malgré la conviction de Firmin, qui lui avait suggéré l'idée de ce déplacement.

La jeune femme s'écria :

— Et voyez, monsieur d'Alboize, comme nous avons été bien inspirés en venant vous voir pour vous reconforter...

Nous ignorions que vous fussiez malade... Aussi notre émoi a-t-il été profond en vous trouvant au lit !

— Heureusement, reprit Firmin, le médecin major a dissipé nos alarmes.

— N'en parlons plus, dit Robert, et pardonnez-moi le triste accueil que je vous ai forcément fait hier.

— Maintenant, mon cher monsieur d'Alboize, l'ami a parlé. Vous allez permettre au fonctionnaire de prendre la parole.

— Je vous écoute, mon cher gouverneur.

Saint-Hyrieix reprit de son ton le plus gourmé :

— J'avais besoin d'examiner tout particulièrement l'établissement pénitentiaire que l'on vient d'édifier ici... Je dois me livrer à une enquête touchant ses conditions hygiéniques... Je serais très fier si je trouvais le moyen d'empêcher les bons et braves serviteurs de la France de ne plus redouter cette horrible fièvre... Nous en reparlerons, mon cher monsieur d'Alboize... Si vous le voulez bien, nous échangerons nos vues et nous nous aiderons mutuellement.

Robert répondit :

— Je suis tout à votre service.

Tout en causant, le capitaine d'Alboize fit à ses hôtes les honneurs de son petit logement. Il s'informa des dispositions prises pour assurer, sinon leur confortable, au moins la possibilité de leur existence matérielle, et il se mit à leur disposition, voulant se charger de tous les détails de leur installation provisoire.

Carmen se recueillait, ne prononçant que de rares paroles, comme si elle craignait de diminuer son ardent bonheur. Ses regards parcouraient la misérable hutte dans laquelle vivait le jeune homme.

CHAPITRE XXXIV

LA RÉVOLTE

Saint-Hyrieix, avant de quitter Cayenne, et disposant d'une foule de serviteurs, avait fait organiser un convoi, comme s'il allait conquérir toute l'Amérique.

Il traînait à sa suite une cargaison à rendre jaloux un sirdar anglais marchand contre les derviches. Pharmacies, cantines, instruments d'optique, livres, objets de toilette, armes, casques coloniaux, collections du *Journal officiel*, tout cela se heurtait dans la promiscuité des ballots.

Les provisions de bouche tenaient une large place dans cet amoncellement.

Le nombre des boîtes de conserves était incalculable.

Or, tout cela avait été logé tant bien que mal dans la case du médecin major.

Quand on entrait chez le gouverneur, on se heurtait infailliblement à quelque pile d'objets disparates.

On surveillait bien les forçats ; mais ils se faisaient sournois, doucereux et hypocrites, quand on les employait à quelque corvée intérieure ; et l'on ne pouvait avoir constamment les yeux sur eux. A la tombée de la nuit, comme des chacals ou des hyènes, ils cherchaient une pâture plus substantielle que l'ordinaire du bagne.

Saint-Hyrieix constata qu'on lui avait dérobé une boîte de julienne ; le lendemain, des asperges s'égarèrent de façon suspecte ; enfin des haricots verts manquèrent à l'appel.

Saint-Hyrieix se plaignit vivement au directeur, M. de Villarceaux.

Non seulement Firmin ne voulait pas être pillé ; mais le crime commis tournait au forfait, puisque c'était le gouverneur de la Guyane qui était volé.

Le directeur chargea le garde-chiourne Baptiste de procéder à une enquête sommaire. Le surveillant, sans preuves irréfragables pourtant, accusa Panoufle, que ses camarades avaient surnommé le roi du bagne.

Ce Panoufle n'était autre que notre vieille connaissance Mulot, qui avait abandonné son nom patronymique pour prendre celui plus harmonieux, plus majestueux et plus ancestral de Panoufle.

M. de Villarceaux fit mander le forçat et l'interrogea.

Le roi du bagne fit la chattemite.

Non seulement il n'avait pas commis ce larcin, mais ses camarades étaient aussi innocents que lui.

M. de Villarceaux, sans juger au fond, déclara à Panoufle que le coupable serait puni de bastonnade et il le congédia.

Panoufle se retira l'échine très basse et fut reconduit au chantier par l'ineffable Baptiste. Le hasard voulut que Saint-Hyrieix passa à ce moment.

Le forçat se redressa ; un éclair de haine féroce brilla dans ses yeux, et il murmura :

— Toi ! mon cochon ! tu ne l'emporteras pas au Paradis.

Et s'adressant à ses compagnons, il dit :

— Il est temps de régler le trimestre à tous ces gosses-là !

— Quand tu voudras, répondit Carbagnot, approuvé par les autres condamnés, qui grinçaient des dents en pensant à la curée prochaine.

Tous les poings se crispèrent.

.....

— Mon cher capitaine, dit un soir Saint-Hyrieix à Robert, j'ai une distraction à vous proposer.

— Une distraction ?

Et Robert regarda son interlocuteur, qui poursuivit :

— Oui... J'ai l'intention de partir bientôt pour visiter les restes de deux établissements industriels, jadis admirablement montés, paraît-il... Power et un peu plus loin Fleury.

— Je me souviens de ces pays, répondit Robert... On m'en a déjà parlé.

— C'est une excursion de deux ou trois jours... Voulez-vous m'accompagner ? je n'ose pas emmener Carmen...

« J'ignore comment on arrivera dans ces localités perdues et comment on s'y installera.

Robert allait accepter l'invitation, quand il aperçut le visage de Carmen qu'une rougeur brûlante venait d'envelopper subitement.

— C'est dit ? interrogea Saint-Hyrieix.

Robert hésita, pour donner à sa voix un peu de fermeté, puis il répliqua :

— Votre proposition me tente, mais, en vérité, je ne puis aller avec vous.

— Et pourquoi ?

— Je crains un prochain accès de fièvre.

Saint-Hyrieix parut tout décontenancé et même contrarié. Il murmura.

— Ah !... à votre gré.

Un silence gênant plana entre les deux hommes ; mais il fut interrompu par l'arrivée de M. de Villarceaux.

Le commandant du pénitencier venait se réunir au groupe des officiers, pour passer la soirée.

— Je suis bouleversé, Messieurs, déclara-t-il, je suis même désolé.

— Et pourquoi ? demanda Saint-Hyrieix.

— Mon surveillant en chef avait remarqué depuis quelques jours que les condamnés... Oh ! rien de grave, il est vrai, de légers prodromes d'indiscipline...

— Vous pouvez dire de rébellion, fit le gouverneur.

— Les forçats se plaignaient du travail excessif... se prétendaient lésés... bref, obéissent mal.

— Il fallait sévir immédiatement, déclara Saint-Hyrieix, de plus en plus rigide.

Le commandant eut un mouvement très déferent, mais un peu dubitatif, et il poursuivit :

— Prévenu, je me suis rendu sur les chantiers, et j'ai prononcé de paternelles admonestations...

— Ensuite ?

— Je reconnus, avec beaucoup de regret, que mes paroles ne produisaient aucune amélioration.

— C'est clair !

— Mais j'ai bientôt su pourquoi je n'avais pas obtenu immédiatement de résultat appréciable... Il y a quelques mois, il me suffisait de dire un mot pour que tout rentrât dans l'ordre... mais au-

jourd'hui, mes efforts sont annihilés par un meneur...

— Je parie que c'est Panouffé, prononça le médecin major.

— Précisément, reconnu M. de Villarceaux... C'est bien lui qui monte la tête à ses camarades d'infortune, qui exalte leurs mauvais instincts, qui prêche ouvertement la plus coupable insubordination.

— Mais il faut châtier ce misérable ! s'écria péremptoirement Saint-Hyrieix qui gardait rancune du vol de ses boîtes de conserves.

Le commandant acquiesça du geste.

— A mon grand regret, j'ai dû user de moyens coercitifs. Panouffé est à la barre de discipline. J'espère que la leçon lui profitera. Je ne le laisserai pas trop longtemps aux fers.

Au jour fixé, bien avant le lever du soleil, M. de Saint-Hyrieix partait.

Son escorte se composait de douze nègres prétendant connaître parfaitement les détours de la forêt.

Robert était venu serrer la main du gouverneur ; mais il avait été déçu de n'avoir pas vu Carmen.

Il se dit que l'heure était trop matinale ; mais il apprit bientôt que, pour distraire M^{me} de Saint-Hyrieix, la femme du médecin major était venue la chercher avant que Firmin se mit en marche.

Vers le soir, Robert, après avoir jeté hâtivement quelques notes sur le papier, sortit de sa case. Il s'enfonça dans un sentier de la forêt qui dominait le camp.

Il erra longtemps à travers les cavées faites par les défrichements interrompus.

Puis, dans une clairière, il s'étendit au pied d'un arbre. La température restait lourde, accablante, orageuse.

Robert n'avait guère la notion du temps écoulé. Il restait là, dans une sorte de torpeur qui lui rappelait, la souffrance en moins, ses crises de fièvre.

Robert vit une à une les lumières s'éteindre dans les cases des officiers et des soldats. La cabane du docteur, où Carmen passait la journée, resta longtemps dans l'obscurité...

A un moment pourtant, Robert aperçut un falot briller au loin, comme une luciole, puis s'approcher et s'arrêter devant cette case.

Le médecin major reconduisait probablement M^{me} de Saint-Hyrieix à son logis.

Le falot s'éloigna... La lueur en devint presque imperceptible... Elle finit par disparaître tout à fait.

Chose rare à la Guyane, le ciel se couvrait de gros nuages.

Pas une feuille ne tremblait aux arbres.

Sauf le pas des factionnaires ou des gardiens faisant leur ronde, on ne percevait aucun bruit.

Robert, de l'endroit où il rêvait, distinguait parfaitement, dans l'ombre, une forme blanche devant la case du docteur.

Sans doute, accablée et énervée par la chaleur, Carmen était sortie un instant.

D'Alboize se releva vivement.

Pendant quelques minutes, appuyé contre l'arbre, défaillant presque, tant le sang lui refluaît au cœur, il regarda la blanche apparition. Fatalement, inconsciemment, comme entraîné par une force irrésistible, il reprit le sentier et courut vers M^{me} de Saint-Hyrieix.

Il craignait qu'elle ne disparût avant qu'il eût eu le temps de la rejoindre.

Enfin il arriva et murmura d'une voix ardente :

— Carmen !... Carmen !...

La jeune femme eut un tressaillement d'effroi. Elle balbutia avec une intonation où il y avait peut-être un reproche :

— Vous ici, Robert ?...

Et elle eut un mouvement de retraite.

Il reprit suppliant :

— Oh ! restez, Carmen... J'ai besoin de vous parler.

— A cette heure de la nuit.

Carmen tremblait, Robert lui saisit la main.

— Si l'on nous surprenait, dit-elle.

— Personne ne peut nous voir...

— En l'absence de monsieur de Saint-Hyrieix...

— Ne prononcez pas ce nom !

Carmen se dégagea.

— Taisez-vous !... Je vous en prie !...

Je vous en supplie, Robert...

Il l'interrompit vivement.

— Ah ! je ne puis plus me taire... Il faut que mon cœur éclate... Je souffre trop !...

— Robert !...

— Depuis que je vous ai retrouvée, c'est le martyre pour moi... Vous le savez bien. Je ne veux plus vivre ainsi...

« Et vous ne comprenez pas l'amertume de ma vie, vous qui ne m'aimez plus.

Le cœur de la jeune femme se fondit.

Elle répondit de toute son âme :

— Je ne t'aime plus !

— Vous êtes venue dans ce pays, persuadée que vous ne me reverriez jamais... et que bientôt vous m'oublieriez...

— Mon Robert !...

— Pourquoi me fuir si tu m'aimes ?

— Te fuir ?... Ne suis-je pas venue te retrouver ici.

Ils marchaient au hasard, le long d'une sente qui conduisait à un carbet abandonné, servant quelquefois de pavillon de réunion aux officiers pendant les chaleurs torrides.

Les nuages chevauchaient tumultueusement au ciel. La nuit devenait plus obscure.

On eût dit que l'on respirait du feu. L'atmosphère, saturée d'électricité, communiquait aux nerfs une surexcita-

tion fébrile, une sorte d'éréthisme de la sensibilité.

Robert se sentit envahi soudain par un indicible sentiment de colère et de haine.

Il s'écria brusquement avec une apreté saisissante :

— Ainsi, c'est au nom du droit que cet homme te détient !... Ton corps est à lui au nom du devoir... Et l'honneur veut que je meure à cause de lui... de lui qui me prend ton amour !...

— Mon amour est à toi, Robert.

Et éperdue, délirante, folle d'angoisse, de passion, ne trouvant plus d'arguments pour le convaincre, elle colla ses lèvres aux lèvres de son amant, et elle soupira :

— Non, Robert... Je suis à toi !... tout à toi... Rien qu'à toi !...

Et elle tomba défaillante et pâmée entre les bras de d'Alboize...

A ce moment, un formidable éclair déchira la nue... Un coup de tonnerre épouvantable fit retentir tous les échos de la forêt...

L'orage, un de ces terribles ouragans, aussi rares que violents, particuliers aux climats tropicaux, venait de se déchaîner.

Le vent sifflait avec une rage inouïe à travers les arbres immenses, comme s'il voulait les déraciner.

Les ruisseaux qui se jettent dans la Comté, devenus de furieux torrents en un clin d'œil, roulaient leurs eaux écumeuses, tandis que les éclairs se succédaient, presque sans interruption, jetaient des lueurs fantastiques sur cette nature effroyablement convulsée.

Plongés dans la suprême extase, Robert et Carmen oublièrent le monde entier.

En ce moment, le plus grand cataclysme n'eût pas troublé leur divine félicité.

Tout à coup, dominant le mugissement de la tempête, un coup de feu retentit...

Et aussitôt des cris furieux, des hurlements, un fracas abominable, des vociférations de cannibales...

Deux, trois coups de feu ! Une fusillade...

Puis la détonation plus sèche des revolvers dont les décharges éclatèrent très nourries.

Et un cri lointain, qu'on distinguait cependant malgré la distance, malgré les éléments déchainés :

— Aux armes !

Carmen s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

Robert bondit, comme le soldat que l'ennemi cherche à surprendre.

Au loin, on répétait sur un ton énergique et lugubre :

— Aux armes !... Aux armes !

Les clameurs grandissaient, beaucoup plus distinctes :

— Mort aux gardes-chiourme ! Mort aux vaches !... Tuons tout !... A mort !... A mort !...

C'était la révolte des forçats.

Tout était convenu depuis huit jours.

A un mystérieux signal, tous les transportés s'étaient dressés sur leur lit de camp, et ivres d'une colère savamment attisée, ils s'étaient jetés sur les portes peu solides de leurs cases.

Ils s'étaient précipités sur les factionnaires, tous ensemble, comme un troupeau de tigres altérés de sang.

Peu leur importait les cris d'alarme et les coups de feu d'appel...

La bataille était commencée...

C'était une lutte sans merci, un combat, un massacre, un carnage, une tuerie.

Les ferments de révolte, habilement jetés par Panouffe dans les âmes de ces misérables, et que le commandant du pénitencier s'était vainement flatté d'étouffer, avaient germé. Les forçats n'attendraient, pour se soulever, que le retour parmi eux de Panouffe, puni des fers comme nous le savons. Le commandant avait donné l'ordre de le retirer de la barre et de le reconduire sur les chantiers.

D'après les ordres des surveillants, tous les soirs, en rentrant de leur travail de défrichement, les forçats déposaient, dans une case choisie pour cela, les pioches, les cognées, les haches, les barres à mine, les massettes qui leur avaient servi dans la journée. Ils s'étaient élancés sur ce dépôt, et les outils devenaient bientôt des armes formidables.

Puis, dans leur premier accès de rage belliqueuse, ils avaient attaqué le campement des gardiens et les baraquements des soldats... Ces hommes, réveillés en sursaut, avaient sauté sur leurs fusils.

Ils tiraient dans le tas, au jugé, dans la masse des transportés qui s'agitaient dans la nuit noire, comme autant de démons.

Plus fort que les roulements de la foudre, dont la grandiose horreur ne s'atténuait pas, on entendait le halètement des combattants, le sifflement suprême des blessés mortellement, le râle des moribonds. Robert criait, fou de désespoir :

— Carmen !... Carmen, entends-tu ?

Eperdue, elle s'était accrochée au corps de son amant et elle l'étreignait de toutes ses forces.

Le clairon de l'infanterie de marine sonnait le ralliement.

— C'est une révolte ! balbutia Robert... Il faut que j'aille à mon poste.

Mais Carmen le serra plus étroitement encore.

— Oh ! ne me quitte pas, Robert.

— Il le faut.

— J'ai peur !... j'ai peur !...

— Laisse-moi partir.

— Non !... reste... les misérables me tueraient... je ne veux pas, je ne veux pas que tu m'abandonnes...

— Carmen !... tu n'as rien à redouter

ici... mes amis doivent déjà commenter mon absence...

Elle ne voulait rien entendre, paralysant tous les mouvements de l'officier frémissant.

— Que deviendrais-je sans toi ? gémissait-elle.

— La fusillade est nourrie... La lutte se prolonge...

M^{me} de Saint-Hyrieix cria :

— Ils te tueraient... Je ne veux pas que tu y ailles...

Il voulut la repousser.

— La place d'un officier est avec les soldats qui combattent... Tu ne feras pas de moi un lâche.

— La place d'un amant est auprès de sa maîtresse... de sa femme !

Robert s'arracha enfin des bras de Carmen ; il tonna :

— Tu ne veux pas, malheureuse, que je sois déshonoré... Laisse-moi courir où m'appelle mon honneur.

— Votre honneur !... Vous ne le sauvez pas ! dit soudain une voix derrière l'officier... Et il va me payer le mien.

Atterrés, Robert et Carmen se retournèrent... Firmin de Saint-Hyrieix venait de surgir à l'entrée de la hutte !

CHAPITRE XXXV

LA VENGEANCE DU MARI

Firmin s'écria d'une voix que la fureur syncoyait :

— Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai ?... Ah ! misérables !... Cela parle d'honneur !... Mais, heureusement, monsieur le capitaine d'Alboize, le vôtre est à moi maintenant.

— Monsieur, fit Robert, dont l'émotion inouïe ne pouvait annihiler plus longtemps le courage, je suis à vos ordres.

— J'y compte bien.

— Mais vous ne voudriez pas...

— Ce que je veux, c'est vous tuer... C'est bien simple.

.....

Ainsi que nous l'avons dit, Saint-Hyrieix était parti dans la matinée pour se rendre à Power. Les douze nègres qu'il emmenait avec lui pour le guider et lui servir d'escorte juraient qu'ils connaissaient admirablement la route.

Or, après quelques kilomètres péniblement franchis dans les broussailles, les noirs avaient hésité et donné bientôt des signes de détresse. Ils s'entretenaient avec animation, s'accusant les uns les autres dans leur idiome d'avoir égaré l'expédition.

Saint-Hyrieix devina ce qui se passait.

Il commanda la halte ; ce fut avec une allégresse unanime que tout le monde lui obéit. Les brutes avaient confondu des noms et des emplacements.

Saint-Hyrieix fit comparaître devant lui les deux individus les plus intelligents de la bande, et après leur avoir rappelé où il voulait aller, il les tança d'importance.

Les deux délégués jurèrent que le maître serait satisfait et que l'erreur serait réparée grâce à un redoublement de zèle.

Mais, comme il faisait très chaud, les nègres implorèrent la faveur de goûter au tafia qui ne devait leur être distribué qu'à la grande halte.

Saint-Hyrieix y consentit, tout en spécifiant qu'on ne boirait que la moitié de la ration.

Quand les noirs eurent goûté la liqueur, ils exigèrent tout. Il fallut leur céder.

Or, par cette température exceptionnellement orageuse, cette consommation d'alcool ne pouvait produire que les plus funestes effets sur l'escorte.

Les noirs se couchèrent, jurant qu'ils ne se remettraient pas en route avant le lendemain. Rien n'y fit, promesse ou prière ; une mutinerie se dessinait déjà, parce que le gouverneur avait porté machinalement la main à la poignée de son sabre.

Saint-Hyrieix, encore plus abasourdi, plus déconfit que furibond, ne voulait pas croire encore qu'un personnage de son importance eût à compter avec de pareilles misères. Il s'éloigna de son escorte, et grimpa sur un monticule, pour tâcher de découvrir une bourgade quelconque.

Mais l'horizon était singulièrement borné, l'infortuné gouverneur, à force de regarder, se persuada qu'il entrevoyait à l'Ouest quelques cabanes.

Il se dirigea vers ce point.

Entêtement, mirage, suggestion, tout cela soutint Saint-Hyrieix pendant deux grandes heures. La fatigue, brusquement survenue, lui démontra enfin qu'il s'était lourdement trompé.

Il commença à entrevoir les suites fâcheuses de son équipée, ou du moins, il n'en pressentait que quelques-unes.

Il voulut revenir au milieu de ses nègres.

La dernière illusion de Firmin fut de croire qu'il retrouverait facilement le campement. Après avoir erré dans toutes les directions pendant deux autres heures, Saint-Hyrieix ne découvrit pas le moindre vestige.

Il s'arrêta, découragé. Qu'allait-il faire ?

Il n'avait aucune provision sur lui, tout était resté entre les mains de ses étranges guides.

Le gouverneur de la Guyane n'avait plus qu'un parti à prendre : retourner à Cacao dès que le soleil le permettrait.



Claudinet donna une tape amicale au cheval pour lui faire ses adieux.

Ce fut long, presque interminable.

Notons que ce fut par hasard qu'il s'engagea dans la bonne voie.

Il eût mieux valu sans nul doute que l'intempérance de son escorte ne l'obligeât pas à renoncer à son excursion.

Les vêtements en lambeaux, le visage déchiré par les ronces, Firmin, qui allait succomber à la faiblesse, venait tout à coup de se trouver face à face avec les deux complices.

.....

Robert d'Alboize reprit :

— Je ne refuse pas de me battre avec vous.

— Sur-le-champ ! appuya très énergiquement Saint-Hyrieix.

— Non !... Ce que vous exigez là est impossible.

Firmin répliqua avec une ironie sanglante :

— Il paraît que l'honneur des d'Alboize s'accommode de certaines compromissions... Celui des Saint-Hyrieix n'attend pas.

Robert répondit impétueusement :

— Ma place est au milieu de mes amis, de mes compagnons qui combattent. De-

main, je serai à vous... Aujourd'hui, je suis à eux.

Et Robert voulut sortir du carbet, mais Saint-Hyrieix, très résolument, lui barra le passage. Cet homme si froid, ce diplomate si avisé, ce fonctionnaire si décoratif, venait de subir la plus incroyable des transformations.

La colère, le dégoût, la soif de vengeance, tout cela surexcité par cette longue course à travers la forêt, causaient chez Firmin une véritable démence. Ah ! cette femme ! cette Carmen qu'il avait épousée avec un si admirable désintéressement : elle le trompait !

Tout ce qu'il avait soupçonné autrefois était vrai ! Il avait été couvert de ridicule et de honte ! Et le traître, le malfaiteur, le criminel, c'était ce Robert d'Alboize !

La lettre anonyme trouvée par Firmin sur son bureau disait vrai.

Saint-Hyrieix s'écria avec rage :

— Mais tu ne comprends donc pas que tu m'appartiens tout entier...

— Monsieur !...

— Mais ma vengeance, je la tiens ! Il ne me suffit que de te tuer...

— Vous avez perdu la tête, Monsieur...

— Ta mort et ton déshonneur, voilà ce qu'il me faut... Tu vas mourir ici...

— Ah ! c'en est trop !...

Saint-Hyrieix poursuivit implacable :
— Et je refermerai cette porte sur ton cadavre et sur celui de ta maîtresse... Demain, quand on découvrira ton corps, ces amis, ces compagnons dont tu parles, diront de toi : « Le lâche ! il a eu peur... ! Il s'était caché avec une femme pour ne pas se battre, pendant que ses frères mouraient !... »

— Vous ne commetrez pas un tel crime ! s'écria Robert, les yeux hagards.

— Tu parles de crime, reprit Saint-Hyrieix ; as-tu reculé, toi, devant le tien ?... Tu m'as volé mon honneur de mari ; je te prends ton honneur de soldat ! Allons ! en garde !... Défends-toi !

Saint-Hyrieix dégaina...

Robert tira son épée et tomba en garde. L'orage avait redoublé de violence.

Du champ de bataille montait en même temps la plus effroyable rumeur. Pour les deux combattants, rien n'existait plus que leur haine à assouvir...

Les sabres tournoyaient autour de leurs têtes, se froissant, s'entre-choquant avec des vibrations sinistres, sans que ni l'un ni l'autre des adversaires rompît d'une semelle.

Saint-Hyrieix, plus grand que le capitaine, et dont les forces étaient décuplées par la fureur, semblait avoir l'avantage...

Mais Robert, qui avait retrouvé le sang-froid du soldat sous les armes, se défendait intrépidement.

Soudain, d'un coup sec, Saint-Hyrieix fit voler en l'air l'arme du jeune homme.

Alors, le sabre du mari fendit l'espace et s'abattit, terrible...

Un cri retentit...

Recouvrant toute son énergie, la jeune femme s'était jetée entre les deux hommes.

La lame de Firmin avait atteint Carmen à la gorge.

M^{me} de Saint-Hyrieix roula sur le sol.

— Assassin ! s'écria Robert.

Et, par un geste plus prompt que la pensée, il avait ramassé son arme et était retombé en garde.

Mais Saint-Hyrieix se fendit à fond.

Un formidable coup de pointe troua la poitrine un instant découverte de l'officier.

Robert lâcha son sabre, et sans pousser un soupir, il s'affaissa à côté du corps inanimé de Carmen.

Le mari vengé disparut sans même jeter un coup d'œil sur les deux êtres étendus là.

Cependant, Robert d'Alboize n'était pas mort... Bientôt, il rouvrit les yeux.

Il avait la tête lourde et les tempes lui battaient violemment. Il porta instinctivement la main à sa poitrine.

Un filet de sang coulait de la blessure...

Il murmura :

— Je vais mourir, Carmen !... Mais tu es près de moi, n'est-ce pas ?... Et nos âmes vont s'envoler ensemble et s'unir pour l'éternité.

Un faible gémissement lui répondit.

A la lueur d'un éclair livide, il aperçut la jeune femme qui s'était traînée jusqu'à lui.

Et comme si le regard de son amant eût ranimé en elle une dernière flamme, elle soupira, elle aussi :

— Robert !

Puis plus bas, d'une voix presque imperceptible, qui pouvait être confondue avec le dernier souffle :

— Dans la mort !... Avec toi !... Toujours !

Elle tendit les lèvres pour le baiser final.

Robert s'approcha...

Mais, soudain, la pensée lui revint...

Il se rappela tout...

Lorsque le jour serait venu, on trouverait les cadavres déshonorés, là, l'un à côté de l'autre...

Alors, par un effort héroïque de courage et de volonté, il entama une lutte contre la mort. Il voulait encore vivre... Quelques minutes seulement !...

Et comprimant sa blessure avec la main, il se traîna en rampant le long du sentier qui conduisait au camp.

Vingt fois, il crut expirer avant d'avoir atteint son but. Enfin, il arriva... A bout de forces, à bout de souffle, il râlait...

Il se disait :

— Que je meure, tant mieux !... Mais au moins l'honneur de Carmen peut être sauvé... Son mari s'est vengé ; il n'aura pas la cruauté de parler.

Saint-Hyrieix n'avait pas fait cent mètres, qu'un cri l'arrêta.

— Halte ! commanda une voix éraillée, partant d'un groupe d'individus s'agitant dans l'ombre.

Et la lueur d'une lanterne se projeta sur la face ravagée du gouverneur de la Guyane.

— Un supérieur ! glapit un bandit.

— Encore une canaille ! vociféra un autre.

Enfin, brandissant un revolver qu'il avait arraché à un officier tué par lui, Panouffe hurla, ivre d'une joie épouvantable :

— C'est le *mec* aux boîtes de conserve... Je savais bien que je le rechoyerais...

Un coup de feu retentit...

M. de Saint-Hyrieix, foudroyé, tomba comme une masse. La petite colonne de forçats révoltés s'enfonça dans l'obscurité.

TROISIEME PARTIE

FANFAN ET CLAUDINET

CHAPITRE PREMIER

LA FAIM

La Limace eut un geste de désappointement, trop surpris pour laisser éclater sa colère.

Devant lui Zéphyrine, les bras croisés sur ses robustes appas, susurrant de sa plus belle voix de rogame :

— Qué qu' t'en dis, mon homme?...

Non, mais là, qué qu' t'en dis ?

La Limace répliqua :

— Vrai ! ça m'en bouche un coin !

Faut-il qu'il soit entêté, ce même-là !

— Ainsi, depuis hier matin...

— Il n'a pas eu à manger !

Eusèbe et Zéphyrine, après bon nombre de tentatives infructueuses, avaient décidé que Fanfan accomplirait son premier vol ce jour-là.

Ils avaient fait comparaître devant eux le fils d'Hélène et de Georges.

— Tu sais ! s'exclama La Limace, tu travailleras avec moi, ce soir.

— Où ça ? demanda Fanfan.

— Chez le quincaillier, sur la place d'Armes... Il y a un magot soigné.

— Je ne veux pas !

L'ignoble couple s'était rué sur Fanfan ; mais il avait reçu les coups sans même faire entendre une plainte.

Le quincaillier n'avait pas reçu la visite nocturne annoncée par Eusèbe Rouillard.

Quand les époux se retrouvèrent seuls le soir, sous les courtines conjugales, c'est-à-dire à l'heure des plus douces effusions, La Limace s'écria :

— Je commence à croire que nous ne ferons rien de Fanfan.

— C'est assez mon avis, reconnut Zéphyrine.

— Dans ces conditions-là, il vaut mieux en finir.

— Le semer dans quelque village.

— Pour qu'il jaspine sur notre compte.

— Alors, quoi ?

La Limace prononça :

— Il faut faire mieux... Quand l'entresort passera sur un pont, nous prendrons le gosse par les pattes et nous le lancerons dans la limonade.

— Il sait peut-être nager !... Il est si cachottier.

— Avant de le balancer on y mettra un fort gnou sur la tronche.

— Le coup du lapin ?

— Parfaitement.

— Dame !... Le fait est que ce petit galvaudeux-là ne vous rend aucun service.

— Tu comprends, poursuivi Eusèbe, que le particulier qui me l'a confié en sevrage ne viendra pas voir ce que le nourrisson est devenu.

— Probable !

— Il m'avait bien recommandé d'en faire un gossier à la redresse, mais puisque ce petit fainéant-là ne veut pas en donner un coup, je n'aurai rien à me reprocher.

— Ça y est, approuve Zéphyrine, faut lui faire boire un bouillon d'onze heures.

La Limace eut un ricanement amer.
— C'est que, reprit-il, nous nous étions rudement monté le job... Tout d'abord, nous nous imaginions que Fanfan remplacerait Claudinet.

— Et au lieu d'un propre à rien, nous en avons deux... Dis donc, Eusèbe !... si on profitait de l'occasion et qu'on fasse faire à Claudinet le même plongeon qu'à Fanfan.

La Limace répliqua :

— Ce n'est pas une trop mauvaise idée... Seulement, vois-tu, Fif, il ne faut pas oublier que Claudinet est de la famille.

— C'est ça qui m'est égal !

— Je ne dis pas... mais on a toujours du sentiment.

Et puis, le notaire s'inquiéterait de

la disparition de notre neveu...

— Enfin, il faut bien que nous conservions quelqu'un pour atteler Troppmann.

— Alors, n'en parlons plus... Il n'y a que Fanfan qui piquera une tête.

Les époux s'endormirent après avoir vidé ce qui restait d'eau-de-vie de marc dans la bouteille placée à leur chevet.

Tous les soirs, ils tenaient ainsi à se parfumer l'haleine et à se préparer des songes tissés de soie et d'or.

Le lendemain, au réveil, ils s'entretenaient de nouveau de Fanfan.

Il faut croire que la nuit avait porté conseil à La Limace, car il revint nettement sur le projet de meurtre arrêté la veille.

— Ecoute, dit-il à Zéphyrine, il reste encore quelque chose à tenter au sujet du mémignard.

— Quoi ?

— On continuera à rien lui donner à bouffer, tant qu'il n'aura pas promis de nous obéir.

Pour Zéphyrine, ce supplice paraissait le plus cruel, mais elle ajouta :

— On ne lui donnera rien à boire non plus.

— Naturellement.

— Essayons.

La Limace fit venir Fanfan.

— Mon petit, dit La Limace, tel que tu me vois, je pars en voyage... Comme tu as toujours refusé à Papa La Limace de l'aider dans son travail, tu es responsable de la dèche qui règne dans l'établissement... Ta maman Zéphyrine et ton frère Claudinet ont encouré chacun une croûte de pain avec une gousse d'ail... Toi, tu n'as rien... Tu attendras mon retour pour te restaurer... Maintenant, quand je reviendrai, si tu es toujours dans les mêmes idées, je repartirai... Tu continueras à ne pas boulotter... Si tu t'y habitues, tant mieux, ça fera des économies et tu pourras t'établir phénomène... Ce sera une carrière pour toi.

La Limace partit, après avoir bien recommandé à Zéphyrine de surveiller Claudinet pour qu'il ne donnât aucun aliment en cachette à Fanfan.

Tu comprends, expliqua-t-il à sa moitié, je ne peux pas rester là...

Il me prendrait un vertigo et je serais capable d'étrangler le petit gredin... Essayons comme s'est convenu... Si ça prend pas, et bien ! on en reviendra au premier plan.

— Mais où vas-tu ? questionna Zéphyrine.

— Faire un petit tour aux environs... Préparer de la besogne... J'ai pas mal de chose en vue... Si, par hasard, tu ne me voyais pas rappliquer ce soir, faudrait pas te mettre la coloquinte à l'envers... c'est que j'aurais été forcé de coucher à l'auberge.

M^{me} Rouillard jeta les hauts cris.

Elle entama une scène de jalousie des plus terribles ; mais, Eusèbe avait déjà filé.

La fureur de M^{me} Rouillard retomba sur le malheureux Fanfan ; elle l'attacha au pied du lit et le roua de coups de manche à fouet.

Lorsque Claudinet accourut pour protéger son ami, Zéphyrine le frappa à son tour.

Fanfan, tout défaillant, la figure pleine de sang, jeta un coup d'œil à son petit camarade affolé, pour lui recommander de ne pas se faire martyriser inutilement.

D'ailleurs les enfant n'eurent pas d'autres mauvais traitements à subir dans la journée, Zéphyrine fut ivre-mort à six heures du matin.

Elle avait voulu passer le chagrin que lui causait l'absence de son mari.

Les époux s'adoraient.

Il y avait même entre eux une incroyable similitude d'humeur.

Leur vie en commun, leur amour avait en quelque sorte nivelé leurs vices, donnant à l'un ce qui manquait à l'autre, abaissant celui-ci au niveau intellectuel de celle-là.

Ainsi Zéphyrine, grâce au contact de La Limace, était devenue prodigieusement paresseuse de son corps, et ses membres monstrueux épaississaient encore.

De son côté, La Limace avait quelque peu perdu de son mépris pour la violence.

Il n'avait plus tout à fait la même horreur si salutaire du surin bien employé.

Elle avait acquis un peu de la rouerie et de la froide cruauté de son époux, de ses sauvages colères et de ses appétits désordonnés.

Tous deux avaient fini par faire une bien jolie paire et prouvaient une fois de plus qu'il faut des époux assortis dans les liens du mariage.

Le penchant pour les alcools avait continué à se développer en commun, sans qu'il fût possible de reconnaître celui des deux conjoints qui avait le plus progressé.

Quand La Limace revint le lendemain, Zéphyrine lui déclara que Fanfan n'avait pas mis les pouces. Eusèbe réfléchit.

— Ma foi, dit-il, nous n'avons qu'à reniquer... Demain, il sera peut-être moins fier.

Claudinet refoulait ses larmes ; dans sa cervelle enfiévrée, il cherchait un moyen de délivrer Fanfan ; mais pour ne donner aucun éveil aux bourreaux, il devait affecter de trouver très drôles les joyeuses réflexions inspirées aux deux misérables par le spectacle de leur victime se mourant de faim.

Lorsqu'ils se mirent à table, La Limace dit à Fanfan :

— Quand tu voudras faire comme nous, tu n'auras qu'à dire un mot.

— En attendant, bon appétit, clama Zéphyrine.

Puis elle resserra les cordelettes qui attachaient Fanfan au pied du lit.

Des meurtrissures violettes apparurent aux poignets de l'infortuné.

Il ne peut retenir une exclamation de souffrance.

Zéphyrine lui porta un coup de poing en pleine figure.

— Tiens ! hurla-t-elle, je t'offre l'absinthe

Fanfan ferma les yeux et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

M^{me} Rouillard avait fait une soupe au petit salé dont les émanations emplissaient l'entresort.

Ensèbe se purléçait pendant que son épouse distribuait les rations.

Claudinet, qui avait pris bravement son parti s'écria :

— C'est malheureux que Fanfan continue à boudier contre son ventre.

— Tu ne serais pas comme ça, toi, goguenarda La Limace.

— Ah ! non alors... Je claquerais trop vite.

Leur neveu faisait toujours pitié à voir : hâve, décharné, il n'avait comme ont dit familièrement, que la peau et les os : mais il marchait toujours.

En y regardant de plus près, on aurait même juré qu'il n'allait pas plus mal.

Faudrait-il donc le tuer aussi celui-là ?

Claudinet, qui avait commencé à parler d'une voix mal assurée et dont l'intonation joviale dissimulait les plus terribles transes, Claudinet poursuivit avec moins d'appréhension :

— Ecoutez, entre nous, vous n'avez pas pris le bon moyen. Vous ne savez pas pourquoi Fanfan ne veut pas grincher ? Eh bien ! je le sais, moi.

— Ah ! fit Eusèbe.

— Bien sûr !... Je ne suis pas si tourte que j'en ai l'air, répondit Claudinet... Voilà... Fanfan ferait un pégiot du premier numéro... Mais il a le trac.

— Le trac ! protesta Zéphyrine.

— Il n'a peur de rien, appuya Eusèbe.

— Le trac de se faire choper... Ce que je dis est la vérité.

La Limace répliqua :

— C'est idiot ce que tu bonis-là...

— Pas du tout... Voilà ce que Fanfan m'a raconté : « Mon vieux Claudinet... Tu comprends bien que si j'avais eu des leçons comme toi, je ne me ferais pas tirer l'oreille pour goupiner... Mais, quoi ! Je ne connais pas le métier, et je suis sûr qu'à la première affaire je tomberais entre les pattes des gendarmes... J'aime mieux autre chose... Si on m'apprenait le truc sérieusement, alors, je verraï à moyenner. »

Eusèbe protesta :

— Mais, puisque la première fois que j'ai voulu l'emmener sur le tas, il m'a envoyé à la gouille.

— Dans le temps, reconnut Claudinet, c'est vrai... Mais les idées changent... Je vous répète que Fanfan ne demanderait qu'à devenir un garçon fini ; mais il veut faire son apprentissage et ne pas turbiner à la flan, quoi !... Il a de l'amour-propre.

L'orgueil de La Limace se réveilla ; en principe, il ne pouvait désapprouver Fanfan.

— Il y a peut-être quelque chose tout de même ! murmura-t-il.

Claudinet voulut profiter de cet avantage inespéré, il reprit :

— Ecoutez !... Fanfan est trop fiérot pour en convenir... Surtout depuis que vous le faites claquer du bec... Mais si vous vouliez...

— Eh ben quoi ?

— Je me chargerai d'y causer du pays.

— Je veux bien faire quelque chose pour mes enfants, dit La Limace... Claudinet va aller s'entretenir avec son frère Fanfan... Mais, attention ! si Claudinet n'obtient rien, ça sera son tour d'être mis à la diète... Ça te va-t-il, lardon de mon cœur ?

— Ça va, répondit bravement le fils de Rose Fouilloux.

— Eh bien ! je me jaspinerai avec Ventre d'osier... Tu sais ce qui t'attend si tu ne réussis pas.

Claudinet ne répondit que par un geste signifiant qu'il était bien tranquille.

— Un instant ! reprit Zéphyrine, faut voir si tu n'as rien carré dans ta profonde nour le donner à l'autre.

Claudinet réprima un mouvement de rage et de douleur.

Il avait réussi à enfouir un croûton dans la poche gauche de son pantalon.

Mais Zéphyrine, en fouillant Claudinet, ne découvrit pas ce morceau de pain ; la poche du petit était trouée ; il n'eut qu'à s'acrier un peu pour que le corps du délit glissât le long de la jambe et se perdît sous la table.

Haletant et pleurant à chaudes larmes, Claudinet raconta tout ce qu'il avait imaginé à Fanfan.

Celui-ci eut un geste de répulsion.

— Attends ! mon vieux, se hata d'expliquer Claudinet, tu ne sais pas au juste de quoi il retourne.

Il prêta l'oreille.

Zéphyrine et La Limace ne les épiaient pas ; on les entendait causer et rire bruyamment dans l'autre pièce.

— Mon pauvre Fanfan, nous ne sommes pas les plus forts ; il faut tâcher d'être les plus malins.

— Je ne veux pas voler, répondit Jean de Kerlor avec autant d'intrépidité que s'il ne souffrait pas horriblement.

— Soit ! répliqua Claudinet, je mar

che... Mais ce que je te demande, c'est simplement d'apprendre...

— Apprendre ?

— Eh bien ! oui... Il faut imiter, battre comtois... répondre amen à tout ce que diront La Limace et Zéphyrine... Au fond, tu ne feras que ce que tu voudras.

Fanfan avait le cerveau vide à la suite des privations.

Il n'était pas à même d'apprécier la valeur du plan de Claudinet ; mais son ami était auprès de lui, cherchant à le reconforter, lui serrant la main ; les souffrances de Jean de Kerlor s'engourdissaient.

— Voyons, reprit Claudinet, je t'en supplie, fie-toi à moi.

Il ne voulait pas ajouter que, si Fanfan refusait, lui, Claudinet subirait le même sort que son petit camarade ; mais il redoubla de chaleureuses instances. Il trouva des accents vraiment éloquentes. Fanfan répliqua :

— Mais à quoi bon mentir ?... A quoi cela m'avancera-t-il ?

Claudinet repartit victorieusement :

— Mais à manger d'abord... La Limace et Zéphyrine te laisseront crever de faim si tu résistes toujours. Et tu me laisseras tout seul, moi, ton vieux Claudinet ! Fanfan, t'es pas un homme !

Ces mots s'échappèrent de la gorge en feu du malheureux :

— J'ai faim !...

— Et puis, poursuivit Claudinet, parlant le plus bas qu'il le put, ce n'est pas tout ça... T'es trop mariolle pour ne pas deviner le fin fond de l'affaire... Ce que nous cherchons, c'est de vivre une quinzaine de jours tranquilles dans la turne... On se replumera, quoi...

— Et puis après ?

— On se tirera...

Se sauver !

Ah ! ce n'était pas la première fois que les petits y songeaient !

Bien souvent déjà, ils avaient formé leur complot, se disant que, quoi qu'il leur arrivât, ils ne pourraient regretter La Limace et Zéphyrine.

Mais au moment de partir, un incident se produisait toujours, qui mettait à néant les projets des pauvres enfants.

Claudinet s'écria :

— Bien sûr ! nous nous tirerons... Jus- qu'ici nous n'avons pas été gâtés par la chance... Mais nous n'avons pas renoncé à jouer la file de l'air.

L'espoir de la liberté fit passer un éclair dans les yeux si abattus de Fanfan.

— Pour le moment, mon vieux, continua Claudinet, prends ton courage à deux mains, et fais semblant d'être d'accord avec moi.

— Tu le veux ?

— Ça y est !

Claudinet retourna auprès du couple.

— Je le disais bien, s'écria Claudinet,

que Fanfan entendrait raison... Il fera tout ce qu'on voudra... Et maintenant faut être gentil pour lui.

— Il grinchera ? demanda La Limace.

— Comme père et mère, riposta Claudinet, qui eut le don d'exciter l'hilarité de son oncle et de sa tante.

Eusèbe alla détacher Fanfan et l'amena à la table.

— Tu ne seras plus désobéissant ? prononça La Limace.

Fanfan baissa la tête.

— Pour lors, ton jeûne est fini... Tu peux te caler les joues.

Mais il ne restait aucune bribe du festin. Le petit malheureux allait tomber d'inaïtton. Tout à coup Claudinet se souvint.

Il disparut sous la table et ramassa le croûton de pain qu'il avait été forcé d'abandonner tout à l'heure.

— Tiens ! dit-il à Fanfan, avoue que tu es un veinard... J'ai retrouvé pour toi une cuisse de gigot.

Jean de Kerlor se jeta sur le pain et le dévora.

Décidément, La Limace trouvait que la situation ne manquait pas d'originalité. Il allait pouvoir faire un élève et il se flattait d'y réussir brillamment.

L'école du vol commença. Eusèbe Rouillard procéda par principes.

— Il faut quinze jours, avait déclaré La Limace, pour qu'un lascar comme toi commence à se débrouiller.

Fanfan et Claudinet s'évertuaient à donner satisfaction à leur redoutable maître.

Ponctuellement, La Limace, tous les soirs, passait l'examen.

On entendait des jurons, des coups, des menaces effroyables ; mais finalement Eusèbe clignait ses yeux canailles et déclarait que ce n'était pas si mal que cela.

En somme, aucune mesure de rigueur ne fut prise contre les élèves ; mais La Limace, très sévère, demandait que les efforts fussent sans cesse constants.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés, Claudinet et Fanfan se rappellèrent leur promesse mutuelle.

Ils ne devaient pas attendre que La Limace les emmenât travailler en public.

— Sois tranquille, dit Claudinet, nous serons prêts. Nous aurons bientôt fini de souffrir.

Et la poitrine de Jean de Kerlor se dilatait ; dans ses yeux étincelants passaient le plaisir de ne plus être sous la domination de tels misérables, la joie de courir où sa fantaisie le guiderait et enfin un sentiment bien vague, bien imprécis qui ressemblait peut-être à l'espoir de retrouver des êtres disparus.

Fanfan ne se souvenait plus de personne ; mais Claudinet lui disait sou-

— Quand La Limace t'a rapporté, tu

n'avais pas l'air de revenir de nourrice.

Fanfan objectait que La Limace lui avait montré plusieurs fois l'acte de naissance fabriqué à Moisdon-sur-Landelle.

— Tout ça, c'est des frimes, répondait Claudinet... Tu te souviens aussi bien que moi qu'on est passé dans une cambrouse portant le nom qu'il y a sur le papier en question... La Limace aura fait un fourbi. Voyons ! mon vieux ! si tu étais leur fils, j'aurais bien entendu parler de toi avant de te voir... Nous aurions été cousins germains.

Fanfan ne répondit rien. Le passé était trop loïn.

.....

Enfin, un soir La Limace déclara :

— Comme je suis content de vous, on avancera l'heure de l'entrée en campagne... C'est après-demain que nous commencerons à pégrioter tous en chœur.

Quand les deux enfants se retrouvèrent sur leur grabat, Fanfan murmura :

— Tu as entendu La Limace ; il veut que nous commencions à voler avant la date fixée.

— Eh bien ! fit Claudinet, nous en serons quittes pour nous la briser demain...

— Demain soir ?

— Oui... Je vais faire une petite provision.

— J'aimerais mieux partir d'ici sans rien emporter, dit Fanfan.

Claudinet feignit de ne pas avoir entendu ; il répondit :

— En attendant, pionçons.. Demain, il fera jour.

CHAPITRE II

LES IDÉES DE PÉLAGIE

Mariana, très douce, très amène, très maternelle, s'était montrée aux petits soins pour la malheureuse Marcelle. Après le dîner, M^{me} Vernier coucha l'enfant, l'embrassa et modula savamment dans un dernier élan d'expansion hypocrite :

— On va bien faire dodo l... Cher amour l... Cher ange l...

Marcelle, que les émotions et les fatigues brisaient, ne tarda pas à s'endormir de ce bon sommeil de l'enfance.

A peine Mariana était-elle levée, que sa bonne vint lui annoncer que Pélagie Crépin venait d'arriver.

— Ah ! fit Mariana, allez vite habiller la petite.

Pélagie entra. Elle n'avait pas l'air

folâtre, elle venait d'éprouver des malheurs.

La veille, au soir, M^{me} Emerence Lavignac, qui s'occupait plus particulièrement de la comptabilité de la maison, — sa sœur Olympe se chargeant de l'enseignement, — avait mandé M^{me} Crépin au bureau.

— Madame, commença M^{me} Emerence, je me suis aperçue que vous aviez vendu du linge...

— Du vieux, Mademoiselle... tout à fait hors d'usage... Les prérogatives de ma charge m'y autorisaient.

— Nullement, Madame.

Pélagie voulut se rebéquer.

M^{me} Emerence l'interrompit :

— Nous ne voulons pas de scandale... Nous vous congédions sans autre forme de procès.

Elle régla assez libéralement les gages de M^{me} Crépin, et celle-ci dut quitter la localité dans le plus bref délai.

Pélagie prit le dernier train pour Paris ; mais, préparée à tous événements, comme le sage doit l'être, avant de quitter Ecouen, elle avait écrit à M^{me} Tondou, qui tenait un pensionnat à Groslay.

Cet établissement ne soutenait aucunement la comparaison avec celui d'Ecouen, qui était de premier ordre ; mais la dame Tondou avait fait autrefois des offres à Pélagie Crépin, et celle-ci ne voulait pas rester sans emploi.

La réponse ne se fit pas attendre ; un télégramme annonça à Pélagie Crépin qu'elle pouvait se présenter à Groslay quand elle le voudrait, la place étant précisément vacante.

Les noirs soucis de Pélagie ne se dissipèrent pas comme par enchantement, mais ils devinrent moins sombres. Elle ne resterait pas sans travail et elle pourrait caser la protégée de M^{me} Vernier.



— Eh bien ! s'écria M^{me} Vernier, vous venez prendre la petite ?

— Oui, Madame, mais je tiens à vous soumettre quelques réflexions qui vous frapperont, j'en suis persuadée.

— Parlez, madame Crépin.

— Eh bien ! Madame, je crois que ce pensionnat ne conviendra pas à l'enfant.

— Et pourquoi ?

— Le demoiselles Lavignac ont déjà essayé de me faire subir un interrogatoire au sujet de l'enfant.

— Elles sont bien curieuses, ces demoiselles.

— Elles ont des préjugés.

Mariana reprit :

— Monsieur d'Alboize est parti en comptant que la petite Marcelle entrerait au pensionnat d'Ecouen ; comment voulez-vous que je motive un changement ?

Pélagie répliqua tranquillement :

— Monsieur d'Alboize est loin.

— C'est vrai.

— Trouvez-vous donc si urgent de lui apprendre où est sa fille ?

Mariana tressaillit.

M^{me} Crépin lui faisait entrevoir un nouvel horizon.

Mariana n'aurait jamais cherché à s'emparer de Marcelle ; il avait fallu que ce fût Robert qui la lui amenât ; mais Mariana n'en bénissait pas moins le hasard qui lui permettait d'étendre sa vengeance.

Pélagie avait cent fois raison.

Elle venait de tout révéler à Saint-Hyrieix ; il en résulterait certainement un drame à Cayenne ; mais si Robert revenait à Paris, il voudrait punir la dénonciatrice : si c'était Carmen qui revint, elle nourrirait les plus sombres projets à l'endroit de la justicière, qu'elle qualifierait de traîtresse.

Il était donc bon que M^{me} Vernier conservât une arme contre ses ennemis.

Elle saurait braver leur courroux, en leur disant qu'ils ne retrouverait Marcelle que le jour où elle, Mariana, le voudrait bien.

CHAPITRE III

LA PETITE MARCELLE

M^{me} Crépin demanda :

— Je vais donc emmener mademoiselle Marcelle.

— Quand vous le voudrez.

— Elle entrera en même temps que moi à Groslay, chez madame Tondou.

— Comment ?...

Pélagie reprit dignement :

— J'ai résigné mes fonctions chez les demoiselles Lavignac.

— Et pour quoi, grands dieux ? interrogea Mariana, très surprise.

— Parce que j'ai trouvé déplacées les questions insidieuses que ces demoiselles m'ont posées, touchant votre protégée.

M^{me} Vernier regarda bien en face M^{me} Crépin.

— Et c'est pour cela, Pélagie, que vous avez perdu un emploi que vous déclariez si rémunérateur ?

— Oui, madame, c'est pour cela... j'ai répondu de la plus verte façon à ces demoiselles... je ne supporte pas que l'on parle de mes amies en termes inconvenant, moi !

— Allons, soupira Mariana, voilà des paroles qui réconfortent... Le capitaine, continua-t-elle, a payé largement les premiers termes de la pension de Marcelle... Nous allons régulariser tout cela.

Elles firent des chiffres et discutèrent quelques détails ; puis Mariana remit à Pélagie une certaine somme d'argent.

Au bout d'un instant, la bonne amena Marcelle.

Les yeux de la fillette s'arrêtèrent sur la veuve Crépin, et la première impression de l'enfant fut tout à fait lamentable ; aussi, on juge de son émoi, quand Mariana s'écria de son ton le plus doux :

— Ma petite Marcelle, vous allez partir avec madame Crépin, qui a bien voulu venir vous chercher pour vous conduire à la pension.

L'enfant, très impressionnée, très timide, ne répondit pas un mot.

— Au revoir, ma mignonne, dit Mariana. Soyez bien sage.

— Oui, Madame, balbutia Marcelle.

M^{me} Crépin, après avoir serré la main de M^{me} Vernier, sortit avec l'enfant.

Pélagie prit l'omnibus avec Marcelle. Après un long trajet, celle-ci demanda timidement :

— Est-ce que c'est encore bien loin, la pension ?

Pélagie fit la grimace. Oui, c'était loin, il fallait prendre le chemin de fer.

— Vous êtes fatiguée, mon enfant ?

— Oui, Madame, répondit franchement Marcelle, et puis j'ai faim.

— Armez-vous de patience... Dénéçhons-nous... Vous vous reposerez cet après-midi.

Il était une heure quand Pélagie et Marcelle arrivèrent à Groslay.

M^{me} Tondou, la directrice du pensionnat, fut ravie que sa nouvelle lingère lui amenât une élève et elle essaya de se montrer des plus aimables envers l'enfant.

Pélagie expliqua à M^{me} Tondou que les demoiselles Lavignac devenant insupportables, toutes les personnes ayant conservé un peu de dignité ne pouvaient rester chez elles.

Elle ajouta en désignant Marcelle :

— Cette petite devait entrer à Ecoeu... J'ai dit aux parents que je lui trouverais une pension plus convenable... Or, comme on ne voit que par mes yeux, on s'en est parfaitement rapporté à moi.

Le déjeuner se prolongea pendant quelque temps. Enfin, Pélagie dit à Marcelle :

— Allons, petite, debout !... Je vais vous conduire au milieu de vos nouvelles compagnes.

La fillette se leva avec empressement. M^{me} Tondou crut devoir montrer plus d'affabilité ; elle ajouta :

— Vous serez très heureuse, mon enfant... Toutes vos petites camarades seront gentilles pour vous.

Le lendemain, l'existence monotone de Marcelle commença.

Peu de temps après, ce fut la distribution des prix. Marcelle vit partir toutes les élèves : elle seule restait au pensionnat, puisque aucune maison hospitalière ne lui était ouverte. Elle avait

cru, la pauvrete, que M^{me} Vernier viendrait la chercher.

Mariana ne donna pas signe d'existence.

Marcelle eut de nouveau beaucoup de chagrin. Qu'allait-elle faire pendant ces longues semaines où la vie de pensionnat était interrompue ?

Pélagie avait déclaré qu'elle se chargeait de l'enfant et qu'elle lui procurerait beaucoup de distractions, pendant l'absence de M. et M^{me} Tondou, qui allaient, dans une bourgade de la Somme, au bord de la mer, profiter de leurs loisirs.

Pélagie avait installé Marcelle dans une sorte de kiosque, qui servait de logement à la lingère. Une véritable existence de recluse commença pour la mignonne.

Pélagie sortait tous les jours ; elle allait à la Bourse, augmenter d'une unité les dames en cabas, qui suivent si assidûment les fluctuations des valeurs inscrites à la cote. Elle déjeunait de bonne heure et partait, n'ayant que cet éternel refrain à la bouche :

— Soyez sage, mademoiselle Marcelle..., ne touchez à rien.

Ce jour-là, Hippolyte, le concierge-jardinier, un homme d'une soixantaine d'années, était resté dans l'établissement.

Pas méchant homme, Marcelle lui plaisait ; de temps en temps, il lui cueillait une fleur, en recommandant toutefois de ne pas le dire à M^{me} Crépin. Marcelle allait et venait, respirant le parfum des roses, écoutant les chants d'oiseaux, suivant le vol des papillons diaprés.

Hippolyte, qui manœuvrait sa lance et couvrait de pluie les bosquets, chantonnait un refrain bachique de café-concert.

Marcelle s'approcha pour voir scintiller l'eau sur les fleurs.

Le jardinier regardait de côté la fillette et semblait hésiter à parler ; il s'y décida pourtant.

— Mademoiselle Marcelle, dit-il, je vais vous demander quelque chose.

— Quoi ?

— J'ai une petite course à faire. Je ne resterai absent que quelques minutes.

— Bien.

— Seulement, ne racontez pas à Pélagie que je suis sorti... Faut pas être rapporteuse.

— Je ne le suis pas, protesta Marcelle vivement.

— Alors, c'est convenu. Si on sonne, ajoutez-t-il, ne vous en occupez pas ; d'abord, je serai vite revenu.

Puis il sortit et se rendit au cabaret le plus voisin.

Son intention était de se rafraîchir sans s'attabler longuement ; mais il comptait sans les camarades qui étaient installés et buvaient déjà. Or, il manquait un quatrième à la manille ; Hippolyte, après s'être fait beaucoup prier, calcula qu'il avait encore le temps avant le retour de la lingère, et il accepta.

On ne devait faire qu'une partie liée.

— Toute seule ! fit Marcelle, quand elle entendit la porte se refermer.

Elle n'éprouvait aucune inquiétude.

Le grand calme qui l'enveloppait la rassérénait.

Soudain, un coup de cloche retentit.

CHAPITRE IV

LE NEVEU PROSPER

Hippolyte lui avait dit de ne pas se déranger.

Il allait voir la personne qui se présentait sans doute et il lui ouvrirait.

On sonna une deuxième fois.

Le jardinier devrait être rentré. Marcelle tressaillit. Si c'était M^{me} Crépin ?...

Chaque jour, Hippolyte lui ouvrait la porte et elle ne prenait jamais de clef.

Mais oui, c'était son heure...

M^{me} Crépin serait très mécontente de poser ainsi dehors ; elle saurait que le jardinier s'était absenté.

Ce n'était pas la peine qu'il recommandât le silence à Marcelle.

Pour la troisième fois on sonna ; ce fut un véritable carillon.

L'enfant eut une contraction ; cette brutale sonnerie l'énervait ; Hippolyte ne voulait donc pas revenir ? On sonnait sans relâche.

— C'est madame Crépin, fit-elle... Elle va être joliment en colère, si on ne lui ouvre pas.

Il fallait donc qu'elle choisit entre les reproches d'Hippolyte et le courroux de Pélagie.

Elle se représenta la mine contrariée du jardinier ; il ne ferait entendre que de timides récriminations, tandis que M^{me} Crépin, la figure très revêche, serait furieuse.

— Mais, pensa soudainement Marcelle si je demandais qui est là ?

Cette naïveté la rassurait un peu.

Elle s'achemina vers la porte...

On ne sonna plus.

L'enfant respira : elle se sentit soulagée.

— C'était quelqu'un qui se trompait, se dit-elle.

Tout à coup, la cloche retentit de nouveau.

Décidément, il était arrivé quelque chose à Hippolyte.

Elle se mit à trembler.

Si le jardinier ne rentrait pas ! Si M^{me} Crépin ne revenait pas !

Si Marcelle était réellement abandonnée !

Dans la journée, elle n'avait pas peur ; mais la nuit allait bientôt tomber.

Oh ! non, Marcelle ne voulait pas rester ainsi.

Tant pis, Marcelle allait ouvrir, ou du moins elle entr'ouvrirait la porte; si c'était un étranger qui se présentait, elle lui dirait qu'il n'y avait personne à la maison et le prierait de revenir le lendemain.

Elle s'achemina vers la porte...

Elle se haussa sur la pointe des pieds et tourna la clef...

La porte, poussée brusquement du dehors, s'ouvrit toute grande.

Un jeune homme entra.

— Vrai ! fit-il avec une mauvaise humeur non équivoque, il n'y a donc pas de pipelet ici.

Il regarda l'enfant.

— Je veux voir madame Crépin, dit-il d'un ton rogue.

— Elle n'est pas là, balbutia Marcelle.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas, monsieur ?

— Elle est sortie !

— Oui, monsieur.

— Il y a longtemps ?... Elle va bien revenir !...

— Sans doute.

— Eh bien, je suis dans la cambuse, j'y reste.

— Et il prit un tabouret sur lequel il se campa.

Marcelle tremblait et n'osait rien répliquer. Le visiteur était un gaillard de vingt-trois à vingt-quatre ans, de taille moyenne; le regard sournois et la mâchoire grimaçante donnaient un caractère fâcheux à la physionomie.

L'enfant s'empressa de retourner au kiosque.

Le visiteur examina les bâtiments de la pension, à travers la fenêtre qui donnait sur la cour. L'impatience commençait à le gagner. Il grommela :

— Elle n'arrivera donc pas, ma tante ! Quelle tortue !... Où peut-elle être ?...

Après la séance de la Bourse, la veuve Crépin s'était rendue chez M^{me} Vernier; la concierge lui apprit que celle-ci était partie depuis huit jours.

On ne savait quelle direction elle avait prise; mais, l'appartement étant loué, M^{me} Vernier reviendrait certainement pour effectuer son déménagement. Les renseignements se bornaient là.

— Alors, glapit la veuve Crépin, elle me laisse la petite sur les bras... C'est trop de sans-gêne !

Furibonde, la lingère combinait les plus noirs projets, en prenant le train qui devait la ramener à Groslay.

Quand elle rentra à la pension, M^{me} Crépin resta stupéfaite en voyant le jeune homme.

— Comment ! c'est toi.

— Mais oui, ma tante, répondit-il d'un ton très doux et en s'efforçant de prendre une attitude convenable.

— Qu'est-ce que tu viens faire ?

— Vous voir.

— Je t'ai dit de ne pas te présenter ici, reprit Pélagie, cherchant à atténuer, elle aussi, son mécontentement.

— Que voulez-vous ? je ne recevais plus de vos nouvelles; il m'est passé un tas d'idées par la tête... J'avais peur que vous ne soyez malade.

— Allons, c'est bon, viens !

Pélagie ne constata pas l'absence du jardinier; elle croyait que c'était Hippolyte qui avait ouvert la porte à Prosper.

Pélagie conduisit son neveu au kiosque, où Marcelle essaya de se rassurer un peu, en voyant que M^{me} Crépin et le nouveau venu paraissaient si bien d'accord.

Pélagie alluma la lampe et envoya la fillette dans une pièce contiguë.

La tante s'écria :

— J'espère maintenant que tu vas me faire connaître le motif de ton silence... Tu ne sais pas à quel point j'étais alarmée... Tu n'aimes donc plus ta pauvre tante Pélagie !

— Pouvez-vous dire cela ! répliqua Prosper, les deux mains sur le cœur... Croyez-vous donc que j'oublie tout ce que vous avez fait pour moi ?

— Ce serait mal de ta part.

— La preuve que j'ai gardé la mémoire de tous vos bienfaits, c'est que je viens vous proposer une bonne affaire.

— Une bonne affaire ! répéta la veuve Crépin.

— Oui, poursuivit Prosper délibérément, et je ne vais pas y aller par quatre chemins... Il y a de l'or à gagner.

— Vraiment ?

— J'en ai assez d'être exploité, déclara le neveu, je fais la cote.

Les yeux gris renforcés de la veuve Crépin s'ouvrirent tout grands, ce qui ne leur arrivait que dans les circonstances exceptionnelles.

— La cote de la Bourse ? demanda-t-elle.

Prosper se mit à rire de bon cœur.

— Non, ma tante, expliqua le jeune homme, je parle de la coté des courses.

— Qu'est-ce que cela signifie ?...

— Que je ne joue nius...

— Je t'en félicite.

— Je suis book.

— Par exemple !

— Et c'est un rude truc, je vous le garantis.

Puis, avec une volubilité de camelot, il se mit à énumérer tous les avantages de la profession.

— Ah çà ! mais tu es fou ! clama Pélagie.

— Pas du tout...

— Tu crois que je vais t'aider dans de pareilles spéculations ?

— Certainement... J'ai le moyen de m'acquitter envers vous; j'en profite... Il me faut trois mille francs... Il me les faut absolument.

Pour le coup, la veuve Crépin resta

suffoquée. Pélagie croisa les bras, bien moins indignée qu'elle réussissait à le paraître, car nous savons que les scrupules ne la gênaient pas souvent ; mais elle avait un flair particulier qui la guidait en matières de gros bénéfices ; or, son neveu ne la convainquait pas du tout.

— Comment ! prononça-t-elle avec un geste de réprobation, vous me proposez d'exploiter les vices de vos semblables... Le jeu est la perte de l'homme.

— Tout ça, interrompt le neveu, qui se montait à vue d'œil, c'est du boniment.

La veuve Crépin se redressa irritée.

— Du boniment !

— Allons ! allons ; parlons peu, parlons bien... Vous allez me donner trois mille balles...

— Je refuse.

Prosper ricana :

— Allons ! ma tante, mes copains m'ont donné rendez-vous au café du Delta pour neuf heures... Il en est huit ; ne me faites pas rater le train...

— Allez-vous-en... je ne veux plus vous voir.

Il lui saisit le bras avec rudesse, mais il continua à rire, comme s'il ne voulait que familièrement plaisanter.

— Vous m'avez assez vu.

Alors, furieux, il éclata et s'élança sur Pélagie, et, de ses mains crispées, il entourait la maigre col de la vieille femme, folle de terreur.

Heureusement pour Pélagie, le forcené eut une dernière lueur de raison. Il ne tordit pas ce cou de chouette. Prosper essaya de redevenir gouailleux.

— Vrai ! fit-il, je ne vous savais pas si entêtée.

Pélagie s'effrontra sur un fauteuil.

— Vous avez cru que je voulais vous tuer, siffla Prosper.

— Malheureux ! Misérable ! articula péniblement la tante.

— Vous ne vous étiez pas trompée, continua le neveu, qui usait de la suprême tactique.

Pélagie retrouva toutes ses terreurs. Prosper sortit un petit revolver de sa poche.

— Vous voyez ce joujou, conclut Prosper... Il va nous servir... je l'ai acheté à votre intention... Pour la dernière fois, mes trois mille balles, ou ce sont les miennes qui vont servir ; aussi vrai que vous êtes une gueuse, je vous tue.

La petite Marcelle, qui avait entendu des éclats de voix, apparut dans l'embrasure de la porte.

L'enfant poussa un cri d'épouvante et se sauva affolée.

Elle courut de toutes ses forces jusqu'à la loge, comptant y trouver le jardinier.

Il n'était pas encore revenu.

La porte n'avait pas été complètement refermée à l'arrivée de Pélagie Crépin ; Marcelle put sortir dans la rue.

Elle s'enfuit tout droit devant elle...

CHAPITRE V

LIBRES I

L'apprentissage de Fanfan était terminé. Il devait débiter le lendemain dans la carrière du vol.

Pour fêter cette veillée des armes, La Limace avait voulu que Zéphyrine offrît un plantureux dîner. Après le dessert, il y aurait répétition générale.

La première partie du programme ne laissa rien à désirer. M^{me} Rouillard montra ses talents de cordon bleu ; mais, comme le prévoyaient les deux gosses, Zéphyrine et La Limace arrosèrent si bien le lapin, le veau et la salade, que les époux furent bientôt ivres morts.

Claudinet dit tout bas à Fanfan.

— Il s'agit maintenant de nous patiner.

Les enfants avaient combiné leur plan.

Claudinet sortit le premier.

Son départ n'éveilla pas l'attention des ivrognes qui somnolaient et ne pensaient plus à la fameuse répétition générale.

Dans la journée, Claudinet avait préparé le petit bagage, qui était caché dans le coffre, sous la voiture.

Avant de partir, il convenait de s'assurer que la « valise » était toujours là ; c'était Fanfan qui s'en chargerait.

Claudinet prêta l'oreille, tout en donnant une tape amicale au cheval pour lui faire ses adieux. Aucun bruit suspect ne sortait de la voiture.

L'enfant fit quelques pas sur la route.

Il ne pouvait voir Fanfan, car les époux Rouillard fermaient toujours les volets avant de se mettre à table ; mais Claudinet devait donner le signal du départ. Il lança un très petit caillou, dont Fanfan fut seul à percevoir le choc.

Il avait été convenu, pour deux motifs, à moins d'empêchements qui obligeraient à modifier le plan suivant les circonstances, que Fanfan partirait le dernier.

Le premier motif était que l'attention de Zéphyrine et de La Limace pourrait s'éveiller, si les deux enfants disparaissaient à la fois. En ce moment, ils s'imaginaient probablement que Claudinet était allé soigner Troppmann.

Ensuite, Claudinet, qui était incapable de courir, aurait été vite rattrapé par les bourreaux en cas d'alerte.

Il était plus sage qu'il prit tranquillement de l'avance. Il irait jusqu'à Saint-Ouen-l'Aumône et attendrait Fanfan devant la gare du chemin de fer.

— Part ! se dit Fanfan, il est parti !

Et le cœur de l'enfant se mit à battre à coups redoublés.

Et les deux époux ronflaient à l'unisson.

Fanfan murmura :

— Ça va mieux que je ne le pensais, et il se dirigea vers la porte...

Il regarda une dernière fois les immondes ivrognes qui continuaient à dormir.

Et Fanfan franchit brusquement la porte de l'entresort. Une bouffée d'air frais et pur lui fouetta le visage. Il descendit allégrement les marches de la voiture.

— N'oublions pas les bagages, murmura-t-il.

Fanfan trouva le naquet dans le coffre.

— Adieu, la baraque ! dit le petit... Au plaisir de ne jamais te revoir !...

Il s'élança sur la route. Pendant un quart d'heure, il détala aussi rapidement qu'il le put, se retournant souvent et jetant un coup d'œil affolé vers l'entresort. Rien ne bougeait dans l'établissement de la somnambule.

Fanfan se sentit libre ! Il respira la brise à pleins poumons.

Il était près de minuit quand l'enfant arriva à Saint-Ouen-l'Aumône. Malgré l'obscurité, il s'orienta très bien et fila droit sur la gare.

Il regarda avidement sur la petite place où son ami l'attendait. Il ne vit rien d'abord.

Tout à coup, Fanfan respira bruyamment. Dans les ténèbres, il apercevait Claudinet et il ne fit qu'un bond jusqu'à son copain.

Claudinet, à son tour, poussa une exclamation de joie. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils se retrouvaient après dix années de séparation.

— Filons !... Allons bien loin !

Ils se dirigèrent au hasard sur leur droite.

— Ce n'est pas tout ça, reprit Claudinet, où allons-nous faire dodo ?

— Plus loin.

— Oh ! oui, beaucoup plus loin...

— Tu es fatigué déjà ?

— Moi ! protesta Claudinet, je ne me suis jamais senti si gaillard !...

Fanfan retrouva tout son entrain.

— Bonne affaire ! dit-il.

— Non, mais, reprit Claudinet, crois-tu que nous faisons une balade chic ?

— C'est la première fois que nous sommes heureux !

— Il y a un commencement à tout, reprit Claudinet.

Ils se dirigeaient vers Bessancourt.

On comprend bien que les deux gosses n'avaient arrêté aucun itinéraire. À partir de Saint-Ouen-l'Aumône, ils avaient décidé de marcher droit devant eux et de faire le plus de chemin possible.

La nuit leur était propice, une nuit de juillet, tiède et parfumée.

Ils pourraient la passer à la belle étoile sans inconvénients.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria Claudi-

net. Si nous avions su, il y a longtemps que nous aurions quitté l'entresort.

— Nous étions trop petits, répliqua Fanfan ; tu comprends bien que, pour demander du travail, il faut représenter

— Nous allons gagner de l'argent.

— De l'argent qu'on ne nous forcera pas à voler.

Ils continuèrent leur marche, traversèrent Vaucelles, l'Ermitage et Margency.

À La Barre, Claudinet s'écria :

— A force de marcher, nous avons dû faire beaucoup de chemin.

— Nous sommes loin de Pontoise, ajouta Fanfan.

Ils prirent un chemin à gauche et marchèrent encore pendant quelque temps.

Ils étaient devant une plâtrière de Villeteuse.

— Voilà notre affaire ! déclara Fanfan.

Ils montèrent sur un four.

— Il fait rien tiède, constata Claudinet, saisi par le froid.

Fanfan eut le pressentiment d'un danger.

— Possible ! dit-il, mais il ne faut peut-être pas s'y fier.

Et, malgré les protestations de son camarade, il le fit coucher au pied d'un mur.

Fanfan retira les haillons qui lui servaient de veste et en couvrit son ami.

Épuisé, Claudinet s'endormit. Mais Fanfan ne put fermer l'œil. Et pourtant, il était harassé. Tout à coup, il tressaillit.

Il venait d'entendre des voix ; ce n'était qu'à l'état de rumeur lointaine, de murmure, de bourdonnement, et Fanfan se demanda s'il ne se trompait pas ; il écouta plus attentivement.

On parlait à quelque distance.

— C'est des gens qui travaillent, se dit Fanfan... Alors, ils auraient pu nous entendre et nous empêcher de coucher là... Pas de tapage...

Cette nouvelle préoccupation énerva davantage Fanfan. Il murmura :

— Alors, c'est décidé ! Il n'y a pas moyen de dormir ! Eh bien, je fais faire le guet ; comme ça, on ne nous surprendra pas.

Et Fanfan se mit aux aguets, comme un malfaiteur qui craint à chaque instant l'apparition des gendarmes.

Mais les voix continuaient à l'intriguer.

— On dirait que ça vient de dessous la terre, pensa-t-il... C'est drôle.

La curiosité l'emporta sur la prudence. Fanfan rampa jusqu'à l'entrée du four à plâtre.

Au fur et à mesure qu'il avançait, les bruits devenaient plus perceptibles.

— Si on travaillait là-dedans, se dit judicieusement le petit, j'entendrais les outils... Que se passe-t-il donc ?... On parle pourtant.

Il s'approcha davantage.

Cette fois, des lambeaux de conversation lui arrivèrent aux oreilles.

Fanfan n'entendait pas tout ; mais il percevait des mots d'argot.

— C'est égal, reprit une voix, j'aimerais mieux être chez Joséphine.

— Elle t'a *sémé* ?... Elle a trouvé un *costaud* plus *retuisant* que toi ?

— Pas du tout... Seulement, elle s'est prise de bec avec le type qui voulait faire son bonheur... Il paraît qu'y avait donné une fausse pièce... Alors Joséphine a pris un *surin* et a un peu endommagé le cuir du *ragueur*.

— Mauvaise affaire !

— Les *cognes* sont venus ; on a coffré Joséphine.. Elle est à Saint-Lazare..

— Et toi, tu es sur le pavé.

— L'ouvrage ne va pas.

— Pour les mauvais ouvriers.

— C'est la morte saison... Faut encore compter quinze jours avant que les parigots partent pour la campagne ou la mer...

« Alors, à ce moment-là, c'est franc !... Il n'y a plus personne dans les *conditions*... »

— Un vrai *monte-en-l'air*, riposta un contradicteur, n'est jamais embarrassé... Moi, j'ai connu un type qui travaillait tout le temps.

— Qui ça ?

— Il s'appelait La Limace.

— Pardi ! c'est le premier cambrioleur de Paris...

« Tout le monde n'a pas ses capacités. — Aussi, on dit qu'il est retiré des affaires. »

Fanfan sursauta. Ne venait-il pas d'entendre parler de La Limace ?

Heureusement, ils étaient restés dehors ; sans cela, les chenapans les auraient vus, et celui qui vantait les talents d'Eusèbe Rouillard aurait pu chercher à prévenir celui-ci.

Il fallait déguerpir avant que ces hommes fussent sortis des fours à plâtre.

Fanfan ne fit qu'un saut pour aller réveiller Claudinet.

— Ouste ! dit-il, caltons !

Claudinet se frotta les yeux, il se releva rapidement.

— J'y suis... Vite !... bégaya-t-il.

Dans leur précipitation, ils contournèrent les fours à plâtre et ne prirent pas le chemin qui les avait amenés. Tout à coup, Fanfan trébucha... Il avait failli heurter quelque chose dans l'herbe...

Il regarda plus attentivement, et Claudinet l'imita... Aux pâles rayons de l'aube, ils virent une petite fille qui dormait...

— Une gamine ! s'écria Fanfan stupéfait.

CHAPITRE VI

LES TROIS GOSSES

Fanfan et Claudinet prirent rapidement une décision. Ils n'échangèrent que quelques mots.

— Elle est peut-être comme nous ! dit le premier.

— Chez son oncle et sa tante, ajouta Claudinet.

— Elle s'est sauvée.

— Faut pas qu'on la reprenne.

Mais, pourtant, ils eurent une hésitation ; pour la réveiller, il fallait porter la main sur ce corps charmant...

— Mademoiselle, fit Jean de Kerlor, réveillez-vous.

Mais Fanfan ne pouvait pas crier, car il aurait été entendu des vagabonds.

Marcelle, nos lectrices l'ont reconnue, continuait à dormir comme une bienheureuse. La fillette était venue tout d'une traite à Villetaneuse.

Sa frayeur avait été telle en voyant le neveu de Pélagie Crépin brandir son revolver, qu'elle était persuadée que Prosper allait massacrer sa tante et qu'il tuerait en même temps l'unique témoin du crime.

Marcelle s'envola donc comme une colombe effarouchée, croyant toujours que l'assassin la poursuivait.

Epuisée, haletante, le hasard la conduisit à la plâtrière. Elle se rassura un peu.

L'enfant ne pouvait aller plus loin ; ses jambes se dérobaient sous elle ; tout son corps ruisselait de sueur ; elle se laissa tomber sur le gazon pelé et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Les rôdeurs se disposaient à quitter leur asile ; on les entendait faire leurs préparatifs de départ, au milieu d'un brouhaha peu rassurant pour nos petits amis. Fanfan s'écria :

— Attends ! je m'en charge.

Il saisit Marcelle et l'emporta.

La fillette, plongée dans le sommeil, n'opposa aucune résistance ; elle n'ouvrit même pas les yeux.

L'aube commençait à éclairer la campagne ; les oiseaux chantaient déjà ; dans quelques minutes, les paysans allaient apparaître, car ils se lèvent de bonne heure.

— Où allons-nous ? murmura Claudinet.

Fanfan serrait sur sa poitrine son précieux fardeau. Il éprouvait une joie très pure quand ses yeux s'arrêtaient sur le radieux visage de Marcelle.

Les enfants étaient arrivés sur la route

de Paris. Tout près du passage à niveau de la ligne du Tréport, Claudinet avisa une riante maisonnette. Le jardin était mal clos, il poussa la petite porte lattée qui le fermait ; elle céda.

— Entrons là ! dit-il.

Son compagnon obéit, tout en répliquant :

— Mais les gens qui habitent cette maison vont nous découvrir bien vite.

Claudinet ne répondit pas à l'objection ; du geste il désigna une petite tonnelle, qui gardait des sièges rustiques et une table.

Fanfan coucha Marcelle sur deux chaises, que son camarade disposa.

La fillette eut un léger mouvement, mais elle ne se réveilla pas encore.

Le jardin minuscule donnait sur les champs ; de la route on ne pouvait donc voir les enfants.

— Maintenant, reprit Claudinet, qu'allons-nous faire ?

— Je ne vois qu'une chose, répondit Fanfan, il faut prévenir les propriétaires de cette maison.

— Qu'est-ce que nous leur dirons ?

— Ecoute, Claudinet, on nous prendra pour des vagabonds, pour des malfaiteurs, cela m'est égal ; nous expliquerons dans quelles circonstances nous avons trouvé cette petite fille... On nous chassera, mais on n'aura pas le cœur de repousser cette enfant.

— Soit ! répliqua le neveu de Zéphyrine, je m'en charge.

Et, délibérément, il frappa à la porte qui donnait sur le jardin. On ne lui répondit pas. Alors, Claudinet fit le tour de la maison et alla frapper à la porte sur la route... Il revint bientôt auprès de Fanfan et de Marcelle.

— Il n'y a personne, dit-il.

Jean de Kerlor se montra moins optimiste.

— On va s'en assurer, dit Claudinet. Suis-moi.

Il avait remarqué que l'imposte n'était pas fermée ; on l'avait laissée ouverte sans doute pour aérer les pièces en l'absence des locataires.

— Fais-moi la courte échelle, commanda Claudinet.

— Tu veux entrer ?...

— Je veux au moins voir de quoi il retourne dans cette bicoque.

— Si tu te faisais attraper... On te prendrait pour un voleur...

— On ne me verra pas.

Fanfan hésitait toujours.

— Voyons ! s'écria Claudinet, si j'ai raison ; s'il n'y a personne, nous avons un logement.

— Oui, mais...

— Nous ne serions que tous les deux, on s'arrangerait... On trouverait un autre coin.

— C'est pour la petite ?

— Bien sûr.

Fanfan se décida ; il croisa les mains

et s'arc-bouta. Claudinet grimpa lestement. Il disparut bientôt par l'imposte.

Fanfan écoutait avec anxiété...

Si Claudinet était surpris ?... Eh bien ! Fanfan interviendrait ! il raconterait toute l'histoire ; on comprendrait qu'ils n'étaient pas des bandits.

Fanfan écoutait pour tâcher de prévoir ce qui se passait dans la maison. Tout à-coup il tressauta : il venait d'entendre une porte grincer du côté du jardin.

Il resta immobile, tout tremblant, comme s'il avait les pieds cloués au sol, mais bientôt il reçut une tape amicale sur l'épaule, et la voix joyeuse de Claudinet retentit :

— Pas un chat !... Nous sommes proprio... C'est bien notre tour. Quelle chance, hein !

— En effet, reconnut Fanfan, qui sentit disparaître le poids oppressant sa poitrine.

— Nous allons installer la marquise dans son appartement.

Délicatement, tous les deux soulevèrent Marcelle et la transportèrent dans l'intérieur de la maison. Ils la couchèrent sur un lit.

Claudinet ouvrit une fenêtre sur le jardin ; la clarté entra avec les premiers rayons du soleil. Marcelle ouvrit les yeux.

Elle vit Fanfan et Claudinet à son chevet. Elle se dressa subitement et jeta un cri.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle, dit Fanfan...

— Où suis-je ? murmura la fillette

— Avec des amis.

— L'homme n'est plus là ? balbutia-t-elle avec un accent de terreur.

— En fait d'hommes, répliqua Claudinet en se redressant, il n'y a que moi et mon copain.

Marcelle ne paraissait pas du tout rassurée. Ses protecteurs en guenilles, aux traits fatigués par cette nuit blanche, aux gestes un peu brusques, l'auraient même effarée, si la voix de Fanfan n'avait trouvé des inflexions caressantes.

— Alors, je suis chez vos parents ? questionna Marcelle.

— Ma foi, oui, répondit tranquillement Claudinet, sans s'arrêter au regard de Fanfan qui lui reprochait ce mensonge.

— Comment se fait-il que l'on m'ait amenée ici ?

Fanfan répondit :

— Nous vous avons trouvée sur la route.

— Oui, balbutia Marcelle, je me souviens... Je ne pouvais plus marcher... Je suis tombée...

« Mais maintenant, est-ce qu'on va me reconduire à la pension ? reprit-elle.

— Dame !... murmura Fanfan embarrassé

— Je ne veux pas y retourner, dit Marcelle... L'assassin y est peut-être encore, avec son revolver.

En quelques mots heurtés, elle raconta la scène aux enfants, tout saisis.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien ! reprit Claudinet, restez avec nous.

Fanfan ajouta :

— Faut pas que vous nous jugiez mal, nous allons vous raconter franchement ce qui nous est arrivé...

— Je veux bien, interrompit Claudinet; seulement, si on déjeunait ?...

Et il sortit de son sac un morceau de pain; c'était tout ce qui restait de la provision emportée de l'entresort.

Il alla à la petite cuisine, ouvrit un tiroir et prit un couteau; puis il partagea le déjeuner en trois. Marcelle y mordit à belles dents.

— Là ! comme ça, on pourra attendre les côtelettes, déclara Claudinet... Je vais aller les chercher.

— Il est gai, votre frère, dit Marcelle quand elle fut seule avec Fanfan... Je l'aime bien.

— Et moi ? interrogea-t-il d'une voix subitement altérée.

— Vous aussi... Comment s'appelle-t-il ?

— Claudinet... Moi, je m'appelle Fanfan.

— C'est de drôles de noms.

— Le vôtre ?

— Marcelle.

— C'est plus gentil.

— Vous trouvez ?

Fanfan la regarda, sentant redoubler son plaisir inouï. Quand il portait Marcelle, à l'aube naissante, il n'avait pu que deviner combien la mignonne était jolie. Il la contemplant à son aise maintenant, avec le respect mêlé d'attendrissement et de naïveté du fervent captivé par une pieuse image.

Mais Fanfan s'arracha à son extase. Il fallait qu'il parlât. Marcelle avait le droit de tout savoir. Il raconta franchement leur navrante histoire.

— Et maintenant, conclut-il, vous savez tout... Que je sois ou non le fils de La Limace et de Zéphyrine, j'aime Claudinet comme un frère... je donnerais ma vie pour lui... Tous deux nous donnerions la nôtre pour vous.

Marcelle répliqua :

— Quand mon papa reviendra, il s'occupera de vous et il vous arrachera des mains de ces méchantes gens.

Elle apprit à Fanfan que Robert d'Alboize s'était embarqué sur un grand bateau; qu'il était parti pour un lointain pays.

Enfin, elle fournit des détails circonstanciés sur son séjour à la pension de Groslav et rappela les motifs de sa fuite.

— Eh bien ! s'écria Fanfan, nous n'avons qu'une chose à faire, mademoiselle Marcelle, rester ensemble jusqu'au retour de votre père.

— Je veux bien, moi... Cela me ferait déjà beaucoup de peine de vous quitter...

— C'est vrai ?

— Je vous le jure...

— Claudinet et moi nous travaillerons... Nous ne sommes pas des paresseux, ni des vauriens.

— Mais moi aussi, je veux travailler, reprit Marcelle.

— Eh bien ! nous gagnerons tous notre vie...

Marcelle frappa dans ses mains.

— Quel bonheur ! fit-elle.

Fanfan poursuivit :

— Nous ne resterons ici que deux ou trois jours et nous nous installerons chez nous... On prendra un logement.

Un appel, bien connu de Fanfan, retentit :

— Pi... ouit !

C'était Claudinet.

Il rayonnait, portant plusieurs petits paquets et un pain de quatre livres.

— Comment ! dit-il à Fanfan, d'un ton joyeux de reproche, tu n'as pas encore allumé le feu ?

Marcelle, très obligeamment, aidait l'autre gosse à poser sur la table ses provisions. On fit honneur au repas.

Claudinet et Fanfan s'empressaient de servir Marcelle. Celle-ci, épanouie, croyait jouer à la dinette; elle s'écria, avec la meilleure grâce du monde :

— Comme on s'amuse, hein ?

— C'est vrai ? interrogea Fanfan ; vous ne regrettez pas votre pension ?

— Pas du tout.

Le festin, bien que les plats en fussent peu nombreux, dura deux grandes heures. Les trois gosses achevaient de se raconter leur histoire ; à chaque instant, des détails oubliés renouaient le fil du récit.

Longtemps ils conversèrent, mêlant les choses du passé aux projets d'avenir, s'efforçant de se convaincre mutuellement qu'ils ne se sépareraient jamais, se jurant qu'ils s'aimeraient toujours de la même amitié fraternelle.

Claudinet et Fanfan n'avaient pas encore connu cette ardente expansion; leurs yeux rayonnaient de la joie la plus pure; ils étaient heureux idéalement.

L'après-midi s'écoula sans que les trois gosses retrouvassent la notion du temps.

Pourtant, à un moment, Jean de Kerlor s'écria :

— Il est trop tard pour que nous cherchions de l'ouvrage aujourd'hui.

— Ce sera pour demain, fit Claudinet.

— On se lèvera de bonne heure.

Il ne faisait pas encore jour quand Fanfan secoua son ami :

— Debout ! mon vieux ! nous allons chercher de l'ouvrage.

Ils ne voulurent pas réveiller Marcelle. La veille, ils lui avaient dit qu'ils sortiraient de bon matin et qu'ils ne saient pas à quelle heure ils rentreraient.

Ils partirent pleins d'espoir. Le ciel était couvert, la pluie menaçait ; mais

il y avait du monde dans les champs.

Les deux gosses s'adressèrent à des cultivateurs d'Épinay ; ce fut Claudinet qui prit la parole.

— Voulez-vous nous embaucher, mon frère et moi ? demanda-t-il.

— Non ! leur fut-il répondu sèchement.

Ce n'était pas encourageant ; mais les enfants prévoyaient bien qu'ils ne réussiraient pas à la première démarche.

— Il ne faut plus essayer dans ce pays-là, dit Claudinet... Ils ont des têtes à part.

A Ormesson, ils n'obtinrent pas plus de succès.

Ils débouchèrent près du lac d'Enghien.

Ils suivirent la grande rue de cette localité. Quelques gouttes d'eau commencent à tomber. Ils continuèrent à offrir leurs services à droite et à gauche, sans obtenir une bonne parole.

— Ma foi ! déclara Claudinet, abattu subitement, je donne ma démission, il faudrait une rude veine pour que nous dégotions une bonne place aujourd'hui.

— Qui sait ? répliqua Fanfan, retrouvant toute sa ténacité native, la journée n'est pas encore finie.

— Moi, je veux bien, repartit Claude Fouilloux philosophiquement.

Il était déjà deux heures de l'après-midi. Les champs étaient déserts ; la pluie ne tombait plus, mais les travailleurs, rentrés à la maison, considéraient la journée comme perdue.

— Après tout, s'écria Claudinet, si nous ne pouvons faire pousser les choux et les navets, on verra ailleurs.

Ils passèrent devant une briqueterie.

— Si j'entraais là, dit encore Claude Fouilloux...

Il sonnait déjà à la porte de la briqueterie.

— Comme tu voudras, répondit Fanfan avec un commencement de lassitude.

Claudinet fut reçu par un vieillard qui répondit :

— Nous n'employons pas de garçons au-dessous de quinze ans.

Claudinet vint retrouver Fanfan et lui fit part du nouvel échec.

Le temps s'écoulait ; les gosses étaient fatigués, Claudinet surtout qui traînait la jambe. Le jour tombait, ils n'avaient toujours rien trouvé.

— Il va faire bientôt nuit, dit Claudinet, allons retrouver notre petite sœur...

— Allons ! dit Fanfan, plongé dans ses rêves.

Ils revinrent à la maisonnette.

CHAPITRE VII

PLUS RIEN !

Marcelle poussa un cri de joie en voyant rentrer ses petits compagnons ; la pauvrette avait passé par de nombreuses alternatives d'espoir et de crainte pendant l'absence des deux gosses.

— Enfin, vous voilà ! dit-elle en tendant les mains à Fanfan et à Claudinet... je suis plus rassurée.

— Vous avez eu peur, toute seule ? dit Fanfan.

— Peur pour vous.

— Il ne nous est rien arrivé, affirma Claudinet... Seulement, nous n'avons pas trouvé d'ouvrage.

— Ce sera pour demain, dit son camarade.

— Vous devez être bien fatigués ? s'écria Marcelle.

— On se reposera avec plaisir, répondit Claudinet ; mais, auparavant, il faudrait songer à diner...

Le lendemain, Fanfan et Claudinet se remettaient en campagne.

Ils explorèrent Pierrefitte, Arnouville, Sarcelles, poussèrent jusqu'à Gonesse.

Ils rentrèrent au logis sans avoir obtenu le moindre résultat.

Ils parcoururent Dugny, le Blanc-Mesnil, Aulnay-les-Bondy, le Bourget, Drancy, enfin tous les environs ; il leur fut impossible de trouver le moindre occupation.

Au bout d'une semaine de pérégrinations, ils rentrèrent atterrés.

Claudinet était absolument découragé ; ces fatigues successives l'avaient anéanti.

Malgré des prodiges d'économie, la fortune des gosses était épuisée. Il ne restait plus à la maisonnette qu'une pièce de vingt sous.

— Qu'allons-nous faire ? murmura Jean de Kerlor.

— Nous n'avons presque plus le sou.

— Comment gagner notre vie ?

— Ne vous désolez pas, répliqua Marcelle, j'ai une idée... J'ai eu tort, non pas d'accepter vos services, mais d'oublier que je devais m'adresser à la dame à qui mon papa m'a confiée.

Marcelle avait naturellement raconté toute son histoire à ses petits amis, et plusieurs fois le nom de M^{me} Vernier avait frappé leurs oreilles.

— Mais, objecta tout de suite Claudinet, on vous remettra à la pension de Groslay.

— J'expliquerai tout à madame Ver-

nier, et elle saura bien vous protéger.

— Non ! tout ce que vous voudrez ! reprit Claudinet, mais nous ne nous séparerons pas.

— Comment faire ? se demandait Marcelle.

Il était tard ; Marcelle rentra dans sa chambrette. Les deux gosses s'entretenaient longuement.

Ce fut Claudinet qui commença :

— J'ai bien compris, va...

Fanfan expliqua :

— Ça n'aurait pas été la peine de la sauver, là-bas, à la plâtrière, si nous la forcions à partager notre mistoufe aujourd'hui.

— C'est malheureux tout de même !... Qu'est-ce que nous allons devenir, quand elle ne sera plus là ?

— Faudra se figurer qu'on ne l'a jamais vue.

Claudinet ripliqua :

— Je ne pourrai pas, moi !

— Ce sera dur !

Mais Fanfan voulut être courageux.

— En attendant, reprit-il d'une voix ferme, Marcelle a raison ; il faut prévenir la dame qu'elle connaît.

Le lendemain matin, Fanfan et Claudinet communiquèrent leur décision à Marcelle. Ils allaient la reconduire à Paris.

Ils ne la quitteraient qu'à la porte de M^{me} Vernier ; mais Claudinet présentait tout de suite une observation.

Il fallait que lui ou Fanfan se présentât d'abord chez cette dame pour expliquer ce qui s'était passé ; sans cela, Marcelle serait trop ennuyée.

Fanfan reconnut que Claudinet avait raison. La fillette ne répondit rien ; non seulement elle se résignait, mais elle cherchait à se convaincre de plus en plus qu'elle intéresserait M^{me} Vernier au sort de Claudinet et de Fanfan.

Fanfan revint à la petite fille :

— Vous vous rappelez l'adresse de madame Vernier ? lui demanda-t-il.

Marcelle chercha un peu.

— C'est à Passy, répondit-elle.

— Quelle rue ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Alors, nous chercherons peut-être inutilement.

— Je reconnaitrai la maison... C'est au deuxième étage.

« Et puis, la porte qui donne sur le jardin a des vitreaux de couleur.

Ils partirent tous trois. Il était neuf heures du matin.

Vers dix heures, ils entraient dans Saint-Denis. Ils suivaient la rue de Paris, puis la route. Midi sonnait quand ils entraient dans la rue de la Chapelle, après avoir franchi la barrière.

Au boulevard extérieur, Claudinet jeta un regard sur le petit square.

Fanfan et Marcelle comprirent.

Tous trois entrèrent dans le jardin et se reposèrent sur un banc.

— Moi, affirma Claudinet, je ne suis pas fatigué ; c'est pour vous...

Le gardien du square, un vieux soldat amputé, s'approcha des enfants. Claudinet en profita pour le questionner.

— Dites donc, Monsieur, nous allons à Passy... Est-ce que c'est loin ?

— Oui, assez loin, répondit le gardien ; mais vous n'avez qu'à prendre le tramway, là, en face des Bouffes-du-Nord. Vous demanderez des numéros pour le Trocadéro.

— Ah ! oui, oui... Bien aimable, Monsieur.

Et le gardien continua sa ronde.

Claudinet murmura :

— Il nous a pris pour des milords... N'empêche qu'en suivant les rails du tramway, nous n'avons pas besoin de demander encore notre chemin.

— Parfaitement, acquiesça Fanfan.

Après s'être reposés, les enfants se remirent en route, suivant les boulevards extérieurs. A la place Clichy, Claudinet remarqua que c'était loin tout de même.

Au rond-point des Ternes, il demanda si l'on allait faire le tour du monde.

Il fallut s'arrêter encore à l'Arc-de-Triomphe ; malgré sa vaillance, le neveu de Zéphyrine donnait les plus lamentables signes de détresse.

Au point terminus du tramway, Marcelle crut reconnaître le chemin qu'elle avait suivi avec Pélagie Crépin.

Elle se trompait, mais la direction était bonne.

Après avoir cherché pendant une heure environ :

— Nous y sommes ! dit Marcelle.

Elle retrouva sans peine la maison de M^{me} Vernier.

— Voyons ! s'écria Claudinet, est-ce moi qui vais monter le premier ?... On ne peut laisser M^{le} Marcelle toute seule dans la rue... L'un de nous deux doit rester auprès d'elle.

Claudinet fut chargé de la mission de confiance. Mais, avant de le laisser partir, Marcelle et Fanfan lui recommandèrent de dire toute la vérité à M^{me} Vernier. Claudinet promit de donner satisfaction à ses amis. D'un pas assez délibéré pour un pauvre gosse qui venait de fournir une étape aussi dure, il se dirigea vers la maison indiquée par Marcelle.

La concierge, qui le vit entrer sous le péristyle, lui dit :

— Où allez-vous, mon petit ami ?

— Au deuxième, répondit Claudinet, chez madame Vernier.

— Elle ne demeure plus ici, fit la concierge.

Il sembla à Claudinet qu'il venait de recevoir un grand coup de poing dans le creux de l'estomac.

Heureusement, sa fâcheuse émotion fut de courte durée, car la concierge ajouta :

— Rue de Lubeck, 53, près du Trocadéro.

Claudinet alla rejoindre ses amis, au coin de la rue de la Tour, et leur fit part du changement d'adresse.

Ils retournèrent sur leurs pas.

Mariana se montra très surprise quand sa femme de chambre lui annonça la visite d'un garçonnet qui déclarait s'appeler Claudinet et avoir des choses importantes à communiquer à M^{me} Vernier.

Elle consentit à recevoir l'enfant.

Claudinet perdit un peu la tête quand il se vit introduit dans un petit salon meublé avec un luxe inouï.

Mariana le toisa, assez intriguée.

Claudinet avait beau se morigéner, se moquer de son trouble inusité, il ne retrouvait pas son aplomb aussi vite qu'il l'aurait voulu; l'attitude de cette dame, très arrogante, le glaçait. Toutes ses savantes préparations, ayant pour but de ne pas dire tout de suite pourquoi il venait, ne se représentèrent plus à son esprit.

— Je viens pour Marcelle, balbutia-t-il.

Mariana eut un haut-le-corps.

— La petite nous ayant dit comme ça, poursuivit Claudinet, que vous étiez bonne pour elle...

M^{me} Vernier n'écoutait plus le gosse.

Elle venait d'ouvrir assez violemment la porte d'un cabinet et de crier :

— Venez ! Vous allez avoir des nouvelles de la vagabonde... Arrangez-vous avec ce petit...

Et Pélagie Crépin entra, pendant que Mariana s'éclipsait.

Oui, c'était bien la veuve en chair et en os. Le neveu Prosper n'avait pas assassiné son excellente tante, pour deux raisons : la première était qu'il ne tenait pas absolument à trancher le fil des jours de Pélagie ; la seconde était le retour du jardinier Hippolyte.

Le lendemain, M^{me} Crépin, qui croyait que Marcelle s'était couchée et qui ne s'était pas autrement préoccupée de l'enfant, trouva la chambre de celle-ci vide.

Grand émoi de Pélagie ! Marcelle s'était sauvée ! Comment expliquer un tel événement à la directrice du pensionnat ?

En réfléchissant, la veuve Crépin ne pouvait croire que la petite se fût enfuie.

Pélagie l'avait bien vue apparaître sur le seuil de la pièce, au moment où Prosper brandissait son arme, et donner des signes de terreur ; mais Marcelle avait dû se réfugier dans le dortoir et y passer la nuit.

Après le dortoir, la lingère visita les autres dépendances de la maison, de la cave au grenier, sans oublier le cellier ; ces perquisitions restèrent infructueuses.

Pélagie interrogea Hippolyte ; celui-ci

écarquilla les yeux et resta bouche bée.

A son tour, il explora la maison, sans plus de résultat que la lingère.

— Ah ! ben... Ah ! ben... fit-il en se grattant l'oreille, nous voilà propres.

Pélagie clama :

— Allez, courez... informez-vous... ne restez pas dans cette hébétude...

Le jardinier s'empressa de sortir et de se livrer aux plus minutieuses investigations. Naturellement, il n'apprit rien d'intéressant et fut forcé de rentrer à la pension, où il prévint la veuve qu'il avait échoué sur toute la ligne.

Il était nécessaire de prévenir M^{me} Vernier. Qu'allait dire Mariana ?

Pélagie et Hippolyte, chacun de son côté, cherchèrent à droite et à gauche. La semaine se passa ainsi.

Pélagie, tremblant à l'idée de raconter ce qui s'était passé, se demanda si elle ne ferait pas mieux d'écrire ; elle hésita encore.

Tout à coup, une autre idée lui vint ; est-ce que Marcelle ne serait pas retournée purement et simplement chez M^{me} Vernier ?

Cette fois, la veuve Crépin se décida à faire le voyage à Paris.

— Marcelle est donc revenue chez vous ? dit-elle à Mariana.

— Pas du tout, fit M^{me} Vernier.

Pélagie éclata en sanglots et raconta la mystérieuse disparition de la petite pensionnaire. Mariana répondit d'une façon très acerbe et accusa Pélagie d'avoir manqué de vigilance.

Les récriminations sévères de M^{me} Vernier furent interrompues par l'arrivée de Claudinet.

Le neveu de Zéphyrine, en voyant la face ravagée de M^{me} Crépin, fut désagréablement impressionné ; mais il salua pourtant avec beaucoup de respect.

Pélagie commença péremptoirement : — Vous savez où est mademoiselle Marcelle ?

— Bien sûr.

— Vous allez me le dire tout de suite.

— Je viens pour cela, mais...

Elle gronda, très agressive :

— Quoi ?

— Il faut me promettre que vous ne lui ferez pas de mal.

Pélagie s'emporta :

— C'est une petite misérable !... Elle sera punie comme elle le mérite...

— Mais moi et mon camarade, nous ne voulons pas ! répliqua Claudinet avec animation.

Il n'avait plus peur de parler.

— Comment ! cria M^{me} Crépin, vous osez...

— Nous avons recueilli mademoiselle Marcelle... Elle s'était sauvée parce qu'un brigand voulait tuer une vieille qui ne valait pas cher, d'après ce qu'elle nous a raconté...

— Petit insolent !... Qu'est-ce que c'est que ce nouveau mensonge ?... Attendez... je vais faire monter un gardien de la paix et il se chargera de vous délier la langue.

Claudinet n'en demanda pas davantage ; avant que Pélage eût fait un mouvement, il avait repris le chemin de la porte, dégringolait quatre à quatre l'escalier et arrivait hors d'haleine rue de Longchamp, où Fanfan et Marcelle l'attendaient.

— Cavalons ! dit-il, on veut nous faire arrêter.

Les trois gosses, pris de panique, s'enfuirent à toutes jambes. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que Claudinet rendit compte de sa mission malheureuse.

Fanfan s'écria :

— Il ne nous reste plus qu'à retourner à Epinay.

— Je ne pourrai jamais, murmura le neveu de Zéphyrine, qui, n'étant plus soutenu par la surexcitation nerveuse de tout à l'heure, se trouvait harassé.

— Du courage, mon vieux, reprit tristement Fanfan... Je te porterai s'il le faut.

Alors, ils reprirent leur marche lamentable. Ils arrivèrent au coin des boulevards Rochechouart et Barbès. Soudain, Claudinet s'arrêta, glacé d'horreur...

La Limace venait de surgir.

Il empoigna son neveu par l'oreille... Zéphyrine, plus lente à se mouvoir, apparut à son tour...

Elle saisit Fanfan par le bras.

Claudinet murmura :

— La Limace !

Fanfan balbutia :

— Zéphyrine ;

Marcelle, terrifiée, restait clouée au sol.

La Limace et Zéphyrine ! Les bourreaux de ses amis !

Fanfan l'avait regardée avec désespoir. Claudinet avait tourné vers elle des yeux angoissés ; mais tous deux semblaient lui dire :

— Va-t'en, petite Marcelle... Ne subis pas notre sort... La Limace et Zéphyrine ont assez de deux victimes... Puis !... nous ne nous reverrons peut-être jamais..... Cela ne nous empêchera pas de garder éternellement ton souvenir... Par grâce, petite Marcelle, éloigne-toi vite... nous souffrirons moins quand nous ne te verrons plus...

☆☆

La Limace et Zéphyrine, lorsqu'ils s'étaient réveillés le matin après une nuit passée les coudes sur la table, avaient appelé leur neveu.

Claudinet ne répondant pas à l'appel, la tante avait saisi son fouet et, le faisant claquer de la façon la plus terrible du monde, s'était dirigée vers le grabat

où les deux gosses devaient encore dormir.

La niche était vide !

Les époux eurent un tel accès de fureur qu'ils échangèrent quelques horions ; puis, n'ayant même plus le courage de se battre, ils se regardèrent, navrés.

Ils n'avaient jamais pensé que les deux gosses auraient l'audace de leur échapper.

La Limace procéda à une enquête sommaire et eut bientôt la preuve que les deux petits gredins avaient préparé leur fuite.

— Inutile de les chercher dans les environs, s'écria-t-il ; pour moi, ils sont à Paris.

— Eh bien ! fit M^{me} Rouillard, allons-y aussi, à Paris ; nous finirons bien par remettre la patte sur les vermines...

L'entresort reprit cahin-caha la route de Paris. On remisa l'équipage à Levallois.

La Limace et Zéphyrine revirent les amis ; les ripailles recommencèrent.

Ils venaient de déjeuner dans la rue de la Goutte-d'or, chez un copain qui sortait de Clairvaux ; pour faciliter leur digestion, ils se dirigèrent pédestrement vers Levallois, quand, au moment où ils y pensaient le moins, ils tombaient sur les fuyitifs.

Fanfan et Claudinet ne tentèrent aucune résistance inutile. Les pauvres gosses tremblaient convulsivement ; leur martyre allait recommencer. Leurs beaux rêves de liberté étaient finis.

Tout à coup, ils se redressèrent et un soupir de soulagement s'échappa de leur gorge contractée.

Marcelle, que La Limace et Zéphyrine n'avaient d'ailleurs pas suffisamment remarquée, Marcelle avait disparu.

CHAPITRE VIII

LE JUSTICIER

Georges de Kerlor s'était vengé.

Un philosophe a dit : « La justice est la vengeance de l'homme social, comme la vengeance est la justice de l'homme sauvage. »

Le mari, le père, le chef de famille s'était fait justicier. Il s'était cru ce droit.

Il n'avait aucun reproche à s'adresser. Un autre, à sa place, eût tué le coupable et écrasé le fils adultérin ; lui, Georges de Kerlor, n'avait pas répandu de sang. Il s'était montré miséricordieux à sa manière. Il ne pouvait donc entrevoir l'ombre d'un remords.

Son orgueil et son inflexibilité de race cherchèrent à étouffer en lui tout sentiment de commisération. Il avait bien fait ! Ce serait à refaire qu'il le referait encore !

Si M. de Kerlor se repaissait de sa vengeance et la trouvait de toute justice, pourquoi donc, sur le paquebot, qui de Cayenne le ramenait à la Vera-Cruz, restait-il toujours seul, caché dans quelque coin du navire ?

Pourquoi son front était-il d'une pâleur livide, ses yeux égarés, ses lèvres sèches, ses épaules courbées, comme soulevant un fardeau trop lourd qu'il lui était impossible de rejeter ?

C'est que le jour, la nuit, pendant sa longue solitude, pendant les rêves agités de son sommeil, sans cesse devant lui se dessinaient une image de femme et une silhouette d'enfant.

Il faisait appel à toute sa force de caractère ; il se méprisait d'être accessible à de pareilles faiblesses, il essayait de réagir contre ces voix douces qui pénétraient tout son être, il ne réussissait pas à ne plus les entendre.

Quand il arriva à Médélia, où il ne retournait que pour vendre l'établissement, une terrible nouvelle l'attendait, une lettre de son notaire, M^e Nerville.

Georges apprit la mort de sa mère. Son désespoir fut effrayant. Après tout ce qu'il avait souffert, cette catastrophe achevait de l'anéantir.

Sa mère morte, Carmen séparée de lui par les nécessités de la vie et suivant son mari dans les hasards de son existence, Georges de Kerlor restait seul, sans affection autour de lui, sans amour, sans épouse, sans enfant !

Il mena une existence de sauvage, partant seul le matin et s'enfonçant dans la forêt, ne rentrant qu'à la nuit, juste pour se jeter sur un lit où il ne trouvait pas le repos, bien qu'il eût brisé son corps.

Le travail acharné, le surmenage le plus fou, les péripéties émouvantes de cette lutte gigantesque de l'homme contre une nature abrupte, lutte dans laquelle Georges se ruait avec une véritable frénésie, ne lui donneraient pas le calme, sinon l'oubli.

Il se livra aux tâches les plus écrasantes. Levé avant l'aube, debout et parcourant les chantiers, travaillant encore pendant la nuit, Georges n'abandonnait le champ de bataille qu'à bout de forces et pour se plonger dans un sommeil de brute.

L'oubli ne vint pas !

Le corps, de plus en plus exténué, résistait à peine ; la fièvre l'étreignait.

Kerlor était très malade ; un déplacement pouvait exercer une influence bienfaisante ; il n'y avait pas un jour à perdre. Il se hâta de liquider ses propriétés de Médélia, puis partit pour le Chili.

A Valparaiso, Georges vit se raffermir sa santé ébranlée : mais le moral ne subissait aucun changement.

Qu'allait faire le mari d'Hélène ?

Retourner en Guyane, se fixer auprès de sa sœur et de son beau-frère ?

Pourquoi apporter dans ce ménage heureux, au milieu de ces deux êtres qui s'aimaient, le spectacle de son désespoir, de ses colères et de son impuissance ?

Pourquoi aller troubler le calme de ce couple, tranquille dans sa vertu et dans ses espérances, par la vue de son éternelle et implacable fureur ?

Georges n'irait pas en ce moment à Cayenne, mais il allait écrire une longue lettre à Saint-Hyrieix.

Il se mit immédiatement à l'œuvre. Il laissa entrevoir sa détresse d'âme : il dit son intention de voyager, d'aller n'importe où, sans but...

Un matin, errant sur le quai d'embarquement de Valparaiso, il vit un navire en partance, dont l'appareillage était pressé activement.

Dans une ou deux heures au plus, le navire allait s'éloigner, disparaître là-bas à l'horizon, voguant sur le grand océan.

— Si je m'embarquais ? se dit Georges.

Une heure plus tard, il était sur le pont du navire. Alors, seulement, il demanda vers quelle contrée on se dirigeait.

Le capitaine, un peu étonné de la question, répondit que l'on allait à Buenos-Ayres.

Georges de Kerlor commença, à travers le monde, des pérégrinations insensées.

Il approcha du terrible Cerro Azul en pleine éruption. Il descendit au fond des mines de cuivre d'Atacama. Il lutta au milieu d'un ouragan de neige sur un des plateaux de la Cordillère de la Plata. Il galopa dans les pampas avec les *domadores* de chevaux, et avec les *gauchos*.

Il lutta contre l'Indien qui défend intrépidement son désert inutile, sans produits et sans abris.

Georges de Kerlor se battit avec les aventuriers et les brigands qui pullulaient dans ces régions et ne vivent que d'assassinats.

Il entra dans les bouges immondes où l'on joue, le revolver à la ceinture et le couteau fiché dans la table, bien à portée de la main, soit pour défendre son gain, soit pour châtier un fripon qui a triché, et cela pendant que, au son d'un orgue de Barbarie, nègres et négresses dansent jusqu'à l'épuisement.

Il connut les émotions des grandes chasses ; il poursuivit le jaguar, le chat-tigre, la panthère et le cougar dans les forêts du Brésil.

Cet homme vécut dix existences à la fois pour oublier la sienne.

Il n'y parvint jamais.

Une voix impitoyable semblait lui répéter sans cesse :

— Marche ! marche !

Et il marchait toujours, cherchant en vain un lieu de repos, errant continuellement, comme le vagabond symbolique qui ne doit jamais s'arrêter.

Georges avait donc encouru la malédiction divine ?

Il le pressentait maintenant en courbant la tête avec accablement.

Était-ce lui, lui seul le coupable ?

Jamais, nulle part, personne ne le vit sourire.

Personne ne l'entendit se mêler aux conversations joyeuses des hommes.

Jamais il n'assistait aux fêtes improvisées presque chaque jour par ces populations avides de plaisir.

L'étrangeté des mœurs, le pittoresque des coutumes, le chatoement de ces foules bariolées, tous ces étonnements qui accrochent l'œil des Européens le laissaient indifférent.

Jamais la main de Georges ne serra celle d'une femme.

Il ne buvait aucune boisson spiritueuse ou alcoolique.

Au milieu de ces joueurs effrénés, il ne touchait ni une carte ni un dé.

Quand il était fatigué, au milieu de ses courses vagabondes, sa lassitude lui faisait entrevoir la fin de son supplice.

— Je vais m'arrêter, murmurait-il.

Une oasis, fraîche et parfumée, s'offrait à lui ; il se disait que l'on pourrait y vivre et y mourir.

Il allait s'y fixer, s'imaginer qu'il y était né, qu'il n'avait pas d'histoire et qu'un nouvel homme s'éveillerait en lui.

Ses tortures avaient été éprouvées par un autre être, cet orphelin vêtu de noir dont parle le poète, qui lui ressemblait comme un frère.

Lui, Georges de Kerlor, n'avait épousé personne ; il n'avait pas eu d'enfant ; il avait toujours été seul.

Mais il était en proie au mirage.

Plus il s'approchait de la terre promise et plus elle s'éloignait.

Il se retrouvait avec la sensation du voyageur perdu dans le désert de sable.

Le jour, la nuit, dans ses longues promenades ou dans ses cruelles insomnies, il lui arrivait de murmurer :

— Que sont-ils devenus ?

Et c'était alors pour lui une anxiété désespérée, un désir fou de savoir ce qu'il s'était juré d'ignorer désormais, une sorte de terreur d'apprendre ce qu'il brûlait pourtant de connaître.

De nouveau, il fut hanté par le désir de retourner à Cayenne.

Il courut au télégraphe et adressa à M^{me} de Saint-Hyrieix une dépêche ainsi conçue :

« J'ai besoin de t'embrasser, toi et ton mari. Puis-je venir ? Dès votre réponse, je pars vous rejoindre.

« GEORGES DE KERLOR ».

Carmen n'était plus en Guyane. De Cayenne on recabla à Paris, où la veuve du gouverneur était retournée.

Cela prit beaucoup plus de temps que Georges ne le croyait. Aussi était-il dans un état de fièvre et d'impatience incroyables, quand il reçut enfin une réponse télégraphique datée de Paris.

« Viens vite ! Grands événements survenus dans ma vie.

« Veuve CARMEN DE SAINT-HYRIEIX. »

— Veuve ! s'écria Kerlor, frappé de stupeur ; ma pauvre sœur veuve !... Je ne veux pas qu'elle reste seule.

Deux jours plus tard, Georges s'embarquait pour la France.

CHAPITRE IX

L'ŒUVRE D'HÉLÈNE

Hélène avait quitté Kerlor dans un indicible état de prostration physique et moral.

Elle semblait ne plus être retenue au monde que par de faibles liens que le moindre accident devait rompre.

La comtesse douairière de Kerlor l'avait reconnue innocente !...

Elle allait parler !...

Elle allait dire où était l'enfant d'Hélène, lui rendre Georges...

La fatalité avait brisé cette suprême espérance !

La froide main de la mort avait fermé à jamais cette bouche prête à proclamer l'innocence de la victime...

Devant cette affreuse déception, Hélène fut anéantie. Elle n'avait entrevu le salut que pour retomber dans la plus noire désespérance.

Pourtant elle retrouvait son admirable énergie. Il fallait qu'elle retrouvât son enfant ! Et puis elle aimait Georges de Kerlor.

Elle écrivit à Carmen et à Robert d'Alboize.

M^{me} de Saint-Hyrieix ne devait pas ignorer le lieu de retraite de son frère ; quant au jeune officier, Hélène ne doutait pas de sa loyauté ; Hélène lui écrivait à Tours.

Avant de rentrer à Paris, elle allait voir M^e Nerville. Celui-ci paraissait extrêmement bouleversé. Il avait appris la mort de sa cliente ; il savait que la jeune comtesse avait assisté aux derniers moments de la douairière.

Après avoir exprimé ses sentiments de regret avec une sincérité émue qui ne ressemblait en rien aux condoléances banales autant que professionnelles, M^e Nerville prononça :

— Monsieur de Kerlor, avant de partir pour une absence qu'il jugeait devoir être fort longue, a dû prévoir les plus tristes éventualités... Rien ne nécessite en ce qui concerne les affaires de famille la présence d'un de ses membres.

Hélène s'écria douloureusement :
— Ainsi, monsieur de Kerlor ne sait pas que sa mère est morte ?

Nerville garda le silence. Il venait d'écrire à Georges ; mais, en raison des instructions formelles données au notaire, celui-ci ne pouvait renseigner Hélène.

Elle comprit bien, la pauvre femme ; aussi reprit-elle :

— Vous avez écrit à monsieur de Saint-Hyrieix et à ma belle-sœur ?

Nerville soupira longuement et hochait la tête d'un air désolé. Il fallait que le brave homme assumât encore la pénible tâche d'apprendre un nouveau malheur à cette infortunée Hélène si éprouvée déjà.

— Vous ne savez donc pas ?... balbutia-t-il.

— Je ne sais rien, répondit amèrement Hélène.

— C'est qu'il s'agit, ma pauvre enfant...

— Parlez...

— Il s'agit d'un événement effroyable.

— Concernant Georges ?...

Ce cri d'angoisse s'était échappé de la gorge d'Hélène avec une telle intensité de douleur que maître Nerville se hâta de répliquer :

— Non... il s'agit de...

Mais le courage lui manquait. Il tira un journal de ses tiroirs.

— Tenez, dit-il... armez-vous de courage... C'est horrible.

Et voulant quand même éviter à Hélène un trop grand saisissement, il balbutia :

— Il s'est produit à Cayenne un épouvantable drame...

Toute frissonnante, Hélène, instinctivement, pensa que Firmin avait tout appris et qu'il avait pu se venger.

— Tenez, ajouta le notaire... Lisez ces détails... mais... soyez forte.

Et les yeux hagards de la jeune comtesse de Kerlor parcoururent le récit de la révolte des forçats.

Firmin de Saint-Hyrieix, le gouverneur de la Guyane, et sa femme Carmen avait été massacrés par les forcenés.

Un nuage sanglant voila le regard d'Hélène, elle chancela...

Elle sortit de l'étude, encore plus accablée qu'elle n'y était entrée. Cette fois, c'était la fin. Oui, c'était fini !... Carmen morte ! Carmen dont un aveu, dont une parole eût pu sauver Hélène, fait éclater son innocence : morte ! Morte aussi la comtesse douairière, qui, subitement éclairée, avait vu luire la vérité !

L'innocente restait donc à jamais acca-

blée sous le poids de son prétendu crime ! Toute espérance était définitivement brisée ! Il ne restait plus rien !

— Il restait Dieu ! lui avait dit l'abbé Joël, tandis qu'un pied du cadavre de la comtesse, Hélène avait poussé un cri de désespoir éperdu.

Elle se retrouva plus vaillante et plus forte.

Elle renferma dans son cœur, comme en un reliquaire, son amour pour Georges.

L'injustice, la cruauté du mari n'avaient pu détruire cet amour.

C'est dans cet amour, dans le souvenir toujours présent de cet époux affolé qu'Hélène puiserait l'intrépidité nécessaire pour l'accomplissement de la tâche sainte à laquelle elle voulait dorénavant sa vie : retrouver son enfant, revoir son mari, recouvrer son honneur.

Elle allait agir. Dans la voie sacrée où elle allait s'engager, la première étape semblait bien indiquée.

C'était dans les bas-fonds de la société qu'elle poursuivrait ce fils, qu'elle le retrouverait !

C'était aux bandits, aux gredins, aux misérables de tous genres, qui forment les mille et mille recrues de l'innombrable armée du crime, qu'elle irait demander et arracher son enfant. Alors elle le prendrait, elle le soignerait, elle le guérirait. Elle le laverait des taches qui l'auraient souillé. Tout n'est-il pas possible à une mère ?

C'était à Paris que M. de Kerlor avait rencontré le misérable dont il avait fait son complice en lui remettant Fanfan.

Cet individu avait pu s'éloigner pour dépister la justice ; mais le temps aidant, il s'était cru sûr de l'impunité ; or, les malfaiteurs reviennent toujours sur le théâtre de leurs exploits.

Hélène chercherait à Paris.

Alors ce fut pour elle, et pendant de longs mois, une course folle à travers les misères de la capitale.

Elle, la femme élégante, la mondaine délicate et raffinée, osa descendre dans les bouges les plus sombres, pénétrer dans les taudis les plus fangeux.

On la vit dans les cirques forains, dans les baraques de satimbanques, dans tous les endroits où règne la traite de l'enfance. Elle franchit la porte de tous les asiles où se réfugie l'enfance coupable ou abandonnée.

CHAPITRE X

HÉLÈNE ET MARCELLE

À Paris, la lettre adressée à M^{me} de Saint-Hyrieix fut rapportée intacte à M^{me} de Kerlor. Il y avait cette mention au revers :

« Refus de recevoir. »

Hélène crut à une erreur. Carmen était morte, la lettre devait naturellement revenir à l'expéditrice.

Mais pourquoi M. d'Alboize, lui, n'avait-il pas répondu ? Il était à Tours et non à Cayenne ; il fallait quarante-huit heures pour que, faisant son devoir, il attestât l'innocence de la pauvre femme.

M. d'Alboize avait reculé devant cet aveu ! Allons ! la comtesse de Kerlor était abandonnée de tous.

Elle ne savait pas que Georges avait prévenu Saint-Hyrieix, qui avait reçu à Cayenne la lettre destinée à Carmen, et qui, suivant sa promesse à son beau-frère, l'avait purement et simplement refusée.

Quant à Robert, il était parti, et sa correspondance suivait.

Hélène recommença ses pérégrinations, n'éprouvant aucune lassitude, n'étant découragée par aucun échec.

Un jour, en passant boulevard du Palais, un sourd gémissement tira Hélène de ses méditations.

Elle se retourna vivement et aperçut une fillette pleurant à chaudes larmes.

Il n'en fallait pas plus pour émouvoir la chère femme ; tout de suite, elle s'approcha de l'enfant et lui demanda :

— Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ?

Mais l'enfant tressaillit et fit un mouvement comme pour s'enfuir.

— Ne craignez rien, reprit Hélène avec une angélique douceur.

— Vous ne me ferez pas de mal ? balbutia la fillette.

— Non ! je vous le jure.

— Vous ne me reconduirez pas auprès de madame Crépin ?

M^{me} Crépin ! comme ce nom éveillait les plus tristes souvenirs de la comtesse !

Hélène, frappée par ce retour vers le passé, n'avait pas répondu immédiatement à l'enfant ; celle-ci crut que la dame hésitait ; folle de terreur, elle s'écria :

— Je ne veux pas... je ne veux pas aller en prison.

L'exaltation de la petite fille attira

l'attention des passants à un endroit où la circulation est des plus animées.

La comtesse de Kerlor prit une rapide décision ; elle saisit l'enfant et la porta dans la voiture qui attendait.

Elle donna son adresse au cocher :

— Quai de Béthune, dit-elle.

L'enfant gémissait toujours, croyant qu'on allait la remettre entre les mains de Pélagie. En vain la comtesse lui prodiguait les plus tendres paroles et essayait de la calmer ; la petite tremblait et s'obstinait dans un mutisme farouche. Craignant de déterminer une crise nerveuse, Hélène ne prononça plus un mot.

La voiture arriva à l'adresse indiquée. La femme de chambre poussa une exclamation ; elle savait combien sa maîtresse était charitable ; mais celle-ci n'avait pas encore ramené d'enfant quai de Béthune.

Marcelle, nos lecteurs l'ont reconnue, se cramponnait au bras de la comtesse et elle tremblait plus convulsivement que jamais. Hélène l'assit dans un fauteuil.

— Voyons, mon enfant, reprit-elle, vous allez redevenir raisonnable... Songez à la douleur de vos parents qui vous croient perdue... Dites-moi où ils demeurent, pour que je les prévienne.

Marcelle balbutia quelques phrases inintelligibles.

— Mon Dieu ! fit Hélène, mais c'est le médecin qui doit être prévenu avant tout, cet enfant est malade.

Juliette courut chercher le docteur.

Hélène déshabilla Marcelle, et la coucha.

La pauvre mignonne tremblait plus fort que jamais ; elle avait une fièvre intense. Des sons inarticulés sortaient de sa gorge en feu.

Le médecin prononça le mot terrible de méningite. Hélène fouilla les poches de la fillette, espérant trouver un papier, un objet quelconque ; Marcelle n'avait rien.

— Mon Dieu ! fit la comtesse, il y a, à l'heure présente, une mère au désespoir, et moi qui comprends mieux que personne un chagrin de cette nature, je suis là, incapable de prévenir les parents de cette enfant.

Que faire ?

Déclarer chez le commissaire de police la trouvaille de l'enfant ; oui, cette formalité s'imposait ; la préfecture recevrait la nouvelle, et les parents affolés sauraient que leur fille était chez M^{me} Hélène Gérard.

Mais le plus pressé était de soigner la mignonne qui paraissait si gravement malade.

Huit jours, quinze jours s'écoulèrent au milieu des plus vives transes pour Hélène, qui s'intéressait d'autant plus

à la petite inconnue qu'elle cherchait à l'arracher à la mort.

Enfin, la troisième semaine, le médecin constata une amélioration qui s'affirma d'une façon constante.

Une émotion délicieuse envahit le cœur d'Hélène. Elle avait écrit sa déclaration, le lendemain de l'arrivée de Marcelle.

Le commissaire était venu chez M^{me} Hélène Gérard, lui faisant observer que l'enfant aurait dû être transporté à l'hôpital.

Mais en voyant l'état désespéré alors de la fillette, le commissaire s'était empressé d'ajouter que les questions administratives seraient réglées plus tard et il avait félicité chaudement Hélène de son acte de charité.

Evidemment, les parents, en quête de leur fille, allaient se présenter dès que la préfecture de police aurait fourni l'adresse de M^{me} Gérard. Or, personne n'était venu !

Marcelle était sauvée.

Son cerveau était encore bien endolori, beaucoup plus même que ne le supposaient le médecin et Hélène ; mais l'enfant n'avait pas perdu la raison.

— Comment vous appelez-vous, ma mignonne ? demanda la comtesse.

La petite répondit avec un profond étonnement, comme si elle accusait la mémoire d'Hélène d'une défaillance inexplicable :

— Marcelle !...

Marcelle !...

C'était le nom de la fille de Carmen et de Robert d'Alboize.

Hélène poursuivit ses interrogations, mais ce fut en pure perte ; la petite faisait des efforts pour répondre ; elle ne parvenait à retrouver le nom de ses parents.

Il fallait décidément faire une nouvelle provision de persévérance ; Hélène de Kerlor s'y résigna.

**

Hélène, qui avait payé si généreusement de sa personne et qui avait passé auprès de Marcelle tant de journées qu'elle aurait pu consacrer à ses recherches, se dit qu'elle devait reprendre sa tâche interrompue.

Elle voulut visiter les prisons d'enfants.

Il n'y en avait qu'une à Paris : la Petite Roquette. Hélène se mit en rapport avec l'aumônier.

Après avoir fait une enquête aussi approfondie que possible, le prêtre acquit la certitude que l'enfant n'était pas parmi les prisonniers, mais il promit son concours dévoué à Hélène.

Il l'assura qu'il lui signalerait tous les enfants qui offriraient quelque point de ressemblance, soit physiquement,

soit dans les détails de leur vie, avec le cher petit disparu. Mais, ajouta-t-il, à quelques lieues de Paris, à Moisselles, on a établi une colonie pénitentiaire de jeunes détenus. Hélène soupira.

— Ce sont les moins coupables et les plus doux de nos condamnés que l'on y envoie généralement. Peut-être là vous serait-il possible d'obtenir quelque indication précieuse.

Hélène répondit chaleureusement :

— J'irai à Moisselles. Cela vaudra mieux que de rester à Paris, car vous savez combien des investigations de ce genre sont longues et minutieuses...

« Merci, Monsieur l'aumônier... Je sens qu'il y a là quelque chance de réussite.

— Avec l'aide de Dieu.

— Et puis, j'essayerai de faire pour ces déshérités ce que je prie le ciel de faire pour Fanfan... si déjà il est tombé là.

**

La comtesse de Kerlor rentra chez elle vers six heures du soir ; Marcelle avait été installée à table.

Quand elle vit entrer Hélène, la fillette courut au-devant de sa bienfaitrice et s'écria très distinctement :

— Petite mère !

C'était la première fois que l'expression si douce et si tendre venait aux lèvres de Marcelle. Hélène la couvrit de baisers.

Marcelle, dont les yeux étincelaient de l'intelligence reconquise, put soutenir une véritable petite conversation.

Hélène rayonnait, tout en hésitant encore à demander trop précipitamment d'autres efforts de mémoire à sa protégée ; cependant elle prononça :

— J'espère ce soir, ma petite Marcelle, que vous allez me dire le nom de votre papa.

Soudain, Marcelle devint radieuse ; elle répliqua :

— Papa, c'est un soldat !

Et, devant les yeux agrandis de l'enfant, la vision de l'embarquement se représenta. Elle dit, comme si elle était réellement à Saint-Nazaire :

— Papa, il monte dans le petit bateau, puis il va aller sur le grand... Et puis...

Mais le tableau sembla s'effacer trop vite ; cependant, Marcelle s'absorba encore, cherchant, cherchant...

— Papa, reprit-elle, il est officier.

— Eh bien ! fit Hélène palpitante, puisque vous vous rappelez cela, vous ne devez plus oublier le nom de votre père.

Marcelle répliqua triomphalement :

— Il s'appelle Robert !

Hélène de Kerlor devint subitement d'une pâleur effroyable.

C'est que pendant que l'enfant rassemblait si péniblement ses souvenirs, la comtesse, sans qu'elle fit appel aux

siens, venait d'être frappée par une observation qu'elle n'avait pas encore faite !...

Au moment où Marcelle parvenait à faire sortir des limbes de sa mémoire le nom de Robert, Hélène se disait :

— Cette enfant ressemble à Carmen ! C'était irréféchi, spontané comme une révélation imprévue, mais Hélène était frappée par cette remarque qu'elle s'étonnait de voir si tardive de sa part. La comtesse de Kerlor regarda la fillette avec une sorte d'effarement.

Est-ce que ces tragiques ironies du sort étaient possibles ? Elle voulait Fanfan, et le sort lui donnait Marcelle !

La fillette reprit :

— Ma nourrice se nomme Eugénie Repiquet... Elle demeure à Villiers-sur-Marne... Nous irons la voir, n'est-ce pas ?

Plus Hélène regardait Marcelle, plus elle croyait revoir Carmen.

C'était le même teint mat, les lèvres rouges, les cheveux noirs, les longs cils...

Le regard mélancolique était celui de Robert d'Alboize.

La comtesse de Kerlor s'expliquait maintenant pourquoi personne n'était venu réclamer l'enfant. Robert d'Alboize était loin... Carmen était partie, elle, pour le voyage d'où l'on ne revient jamais.

Au milieu des idées qui s'entre-choquaient tumultueusement dans son cerveau, Hélène se demandait quelle influence la veuve Crépin avait exercée dans ces conjonctures, car il n'y avait plus de doute à conserver, c'était bien de Pélagie que Marcelle avait parlé avec cette effroyable terreur.

— Ma mignonne, reprit Hélène, tu vas me dire exactement ce qui s'est passé.

— Certainement, répondit Marcelle... Papa est venu me chercher à Villiers.

— Ensuite ?

— Il m'a amenée chez madame Vernier... Et puis, nous avons été conduire papa jusqu'au bateau...

Mais soudain l'enfant s'interrompit... Il y avait une nouvelle solution de continuité...

— Ma foi, déclare-t-elle, je ne me rappelle plus.

C'était la dernière période d'amnésie, mais elle devait persister longtemps encore.

— Voyons, insista Hélène, rappelle-toi, madame Crépin...

— Madame Crépin, répéta Marcelle, cherchant encore... Je ne la connais pas.

— Tu en avais si peur !

Hélène regarda l'enfant ; toute l'intelligence de Marcelle était revenue ; mais il ne fallait pas lui demander ce qui s'était passé depuis qu'elle avait dit adieu à son père jusqu'au moment où Hélène l'avait trouvée.

Hélène, d'ailleurs, ne pouvait-elle à peu près reconstituer les événements ?

Elle se rappelait que Robert et Paul Vernier étaient très liés. L'officier, à la veille de partir, s'était sans doute adressé à son ami pour veiller sur Marcelle.

Et Mariana avait eu recours à sa complice, M^{me} Crépin. Comment la comtesse de Kerlor allait-elle apprendre à Robert d'Alboize qu'elle avait recueilli Marcelle ? Pourquoi écrirait-elle de nouveau à un homme qui avait refusé de lui répondre quand elle l'adjurait de confesser la vérité ? Ne valait-il pas mieux garder le silence, au moins jusqu'à nouvel ordre ?

La conscience inquiète d'Hélène n'était pas tranquille. Après tout, il avait pu arriver un malheur à Robert. Elle s'informa en se présentant au Ministère de la Guerre et demanda où était le capitaine d'Alboize.

On lui répondit que l'officier était à Cayenne. Cette nouvelle la frappa, elle croyait comprendre. Cependant, elle se refusait à admettre que le capitaine, après ses promesses solennelles, eût cherché à revoir Carmen.

C'était une nouvelle énigme.

Elle demanda si les lettres adressées à l'ancienne garnison de l'officier lui avaient été envoyées en Guyane et on lui répondit affirmativement. Dès lors, elle attendrait la réponse de Robert.

M^{me} de Kerlor ne pensa plus désormais qu'à partir pour Moisselles.

Elle y arriva un matin d'automne, accompagnée de sa femme de chambre et tenant Marcelle par la main.

La comtesse de Kerlor acheta, sous le nom d'Hélène Gérard, une maison ou plutôt un pavillon, ancien rendez-vous de chasse très élégant, entouré d'un magnifique jardin. M^{me} Cloquet, la femme du notaire, déclarait que c'était « le plus bel immeuble du pays, quoiqu'il n'en fût pas le plus conséquent ».

L'acquisition de cette maison donnait au notaire la plus flatteuse idée de la personne qui avait traité au comptant et sans marchandier.

Aussi Hélène fut-elle accueillie, à son arrivée à Moisselles, avec des marques de sympathie enthousiastes.

M^{me} Cloquet, qui avait eu « l'avantage » de causer la première avec Hélène, et dont le mari avait dressé l'acte d'acquisition de la maison, jugea bon de donner un grand dîner en l'honneur de M^{me} Gérard, et d'être son introductrice en même temps que sa conseillère auprès des « personnes à voir dans le pays ».

Hélène avait refusé tout d'abord, prétextant son récent veuvage ; mais M^{me} Cloquet lui déclara qu'un dîner était « de deuil », et que, destinée à vivre au milieu de ce monde, il était indis-

pensable que M^{me} Gérard connût les personnes à côté desquelles allait s'écouler sa nouvelle existence. Hélène accepta.

Le dîner fut réellement parfait. A côté de M^{me} Cloquet siégeaient M. le percepteur et M. le maire, un riche fermier. A côté de lui étaient M. le curé, un saint résigné, qui ne demandait qu'à vivre en paix avec tout le monde ; M. le contrôleur des contributions indirectes.

Était également au nombre des invités, le commandant, directeur de la colonie pénitentiaire, un ancien officier, brave homme qui adorait les enfants. Hélène était placée entre le vieil officier et le notaire.

Il se dégageait de la jeune femme un charme si pénétrant, elle sut trouver des paroles si douces, des phrases si émues pour charmer le vieil officier, que celui-ci, avant la fin du repas, avait conçu pour elle une admiration profonde et une sympathie presque sans bornes.

Le dîner enfin terminé, on était passé au salon pour faire un peu de musique.

On pria Hélène de se mettre au piano. La musique a un tel empire sur les âmes que les natures les plus grossières le subissent.

Les invités de M^e Cloquet restaient muets, remués par une émotion qui les surprenait.

Hélène achevait, quand un nouveau personnage entra.

Il était invité au dîner ; mais il n'avait pu y prendre part et s'excusait auprès de M^e Cloquet. Un travail supplémentaire l'avait retenu à la poste de Moisselles, dont il était receveur. Ne voulant pas laisser passer la soirée sans remercier le notaire, il venait lui serrer la main.

Cet homme était Paul Vernier.

CHAPITRE XI

DEUX VAINCUS DE LA VIE

A peine eut-il salué M^e Cloquet que les regards de Paul s'arrêtèrent sur Hélène, pendant qu'elle-même le fixait.

Ils se reconnurent et tressaillirent profondément...

Cloquet voulut présenter M^{me} de Kerlor, puisqu'elle était nouvelle venue dans le pays.

— Madame Gérard, dit le tabellion... Monsieur Paul Vernier.

Du côté de Paul, Hélène, tout en le retrouvant dans cette humble condition, ne pouvait concevoir aucun doute ; mais,

lui, réprima un mouvement de douloureuse stupefaction.

Pourquoi la comtesse de Kerlor cachait-elle son nom ?

Ils échangèrent un regard navré.

Ils se saluèrent comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés.

Le vieil officier s'était approché de la comtesse de Kerlor.

— Madame Gérard, commençait-il, en fait de musique, j'avoue que je suis un profane. Mais cela ne m'a pas empêché de reconnaître que vous étiez une véritable artiste.

— Votre opinion est beaucoup trop flatteuse, commandant.

Il poursuivit :

— Aussi, n'est-ce pas uniquement pour vous faire un compliment banal que je me décide à parler... J'ai quelque chose à vous demander.

— Je vous écoute.

— Monsieur le Curé et moi, en vous écoutant et en subissant le charme, nous nous disions qu'un peu de cette sensation-là, le dimanche, à la messe, ne pourrait pas faire de mal à nos gamins.

Hélène réprima un mouvement de joie. Se pouvait-il que ce brave commandant vint aussi spontanément à son secours, alors qu'elle se demandait comment elle arriverait à son but ?

Le digne homme continua, cherchant toujours un peu ses termes :

— Si vous touchiez l'harmonium à notre chapelle... Pardon, madame, je dis peut-être une bêtise... Vous savez, un vieux soldat n'a pas toujours l'élocution facile... Mais, si vous vouliez... il me semble même que votre musique leur ferait du bien...

— Achevez, commandant, je vous en supplie.

— Parce que... voyez-vous... au fond, ils ne sont pas si méchants que cela... Il y en a de bons, qui ont du cœur... et, je le répète, si vous...

L'officier ne trouvait pas sa péroraison ; le curé vint au secours de son ami, mais, bien qu'il fût plus habitué que le commandant à parler en public, les idées ne lui venaient pas davantage.

Hélène eut pitié de leurs efforts, elle répondit :

— Mais je serais très heureuse, commandant, de tenir l'orgue à votre chapelle, répondit Hélène. Dès dimanche prochain, puisque vous voulez bien m'y inviter, j'accompagnerai monsieur le Curé à l'office.

Tous deux se confondirent en remerciements émus.

Ce fut ainsi que la comtesse de Kerlor franchit pour la première fois les portes de la colonie pénitentiaire des jeunes détenus de Moisselles.

D'abord, à la vue de ces deux ou trois cents enfants, Hélène n'avait pu se dé-

fendre d'un sentiment de profonde répulsion et d'effroi.

Sur la plupart de ces visages enfantine, en effet, le vice avait déjà marqué en quelque sorte le sceau fatal.

Pâleur suspecte, regards louches, bouches canaillées, mâchoires saillantes de fauves, fronts déprimés, crânes pointus, ces pauvres petits êtres semblaient forcément, par une loi inéluctable du destin, faire partie de cette peuplade déshéritée qui, de père en fils, alimente les prisons et les bagnes.

Quelques-uns auraient pu peut-être pousser droit, se développer normalement; mais jetés dès leurs premiers balbutiements dans l'atmosphère corrompue où ils étaient appelés à grandir, ils en avaient été tellement imprégnés que des efforts inouïs et persévérants pouvaient seuls faire espérer une guérison complète.

Avec une perception très aiguë, Hélène s'était rendu compte de tout cela.

Elle s'était dit, frémissante :

— Mon fils; peut-être demain, dans six mois, dans un an, sera plongé dans un cloaque pareil, et deviendra comme eux tous !

Mais la pensée lui venait alors que c'était précisément à ces jeunes misérables, à ces coupables, à ces réprouvés qu'elle devait le meilleur de son exquise pitié.

Ce sont eux que nulle consolation ne vient relever, que le mépris général plonge dans un isolement fécond en sinistres pensées.

L'enfant pur a pour le préserver sa mère, qui le berce et l'endort...

Le petit criminel n'a que la pitié éclairée pour l'arrêter sur le chemin de l'abîme.

Hélène s'était vouée de tout son cœur, de toute son âme à ce labeur sacré, songeant que le ciel l'en récompenserait peut-être en ramenant dans les bras de la mère le fils qu'elle sauverait de la honte et de la perdition.

La comtesse de Kerlor se mit à l'œuvre.

A la suite du coup de revolver de Karlo Zika, Paul Vernier était resté trois mois à Genève pour se guérir.

L'amputation avait pu être évitée.

Mais le bras était perdu, malgré les efforts des chirurgiens suisses, qui avaient tenté tout ce qu'ils croyaient possible.

Quand le malheureux se vit estropié, incapable de reprendre sa carrière d'artiste, qui aurait pu, grâce à de nouveaux succès, lui permettre d'oublier la trahison de la misérable femme, il tomba dans une morne stupeur, et les médecins redoutaient que l'intelligence du blessé ne sombrât définitivement.

Il ne devint pas fou pourtant. Il alla retrouver son père, qui exerçait les fonctions de postier dans le sud-ouest de la France.

Quand le vieillard vit son fils en cet état, et qu'il eut entendu toute la confession du malheureux, il resta atterré.

Il regarda son fils infortuné et lui ouvrit les bras.

— Que vas-tu faire ? demanda M. Vernier.

— Travailler, mon père... Puis-je entrer dans l'administration dont vous faites partie ?

Le vieux fonctionnaire partit pour Paris et obtint une audience du ministre des postes et télégraphes.

Celui-ci, qui n'était pas un pur politicien, se souvenait d'avoir vu des œuvres de Paul à une exposition, et il avait prédit que l'artiste arriverait.

Il ne consulta ni les règlements, ni les chefs de division, qu'il laissa à leurs ronds-de-cuir; après un examen sommaire, il nomma Paul Vernier agent des postes et l'envoya à Moisselles.

CHAPITRE XII

L'ŒUVRE DU MAL

Les pauvres gosses étaient retombés au pouvoir de leurs bourreaux. Zéphyrine voulait assommer Fanfan et Claudinet dès qu'ils eurent réintégré de force l'entresort. La Limace ne s'opposa pas à une sévère correction; mais il arrêta son épouse au moment qu'il jugea propice.

Il s'écria :

— Il ne faut pas les estourbir encore cette fois-ci; mais si jamais ils recommencent...

Zéphyrine dut frapper moins fort.

La Limace s'était montré particulièrement affecté quand il avait constaté l'évasion des deux gosses.

Pour lui, c'était plus qu'une cruelle déception; c'était une grande humiliation.

Alors Claudinet et Fanfan n'avaient plus confiance en leur éminent professeur ?

Ils voulaient tout seuls, les présomptueux, tenter la fortune ?

Cette double fuite créait les plus grands embarras au ménage Rouillard; enfin, on avait réussi à repincer les deux petits misérables.

Si féroce que fût La Limace, il ne pouvait maintenant qu'il les avait repris, s'empêcher de leur accorder des circonstances atténuantes.

Ce n'était pas qu'Eusèbe admit que les mauvais traitements avaient forcé les

enfants à jouer la file de l'air; non! il persistait à penser qu'ils n'étaient pas si malheureux que cela, quand ils ne faisaient pas trop la mauvaise tête.

On était reparti aussitôt le long des routes interminables, s'arrêtant à telle ou telle étape, où chacun exerçait son petit métier, sauf Fanfan, qui refusait toujours de voler.

La Limace ne voulut plus brusquer l'enfant et il tira ses plans de longueur, comme il disait.

En attendant que Fanfan entrât dans la carrière, on l'employait aux gros ouvrages. Claudinet, de plus en plus souffreteux, mendiait le jour, et, à la tombée de la nuit, allait marauder dans les fermes environnantes.

Zéphyrine continuait à dire la bonne aventure; La Limace repassait et volait.

Malgré cette activité, les affaires étaient dans le marasme; on végétait, quoi!

Un jour pourtant, la recette avait été satisfaisante, et cela suffisait pour que le ménage Rouillard retrouvât l'espérance.

L'heure de l'apéritif était arrivée; un cabaret montrait son enseigne au carrefour.

— On va en écraser une, dit Eusèbe.

— Même deux, renchérit Zéphyrine.

Tout à coup, une voix retentit :

— Eh bien! et aux amis, on ne leur offre pas aussi quelque chose?

La Limace regarda l'homme qui s'avavançait et s'exclama avec l'accent d'une stupéfaction inouïe :

— Pas possible!

Et Zéphyrine, non moins saisie, bégaya : — Mulot!

Le trio se livra à une démonstration de tendresse des plus touchantes.

— Mais je te croyais à Cayenne! fit La Limace.

— J'y ai été, je n'y suis plus... Je n'aime pas rester longtemps au même endroit.

Ils allèrent tous trois au cabaret, s'installèrent à une petite table et trinquèrent avec la plus vive allégresse.

Puis, à mi-voix, Panouffe raconta ce qui s'était passé à Cayenne. Les aventures de Panouffe captivaient La Limace et Zéphyrine, qui considéraient l'ancien hercule comme un véritable héros.

Le ménage Rouillard compta désormais un commensal de plus.

La Limace avait fait part à son complice des résistances inexplicables de Fanfan. Panouffe rassura son vieux « poteau » et lui déclara qu'il dresserait le gosse. Seulement, il fallait employer une méthode nouvelle; le forçat évadé s'en chargerait.

Panouffe ne tarda pas à capter la confiance des enfants. D'accord avec La Limace, Panouffe intervenait en pacificateur et leur évitait des corrections.

Alors, Eusèbe clamait :

— Vous avez de la chance que l'ami Panouffe soit là.

Forcément, Fanfan, dont la nature si généreuse n'était pas encore étouffée par le vice ambiant, éprouvait un sentiment de reconnaissance pour l'hercule.

Le forçat se flattait de faire une excellente recrue pour l'armée du crime; et, en véritable dilettante du vice, il éprouvait une profonde et malsaine joie à réussir où La Limace avait échoué.

Panouffe dédaignait quelque peu le débile Claudinet; c'était Fanfan qu'il voulait façonner et pétrir suivant les grandes traditions. Il passait la main sur la tête de Fanfan :

— Toi, disait-il, si tu veux bien m'écouter, tu épateras les populations... tu as tout pour devenir ce qu'on peut appeler « un moelleux ».

Fanfan, sans s'en rendre compte, se sentait flatté par ces éloges infâmes.

L'œuvre du mal se poursuivait sans trêve ni relâche. Jamais Jean de Kerlor n'avait été sous le coup d'un plus effroyable danger. Qui donc pourrait le sauver?

Le fils de Rose Fouilloux était arrivé à un âge où la maladie la plus invétérée semble faire trêve, surtout quand elle est intelligemment soignée.

Depuis plusieurs mois, il semblait beaucoup mieux.

Les époux Rouillard et leur digne associé Panouffe ne comprenaient pas du tout la cause de ce revirement.

L'hiver précédent, ils n'assignaient pas trois mois d'existence au petit.

Le printemps était venu, et contrairement aux espérances des trois gredins, Claudinet n'avait plus eu d'hémorragie.

Un jour, Zéphyrine s'écria furieuse :

— Ah çà! est-ce que cette sale bête en réchapperait?

— Ça ne serait pas à faire... Nous l'aurions nourri, habillé et nous en serions pour son argent, puisque cette crapule de notaire ne veut pas abouler le reste des écus, sous prétexte que la loi est de son côté.

— J'en reviens à mon idée, fit M^{me} Rouillard, il faut tordre le cou à Claudinet.

— Facile à dire, grommela Eusèbe.

— Et à faire, assura l'affreux créature...

— Non! protesta Panouffe, c'est un truc à la manque... Faut trouver autre chose.

Machinalement, Panouffe regardait par la fenêtre de l'entresort, à ce moment arrêté à quelque distance d'un gros village, où le maire avait permis de stationner...

Panouffe venait de voir quelque chose qui le stupéfiait, il s'écria :

— Ah ! elle est bonne, celle-là !
— Quoi donc ? interrompirent les époux Rouillard.

— Fanfan qui nous la fait à l'oselle avec ses airs de dégoût quand on lui offre la goutte...

— Eh bien ?...

— Regardez-le donc qui revient du village en courant avec une chopine d'eau d'af, sous le bras

— Pas possible ! bégaya Zéphyrine.

— Ne nous montrons pas... attendons... reprit Panoufle.

Et l'hercule s'effaça un peu, tout en ne perdant pas de vue Fanfan.

— Où ont-ils eu du pognon ? gronda Eusebe.

Panoufle répondit :

— Vous savez, moi je ne suis pas rosse ; de temps en temps, je leur donne quelques fléchards... Cependant, ça ne fait pas une somme...

— Pas bête ! reprit La Limace.

Et l'immonde gredin se dit que son neveu allait prendre goût à l'eau-de-vie. Tant mieux !... Le coup avait merveilleusement réussi à l'endroit de sa maman Rose Fouilloux.

— Amenons-nous en pénards ! dit Panoufle.

Ils sortirent de la voiture ; à pas de loup, ils gagnèrent l'endroit où les gosses étaient cachés...

Tous les deux étaient assis sur l'herbe. Claudinet faisait une effroyable grimace. Fanfan riait de bon cœur en débouchant la bouteille et en regardant la figure de son camarade.

— C'est si bon ! dit Fanfan.

Claudinet protesta :

— Tu dis ça parce que tu n'en bois pas. C'est mauvais comme tout.

— Ce n'est pas mauvais d'abord... et puis, ça te guérit...

— Heureusement, sans ça...

— Encore quelques fioles et tu n'en boiras plus.

Claudinet prit son courage à deux mains.

— C'est rigolo, murmura-t-il, je ne peux pas m'y habituer... Je sais pourtant que ça me rend la santé...

— Allons ! houp !... Avale !...

Claudinet ferma les yeux, mais il ouvrit la bouche. Avec une répugnance comique, il avala le contenu du verre.

— Pouah ! fit-il... Ça sent...

Il n'eut pas le temps d'achever.

Le trio fit irruption.

— Eh bien ? s'écrie La Limace, on ne s'épate plus...

— Je ne vous engage pas à faire comme moi...

— On n'a pas besoin de ton invitation, répliqua Zéphyrine, qui arracha la bouteille des mains de Fanfan et la porta goulument à sa bouche ; mais elle cracha bien vite le liquide avec un haut-le-cœur.

— Quelle cochonnerie ! maugréa-t-elle.

— Ce n'est donc pas de l'eau-de-vie ? interrogea l'hercule.

Fanfan répondit bravement :

— C'est de l'huile de foie de morue !

— De l'huile de foie de morue ! répéta de plus en plus abasourdi le chef de la communauté.

— Oui, continua Jean de Kerlor... On nous a dit que pour guérir Claudinet de sa maladie, il lui fallait de cette huile-là... Vous n'avez pas voulu lui en donner... Moi, j'en ai acheté.

La Limace devint pâle de fureur.

Tous ses plans étaient déjoués.

Il savait maintenant pourquoi Claudinet allait mieux :

Zéphyrine et Panoufle, comprenant combien était légitime l'indignation d'Eusebe, frémissaient également de colère.

La Limace fit pourtant de violents efforts pour se contenir.

Il s'écria, les prunelles étincelantes :

— Et où prends-tu de l'argent pour lui acheter ta drogue ?

— J'économise les sous qu'on me donne, répliqua Fanfan.

— Quel toupet ! s'exclama Zéphyrine, les poings sur les hanches.

La Limace reprit :

— C'est-à-dire que tu nous as grinché !

— Non ! je vous le jure.

Fanfan n'eut pas le temps de se défendre davantage... La Limace s'était rué sur le petit et sur Claudinet, qui avait fait un pas vers son ami pour le protéger.

La Limace s'empara de la bouteille et la lança à toute volée contre un arbre où elle se brisa ; puis la brute se mit à les battre jusqu'à épuisement.

CHAPITRE XIII

CARMEN ET MARIANA

Dans l'affolement de la première heure, les autorités de Cayenne avaient cru que Mme de Saint-Hyrieix était assassinée avec son mari par les forçats révoltés.

La nouvelle inexacte fut transmise au ministère des Colonies, où les reporters parisiens la racontèrent.

La *Dépêche* de Brest s'empressa de reproduire les articles parisiens ; ce fut ainsi que M^e Nerville crut à la mort des époux et qu'il en fit part à Héléne de Kerlor.

Avant de disparaître, les maudits avaient mis le feu à la case du commandant ; on éteignit assez rapidement l'incendie ; mais une partie du courrier,

arrivant de Cayenne quelques instants avant la révolte, avait été brûlée.

Or, la lettre d'Hélène de Kerlor à Robert venait ainsi d'être détruite.

Le médecin major eut beaucoup de besogne sur les bords de la Comté : les révoltés avaient mis un grand nombre d'hommes hors de combat.

L'excellent homme s'acquitta de sa tâche de son mieux.

Robert d'Alboize, en proie à une fièvre terrible, délirait. Le major entendit plusieurs fois le blessé répéter :

— Carmen... Carmen... Carbet.

Le major comprit.

Il fit des recommandations à la hâte et partit pour se mettre en quête.

Il trouva bientôt le carbet où Carmen était encore sans connaissance.

Le médecin se rendit immédiatement compte de la situation ; il suspendit l'œuvre de mort.

On ramena M^{me} de Saint-Hyrieix dans la case qu'elle occupait encore la veille, celle que le médecin avait cédée à Saint-Hyrieix. La blessure reçue par Carmen n'avait lésé aucun organe essentiel ; mais l'énorme perte de sang et la commotion cérébrale étaient plus à redouter que les complications traumatiques.

En arrivant à Cayenne, Carmen trouva l'infâme lettre de Mariana.

Elle frémit en la lisant.

— La misérable ! s'écria-t-elle.

Enfin, cette odieuse dénonciation arrivait trop tard, et M^{me} de Saint-Hyrieix n'en relut qu'un passage, celui où il était question de Marcelle.

L'enfant était bien toujours au pouvoir de Mariana. ! Carmen saurait reprendre sa fille. La veuve de Saint-Hyrieix n'avait plus rien à faire à Cayenne. Déjà la métropole avait nommé un nouveau gouverneur, qui s'était embarqué.

La veuve de Saint-Hyrieix revint en France.

La mission de Robert touchait à sa fin.

Désormais, personne n'avait plus de comptes à demander à Carmen ; elle était libre, entièrement maîtresse de ses actes.

En arrivant à Paris, elle fit transporter ses bagages au Grand-Hôtel ; puis elle se fit conduire chez chez M^{me} Vernier, à l'adresse désignée par Mariana sur sa lettre à Firmin.

Quand la mère de Marcelle pénétra sous le péristyle de la maison, Mariana en sortait et se dirigeait vers sa voiture qui l'attendait. M^{me} Vernier, en voyant apparaître Carmen, jeta un cri de stupéfaction mêlé d'effroi. Les noires prunelles de Carmen étincelaient. M^{me} Vernier tremblait de tous ses membres.

— Misérable ! tu ne m'attendais pas ! commença Carmen.

M^{me} Vernier chercha à éviter que quelqu'un entendit l'altercation.

— Si vous avez à me parler, balbutia-t-elle, je remonte chez moi.

— Soit ! fit Carmen avec un geste impérieux, je te suis.

Plus morte que vive, la belle M^{me} Vernier introduisit Carmen au salon.

— Avant toute autre discussion, où est ma fille ? s'écria Carmen.

Mariana eut un ricanement.

— Ta fille, que jadis ton amant m'a confiée?... Rassure-toi... Tu la retrouveras.

— Pourquoi ne l'as-tu pas conduite à Ecouen ?

— Parce que les directrices de ce pensionnat ne l'y auraient pas gardée... On ne reçoit dans cette maison que des enfants légitimes.

— Où est Marcelle ?

Mariana, cette fois, se rassura tout à fait ; elle avait le moyen de se débarrasser de Carmen.

— Je vais te le dire, ma chère... Je croyais que ce serait Saint-Hyrieix qui viendrait me poser cette question ; mais il paraît que tu as su circonvvenir ce vieux mari.

— Je suis veuve.

— Compliments.

— Tu vois que ton crime est resté inutile.

— Je le regrette.

— Cela n'empêche pas que tu ne sois la plus vile et la plus méprisable des créatures.

Mariana répliqua :

— Je t'engage à ne pas continuer sur ce ton, car j'é ne te dirais pas où tu peux trouver Marcelle.

Carmen se leva d'un bond.

— Tu ne sais donc pas que je suis capable de tuer !

Mariana blêmit, toute frissonnante.

Elle reprit avec une amertume navrée :

— Oui, j'ai été bien punie de ma faiblesse... j'aurais dû éconduire le capitaine, quand il est venu me supplier de veiller sur son enfant... Le père de cette petite partait, sa mère l'abandonnait ; il fallait bien que quelqu'un s'en chargeât, à moins de la mettre aux Enfants trouvés.

— Où est ma fille ! insista Carmen.

— Je vais vous le dire.

Mariana chercha parmi ses papiers une lettre de la maîtresse de pension, car elle avait oublié le nom et le pays. M^{me} Vernier avait cessé depuis longtemps de se préoccuper de Marcelle, qui, du reste, s'était enfuie.

Mariana était devenue une fille dont les prouesses étaient narrées quotidiennement par les échos boulevardiers.

Elle revint vers Carmen.

— Voici l'adresse... Madame Tondu, à Groslay... Vous n'avez plus rien à me demander ?

— Non, répondit Carmen.

— Eh bien, madame de Saint-Hyrieix, adieu !... Mes respects au capitaine d'Al-

boize, qui s'acquitte envers moi en me faisant insulter par sa maîtresse.

— Robert s'expliquera avec monsieur Vernier...

CHAPITRE XIV

FRÈRE ET SŒUR

Carmen se rendit à Groslay et trouva facilement le pensionnat.

Carmen fut introduite auprès de la directrice.

— Je viens chercher ma fille Marcelle, s'écria M^{me} de Saint-Hyrieix.

M^{me} Tondou eut un haut-le-corps.

— La petite Marcelle qui a été amenée ici par madame Vernier ?

Carmen ignorait ce détail, mais il n'était nullement fait pour la surprendre ; il prouvait, une fois de plus, la complicité de Mariana et de Pélagie.

— Oui, répondit la mère.

— Mais, Madame, reprit la directrice avec embarras, l'enfant n'est plus chez nous.

Carmen pâlit.

De nouveaux obstacles surgissaient, de nouvelles embûches étaient dressées...

— Depuis quand ? interrogea-t-elle haletante.

— Depuis très longtemps.

— C'est madame Vernier qui vous l'a reprise ?

— Je n'ai jamais entendu parler de cette personne.

— Ah ! Madame ! s'écria Carmen, je vous somme de vous expliquer franchement... Sans cela je vous rendrai responsable des misérables qui cherchent à me voler ma fille.

Ce langage énergique n'était pas fait pour rassurer M^{me} Tondou.

— Vous comprendrez mes hésitations, Madame, quand je vous aurai dit comment la petite a disparu.

— Parlez.

— Je ne voulais pas vous blesser ; mais puisque votre vivacité vous pousse à faire entendre des propos inacceptables, je vais m'expliquer... Votre fille s'est sauvée.

— Il faut croire que vous lui rendiez l'existence heureuse ?

— Elle était élevée comme toutes ses compagnes... Si vous voulez voir mes élèves, vous comprendrez que ma maison est bien tenue.

— Pourquoi Marcelle s'est-elle enfuie ?

— Je ne l'ai jamais su. Madame Crépin, qui était lingère dans cet établissement, s'est chargée des recherches.

— Et...

— Elle a retrouvé l'enfant.

— Madame Crépin ne l'a pas ramenée ici ?

— Je n'aurais pu l'y recevoir, Madame, à cause du déplorable exemple... Cependant, j'aurais peut-être cédé aux instances de madame Crépin, mais elle a démissionné peu de jours après cet incident.

— Où demeure-t-elle ?

— Je l'ignore.

— Mais c'est invraisemblable ! prononça Carmen exaspérée.

Elle n'avait plus rien à apprendre à Groslay. Elle revint à Paris et courut de nouveau rue de Lubeck.

— Il faut que Mariana s'explique, disait-elle... ou je la traînerai devant la justice.

Malgré ses angoisses et ses emportements, Carmen s'arrêta dans cette voie :

— A quel titre ? murmura-t-elle.

Légalement, elle ne pouvait être la mère de Marcelle, puisque l'enfant était née quand Saint-Hyrieix était le mari de Carmen. Une sœur froide mouilla le front de la jeune femme.

— N'importe ! conclut Carmen, retrouvant toute son intrépidité, elle me rendra mon enfant... Mariana sait que je la tuerais si elle prétendait m'abuser plus longtemps.

Rue de Lubeck, on répondit à M^{me} de Saint-Hyrieix que M^{me} Vernier venait de partir pour aller rejoindre son mari et que l'on ignorait le pays où elle s'était rendue. Le cœur de Carmen se serra atrocement ; la tâche était plus difficile qu'elle ne le supposait.

Malgré son caractère si bien trémpé, Carmen eut un accès de désespoir passager.

Rien ne la guidait dans ces obscures ténébres. Enfin, dans sa détresse morale, une grande consolation lui arriva. Robert venait de lui télégraphier ces deux mots :

« Je reviens. »

M^{me} de Saint-Hyrieix attendait Robert à Saint-Nazaire.

Carmen se jeta dans les bras de Robert. Ils étaient réunis, mais la disparition de leur fille ne permettait pas de goûter un bonheur sans mélange.

L'officier se rendit au ministère ; il y fut reçu très favorablement et les félicitations ne lui furent pas ménagées ; la récompense ne tarda pas, le capitaine d'Alboize devint le commandant d'Alboize.

Georges de Kerlor arriva à son tour, rue de Bellechasse, à l'adresse que lui avait indiquée Carmen.

Il trouva Carmen en deuil.

Pendant un moment, tous deux ne purent que pleurer dans les bras l'un de l'autre.

Carmen remarqua avec un chagrin mêlé d'un véritable effroi l'épouvantable altération des traits de Georges.

Elle vit cette figure ravagée, ces joues creusées, ce regard éteint, ces nombreux fils blancs qui argentaient déjà la noire chevelure.

— Comme tu as souffert ! s'écria Carmen avec la plus ardente sollicitude.

— Je souffre toujours, répliqua Georges.

Pendant, la santé physique était revenue. La vie active avait développé ses forces et rendu ses membres plus agiles.

Il semblait plus robuste peut-être qu'auparavant.

Mais Carmen, à défaut des paroles désespérantes de son frère, aurait deviné facilement sous cette apparence trompeuse le germe fatal qui mine, le chagrin dévorant qui, lentement, sournoisement, détruit le corps après avoir brûlé le cœur.

Carmen se dit :

— Il reste inconsolable de la perte d'Hélène et de Fanfan... Nous essayerons, nous, de lutter contre son effroyable chagrin...

Carmen et Georges passèrent seuls cette journée bénie, toute aux longues confidences qu'ils avaient à se faire, depuis le temps qu'ils ne s'étaient vus ; ce fut une effusion de tendresse fraternelle intraduisible.

Elle lui raconta la mort de M. de Saint-Hyrieix. Elle lui dit la blessure qu'elle-même avait reçue, de la même main sans doute qui avait frappé son mari.

A tout prix, ne fallait-il pas que Kerlor fût convaincu, lui aussi, que la version officielle était vraie ?

— Mon pauvre Georges ! ajouta Carmen, nous avons été tous bien durement frappés ; mais Dieu nous commande de reprendre courage.

— Tu veux bien me donner l'hospitalité ? demanda Georges.

— Oh ! Georges...

— Je vais rester avec toi.

Les yeux de Carmen scintillèrent de joie.

— Plus de voyage ? dit-elle, doutant encore un peu.

— C'est fini !

— Oh ! mon frère, si tu savais quel baume tu viens de verser sur mes souffrances.

— Ma chère Carmen !...

— Et toi, Georges, ne te sens-tu pas moins malheureux ?

— Oui, c'est vrai...

Il essaya de sourire. Elle reprit vivement, de plus en plus heureuse :

— Tu es le maître ici...

— Ainsi, ma mignonne, tu vivais dans l'isolement ?

Carmen rougit.

CHAPITRE XV

DEMANDE EN MARIAGE

Carmen se troublait, et elle avait conscience de son agitation ; elle voyait que Georges ne pouvait pas ne pas le remarquer. Quelque chose bouillonnait en elle à la pensée qu'elle hésitait à prononcer le nom de Robert.

Pourquoi ? Georges ignorait tout ; il l'ignorait toujours...

Alors, pourquoi ne pas lui avoir dit tout de suite ce qui était décidé ?

Carmen se reprocha ses réticences, ses scrupules ; elle était incapable de se contenir plus longtemps.

Elle répondit :

— Je vois madame de Sénozan, c'est la tante de monsieur d'Alboize.

— Le capitaine ? fit Georges.

— Le commandant, rectifia M^{me} de Saint-Hyrieix.

— Robert est ici ?

— Il était en Guyane... Il a été mêlé aux récents événements, lui aussi a été dangereusement blessé. Il est revenu en congé de convalescence... Il habite avec sa tante.

— Alors, je puis lui serrer la main ?

— Certainement...

Georges de Kerlor, contrairement aux craintes de Carmen, ne parut pas autrement étonné ; les explications que sa sœur lui avait fournies lui semblaient parfaitement rationnelles.

Il n'éprouvait qu'un sentiment de satisfaction en pensant qu'il allait revoir un ami.

Le lendemain, M^{me} de Sénozan et Robert se présentaient rue de Bellechasse.

Carmen avait eu le temps de jeter un mot à la poste pour prévenir Robert de l'arrivée de Georges.

Le commandant, à l'aspect de Kerlor, éprouva une sensation indéfinissable et son regard exprima une anxiété qu'il ne parvenait qu'imparfaitement à maîtriser.

Georges s'était élancé, la main tendue...

La journée passa vite entre ces quatre être unis entre eux par la noblesse mutuelle de leurs caractères et de leurs pensées.

Quand le frère et la sœur se retrouvèrent seuls, Carmen dit à Georges :

— Que penses-tu de madame de Sénozan ?

Il répondit :

— C'est une des femmes les plus distinguées que j'aie connues, et son cœur est à la hauteur de son intelligence... Quant à Robert, c'est toujours le même

garçon loyal et bon que je suis heureux d'avoir retrouvé.

Carmen rayonna.

La conversation en resta là.

Ce moment dans sa vie fut alors, pour Georges, comme un repos au milieu de l'épouvantable agitation causée par ses souffrances, une sorte de halte sous des feuillages frais et parfumés.

Entre sa sœur, M^{me} de Sénozan et Robert d'Alboize, il était comme pénétré d'une atmosphère de tendre affection, de calme, de paix bénie.

Il semblait que les cruelles pensées qui le torturaient depuis tant d'années se transformassent insensiblement, que la haine disparût peu à peu et que le pardon, peut-être même l'amour, se glissât insensiblement dans son cœur.

Robert avait dit à Carmen que le moment était venu de tout révéler à M. de Kerlor. Il ne fallait rien lui cacher de la vérité. La confession devait être complète.

Il apprendrait leurs longues amours, la naissance de la malheureuse enfant, qu'ils n'avaient pu encore retrouver malgré leurs efforts réunis.

Ils déclaraient que le jour était arrivé de légitimer une liaison que rien n'avait pu rompre, ni l'absence, ni le temps, et qu'avaient à jamais éprouvée les orages de leur profonde et mutuelle passion.

Carmen, malgré sa loyauté, s'était formellement opposée à cet aveu.

— Il ne faut pas parler, avait-elle répondu; c'est inutile, tu ne sais pas quelles douloureuses complications menaceraient notre félicité.

Elle connaissait le caractère inexorable de son frère.

— Non seulement, si Georges apprenait la vérité, il ne donnerait pas son consentement à notre mariage, mais il en résulterait peut-être une rupture éternelle entre mon frère et moi.

Puis, encore une fois, à quoi bon ?

Robert dirait plus tard que Marcelle était le fruit d'un amour de jeunesse, qu'un mariage n'avait pu sanctifier.

Après de violents combats intimes, Robert avait fini par céder.

**

Robert d'Alboize s'était présenté rue de Lubeck et avait demandé à voir Paul Vernier. Il avait surpris des rires ironiques sur les lèvres des serviteurs de Mariana.

On lui avait répondu qu'il n'y avait personne.

Il avait écrit à Paul.

Enfin, un jour, il reçut une lettre, mais elle était de M^{me} Vernier.

Mariana jurait sur ce qu'elle avait de plus sacré au monde qu'elle n'était aucunement responsable de ce qui était arrivé à Marcelle.

M^{me} Crépin, seul, pouvait renseigner M. d'Alboize; malheureusement, M^{me} Vernier ne savait pas du tout où la veuve s'était réfugiée.

Mariana avait soin d'ajouter, pour se prémunir contre la colère de Carmen et des représailles possibles :

« Je vous prie, Monsieur, d'exposer ces faits à M^{me} de Saint-Hyrlaix.

« Si elle persistait à chercher un scandale, dont les suites seraient des plus fâcheuses pour elle et pour vous, elle m'obligerait à me défendre et à faire appel à la justice.

« Avant toute décision de ce genre, je me ferais un devoir de consulter M. Georges de Kerlor, dont j'ai appris avec plaisir le retour à Paris.

« Je me suis suffisamment expliquée, je crois, Monsieur, pour qu'aucune équivoque ne subsiste désormais.

« Je veux bien ignorer Carmen, à la condition formelle qu'elle ne troublera pas ma tranquillité d'honnête femme et d'épouse fidèle.

« J'ai fait tout ce que vous demandiez pour votre fille; je ne prévoyais pas qu'elle s'enfuirait de sa pension.

« Je comprends vos inquiétudes; je suis loin de me réjouir de ce malheur; mais il prouve que la justice céleste ne laisse rien d'impuni. »

— Que faire ? demanda Robert à Carmen après lui avoir mis sous les yeux les lignes ci-dessus.

— Hélas ! répondit Carmen, je n'en sais plus rien... Comment suivre cette méprisable créature dans cette voie tortueuse ?

Robert s'adressa à des agences spéciales; il offrit une véritable fortune si l'on découvrirait la retraite de Marcelle; aucun résultat ne fut obtenu.

**

L'officier ne voulut pas différer sa demande en mariage.

Il se rendit chez Georges.

Celui-ci tendit la main à l'officier.

— Ami, s'écria Georges, vous avez quelque chose à me dire.

Robert fut tout de suite heureux en surprenant le regard et le sourire de Kerlor.

Cette attitude sympathique était le plus sérieux encouragement; l'occasion était favorable; Robert s'applaudit de sa résolution.

Il commença d'une voix mal assurée pourtant :

— Mon cher monsieur de Kerlor, madame votre sœur m'a autorisé à vous faire la demande que je vais avoir l'honneur de vous adresser.

Robert vainquit ses dernières appréhensions; il s'écria chaleureusement :

— Je l'aime autant qu'il est possible

d'aimer ; et je suis persuadé de ses sentiments pour moi, autant qu'elle l'est elle-même de mon affection passionnée.

Georges répondit :

— Je suis convaincu, moi, que vous ne vous trompez ni l'un ni l'autre.

Le visage du commandant devint radieux ; il savait déjà que le comte de Kerlor ne se montrerait pas hostile

Il conclut :

— Nous voulons l'un et l'autre avoir votre assentiment à notre mariage... Consentiriez-vous à m'accorder la main de Carmen ?

Georges répondit avec la plus grande douceur :

— Comment pourrais-je, mon cher ami, tenter de m'opposer à ce que Dieu a certainement décidé ?

— Ah ! merci ! s'écria d'Alboize...

Pendant quelques instants, l'émotion ne lui permit pas de prononcer d'autres paroles.

— C'est moi, au contraire, qui vous suis très reconnaissant, mon cher d'Alboize, de votre délicatesse... Je n'ai sur Carmen que l'autorité d'un frère aîné... Elle est libre de ses actes... Ainsi, vous l'aimez, et elle vous aime !

— Oui.

— Depuis que je suis au milieu de vous, ne l'ai-je pas aussitôt et sans peine deviné ?

— Vraiment ?

— Vous désirez que ma fraternelle amitié bénéficie en quelque sorte de votre union ?

— Oui, certes... Carmen n'a plus que vous au monde.

— Eh bien ! Soyez satisfaits tous deux... Je prierai Dieu de vous accorder tout le bonheur que je vous souhaite et que vous méritez l'un et l'autre...

Kerlor ouvrit ses bras ; les deux hommes s'em brassèrent.

Carmen et M^{me} de Sénozan apparurent.

Georges s'écria :

— Je suis heureux, bien heureux !

En même temps, il plaça la main de sa sœur dans celle de l'officier.

Carmen s'écria avec la plus vive effusion et de sa voix la plus entraînante :

— Merci, Georges !... Du haut du ciel, en même temps que toi, notre chère Hélène, j'en suis sûre, nous bénit.

Ce souvenir brusquement évoqué fut trop douloureux.

Georges éclata en sanglots et s'enfuit.

CHAPITRE XVI

LUTTE EFFROYABLE

Quelques jours plus tard, le mariage de Robert et de Carmen était célébré à l'aristocratique église de la rue de Belle-chasse.

Georges conduisait sa sœur radieuse.

Il était d'une pâleur effrayante.

Depuis, en effet, que leur mariage avait été officiellement annoncé, Robert et Carmen ne parvenaient pas à cacher la joie débordante qui emplissait leur âme, ni l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

La cérémonie fut strictement intime ; mais les époux n'avaient pas besoin du luxe mondain pour s'adorer d'avantage.

Redevant presque des adolescents ils échafaudaient tout le jour de nouveaux projets, discutaient leurs plans de vie nouvelle, se livraient à ces adorables enfantillages de deux êtres épris l'un de l'autre et qui touchent au moment où leur mutuelle affection pourra se manifester sans mystère et sans honte aux yeux de tous.

Georges assistait à toutes ces scènes.

Il entendait pendant de longues heures la merveilleuse et éternelle chanson des amants !

Et Georges était forcé de sourire devant Robert et Carmen. Mais quand il se retrouvait seul, sa terrible colère s'augmentait de toutes ses rancœurs.

Robert et Carmen n'étaient pas dans des dispositions d'esprit qui leur permirent de remarquer une aggravation dans l'état de leur frère.

Il n'y avait qu'une ombre à leur bonheur : la petite Marcelle.

Mais ils se disaient avec une touchante superstition que, une fois mariés, ils recommenceraient les recherches avec plus de chances de réussite.

Le lendemain du mariage, Georges dit aux nouveaux époux qu'il allait s'absenter pour quelques jours sans donner d'autres détails. Il se rendit en Bretagne.

Dans le train qui l'emportait vers Brest, le mari d'Hélène, pour la millième fois, évoquait le passé. L'obsession continuait à tenailler son cerveau brûlant. S'il avait le droit de punir la femme adultère, avait-il celui de frapper l'enfant ?

L'épouse était infâme, soit !

Mais l'enfant, le chérubin !

Qu'en avait-il fait pourtant ?

Il l'avait livré à un bandit sans foi ni loi, au plus dégradé des scélérats, à un voleur, à un assassin, pour qu'il en fit

son fils, pour qu'il l'élevât à son image...

Georges s'écria :

— C'est moi qui suis un misérable !

C'était la première fois qu'il se condamnait ainsi !

Il n'aurait pas plus de pitié pour lui qu'il n'en avait eu pour les autres.

Il s'accablait avec la dernière sévérité.

Ah !... il avait été comtable, plus coupable cent fois que la femme qu'il avait châtiée.

Il était l'assassin d'une âme !...

Et sa conduite, qu'il n'avait pas voulu juger jusqu'alors, lui apparaissait soudain comme celle d'un misérable, d'un lâche, d'un fou furieux !...

Peut-être, la prison s'était-elle déjà emparée de la proie qu'il lui avait jetée.

Demain, ce serait le tour du bagne.

Enfin, l'échafaud !...

Et il sanglotait, non plus de colère, non plus de douleur, mais de honte !

Il comptait, en arrivant à Kerlor, retrouver la plénitude de ses facultés ; il se retremperait sur ce vieux sol breton ; devant la tombe entrouverte de sa mère, il redeviendrait le gentilhomme incapable d'une sorte de forfaiture.

Il pria longuement sur cette tombe, et sa volonté devint encore plus chancelante. La comtesse défunte n'avait-elle pas pardonné ?

Georges interrogea le vieil Yvon sur les derniers moments de sa mère et l'attitude d'Hélène de Kerlor.

— Je veux voir le recteur... dit-il.

— Hélas ! répondit Yvon en se signant, il y a un an que le saint homme est au paradis.

Georges revint à Paris.

Il était maintenant en proie à une idée fixe : il allait se lancer dans une chasse effrénée, dans une poursuite furieuse, à la recherche du bâtard qu'il avait condamné.

Kerlor rentra chez d'Alboize ; il ne raconta pas ce qu'il avait fait pendant son absence ; on ne voulut point le questionner, mais Carmen et Robert virent bien que Georges souffrait de plus en plus. Il se montra pourtant très affectueux et sembla leur dire que le spectacle de leur bonheur n'excitait en lui aucun souvenir amer.

Tous les jours maintenant, il partait de bonne heure et ne rentrait que pour dîner. Il consacrait toutes ses forces à la recherche de Fanfan.

Entreprise lugubre et terrible, voyage plus tragique que celui de Dante dans ses cercles infernaux.

D'abord, il parcourut les hôpitaux, les orphelinats, les colonies de jeunes détenus, les refuges où la charité recueille les malheureux abandonnés ; tous ces établissements que la sollicitude officielle ou la compassion des nobles cœurs offrent comme un asile à l'enfance déshéritée.

Sous prétexte de philanthropie, et en semant l'or à pleines mains, il intéressait à ses recherches toutes les administrations, obtenant les permissions nécessaires, pour compulsier les registres, fouiller les archives, interroger les employés.

Il refit ce qu'avaient fait Hélène et Robert.

Mais il sentait que ses investigations péchaient par la base. Tout d'abord, il refusait de se nommer ; il ne pouvait pas avouer que l'enfant qu'il recherchait s'appelait Jean de Kerlor, car, lui, Georges, aurait confessé qu'il avait livré cet enfant au bandit nocturne ; il se serait accusé ; il aurait été sous le coup de la juste vindicte sociale.

Il en appela à la publicité de la presse ; il ne pouvait se dispenser de recourir au personnel d'agences interlopes.

Georges de Kerlor n'obtenait aucun renseignement.

Il se souvint que l'homme à qui il avait livré Fanfan — il était forcé intérieurement de l'appeler son complice — lui avait parlé, dans la nuit tragique, d'une baraque de somnambule qu'il exploitait.

Georges chercha dans les dossiers de la Préfecture de police, parmi les dix ou douze mille industriels qui vivent de l'imbecillité publique, un nom, une trace, une piste quelconque...

Toutes ces démarches restèrent infructueuses.

Sa poursuite, dès lors, prit un caractère d'acharnement inouï.

Il s'exaspéra, devint fou de désespoir devant son impuissance.

Il compta sur un hasard que la Providence ferait surgir...

Sa vie n'avait plus qu'un but : s'aboucher avec n'importe lequel de ces individus, vivant dans la fange, de ces misérables qui grouillent dans les bas-fonds, malheureux ou coupables, pour tâcher de leur arracher un renseignement, un indice, une lueur...

Il connut bientôt où gitaient tous ces mouches.

Leurs repaires n'eurent plus aucun secret pour lui ; il vécut de leur vie en quelque sorte.

Il franchit le seuil des bouges infects, des cabarets ignobles, des derniers tapis-francs.

Et en voyant de près ces ignominies, en concevant la profondeur de ces cloaques de boue et de sang, il avait des frissons d'épouvante, à se rappeler que lui, Georges de Kerlor, l'honnête homme, avait pu jeter là une âme pure, un cœur vierge, une intelligence toute neuve, un enfant !...

CHAPITRE XVII

DOULOUREUSES CONFIDENCES

Pendant ce temps, Hélène, à Moisselles, continuait à remplir sa pieuse mission.

Elle sentait autour d'elle comme une atmosphère plus chaude, l'emplant de douces tiédeurs et d'un bien-être salutaire et réconfortant. Cette chaleur bien-faisante, c'était la présence de Paul Vernier.

Un après-midi qu'elle était seule, Hélène avait pris dans le tiroir d'un chiffonnier, un petit paquet que lentement elle déplaça.

Au milieu de quelques lettres, deux photographies apparurent.

L'un des portraits était celui de Fanfan !

L'autre, celui de Georges.

Elle contempla longtemps, bien longtemps, les visages de ces deux êtres chéris...

Des larmes roulait lentement sur ses joues pâlies.

A ce moment, la femme de chambre annonça M. Vernier.

— Faites entrer monsieur Vernier.

Les traces de ses larmes sillonnaient encore son visage, bien qu'elles se fussent confondues un instant avec le sourire qui les avait suivies.

Hélène ne les effaça pas.

Paul Vernier entra. Il s'inclina respectueusement devant la comtesse de Kerlor et pressa doucement la main qu'elle lui avait tendue.

— Vous avez pleuré, Madame, dit-il.

— Oui, répondit-elle.

— Quelque malheur vous aurait-il frappée ?... Quelque nouveau malheur ?

— Non. J'ai pleuré... en effet, mais non sur une catastrophe récente... J'ai pleuré sur une douleur qui depuis plusieurs années remplit ma vie.

— Ah ! Madame, répliqua Paul chaleureusement, vous savez que je n'ai jamais voulu soulever ce voile...

— Il le faut aujourd'hui. L'heure est venue, mon ami, de faire cesser tout malentendu, d'abdiquer toute contrainte, d'agir mutuellement avec la plus grande droiture...

Paul Vernier reprit :

— Vous venez de contempler le portrait de monsieur de Kerlor, votre mari. Vous l'avez perdu...

— Non. Je ne suis pas veuve.

— Il vous a abandonnée ! fit Paul avec une indignation toute spontanée.

— Il m'a chassée !

— Le malheureux !

— Il m'a pris mon enfant !

— Le...

Hélène, rapidement, lui posa la main sur les lèvres, pour l'empêcher de proférer d'inoubliables paroles. Il la regarda, tout frémissant de la plus généreuse colère.

Elle prononça, en montrant les photographies :

— Voici le portrait de monsieur de Kerlor, voici celui de mon fils... je pleurais avant votre arrivée, et je pleure chaque jour, non sur des morts, mais sur d'éternels absents.

Paul resta atterré. Qu'allait-il apprendre ?

Hélène alors dit tout.

Paul Vernier avait écouté, terrifié.

Quand Hélène eut fini, il s'écria :

— Oh ! l'insensé !...

La comtesse de Kerlor répondit avec exaltation :

— Cet insensé, je l'aime !... je l'aime quoiqu'il m'ait condamnée à traîner ma vie dans le deuil et les larmes, quoiqu'il ait été épouvantablement cruel dans le châtement d'un forfait imaginaire... je l'aime !... encore !... je l'aimerai toujours.

Il y eut un silence assez long.

Tous deux pleuraient.

Ce fut Paul qui, le premier, rompit le silence.

— A partir d'aujourd'hui, dit-il, je suis là... Vous pouvez disposer entièrement de ma personne. La femme vous a persécutée, le mari peut bien vous défendre... Mais, revenons à d'Alboize.

— Vous le connaissez ?

— C'est un ami d'enfance.

La comtesse de Kerlor eut un mouvement de surprise ; elle n'était pas au courant de cette particularité ; ou du moins elle l'avait oubliée.

Elle dit à Paul Vernier qu'elle avait écrit à l'officier et que celui-ci s'était gardé de lui répondre.

Paul s'écria :

— Ne doutez pas de Robert, je vous en supplie... Il n'a pas reçu votre lettre... Le voyage est long et quelquefois périlleux... Qui vous prouve que le navire qui portait cette lettre soit arrivé à Cayenne ?

— Eh bien ! fit Hélène avec un de ces élans du cœur dont elle était coutumière, je ne veux pas détruire cette conviction chez vous.

— Oui, Robert est la cause inconsciente de votre malheur... Oui, il est responsable en partie de cette catastrophe ; mais il aurait tout fait pour vous disculper.

— Hélas ! il était trop tard.

— Non, il n'est jamais trop tard pour rendre l'honneur à une innocente... Je vais écrire à mon tour à d'Alboize et je vous jure bien que cette fois nous recevrons une réponse.

CHAPITRE XVIII

UN PROTECTEUR

Depuis plus de trois ans, Panoufle, La Limace et Zéphyrine roulaient sur toutes les routes de France dans l'entresort.

Pendant ce temps, l'association avait mené une vie heureuse de l'avis des trois complices.

Ce n'était pas la fortune, mais l'heureuse médiocrité qui permettait à La Limace de ne plus fouiller dans son portefeuille pour subsister dans les jours de noire disette.

On ne faisait certainement pas d'économies ; on n'avait pas cette ambition ; ce qu'on voulait, c'était de tomber sur une excellente affaire qui enrichirait la société et assurerait à chacun de ses membres la sécurité des vieux jours.

La province ne donnant pas, il fut décidé qu'on réintégrerait la capitale du monde civilisé.

La foire de Montmartre battait son plein. L'entresort s'était donc installé boulevard Rochechouart.

Un matin, Fanfan errait à quelques pas de l'entresort, lorsqu'un charretier, l'avisant, lui demanda s'il voulait l'aider à décharger sa voiture.

— Un coup de main, ça ne se refuse jamais ! répondit l'enfant.

Et il se mit immédiatement à la besogne.

Il y allait si courageusement que le client du charretier fut émerveillé.

— Tiens ! dit le propriétaire, voilà pour ta peine.

Fanfan regarda, ébahi, la belle pièce de quarante sous qu'on lui donnait généreusement et il remercia avec effusion, les larmes aux yeux.

Fanfan se dit tout de suite :

— Ça tombe bien !... La bouteille d'huile de Claudinet est vide... je vais immédiatement lui en acheter une autre.

Ayant jugé d'un coup d'œil qu'on ne pouvait l'apercevoir de l'entresort, il courut faire son acquisition.

Pendant qu'on le servait, Fanfan regardait un monsieur âgé, vêtu de noir et cravaté de blanc, qui causait avec le pharmacien.

Ce monsieur avait une fleur grave, mais sur laquelle rayonnait ce signe indélébile, que l'on remarque sur les visages les plus énergiques et qui constitue la mâle bonté.

Il parlait avec animation ; Fanfan l'entendit prononcer :

— Il était impossible de soigner cet

enfant chez ses parents... aussi je l'ai envoyé immédiatement à l'hôpital, malgré l'opposition de sa mère... La pauvre femme tenait à garder son fils auprès d'elle.

Et il conclut, exagérant l'accent bourru d'un philanthrope, qui ne doit pas tenir compte d'un excès de sentimentalité, lorsque les intérêts les plus graves sont en jeu :

— Mais chez elle, il serait mort dans un mois... à l'hôpital, il sera guéri certainement... Et cela ne coûtera rien à ces braves gens... tandis qu'à la maison...

Fanfan ouvrait de grands yeux. Il pensait :

— Tiens ! ce monsieur a le droit d'envoyer des enfants à l'hôpital... Alors on les guérit gratis... quelle que soit leur maladie !...

« Mais alors, il voudrait peut-être bien y envoyer aussi Claudinet, qui serait bien soigné, peut-être guéri aussi ?

Pendant quelques secondes, Fanfan resta intimidé.

Il rassembla tout son courage et subitement il s'approcha du personnage :

— Monsieur, dit-il, pardonnez-moi ma question si elle n'est pas convenable...

— Parle, mon petit ! dit le monsieur de voix la plus encourageante.

— Je vous entends dire que vous envoyez des enfants malades dans des maisons où on les guérit.

— Ce n'est pas de toi qu'il s'agit, mon ami, ta mine le prouve.

— C'est d'un autre petit garçon, presque mon frère, et je l'aime comme s'il était tout à fait.

— Et sa santé t'inquiète ?

— Il n'a plus que la peau et les os.

— Diable !

— Il s'appelle Claudinet... C'est pour lui que j'achète cette huile de foie de morue... Il toussé !... Ah ! le pauvre Claudinet !... Il toussé, Monsieur, que vous en pleureriez comme moi, en entendant ses quintes, tant il souffre.

Le médecin, tout de suite très remué, regarda l'enfant dont l'émotion faisait trembler la voix.

Il fut frappé de cette physiologie pleine de franchise, de ces yeux d'une douceur infinie, de ce front, où se lisaient les meilleurs sentiments de l'âme ; et il éprouva sur-le-champ une sympathie très vive pour son petit interlocuteur.

Le médecin s'écria :

— Pourquoi les parents de ton ami ne demandent-ils pas qu'il entre à l'hôpital ?

— Ils ne savent peut-être pas qu'il y a des maisons comme ça, répondit Fanfan avec une nuance d'embarras qui ne pouvait échapper aux deux hommes.

— Allons donc ! s'exclama le docteur. Fanfan poursuivit :

— Ils disent comme ça qu'il n'y a rien à faire à la maladie de Claudinet...

— Qu'en savent-ils ?
 — Et c'est en cachette que je lui donne de l'huile de foie de morue, parce qu'on m'a dit que cela lui ferait du bien.
 — Ah !... Et comment s'appellent-ils tes parents ?... Que font-ils ?
 — Papa s'appelle La Limace et maman Zéphyrine...
 — Mais ceux de Claudinet ?
 — C'est les mêmes... Claudinet est leur neveu et moi je suis... je suis...
 — Parbleu ! tu es son cousin germain...
 — Oui, oui... maman est somnambule...
 Notre entresort est installé là tout près, sur le boulevard...

En entendant ces noms, en apprenant la profession de ceux qui les portaient, en remarquant les légères réticences de Fanfan, touchant la question de ses parents, le docteur fit une grimace et ses sourcils se contractèrent.

Il resta un instant silencieux, continuant à étudier la physionomie du petit.

Il reprit :

— Et toi, comment te nomme-t-on ?

— Fanfan, Monsieur !

Le docteur consulta sa montre :

— J'ai encore le temps, dit-il.

Et à Fanfan :

— Tu vas me conduire, gamin.

Mais, tout à coup, une pensée traversa l'esprit de l'enfant.

Il s'arrêta au moment d'ouvrir la porte, et très confus, il balbutia timidement :
 — Je ne sais pas comment vous demander cela, Monsieur...

— N'aie pas peur... Est-ce que j'ai l'air d'un ogre ?

— Si, au lieu d'être avec moi, ça vous était égal d'entrer tout seul, j'aimerais mieux.

— Et pourquoi ? interrogea le docteur, de nouveau intrigué.

Fanfan répliqua vivement, pour que l'aveu pénible, mais indispensable, passât tout de suite :

— Parce que j'ai peur que papa La Limace ne soit pas content que je me sois mêlé de demander de faire guérir Claudinet...
 — Bah !

— Comme il me bat, lorsqu'il me surprend à donner un remède à mon copain, peut-être serait-ce pire si je vous amenais.

Le docteur tressauta, révolté, mais il se contint :

— Diable ! diable ! fit-il. Eh bien ! c'est une nouvelle raison pour moi d'aller visiter le petit malade.

Fanfan respira longuement ; il avait gagné son procès.

Il était si content, que ce fut une pensée plaisante qui lui vint à l'esprit :

— Ce que La Limace et Zéphyrine vont faire une tête !...

Le docteur reprit :

— Va, mon enfant... je serai tout à l'heure près de ton ami... Tu as bien fait,

vois-tu, de m'avertir... On le soignera, ton Claudinet.

Précisément, Claudinet n'était pas très bien, ce jour-là.

Quand son camarade entra, le fils de Rose Fouilloux, qui n'avait pu se lever, était tristement assis sur son grabat.

Tout essoufflé, il subissait les invectives dont l'accablait son oncle et sa tante.

La Limace s'écriait :

— Grand fainéant !

— Grand gueux ! renchérisait la mégère.

— Ça reste là à tousser comme un imbécile !

— Au lieu de travailler !

L'arrivée de Fanfan changea la conversation.

La Limace apostropha Jean de Kerlor :
 — Ah ! c'est toi, espèce de propre-à-rien !... d'où viens-tu ?... Où as-tu encore été traîner tes guêtres ?

— Quoi ? fit le petit, sans se déconcerter le moins du monde, il n'y avait rien à faire ici... J'ai été me balader un peu sur le boulevard.

Zéphyrine hurla :

— Rien à faire...

— Ce n'est pas encore l'heure du turbin, ajouta Fanfan.

— Eh bien ! et le ménage !... et le déjeuner ?...

— C'est bon, on va s'y mettre, répondit Fanfan de son ton le plus conciliant.

La Limace reprit :

— Moi, je vais faire un tour chez le mastroquet, à seule fin de lui demander s'il a vu Panouffe.

Et La Limace allait s'éclipser, laissant sa femme et les gosses s'arranger à leur aise.

Zéphyrine secoua le petit malade.

— Allons, houp ! rossard !

Claudinet se leva.

— Va chercher de l'eau.. Voilà mes oignons qui brûlent... Et toi, Fanfan...

Mais Zéphyrine s'arrêtait tout court.

La Limace ne s'en allait pas.

Il restait sur la porte de l'entresort, immobile, pâlisant et fixant des yeux extraordinairement inquiets sur un groupe formé d'un monsieur en cravate blanche et de deux gardiens de la paix, qui, après avoir conversé un instant, se dirigeaient tout droit vers l'établissement de la somnambule.

Eusèbe balbutia d'une voix altérée :

— Fif !... regarde donc !

— Quoi ?

— Deux sergots et un quart-d'œuf.

Zéphyrine eut un geste d'effroi.

— Le commissaire ! fit-elle.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? ajouta Eusèbe, de sa voix la plus rauque.

Ils n'eurent pas le temps d'en dire davantage.

Le monsieur en cravate blanche montait les marches de l'entresort, tandis que

les deux gardiens de la paix, continuant en apparence leur promenade réglementaire, ne s'éloignaient pas.

Zéphyrine murmura :

— Je le disais bien qu'il allait y avoir un avaro.

Mais les deux misérables cherchèrent à faire bonne contenance, pendant que Fanfan clignait de l'œil en regardant Claudinet, passablement intrigué.

La Limace se trompait, ce visiteur n'était pas le commissaire de police, mais le médecin.

Fanfan, qui avait de bonnes raisons pour ne pas se tromper, s'amusait déjà de voir les figures bouleversées des époux Rouillard.

Le docteur, sachant à qui il allait avoir affaire, avait cru prudent de prévenir deux agents.

Dans le cas où une discussion s'élèverait, ils interviendraient bien vite.

Il n'avait pas eu besoin de se nommer et de déclarer ses qualités ; tout le monde dans le quartier connaissait le digne homme.

La Limace blémissait ; Zéphyrine devenait écarlate.

Le docteur entra.

— Je suis, dit-il, médecin inspecteur.

— Nous ne sommes pas malades, dit Zéphyrine.

Il continua :

— ... Chargé de la surveillance du travail des enfants. J'ai appris que vous aviez un enfant dans un déplorable état de santé.

— C'est les voisins, fit Zéphyrine, qui auront voulu nous jouer un tour.

— Je viens, au nom de la loi, m'assurer qu'il reçoit les soins qui lui sont nécessaires, et que le travail qui lui est imposé n'excède pas ses forces.

— Monsieur le médecin, dit La Limace, je ne vous en veux pas de votre visite... Chacun vit de son métier... Mais on vous a trompé...

— Nous allons voir, répondit le docteur.

— Quelque concurrent jaloux nous aura dénoncés, gémit Zéphyrine.

— Nous avons un malade, c'est vrai.

— Vous en convenez.

— Mais ce malade a, tout bonnement, un fort rhume, et, comme c'est notre propre neveu, nous le soignons comme nos petits boyaux.

— Et il y a longtemps que ça dure, ajouta maladroitement Zéphyrine, ce qui permit au médecin de repartir :

— C'est donc plus qu'un rhume?... Mais il était trop physionomiste pour n'être pas tout de suite frappé de la bestialité imprimée sur la face de La Limace et de Zéphyrine.

Il se dit que Fanfan n'avait pas dû mentir.

Eusèbe appela son neveu.

A première vue, le médecin discerna

l'impitoyable maladie à laquelle l'enfant était en proie.

Il n'eut pas besoin de l'ausculter.

Il lui donna une tape sur la joue et s'écria :

— Va, mon petit bonhomme, je n'ai plus besoin de toi... Je vais m'entretenir avec ton oncle et ta tante... Je leur donnerai un bon conseil ; ils le suivront, et tu seras moins enrhumé.

Claudinet alla rejoindre Fanfan, qui le questionna tout de suite.

Le médecin dit aux époux Rouillard :

— Vous vous trompez malheureusement en croyant votre neveu atteint d'un simple rhume. Sa maladie est beaucoup plus grave.

— Est-ce possible ?

— Il me semble difficile que vous puissiez lui donner ici ce qu'il lui faut.

— Nous ne le laissons manquer de rien, prétendit effrontément La Limace.

Zéphyrine ajouta :

— Je vendrais jusqu'à ma dernière chemise s'il le fallait.

Le médecin interrompit ces protestations hypocrites d'une voix tranchante :

— Il importe que cet enfant guérisse ! Or, cela me paraît presque impossible... dans les conditions où est placé le malade. Il faut que vous le mettiez à l'hôpital.

La Limace se récria :

— A l'hôpital !... Oh ! jamais, Monsieur... On est pauvre, c'est vrai... Mais nous ne voulons pas que notre neveu aille à l'hôpital.

Le médecin répliqua avec autorité :

— Soit ! mais dites-moi alors quels soins vous donnez à cet enfant ?

— On lui donne tout ce qu'il veut.

— Quel est le médecin qui le voit ?... Montrez-moi ses dernières ordonnances.

La Limace repartit, astucieusement :

— Monsieur, je ne crois pas à la médecine ordinaire. Chacun son opinion, n'est-ce pas... On est libre !

— Jusqu'à un certain point.

— Naturellement... Je soigne Claudinet par le magnétisme !

Le docteur eut un sourire sceptique.

La Limace expliqua :

— Mon épouse indique les remèdes...

Il tira d'une malle une fiole d'huile de foie de morue confisquée autrefois à Fanfan et il la montra au docteur.

Le médecin répondit :

— Le remède est, en effet, très bon pour les maladies de poitrine, mais il ne suffit pas.

Il ajouta, d'une voix péremptoire :

— Cet enfant est trop malade pour rester ici, et j'exige...

La Limace l'interrompit :

— Monsieur le médecin, je vous demande pardon ; mais pour ça, vous n'avez rien à exiger. Claudinet est mon neveu. J'ai tous mes papiers en règle... Je suis son tuteur. Vous ne pouvez pas

me forcer à laisser aller ce gamin à l'hôpital, et j'ai la conviction de le guérir moi-même.

Le docteur hésita. Aucune loi ne permet d'intervenir entre le père, le tuteur et l'enfant, tant qu'il n'y a pas sévices graves et qu'il est impossible de donner la preuve d'un défaut absolu de soins.

Zéphyrine regarda son homme avec la plus vive admiration ; elle se disait :
— Il est rien roublard !

Le docteur hochait tristement la tête et dit :

— Mais c'est la mort de ce malade au lieu de sa guérison.

La Limace, triomphant, haussa les épaules à plusieurs reprises et retrouva son rictus bestial.

Fanfan surgit tout à coup.

Après avoir questionné en vain Claudinet qui ne pouvait guère lui répondre, Fanfan était revenu en catimini. Il écoutait la conversation, passant par les plus violentes alternatives d'espoir et de découragement.

Il n'y tint plus ; il apparut tout pâle. Ce qu'il venait d'entendre le mettait hors de lui. Il s'écria courageusement :

— Monsieur le docteur, papa La Limace vous ment en disant qu'il donne de l'huile de foie de morue à Claudinet.

— Canaille ! gronda Zéphyrine la main levée.

Mais le médecin, du geste, invita le petit à continuer.

— Celle qu'il vous montre est une bouteille qu'il m'a cho..., qu'il m'a prise, parce que je m'en procure et que j'en donne en cachette à Claudinet...

— Petite vipère !

— Nous sommes tous deux battus quand nous sommes pris !... Jamais on ne lui a donné un remède, excepté de de l'eau-de-vie.

Le docteur savait tout cela, puisque Fanfan le lui avait dit ; mais, en voyant ce brave gamin intervenir avec cette vigueur, il s'en voulait d'avoir hésité et de s'en être laissé imposer par La Limace. Désormais, il allait faire respecter ses prérogatives.

Fanfan ajouta, de plus en plus animé :

— Panoufle, l'associé de papa, répète toute la journée que Claudinet va mourir, et qu'on fait tout ce qu'on peut pour que cela arrive le plus vite possible...

Claudinet, semblable à un spectre, reparut à son tour. Il n'osait rien dire, mais sa présence suffisait.

— Oui, poursuivit Fanfan, il y a des manigances parce qu'il reste de l'argent à revenir quand Claudinet ne sera plus... Mais, moi, je ne veux pas qu'il meure... Je veux qu'il guérisse, puisque c'est encore possible... Je répéterai cela au commissaire, aux juges, à qui vous voudrez !... Ici, on tue Claudinet, et je ne veux pas qu'on l'assassine.

Il avait achevé de parler au milieu

d'un indescriptible tumulte. Zéphyrine s'était jetée sur lui, prête à l'écraser, et La Limace se disposait à lui sauter à la gorge.

Mais le docteur s'était heureusement interposé.

Les gardiens de la paix aux aguets entendirent les éclats de voix et tout le tapage.

Ils montrèrent bientôt leur képi tutélaire à l'entrée de la voiture.

Cette vue eut pour effet de refroidir les sentiments enflammés de La Limace.

Il s'agissait de ne pas s'attirer des désagréments.

Eusèbe marmotta à l'oreille de son épouse :

— Aie pas peur, pas plus à l'hôpital qu'ailleurs, on ne génera le « moufflon »...

Et puis, Fanfan se trouvait mêlé à tout cela. Il y aurait une enquête... On ne sait jamais à quoi cela aboutit, une enquête... Il valait mieux céder.

— Monsieur veut que l'enfant aille à l'hôpital... reprit doucement La Limace, et, quoique ça nous fasse beaucoup de peine de nous séparer de lui... Vous comprenez cela, messieurs les agents, vous aussi, vous êtes nères ou vous pouvez le devenir... Eh bien ! maloré tout notre chagrin, nous consentons, puisqu'il le faut.

— Vous consentez ? répéta le médecin.

— Oui, Monsieur !... Après l'insistance de mon fils... Je cède... Je ne veux pas que, plus tard, on m'accuse d'avoir entravé la guérison de Claudinet.

— Très bien, dit le docteur.

Sans désemparer, il donna ses instructions à l'un des agents. Celui-ci acquiesça de la tête et s'éloigna.

Le docteur traça quelques hiéroglyphes sur sa carte de visite. Le premier agent reparut.

— Vous avez fait avancer une voiture ? demanda le médecin.

— Oui, monsieur le docteur.

— Conduisez cet enfant à l'hôpital Sainte-Eugénie, faubourg Saint-Antoine.

— Faitement.

— Sur le vu de cette carte, l'interne de service recevra immédiatement le malade.

Claudinet semblait renaître depuis qu'il ne craignait plus d'être roué de coups par Zéphyrine et La Limace...

Et pourtant, les pauvres gamins allaient être séparés... Ils sanglotèrent. Ils s'étreignirent frénétiquement, comme s'ils ne devaient jamais se revoir.

Déplus que le malheur les avait réunis, c'était la première fois qu'ils se disaient adieu.

— Pourvu qu'on le guérisse ; pensait Fanfan...

Et Claudinet réfléchissait :

— Comment Fanfan fera-t-il pour venir me voir ?

La voiture partit...
Le médecin, tenant Fanfan par la main, s'écria :

— Fanfan est en très bonne santé... C'est votre fils... je n'ai pas le droit d'intervenir.

— Heureusement ! rugit la somnambule.

— Mais si j'apprends qu'il est frappé ou puni, pour avoir parlé en faveur de son ami, de son cousin, je vous promets de dire deux mots au commissaire de police, et nous aviserons... D'ailleurs, je vous ferai surveiller...

La Limace était beau joueur ; il avait perdu la partie ; il ne prendrait sa revanche que dans des circonstances plus favorables.

Il répliqua :

— Inutile, Monsieur, inutile... Fanfan ne sera pas corrigé.

— J'y compte.

La Limace, fort penaud de l'aventure, se disait que Fanfan ne l'emporterait pas en paradis ; mais, tant que l'on serait à Paris, il faudrait ouvrir l'œil. On se ratrapperait plus tard.

Eusèbe eut une consolation dans l'arrivée de Panouffe.

— Ah ! te voilà, ça va bien. Justement nous avons à causer sérieusement.

Et, se tournant vers « son fils », La Limace ajouta :

— Toi, mon petit Fanfan, tu peux aller voir à la porte si nous y sommes... Ne t'éloigne pas trop, parce qu'on pourrait avoir besoin de toi tout à l'heure.

Fanfan ne demandait pas mieux que de prendre l'air. La Limace le retint au moment de descendre l'escalier :

— Veille à ce que personne ne s'approche et préviens-nous si tu vois quelqu'un disposé à nous moucher.

Cette fois, le petit disparut. La Limace jeta un coup d'œil au dehors pour s'assurer que nul indiscret n'était à portée de l'entendre ; puis il se rassit à côté de Panouffe et de Zéphyrine.

— Maintenant, jaspinons !

— J'ai une affaire à te proposer... Le gosse en sera. Ouvre tes « esgourdes » toutes grandes, car je ne veux pas beugler mon histoire.

Ils continuèrent à s'entretenir à voix basse, s'imaginant défer toutes les oreilles indiscrettes.

Ils se trompaient ; Fanfan les écoutait.

Quand le petit avait tout dit au docteur devant La Limace et Zéphyrine, il savait à quoi il s'exposait ; mais rien ne devait l'arrêter.

Après le départ de Claudinet pour l'hôpital, Fanfan s'attendait aux plus odieuses brutalités ; il s'y résigna avec une sorte de stoïcisme.

La douceur de La Limace, succédant au précédent accès de fureur, surprit vivement Fanfan ; puis il frissonna. Il connaissait, par expérience, ces calmes,

précurseurs certains de quelque diabolique et cruelle invention.

La Limace et Zéphyrine devaient ruiner des projets terribles. Les deux hommes l'avaient renvoyé en le chargeant de faire le guet. Ils avaient à causer sérieusement, suivant l'expression de La Limace. Était-ce de Fanfan qu'ils allaient parler ? Voulaient-ils lui préparer quelque atroce châtement ?

Il se glissa sous l'entresort, grimpa sans bruit dans la niche suspendue où couchait le chien, et colla son oreille à la planche qui servait de fond à la voiture. Grâce à un trou, il ne perdit pas un mot de l'entretien des trois misérables. Quand les deux hommes baissèrent la voix, Fanfan perçut encore assez de phrases significatives pour continuer à être édifié.

Ils préparaient un vol dans la grande banlieue parisienne... Un assassinat, peut-être... Et lui, Fanfan, devait en être complice !...

Le petit irait chercher la personne, un médecin — comme le brave homme qui venait de rendre un si grand service à Claudinet ; Fanfan l'éloignerait en l'attirant vers un présumé malade à toute extrémité... La Limace et Panouffe pénétreraient alors dans la maison gardée seulement par une domestique... Si celle-ci, que l'on garrotterait et bâillonnerait, faisait trop de résistance, Panouffe la saignerait. Puis les deux complices dévaleraient la maison, où il y avait, prétendaient-ils, une grosse somme de cachée.

Fanfan sortit de sa cachette ; il n'avait plus rien à apprendre, et il ne fallait pas qu'on le surprit en flagrant délit d'indiscrétion. Il était effroyablement pâle ; une sueur froide lui baignait le front ; il ne pouvait réprimer un tremblement convulsif. Et la nuit suivante, et toutes les nuits qui suivirent — l'affaire ne devait avoir lieu que dans quelques jours — il eut d'épouvantables cauchemars.

Il avait sans cesse à l'esprit le moment qui allait arriver, l'heure fatale qui se rapprochait de plus en plus, où La Limace tenterait encore de faire de lui un voleur et un assassin !

S'il pouvait fuir !

Tout seul, comme cela ?... Si encore Claudinet était là et qu'il fût rétabli !

Pourtant, Fanfan ne serait jamais le complice de ces bandits. Comment ferait-il ? Il l'ignorait encore. Il attendrait jusqu'au dernier moment pour prendre une décision.

Un jour, après une recette extraordinaire réalisée la veille, les bandits décidèrent d'aller déjeuner en partie fine.

Ils laissèrent l'établissement à la garde de Fanfan.

Enfin ! il allait pouvoir aller à l'hôpital embrasser Claudinet.

C'était précisément un jeudi, jour de visite publique.

Fanfan demanda des renseignements à un forain voisin, un petit marchand très obligeant, qui accepta de donner, de temps en temps, un coup d'œil sur l'entresort.

CHAPITRE XIX

L'AFFOLEMENT

Claude Fouilloux, revêtu de la chaude capote d'ordonnance, était assis sur un banc, devant un parterre de géraniums, quand tout à coup il aperçut son ami. Il jeta un grand cri :

— Fanfan !
— Claudinet !

Les deux gosses s'étreignirent. Ils riaient et pleuraient à chaudes larmes.

— Mon bon Fanfan !... Ah ! je savais bien que tu ne m'oublierais pas.

Ils se mirent à causer, tous les deux parlant à la fois.

— Alors, ça va mieux ? dit Fanfan.

— Ça commence, mon vieux !...

— On te soigne bien ?

— Pour sûr !...

— Qu'est-ce qu'il te dit, le médecin ?

— Ils sont une flopée... tous très gentils pour moi... Ils trouvent que je reprends à vue d'œil.

— Oui, tu as bien meilleure mine.

— Tu comprends, Fanfan, je ne trime pas, ici... Je fais la grasse matinée... Si tu savais comme c'est bon... On s'étend dans son plumard, on se détire à son aise... Ah ! tiens, je voudrais toujours être malade et rester ici.

Fanfan répliqua :

— Ça ne ferait pas mon affaire.

— Attends, mon vieux... Ce serait à la condition que tu reviendrais me retrouver... Et puis, tu sais, moi qui épelais à peine, voilà que j'apprends sérieusement à lire.

— Vrai ?

— Ça vient petit à petit... J'écoute, lorsque quelqu'un de mes petits camarades veut bien lire tout haut des passages des bouquins que l'on prête aux convalescents... Ah ! ce que c'est beau !

— Oh ! oui, ça doit être magnifique !

— Je commence à les comprendre un peu... Dans ces livres, on parle de probité, d'honneur, de vertu et de travail... Mais pas comme celui de La Limace et de Zéphyrine.

— Ah !...

— Ici, mon vieux Fanfan, tu me croiras si tu veux, mais je n'ose pas avouer que ma tante est somnambule et que je fais la parade avec mon oncle.

— Mais pourtant, répliqua Fanfan, nous travaillons, nous ?

— Pas comme il le faudrait !

— Tu crois ?

— Bienôt, je te dirai la différence...

Ce que nous faisons n'est pas du travail honnête... C'est même presque du vol.

— Du vol !...

Ce mot fit soudain surgir devant Fanfan l'horrible préoccupation qui le torturait et que la présence de son compagnon avait pour un moment chassée de son esprit.

Claudinet remarqua la pâleur qui envahissait le visage de son ami.

— Qu'as-tu demandé-t-il avec une sollicitude alarmée.

Fanfan lui raconta alors la conversation qu'il avait surprise entre Pannouffe et La Limace ; le nouveau plan que ces misérables venaient de concevoir ; le vol, l'assassinat, peut-être, dont on voulait le forcer à être complice.

Claudinet hocha la tête et soupira longuement. Ce que lui révélait Fanfan ne pouvait l'étonner ; mais le petit malade tremblait de tous ses membres en pensant aux nouveaux tourments de son ami.

— Que vas-tu faire ? demanda Claude Fouilloux.

— Je ne sais pas.

— Si tu te sauvais ?

— J'y ai pensé.

— Nous nous retrouverions.

— Pas tout de suite.

— Tu n'as qu'à dire au médecin qui m'a envoyé ici de te donner un mot...

— Pas possible, mon pauvre Claudinet.

Ce monsieur connaît tous les gens de la police... Il faudrait que je lui dise pourquoi je veux me sauver et dénoncer Panouffe et La Limace... Ce serait lâche !... Je ne peux pas.

Claudinet resta un moment silencieux.

— Mais, reprit-il, dis simplement au docteur que tu es malade.

— Il verrait que je mens.

— Alors, comment feras-tu ? questionna encore Claudinet.

— Je te le répète, je ne sais pas... Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne deviendrai pas un voleur et un assassin.

La cloche sonna.

— C'est pour la sortie, dit Claudinet avec une poignante expression de chagrin.

— Déjà ! murmura Fanfan.

Ils se séparèrent en pleurant.

Fanfan revenait tout pensif.

Il avait essuyé ses pleurs.

Il avait embrassé Claudinet ; le petit ami se sentait beaucoup mieux ; un grand résultat était obtenu. Il s'agissait maintenant d'envisager l'avenir.

Il lui fallut revenir à ses terribles préoccupations ; il allait rentrer au gîte.

Oh ! non, jamais, il ne deviendrait un voleur ! Voilà tout ce qu'il pouvait s'affirmer en ce moment avec la dernière énergie.

Le tramway pour aller à l'hôpital et

l'achat de deux oranges avaient mis à sec l'escarcelle de Fanfan ; il avait décidé de revenir à pied.

Il croyait avoir bien remarqué le chemin ; pourtant, il s'était trompé ; il s'égarait ; il demanda deux ou trois fois son chemin, ce qui ne l'empêcha pas de faire d'inutiles détours.

La nuit tombait déjà, quand il arriva au boulevard Rochechouart.

Il y avait de la lumière dans la voiture. La Limace, Zéphyrine et Panoufle étaient rentrés.

Fanfan s'approche avec précaution. Il n'entend pas le bruit des discussions qui toujours accompagnaient le retour du trio après une partie de plaisir et les franches lippées qui en étaient le principal objet.

Notre petit ami, intrigué, grimpa sans bruit sur la plate-forme.

Il entendit Zéphyrine grommeler :

— Ah çà ! est-ce que ce gosse-là va bientôt rentrer ?

— Il n'est que sept heures, dit Panoufle... Nous ne prenons le train à Montparnasse qu'à dix heures.

— On a le temps, on a le temps, dit l'hercule... Ce n'est pas ça qui m'ennuie, c'est la crainte qu'il nous envoie aux pelotes.

La Limace répondit :

— Tu te rappelles, mon petit Panoufle, que, dans le temps, je te chinai, quand tu prétendais que le même obéirait au doigt ou à l'œil.

— Tu avais, pardieu ! bien raison.

— Eh bien ! aujourd'hui, c'est moi qui dis : « J'en réponds ! » Maintenant, tu sais, si, par le plus grand des hasards, il cane ou se rebiffe...

— Eh bien ?

— On le supprimera. Il en sait trop pour ne pas être tout à nous.

— Allons-y ! conclut Panoufle avec conviction.

Fanfan avait entendu. La Limace s'était exprimé en des termes qui ne laissaient prise à aucune équivoque. L'enfant savait que, lorsque le misérable s'était prononcé aussi catégoriquement, il ne revenait jamais sur sa résolution. C'était pour ce soir !...

Dans quelques heures, Fanfan serait complice de ces scélérats, ou bien il serait mort.

Car il comprenait à merveille le sens de cette expression : « On le supprimera. »

Il était brave, et pourtant il fut en proie à une indicible épouvante.

Sans réfléchir à rien, entraîné par une folle terreur, il dégringola de la plate-forme, et se mit à courir de toutes ses forces, n'importe où, au hasard, tout droit devant lui, à travers les rues.

Une petite pluie fine commençait à tomber, froide, incessante, serrée.

Fanfan ne s'en apercevait pas.

Il courait toujours !...

Il descendit la rue Rochechouart, se heurtant contre les passants embarrassés de leurs parapluies, se cognant aux étalages, pataugeant dans les ruisseaux, éclaboussant les gens.

Sur les grands boulevards, Fanfan, épuisé par sa course désordonnée, s'arrêta, haletant.

Puis, il marcha encore pendant quelques minutes. Les façades des théâtres étincelaient sous leurs girandoles de gaz, et le flot des spectateurs en toilette s'engouffrait sous les péristyles. Les magasins resplendissaient, inondés de lumière.

Fanfan s'assit sur un banc ; ses yeux se dilatèrent. Il réfléchit longtemps. Quel parti allait-il prendre ?

Ses projets restaient forcément confus ; mais le fait certain, assuré, sur lequel il n'y avait aucune hésitation dans son esprit, c'était qu'il ne reverrait plus jamais La Limace.

Celui-ci le chercherait, c'était inévitable ; seulement Paris est grand ; il se cacherait assez bien pour n'être pas retrouvé ; et puis, si La Limace réussissait à le découvrir, Fanfan refuserait de le suivre.

Il s'expliquerait devant tout le monde ; il dirait tout ce que lui et Claudinet avaient souffert dans l'entresort.

On tuerait Fanfan ; mais jamais il ne consentirait à se remettre sous la coupe de ces misérables. Il était animé et enfiévré, ne se rendant pas compte que la nuit s'avancéait.

Une sensation de froid le rappela à l'exacte notion des choses. Il se leva et se remit à marcher pour rappeler la chaleur dans ses membres engourdis.

Peu à peu, la fatigue l'envahissait et un immense besoin de sommeil le prenait.

Il n'avait pas faim, quoiqu'il n'eût rien mangé depuis le matin ; mais il sentait en lui une grande faiblesse.

Il allait machinalement, commençant à ne plus avoir de pensées bien suivies, s'entêtant seulement dans une idée, qu'il formulait en une phrase incessamment répétée :

— Non ! jamais je ne retournerai à l'entresort...

Il finit par ajouter pourtant :

— Tout ce qu'on voudra, mais pas ça... J'aimerais mieux mourir.

Il avait gagné l'Elysée.

Où s'arrêterait-il ?... Où coucherait-il ? Inconsciemment, il tourna à gauche, marcha encore quelque temps, puis se trouva dans les bosquets des Champs-Élysées.

Décidément, il n'avait plus la force de se traîner.

Il se laissa tomber à terre, dans un massif de feuillages, où il était à peu près à l'abri de la pluie.

Il s'endormit aussitôt profondément,

d'un sommeil de plomb, d'un sommeil sans rêves

Le jour commençait à peine à paraître, quand Fanfan fut réveillé par une grosse voix qui lui disait :

— Ah çà ! mon garçon, pourquoi n'es-tu pas couché dans ton lit ?

En même temps, pour ponctuer ces paroles, un gros pied chaussé de fortes bottes le secouait vigoureusement.

Fanfan ouvrit les yeux.

Il se releva rapidement.

Il s'exclama :

— Un sergot !

— Oui, mon petit, un sergot.

— Je ne fais pas de mal, protesta tout de suite Fanfan.

— Que fais-tu là, à cette heure-ci ?... Pourquoi as-tu passé la nuit à la belle étoile ?

— Parce que je n'ai pas de maison.

— Tu es encore trop jeune pour être propriétaire... Mais tu as des parents ?

Fanfan eut une lueur d'hésitation, mais il répondit fermement :

— Je n'en ai plus.

— Enfin, où as-tu couché hier ?... avant-hier ?... les jours précédents ?

Fanfan se tut.

Le « sergot » ne se mettait pas en colère, ce qui étonnait Fanfan ; mais sa voix, on le comprend, était loin d'avoir des intonations caressantes ; il poursuivit :

— Il faut que tu me répondes... D'où sors-tu ? Où veux-tu aller ?

Le gosse murmura :

— Je cherche du travail.

— Mais tu as choisi un drôle d'endroit pour t'embaucher.

— J'attendais le jour avant de me présenter dans des maisons.

— Soit !... Mais enfin, ce n'est pas une raison pour refuser d'indiquer ton dernier domicile.

Fanfan redevint muet.

— Où logeais-tu, avant d'avoir choisi ce massif pour chambre à coucher ?

Le petit malheureux ne pouvait renseigner l'agent.

— C'est bien, fit celui-ci ; un autre, plus malin que moi, se chargera de te délier la langue... Suis-moi, mon garçon.

— Vous m'emmenez ? demanda Fanfan tout tremblant.

— Chez le brigadier.

Hein ?... Où allait-on le conduire ?

Qu'allait-on lui faire ?

Il ne demandait qu'à travailler et à ne pas retourner avec La Limace. On ne pouvait pas le punir pour cela.

Que pouvait-il lui arriver ?

En tout cas, on ne le ramènerait pas à La Limace, car jamais Fanfan ne prononcerait le nom du misérable.

On ne pourrait donc pas savoir qu'il s'était sauvé de l'entresort de Zéphyrine.

Après avoir salué militairement son supérieur, l'agent prononça :

— Brigadier, je vous amène un jeune garçon que je viens de trouver endormi dans un massif et qui refuse de dire son domicile.

Le brigadier tira ses moustaches, puis il s'assit à une table de bois blanc, quelque peu maculée d'encre.

— Oui, nous connaissons cela, dit-il.

Il prit une plume.

— C'est toujours la même chose... Voyons, mon petit bonhomme, comment t'appelles-tu ?

Fanfan s'attendait à la question ; il s'était déjà demandé quel nom il donnerait, pas le sien, à coup sûr.

Il songea à son ami et répondit avec une certaine assurance :

— Claude.

Le brigadier releva la tête.

— Ça, c'est ton prénom, ton nom de baptême. Mais je te demande ton nom de famille, le nom de ton père.

— Je n'ai pas d'autre nom... Je n'ai pas de père, je l'ai déjà dit à monsieur, fit le gosse en désignant l'agent qui fut très flatté de cette marque de respect inattendue, après les premiers mots échangés dans le massif.

Le brigadier eut beau insister auprès de Fanfan ; il n'obtint aucun résultat, ce qui ne l'étonna pas beaucoup.

Comme le gardien de la paix, mais en suivant l'échelle hiérarchique, il conclut :

— M. le commissaire de police sera peut-être plus habile que moi et il aura raison de ton entêtement... En attendant, puisqu'on ne peut t'arracher une parole, on va te fourrer au violon... Tu auras le temps d'y réfléchir...

CHAPITRE XX

PREMIÈRE PRISON

Pas plus que le brigadier, le commissaire ne put décider l'enfant à donner son adresse.

Le commissaire avait autre chose à faire ; il n'insista pas trop.

Fanfan fut envoyé au Dépôt.

Quand on l'appela, Fanfan se leva, pendant que l'inspecteur prenait sommairement connaissance du procès-verbal de l'arrestation.

— Tu t'appelles ?

— Claude.

— Pas d'autre nom ?

— Non, monsieur.

— Ton domicile ? Celui de tes père et mère ?

— Je ne sais pas, monsieur, je ne sais pas.

Et l'enfant se mit à fondre en larmes. Cependant l'inspecteur poursuivit d'une voix pressée :

— Il ne s'agit pas de pleurer... Voyons, tu connais bien la rue où demeurent tes parents, ton patron, si tu es en apprentissage... Qu'est-ce que tu fais ?

Fanfan répondit, au milieu de ses sanglots :

— Je n'ai pas de métier... Mais je vous jure, monsieur, que je ne demande qu'à travailler et à être honnête... Dites-moi ce qu'il faut faire, je vous obéirai immédiatement...

— Eh bien ! dis-moi où demeurent tes parents, reprit le fonctionnaire avec un peu d'impatience.

Fanfan baissa la tête, serra les dents et continua à sangloter.

L'inspecteur eut un coup d'œil auquel un agent répondit en prenant l'enfant par le bras et en le conduisant, sans mot dire, dans une pièce voisine.

— Suis-moi !

Fanfan obéit une fois de plus ; il marcha derrière son guide traversa une grande cour, franchit une porte de fer, qui s'était ouverte de l'intérieur avec un grand fracas, et, passé de mains en mains, de gardiens en gardiens, il arriva à une dernière porte, puis fut poussé dans un préau couvert et bitumé, large de six à sept pieds, et long de vingt à trente, dans lequel, sous le regard d'un surveillant qui se promenait dans un étroit couloir, seule séparation d'avec le préau des adultes, rôdaient, désecurés une trentaine de garçons de tout âge, depuis sept ou huit ans jusqu'à seize.

Cette fois, Fanfan était bien en prison : il eut le cœur atrocement serré.

Ses larmes coulaient, intarissables

Mais cette crise désolante prit fin.

Le soir, on lui donna sa nourriture, à laquelle il ne put toucher.

Puis, à l'heure du coucher, il monta au dortoir avec les autres.

Le procès-verbal d'arrestation, notant que Fanfan refusait obstinément de dire son nom et de donner le moindre renseignement sur ses parents, fit immédiatement supposer à la Préfecture de police, puis au juge d'instruction, qu'il s'agissait du fait si commun d'un enfant fuyant les mauvais traitements de sa famille.

Une enquête était bien difficile ; on la tenta mourant ; elle ne pouvait aboutir.

Interrogé de la façon la plus pressante par le juge d'instruction, Fanfan resta muet.

Il était convaincu qu'en fournissant les renseignements qu'on exigeait de lui, il n'aurait plus à redouter de retomber sous le joug de La Limace et Zéphyrine.

Vingt fois il avait ouvert la bouche pour parler ; mais un sentiment singulier l'en empêchait.

Voici ce que le gosse pensait :

— En disant qui ils sont, le juge fera une enquête... Et c'est moi qui les aurai vendus... Ce serait mal ! Ce serait lâche... La police apprendrait tout, même

les crimes... Je ne dois pas parler ; je ne parlerai pas.

Le juge d'instruction insista pendant plus qu'une heure encore ; il ne cessa de se heurter à l'opiniâtreté de l'enfant ; de Claude.

Le lendemain, le fils d'Hélène et de Georges était transféré à la petite Roquette.

CHAPITRE XXI

JEUNE DÉTENU

Le cœur de Fanfan se serra bien douloureusement quand le panier à salade entra dans la cour.

Il murmura de la voix la plus poignante :

— Ce qui me fait encore le plus de peine, c'est que je ne pourrai pas retourner voir Claudinet à l'hospice... Que va-t-il penser ?... Ah ! s'il savait que je suis ici !...

Et le gosse, qui s'était raidi contre l'infortune avec une énergie farouche, laissa de nouveau couler ses larmes en évoquant la physionomie souffreteuse de son ami, de son frère.

Enfin, il se calma, retrouvant le courage.

— Vaut encore mieux qu'il soit là-bas qu'ici.

Un jour, il fut encore emmené par le panier à salade ; on le conduisit au Palais de justice.

On appela : « Claude ! » Il se leva docilement : un soldat le prit par le bras et le fit entrer dans une salle assez grande, où il y avait beaucoup de monde.

— Asseyez-vous, lui dit le garde.

Fanfan prit place sur un banc de bois bien luisant.

Il jeta un coup d'œil un peu effaré ; ce passage de la pénombre à la lumière ne lui permettait pas tout de suite de se rendre compte de ce qui l'entourait.

Enfin, il vit en face de lui trois hommes siégeant sur une estrade.

Ils avaient des robes noires.

C'était le tribunal.

Ces hommes aux traits sévères le regardaient sans courroux ; mais leur gravité l'effrayait.

Fanfan se dit qu'il ne pourrait mentir à ces juges. Aussi résolut-il de garder le silence le plus absolu.

Cependant le président du tribunal insistait :

— Mon enfant, ne persévérez pas dans le silence obstiné que vous gardez... dites-nous votre nom... celui de votre père... Nous renverrons la cause à huitaine, s'il le faut, afin de faire les recher-

ches nécessaires et vous épargner une condamnation qu'il nous est pénible de prononcer... Voyons, une dernière fois, voulez-vous parler ?

Fanfan, sans desserrer les lèvres, fit signe que non.

Le président consulta les assesseurs ; la délibération fut très courte.

Fanfan, *alias* Claude, convaincu de vagabondage, mais « ayant agi sans discernement », serait, en vertu de l'article 67 du Code pénal, envoyé dans une maison de correction jusqu'à vingt et un ans.

Le soir, il était ramené à la Petite Roquette, mais cette fois il y entra en qualité de condamné. Cependant il ne fut pas immatriculé au greffe et on ne lui donna pas l'uniforme de la maison.

Le juge d'instruction qui l'avait interrogé s'était intéressé à lui.

Avant la condamnation certaine, ce magistrat avait obtenu que « Claude » ne subirait pas la peine à Paris, mais dans une colonie pénitentiaire d'enfants, dont le directeur, qu'il connaissait très bien, lui semblait capable de discerner promptement les qualités du petit prisonnier et peut-être d'en obtenir une entière confession.

En effet, le lendemain de son écrou, dès le matin, Fanfan était appelé au greffe.

Un gros homme était en train de causer avec le greffier lorsque l'enfant entra.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, voilà ma nouvelle recrue.

Et il examina Fanfan, comme si le petit était sur les rangs et qu'il allât prendre la garde.

— Eh bien ! mon garçon, tu vas être des nôtres.

— Je veux bien, Monsieur, répondit passivement Fanfan, sans savoir de quoi il s'agissait.

— Je t'emmène d'ici et tu viens avec moi à la campagne.

« Nous sommes, nous, une colonie pénitentiaire industrielle... Tu apprendras un état, celui que tu voudras : relieur, tailleur, cordonnier, typographe, vannier, tu as le choix... »

— Vrai ? interrompit Fanfan dont les yeux brillèrent.

Le gros homme sourit.

Et, se tournant vers le greffier :

— Il a l'air gentil, ce petit bonhomme.

— Il est très recommandé par un juge d'instruction.

— Cet enfant sera beaucoup plus heureux qu'ici... Dans son intérêt, je souhaite qu'il comprenne.

— Personne ne se plaindra de moi ! déclara vivement Fanfan.

L'homme s'exclama :

— Assez bavardé !... Il s'agit de ne pas rater le train... Vous avez fini les paperasses ?

— Voilà... signez-moi le reçu.

Ils prirent le train à la gare du Nord et descendirent, au bout d'une heure à peine, à la station de Domont.

Après une petite route de deux à trois kilomètres, ils arrivèrent à Moisselles, où est établie la colonie.

CHAPITRE XXII

L'AVEU

Georges, en rentrant chez d'Alboize, s'était dit qu'il n'y séjournerait pas longtemps ; mais les jours s'écoulaient rapidement, car le père de Fanfan continuait à procéder aux fiévreuses recherches que nous savons.

Robert et Carmen, eux aussi, poursuivaient leurs investigations au sujet de Marcelle ; mais ils n'avaient encore relevé aucune piste.

Si ces trois êtres avaient voulu s'avouer leur situation respective, Kerlor eût vu une éclatante lueur traverser ces épaisses ténèbres.

S'il avait parlé le premier, s'il avait dit à Carmen :

— Je t'ai menti... Hélène n'est pas morte... Jean de Kerlor existe...

Sa sœur aurait répondu à cette expansion en s'écriant que Robert et elle pleuraient la disparition de Marcelle.

Mais Georges se taisait, redoutant de sanglants reproches ; car il n'en était plus à la période orgueilleusement farouche pendant laquelle il s'applaudissait d'avoir accompli l'œuvre d'un justicier ; non, les remords l'accablaient : il n'avait plus la force de les combattre.

Il ne discutait plus avec soi-même ; tout en s'efforçant de s'accorder des circonstances atténuantes, — et il n'y parvenait pas toujours, — il concluait :

— J'ai commis un crime...

Et parfois sa conscience lui répondait avec la plus violente apreté :

— Tu en as commis deux.

Alors, il se débattait avec l'énergie du désespoir, cherchant à retrouver toute sa haine sauvage, au moins contre l'épouse coupable ; mais la lutte était de courte durée.

Sa mère avait pardonné !

Il avait des moments où il restait terrifié, l'œil vague, la figure ravagée, le cerveau en feu.

Ce qu'il avait fait était donc monstrueux ?

Eh bien ! non... Hélène était coupable... mais, fût-elle réellement innocente, — et il tremblait affreusement en émettant cette hypothèse dont la seule pensée l'exaspérait jadis, — Georges, devant le refus de justification de sa femme, pouvait se laisser emporter par la fureur.

Oh ! alors, c'était une folie de souffrance et d'amour, un déluge de larmes, des cris de rage étouffés se perdant dans des lamentations de désespéré, des remuements de souvenirs qui ravivaient les sanglots...

Ses nuits étaient épouvantables !...

Le jour revenait sans que le soleil eût apporté un terme à ces indicibles douleurs.

Quand la crise avait été trop violente, Georges n'avait pas le courage de sortir dans la matinée.

Il arrivait, au moment du déjeuner, livide, brisé, souriant néanmoins, mais ce sourire, dans cette face ravagée, faisait mal à voir.

Carmen s'inquiétait ; elle faisait part de ses appréhensions à Robert ; ils se demandaient anxieusement tous deux quel remède ils pourraient apporter à cet état de choses.

Enfin, la sœur avait interrogé le frère.

Georges avait répondu, affectant un ton enjoué, et sans paraître y attacher d'importance, qu'en effet il souffrait d'insomnies.

— Tu devrais consulter le docteur.

— Rassure-toi, je me soigne très sérieusement.

Carmen et Robert ne s'étaient pas contentés de cette réponse.

Ils s'alarmèrent de nouveau en constatant que les ravages devenaient de jour en jour plus profonds.

Comme le premier jour de son arrivée à Paris, ils devinaient devant l'impénétrable silence que gardait Georges, le souvenir, le regret mortel d'Hélène, qui, malgré les années écoulées, le dévorait lentement, mais sûrement.

Quel dérivatif trouver ?

Est-ce qu'ils allaient le laisser se consumer ainsi ? N'était-ce pas un homme perdu si la tendresse fraternelle ne s'ingéniait pas à l'arracher à ses mortels regrets ?

Carmen allait agir. Non seulement elle allait parler d'Hélène et de Fanfan, mais elle voulait demander de se rendre à Kerlor sur leur tombe, à côté de celle de la comtesse de Kerlor.

Carmen désirait depuis longtemps se rendre à Kerlor. Un jour, elle fit part à Robert de ce projet.

— Quand tu le voudras, répondit-il.

— J'ai des devoirs à remplir.

— Tu me permettras de m'y associer.

— En outre, cela pourrait être une heureuse diversion pour l'esprit de mon pauvre frère.

— Qui sait ?

— Tu me permets donc de lui parler dans ce sens ?

— Certainement.

Carmen, dans la soirée, exprima son désir à Georges ; il répondit tout de suite qu'il était prêt à accompagner sa sœur et son beau-frère.

Il paraissait d'ailleurs moins souffrir.

Le fantôme de sa femme s'évanouis-

sait de sa pensée, chassé par l'ombre de sa mère.

Ils partirent pour la Bretagne, et arrivèrent dans la soirée à Kerlor.

.....

Le lendemain matin, Georges s'était levé à l'aube.

Il se disait que tout le monde dormait encore au château ; il serait le premier à s'agenouiller devant le tombeau de sa mère.

Prosterné sur la dalle de pierre, il pria.

Les paroles sortaient de sa bouche pressées et confuses.

Ses lèvres balbutiaient des mots ardents.

Sa prière n'était qu'un long sanglot, un épanchement de douleurs trop lourdes à porter pour son cœur ; une confiance à la chère et sainte morte ; une plainte d'enfant à la consolatrice que Dieu lui avait enlevée, mais qui devait l'entendre du fond de son tombeau, lui inspirer de salutaires pensées, ou l'appeler à elle pour l'endormir encore dans ses bras, comme jadis, mais cette fois dans l'éternel repos du dernier sommeil...

Alors, il fut le jouet d'une véritable hallucination.

Les murs de marbre du sépulchre, les inscriptions gravées sur des plaques noires, l'autel chargé d'ornements sacrés disparurent à ses yeux.

Et il se crut avec sa mère...

Il la revoyait souriant à son petit-fils, à Fanfan, qu'elle couvrait de baisers.

Il la voyait montrant ses lettres au bébé, dans son livre de prières, à fermer d'or.

Il la voyait souriant à Hélène, à qui elle avait rendu toute sa tendresse.

Hélène parlait de Georges...

Les deux femmes, les deux comtesses, unies dans la même pensée d'amour pour l'absent, couvraient de baisers le petit être qui le leur rappelait et le remplaçait auprès d'elles...

Georges crispa ses mains jointes.

Il balbutia :

— Ma mère !... ma mère, pardonnez-moi ma honte...

Dès qu'il eut proféré ces mots, les images de Fanfan et d'Hélène disparurent ; la vieille comtesse de Kerlor restait seule en présence de son fils.

Les prunelles dilatées, il poursuivit :

— Je ne peux pas chasser cette femme de mon cœur... Je l'aime ! Je l'aime toujours...

Alors, il lui sembla que la douairière remuait les lèvres...

Et soudain, il revêcut la scène atroce où il avait jugé la coupable, qui se débattait vainement sous l'accusation écrasante, criant des dénégations insensées, allant jusqu'à accuser misérable-

ment la plus digne des épouses, essayant de jeter sa boue sur Carmen.

Il gémit :

— Honte sur moi ! ma mère, car j'ai eu la preuve de son infamie... Il ne peut rester aucun doute, n'est-ce pas ?... Et pourtant, je l'aime !

Il resta pendant quelques instants accablé, anéanti, inclinant son front jusqu'à toucher le sol.

Il reprit soudain, dans un élan de supplication déchirante :

— Oh ! donnez-moi, ma mère, la force d'étouffer cette passion déshonorante...

Mais les lèvres de la comtesse ne remuaient plus.

L'image de la douairière disparaissait à son tour ; Georges ne voyait plus que le sépulcre.

Il frémissait de tout son être ; il étendait les mains comme s'il voulait retenir la fugitive vision.

Il se hâta de terminer.

— Dites-moi, afin que je puisse, à force de mépris, ne plus avoir ni pitié ni amour, dites-moi que j'ai bien agi en jetant le bâtard aux bandits qui ont dû l'élever à leur image, que j'ai bien fait de chasser la misérable qui vit encore, peut-être, je ne sais où, se riant probablement de moi avec son amant...

Un cri désespéré lui répondit.

Il se retourna...

Il était en face de Carmen, perdue dans la pénombre du mausolée.

M^{me} d'Alboize était d'une pâleur effrayante.

Hagards dans leur fixité terrible, ses yeux noirs se fixaient sur son frère.

Il était trop bouleversé, dans l'effarement de sa douleur, pour pressentir les tortures de sa sœur.

Il se jeta dans les bras de la jeune femme en sanglotant :

— Ah ! Carmen... Que je suis malheureux !

Et sans se laisser interrompre par les gémissements et les gestes poignants de celle-ci, ne la regardant plus, il continua à parler à sa mère morte plutôt qu'à sa sœur...

Il rappela en un flot de paroles brèves et saisissantes le crime et la vengeance, l'enfant livré, la femme à jamais abandonnée.

Carmen articula dans un balbutiement de folie :

— Tu as fait cela ?...

— Oui !

— Ai-je bien entendu ?... Tu as fait cela !

— Oui... j'ai jugé, j'ai condamné et j'ai puni.

Carmen se voila la face avec horreur. Georges poursuivit, disant ses remords, confessant la passion abominable qui le dévorait et le poussait à la recherche de la coupable, et aussi son indicible, son inexplicable besoin de revoir l'enfant maudit...

Il parlait d'une voix sourde, coupée de hoquets convulsifs, par moments sifflante de colère, et les échos du sépulcre répétaient ses accents en notes sinistres.

Carmen l'entendit terrifiée, et il lui semblait que son cœur cessait de battre.

Elle s'étreignait le front, comme pour chasser le vertige, conjurer le délire qui battait ses tempes... Sa pâleur était devenue de la lividité.

Carmen apprenait tout à coup que celle qu'elle croyait morte vivait, et vivait déshonorée, honnie, chassée du foyer, mère sans enfant, épouse sans mari... Et tout cela parce que la malheureuse avait voulu sauver l'honneur des Kerlor !

Ce qui se passa dans l'âme de Carmen fut effroyable. Tout lui revenait à l'esprit. Elle revoyait Georges et Firmin s'entretenant dans le jardin du palais de Cayenne... Elle avait eu l'intuition, ce jour-là, qu'on lui cachait quelque chose...

Georges parlait toujours...

Implacable, il lui porta ce dernier coup :

— Trouves-tu qu'il v ait au monde une créature plus infâme qu'Hélène ?... Et pourtant, je...

Enfin, elle fit un tel effort prodigieux de volonté qu'elle parvint à l'interrompre et à jeter d'une voix syncopée :

— Malheureux !... Tais-toi ! tais-toi !... Tu ne vois donc pas que tu me tues !

Et elle tomba dans une crise nerveuse effrayante.

Interdit, éperdu, Georges resta pendant quelques secondes comme pétrifié...

Puis il se précipita vers sa sœur pour la soutenir ; mais il était trop tard.

Carmen était étendue sur les dalles... Dans sa chute, son front avait porté sur un des degrés du tombeau.

Carmen était sans connaissance...

Un filet de sang ruisselait le long de son visage...

Georges courut au village chercher des secours.

Quelques instants plus tard, M^{me} d'Alboize était ramenée au château.

On la monta dans sa chambre. Robert et Georges, tous deux littéralement affolés, la placèrent sur son lit.

Le docteur La Roche, toujours solide comme les vieux chênes de son pays, était accouru.

Il avait déclaré, après un sommaire examen, qu'il croyait à une simple indisposition sans danger.

Il avait prescrit le calme et le repos. Le commandant d'Alboize veillait au chevet de sa femme.

Elle avait demandé à rester seule avec son mari...

CHAPITRE XXIII

CONFESSIONS

Georges de Kerlor, après avoir fait répéter au médecin que Carmen n'était pas gravement malade, s'était retiré dans son appartement. Il s'efforçait de s'expliquer l'étrange attitude de sa sœur au moment où elle avait été saisie par cette crise terrible.

Quelles paroles avait-il prononcées, se croyant seul ?

Il n'en reconstituait pas le sens exact ; mais il croyait toujours entendre ces mots de Carmen :

« — Tu ne vois donc pas que tu me tues ?... »

Il avait donc parlé ?

Il avait donc avoué ?

Deux longues heures s'écoulèrent.

On heurta à sa porte.

Robert d'Alboize et Carmen entrèrent. Ils étaient très pâles tous les deux ; mais leur physionomie témoignait d'une ferme volonté dans l'accomplissement d'un devoir rigoureux.

Georges balbutia, oppressé :

— Carmen ! Carmen ! dans l'état où tu es...

Elle l'arrêta d'un geste douloureux ; plus blanche que son blanc déshabillé revêtu à la hâte, elle tremblait.

Ses yeux baissés et son attitude lamentable exprimaient le trouble profond de son âme.

Robert semblait également en proie à un inexprimable sentiment d'angoisse.

Il fallait confesser la seule faute de son existence !... Et il ne s'agissait pas seulement de lui.

Il fallait dévoiler les faiblesses d'une femme qu'il aimait plus que la vie, admettre un tiers dans la confiance de ces secrètes péripéties d'un amour, excusable sans doute, mais coupable aux yeux du monde, et surtout aux yeux d'un frère.

Cependant Robert d'Alboize avait le cœur haut et noble. Il n'hésiterait pas un instant.

Si Carmen avait obtenu de lui qu'il se tût autrefois, c'est qu'il ne pouvait se douter du malheur d'Hélène. Aujourd'hui, il allait parler ; il allait tout dire.

Il prit la parole d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir...

Tout fut confessé par lui.

Carmen courbait le front, attendant l'explosion de colère et d'indignation de Georges.

Kerlor se taisait.

D'Alboize continua avec un morne abattement :

— Madame de Kerlor vint à Tours... Elle arriva la nuit à la poudrière du Ripault où j'attendais Carmen... Ses douces paroles, ses frères exhortations, ses appels à ma conscience parvinrent à calmer ma fureur, mon désespoir... Oui, Hélène trouva dans son cœur, débordant d'une sainte amitié pour sa sœur, des mots qui m'arrachèrent la promesse de ne plus m'opposer à l'effroyable séparation... Elle parvint même à me faire consentir à lui rendre toute la correspondance de Carmen... Ce fut, ce voyage, l'objet de la courte et fatale absence d'Hélène... Hélène ! l'infortunée ! que Carmen et moi croyions morte, et qui... pauvre martyre !... vit encore, n'est-ce pas ?

Georges de Kerlor avait écouté son beau-frère sans l'interrompre une seule fois.

Son visage avait reflété une émotion inouïe aux premières paroles de l'officier et il avait esquissé un geste d'une véhémence farouche ; puis, presque subitement, il avait paru s'imposer le calme ; enfin, au fur et à mesure que Robert s'accusait et donnait à ses révélations une forme plus saisissante, plus convaincante, un phénomène étrange se produisait chez Georges.

Il devint immobile.

Son trouble s'atténuait et disparaissait.

Sa physionomie redevenait bientôt impénétrable.

En vain Carmen et Robert, dont l'anxiété devenait aigre, cherchaient-ils à lire des impressions sur les traits de leur frère...

Ils avaient la rigidité du marbre.

D'Alboize, ne pouvant plus commander à son émotion, s'était arrêté.

Il y eut un moment de silence extrêmement pénible.

Carmen, défaillante, les yeux hagards, était tombée à genoux.

Elle murmura :

— Pitié !

Alors une larme brilla dans l'œil noir de Georges, tandis qu'un ineffable et mélancolique sourire glissait sur ses lèvres.

Il répondit enfin :

— Pitié !... pour qui ? chère sœur adorée ? Oui, pitié !... pardon ! pour la coupable, pour la malheureuse que vous voulez sauver par un pieux et sublime mensonge...

— Un mensonge ! répétèrent Carmen et Robert, de nouveau effarés.

Kerlor continua, retrouvant toute son apreté :

— De la pitié pour elle !... Mais peut-elle entrer dans mon cœur qu'elle a brisé ?...

— Mais, Georges... voulut protester Carmen.

— Puis-je avoir pitié d'elle, moi que

son infamie a voué à une existence atroce de douleurs et de larmes ?

D'Alboize s'écria :

— Mais elle est innocente.

Carmen ajouta, le cœur abominablement serré :

— Ecoute-nous, Georges !... Je t'en supplie... Hélène est innocente...

— Innocente !... Non !... Cette femme est coupable !...

— Mais c'est effroyable !...

— Voyons, Kerlor !...

— Nous l'avons, ma mère et moi, jugée et condamnée.

Carmen se tordit les mains.

— Et c'est moi, fit-elle, qui suis cause des tortures subies par ma pauvre Hélène... Toi, Georges ! il faudra bien que tu te rendes à l'évidence...

Il répondit d'une voix blanche :

— Le crime d'Hélène est indéniable.

— Mais nous t'affirmons qu'elle est innocente.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas compris la grandeur touchante de votre sacrifice ?...

— Vous vous trompez cruellement, mon ami ! s'exclama Robert, qui se demandait déjà, avec une sorte de terreur, comment vaincre une pareille ténacité.

Georges s'écria chaleureusement :

— Vous m'avez vu si abattu, si désespéré, si torturé que vous avez voulu, à tout prix, me rendre la paix et le repos que j'ai perdus à jamais...

— C'est effroyable ! murmura d'Alboize.

— T'accuser, toi, la sainte et pure créature, de dissimulation, de mensonge et d'adultère, pour défendre une malheureuse, pour rendre le bonheur à ton frère... Oh ! je comprends... j'admire ton immolation... Mais je ne vous crois pas.

— C'est horrible !...

— Avez-vous une preuve ?...

— Nous en avons cent.

— Je n'en demande qu'une... Une seule... matérielle, palpable...

— Eh bien ! reprit Carmen haletante, nous allons te la donner.

— Allons, parlez !

Et Georges devint d'une pâleur effrayante.

— Cette lettre, poursuivit Carmen, cette lettre non signée que tu lui as arrachée et qui t'a tout appris... Tu l'as, cette lettre ?

— Je l'ai.

Ce fut d'Alboize, qui s'écria frémissant :

— Eh bien ! je vais écrire la semblable sous vos yeux... Vous comparerez les écritures.

Kerlor chancela.

— Oui... oui... balbutia-t-il d'une voix rauque et en étendant les mains comme pour conjurer un éblouissement... Oui, c'est vrai... je...

Et il arracha convulsivement son portefeuille de sa poche.

Georges chercha parmi ses papiers celui qu'il connaissait si bien pourtant.

Il murmurait avec une sorte d'inconscience :

— Je l'ai... Je l'ai toujours conservée...

Georges fut secoué par un tremblement, et, d'un geste très las, très découragé, il posa le portefeuille sur le guéridon.

— Eh bien ? interrogea Carmen dans un souffle.

— Je ne la retrouve plus ; répondit Georges.

Il retomba dans sa morne attitude ; ses yeux recommençaient à relâter l'égarément.

D'un geste suppliant, il demanda qu'on le laissât seul avec son désespoir.

Robert fit un signe à Carmen ; il valait peut-être mieux lui obéir, cette crise ne pouvant être que salutaire.

Ce n'était pas l'avis de Carmen ; elle allait fournir de nouvelles explications, quand Georges se releva brusquement.

— Mais vous n'avez pas d'enfants ! cria-t-il.

— Tu te trompes encore, répondit M^{me} d'Alboize, mettant toute son âme dans ses paroles, nous avons une fille... Elle s'appelle Marcelle.

Et Robert, d'une voix entrecoupée et rapide, expliqua à Georges ce qu'il ignorait encore.

Il lui dit dans quelles circonstances douloureuses Marcelle était née, comment elle avait été élevée à Villiers-sur-Marne. Il raconta la maladie de l'enfant et le dévouement de M^{me} de Kerlor.

Il arriva à son départ et retraça ce qui s'était passé.

Carmen, à son tour, avec toute la véhémence dont nous la savons capable, dévoila à Georges les infamies de M^{me} Vernier, qu'elle accusa justement de la disparition de Marcelle.

Il écouta avidement ; oui, tout cela constituait un faisceau de présomptions ; mais il ne paraissait pas ébranlé.

— Etes-vous enfin convaincu ? demanda Robert.

— Non ! murmura Georges.

Robert et Carmen sortirent, échangeant silencieusement entre eux un long regard de désespoir chargé de remords et de honte.

Par un accord tacite, nul ne fit plus allusion à la blessure profonde dont tous les cœurs saignaient.

Mais un voile funèbre s'était étendu sur le domaine de Kerlor.

Les heures s'écoulaient dans la sombre tristesse, dans le lugubre silence des demeures où est survenue une irréparable catastrophe.

Ce qu'il fallait maintenant, c'était retrouver la correspondance disparue à Tours.

Aujourd'hui plus que jamais, Robert et Carmen sentaient la nécessité absolue

de la ravoir, afin que Georges n'eût plus l'ombre d'un soupçon.

Ils allaient commencer par chercher et découvrir Hélène... Ils retrouveraient les traces de Fanfan.

Dût-il sacrifier à cette tâche sa position, son avenir, sa fortune, Robert d'Alboize était décidé à y consacrer sa vie.

Carmen ne pouvait plus vivre avec la pensée de l'épouvantable malheur qu'elle avait causé.

Elle voulait à tout prix le réparer...

Il fut résolu que l'on retournerait le plus tôt possible à Paris, et l'on fit les préparatifs du départ.

CHAPITRE XXIV

HÉLÈNE ET FANFAN

Marcelle grandissait sous les yeux attendris d'Hélène, qui retrouvait dans la fillette les traits aristocratiques de Carmen ; mais le regard était celui de Robert d'Alboize, doux et fier.

Bien que la présence de la fillette fût pour Hélène une profonde consolation, il fallait songer à l'avenir de l'enfant, qui ne pouvait recevoir à Moisselles qu'une instruction élémentaire.

Hélène, qui recherchait son fils avec plus d'opiniâtreté que jamais, n'avait pas le temps de se charger de l'éducation de Marcelle.

Or, elle voulait en faire une femme accomplie.

Il fut décidé que la fillette entrerait dans un pensionnat où l'on en ferait une grande demoiselle.

Ce ne fut pas sans un gros chagrin que la comtesse prit cette détermination et que Marcelle se résigna à obéir à sa « petite maman » ; mais l'une et l'autre comprenaient qu'une séparation momentanée était inévitable.

Marcelle s'était écriée en soupirant :

— Pourvu que vous ne me remettiez pas à Groslay, chez madame Tondu, je ferai tout ce que vous voudrez.

Hélène, après s'être renseignée, avait choisi, à Beauvais, un établissement qui présentait les meilleures garanties.

Elle y conduisit Marcelle.

Il fut entendu qu'un dimanche par mois, et à toutes les fêtes, Marcelle viendrait à Domont.

Juliette, la femme de chambre, irait la chercher et la reconduirait chaque fois.

Naturellement, elle passerait toutes ses vacances auprès de la comtesse de Kerlor.

Lorsque Fanfan arrivait au pénitencier, Marcelle quittait le pays.

Le gardien entraînait avec le prisonnier

chez le commandant, au moment où celui-ci s'entretenait avec M^{me} de Kerlor.

— Mon commandant, avait dit le gardien, je vous amène le garçon de la Roquette.

— Ah ! très bien ! répondit le chef, qui fixa sur Fanfan un regard investigateur et profond.

Le gosse, sans effronterie, mais aussi sans hypocrisie, soutint cette première investigation ; ses beaux yeux tout pleins de franchise ne se baissèrent pas.

— Il paraît gentil, murmura le commandant, subissant une impression favorable.

Et, se tournant vers la comtesse de Kerlor, il ajouta :

— Voyez, madame Gérard... Il n'a pas du tout l'air d'un mauvais sujet... Qu'en pensez-vous ?

Hélène ne répondit pas tout d'abord.

Une très vive émotion l'avait brusquement saisie, une sorte d'élanement inexplicable avait traversé son cœur.

Elle se demandait tout d'abord si c'était réellement la première fois qu'elle se trouvait en face de cet enfant.

Et lui, très impressionné à la vue de cette femme en deuil, interrogeait également ses souvenirs.

L'excellent commandant poursuivait, tout à son idée :

— Vous qui prenez tant d'intérêt à nos enfants, madame Gérard, vous qu'ils appellent la bonne dame, je suis sûr que vous allez distinguer celui-là entre tous, si sa physionomie n'est pas menteuse.

Hélène, qui s'était promptement ressaisie, répliqua :

— Et quelque chose me dit que nous ne nous trompons pas, commandant.

M^{me} de Kerlor dit au gosse, devenu soudain très pâle :

— N'est-ce pas, mon enfant, que vous serez bien sage ?...

Il acquiesça énergiquement de la tête.

— Bien obéissant, et que vous apprendrez avec courage à travailler ?

— Oui, Madame, répondit l'enfant d'une voix claire et résolue, malgré son malaise grandissant.

Le commandant reprit la parole :

— D'abord, vois-tu, mon garçon, — je dis cela à chaque colon qui entre ici, — ton intérêt, de toutes les façons, est de te bien conduire... Pour les récalcitrants et les mauvais têtes, j'ai la privation de promenade, la suppression d'un plat... les arrêts, la cellule, le cachot, la camisole de force... Pour les bons sujets, au contraire...

Fanfan, brisé de fatigue et d'émotions, eut un éblouissement et chancela.

Hélène se précipita pour soutenir l'enfant qui allait tomber et elle s'écria :

— Commandant ! ce petit garçon se trouve mal !

— C'est ma foi vrai !... Antoine, appe-

lez donc un de vos collègues et transportez tous deux cet enfant à l'infirmierie.

Hélène ajouta d'une voix tremblante :
— Vous me permettez, commandant, de monter avec lui ?

Il répondit avec empressement :
— N'êtes-vous pas ici, Madame, la sœur de charité, la providence de nos petits prisonniers ?

Elle le remercia avec effusion.
Un quart d'heure après cette scène, le pauvre, couché dans un bon lit de l'infirmierie, était plongé dans un sommeil de plomb.

Au chevet de Fanfan, veillant à ce que tout fût disposé pour les besoins du petit malade, Hélène fit des recommandations spéciales à l'infirmière.

La mère, après s'être assurée que rien ne manquait, regarda avec une expression d'indécible tendresse ce fils qu'elle ne reconnaissait pas, hélas !

Puis elle murmura, pendant que deux larmes jaillissaient de ses yeux :

— Il aurait maintenant douze ans comme celui-ci... Mon Dieu ! protégez-le !... Qu'est-il devenu depuis si longtemps ?

Et elle s'éloigna.

Le lendemain, quand Fanfan s'éveilla, il regarda avec étonnement la chambre où il se trouvait.

Il y avait six lits ; mais il était le seul malade à l'infirmierie. Dans son cerveau où tout s'entrechoquait encore confusément, il se demanda tout d'abord s'il avait été rejoindre Claudinet à l'hôpital.

La mémoire lui revint bientôt.
Il eut alors une sensation d'apaisement, comme s'il entrevoyait la fin de ses malheurs ; pendant quelques minutes, il fut heureux.

Hélène ne tarda pas à arriver.
Elle regarda avidement le petit malade ; en voyant que l'indisposition de la veille ne paraissait avoir de suites, elle se sentit au cœur une joie ineffable.

Elle vint s'asseoir auprès du gosse, qui fixait sur elle des yeux respectueusement empreints de reconnaissance.

Hélène s'écria de sa voix douce et compatissante :

— Vous allez mieux, mon enfant ?
— Oh ! oui, Madame... C'était la fatigue.

— Vous vous êtes reposé ?
— J'ai dormi toute la nuit... aussi, je ne vais plus rester au lit, n'est-ce pas ?... Je vais me lever et m'habiller tout à l'heure... Je vais commencer à travailler.

— Rien ne presse, mon petit ami...
— C'est que je veux gagner mon pain...
— Vous aurez bientôt cette satisfaction très louable... Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas paresseux... Tout le monde sera satisfait de vous.

— Oh ! je me conduirai bien, allez !
Elle poursuivit en l'encourageant du

regard maternel de ses grands yeux bleus lumineux :

— Maintenant, mon enfant, vous allez parler, répondez bien sincèrement... Dites-moi votre nom, je vous en prie.

Fanfan réprima un tressaillement. Il aurait dû s'attendre à cette question, et pourtant il resta déconcerté pendant quelques instants.

Alors, il fallait encore qu'il déguisât la vérité, qu'il ne dit pas son vrai nom, qu'il continuât à mentir, enfin ?

Cela lui semblait bien mal et il en souffrait beaucoup. Mais, à défaut des raisons qui avaient dicté sa conduite depuis qu'il avait été arrêté dans les Champs-Élysées, se joignait une nouvelle crainte puérile dans son cerveau d'enfant extrêmement malheureux. Il réfléchissait :

— Si j'avoue, on ne voudra peut-être plus me garder ici... ma condamnation deviendrait nulle...

Puis l'obsession terrible revenait avec plus de force que jamais et mettait fin à toutes ses hésitations :

— On me remettrait entre les mains de La Limace !

Il ne voulait pas que sa protectrice lui reprochât son manque de confiance en elle ; après un court silence, il répondit précipitamment :

— Je m'appelle Claude, Madame.
Elle posa cette deuxième question :

— Vous avez encore votre mère ?
Le cœur d'Hélène battait à rompre sa poitrine en murmurant cette phrase, si souvent prononcée avec de folles espérances, et toujours si vainement...

L'âme de Fanfan retrouva ses violents combats.

Il avait inconsciemment appris la nécessité du mensonge.
S'il continuait de se taire, on le garderait indéfiniment ; nul sort ne lui paraissait plus enviable.

Et puis, pour étouffer les cris de sa conscience ombrageuse, il ajoutait en lui-même :

— Je n'ai fait de tort à personne en prenant le nom de mon petit copain... Il serait le dernier à me le reprocher... Cette dame ne s'intéresserait pas plus à moi si je lui disais que je m'appelle Fanfan et si je lui racontais mon histoire.

Hélène répéta :

— Vous avez encore votre mère ?
— Oui, Madame.

Une fois de plus, le cœur d'Hélène se serra ; mais elle avait renoncé à compter les déceptions de ce genre ; elle reprit :

— Elle ne vous a pas empêché d'être arrêté... Elle ne vous a pas réclamé.

Fanfan secoua négativement la tête.

— Elle vous aimait donc pas !
— Elle ne m'a jamais aimé.
— Et vous ne l'aimez pas, non plus ?
— Non, Madame.
— C'est bien mal...

Il y eût un nouveau silence.

— Et votre père ? demanda Héléne.

Fanfan balbutia rapidement :

— Mon père est mort, ma mère a pris un amant, et depuis ce temps-là ils me battent... Alors, je me suis sauvé...

Le gosse répétait une phrase qu'il avait entendu donner dans la prison comme une excuse de leur vagabondage par de jeunes détenus.

Le directeur, entré depuis une minute, suivi du gardien Antoine, avait entendu cette réponse.

Il s'écria :

— Vous voyez, madame Gérard, c'est toujours la même, la triste et malheureusement la véridique histoire de nos petits colons.

— Hélas ! fit Héléne.

Des gouttes de sueur perlaient au front de Fanfan ; il se demandait pendant combien de temps encore il allait être forcé de jouer son rôle.

Héléne poursuivit :

— Où habite votre mère ?

— A Lyon, Madame.

— Alors, vous êtes venu de Lyon à Paris ?

— A pied, oui, Madame... J'ai mendié tout le long du chemin.

Le répertoire traditionnel continuait à servir.

— Pauvre enfant ! dit la comtesse de Kerlor... Quel âge avez-vous ?

— J'ai treize ans, Madame.

Fanfan jugeait bon de se vieillir un peu ; mais il était grand pour son âge.

La vie en plein air qu'il avait menée avait développé ses forces, de sorte que sa réponse ne souleva aucune objection.

— Et quel métier avait votre père ?

— Mon père était cordonnier... Celui qui est maintenant avec maman repasse les conteaux...

Fanfan se mordit les lèvres ; il lui sembla que, par imprudence, il venait de laisser échapper une phrase pouvant compromettre La Limace.

Son inquiétude ne tarda pas à disparaître ; le commandant et la dame ne paraissaient nullement frappés ; n'importe, Fanfan allait mieux s'observer.

— Vous savez lire et écrire ?

— Pas beaucoup, Madame... On m'a promis qu'ici je recevrai de l'instruction.

— Sans doute, fit le commandant.

Fanfan poursuivit :

— Ce que je désire encore, c'est travailler à ce qu'on voudra... Je serai sage, appliqué, obéissant... Oh ! je vous le jure, Monsieur et Madame, je veux devenir un bon ouvrier, acquérir un peu d'instruction et rester ici.

Le commandant mordillait sa moustache de vieux soldat.

Mme de Kerlor restait pensive, en proie à une singulière et toujours grandissante émotion. Antoine prit la parole un peu timidement, après avoir sollicité du

geste la muette autorisation de son chef.

— Oh ! à mon estime, il est bien gentil, ce galopin-là, il n'y a pas à le nier, et je me flatte d'avoir l'œil américain... Il serait même probable qu'il restât ou qu'il redevint tout à fait honnête si...

Le gardien s'arrêta ; sur un nouveau signe du directeur il conclut :

— Si les autres ne le perdent pas.

Et il ajouta, comme pour soi-même :

— Voilà le chiendent.

Cette hypothèse d'une dépravation possible, motivée par la promiscuité des malfaiteurs et la contagion du mal, ne pouvait que frapper Héléne, dont la clairvoyance égalait la bonté.

Ainsi, il fallait craindre que ce jeune cœur si généreux, si expansif encore ne se fermât à jamais pour le bien.

Cela causait une douloureuse angoisse à la comtesse de Kerlor.

Elle voulait arracher cet enfant au vice.

Héléne ne pouvait résister à la force mystérieuse qui l'attirait vers le jeune inconnu.

Elle ne se souvenait pas, — malgré ses nombreuses et infructueuses tentatives pour ramener à l'honnêteté de petits parias, — d'avoir subi une impulsion aussi puissante.

Elle dit au directeur :

— Commandant, voulez-vous me permettre de prendre avec moi cet enfant ?

Le vieux soldat répondit d'une voix dont les intonations affectueuses atténuèrent un peu la gravité :

— Vos désirs sont des ordres pour moi, Madame.

— Je vous remercie de tout mon cœur, commandant.

Il ajouta donc :

— Dieu veuille que vous n'avez pas trop à vous repentir de votre bonté.

Héléne tendit la main au directeur, qui la serra respectueusement.

La mère dit à son fils :

— Voulez-vous venir avec moi, mon enfant ?

Fanfan rayonna instinctivement ; puis il se demanda s'il avait bien compris.

— Avec vous ? murmura-t-il.

— Oui, chez moi.

Allons ! il ne se trompait pas ; cette charitable dame s'intéressait à lui ; il n'était plus abandonné, seul au monde.

Il répliqua avec une expansion mouillée de larmes reconnaissantes :

— Oh ! Madame, vous êtes si belle, vous semblez si bonne, que je serai bien heureux d'aller avec vous... si cela m'est permis.

— Le commandant a donné son autorisation.

— Est-ce que je travaillerai ?

— Mais certainement, mon enfant ; mon jardinier vous apprendra son métier... En outre, je vous ferai donner des

leçons, puisque vous désirez vous instruire.

Fanfan balbutia :

— Ah ! Madame ! je ne peux pas vous dire tout ce que je ressens... Je ne suis qu'un pauvre gosse... Je ne sais pas bien parler... Mais je demanderai au bon Dieu qu'il ne cesse de vous bénir, vous et votre famille.

La comtesse de Kerlor leva au ciel ses yeux désolés ; les paroles de Fanfan venaient de faire vibrer ses fibres saignantes ; mais, après cette commotion, elle ressentit un apaisement qui la surpfit.

— Ainsi, vous êtes content ? demanda Hélène, dont la voix retrouvait toutes ses caresses.

— Oh ! Madame... Madame... merci ! Il ne put en dire davantage. Il ne se contraignait plus comme au début de l'entretien.

Toute sa nature affective se révéla. Il saisit la main d'Hélène, et, éclatant en sanglots, il la couvrait éperdument de baisers et de larmes.

Dès le lendemain, Jean de Kerlor prenait possession, chez sa bienfaitrice, du petit domaine réservé au colon « en subsistance » chez M^{me} Hélène Gérard.

Alors, dans cette demeure, qui était redevenue morne depuis que Marcelle ne l'égayait plus, et qui menaçait de redevenir sombre et triste, entra comme un nouveau rayon de soleil et de bonheur, illuminant toutes choses.

Soleil de fin d'hiver, toutefois, soleil pâle encore, mais dont la tiédeur est pourtant douce aux malades et qui jette en eux l'espérance des chauds effluves du printemps prochain.

.....

Hélène se considérait toujours comme la mère inconsolée, la veuve qui n'oublie jamais.

La blessure de son cœur devait rester douloureusement béante, et sa pensée ne cessait d'errer dans le passé, vers ces jours lointains déjà où elle vivait heureuse entre un époux chéri et un enfant adoré.

Elle rêvait toujours, avec les cruels déchirements d'une perpétuelle attente, à une résurrection possible des chers disparus...

Mais, maintenant, voilà qu'il s'élevait comme une aube dans la nuit.

Parfois, un sourire moins désolé lui venait aux lèvres, tandis qu'elle regardait le malheureux recueilli par elle...

Il n'était pas seulement l'étranger reconnaissant des bontés d'une inconnue ; mais on eût presque dit à le voir le fils respectueusement attaché à sa mère, l'enfant qu'un regard affectueux paye de longs efforts, ou'un imperceptible signe de désapprobation plonge dans la tristesse et qui ne recule devant aucune

tâche pour éviter à celle qu'il aime un souci, une fatigue, une peine.

Chose touchante : il semblait avoir de ces divinations inspirées par le cœur et que le cœur comprend ; de ces prévenances, de ces attentions que rien ne commande et qui sont si précieuses à ceux ou à celles qui en sont l'objet.

Hélène, de son côté, — et elle le remarquait avec étonnement, parfois avec une crainte jalouse, — était pour le pauvre enfant comme une mère dévouée, vigilante et patiente.

Et son cœur quelquefois était près d'éclater en un cri :

— Fanfan !...

Aimerait-elle donc ce Claude, cet inconnu, comme elle avait aimé ses fils ?

Certes, elle chérissait Marcelle, qui était sa nièce, et elle avait éprouvé auprès de la mignonne fillette de Robert et de Carmen de très douces sensations.

Mais elle ignorait alors cet élan irrésistible qui la poussait aujourd'hui vers Claude.

Fanfan et Claude, pour elle, se confondaient-ils donc en un seul ? Elle en frémissait, s'accusant de se laisser emporter par sa tendresse irraisonnée.

N'y avait-il donc point place pour deux affections différentes en son âme, et l'étranger en chasserait-il l'absent ?

Hélène commença par donner à Fanfan des leçons de lecture et d'écriture.

Ainsi qu'il l'avait dit, il n'était pas tout à fait un ignorant et il se montrait des plus attentifs ; toutefois, la tâche de la « maîtresse d'école » n'en était pas moins assez ardue.

Mais ces longues heures d'un enseignement si pénible, si fastidieux, lui semblaient douces, tant l'enfant, de crainte de causer un mécontentement à son professeur, mettait de zèle à apprendre.

Les progrès d'ailleurs furent prodigieusement rapides.

Et tous les soirs, la jeune femme et son élève travaillaient ensemble, à côté l'un de l'autre, aux devoirs indiqués.

— Elle pensait :

— C'était ainsi que j'eusse voulu faire pour Fanfan... Je n'aurais jamais consenti à ce qu'il me quittât pour entrer au collège... Déjà il savait ses lettres lorsque...

De grosses larmes montaient alors à ses yeux. Fanfan voyait cette émotion : il en restait tout bouleversé.

Un matin, la comtesse de Kerlor reçut une lettre que lui adressait l'aumônier de la Roquette. Malgré ses nombreuses déceptions, Hélène continuait à correspondre avec le digne homme, car elle ne voulait pas désespérer, sa foi le lui défendait.

Cette lettre, sans rien annoncer de précis, d'ailleurs, appelait l'attention de M^{me} Gérard sur un jeune enfant qui venait de traverser la prison parisienne,

et était maintenant interné à Orgeval, et dont certaines circonstances de la vie, assez mal connues, pouvaient s'appliquer au fils qu'elle avait perdu.

Après avoir lu cette lettre, Hélène resta un moment pensive.

Elle s'absorba dans ses méditations pendant plus d'un quart d'heure. Elle jeta un regard sur son petit protégé, que, de sa fenêtre, elle voyait en ce moment occupé, dans le jardin, à cueillir des roses : chaque matin, il en apportait un bouquet à M^{me} Gérard.

Si cette fois, pourtant, on ne s'était pas trompé...

Si vraiment cet enfant signalé était Fanfan ?

Elle préparerait son cœur et son âme... Elle se décida à ne pas aller elle-même à Orgeval...

Paul Vernier consentirait à s'y rendre à la place d'Hélène. Il verrait le directeur, interrogerait le petit détenu.

Paul partit par le premier train ; il était muni de toutes les pièces nécessaires et d'une lettre de recommandation pour que toute difficulté disparût devant lui.

Quelques heures plus tard, la comtesse recevait ce télégramme :

« Indications erronées. Parents retrouvés. »

« P. V. »

Fanfan était auprès d'elle, quand Hélène reçut la dépêche.

Avant de déchâter le pli, la mère jeta un regard indéfinissable sur le petit garçon, qui voulait déjà s'éloigner par discrétion.

— Restez ! dit-elle inconsciemment.

Elle lut.

Cette déception ne lui arracha aucune larme ; on eût dit qu'elle en avait la prescience.

Puis, soudain, obéissant à une voix impérieuse qui venait de s'élever au plus profond d'elle-même, dans un élan tout instinctif, et d'une ardeur indescriptible, elle se surprit à presser contre son cœur l'enfant abandonné qu'elle élevait et à le couvrir de baisers.

Alors, Fanfan put à son tour nouer ses bras autour du cou de M^{me} de Kerlor et l'embrasser avidement, comme il le désirait depuis si longtemps.

C'étaient les premiers baisers que la mère et le fils échangeaient depuis qu'ils avaient été séparés.

— Cher enfant ! murmura Hélène, tu ne me quitteras jamais.

— Jamais, Madame !

Il était fort tard lorsque Paul Vernier fut de retour à Moisselles.

Cependant, avant même de rentrer chez lui, il se dirigea vers la demeure d'Hélène et sonna.

Hélène était encore au salon, toute seule. Fanfan était couché.

Paul Vernier entra.

Elle demanda d'une voix un peu tremblante :

— Qu'y a-t-il donc ?... J'ai reçu la dépêche m'annonçant notre insuccès...

Elle remarqua le trouble extraordinaire de Paul, qui semblait éprouver de la difficulté à parler.

Elle s'écria :

— Vous seriez-vous trompé ?... Est-ce que Fanfan ?...

Il répondit enfin :

— Madame, ma dépêche était exacte.

— Hélas ! fit Hélène, voyant à quel point elle avait eu tort de s'abuser follement.

Il poursuivit d'une voix brève :

— Je n'en ai pas moins une nouvelle très importante à vous annoncer et je n'ai point voulu tarder à le faire.

— Comme vous me dites cela, Paul... Savez-vous que vous m'effrayez... Auriez-vous appris que mon pauvre Fanfan ?...

— Il ne s'agit pas d'un malheur, continua Paul... Il s'agit de votre mari.

— Vous l'avez vu ?

— Je ne l'ai pas vu, mais je sais qu'il est en France.

Hélène, les pupilles dilatées, joignait convulsivement ses mains tremblantes.

Paul Vernier reprit :

— On n'a pas pu ou on n'a pas voulu me donner son adresse ; mais je suppose qu'il est à Paris.

— A Paris !... Georges est à Paris !

L'impression avait été si poignante qu'Hélène s'affaissa sur un fauteuil ; elle étouffait.

Quand la comtesse fut un peu remise, Paul Vernier lui fournit les explications suivantes, qu'elle attendait anxieusement :

— En arrivant à Orgeval, j'ai fait connaître au directeur du pénitencier la mission dont vous m'aviez chargé... Tout de suite, le fonctionnaire me déclara ce dont je vous ai sommairement informé ; l'identité de l'enfant, cachée d'abord par celui-ci au tribunal, était aujourd'hui constatée...

— Ensuite ? fit Hélène haletante.

— Le directeur continua : « J'ignore, Monsieur, si la personne au nom de laquelle vous vous présentez est informée que déjà, il y a deux jours, un Monsieur, qui m'a dit s'appeler le comte de Kerlor... »

— Georges ! Georges !

— « ... est venu ici s'assurer également si le détenu en question n'était pas Jean de Kerlor, son fils, qui lui a été volé, m'a-t-il dit, il y a plusieurs années... »

— Georges ! interrompit encore Hélène, Georges cherchant son fils... O mon Dieu !... N'y a-t-il pas encore là quelque douloureuse méprise ?

Paul répondit :

— C'est impossible, mon amie.

— Vous crovez...

— Ecoutez-moi avec calme... Je dis

aussitôt au directeur, sans donner votre véritable nom, l'immense intérêt qui vous faisait tant tenir à avoir sur cette démarche le plus de renseignements possibles... Il ne fit aucune difficulté pour me donner tous les éclaircissements qui étaient à sa portée. Il me dépeignit monsieur de Kerlor, et je le reconnus tout de suite sous ce portrait... D'ailleurs, je vous le répète, une simple coïncidence est impossible dans ces conjonctures.

— C'est vrai ! reconnut Hélène, la face sillonnée de larmes.

— Votre mari était venu pour s'assurer que nul enfant dans la colonie ne présentait le moindre trait de ressemblance, la moindre circonstance de sa vie, capables de donner lieu à la supposition que ce fût Fanfan.

— Pourquoi le recherche-t-il ? se demanda Hélène.

— Il avait semblé ému, très ému... Après avoir laissé au directeur une certaine somme pour ses détenus, il était parti sans donner son adresse... Telle est du moins la version du commandant du pénitencier d'Orgeval.

— Comme tout cela est étrange ! murmura la comtesse de Kerlor.

Elle tendit la main à Vernier avec une chaleureuse effusion.

— Mon ami, dit-elle, il se peut que j'aie encore besoin de vous.

— Commandez et j'obéirai.

— A demain.

Quand elle se retrouve seule, Hélène resta comme écrasée sous le poids des pensées qui venaient l'assaillir.

Elle ne s'était pas trompée !

Elle avait bien prévu que Georges se repentirait, qu'il voudrait racheter son crime.

Son mari recherchait Fanfan ; il avait donc le remords d'avoir frappé cruellement un innocent.

S'il reconnaissait ses torts envers son fils, fallait-il en déduire qu'il voulait revoir sa femme et lui demander pardon ?

— Oui, cela devait être.

Quelque événement imprévu, quelque hasard l'avait enfin éclairé, et il était revenu en France pour réparer les terribles effets de sa colère.

Comme Hélène oublierait ses tortures passées ! Comme elle l'absoudrait de ce châtement immérité dont il l'avait frappée.

Elle frissonnait, pâlisante, en songeant à l'heure prochaine, peut-être, où elle se retrouverait en face de lui.

Bientôt ils seraient deux pour retrouver Fanfan et l'arracher à l'abîme où l'avait plongé un moment de folie furieuse.

Dès le lendemain, elle partirait pour Paris, Paul Vernier l'aiderait dans ses démarches.

Elle tressaillit : dans le heurt de ses

pensées, elle croyait deviner la retraite de Georges.

Il n'avait pu s'installer qu'au Parc-des-Princes.

La pauvre femme, qui s'attendait à renouer promptement la chaîne de son existence, et perdait la notion du temps, ne songeait pas que des années s'étaient écoulées, changeant les choses et les êtres.

Hélène se mit au lit, il était deux heures du matin ; elle dormit peu, ce qui ne l'empêcha pas d'être debout à l'aube. Quand elle fut habillée, elle pria Juliette d'aller chercher Fanfan dans sa chambrette.

Il arriva bientôt.

— Mon enfant, lui dit Hélène, je suis forcée de sortir aujourd'hui.

L'enfant eut un soupir de regret ; il allait être privé de la présence de sa bienfaitrice.

— Tu seras bien sage, n'est-ce pas, mon petit Claude ?

C'était la première fois qu'elle le tutoyait ; mais, depuis les baisers de la veille, Hélène avait toutes les raisons d'user de ce droit.

— Certainement, Madame, répondit-il.

— Tu ne sortiras pas de la maison pendant mon absence.

— Je ne le dois pas, Madame... Mais soyez tranquille.

Et elle embrassa longuement le prétendu Claude.

Paul Vernier était arrivé, tout prêt à se mettre aux ordres de la comtesse de Kerlor.

Ils montèrent dans le premier train pour Paris. Pendant le voyage, Hélène dit à Paul Vernier qu'elle s'attendait à trouver Georges Ge Kerlor à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Ils arrivèrent à Paris, à la gare du Nord, et prirent une voiture qui les conduisit à Boulogne.

L'habitation du Parc-des-Princes était déserte, le jardin mal entretenu, les persiennes fermées, la grille de fer forgé, qui commençait à se rouiller, tout cela, au premier examen, produisit un effet lamentable sur l'esprit de la jeune femme.

Toute cette demeure semblait tomber en ruines.

N'était-ce pas l'image du bonheur d'autrefois ?

Paul Vernier, qui avait vu l'écriteau indiquant que la propriété était à louer ou à vendre, dit à Hélène :

— Cette maison est inhabitée.

La comtesse de Kerlor eut un geste de lassitude.

— Cependant, reprit le sculpteur, nous pourrions obtenir des renseignements en nous adressant à l'adresse que voici : *Dardanelle*, notaire, 69, rue des Pyramides.

C'était, en effet, à cette adresse que les loueurs ou acheteurs étaient invités à se rendre pour traiter.

— C'est juste, répliqua Hélène, déjà moins soucieuse... Ce notaire a dû recevoir la visite de monsieur de Kerlor.

Elle croyait, ainsi que Paul, que la propriété n'avait pas changé de maîtres.

Ils allaient remonter en voiture, quand l'homme, le voisin chargé de fournir des explications préliminaires et de faire visiter l'immeuble, apparut.

Paul demanda :

— A qui appartient cet hôtel ?

L'homme marmotta avec une certaine emphase :

— A monsieur Renardeau, le gros droguiste de la rue des Lombards... Il est mort l'année dernière.

— Qui lui avait vendu cette propriété ?

— Ah ! ça, je ne sais pas... C'est trop vieux pour moi... C'est très grand... Le jardin est magnifique... Il ne dit rien parce qu'il est embroussaillé, mais on arrangera tout cela...

Paul Vernier en savait assez : il remercia le cicerone et il entraîna Hélène.

Une fois dehors, il dit à la jeune femme :

— Il est inutile d'aller chez le notaire, cet hôtel n'appartient plus à monsieur de Kerlor.

— Revenons à Moisselles, la journée est néfaste, soupira Hélène.

Tous les trois aussi se sentaient l'objet d'une surveillance inquiétante.

Le médecin qui avait envoyé Claudinet à l'hôpital — où le pauvre était encore, semblant revenir à la santé — le médecin avait dû les signaler à la police ; c'était la conviction de La Limace.

Bien entendu, ils ne s'étaient pas avisés de signaler à qui de droit la disparition de Fanfan.

Il y aurait eu certainement enquête, recherches, de minutieuses explications à fournir.

L'acte de naissance, fabriqué par La Limace avec la feuille volée suffisait aux yeux peu clairvoyants des gendarmes et des appariteurs ; mais à Paris on examine de plus près les pièces de l'état civil. Mieux valait se taire que de permettre à la justice des indiscretions d'un goût déplorable.

Ils avaient décidé de « faire la banquette ».

Bien des fois La Limace avait repris son attirail de rémouleur et exploré les environs.

Il n'avait jamais pu rapporter à la communauté que le maigre salaire, honnêtement gagné, hélas ! — ce qui le désolait, — par quelques repassages.

— On ne peut pourtant pas rester comme ça ! fit Panoufle.

— Pourquoi ne retournerait-on pas au Point-du-Jour ? proposa Zéphyrine... On y a bien vécu au temps jadis.

L'observation frappa La Limace.

C'était à quelques pas que se trouvait ce mystérieux hôtel du Parc-des-Princes où La Limace avait fait une ample moisson.

— Ça va ! dit-il résolument.

Et l'entresort, plus disloqué que jamais, revint cahin-caha sur les bords fleuris qu'arrose la Seine.

Il n'y avait plus guère que le vol à la tire, une des spécialités de La Limace, il est vrai, quelques assommades de gens attardés sous le viaduc d'Auteuil, quelques ivrognes dépouillés, pour sustenter la smala.

Une terrible anxiété les poignait à la gorge... Et c'était toujours le gosse fugitif qui en était cause.

Ils pensaient que Fanfan, éloigné d'eux, ne subissant plus la terreur qu'ils entretenaient autour de lui, pourrait parler... Il raconterait bien des choses... Ils seraient perdus.

Quand les idées noires faisaient trêve, La Limace gémissait en songeant à sa vieillesse.

Il se disait que Fanfan n'avait pas rendu tout ce que l'on espérait. Il y avait peut-être moyen de lui faire rapporter plus tard.

Les circonstances dramatiques qui avaient placé le petit garçon entre les mains du misérable, lui permettaient de

CHAPITRE XXV

PISTE RETROUVÉE

Depuis la disparition de Fanfan, il semblait que le guignon le plus impitoyable se fût donné à tâche de poursuivre des hôtes de l'entresort.

L'affaire des environs de Paris avait échoué de la façon la plus piteuse du monde.

On croyait, à la rigueur, pouvoir opérer sans Fanfan ; sur le théâtre de l'action on avait vu qu'il était impossible de tenter quoi que ce fût sans un petit garçon pour s'introduire par l'imposte et tirer les verrous.

La Limace avait été forcé de céder le coup à des clients ; mais, dans la perpétration de leur crime, ceux-ci avaient été surpris et arrêtés, de sorte que l'indicateur n'avait pas reçu sa prime, toujours payable après réussite.

Aussi, la misère commençait-elle à régner dans l'entresort. La Limace, forcé dans ses derniers retranchements, avait lâché un billet de cent francs, jurant ses grands dieux que le portefeuille était vide.

supposer que s'il retrouvait la piste de l'homme du Parc-des-Princes — chose possible, après tout — il y aurait là probablement le repos des vieux jours, la tranquillité.

Il exposa ses idées à Zéphyrine et à Panouffe, qui l'approuvèrent. Malheureusement, quelle marche fallait-il suivre ?

La Limace s'était heurté, lui aussi, à la propriété désertée, et il n'avait obtenu aucun renseignement.

Zéphyrine soupira.

— Il nous portait bonheur, ce voyou-là ; depuis qu'il est parti, rien ne nous réussit plus.

— Voyons ! émit Panouffe, ça ne doit pas être bien sorcier de retrouver le même.

— Faut croire que si.

— Allons donc ! il se sera bientôt fait pincer comme vagabond... On l'aura coffré, vous dis-je, et comme il n'aura pas voulu rentrer ici, il se sera fait condamner sous un faux nom. C'est ce qui explique pourquoi nous n'avons pas été inquiétés à son sujet.

— En voilà des idées ! rétorqua Zéphyrine...

La Limace interrompit la discussion :

— Faudrait voir à se caler les joues, dit-il.

— Il n'y a plus le sou, répondit sa femme.

La Limace répliqua :

— En fouillant au fin fond de mes profondes, j'ai retrouvé de quoi casser une croûte.

Panouffe et Zéphyrine s'épanouirent à cette douce perspective.

— Oh ! continua La Limace, ça ne sera pas un balthazar...

Eusèbe était parti ; il s'était rendu chez le charcutier le plus voisin où il faisait emplette de boudins et de saucisses.

Zéphyrine mit tout cela dans le poêle, pêle-mêle.

En attendant que le couvert fût mis, Eusèbe Rouillard finissait sa pipe, tout en jetant les yeux sur le morceau de journal que le charcutier avait utilisé pour envelopper les victuailles.

— Ah ! c'est rigolo ! s'exclama son compagnon.

— On dirait...

Le journal n'était pas récent, puisqu'il était employé comme vieux papier.

La Limace venait de lire les premières lignes des tribunaux.

Un petit vagabond, arrêté aux Champs-Élysées, avait refusé de faire connaître son nom et l'adresse de ses parents.

Il avait prétendu opiniâtement s'appeler Claude...

C'était ce nom qui avait tout de suite attiré l'attention de La Limace.

Le président, malgré sa paternelle admonestation, n'avait pu obtenir aucun résultat.

Le tribunal ne pouvait qu'obéir à la loi. L'accusé avait été condamné.

« Mais, au-dessus de la loi, écrivait le publiciste, il y a l'humanité ! La protection de l'enfance en doit être l'affirmation pratique.

« Si cet enfant a gardé son douloureux secret et a préféré l'emprisonnement au risque d'être renvoyé dans sa famille, c'est que ses parents sont indignes, c'est qu'ils en faisaient un martyr.

« Nous ne sommes pas seul de cet avis ; un magistrat instructeur a été frappé comme nous de la condition du petit misérable.

« Ce juge ne pouvait éviter une condamnation à l'enfant ; mais il a obtenu que « Claude » ne ferait qu'un court séjour à la Petite Roquette et qu'il serait envoyé dans une colonie pénitentiaire. Nous croyons savoir qu'il s'agit de Moisselles. »

Panouffe avait lu par-dessus l'épaule de son complice.

— Il n'y a pas d'erreur ! s'écria l'ancien roi du bague, il s'agit de Fanfan.

— N'est-ce pas ? fit Eusèbe joyeusement.

— Il a pris le nom de Claude à cause de Claudinet.

— Ça se comprend.

Zéphyrine, tout à sa cuisine, n'avait pas prêté l'oreille ; mais les éclats de voix des deux hommes finirent par éveiller sa curiosité.

— Ou'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Il y a, répondit Eusèbe, que nous savons où est le lardon.

— Pas possible.

On déjeuna beaucoup plus gaiement que l'on ne s'y serait attendu le matin.

Les trois hommes de l'association savaient ce qu'étaient les colonies pénitentiaires ; il était facile, après avoir pris des précautions élémentaires, de parler aux colons ; pour les enlever, il fallait un léger effort, mais ça réussissait tous jours.

— Faut aller tous les trois dans la cambrousse, proféra Zéphyrine.

— C'est bon, fit La Limace, nous essayerons demain... Préparons des frusques convenables... Nous irons tous les trois en braves gens à Moisselles.

**

Fanfan, le matin, avait regardé s'éloigner sa bienfaitrice en compagnie de Paul Vernier.

Il avait reçu le dernier sourire que lui adressait Hélène du coin où le chemin tournait vers la gare.

Il était rentré au jardin et avait commencé sa tâche.

Une heure plus tard, il vit Juliette, la femme de chambre, qui sortait à son tour ; cela étonna Fanfan ; mais il n'en continua pas moins son travail avec ardeur.

Le jardinier arriva au moment du déjeuner.

— Mon petit Claude, mademoiselle Juliette nous a préparé à manger... Nous allons nous mettre à table, tous les deux... Ce soir, pour dîner, tu attendras le retour de madame Gérard... Voilà ce qu'on m'a chargé de te dire.

Après le repas, il termina l'ouvrage qu'il s'était assigné; puis il alla prendre son livre et étudia une leçon difficile.

Il s'y appliqua avec sa conscience accoutumée.

Les heures s'écoulaient sans qu'il s'en aperçût.

Quand Fanfan eut bien appris sa leçon, et qu'il ne craignit plus des reproches de son professeur, il ferma son livre.

La nuit tombait déjà.

Il voulait aller faire un tour au jardin. Il s'y promenait depuis un grand quart d'heure, lorsque, tout à coup, son attention fut attirée par un sifflement.

Instinctivement le pauvre petit frissonna.

Bientôt, on l'appela à mi-voix.

— Fanfan !...

Il leva la tête et recula, saisi soudain d'épouvante et d'horreur.

Les faces ignobles de La Limace, de Zéphyrine et de Panoufle, grimaçant un affreux sourire, s'étalaient entre les barreaux de la grille qui terminait le petit mur de la clôture.

Fanfan eut une sensation d'éroulement... Les bandits avaient retrouvé sa trace... Il ne parviendrait donc jamais à leur échapper ?

Le désespoir l'envahit.

— Hé, Fanfan !... approche donc...

Le fils d'Hélène, tout d'abord terrifié par cette apparition, chercha à se raidir; balbutia :

— Je ne vous connais pas.

Panoufle s'esclaffa :

— Oh ! elle est bonne celle-là !... Il fait semblant de ne pas nous « remettre »... On méprise donc les amis, maintenant... On crache sur papa et maman ?

Fanfan répéta :

— Je ne vous connais pas.

Malgré tous ses efforts, une peur atroce, mêlée de dégoût, glaçait ses membres.

Il aurait voulu se sauver. Il ne le pouvait pas. Ses jambes fléchissaient...

Il restait immobile, comme pétrifié, les yeux hagards...

La Limace prit la parole :

— Eh bien ! puisque tu renies ton père et ta mère, nous allons entrer ici pour nous faire connaître.

Les dents de l'enfant s'entre-choquèrent.

— Nous prouverons que tu es notre fils et que nous sommes de braves et honnêtes commerçants... Nous dirons que tu t'es enfui après nous avoir volé nos économies, et que cela explique

pourquoi tu as donné un faux nom à la justice... Allons, Panoufle, donne-n'en un coup sur la sonnette.

L'hercule allongea le bras.

Fanfan s'exclama :

— Ici... Chez la bonne dame... Vous !...

— Approche un peu... Il n'est pas utile que les curieux sachent nos affaires... jaspinois cinq minutes en bons zigs que nous sommes et faisons en sorte que personne ne nous vole.

Fanfan se ressaisit; tant que ces grendins verraient qu'il avait peur, ils redoubleraient d'effronterie.

La grille était fermée, après tout, Fanfan était à l'abri.

Ce qu'il fallait pourtant, c'était éviter le tapage. Si l'on venait au bruit de l'altercation, et que l'on entendit les propos de ces bandits, quelles explications le petit colon pourrait-il fournir ?

Sa raison déjà mûrie lui commandait au moins d'écouter ce que ces misérables allaient lui dire.

Il redevint courageux et s'approcha de la grille; car un nouvel effort de volonté, il les regarda bravement en face et s'écria :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que je veux, dit énergiquement La Limace, c'est que tu reviennes avec nous.

— Jamais !

— Tout de suite !

— Non ! non ! non !

— Je veux plus encore... Cette dame, la maîtresse de cette maison, est riche sans doute...

Fanfan garda le silence.

— Il y a dans cette cambuse de l'argent et des bijoux ? Eh bien ! ce que je veux, et si tu n'obéis pas, je te le jure, Fanfan, si tu n'obéis pas... je te tue comme un chien... Ce que je veux, c'est que tu nous montres où est l'argent de cette dame, où sont ses bijoux, et que nous aides à les voler, comme c'est ton devoir !

Le gosse s'attendait à cette épouvantable injonction; il laissa La Limace écumer à son aise.

— Je veux que tu sois notre complice !... Et que tu « radines » ensuite avec nous... Tu es fixé, j'espère ?

Il croyait qu'en terrifiant Fanfan, celui-ci céderait.

— A la bonne heure ! grémela l'hercule, voilà qui est parlé... Je suis pour la persuasion... Mais quand il faut en arriver au surin, je ne flanche pas.

— Réponds ! continua La Limace.

— Je réponds que vous n'entrerez pas, riposta Fanfan.

— Choléra ! glapit Zéphyrine.

— Ne nous endormons pas sur le rôti ? reprit La Limace.

— Escaladons la grille.

— Personne dans la rue, ajouta rapidement Zéphyrine.

La nuit était venue.

La Limace, qui tenait entre ses dents un long couteau à virocle, tiré de sa poche et ouvert en un clin d'œil commanda :

— Une, deux !

Les deux hommes allaient se hisser aux barreaux de la grille.

Fanfan s'attendait à cette téméraire escalade...

Au moment de l'action, il avait retrouvé toute sa vaillance en se reprochant sa frayeur du début.

La Limace avait osé parler de devoir, le petit ferait le sien.

Il cria de toutes ses forces :

— Au voleur ! au voleur !

Puis il s'élança, dans une course échelonnée, vers la maison, à travers les allées tortueuses du magnifique jardin anglais.

A l'angle de l'habitation pendait la chaîne de la cloche servant à annoncer l'heure des repas.

Il la saisit et sonna à toute volée, pendant que sa voix perçante continuait à lancer aux échos :

— Au voleur ! au voleur !

Il entendit des pas précipités ; des voisins accouraient, attirés par le bruit.

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? se demandait-on.

Il regarda derrière lui.

L'assaut avait été abandonné ; le gosse ne vit que les bonnes figures d'une demi-douzaine de naturels du pays.

Il revint près de la grille.

On le questionna avec émotion.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... qu'as-tu vu ?... Est-ce qu'on a voulu entrer ici de force ?

Il n'y avait plus aucun danger ; l'enfant, si intrépide tout à l'heure, subit une réaction nerveuse.

Il resta sans répondre, les yeux démesurément ouverts, la bouche béante, la face d'une pâleur livide.

— Quelqu'un est donc venu ?

Fanfan nut balbutier :

— Non... personne... Pardonnez-moi... j'ai... eu peur... Ce n'était rien... Je sais maintenant que je me suis trompé. Encore une fois, excusez-moi.

Et tout tremblant, il ouvrit la grille sans penser à ce qu'il faisait.

Les hommes se répandirent dans le jardin et fouillèrent les bosquets.

— Il n'y a personne, dit l'épicier-mercier, qui était en outre caporal des pompiers.

— Non... personne, murmura le gosse... Personne... j'ai mal vu.

Tout à coup, Fanfan chancela, et un voisin n'eut que le temps de tendre les bras pour le recevoir.

Le petit s'était évanoui.

— Allons bon ! Voilà une autre affaire, grommela-t-on.

Mais l'arrivée d'Hélène et de Paul Vernier, qui revenaient de Paris, tira d'embarras les braves Moissellois, qui expli-

quèrent ce qu'ils savaient, c'est-à-dire peu de chose.

Hélène les remercia, pendant que Vernier, prenant l'enfant dans ses bras, le transportait dans le salon, où il l'étendait sur le canapé.

Hélène, très anxieuse, sonna sa femme de chambre. Personne ne venant, elle sonna de nouveau.

Ce fut la mère François qui apparut, une vieille femme un peu dure d'oreille, qui faisait le gros ouvrage

— Où est Juliette ? demanda Hélène.

— C'est aujourd'hui la Pentecôte, répondit la mère François. Mademoiselle Juliette est sortie...

— C'est vrai ! fit la comtesse de Kerlor... Je n'y songeais pas... Mais elle devrait être rentrée.

— Elle aura manqué le train.

Hélène ne s'occupa plus que de Fanfan ; mais Paul Vernier lui avait déjà fait respirer des sels anglais ; le gosse rouvrit les yeux.

Son regard se fixa tout de suite sur sa mère, troublée au-delà de toute expression.

Les idées eurent quelque peine à se rassembler dans le cerveau endolori de Fanfan : il cherchait à reconstituer ce qui s'était passé.

Hélène lui prodiguait les plus tendres caresses. Fanfan se souvint ; il se dressa et se passa la main sur le front.

— C'est fini ! dit-il, cherchant à sourire.

— Que s'est-il donc produit ? demanda Vernier.

— Tu as eu peur, mon enfant ? questionna Hélène.

— Oui... j'ai eu peur... C'est impardonnable, n'est-ce pas... un grand garçon comme moi.

— Mais peur de quoi ?

— J'ai cru voir des ombres... des fantômes. Je ne suis qu'un poltron, répondit Fanfan qui se leva et fit quelques pas dans le salon.

— Est-ce que tu es sujet à ces évanouissements ?

— Mais non, Madame.

— Tu souffres moins ?

— Je ne sens plus rien du tout.

— Allons ! fit Paul, nous pouvons nous rassurer... Bonsoir, Claude.

L'artiste serra la main d'Hélène et sortit : il ne devait pas oublier plus longtemps qu'il était fonctionnaire et qu'il était obligé de contrôler les opérations de la journée.

La mère François annonça que M^{me} Gérard était servie. Il n'y avait qu'un couvert ; de ses propres mains aristocratiques, la comtesse de Kerlor mit celui de Fanfan, tout confus ; c'était la première fois qu'il s'asseyait à la table de M^{me} Gérard.

De sa violente émotion, il ne lui restait qu'un bel appétit, qui ravit Hélène.

Il riait de la terreur insensée, disait-il, qui l'avait si follement saisie, en présence des paysans témoins de son extravagance.

Cependant Fanfan, dont le cœur battait à rompre sa poitrine se demandait si le moment n'était pas venu de tout raconter à sa protectrice. Fallait-il lui avouer et le mensonge qu'il avait si souvent soutenu relativement à son état-civil et la vie qu'il avait menée depuis qu'il était au monde.

Il terminerait par le récit de sa fuite de l'entresort. Et il exprimerait sa volonté formelle de ne plus jamais, jamais y retourner. Il dirait la soif qui le dévorerait d'échapper à la situation infâme ou il avait été placé presque à sa naissance. Il invoquerait la pitié d'Hélène ; il se traînerait aux genoux de sa bienfaitrice et il la supplierait de le sauver... Elle n'hésiterait pas... Il en était sûr...

Mais alors, il faudrait que Fanfan parlât de La Limace, Zéphyrine et Panoufle !

M^{me} Gérard préviendrait les gendarmes.

Fanfan, qui n'avait jamais voulu dénoncer les misérables, enverrait donc les coupables au bagne, qui sait, à l'échafaud ?

Fanfan ne serait pas le pourvoyeur des juges ; Fanfan ne deviendrait pas l'aide du bourreau.

Pour cela, il n'était pas condamné à mentir éternellement ; il dirait toute la vérité à M^{me} Gérard, mais dans deux ou trois jours seulement, lorsque les grendins seraient loin.

Hélène le servait maternellement ; elle avait pour lui des attentions exquises ; jamais le pauvre gosse ne s'était vu l'objet de pareils soins.

Fanfan se disait qu'il ferait bon vivre ainsi toute sa vie, auprès d'une sœur de charité comme Hélène.

Et peu à peu de joyeuses réminiscences traversaient le cerveau de Fanfan.

Des souvenirs extrêmement confus se heurtaient dans son esprit. Par moments, il aurait juré que ce n'était pas la première fois qu'il était entouré de ce confortable, — sinon de ce luxe, — puis il se disait bien vite qu'il perdait la raison.

Après le dîner, Hélène et Fanfan se rendirent au salon. Hélène mit des volumes à la disposition de son hôte.

— Regarde, dit-elle, amuse-toi !

Elle couvrait des yeux le gosse et semblait découvrir en lui des qualités nouvelles.

Ce front respirait la loyauté, ces yeux la droiture, cette bouche bien dessinée, le courage.

La comtesse de Kerlor éprouvait le charme que donne le repos après une effroyable lassitude.

Ses souffrances morales s'engourdisaient ; elle ressentait un véritable apai-

sement, une sorte de quiétude dans laquelle entraient l'émotion et l'étonnement ; cela finissait par devenir d'une douceur incomparable.

Hélène, charmée, s'y abandonna pendant quelques instants...

Demain, elle chercherait le moyen de découvrir la retraite de M. de Kerlor.

Il était en France, puisqu'il avait été voir le commandant de la colonie d'Orgeval ; Hélène retrouverait son mari, elle en avait la conviction.

Fanfan, captivé par ses livres, relevait pourtant la tête de temps en temps pour commenter les textes ou demander à M^{me} Gérard ses appréciations. Elle venait à côté de lui, sa joue effleurait celle de l'enfant.

Hélène, après ces bienfaitantes distractions, retombait dans sa mélancolie.

Peu à peu, la comtesse se sentit invinciblement prise du désir de rendre tous les souvenirs qu'elle était en train d'évoquer plus ardents encore par la contemplation de la réalité.

Elle alla chercher un grand album, depuis de longues années fermé et enveloppé dans un morceau de toile, comme pour épargner à celle qui le possédait toute tentation de l'ouvrir.

Elle déchira l'enveloppe, ouvrit les fermoirs d'or et regarda la première page de l'album...

Elle voyait une aquarelle étincelante, un paysage pittoresque, la façade d'un château, avec sa magnifique terrasse, entourée d'une rampe à balustres en granit de Bretagne.

Au fond, l'Océan immense, vert et calme, reflétait la lumière d'une superbe matinée de printemps.

Hélène se rappelait.

Elle avait fait cette aquarelle un peu avant son mariage, alors qu'elle aimait déjà Georges passionnément et qu'elle cachait son amour au plus profond de son cœur...

Elle restait plongée dans sa contemplation, n'ayant pas la force de tourner le feuillet qui lui rappelait ces jours bénis...

Fanfan releva la tête ; le silence de sa bienfaitrice lui paraissait singulier.

Il la vit tenant l'album. Il se leva curieusement, mais avec un peu de contrainte. Il hésita...

Puis, il ne craignit plus autant d'être indiscret, et il s'approcha rapidement d'Hélène.

Elle l'entendit venir ; elle lui montra le dessin...

Une lueur passa dans les yeux de Fanfan, comme si tout à coup, au milieu de la nuit profonde, un pâle rayon cherchait à percer les ténèbres. Il restait silencieux, oppressé.

Mais, bientôt, ce fut l'aube, puis l'aurore lumineuse...

Enfin, le soleil se leva dans le jour éclatant !

Fanfan s'écria, comme inconsciemment :

— Tiens ! le château de mère-grand ! Hélène fut secouée par un long frémissement ; elle regarda fixement l'enfant.

— Que dis-tu ?... Tu connais ce château ?

— Oui, Madame, répondit-il sans hésiter.

— Où l'as-tu vu ?

— Je ne sais pas, Madame.

— Pourquoi dis-tu le château de mère-grand ?

— Je ne sais pas non plus... les mots me sont venus tout naturellement... et je vous assure, Madame, que je ne sais pas comment cela s'est fait.

Le cœur de la comtesse de Kerlor se dilata.

Fanfan regardait plus avidement que jamais l'aquarelle. Il murmura :

— Voilà le parc... Voilà le jardin.

Elle demanda dans un souffle :

— Tu te rappelles, ce jardin ?

— Oui, Madame, parfaitement...

Fanfan se souvenait !...

Il avait suffi pour que ce passé, semblant définitivement oublié, s'évoquât avec une telle intensité de détails que Jean de Kerlor revit le château de ses ancêtres.

Hélène était remuée au plus profond de ses fibres maternelles ; elle écoutait, éperdue.

Fanfan ajouta sans embarras, désignant du doigt les lieux qu'il citait :

— Là, voyez-vous, madame Gérard, derrière cette porte vitrée, au-dessus du perron, il y a une grande salle... et un large escalier de pierre...

La comtesse de Kerlor, haletante, d'un signe de tête affirmait l'exactitude des faits donnés par l'enfant...

Il poursuivit, retrouvant de plus en plus de mémoire :

— Par ici, il y a un grand salon rouge, avec des grands portraits dans des cadres dorés. Celui du milieu est celui d'une vieille dame...

Fébrilement, Hélène tourna quelques pages de l'album, et mit tout à coup sous les yeux de l'enfant un admirable portrait de la comtesse douairière.

— Mère-grand ! balbutia le gosse...

Hélène crut qu'elle allait mourir d'émotion.

— C'est elle !... elle !... disait-il avec une explosion de joie... Elle qui m'em brassait toujours en m'appelant...

Mais il fut brusquement interrompu ; la porte du salon s'ouvrait ; la femme de chambre entraît avec Marcelle.

— Fanfan ! s'écria la fillette.

— Mademoiselle Marcelle ! murmura-t-il stupéfait.

Mais Hélène n'avait entendu que le premier cri ; elle pressa le petit dans ses bras.

— Tu t'appelles Fanfan ? interrogea-t-elle en proie au vertige.

Elle ressentait comme l'hallucination douloureuse d'un délire.

— Fanfan, oui !... c'est mon nom !... Je ne m'appelle pas Claude, je m'appelle Fanfan.

— C'est vrai, « maman », dit Marcelle, qui conservait ce doux nom à sa tante... C'est mon petit camarade Fanfan.

Stupéfaite, Juliette regardait et écoutait sans comprendre. Elle aurait pourtant voulu expliquer pourquoi elle arrivait si tard ; quand elle entraît dans la gare de Beauvais avec Marcelle, qu'elle venait de prendre à la pension, le train partait ; il avait fallu attendre l'autre, c'est-à-dire de longues heures.

Mais l'attention générale se concentrait sur Fanfan.

Il disait :

— Oh ! pardonnez-moi, Madame, pardonnez-moi de vous avoir caché mon nom... Je vous aurais tout raconté demain ; je m'étais promis... Oui, je vous ai menti en vous disant que je m'appelais Claude, que ma mère était à Lyon, que je m'étais sauvé parce qu'elle me battait... Je vous ai menti, comme j'ai menti au tribunal... J'ai menti parce que je ne voulais pas retourner avec mon père La Limace, avec Zéphyrine ma mère.

— Mon Dieu !...

— Venez, Marcelle, dit Juliette doucement, ne voulant pas troubler plus longtemps la scène pathétique entre sa maîtresse et le petit garçon.

Marcelle obéit à regret ; une fois la porte franchie, elle murmura :

— Fanfan reste là ?... je le reverrai ?... Et Claudinet, où est-il ?... Il doit être aussi avec lui ?

En revoyant Fanfan, son petit camarade d'autrefois, la mémoire était revenue brusquement à la fillette. Il n'y avait plus de lacune dans son cerveau, entre sa fuite du pensionnat et l'heure où Hélène l'avait recueillie.

Le gosse disait févreusement à sa mère :

— Ils sont venus tantôt...

— Qui ?

— La Limace et Zéphyrine, et puis il y avait aussi Panoufle... Ils voulaient me tuer parce que je refusais de...

Hélène ne lui permit pas d'achever.

Elle l'étreignit frénétiquement dans ses bras.

— Fanfan !... Mon cœur l'avait deviné... Fanfan, mon...

Mais elle aussi ne put en dire davantage.

La commotion était trop violente, le saisissement trop grand.

Elle desserra l'ardente étreinte, battit l'air de ses mains...

Un cri rauque sortit de sa gorge...

Hélène tomba évanouie sur le tapis.

CHAPITRE XXVI

LE FEU

Fanfan eut un accès de stupeur de courte durée. Pourquoi ses souvenirs provoquaient-ils un tel bouleversement chez M^{me} Gérard ?

Il se précipita vers sa mère et chercha à la relever.

Il n'était pas assez fort.

Alors, il s'élança à la porte du salon en appelant :

— Au secours ! au secours !

Mais quand il ouvrit cette porte, il recula brusquement.

Des nuages de fumée envahissaient la pièce.

Fanfan cria :

— Au secours ! au secours !

Des voix lui répondirent, mais à quelle distance ; il entendit :

— Au feu ! Au feu !

Et l'écho répéta ces voix à l'infini.

De toutes parts, on se communiquait l'appel sinistre.

Hélène était toujours évanouie ; Fanfan essaya encore de relever sa mère.

— Madame ! suppliait-il... C'est l'incendie !

Au dehors, le tumulte grandissait ; des gens couraient, s'interpellaient, donnaient des avis divers.

Toute la colonie était en révolution.

Soudain, un immense jet de flammes jaillit, trouant le plancher de l'antichambre qui précédait immédiatement le salon.

Fanfan et la comtesse de Kerlor allaient-ils périr dans l'incendie ?

Le feu gagnait les tentures.

L'enfant courut à la fenêtre.

La cour était déjà pleine de monde...

A la fenêtre, Fanfan hurlait à pleine voix dans le paroxysme du désespoir :

— Au secours ! au secours !

De nouveaux cris retentirent :

— Le petit... le colon...

Fanfan ajoutait :

— Madame Gérard est ici... Sauvez Madame, je vous en supplie... Moi, ça m'est égal de mourir.

— Où est-elle ? demanda-t-on d'en bas.

— Ici, dans le salon.

— L'escalier est en flammes.

Tout à coup, une rumeur terrible s'éleva parmi les groupes...

Une gigantesque colonne de feu s'élevait en même temps des sous-sols, léchant la muraille jusqu'à la hauteur des fenêtres du premier étage.

Et à travers les flammes, tous entendaient distinctement la voix de Fanfan,

recouvrant toutes ses forces pour crier éperdu :

— Sauvez Madame... sauvez Madame !

Il hurlait, fou de douleur, entre deux murailles de fumée acre et noire, presque asphyxié, courant de la fenêtre à Hélène, toujours étendue sur le tapis, évanouie...

Chacune des notes de la voix de l'enfant avait résonné comme un écho sinistre dans la cour.

Tous, pleins d'effroi, avaient pâli, désespérés...

Paul Vernier venait de se mettre au lit quand on cria : « Au feu ! »

Il se rhabilla à la hâte.

On lui apprit que l'incendie s'était déclaré chez M^{me} Gérard.

Il eut un instant de vertige.

Il courut de toutes ses forces, arrivant au moment où Marcelle et Juliette, qui avaient pu s'échapper dès le début, franchissaient la grille.

Il plaça une échelle contre le mur du balcon, escaladant les premiers échelons, se hissant avec son seul bras valide, désespéré, fou, luttant quand même. La respiration lui manqua ; il fut forcé de redescendre.

Puis il se rua de nouveau dans les flammes, et il fallut l'en retirer à demi-brûlé, la barbe et les cheveux roussis, sanglant, criant lui aussi, avec égarement :

— Sauvez Madame ! Sauvez Madame !

Les cris de détresse de Fanfan, glaçant tous les cœurs, arrivaient maintenant faibles comme les râles suprêmes et déchirants des agonisants.

Une stupeur funèbre planait sur cette foule.

— A Paris, dit tristement un pompier les camarades ont des échelles de sauvetage.

— Oui, mais nous n'y sommes pas, répliqua son voisin.

Les femmes gémissaient :

— Est-il possible de penser que deux créatures du bon Dieu vont périr ainsi ?

— C'est peut-être déjà fini !

Au moment où la dernière lueur d'espoir allait s'évanouir, un remous se produisit dans la foule.

Un homme parut ; il portait sur son épaule une lourde échelle de maçon.

Personne ne le connaissait.

Froidement, presque avec calme, il dressa son échelle contre le mur, s'assurant de sa solidité.

Les flammes en léchaient le sommet...

Tranquille, mais avec une incroyable agilité l'inconnu gravit les échelons...

On le vit encore pendant une seconde puis il disparut dans la fumée tourbillonnante.

La respiration de tous était suspendue ; on n'osait pas encore croire à un miracle ; il en fallait réellement un, non seulement pour que cet homme sauvât

Hélène et Fanfan, mais pour qu'il ne fût pas victime lui-même de sa témérité.

Paul Vernier se précipita au pied de l'échelle, attendant le retour de l'homme prêt à l'alléger de son précieux fardeau, ou à secourir ce vaillant si les forces le trahissaient.

L'artiste frissonnait ; les yeux hagards, il regardait le balcon et il lui semblait que des tenailles lui tordaient le cœur.

Il aurait voulu être à la place de cet inconnu, saisir Hélène et Fanfan ou mourir avec eux.

Pour la seconde fois, un silence de mort plana sur cette scène terrible.

Silence d'angoisse funèbre pendant lequel tous les cœurs battaient ensemble.

Depuis combien de temps ce sauveteur était-il là-haut ? Personne n'eût été capable de répondre à cette question, toutes les minutes semblaient éternelles.

Cependant, Fanfan avait vu cette ombre enjamber le balcon.

L'enfant suffoquait ; mais il prononça distinctement :

— Elle est là !... là, Monsieur... Sauvez-la... Emportez-la...

La température de la fournaise devenait effroyable, absorbant l'air vital.

Un faux pas, une hésitation, la chute d'un débris incandescent, et ces trois êtres succombaient asphyxiés.

L'homme se pencha.
Sans voir le visage d'Hélène, il enleva le corps comme une plume et l'emporta entre ses bras robustes.

Puis il dit rapidement à l'enfant :
— Il y a une échelle... va vite... Passe le premier.

— Vous sauvez Madame ? demanda Fanfan,
— Oui, j'en réponds !... Mais dépêcheto !

Et l'inconnu, tout en portant Hélène, poussa le petit garçon.

Fanfan, qui se sentait défaillir, fit appel à toute son énergie.

Il réussit à atteindre le balcon.
La flamme carbonisait déjà le haut de l'échelle...

Fanfan s'élança.
Il vit l'homme poser le pied sur le deuxième échelon tenant solidement Hélène.

La pompe enfin alimentée lançait des torrents d'eau dans la direction de la fenêtre.

Fanfan se laissa glisser...
L'attention des assistants était tout entière concentrée sur le sauveteur et la victime ; on avait à peine vu le petit descendre vertigineusement.

Il fut reçu entre les bras d'un homme...
Une voix siffla à l'oreille du gosse :

— Un mot, et tu es mort !
En même temps, une main aussi lourde que vigoureuse s'appliquait sur sa bouche...

Une couverture entourait sa tête...

On emportait Fanfan dans une course furibonde, à travers la campagne...

— Ah ! se disait le pauvre enfant, pourquoi ne suis-je pas mort auprès de ma bienfaitrice ?

Puis il cessa de penser ; il s'abandonnait comme une chose inerte.

Mais, malgré lui, il tremblait convulsivement.

La course dura longtemps.

Enfin l'homme qui tenait Fanfan s'arrêta et le déposa à terre.

On débarrassait le gosse de la couverture qui l'étouffait.

Sous la clarté blafarde de la lune, il se vit au milieu des champs déserts.

Puis il regarda ses ravisseurs et poussa un cri de désespoir et de rage ; ils étaient deux : La Limace et Panouffe.

— Eh bien ! commença la voix narquoise de celui-ci, on reconnaît pas les amis, maintenant ?

Fanfan eut un geste farouche ; si le pauvre enfant n'avait pas été brisé de fatigue, il eût essayé de s'enfuir en courant de toutes ses forces.

La Limace, non moins goguenard, ajouta :

— On ne le fait plus à la pose comme tantôt... hein ?

« Tu nous avais brûlé la politesse dans la soirée, nous avons brûlé le gourbi dans la nuit, histoire de te rendre ta tournée... Ah ! on sait vivre !

— Ainsi, c'est vous ! proféra le gosse.
— C'est nous, répondit tranquillement Eusèbe Rouillard.

Fanfan répéta avec égarement :

— Je ne veux pas rester avec des criminels de votre espèce... Je veux revoir madame Gérard.

La Limace proféra de sa voix la plus canaille :

— Oh ! ça, pas possible... Si tu attends madame, tu peux te fouiller... Elle doit être rôtie à cette heure... La cuisinière l'a oubliée devant le feu... Pourquoi aussi se mêle-t-elle de détourner les mineurs de la bonne voie ?

— Assassins ? cria Fanfan.
— Pourquoi ? rectifia La Limace...

Parce que nous avons un peu hérité de la bonne dame... On a été forcé de mettre les bouchées doubles ; on n'a pas eu le temps de « poisser » l'argent, parce que le feu a pris trop vite ; il a fallu se contenter de quelques bijoux...

— Vous vouliez assassiner ma bienfaitrice ?

— Nous causerons de cela plus tard... Il ne faut pas coucher ici... Allons ! Hop ! en route.

Saisissant chacun un bras de Fanfan ils allaient repartir.

Fanfan chancela, se demandant si ce n'était pas dans un rêve qu'il avait vu Hélène sauvée par l'inconnu...

Mais non, il lui semblait encore entendre les paroles de cet homme.

Les criminels se trompaient.

En effet, la comtesse de Kerlor était hors de danger.

Son sauveur avait passé à travers les flammes et était arrivé à terre avec son fardeau, avant que l'échelle à demi-brûlée fût rompue... Des clameurs enthousiastes éclatèrent quand on le vit sortir de l'épaisse fumée dans laquelle disparaissait déjà la façade de la maison...

Paul Vernier s'était précipité et avait reçu Hélène des bras de l'inconnu.

Il l'avait déposée doucement sur quelques matelas arrachés au sinistre et jetés dans un coin de la cour.

Des femmes s'empressaient auprès de la comtesse de Kerlor pour la rappeler à la vie.

Le commandant du pénitencier, qui était sur les lieux du sinistre, étreignait la main de l'inconnu.

— Oh ! monsieur ! balbutiait le vieux soldat, vous êtes un brave, un très brave, et je m'y connais !...

Le sauveur n'était pas brûlé grièvement. Il répondit d'un signe de tête à l'excellent commandant, qui était tellement ému qu'il ne pouvait pas trouver d'autres mots pour exprimer son admiration.

Il se mit à jurer en secouant de toutes ses forces les mains de celui qu'il félicitait.

— Votre nom, dit enfin l'officier, donnez-nous votre nom, monsieur, que nous nous le rappelions... car celle que vous avez sauvée est une sainte.

L'inconnu voulut s'écarter, mais le commandant le tenait par le bras.

— C'est vous, poursuivit l'officier, qui êtes venu tantôt au pénitencier ?

— C'est moi, monsieur.

— Vous vous informiez d'un enfant dont vous cherchez les traces...

— Oui...

— Vous êtes le comte de Kerlor... Oh ! monsieur, Dieu vous récompensera de votre courage... Venez que je vous présente à celle que vous avez sauvée, à madame Gérard...

Déjà la foule se pressait autour de Georges, le bénissant et exaltant son héroïsme.

Georges de Kerlor voulut à tout prix se dérober aux manifestations enthousiastes des assistants.

Et tout haut, Kerlor dit à la foule :

— Je regrette infiniment de ne point voir la personne à qui j'ai eu le bonheur de rendre un service... Mais l'heure du dernier train me presse... Il faut que je rentre à Paris sans retard... Adieu, Messieurs.

Les soins prodigués à Hélène l'avaient rappelée à la vie.

La comtesse de Kerlor regarda vaguement autour d'elle, ne comprenant pas d'abord, ni pourquoi elle était ainsi, les vêtements en désordre, dans cette cour,

devant cette maison en flammes, au milieu de tous ces gens qui la soignaient, et Vernier, qui attendait anxieusement qu'elle reprît connaissance.

— Vous êtes sauvée ! s'écria Paul avec une joie ineffable...

Et montrant à quelques pas la silhouette du comte de Kerlor entrevue dans la nuit, il ajouta :

— Voilà votre sauveur !

Hélène comprit subitement ce qui s'était passé.

Elle fit un pas vers l'homme que Vernier lui désignait...

Tout à coup, elle poussa un cri, et tendant les bras :

— Georges ! balbutia-t-elle d'une voix à peine intelligible.

C'en était trop !

Elle retomba en arrière, terrassée par l'émotion...

Kerlor s'éloignait en toute hâte... Il n'avait pas vu sa femme.

Le lendemain de son enlèvement de Moisselles, pendant l'incendie de la maison de sa mère, Fanfan se réveilla dans l'entresort, couché dans son ancien lit, la grande malle remplie de paille et de haillons, où leté, dans la nuit, mort de fatigue, il s'était endormi d'un sommeil de plomb.

Il était seul.

Il se leva sans bruit...

Il se rappelait toutes les circonstances horribles qui l'avaient ramené là, et sa première pensée était de fuir.

La porte de la grande voiture était entre-bâillée ; mais il remarqua aussitôt qu'une chaîne la fermait extérieurement, s'accrochant sur la paroi latérale, de sorte qu'il était impossible de la décrocher de l'intérieur.

Fanfan était enfermé.

Il aurait bien dû se douter que La Limage avait pris des précautions.

Tout espoir mourant n'abandonna pas le gosse : il alla aux fenêtres, dont les volets étaient soigneusement clos.

Il regarda à travers une fente.

Il vit en face de lui un large cours d'eau coulant entre deux rives qu'il reconnut pour les avoir explorées autrefois dans une promenade qu'il faisait de temps en temps avec Panouffe.

C'était la Seine, et à quelques pas le viaduc d'Auteuil.

L'entresort devait s'être arrêté au Point-du-Jour.

Fanfan, jetant les yeux vers l'autre côté, vit tout près, juste en face de la porte de l'entresort, Zéphyrine, qui s'occupait de la cuisine.

Plus loin, sur le bord de l'eau, il reconut Panouffe pêchant à la ligne, mais assez près de la voiture pour répondre au moindre appel.

Le petit était étroitement surveillé.

Il se rejeta, désolé, sur son grabat.

Des sanglots lui montaient à la gorge.

— Que doit penser la bonne dame de ma disparition ? fit-il.

La veille encore, il était si heureux !

— Est-elle sauvée ? se demandait-il.

Et il faisait un effort de mémoire pour concentrer ses souvenirs encore confus.

— Oui ! je me rannelle... Au milieu de l'incendie, j'ai vu l'homme qui l'emportait derrière moi... La fumée m'aveuglait pourtant... C'est égal, l'inconnu, tenant madame Gérard était sur l'échelle... Oh oui !... Ma bienfaitrice n'a pas été brûlée...

Il s'écria :

— Oh ! je ne resterais pas ici... Je n'y resterais pas.

Et ses mains frémissantes essayaient d'branler la porte.

La voix de La Limace retentit soudain.

— Eh bien !... Eh bien ! Qu'est-ce que tu as donc à... crier comme ça ?

— Ouvrez-moi !... Je veux sortir !

— Tu es donc si pressé !

— Je ne veux pas rester renfermé !

— Nous te laissons faire la grasse matinée.

La Limace décrochait la chaîne. Prévoyant peut-être une tentative d'évasion, facile à déjouer, il est vrai, mais qui eût pu provoquer une scène publique déplorable, le gredin ajouta :

— Claudinet est là qui attend, depuis deux heures ton réveil pour t'embrasser.

La physionomie de Fanfan changea.

— Claudinet ? interrogea-t-il.

— Eh oui ! il n'est plus à l'hôpital.

— Il est guéri ?

— Hum !... Enfin il est revenu avec nous... Il s'ennuyait de ne plus nous voir. Ah ! celui-là au moins, on peut dire qu'il a sa famille à la bonne...

Il annela :

— Claudinet ! viens donc embrasser ton cousin... Le voilà réveillé !

Un effroyable accès de toux avait seul répondu d'abord à l'invitation de La Limace ; mais bientôt, quittant le coin du feu de bivouac, où il grelottait à côté de Zéphyrine, le petit malade accourut, escalada les marches de la plate-forme et tomba dans les bras de Fanfan.

Les deux gosses se tenaient étroitement embrassés, sanglotant tous les deux.

Après le repas, pendant que la diligente Zéphyrine rangeait le plat et récurait la marmite, et que La Limace et Panouffe rentraient dans l'entresort pour prendre leur café à l'ombre, car le soleil inondait le chemin de ses rayons, les deux gosses s'étaient blottis dans le coin de la voiture qui leur était réservée.

Ils se tenaient les mains et se regardaient, les yeux pleins d'une sainte et fraternelle amitié.

Fanfan examinait de près le visage de Claudinet et son cœur se serrait.

Malgré ses efforts, une continuelle souffrance

convulsait la figure du fils de Rose Foulloux.

Ses lèvres apparaissaient toutes blanches ; son nez émacié s'était allongé entre les pommettes saillantes des joues.

Ses yeux, où brillait la fièvre, étaient cernés de noir et comme perdus au fond des orbites sombres.

Sa respiration était toujours haletante et sa voix avait des sonorités cavernueuses.

Claudinet prononça, avec un sourire navrant :

— Tu ne me trouves pas trop rustique, hein ?

— Quand je t'ai vu là-bas, répondit Fanfan, ça commençait pourtant à marcher.

— Bien sûr, mon vieux... Seulement, ils sont venus me chercher... Tu comprends qu'ils avaient besoin de moi, après ta fuite...

— Il ne fallait pas les suivre... Tu n'aurais qu'à parler au médecin...

— Je me suis laissé entortiller... Tu sais bien comme je suis ?... Ils ont réussi à me monter le coup... Ah ! mon pauvre Fanfan, à peine rentré, le mal m'a renris... Je me disais : Est-ce que je vais mourir sans revoir mon père ?... Et puis, l'étais sûr que, dans n'importe quelle position où tu te trouvais tu étais plus heureux que moi... Alors ça me consolait un peu !

Fanfan répliqua chaleureusement :

— Oh ! je pensais à toi !...

— Tu comprends ! quand t'ai entendu La Limace dire qu'il savait où tu étais, je pensais : Je voudrais bien que Fanfan puisse se « débîner », mais je ne peux pas le prévenir.

— Je me demandais souvent si tu étais sorti de l'hôpital.

— Si mon oncle et ma tante n'étaient pas venus me chercher, j'y serais encore, va !

— Je le comprends.

Mais Claudinet hocha la tête avec une tristesse poignante :

— Seulement ça ne m'aurait pas servi à grand-chose.

— Et pourquoi ? interrogea Fanfan d'une voix qu'il cherchait à raffermir, car il craignait trop de comprendre.

— Parce que, mon vieux, il n'y a pas de guérison pour ma maladie.

Fanfan répondit en toute hâte :

— Voici le printemps... Je t'assure que tu vas aller mieux.

Mais Claude Foulloux, avec sa lassitude désespérée, poursuivit :

— Je n'en réchapperai pas.

— Allons ! tu as tes idées noires... Je croyais que tu serais plus gai en me revoyant.

Claudinet eut un sourire et dit :

— Te voilà revenu auprès de moi, c'est le principal. Nous avons encore du temps à passer ensemble... Car tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas, mon vieux frangin ?

— Je resterai avec toi, Claudinet.
— C'est drôle ! depuis quelques instants je souffre moins... Ah ! si ça pouvait aller mieux !

— Je te soignerai, et puis un beau jour nous filerons tous les deux... Ce coup-là ce sera pour de bon, je t'en réponds.

— Ou irons-nous ?... En prison, peut-être ?

Claudinet, retrouvant un sourire, ajouta insouciantement :

— Ah ! ça ne fait rien, va, si nous y sommes ensemble.

Fanfan répliqua.

— Nous irons chez la bonne dame... Nous reverrons... devine qui ?

— Quelqu'un que je connais ? demanda Claude Fouilloux, très intrigué.

— Pour sûr !

— Comment veux-tu que je trouve ?

— Nous reverrons... Marcelle !

— Marcelle !

L'œil du petit malade s'emplit d'extase.

Fanfan raconta alors à son ami tous les détails de sa vie depuis le jour où il s'était enfui, quelques heures après sa visite à l'hôpital.

Il termina par le tragique récit de l'incendie, pendant lequel La Limace et Panoufle avaient réussi à le capturer.

Claudinet était blême d'effroi ; son cœur palpitait de colère en apprenant que Fanfan avait été arraché à sa vie honnête, et cela en plein bonheur.

Cependant, Jean de Kerlor, obéissant nous ne savons à quelle voix secrète, n'avait point dit un mot à son ami de la scène qui avait immédiatement précédé l'incendie.

Il avait gardé le silence touchant ses souvenirs bien fugitifs encore, mais qui ouvraient à sa jeune imagination des horizons aussi étendus qu'étranges et la peuplaient de rêves...

Fanfan reprit avec une conviction qu'il s'efforçait de faire partager à son camarade :

— Nous nous en irons tous les deux chez la bonne dame.

— Espérons !

— Sois tranquille, nous retrouverons madame Gérard et Marcelle.

— Oh ! si ça pouvait être demain !

— Tu verras comme ma bienfaitrice nous recevra bien... Tu verras comme elle est belle. La bonne dame te guérira... Elle sait très bien soigner les malades... Elle est toujours à l'infirmerie du pénitencier, et elle est si douce, les paroles qu'elle dit sont si touchantes, ses regards si bons que les malades oublient de souffrir quand elle est auprès d'eux.

— Ça serait bien ma « balle », reconnut Claudinet, dont le visage s'éclaircissait.

— Moi, je l'aiderai à te guérir, poursuivit Fanfan... C'est moi qui te veillerai et te donnerai les potions.

CHAPITRE XXVII

LE PREMIER VOL DE FANFAN

Claudinet, très oppressé, était allé se coucher sur son grabat sans qu'on y prit garde.

Fanfan était accroupi à côté de son frère d'infortune, lui parlant tout bas.

Tout à coup, Panoufle, qui lisait *Le Petit Parisien*, poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Eusèbe.

— Mais notre fortune, tout simplement !...

— Je ne te comprends pas...

— Vraiment ?... Ecoute, alors.

L'hercule lut cette information :

« Monsieur Robert d'Alboize, récemment promu lieutenant-colonel à la suite de remarquables travaux sur la Guyane française et détaché au grand état-major, vient d'être appelé à faire partie d'une des commissions instituées au ministère de la Guerre pour l'étude de questions relatives aux nécessités de la défense nationale. »

— Eh bien ? interrogea La Limace, fort déconfit.

— Eh bien ! répéta Panoufle... Et le portefeuille que tu as volé, à l'hospice de Tours, dans la poche du soldat ?

La Limace cligna de l'œil : il ne pouvait plus faire l'ignorant et il s'en tira par une grimace.

L'hercule poursuivit :

— Tu avais raison quand tu disais qu'il fallait garder soigneusement ce portefeuille rouge.

— Faut voir !... faut voir...

— L'affaire est claire comme le jour.

— Tu crois ?

— C'est un simple air de musique à jouer au Monsieur... Chantera-t-il ? voilà la question... En tout cas, risque à couvrir en cas de non-réussite : emprisonnement d'un à cinq ans... Mais, en cas de succès, trente mille balles à palper... Et cent chances contre une de réussir.

— Oui, c'est tentant !... je l'avoue... mais...

— Mais quoi ? insista vivement l'hercule... Le portefeuille en question contient-il, oui ou non, un certain nombre de lettres écrites par une femme ?

— Oui...

— Signées Carmen... Tu nous as dit le nom assez de fois.

— Possible.

— Sont-elles adressées à monsieur le capitaine Robert d'Alboize, comme en font loi la suscription et le nom de Robert, « mon cher Robert », « mon cher

Robert adoré », répété à chaque page ?

— Je ne vais pas à l'encontre.

— Dans ces lettres, si j'ai bonne mémoire, est-il fait de fréquentes allusions à un enfant provenu des relations... j'allais dire coupables, mettons seulement illégitimes, entre ladite Carmen et le susdit Robert d'Alboize ?... Enfin, ces lettres indiquent aussi que la femme est en puissance de mari.

— Parfaitement.

— Alors, suis bien mon raisonnement. Ce Robert d'Alboize doit être aujourd'hui marié : il a probablement des enfants ; et comme il est dans une haute situation, il ne refusera certainement pas d'abouler trente mille balles à un zig qui lui dira : « Si vous ne me donnez pas cette bagatelle, j'envoie le paquet de lettres à votre légitime, qui saura ainsi que vous avez de par le monde un « mouffon alduitérin ».

— T'as raison !

— C'est comme si nous avions la gallette, s'exclama Zéphyrine.

— Tu crois ? fit La Limace.

— J'en suis sûr... Il ne s'agit que d'avoir l'adresse, chose facile... Nous écrirons au pante en arrangeant une petite combinaison, pour qu'il n'ait pas l'idée de mettre le nez de la rousse dans notre affaire, et dans huit jours nous serons riches... C'est donc pas joli, ça ?

— Au contraire, c'est magnifique.

Ainsi que nous l'avons dit, au moment où les bandits s'entretenaient de leur nouveau plan infâme, Fanfan et Claudinet, tapis dans leur coin, étaient tout à leurs espérances, et se racontaient tout bas les événements survenus depuis leur séparation.

Claudinet disait l'histoire de ses jours heureux passés à l'hôpital, et aussi sa tristesse en rentrant à l'entresort et en n'y retrouvant plus Fanfan.

Tout à coup, Fanfan arrêtait d'un geste le murmure de la voix de Claudinet.

Il s'était dressé attentif.

Deux noms venaient de frapper ses oreilles : Robert d'Alboize et Carmen.

Ces noms-là, il les connaissait !... Il les avait entendus... là-bas... à Moisselles... chez la bonne dame ! Et il lui avait déjà semblé que ce n'était pas la première fois qu'on les prononçait devant lui : maintes fois ils revenaient dans la conversation de celle-ci avec M. Paul Vernier.

Il s'en souvenait bien !

On ne se gênait pas, en effet, pour parler devant lui... Il ignorait en quoi et comment les personnes qui s'apprêtaient ainsi étaient mêlées à la vie de Mme Gérard...

Jamais celle-ci n'avait dit à l'enfant un mot à ce sujet : mais les noms étaient restés dans sa mémoire.

Maintenant qu'il avait la surprise de

les entendre de nouveau prononcés par Panouffe, ils éveillaient chez l'enfant des échos plus précis, des souvenirs plus sûrs.

Pourquoi La Limace et Panouffe parlaient-ils de ces personnes que la bonne dame connaissait ?

Il écouta plus avidement encore.

Il ne saisissait pas complètement le sens des paroles prononcées par les deux hommes, mais il devina bientôt qu'ils méditaient quelque forfait, et il devint très pâle.

— Dormons ! murmura-t-il à l'oreille de Claudinet ; il faut qu'on ne se mêle pas de nous...

Claudinet ne comprenait pas la raison qui poussait Fanfan à lui enjoindre de dormir ; mais, sans répliquer, il laissa tomber sa tête sur la boîte de paille, ferma les yeux et resta immobile...

Fanfan s'allongea également sur le même oreiller, la face contre celle de son pauvre ami, et lui aussi sembla aussitôt plongé dans un profond sommeil.

A ce moment Zéphyrine s'écriait :

— Trente mille balles !... mes enfants !

Quelle joie !... Il faut fêter cette idée-là !... Gagner trente « sacs » d'un coup !

— J'ai une idée, répliqua Panouffe...

Nous allons accompagner La Limace

aux Ternès... Il entrera tout seul chez

le fourrat pour vendre les bijoux de la

gonzesse ; mais quand il aura fini son

affaire, il viendra nous retrouver chez le

mastroquet au coin de la rue Verniquet.

— Je veux bien, assentit Eusèbe.

— On prendra l'absinthe.

— Ça y est !

— Et puis on reviendra dîner à Gre-

nelle, rue Croix-Nivert.

— Ça sera rien tapé ! déclara Zéphyrine enthousiasmée.

A peine le bruit de leurs pas se fut-il éteint dans l'éloignement que Fanfan et Claudinet rouvrirent les yeux.

Le fils de Rose Fouilloux s'écria :

— Pourquoi as-tu voulu que nous faisons semblant de ronfler ?... Est-ce pour pouvoir nous sauver ?

Fanfan, pensif, ne répondit pas d'abord.

Enfin, il murmura :

— Non ! nous ne partirons pas aujourd'hui... d'ailleurs, nous ne pouvons pas.

— C'est dommage !

Fanfan ajouta :

— Il faut auparavant que je comprenne bien ce que Panouffe disait tout à l'heure... Pour sûr, monsieur d'Alboize et madame Carmen étaient des amis de

la bonne dame... La Limace parlait de trente mille francs qu'on leur donnerait

en échange de lettres qui intéressent l'officier... Elles pourraient donc causer

bien du mal, puisqu'on les rachèterait à ce prix-là ?... Des lettres !... Madame

Gérard parlait aussi, quelquefois, de

lettres précieuses... de lettres dispa-

rués... je ne me trompe pas... Oui, un jour, dans le salon, — monsieur Paul Vernier était là, — Madame disait... qu'une maladie l'avait empêchée de retrouver des lettres qui l'auraient sauvée!... Si c'étaient celles-là?... mais comment seraient-elles tombées entre les mains de La Limace?

Claudinet était tout bouleversé.

— Tu parles de lettres... dit-il.

— Oui, des lettres que La Limace a dit qu'il avait, etc...

Claudinet s'écria :

— Qui sont dans un portefeuille rouge qu'il cache... je le trouvais beau, le portefeuille, mais je croyais qu'il y avait des billets de banque dedans.

Fanfan saisit nerveusement les mains de son ami.

— Tu sais où il est, ce portefeuille ?

— Je ne sais pas au juste à quel endroit... Veux-tu que nous cherchions?... il ne peut pas être difficile à trouver... Notre mobilier n'est pas si gros.

Fanfan répondit résolument :

— Oui!... Il le faut... je veux le voir...

Claudinet répliqua, un peu tremblant :

— Eh bien! je vais guetter de peur de surprise... Toi, qui es plus adroit que moi, commence la perquisition... Il n'y en a pas pour longtemps.

— Soit!

L'entresort se composait de deux pièces séparées par une légère cloison.

Dans la première pièce, Fanfan ne trouva rien.

Il passa dans la seconde pièce qui servait de chambre à coucher à La Limace et à Zéphyrine.

Dans cet immonde capharnaüm, l'effroyable désordre défiait toute appréciation.

Une commode à dessus de bois, placée en face du lit, présentait ses tiroirs à demi brisés et remplis des choses les plus hétéroclites.

Les tiroirs du meuble étant scrupuleusement visités, Fanfan chercha autre part.

Sous le lit il y avait une petite malle; elle était fermée.

Après avoir réfléchi, Claudinet reprit :

— Tu m'as dit tout à l'heure que tu voulais voir ce portefeuille... le voir seulement!... Ce n'est pas voler que de regarder une chose!... Et... mais... la charnière est cassée... on pourrait bien lever le couvercle et voir dedans...

Claudinet avait entre-bâillé prestement la malle et jeté un coup d'œil dans l'intérieur.

— Justement! fit-il... Le portefeuille est là... je le vois!

En même temps, le neveu de Zéphyrine levait les yeux sur Fanfan, qui, tremblant, frissonnant de tout son être, le front inondé de sueur, osait à peine regarder...

Alors, par un effort héroïque, surmontant, par tendresse pour son ami, l'hor-

reur que lui inspirait maintenant une mauvaise action, le petit poitrinaire plongea le bras dans la malle, en tira le portefeuille, et le tendit à Fanfan :

— Tiens! dit-il... c'est moi qui l'ai pris!...

Fanfan eut un geste de refus, tout en restant hypnotisé par ces papiers, qui avaient une valeur si grande à ses yeux.

Il n'eut plus bien la conscience de ses actes; au milieu du chaos de ses idées, il en était une qui dominait : la pensée que ces lettres intéressaient M^{me} Gérard, qu'il adorait comme si elle était sa mère, qui l'avait aimé, protégé, instruit...

Il saisit nerveusement la liasse que tenait Claudinet... Il y avait une vingtaine de lettres...

Il les parcourut l'une après l'autre du du regard, ne comprenant guère ce qu'elles contenaient, lisant à peine, cherchant seulement un nom qui fût pour lui un indice.

Toutes étaient signées du seul prénom de Carmen, et l'enveloppe portait :

Monsieur le capitaine d'Alboize.

Mais, tout à coup, dans le corps des lettres, un nom apparut fulgurant aux yeux de l'enfant, celui d'Hélène!

Un nouveau frisson secoua tout son être.

— Oui, oui, balbutia-t-il... C'est cela... madame Gérard, qui parlait de monsieur d'Alboize et de madame Carmen, la bonne dame s'appelle Hélène...

Tout à coup, il vit Marcelle!...

Hélène!... Carmen!... Marcelle!...

Vivement, sans dire une parole et comme obéissant malgré lui à une inspiration presque irrésistible, il prit la liasse et, décousant un coin du maigre matelas sur lequel il couchait avec Claudinet, il y enfouit profondément le paquet de lettres, retenues ensemble par un cordon.

Il s'écria :

— Je réfléchirai... Je déciderai ensuite ce que je dois faire... Mais, au moins, personne ne pourra se servir de ces lettres avant que j'aie eu le temps de savoir si ma bienfaitrice n'est pas intéressée à les connaître ou à les ravoir.

Très tard dans la soirée, La Limace, Zéphyrine et Panoufle rentrèrent dans l'entresort; ils étaient ivres et ne virent pas que Fanfan était livide; et, pendant la nuit, ils n'entendirent pas murmurer le gosse dans son sommeil, agité par un long et pénible cauchemar :

— C'est égal!... j'ai volé!...

CHAPITRE XXVIII

CHANTAGE

Un jour le colonel d'Alboize, à qui son valet de chambre venait de remettre son courrier, remarqua, au milieu des lettres et des plis de service qu'il recevait régulièrement, une enveloppe commune et malpropre, sur laquelle l'adresse avait été tracée d'une main évidemment peu familiarisée avec les habitudes mondaines.

Il décacheta ce pli étrange...
Dès les premières lignes, il poussa un cri...

Cette lettre, d'une orthographe plus que fantaisiste, contenait ces mots :

« Mon colonel,

« J'ai entre les mains un portefeuille renfermant des lettres d'amour signées : *Carmen*.

« Je suppose que vous aimeriez mieux ces lettres entre vos mains que dans celles de Madame votre épouse, d'autant plus qu'il y est parlé à plusieurs reprises d'une enfant appelée Marcelle.

« Vous feriez bien, j'en suis sûr, un petit sacrifice pour les ravoir.

« Une fois d'accord sur le chiffre, je suis prêt à vous les restituer.

« Si l'affaire vous convient, trouvez-vous de demain en huit, c'est-à-dire samedi, au coin du boulevard de la Glacière et de la rue de la Santé, à deux heures de l'après-midi.

« On causera.

« Je compte sur votre loyauté pour ne pas mêler à cette petite transaction la rousse, qui a d'ailleurs bien d'autres choses à faire pour le moment.

« Veuillez agréer, mon colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Un ancien du 2^e Zéphyrs. »

.....

Au moment même où l'espérance rentrait dans le logis des bandits grâce à la tentative de chantage qu'ils allaient opérer à l'égard de Robert d'Alboize, un nouveau malheur les frappait.

Un vrai, presque une catastrophe !

Un matin, ils avaient trouvé mort leur vieux cheval Troppmann, le fidèle compagnon de leurs longues pérégrinations.

La misère des derniers mois avait fini par le tuer.

Cette mort avait été d'abord accueillie

par un concert de jurons et d'imprécations farouches.

Puis, Panoufle déclara :

— Bah ! c'est un petit malheur... Est-ce que tu crois qu'avec ce que nous allons palper du particulier à qui nous avons écrit, nous continuerons à rouler notre bosse aux quatre coins de la France ?

— Le fait est, dit Zéphyrine, que j'en ai assez du trimballement...

— De plus, déclara Eusèbe, nous commençons à arriver à l'âge où les voyages manquent d'agrément.

— Faut s'établir à Paris, prononça l'Hercule, et bazarder la boîte.

Zéphyrine répondit :

— J'ai chaland pour l'entresort... Célestine, une tireuse de cartes de la rue de la Tombe-Issoire, une jeunesse, m'a fait des propositions.

L'affaire fut rodemment bâclée.

Célestine paya comptant et sans demander la moindre publication légale.

Zéphyrine avait fait des sacrifices, il est vrai, et cédait l'établissement bien au-dessous de sa valeur, mais qu'importait ?

La combinaison d'Alboize n'allait-elle pas plonger à tout jamais dans l'opulence les trois associés ?

Panoufle s'était chargé de louer un logis et il exultait de la trouvaille qu'il avait faite.

Il était allé chercher un domicile dans ce qu'il appelait un quartier « qu'était rien giron », à la Butte-aux-Cailles, derrière la rue de la Glacière.

C'était une maison se composant d'un rez-de-chaussée seulement, surmonté d'un grenier perdu.

Eusèbe expliqua à sa femme tous les avantages du logement.

— Primo d'abord, pas de portier, pas de locataires pour nous moucharder... Comme les aristos, nous avons une maison à nous tout seuls... un hôtel !...

Le local était vacant, — on pouvait s'y installer tout de suite.

— Nous emménagerons demain, dit Zéphyrine.

.....

Dès la pointe du jour, Zéphyrine était debout ; aidée par les enfants, elle commençait ses préparatifs.

Panoufle était allé chercher une voiture à bras, et la grosse femme y entassait tout ce que l'on n'avait pas vendu à la tireuse de cartes avec la voiture.

La Limace s'écria :

— Ecoute, Fifine, dans un pareil branle-bas, les hommes, ça n'est bon qu'à gêner les femmes...

— Eh bien ! Vous êtes libres de chasser, répondit Zéphyrine. Vous radinez à la Butte-aux-Cailles... On pendra la crémaillère.

Le mobilier du ménage Rouillard n'était pas somptueux.

La petite voiture à bras, un peu plus chargée que de raison, il est vrai, avait suffi pour tout emporter en un seul voyage.

Zéphyrine, riche de l'argent provenant de la cession de son établissement, préparait le dîner d'inauguration.

Une noce soignée allait fêter ce grand jour.

Cependant, en revoyant les deux hommes, la somnambule était agitée, toute troublée et comme anxieuse.

— Où est donc ma malle ? demanda La Limace.

— Là !... dit Zéphyrine, désignant l'objet.

La Limace tira la malle. Il y plongea la main, secoua les loques et le fouillis qu'elle renfermait.

Il eut tout de suite une exclamation d'étonnement ; bientôt, il blêmit et flagella ; ses dents commencèrent à grincer.

Du coin sombre où ils étaient tapés, Claudinet et Fanfan suivaient chacun des mouvements de La Limace.

Les yeux des gosses étaient écarquillés par une sorte de terreur...

Leur vol était constaté !... Qu'allait-il advenir ?... Il y eut quelques instants d'un effroyable silence...

Panouffe eut un tremblement. Il s'écria, avec un accent d'angoisse contrastant avec son intonation ordinaire :

— Ah ça !... Est-ce que tu ne trouves pas ?

— Volé ! gémit La Limace consterné. Zéphyrine poussa un cri aigu.

— Ce n'est pas possible !... bégaya Panouffe. Oh ! mon vieux ! en voilà assez... Tu ne vas pas continuer plus longtemps à nous la faire à l'oseille... Ça ne prend pas... Nous avons dit : part à trois !... C'est convenu.

La Limace riposta, au paroxysme de la colère :

— C'est toi, canaille, voleur, assassin, mouchard !... C'est toi qui m'as grinché pour faire le coup tout seul...

Et, fou furieux il se rua sur Panouffe.

Fanfan et Claudinet, éperdus d'épouvante, se tenaient cachés derrière leur lit.

Zéphyrine retrouva son énergie ; elle se jeta entre les deux combattants...

Elle beugla :

— Tu es « marteau », mon pauvre Eusèbe !... Comment veux-tu que Panouffe...

— Alors, c'est toi !...

— Allons, bon !...

— C'est toi !... Pour te sauver avec lui...

— Moi !

La somnambule en restait suffoquée ; jamais elle ne se fût attendue à une accusation aussi saugrenue.

— Il n'y a pas, reprit-il ; c'est Panouffe

ou c'est toi... à moins que ce ne soient les gosses.

Cette dernière hypothèse parut lui entr'ouvrir des horizons nouveaux.

— Où sont-ils, les gosses ?... Je parierais maintenant que ce sont eux qu'ont fait le coup.

Les apercevant, il se disposait à se précipiter sur eux dans un nouvel accès d'aveugle démenée.

Panouffe s'interposa :

— Je ne veux pas que tu touches aux enfants ! s'écria-t-il. Tu es fou à lier, mon vieux La Limace... Voyons, tu es réellement « loufoque »... Si les babillardes que tu croyais dans ta malle n'y sont pas, c'est que tu les as carrées ailleurs, et que tu ne t'en souviens pas...

Un soir que tu étais trop blindé, tu auras changé de cachette... Mon Dieu ! ça peut arriver à tout le monde... On les retrouvera... Pourquoi les aurait-on prises ?... Elles sont quelque part.

Claudinet et Fanfan étaient livides ; les pauvres enfants, dans leur coin, cherchaient à retenir leur respiration.

.....

.....

.....

.....

La nuit était venue ; les gosses s'étaient couchés, tremblant de tous leurs membres ; ils n'avaient pas faim, quoiqu'ils n'eussent pas diné.

Par la porte, laissée tout contre, ils entendaient toujours les éclats de voix des misérables...

Soudain, Zéphyrine, qui depuis un instant semblait se recueillir, s'écria :

— Je t'en prie, Eusèbe, sois raisonnable... Si ces lettres sont perdues, c'est un malheur, mais si ce coup-là est manqué, il n'y a rien de cassé tout de même... J'en ai un autre.

La Limace, sans redevenir complètement calme, la regarda pourtant ébahi.

Panouffe fut tout aussi intrigué.

— J'ai un autre coup, et il vaut peut-être mieux que le tien.

Ce ton assuré finit par impressionner La Limace.

— Eh bien ! alors, raconte, ma fille, dit-il plus doucement.

Zéphyrine baissa tout à coup la voix ; les enfants n'entendirent plus la conversation.

— Ah ! murmura Claudinet, je crois que nous y coupons pour de bon.

Fanfan resta silencieux.

Ce mutisme déconcertait le fils de Rose Fouilloux, car il avait beaucoup de choses à dire à son ami.

Devant Zéphyrine, il avait dû se taire, puis Panouffe et La Limace étaient rentrés.

Maintenant, il aurait voulu raconter à Fanfan une histoire des plus intéressantes ; mais en le voyant absorbé, le petit malade pensa :

— Ce sera pour demain.

Et, brisé de fatigue par cette journée

exceptionnellement pénible, il s'était assoupi.

.....

Robert d'Alboize n'avait pas trouvé La Limace au rendez-vous, le jour où celui-ci devait lui apporter les lettres de Carmen.

Pendant plus de trois heures, le colonel attendit, au coin du boulevard de la Glacière et de la rue de la Santé.

Pendant que les gredins, désespérés en constatant la disparition du portefeuille, s'injuriaient, se colletaient, fouillaient de fond en comble leur ignoble taudis, s'accusant l'un et l'autre, Robert, dévoré d'impatience et d'inquiétude, arpenta le boulevard d'un pas fiévreux...

Il ne voulait pas encore croire que les malfaiteurs changeraient d'avis.

Ces lettres, qui étaient pour lui d'une importance capitale, n'avaient de valeur pour ces deux hommes que par le prix qui leur en était offert et par la seule personne qui eût intérêt à les retrouver.

Pourquoi donc n'étaient-ils pas venus ?

Il ne parvenait pas à trouver l'ombre d'une explication plausible.

Il résolut de retourner chez lui ; rien ne prouvait qu'une lettre des bandits ne l'y attendait pas. Ils connaissaient son adresse.

Quand il entra à l'hôtel, Carmen l'attendait, pâle d'anxiété, seule dans le petit salon, et pleurant devant une photographie d'Hélène.

Robert lui dit l'insuccès singulièrement inattendu de sa démarche.

Les deux époux passeront une nuit affreuse, torturés par une poignante désolation.

CHAPITRE XXIX

FANFAN RETROUVÉ

Le matin même du jour où La Limace devait éprouver une si cruelle déception, Georges se trouvait dans un des quartiers excentriques de la capitale, du côté de Vaugirard.

Il remontait une des rues voisines de la station du chemin de fer de ceinture, quand l'attention de Kerlor fut attirée par un enfant qui traînait péniblement une petite charrette chargée de meubles et de paquets.

Il tirait de toutes ses forces, glissant à chaque pas, sur le pavé gras, hissant son lourd véhicule sur la montée qui va rejoindre la rue d'Alésia, courbé par un effort perpétuel pour ne pas être entraîné en arrière.

Une immense commisération envahit l'âme de Georges, devant ce petit malheureux.

Il murmura, toujours en proie à son idée absorbante :

— Il doit avoir douze à treize ans... L'âge qu'aurait aujourd'hui Fanfan.

Précisément, accotant sa voiture au trottoir, le jeune garçon s'arrêtait auprès de Georges pour reprendre haleine... Près de suffoquer, il s'appuya contre le lourd fardeau qu'il traînait, se cramponnant aux brancards pour ne pas tomber.

Il fut aussitôt saisi par une quinte de toux...

— Mon Dieu ! fit Kerlor, la gorge contractée, mais cet enfant va se trouver mal.

Georges s'avança vivement vers le pauvre petit et le prit entre ses bras pour le soutenir.

Celui-ci, bravement, s'était aussitôt redressé. Il dit :

— Ce n'est rien, Monsieur... C'est mon rhume... un rhume négligé... Mais voilà que c'est fini... Je vous remercie tout de même, vous savez... Voudriez-vous m'indiquer la rue d'Alésia ?

— La rue d'Alésia ?

— Oui, Monsieur... je dois rattraper cette rue-là et la suivre toujours tout droit pour aller où je vais...

— Et où vas-tu ?

— Dame ! je n'y suis pas encore !... C'est derrière l'hospice Saint-Anne.

— Et tu viens ?

— Du viaduc d'Auteuil.

— Mais qui te fait faire une course pareille avec un tel fardeau ?... Ton patron ?

— Non, Monsieur... Ce sont mes parents !

— Ton père et ta...

— Oh ! non... mon oncle et ma tante...

Nous déménageons aujourd'hui...

— Mais il faudrait un homme pour traîner cette lourde charge ! Pourquoi n'en ont-ils pas pris un ?

— Pourquoi ?... Dame ! je ne sais pas... Peut-être parce qu'ils n'ont pas assez d'argent... Et puis, je suis leur neveu, ils m'ont pris pour travailler...

Une nouvelle quinte empêcha le gosse de continuer.

— Mais c'est horrible de soumettre à un tel labeur cet enfant !

Kerlor poursuivait :

— Pourquoi ne t'a-t-on pas fait entrer à l'hôpital, puisque tu es... malade ?

Claudinet répondit :

— Oh ! j'y suis allé, Monsieur. On m'a repris, parce que les médecins ne savaient plus trop quoi me donner.

— Mais tu te sentais soulagé quand on te soignait...

— Ah ! bien sûr, Monsieur...

— Je suis persuadé que l'on ne t'a pas laissé sortir sans te prescrire un traitement.

— Oui, mais mon oncle et ma tante disent que ma maladie est incurable, et que ce n'est pas la peine de dépenser de l'argent pour essayer de me guérir... Naturellement, moi, je ne veux pas les contrarier... Heureusement, j'ai ce qu'il me faut tout de même.

— Et comment cela ?...

Claudinet répondit d'un ton tout à fait confidentiel :

— C'est que j'ai un ami... Il pense que les médecins et mes parents se trompent... Alors, en cachette, il me procure des médicaments. Nous nous aimons bien, allez !... Il me soutient que je peux être guéri, et il m'achète des drogues : de l'huile de foie de morue, des pilules, un tas de choses, avec l'argent de ses petits bénéfices...

— C'est un brave cœur ! interrompit Georges très touché.

— Ah ! oui, c'est un bon copain, Fanfan !

— Fanfan ! répéta Kerlor, devenant plus pâle que Claudinet. Il s'appelle Fanfan ?...

— Oui, Monsieur...

— Et son nom ?... Son nom de famille ?... demanda-t-il, bouleversé.

— Ah ! dame, son nom de famille... je ne sais pas, moi, Monsieur... A la rigueur, il s'appellerait Rouillard.

— Je ne comprends pas... Tu n'es pas sûr... Voyons, je t'en supplie, mon enfant, parle clairement.

— C'est que, voyez-vous, c'est assez embrouillé... Moi, je m'appelle Claudinet... Ma mère, c'était Rose Fouilloux et mon père François Champagne. Mon oncle Eusèbe et ma tante Zéphyrine disent qu'ils sont les père et mère de Fanfan...

— Est-ce vrai ?

— Ils ont un papier... Seulement, il est très malin, La Limace.

Kerlor eut un éblouissement ; il venait de ressentir une effroyable commotion au cœur.

La Limace !

Cette appellation ignoble, ne l'avait-il pas déjà entendue ? N'était-ce pas celle dont s'était affublé le sinistre individu auquel, dans la nuit tragique, il avait jadis livré l'enfant de la honte ?

Alors Georges eut à la fois comme une explosion de folle joie et un frisson de terreur... une ivresse de bonheur de penser qu'il avait enfin retrouvé l'enfant perdu et une effroyable crainte de se tromper encore... pour la centième fois.

Il reprit :

— Qu'est-ce donc, ce La Limace ?

— Mais c'est mon oncle !... Zéphyrine, c'est ma tante.

Kerlor se tut. Un poids douloureux ne cessait de lui écraser la poitrine.

Claudinet rompit le silence.

— Excusez-moi, Monsieur, mais il faut que je nourrisse ma route.

Georges sortit de son accablement.

Il répondit, cessant de tutoyer l'enfant :

— Mon ami, je vais faire conduire votre voiture par un commissionnaire.

Claudinet ne put réprimer un geste de joie.

Kerlor continua :

— Nous nous en irons ensuite tranquillement ensemble, car je vous accompagnerai jusque chez vous, afin d'excuser votre retard et de motiver mon intervention.

Le contentement du gosse ne fut plus aussi vif ; il appréhendait la mauveuse humeur de ses parents en voyant arriver un étranger amené par leur neveu, mais il se sentait épuisé par la course déjà faite, qui n'était que la moitié de celle qu'il avait à accomplir, et il n'eut pas le courage de dire non.

Georges le mena dans un petit restaurant qu'il trouva sur sa route et le fit manger.

Un commissionnaire était chargé de trainer la voiture jusqu'à l'hospice Sainte-Anne, derrière les murs duquel il attendrait que Kerlor et le jeune garçon le rejoignissent.

Claudinet se remit à parler de son ami, comme s'il avait l'intuition que Georges s'y intéressait aussi.

— Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur, c'est plus fort que moi... je ne peux pas croire que Fanfan soit le fils de mon oncle La Limace et de ma tante Zéphyrine... D'abord, je me rappellerai toujours le matin où je l'ai vu dans l'entresort.

— Dans l'entresort ?

— Oui, ma tante Zéphyrine était somnambule extra-lucide ; elle vient de vendre son fonds... Je sais bien que La Limace m'a dit que Fanfan revenait de nourrice, mais je ne le crois pas.

Georges avait besoin d'explications précises ; quoi qu'il en fût, aucun doute ne pouvait subsister dans son esprit ; il s'agissait bien de Fanfan, de celui qui légalement s'appelait Jean de Kerlor.

Il s'écria :

— Je vais aller trouver tes parents à ton nouveau domicile... Nous irons ensemble... Il faut que je leur parle.

Georges de Kerlor et Claudinet rejoignirent le commissionnaire qui les attendait, comme c'était convenu, derrière l'hospice Sainte-Anne.

Georges paya l'homme et le congédia, pendant que Claudinet reprenait la bricole et se remettait dans les brancards.

Kerlor aurait voulu que le commissionnaire conduisit la voiture jusqu'au domicile de l'enfant ; mais celui-ci avait insisté pour la mener lui-même à destination.

— Soit !... assentit Georges. J'arriverai derrière toi.

— Comme ça, on ne saura pas tout de suite que je vous ai rencontré.

Le gosse, d'après les indications qu'il avait reçues le matin, longea les murs de l'hospice, tourna dans la rue de la Voûte, rencontra le cui-de-sac au bout de quelques pas et y pénétra.

Sur le seuil de la porte, Zéphyrine attendait impatiemment.

Elle s'écria :

— Arrive donc, « dort en toussant »... Qu'est-ce que tu as bien pu faire en route?... Est-ce que tu aurais péché à la ugne ?

Et, avant que l'enfant eût le temps de répondre :

— Allons, houp !... Aide-moi à décharger tout ça... Que tout soit prêt quand ton oncle et ton ami Panouille rappliqueront...

Kerlor apparut.

Zéphyrine s'arrêta, interloquée.

Georges éprouva une sensation de profond dégoût à la vue de la grosse mégère.

Toutefois, il surmonta cette répulsion et s'approcha d'elle délibérément.

— Madame, dit-il, j'ai besoin de vous parler quelques instants... Voulez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

Malgré son ton poli, sa voix brève, son accent sévère, sa figure grave aux traits fortement accentués, sur lesquels les terribles années qu'il avait passées avaient jeté comme un masque tragique, impressionnèrent fortement le somnambule. Tout de suite, elle pensa que cet inconnu était un homme de la police, et elle trembla.

— Mais comment donc ! Je suis à la disposition de monsieur l'agent...

Elle fit signe à Claudinet de s'éclipser.

— Mon mari n'est pas là pour le moment, reprit-elle... Mais ça ne fait rien, je suis prête à vous répondre.

Kerlor n'avait pas cru devoir rectifier l'erreur dans laquelle était tombée la femme de La Limace au sujet de la qualité du visiteur.

Il comprit qu'être pris pour un policier lui permettrait peut-être d'obtenir d'elle, au premier moment, des révélations plus sincères.

Il suivit la mégère dans une pièce que l'absence de meubles faisait paraître assez grande.

Il commença brusquement l'interrogatoire par ce coup droit :

— Vous avez avec vous un jeune garçon qu'on appelle Fanfan ?

Zéphyrine, très alarmée, balbutia :

— Oui, Monsieur.

— Cet enfant n'est pas le vôtre... Par quel hasard se trouve-t-il ici ?

La somnambule perdit littéralement la tête devant l'assurance de son interlocuteur.

Elle bégaya :

— Mon Dieu ! Monsieur, c'est bien simple... Il y a huit ou neuf ans... je ne me rappelle pas au juste de la date...

nous avons recueilli le gamin que la famille avait abandonné.

Kerlor venait d'obtenir un résultat important : cette femme avouait que Fanfan n'était pas le fils de La Limace ; les hypothèses émises par Claudinet se trouvaient parfaitement justifiées.

— Où avez-vous trouvé cet enfant ? interrogea le comte.

— Oh ! Laissez-moi me souvenir... C'était...

— A Boulogne.

— A Bou...

— Au Parc-des-Princes.

Zéphyrine faillit s'effondrer. Cet homme était parfaitement renseigné.

Cependant elle chercha à se rassurer et pensa : — Il sait tout !...

Elle répondit :

— Vous croyez, monsieur l'agent ?... C'est possible... C'est si loin déjà, ces choses-là... Qui, peut-être avez-vous raison... Mais je n'ai rien... En tout cas, je vous assure que nous n'avons aucun tort... La police n'a rien à nous reprocher.

A moins qu'il n'eût perdu la raison, Georges de Kerlor ne pouvait plus conserver l'ombre d'un doute.

Il avait cherché à se prémunir contre une erreur possible, malgré les apparences, malgré les révélations si nettes de Claudinet ; malgré tout, il voulait arriver à se persuader qu'une confusion était encore à redouter ; cette incertitude ne lui permettait-elle pas de surseoir à l'exécution de son arrêt définitif ?

Cette fois, la vérité éclatait ; les résolutions catégoriques ne pouvaient être différées.

Il avait atteint le but si longtemps, si vainement poursuivi !...

Il se trouvait... ou du moins il allait enfin se trouver en face de celui qu'il avait si longtemps appelé son fils...

Il se maîtrisa et répondit d'une voix qu'il cherchait à rendre calme :

— Rassurez-vous, Madame... je n'ai l'intention de vous causer aucun désagrément au sujet de cet enfant.

La somnambule respira bruyamment, elle en était quitte pour la peur !

— Voici l'affaire, expliqua Georges : une famille riche m'a chargé de trouver, pour l'adopter sans doute, un enfant sans parents...

« Le hasard m'a appris l'histoire de celui dont nous parlons, c'est ce qui m'a conduit vers vous.

— Merci de la préférence, monsieur l'agent, s'écria Zéphyrine avec la plus profonde gratitude... je vous comprends bien...

Et Kerlor, dans un suprême effort de volonté pour ne point laisser apercevoir l'émotion poignante qui l'étreignait au cœur, ajouta :

— Puis-je voir cet enfant ?

Zéphyrine allait répondre affirmative-

ment quand elle devina plutôt qu'elle ne remarqua le trouble que son interlocuteur tenait à dissimiler.

Sans être bien fixée encore, Zéphyrine murmura :

— Il n'est pas ici en ce moment...

Fanfan était dans une pièce voisine ; mais la somnambule comprenait que, pour la suite d'un entretien aussi important, il fallait que La Limace fût là. Elle n'était pas de taille à discuter les conditions d'une affaire qui pouvait être très fructueuse.

— Où est-il ? fit Georges.

— Avec son père... avec mon époux.

— Seriez-vous disposés, votre mari et vous, à vous séparer de lui ?

Zéphyrine devint très cauteleuse.

— Ah ! dame ! Monsieur, nous l'aïmons bien !

— L'enfant serait très heureux dans sa nouvelle condition.

— Je n'en doute pas, seulement mon homme vous répondra mieux que je ne pourrai le faire.

— On payerait ce qui serait utile... On vous indemniserait largement de vos peines.

— Cela va sans dire, monsieur l'agent... Mais je ne peux rien décider... Il est de toute nécessité que vous causiez avec mon époux.

— Quand sera-t-il ici ?...

— Si monsieur l'agent voulait revenir demain, j'aurais prévenu Rouillard, et il attendrait.

— Soit, demain matin.

— Oh ! non, demain soir.

— Allons !

Kerlor comprit qu'il n'y avait pas à insister et qu'il n'obtiendrait plus rien de cette femme.

— Je serai ici demain soir à huit heures, dit-il en se retirant.

Lorsque Kerlor fut parti, Zéphyrine grommela :

— Les sacrés mouchards !... On ne sait jamais ce qu'ils veulent au juste... Vous coffrer ou vous forcer à jaspiner... Heureusement La Limace est malin !...

**

Georges venait de héler une voiture. Dans le fiacre qui l'emportait, il voulait récapituler les faits de la journée et envisager les conséquences d'un événement qui allait changer sa vie...

Allait-il dire à sa sœur et à Alboize qu'il avait retrouvé Fanfan ?

Peut-être valait-il mieux attendre au lendemain pour leur faire ces confidences.

Il ne voulait pas rentrer à l'hôtel, il alla au Cercle où il dina.

Il rentra tard, se coucha et essaya de dormir.

Le sommeil ne vint point : mais des rêves terribles hantèrent l'insomnie de Georges, rêves pendant lesquels tour à

tour il entendait une voix d'enfant le maudire, puis murmurer des paroles de pardon et de tendresse.

Il voyait aussi une femme, une mère, répétant les noms de Fanfan et de Georges.

A l'aube, il était habillé et prêt à sortir.

Il ouvrit la petite porte particulière de son appartement et se trouva dans les rues encore désertes et ensommeillées.

Il alla droit devant lui, marchant sans but...

Le hasard dirigea les pas de Georges vers le bois de Boulogne.

Le hasard ?...

Où peut-être, pensait-il à part lui, un instinct fatal qui pousse tout criminel à retourner sur le théâtre de son crime, ce qui forçait le justicier, comme il persistait à s'appeler, à revoir les lieux où il avait prononcé sa tragique sentence, où il avait exécuté son jugement.

Il avait traversé le Bois, et il débouchait dans l'avenue du Parc-des-Princes.

Ainsi pour la seconde fois, depuis qu'il était rentré à Paris, il se retrouvait devant cette maison qui avait vu toutes ses joies et toutes ses désespérances.

Il erra par le Bois toute la journée. Le soir, il entra dans un restaurant et se fit servir à manger.

Puis il rentra chez lui furtivement, comme il en était sorti ; tremblant de rencontrer Robert ou Carmen.

S'il les voyait, il n'aurait jamais la force de ne pas leur crier :

— J'ai retrouvé Fanfan ! J'ai retrouvé mon fils !

— Non ! non ! Ce n'était pas son enfant ; c'était un petit malheureux irresponsable à coup sûr de la honte de sa naissance et que Georges avait jeté impitoyablement dans la géhenne sociale.

Kerlor prit un carnet de chèques qu'il plaça dans la poche intérieure de sa jaquette, puis, après une minute de réflexion, il y glissa aussi son revolver, non sans s'assurer que les six coups étaient chargés.

La nuit vint de bonne heure à cette époque de l'année.

Georges prit une voiture et se fit conduire à la Glacière.

Eusèbe était là, il attendait le visiteur annoncé par Zéphyrine.

Il n'y avait pas de danger que ceux que Georges allait trouver manquassent au rendez-vous.

Quand Zéphyrine, pour calmer la fureur de ses associés, à la suite de l'échec de la combinaison d'Alboize, s'était écriée :

— J'ai mieux que ça !

Les deux hommes l'avaient tout d'abord regardée avec un air de doute et de dédain.

Mais en voyant le mastodonte prendre une physionomie mystérieuse et grave, les deux hommes se sentirent saisis d'une curiosité impatiente.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda Panouffe, quand Zéphyrine eut repris place à côté d'eux, les coudes appuyés sur la table boiteuse.

— Ce qu'il y a ?... Voilà !...

Et à voix très basse, elle raconta la visite du prétendu agent de police, les propositions qu'il avait faites relativement à Fanfan, les demi-aveux qu'elle avait dû risquer, bien prudemment, prétendait-elle, afin de leur laisser à eux, les malins, la faculté de prendre une décision.

La Limace eut tout de suite une idée.

— Comment est cet homme ? interrogea-t-il.

En quelques mots Zéphyrine fournit le signalement de M. de Kerlor.

— C'est lui ! s'écria Eusebe... je m'en suis douté quand tu as commencé.

— Qui, lui ? demanda Panouffe, captivé.

— L'homme de Boulogne... Celui qui m'a livré le gosse autrefois... Son père enfin !

— Pour une chance, reprit Panouffe, très exubérant, ça c'est une vraie chance !...

Fanfan qui s'était relevé et avait collé son œil au trou de la serrure, eut un frisson d'épouvante, et sa main se crispa sur celle de Claudinet.

Une sueur glacée inondait le front de celui-là, car il voyait, éclairée en plein par la chandelle, la physionomie de l'hercule devenue sinistre.

— Oh ! mon Dieu ! murmura le fils de Georges, que comptent-ils ?... j'ai peur !... je n'entends plus !...

Claudinet se pencha et lui dit :

— Je m'en doute, moi !...

— Tu t'en doutes ?

— Oui, je ne voulais te raconter cela que demain, mais je vais tout te dire... Ils doivent parler de la visite du Monsieur de tantôt !...

— Quel Monsieur ?...

— Ma tante Zéphyrine assure que c'est un agent de police, mais moi je ne le crois pas.

— Un agent ?

— Tu sais, mon vieux Fanfan, ça va rudement t'intéresser ce que je vais t'apprendre !...

— Moi !...

Et Claudinet dit comment il avait rencontré Kerlor.

Le cœur généreux de Fanfan s'émut ; cet inconnu avait eu pitié de Claudinet ; c'était une brave nature ; mais le récit du neveu de Zéphyrine ne touchait pas directement l'autre gosse.

— Attends un peu, continua Claudinet, ce que ce Monsieur fait, je n'en sais rien : mais il a l'air bon et triste...

nous avons longtemps causé... et surtout causé de toi.

— De moi ?...

— Oui, j'avais prononcé ton nom, expliquant que tu étais mon ami, presque mon frère, quand ce Monsieur a tout à coup paru saisi d'une grande émotion.

— Pourquoi ?

— Il m'a pressé de questions à ton sujet, me demandant comment tu étais, si je me rappelais où nous avions commencé à nous connaître... Et il me semblait qu'alors, en m'écoutant, ses yeux étaient humides et sa voix tremblante, puis il m'a accompagné et est venu ensuite causer avec ma tante Zéphyrine ?

— Il est venu ici ?

— Bien sûr !

— Pour quoi faire ? Et qu'a-t-il dit à Zéphyrine ?

— Ça, je n'en sais rien... ma tante m'a lancé un coup de mirettes qui signifiait : « Va voir à la cuisine si j'y suis »...

— C'est drôle.

— Quand le Monsieur est parti, ma tante filait doux... J'ai entendu qu'il lui disait en la quittant :

« Je serai ici demain soir... »

Fanfan répéta :

— Ici ! demain soir... Tu ne t'es pas trompé ?

— Non ! j'ai parfaitement entendu... Et vois-tu, je suis sûr qu'en ce moment ma tante raconte cette visite à mon oncle et à Panouffe... Ils ne doivent causer que de cela.

Fanfan murmurait :

— Un homme... riche sans doute... Et charitable ! Et bon !... demain soir !

Des pensées terrifiantes lui venaient à l'esprit.

CHAPITRE XXX

GUET-APENS

Dans l'après-midi, Fanfan surprit l'hercule aiguisant son couteau sur la meule de La Limace.

Il ne put retenir un cri.

Panouffe se retourna brusquement et s'écria :

— Qu'est-ce que tu as donc ?

L'enfant garda le silence.

— Ça t'épate que je nettoie mon « surin » ?... N'oublie jamais qu'un bon « lingue » comme celui-là, c'est le meilleur ami d'un homme... Et quand on a un « aminche », vois-tu, faut le soigner.

Fanfan s'éloigna très pâle.

La certitude s'imposait dans son esprit...

On méditait bien le meurtre qu'il soupçonnait...

Mais il ne le laisserait pas s'accomplir; sa résolution s'affermissait.

— Vers le soir, Zéphyrine dit aux enfants :

— Allons, les gosses, nous allons nous payer une balade tous les trois.

— Où voulez-vous que nous allions ? interrogea Fanfan avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

La somnambule riposta très revêché : — Si on te le demande, tu répondras que tu n'en sais rien.

Mais La Limace intervint de son air le plus bonhomme :

— Sois donc aimable avec les enfants, Zéphyrine.

Et se tournant vers les petits :

— Elle vous paye le chemin de fer de ceinture, jusqu'au Point-du-Jour...

Elle est si fière de vous qu'elle veut vous montrer à la typesse qui a acheté l'entresort...

Panouffe ajouta avec une certaine vivacité :

— Vous pouvez partir tout de suite... Voici la nuit, et il est temps que vous filiez.

Fanfan comprenait !

On les éloignait pour qu'ils ne gênassent pas les assassins, pour qu'ils ne fussent pas témoins de l'égorgeement, de peur que leurs cris ne trahissent les misérables ou que, le cas échéant, on ne pût invoquer leur témoignage.

Fanfan eut la force de ne rien dire. Il se mit en route avec Zéphyrine et Claudinet.

Mais ce fut en vain qu'il voulut parler tout bas à son petit camarade.

La somnambule tenait de chaque main un des enfants, qu'elle avait ainsi séparés.

Ils remontèrent la rue de la Glacière jusqu'à la station :

Fanfan pensait :

— Pourvu que je ne revienne pas trop tard !

Zéphyrine prit les billets juste au moment où le train entra en gare...

Elle se précipita, traînant les gosses après elle...

Une portière était ouverte... Claudinet ne comprit pas le geste que lui fit Fanfan essayant de le retenir et il grimpa dans le wagon.

Fanfan se baissa, comme si son billet était tombé sur le quai et qu'il voulût le ramasser.

Zéphyrine, suant et soufflant, escalada lourdement le marchepied et s'engouffra dans le compartiment. Alors, Fanfan ferma prestement la portière et s'enfuit dans la nuit.

Un coup de sifflet retentissait, suivi d'un grêle signal de la corne à bouquin... Le train partit...

Zéphyrine, pour qui l'installation sur une banquette était toute une affaire,

n'avait pas eu le temps de s'apercevoir de la disparition du gosse.

Fanfan rentra rapidement dans la gare, comme s'il avait manqué le train : puis, de toute la vitesse de ses jambes, il regagna le bouge, où pensait-il, le crime était déjà sur le point d'être perpétré.

Il arriva enfin, essoufflé, hors d'haleine...

Il colla son oreille contre la porte...

Il n'entendait aucun bruit...

Alors, froidement, toute sa décision étant virilement prise, il escalada le mur qui séparait l'impasse des terrains vagues.

Fanfan aperçut alors, à travers la fenêtre grillée, Panouffe, qui seul accoudé sur la table semblait attendre...

Le gosse s'accroupit sous la fenêtre.

De là, il se rendait compte de tout, sans risquer d'être vu...

Il savait que, si cela devenait nécessaire, il pourrait pénétrer dans la maison par cette fenêtre, dont un des barreaux était descellé.

Tout à coup, il entendit qu'on frappait à la porte de la maison...

L'homme attendu était arrivé...

.....

Ainsi qu'il avait été concerté d'avance entre les misérables, Panouffe était seul dans la grande chambre, lorsque Georges de Kerlor avait heurté à la porte.

La Limace se tenait blotti dans la pièce voisine, prêt à tout d'ailleurs pour que l'homme qui venait d'entrer ne sortît pas sans laisser l'argent que les bandits convoitaient.

Panouffe prit la lumière et alla ouvrir.

Il introduisit le visiteur après avoir soigneusement fermé derrière lui la porte d'entrée, qu'il assujettit avec une chaîne.

Il disait, souriant :

— Le quartier n'est pas sûr, et je dois avouer que nous sommes un tantinet peureux... De là, nos précautions.

Une flamme passa dans les yeux de Kerlor à la vue de ces « précautions », mais très froid, très maître de lui, il n'énervait aucune crainte.

Néanmoins, en jetant un coup d'œil autour de la pièce où il était entré, il eut le pressentiment d'un danger possible.

Il caressa la crosse de son revolver pour être sûr qu'il était toujours bien à sa portée...

Cette impression fut d'ailleurs passagère.

Ne pensant qu'à l'objet de sa visite, il ne fut pas autrement impressionné par l'aspect sinistre de cette grande pièce, faiblement éclairée par la lueur tremblotante d'une chandelle de suif.

L'hercule s'écria de sa voix faubourienne :

— Permettez-moi de vous offrir un siège...

Georges s'assit sans mot dire sur la chaise de paille trouée que lui désignait son interlocuteur.

Panoufle poursuivit :

— Pouvez-vous, maintenant, monsieur, me dire ce qui nous a déjà valu hier et ce qui nous vaut encore aujourd'hui l'honneur de votre visite ?

Kerlor répondit :

— Je suis chargé, par une grande famille, désireuse d'adopter un enfant, d'en rechercher un qui n'ait pas de parents ; j'ai pensé à cet enfant recueilli par vous et je viens vous demander quel prix vous exigeriez pour me le rendre ?

Panoufle regarda froidement Kerlor et il répondit :

— Une bagatelle pour vous, étant donné surtout le prix que vous semblez attacher au gosse.

— Combien ? fit plus impérativement Georges.

— Cent mille francs.

— Cent mille francs !

— Mon Dieu ! oui... C'est à prendre ou à laisser.

— C'est une somme énorme...

— Ah ! dame ! il a coûté cher à élever...

Kerlor ne voulait pas donner une fortune aux gredins qui détenaient le malheureux enfant.

Le ton insolent de Panoufle exaspérait Georges et il sentait la colère germer dans son cerveau. Il se leva.

— Soit, brisons là... j'aurai l'enfant autrement.

L'hercule ne se décontenança pas ; il riposta :

— Sans être trop curieux, Monsieur, pourrait-on savoir comment vous vous y prendrez ?

— Je m'adresserai simplement à la police.

— La rousse !... Oh ! la, là ! Mais vous oubliez que cet enfant que vous réclamez nous appartient légitimement...

« Ah ça ! canaille ! continua Panoufle changeant de ton, tu ne sais donc pas qu'ici tu es entre nos mains ?... Nous voulons tout ce que tu as sur toi... tes « fafiots » d'abord... puis ton « porte-morlingue », tes bijoux, ta montre... Je vas te coucher... Tu ne sortiras pas d'ici.

Georges, prêt à se défendre, avait saisi son revolver, quand tout à coup la porte de la chambre du fond s'ouvrit et La Limace apparut.

— Pas de grabuge ! s'écria-t-il... Expliquons-nous tranquillement... Combien monsieur offre-t-il pour qu'on lui restitue l'enfant, tout de suite, ce soir même ?

Cette fois, Kerlor revoyait bien l'homme du Parc-des-Princes.

— Je vous donne vingt mille francs, répondit Georges d'un ton péremptoire.

— Payés comptant ?

— Comptant.

— En espèces ?

— En un chèque sur un établissement de crédit... Vous pourrez aller toucher la somme demain matin, si vous le voulez.

— Donnez le chèque... j'accepte.

Panoufle voulut protester.

— Comment tu acceptes ?...

Mais Eusèbe Rouillard répliqua :

— Ce sont mes affaires plus que les tiennes. J'aime mieux un bon tiens que deux tu l'auras, ajouta La Limace.

Panoufle allait continuer à se récrier, il lui sembla percevoir un clignement d'yeux de son complice ; l'hercule se tut, quoique ne comprenant pas très bien.

Kerlor se dit qu'il touchait au but.

La Limace apporta sur la table une plume et une bouteille d'encre.

Il reprit :

— Vous pouvez préparer le papier...

— Faites venir l'enfant, dit Kerlor.

— Ah ! nous n'avons pas voulu qu'il restât ici pendant la discussion qui devait avoir lieu entre nous... Il est en face, chez un voisin, et mon ami va aller le chercher.

— Je l'emmènerai immédiatement.

— Bien sûr !

Georges tira son carnet de chèques de sa poche, en remplit un, le signa, le détacha de la souche, et, sans nouvelle défiance, le tendit à La Limace, qui le prit tranquillement.

— Avec ce billet, dit Eusèbe, on nous paiera... tout de suite ?

— Immédiatement.

— Sans observation ?

— Ce chèque est à vue sur le Crédit Foncier... J'ai dans cet établissement un compte ouvert...

— Faudra signer ?

— Vous mettrez votre nom et votre adresse.

— Bon !

La Limace regardait curieusement le chèque.

— Tiens ! dit-il, vous vous appelez le comte de Kerlor, Georges de Kerlor...

La Limace poursuivit :

— J'ignorais votre nom, Monsieur ; je suis heureux de l'apprendre... Voilà qui est entendu... les vingt mille francs que vous me donnez là sont destinés à payer la restitution que je vais vous faire de l'enfant, mais il ne faut pas oublier qu'il y a un léger supplément à ajouter, je veux parler des frais d'entretien du gamin depuis huit ans, un débours que vous ne voudriez pas nous faire perdre... Vous êtes trop raisonnable pour cela.

Georges, comprit que le misérable voulait encore lui extorquer quelques billets de mille francs.

Il eut d'abord l'idée de refuser ; mais il se trouvait écœuré de ce contact avec de telles gens : il lui tardait tellement d'arracher l'enfant à ce milieu abject et de

terminer cette ignoble affaire, qu'il préféra subir ces dernières conditions.

Il demanda sèchement :

— A combien estimez-vous ces frais supplémentaires ?

La Limace répondit de son air le plus patelin :

— Mes prétentions sont modestes... Je me contenterai de quatre-vingt mille francs.

Kerlor haussa les épaules avec mépris.

— J'ai refusé tout à l'heure à cet individu de lui donner une somme disproportionnée avec l'affaire que je viens de traiter avec vous... Il est bien inutile de recommencer la discussion.

La Limace reprit avec fermeté glaciale :

— Oui, cela fait les cent mille francs exigés par mon associé... Il s'est peut-être montré un peu brutal, moi, j'y mets des formes... Mais c'est notre dernier mot.

La Limace crut devoir fournir des explications : il le fit d'un ton très posé :

— Vous comprenez, monsieur de Kerlor, tout à l'heure je ne savais pas votre nom et je ne connaissais ni votre écriture, ni votre paraphe... Quand Panoufle vous aura tué, à quoi nous aurait servi votre carnet de chèques en blanc, je vous le demande ?...

« Tandis que maintenant... au cas où vous refuseriez mes conditions, c'est moi qui, pour le Crédit Foncier, serais le comte de Kerlor. J'écris très bien et j'imité admirablement toutes signatures... Vous avez un dépôt important dans l'établissement... Nous ne perdrons rien... Si vous préférez signer vous-même, ce sera plus régulier... Nous sommes à vos ordres... Mais vous resterez ici jusqu'à ce que, demain matin, je sois revenu de la banque... Après quoi, vous filerez avec votre gosse... et nous aussi.

— Je ne signerai pas ! répliqua Georges avec la dernière énergie.

— Si vous ne signez pas... nous vous gardons.

— Vous vous trompez !

— ... Ou nous nous débarrasserons de vous, et voyez comme tous les torts resteraient de votre côté, nous toucherions quand même après...

— Misérables ! je vais vous...

Georges n'eut pas le temps d'achever, ni de se servir de son revolver qu'il braquait.

Panoufle, d'un coup de poing, avait renversé la lumière, puis s'était rué sur Kerlor et lui avait porté un terrible coup dans l'estomac...

Georges perdit la respiration et tomba suffoqué, sans connaissance.

On frappait à la porte à coups redoublés.

— La rousse ! murmura avec terreur La Limace.

La Limace avait rallumé la chandelle et criait aux gens qui frappaient :

— Je suis au lit... Qui est là ?

Ou ne répondit pas du dehors, mais les coups redoublèrent sur la porte d'entrée.

— Mon surin ! hurla Panoufle, que je finisse de régler le compte à ce mec-là.

— Tu es fou ! dit La Limace... Faut pas de « raisiné », juste au moment où les « cognes » s'amènent... ficelle comme un saucisson... Tiens ! prends cette corde qui a servi au déménagement.

Et se retournant vers le couloir, à la porte duquel le bruit grandissait, La Limace cria :

— On y va ! on y va !... Laissez-moi donc passer mon « culbutant ».

Rapidement, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie, Panoufle entortilla étroitement les membres de Georges avec la corde que lui tendait La Limace.

Tout mouvement était impossible au prisonnier.

— Ca y est ! dit l'hercule.

— Maintenant, empoigne-le... je vais recevoir ceux qui viennent... je les garderai assez longtemps pour que tu puisses décaniller avec ton colis... Passe le type par la fenêtre... Le barreau est descendu... S'il fait trop le crâneur quand il reviendra à lui, balance-le dans la Bièvre... C'est à deux pas... Compris ?

— Parfaitement !

— Alors, allons-y ! Chacun de son côté... On travaille pour son « fade ». La Limace se dirigea vers la porte, pendant que Panoufle enlevait Kerlor évanoui.

Il se décida à ouvrir à moitié.

Fanfan se précipita dans l'ouverture béante à peine.

La Limace clama :

— Comment ! tonnerre de Dieu ! c'est toi !... toi... tout seul !...

L'enfant ne l'entendit pas. Il avait repoussé La Limace et couru dans la chambre.

Panoufle, en reconnaissant le gamin, comprit sur-le-champ que l'intervention ne pouvait être dangereuse...

Au lieu de fuir avec le corps ligoté, l'hercule était rentré et avait jeté son fardeau à terre.

Fanfan craignait d'arriver trop tard...

Mais il vit l'inconnu garrotté dans un angle de la chambre...

Les yeux de Georges étincelaient dans l'ombre...

Il vivait !...

Il était là !... Sauvé peut-être ?

Car il était possible qu'on n'osât plus le tuer maintenant en présence de Fanfan.

Et le gosse, conservant son sang-froid, put répondre aux questions de La Limace :

— Il m'est arrivé une drôle d'affaire... Figurez-vous que, au moment où maman

Zéphyrine et Claudinet montaient en wagon, j'ai eu un étourdissement et je suis tombé.

— Bon ! grommela La Limace.

— Le train est parti... sans moi naturellement.

— Sale même, va ! Tu ne pouvais pas faire attention...

— Et comme, dans ma chute, j'avais perdu mon billet, les employés de la gare n'ont rien voulu savoir et m'ont chassé... Alors, je me suis dit : « Mon vieux Fanfan, tu n'as plus qu'à retourner à la maison... »

L'hercule haussa les épaules.

— Nous pouvons tranquillement continuer notre petit turbin, dit-il.

Georges regarda fixement son fils.

Jean de Kerlor se tourna vers son père, et celui-ci put lire dans les yeux du petit la secours inespéré qui lui arrivait, le dévouement qui s'offrait à lui...

Secours et dévouement bien faibles apparemment, mais offerts de tout cœur et sans restriction. Sur les lèvres de Georges, il y eut un imperceptible sourire de remerciement.

— Je sais bien, continua Panoufle, s'adressant à Georges, que cent mille balles, c'est un peu dur à arracher... Vous ne répondez pas, comte ?... Non !... Bien vu ?... Bien entendu ?... Alors, nous allons trouver un autre moyen d'engager l'amateur à acheter...

En proférant ces derniers mots, la voix de Panoufle s'était empreinte d'un tel accent de férocité que, malgré lui, La Limace se trouva mal à son aise...

Après une minute de silence, Panoufle, continua :

— L'idée qu'émettait tout à l'heure mon collègue et ami La Limacé de signer pour monsieur un certain nombre de chèques n'est pas mauvaise certainement, mais elle a de graves inconvénients...

« D'abord il y a des risques à courir... Malgré toute son habileté, mon vieux poteau, tu peux te gourer... Un rien, dans une signature, suffit pour qu'on la reconnaisse fautive. Ces voleurs de banquiers sont des méfiantés.

La Limace hochait la tête comme un homme qui ne pousse pas la présomption jusqu'à ne pas tenir compte de sages avis.

Panoufle ajouta :

— Il vaut donc mieux que ce soit monsieur le comte lui-même qui, de bonne volonté, nous signe les « papafards ».

— Je m'y refuse, répondit Georges.

— C'est ce que nous verrons, reprit Panoufle, je connais une méthode pour obliger à casquer les particuliers entêtés et récalcitrants. Notre maison est admirablement disposée pour que nous tentions l'expérience sans être dérangés. Nous commencerons demain matin par vous couper le nez... puis nous conti-

nuerons de deux jours l'un... histoire de ne pas trop vous faire languir... les oreilles d'abord, ensuite les lèvres.

Georges ne répondit pas.

Un frisson glacial — révolte matérielle de la nature et de la chair — parcourait tous ses membres.

Kerlor était intrépide ; il eût affronté une douzaine d'ennemis sans hésiter, sachant même qu'il succomberait ; mais il était terrassé, garrotté, incapable de la moindre résistance...

Il ne pouvait douter, en voyant La Limace branler la tête d'un air approbateur, que l'épouvantable menace de Panoufle ne fût exécutée.

Il jeta un regard, un long regard sur Fanfan...

Le petit restait immobile, impassible en apparence...

Il tenait la tête baissée à la façon des indomptables petits taureaux des landes bretonnes, prêts à frapper de leurs longues cornes noires tout obstacle augmentant leur fureur.

Une idée s'était ancrée invinciblement dans sa cervelle : sauver l'inconnu, quel que prix que lui coûtât son dévouement.

Il n'avait aucune espérance de secours...

Son bras était débile, et pourtant le visage de Fanfan rayonnait comme s'il avait acquis la certitude qu'il vaincrait ces brutes sanguinaires.

Il regarda longuement Georges de Kerlor ; et, dans cet échange de regards entre l'homme et l'enfant, entre le père et le fils, quoique l'un niât et l'autre ignorât le lien qui les unissait, il y eut aussitôt comme la conclusion d'un pacte indissoluble d'affection et de sacrifice.

La Limace et Panoufle, tout à leur crime, ne s'occupaient plus du gosse.

La Limace reprit :

— Monsieur le comte est probablement gêné pour réfléchir devant nous à nos propositions... nous allons vous donner un salon à part.

Les deux gredins saisirent Kerlor et le portèrent dans la chambre des enfants, dont ils laissèrent la porte ouverte.

Ils attachèrent solidement leur prisonnier à une poutre, puis ils le dépouillèrent de tout ce qu'il pouvait avoir sur lui de quelque valeur.

Quand ils eurent fini, Panoufle reprit :

— Nous vous laissons... Quand vous aurez besoin de nous, vous nous sonnerez.

Et les bandits descendirent les quelques marches qui conduisaient à la grande pièce, où ils allèrent s'attabler en riant très haut.



Georges perdit la respiration et tomba suffoqué.

CHAPITRE XXXI

SINISTRE VEILLÉE

L'orgueil extrême de Georges de Kerlor le soutenait seul dans la résolution qu'il avait prise.

Il fut sur le point de crier : Grâce ! Mais son indomptable fierté arrêta le cri sur ses lèvres... D'abord, même s'il cédait maintenant, serait-il sauvé ?

Les bandits le laisseraient-ils sain et sauf ?

Ne préféreraient-ils pas le tuer après l'avoir dépouillé, sûrs ainsi du secret et ne redoutant plus la vengeance de leur victime en liberté ?

Non ! non ! il valait mieux mourir et dans ce cas, mourir debout, que dégradé par une lâche soumission à ces immenses scélérats.

Mourir... lui ! soit !... mais l'enfant ?

Les bandits l'épargneraient-ils ? Ne se débarrasseraient-ils pas de ce témoin gênant, indiscret peut-être ?

Les yeux de Kerlor se portèrent de nouveau sur le Fanfan, accroupi dans un coin de la chambre.

L'enfant le regardait aussi...

A ce moment, La Limace dit au gosse :

— Toi, va au pieu...

— Pas par là !... Panouffe te prête, pour cette nuit, son gourbi et sa paille... Allons, houp !... que dans cinq minutes on t'entende ronfler... et ne rapplique, sous aucun prétexte, ou je te torçais le cou !

Avant de quitter la pièce, Fanfan tourna encore les yeux vers Georges, et celui-ci sentit une lueur d'espoir pénétrer dans son âme avec le regard jeune et confiant du petit...

Cependant les heures commencèrent pour lui, effroyablement longues et pénibles.

Les bandits s'installèrent à table, placèrent quelques litres devant eux, apportèrent les cartes et se préparèrent à passer la nuit sans perdre de vue leur prisonnier. Ils commencèrent d'interminables parties de cartes.

Ils avaient l'air parfaitement calmes, malgré le forfait qu'ils étaient en train de commettre...

Fanfan pensait à l'homme que ces bandits avaient condamné et il se remémorait la disposition des lieux.

— Voyons, les fenêtres de cette chambre donnent bien sur la cour de la maison voisine, qui est habitée par des chiffonniers qui travaillent la nuit, et qui, à l'heure qu'il est, ne sont pas encore rentrés. La porte de la rue s'ouvre

et se ferme comme celle de chez nous, grâce à un bouton que l'on pousse... A l'intérieur, une grosse barre de bois la fixe... Il n'y a pas de concierge, mais le rez-de-chaussée est occupé par le magasin d'un marchand de vieux os... Je vais sortir par là !

Accrochée au mur comme un trophée, Panouffe avait installé toute une collection de couteaux.

Fanfan en prit un qu'il ferma et glissa dans sa poche, puis avec des précautions inouïes, il ouvrit la fenêtre.

Il grimpa sur l'appui, glissa entre les barreaux.

Il n'avait fait aucun bruit, mais la sueur ruisselait sur son front...

La voix de Panouffe arriva jusqu'à lui avec le bruit d'un abatage joyeux des cartes sur la table.

— Mon vieux poteau, tu es encore roulé... Qué qu'tu veux, fallait te garder... Qui se garde à carreau n'est jamais capot... T'auras de quoi te couvrir cet hiver... Décidément, tu n'es pas de force...

La cour où se trouvait Fanfan était toute petite. Il se glissa au travers de toutes les immondices pour gagner la porte de la maison. Une barre de bois la fermait.

L'enfant la souleva doucement, puis facilement ouvrit la porte...

Personne n'avait pu l'entendre...

Puis, il essuya ses yeux encore humides, et, tout à coup, comme grandi par sa virile résolution, devenant homme et homme plein de bravoure par sa volonté d'accomplir l'action généreuse qu'il méditait, il n'eut pas l'ombre d'une hésitation.

Avec l'agilité d'un chat, Fanfan escadala le mur qui séparait l'impasse du terrain vague sur lequel donnait la fenêtre de la chambre où était enfermé le prisonnier.

Le petit leva la tête...

Cette fenêtre brillait d'une lueur rousse, celle de la chandelle qui servait à La Limace et à Panouffe, et qui, par la porte ouverte, éclairait faiblement le taudis où se trouvait Georges de Kerlor...

Il n'y avait donc rien de nouveau...

On ne s'était pas aperçu de la fuite de l'enfant...

Les deux lascars jouaient toujours.

Au milieu de ces terrains marécageux plantés de légumes, Fanfan se dirigea vers une sorte de hutte et contre laquelle il se rappelait avoir aperçu une échelle.

Le gosse, avec une vigueur dont certes son apparence ne l'eût pas fait supposer susceptible, prit cette échelle et la traîna jusqu'à l'œil-de-bœuf qui s'ouvrait sur la pièce où il s'agissait d'arriver.

Il la saisit et parvint à la maintenir toute droite...

Cela lui prit près de cinq minutes...

Une surexcitation fébrile décuplait ses forces...

Il était tout en sueur ; mais il n'avait fait aucun bruit.

On n'avait donc pas bougé à l'intérieur...

Il ôta ses chaussures et grimpa les échelons.

Arrivé au dernier, il était à la hauteur de la fenêtre.

Elle n'était pas fermée ; il le savait, car le piton inférieur qui devait la maintenir manquait.

Lentement, il la poussa.

Dans la pénombre, il aperçut Kerlor immobile. L'air pénétrant par la fenêtre entr'ouverte frappa le visage de Georges qui tourna la tête.

Fanfan vit alors les yeux de son père se fixer sur lui.

Il comprit que le prisonnier n'était point étonné et qu'il ne ferait aucun geste imprudent.

A cette vue, Georges de Kerlor ne put retenir un cri...

Aussitôt dans l'intérieur de la maison, un bruit de pas précipités lui répondit, suivi d'exclamations de fureur et de jurons...

Georges entendit et comprit.

Evidemment, son évvasion était découverte...

Mais qu'importait ?

Maintenant il était libre... Il avait reconquis toute sa froide intrépidité...

Il enleva l'enfant inanimé entre ses bras et l'emporta dans une course vertigineuse à travers les jardins.

Derrière lui, aussitôt, retentirent les vociférations des forcenés. D'un coup de pied, Georges avait renversé l'échelle, mais Panouffe et La Limace sautaient par la fenêtre.

Le bruit de leur chute sur la terre humide parvint jusqu'à lui.

Panouffe cria :

— Il n'est pas loin... je le vois ! je le vois !... Ah ! canaille ! tu démenages sans nous payer... Allons, hop ! La Limace, du jarret !... Tiens ! Fanfan est avec lui !

— La petite crapule !

Une chasse effrénée commença, une poursuite insensée...

Sans défense contre ces bandits armés et décidés à tout, au milieu de ces terrains déserts, c'eût été folie de tenter une lutte.

Il fallait fuir.

Sur ses talons, il sentait les assassins prêts à frapper.

Georges avait gagné l'extrémité des terrains vagues, il se trouva sur le boulevard de la Glacière. Derrière lui, retentirent les pas des deux gredins.

Georges se jeta dans le dédale des rues désertes — à cette heure — qui avoisinent la prison de la Santé.

Au coin du boulevard de Port-Royal, près de l'hospice de Lourcine, il aperçut une grille entr'ouverte...

Pressant sur sa poitrine son fils toujours sans connaissance, il se jeta dans l'allée bordée de hautes murailles sur laquelle donnait cette porte, qu'il repoussa sans bruit...

Et il s'accroupit dans l'ombre, derrière un des pilastres...

Deux minutes à peine s'écoulèrent...

Les bandits passaient devant la grille, rapides comme des hyènes en chasse... Maintenant il tremblait !...

Un indicible effroi glaçait ses membres et pénétrait jusqu'à la moelle de ses os...

Ah ! ce n'était pas pour lui qu'il était effrayé ! C'était pour le petit innocent, dont il sentait le cœur battre contre le sien...

Qu'on l'assassinât, lui, il s'y résignerait pourvu que l'on ne touchât pas à l'enfant. Et il étreignait plus follement le petit.

Georges devait-il appeler au secours ? Malgré la solitude de ces quartiers per-

CHAPITRE XXXII

PÈRE ET FILS

Dans la grande pièce, les bandits continuaient leur interminable partie, emportés par la passion du jeu, oubliant momentanément tout pour elle.

Pendant ce temps, Fanfan était parvenu auprès de Georges... le petit, retenant sa respiration, trancha les liens qui garrottaient le captif.

Kerlor, tout en surveillant les mouvements des bandits, étendit les bras et fit signe à Fanfan de reprendre le chemin par où il était venu... Il n'y avait pas à discuter ni à tergiverser une seconde...

L'enfant repassa à travers l'œil-de-bœuf...

Alors, à son tour, Georges rampa jusque-là, lentement, sans un faux mouvement, sans un bruit, les yeux sur ses ennemis...

Il savait que sa vie dépendait de son sang-froid et de son adresse... Qu'un des bandits tournât la tête de ce côté, et Georges était perdu !...

Il se redressa tout doucement, atteignit la fenêtre et s'y coula... Sa main sentit l'échelle...

Il se laissa glisser et atteignit le sol...

Contre le mur, Fanfan était affaissé...

— Courons vite, dit Kerlor haletant, saisissant le petit par la main...

Elle était inerte et froide...

Fanfan ne répondait pas...

Brisé d'émotion, il s'était évanoui.

du, il serait peut-être survenu des gens pour le défendre...

Mais si personne ne répondait au cri d'alarme?... Georges et Fanfan étaient perdus sans rémission, puisque leur cachette était découverte...

La Limace et Panoufle, emportés par leur élan, avaient dépassé le but et de beaucoup.

Ils s'aperçurent bientôt qu'ils avaient perdu la bonne piste... Ils passaient et repassaient sur le boulevard désert...

Georges entendait leurs exclamations de désappointement; ce qui était arrivé les confondait absolument; ils ne pouvaient s'expliquer comment les fugitifs avaient pu disparaître aussi vite.

Ils revinrent instinctivement vers la grille et s'arrêtèrent quelques pas plus loin...

Longtemps le danger subsista; les bandits ne se résignaient pas à abandonner la partie; ils cherchaient désespérément.

Enfin le silence régna.

Georges attendit encore, croyant à une ruse de cannibales; ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'il s'aventura...

Il entr'ouvrit doucement la grille tutélaire et passa la tête avec beaucoup de précaution...

Il n'y avait plus personne sur le boulevard.

Une voiture passa. Le cocher ne se fit pas prier pour charger un voyageur qui le ramènerait probablement dans le centre de Paris.

Kerlor monta dans la guimbarde vermoulue. Il installa Fanfan sur les cousins.

Le froid du matin ranimait le petit, qui rouvrit bientôt les yeux.

Pressant fièvreusement la main de Georges, l'enfant murmura :

— Où sommes-nous ?...

— Nous sommes sauvés, mon enfant, répondit Kerlor.

.....

Ils arrivèrent à l'hôtel de la rue de Babylone, où tout le monde dormait encore.

Quelques instants plus tard, Fanfan était installé dans le grand lit de Georges.

Brisé par une fatigue excessive, l'enfant s'endormit profondément.

Kerlor, qui ne voulait appeler aucun domestique, avait mis des fagots et des bûches dans la cheminée; il alluma le bois qui flamba bientôt joyeusement.

Un profond silence continuait à remplir l'aristocratique demeure.

Dans la chambre à coucher, égayée par la flamme claire du feu brûlant dans lâtre, semblait régner la tranquillité serene et la douce paix familiale des intérieurs heureux.

Kerlor ferma les yeux, s'efforçant de chasser toute préoccupation présente.

comme s'il voulait pousser l'illusion jusqu'aux plus extrêmes limites.

Le passé n'existait plus; le cauchemar était fini; Kerlor allait retrouver tous les biens qu'il avait crus perdus dans un rêve épouvantable...

Mais Georges, luttant contre sa violence native, ne tarda pas à se reprocher ce qu'il qualifiait de défaillance morale.

Il ne voulait plus oublier.

Il s'assit pourtant au chevet de l'enfant endormi et le veilla.

Il contempla le jeune garçon et tenta de réfléchir à ce qu'il devait faire; mais il lui fut impossible de recouvrer le sang-froid.

Il s'irrita contre lui-même. Quel besoin avait-il de chercher une décision? Est-ce qu'elle ne s'imposait pas?

Est-ce que Fanfan, tout bâtard qu'il fût, n'avait pas sauvé le comte de Kerlor?

Le petit risquait sa vie en défendant celle d'un homme qui lui était inconnu.

Et il l'avait fait intérieurement, comme un enfant qui avait le cœur aussi solidement attaché que celui d'un homme vaillant.

Est-ce que le mari d'Hélène ne rendrait pas pieusement hommage à ce courageux gamin?

Pourquoi Georges se courrouterait-il encore contre Fanfan?

Fanfan lui était étranger, soit; mais il avait une dette de reconnaissance à payer; un Kerlor n'était pas un débiteur insolvable.

Georges s'acquitterait...

Il se disait cela avec une gravité un peu hautaine, comme un homme qu'une action louable ne peut pas laisser hésitant; ce bienfait ne répugnerait pas à son âme de chrétien. En un mot, il ne s'agissait que d'une bonne œuvre accomplie avec toutes les probabilités qu'elle ne serait pas stérile.

Brusquement, son orgueil tomba; plus fort que ses rancunes, quelque chose le poignit à la gorge; il subissait une impulsion dont il ne se rendait pas exactement compte, irrésistible pourtant, qui le poussait à associer le plus possible son existence à celle du pauvre enfant.

Georges prit la résolution de quitter Paris et d'aller avec le petit s'enfermer au château de Kerlor.

Dans la solitude, Georges pourrait étudier le caractère de Fanfan, se familiariser avec lui, gagner son affection et lui donner un peu de la sienne.

Et puis... peut-être... plus tard !..

Georges n'osa pas achever sa pensée; mais l'image d'Hélène reparut à ses yeux...

Et de nouveau, longuement, sans pouvoir s'en lasser, il regarda l'enfant qui dormait.

Ce départ de Paris était sage.

Les bandits, à qui Fanfan et lui avaient

miraculeusement échappé, savaient le nom de Kerlor.

Ils savaient que Georges avait un jour livré son fils à un voleur, lui, le gentilhomme, le représentant d'une grande famille, l'héritier des plus austères traditions... Le comte de Kerlor avait commis un crime, aux termes de la loi.

Une nouvelle lutte avec ces bandits, lutte dans laquelle la justice pourrait intervenir, où, même victorieux, il serait sans doute mortellement atteint, ne devait-elle pas être évitée ?

Ils essaieraient certainement de renouveler leur tentative de chantage. En fuyant loin d'eux, il leur faisait perdre ses traces.

Le matin même, et comme Carmen lui demandait avec un intérêt mêlé d'inquiétude la cause de son absence pendant les deux derniers jours, il parla de la présence dans son appartement d'un enfant recueilli par lui.

Mais il s'exprimait avec contrainte, comme si les explications lui coûtaient beaucoup.

Carmen le regardait avec une surprise un peu triste ; après leur confession mutuelle, pourquoi semblait-il vouloir garder quelque secret ?

Il comprit ce qui se passait dans l'esprit de sa sœur ; alors, il tenta de justifier ce fait anormal en termes vagues, ceux d'un malfaiteur qui désire garder secrètes ses bonnes actions...

Il s'agissait d'un orphelin rencontré par hasard et auquel il s'intéressait.

Cela était plausible, en somme ; mais Georges parlait avec apreté, d'une voix entrecoupée, et ses gestes étaient si saccadés que Carmen et Robert, après avoir échangé un regard navré, ne voulurent pas insister.

Carmen était incapable de dissimuler ce qu'elle ressentait, aussi préféra-t-elle garder le silence.

Robert, sentant qu'il fallait répondre à son beau-frère, le félicita discrètement d'avoir trouvé cette charitable distraction à ses chagrins et l'engagea à persévérer dans cette voie.

Georges déclara qu'il avait résolu de partir pour Kerlor le soir même.

Robert et Carmen l'approuvèrent.

La jeune femme offrit de faire, dans la journée, tous les achats nécessaires pour composer le trousseau de l'orphelin.

Georges remercia sa sœur de cette délicate attention, et il se replongea dans ses réflexions absorbantes.

Il ne pouvait remarquer la douleur profonde imprimée sur les traits de Carmen et de Robert.

Ce n'était pas seulement l'attitude énigmatique de Kerlor qui les chagrinait, c'était la déception éprouvée en ne rentrant pas, comme ils s'y attendaient, en possession des lettres pour lesquelles ils auraient donné si cher...

Lorsque Robert, lassé d'attendre La Limace, était rentré chez lui, et qu'il avait fait part à sa femme de son échec inattendu, Carmen avait versé des larmes bien amères.

Ces preuves matérielles, irrécusables, pouvant seules imposer la vérité, ils avaient cru les posséder...

Elles leur échappaient encore, comme leur échappait leur chère petite Marcelle, dont, hélas ! ils n'avaient découvert aucune trace.

Le soir, Georges et son fils partirent.

CHAPITRE XXXIII

LES RÉVÉLATIONS DE FANFAN

Georges et Fanfan étaient installés au château de Kerlor.

Tout d'abord, Georges s'était demandé s'il avait le droit d'introduire l'enfant sous le toit des ancêtres et il avait pensé à se réfugier à Morgat avec le petit.

Non ! c'était à Kerlor qu'il fallait aller ; le souvenir de la douairière emplissait cette demeure seigneuriale ; son âme continuait à se répandre dans ce vaste domaine ; Georges serait en communion avec elle.

Tout lui parlait de la sainte femme...

Elle avait pardonné à l'épouse coupable ; elle avait dit à Georges que Fanfan n'était pas responsable du crime de sa mère...

Georges et son fils habitèrent une des ailes du château. Ils s'organisèrent une sorte de petit-logis intime, où ils passaient ensemble, l'un à côté de l'autre, de longues journées occupées par le travail.

Puis, après le labeur vivifiant et réconfortant, ils se distrayaient toujours ensemble.

Georges avait pris une résolution que rien ne changerait désormais. Il poursuivrait sans hésitation le but qu'il s'était promis d'atteindre : l'œuvre de rénovation, l'œuvre de salut.

Chaque jour, le recteur venait donner une leçon de latin ou de grec à l'enfant.

Le bon recteur, qui était de plus un mélomane fort distingué, voulut inculquer à son élève, outre l'étude des langues mortes, les premières leçons de la musique.

Georges et Fanfan recherchaient la solitude ; il leur semblait, tant était puissante leur force de suggestion, vivre tous deux dans une île déserte.

Ils ne se séparaient guère qu'aux heures du sommeil.

Cependant, entre ces deux êtres, en apparence si unis, vivant de cette existence si intime, entre l'homme et l'enfant

qui ne se quittaient pour ainsi dire-jamais, il restait, comme un mur d'airain qui les séparait, un obstacle insurmontable s'opposant à ce que leurs cœurs se fondissent en quelque sorte l'un dans l'autre, à ce que l'ardente sympathie réciproque qu'ils ressentaient devînt une affection réelle et décisive, prête à toutes les confidences.

Georges demeurait toujours, aux yeux de l'enfant, le bienfaiteur inconnu, qu'un caprice peut-être, ou la gratitude du service qu'il lui avait rendu, ou quelque raison inexplicable, secrète, avait poussé à se montrer reconnaissant, généreux et compatissant envers un orphelin ayant besoin d'un protecteur.

Mais Kerlor, consentant à donner et non à recevoir, n'aurait jamais voulu accepter, en retour de ses bienfaits, la tendresse ou l'amour de celui qu'il obligeait.

Tant de distance séparait d'ailleurs le maître de l'élève que celui-ci, pénétré du sentiment de son humilité, n'eût jamais osé offrir au comte de Kerlor un autre sentiment qu'une profonde et respectueuse reconnaissance, un dévouement absolu et sans bornes.

Parfois Georges, au moment où il allait peut-être se livrer, sentait une révolte de tout son être; les souvenirs empoisonnés revenaient l'accabler avec d'autant plus de force qu'il avait cherché à les bannir.

Voilà pourquoi le visage de Kerlor, aux traits toujours tristes et sévères, n'avait jamais un sourire, et pourquoi jamais son regard ne se fixait sur l'enfant sans se voiler d'une mélancolie sombre.

Jamais il ne l'avait embrassé.

Aussi Fanfan avait-il dû enfermer dans les replis de son cœur si affectueux toutes les rêveries qui le hantaient, toutes les confidences près de lui échapper.

Et pourtant, il fallait qu'il parlât; il voulait parler. Il ne voulait pas, en gardant indéfiniment le silence, que le comte de Kerlor eût le droit de lui reprocher un jour d'avoir usurpé un intérêt immérité.

Kerlor n'avait pas voulu que son protégé continuât à porter le nom de Fanfan, ou, du moins, il ne l'appelait jamais ainsi.

Ces deux syllabes évoquaient en lui des jours trop affreux.

Fanfan !...

C'était le nom de l'enfant qu'il croyait son fils !...

En dépit même de plus précieuses qualités de cœur et d'intelligence qu'il lui reconnût, il ne pouvait se décider à lui rendre le nom si tendre, le sobriquet câlin donné à l'enfant qu'il avait perdu.

Il disait simplement :

— Mon ami.

Une préoccupation absorbait maintenant Fanfan depuis son arrivée en Bre-

tagne. Ce nom de Kerlor, ce prénom de Georges, dont chacun saluait son bienfaiteur, Fanfan l'avait entendu prononcer à Moisselles.

Quand sa bienfaitrice se trouvait avec M. Paul Vernier, ils parlaient du comte. Pourquoi le « gosse » n'avait-il pas encore fait part à son bienfaiteur de cette singularité ?

Pourquoi ? Parce qu'il avait beaucoup de choses à lui dire et qu'il attendait le moment propice pour commencer.

Et puis, n'était-il pas urgent de s'occuper de Claudinet ? Était-il permis à Fanfan de vivre dans le bien-être, dans le luxe, au milieu de cette sécurité absolue, alors que son camarade agonisait dans la misère ?

Cela navrait Jean de Kerlor et déchirait son cœur.

Il allait se confier à son bienfaiteur; le comte saurait bien délivrer Claudinet, puis il permettrait à Fanfan d'écrire à la « bonne dame ».

M. de Kerlor restait d'ordinaire très distant; aussi le pauvre enfant ne sentait-il pris de timidité devant son bienfaiteur.

Un jour, Georges se départit de sa froideur et questionna Fanfan sur son enfance.

— Tu as bien souffert, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, Monsieur, j'ai bien souffert ! s'écria Fanfan dans un premier élan d'expansion arraché à sa franchise par le souvenir des effroyables années écoulées.

— Tant que cela ! fit Georges avec un regard affolé.

L'enfant fut repris de timidité, et il s'arrêta.

Il discernait l'impression de désolation cruelle que ses premiers mots imprimaient sur le visage de Georges, et il craignait de lui faire du mal inconsciemment.

Mais Georges restait tout frémissant. Il n'avait pas besoin que le petit lui racontât longuement son martyrologe. Il avait suffi d'entrevoir les bandits dans leur antre-pour comprendre qu'ils étaient capables de tout.

Et Kerlor, secoué par un long frisson, se disait que c'était lui qui avait plongé cet innocent dans cet enfer. Fanfan vit l'émotion intense de son père et il ne voulut pas que celui-ci restât sous de telles impressions.

Le gosse reprit :

— Je n'ai pas été heureux tous les jours, c'est vrai; mais j'ai eu des consolations... un bonheur qui m'a aidé à supporter mes peines !

— Un bonheur ? interrogea Kerlor.

— Oui, j'avais un ami... un bon et cher ami, mon vieux Claudinet.

— Claudinet !... Oui, ce pauvre enfant...

— Vous le connaissez bien...

— Et je ne l'oublie pas. Je me rappelle que c'est lui qui le premier m'a parlé de

toi, qui m'a donné le désir de te voir... et je veux l'arracher aussi à la vie qu'il mène et le rapprocher de toi. Il faut prendre patience...

« Dans quelque temps, dès notre retour à Paris, je ferai intervenir un médecin, qui, au nom de la loi sur la protection de l'enfance, arrachera le petit malade à son oncle et à sa tante...

— Mais oui, dit Fanfan, c'est comme cela que j'avais manœuvré, moi aussi...

Et le gosse raconta à Georges de Kerlor comment il avait réussi à intéresser le médecin de la Chapelle au sort de Claudinet.

Il décrivit la scène qui s'était passée dans l'entresort entre le bon docteur et les deux misérables, puis le départ de Claudinet pour l'hôpital.

— Ainsi, fit Georges, ton ami, grâce à ton intelligence et à ton bon cœur, a pu momentanément échapper à ses persécuteurs ?

— On l'a transporté à Sainte-Eugénie...

— Et tu pouvais aller voir ton camarade ?

— Hélas ! cela ne m'est arrivé qu'une fois... parce que les affaires n'ont pas bien tourné ensuite... Mais c'est égal, je n'oublierai jamais ce jour-là, parce que Claudinet m'a appris les belles choses qu'on lui avaient racontées.

— Et lesquelles ?

Fanfan joignit les mains avec un juvénile enthousiasme et prononça :

— On lui avait parlé de probité, d'honneur, de travail, d'espoir en Dieu et de bonheur dans la vie honnête... Si bien que, de ce jour, tous deux nous nous étions juré de ne jamais faire le mal, d'apprendre à travailler et de quitter la vilaine profession de nos parents pour prendre un vrai métier.

Georges, dont le visage était jusque-là si sombre, eut une lueur rayonnante dans les yeux.

— Comment auriez-vous fait pour changer de condition ? demanda Kerlor.

— Voilà, répliqua Fanfan, nous avions décidé de nous sauver de l'entresort, aussitôt que Claudinet, rétabli, serait sorti de l'hôpital.

— Et cela vous a été impossible ?

Fanfan, si expansif jusque-là, s'arrêta soudain, le front empourpré.

— Continue ! fit Kerlor.

— C'est que...

— Je t'en prie, n'hésite pas ainsi ; raconte-moi fidèlement ce qui s'est passé... Tu sais bien qu'auprès de moi tu n'as rien à redouter.

— Oh ! moi, Monsieur, je n'ai rien à me reprocher... mais les autres...

— Ils vous ont empêché de prendre la fuite ?

— C'est-à-dire que je n'ai pu attendre Claudinet. Parce que... parce que...

— Achève !

Alors Fanfan articula tout d'un trait.

— Je suis parti tout seul pour ne pas

prendre part à un crime dont on voulait me rendre complice. Tout seul, j'ai essayé alors de faire ce que nous avions résolu... et Dieu ne m'a pas abandonné, puisqu'il a envoyé sur mon chemin la bonne dame...

Fanfan s'interrompait ; sa mine devenait confuse, son attitude extrêmement embarrassée.

— Voyons ! s'écria Georges, on dirait que tu trembles encore.

— C'est que, Monsieur, c'est difficile ce que j'ai à vous raconter.

— Mon ami, supplia Kerlor, il faut que je sache tout... Je te promets que je t'écouterai avec la plus grande indulgence ; mais j'exige que tu sois loyal et sincère...

Fanfan répliqua d'une voix mal assurée :

— J'ai été condamné, Monsieur !

— Condamné ?...

Georges de Kerlor retrouva toutes les tranges qui l'avaient assailli si souvent, depuis qu'il avait repris Fanfan. Certainement, cet enfant n'était pas foncièrement vicieux, et l'on pouvait espérer qu'il marcherait résolument dans la voie de l'honnêteté ; mais avait-il subi cette flétrissure qui ne disparaît jamais complètement ? Georges n'avait pas encore vu le fond de l'abîme...

Le gosse continua :

— Oui, Monsieur, j'ai été condamné par un tribunal à rester en prison jusqu'à vingt et un ans...

— Les juges ont déclaré que tu avais agi sans discernement, balbutia Kerlor, comme un naufragé qui cherche à s'accrocher à une épave.

Et il reprit d'une voix étranglée :

— Qu'avais-tu fait ?

— Rien, répondit simplement Jean de Kerlor.

— Tu étais innocent et l'on t'a condamné ?

Le petit raconta comment il avait été arrêté aux Champs-Élysées.

Kerlor soupira, s'arrachant à son rêve affreux. Fanfan n'avait commis aucune mauvaise action.

Très franchement, le gosse expliqua pourquoi il n'avait pas voulu donner le nom de La Limace ; Fanfan se refusait à dénoncer le gremlin et redoutait de retomber entre les mains de cet homme.

— Après tout, fit le gosse, La Limace prétendait être mon père... Je crois qu'il ment, mais je n'ai aucune preuve... Or, si indigne que soit votre papa, si brutal qu'il paraisse, un petit garçon n'a pas le droit de le livrer aux gendarmes... Est-ce vrai, Monsieur ?

Georges attrista l'enfant auprès de lui, et irrésistiblement en quelque sorte, il le tenait doucement entre ses bras, l'embrassant, le consolant par des mots pleins de tendresse, dont il sentait peu à peu son cœur se remplir, et sans qu'il fit

cette fois d'effort pour réagir contre l'émotion.

Georges demanda des détails.

Fanfan, après avoir raconté sa fuite de l'entresort, son arrestation comme vagabond, en arriva à son envoi dans une colonie pénitentiaire.

— Ou cela ? interrogea Kerlor.

— A Moisselles.

Georges eut un soubresaut. Le nom de cette localité lui rappelait l'incendie où il avait fait preuve d'héroïsme en sauvant une femme qui lui était inconnue, croyait-il.

— C'est là, poursuivit Fanfan avec un vibrant accent de reconnaissance, que la bonne dame est venue à mon secours.

— Tu n'étais donc pas interné ?

— Non, Monsieur... Cette charitable personne a demandé au commandant l'autorisation de me prendre chez elle ; il y a consenti tout de suite.

— Et tu as été bien accueilli ?...

— Jamais je ne m'étais senti aussi heureux.

— Et cette bonne dame, que faisait-elle ?

— Elle ! répéta Fanfan en joignant les mains.

Ses yeux étaient pleins de larmes ; son visage reflétait une ineffable expression de sensibilité.

— Elle vivait seule ?

— Oui !

— Elle était veuve ?

— Ah ! reprit Fanfan, sans répondre à cette dernière question, elle était bien malheureuse, allez !... le bon Dieu avait ses raisons pour le permettre, des raisons que nous ne pouvons pas comprendre... mais elle avait beaucoup de chagrin, ma pauvre et chère bienfaitrice.

— Et tu ignores les causes de ce chagrin ?

— Je n'osais pas lui demander pourquoi elle souffrait aussi cruellement...

Fanfan ajouta de sa voix la plus douce :

— Elle priait pour des absents... Quelqu'un lui avait fait bien du mal, et pourtant elle l'aimait toujours de tout son cœur.

Georges demanda :

— Et pourquoi as-tu quitté cette dame ?

— Hélas ! Monsieur...

— Comment se fait-il que tu sois revenu avec les misérables que tu avais fuis ?

Un sanglot fut d'abord la seule réponse de l'enfant, un sanglot qui fit beaucoup de mal à Georges.

Le père étreignit son fils, et, comme tout à l'heure, il eut des mots pleins de sollicitude ; Fanfan balbutia en phrases entrecoupées :

— Un soir, Monsieur... un soir où justement Madame et moi nous avions causé longtemps... Madame ne m'avait jamais montré plus d'affection... Ce soir-là, un incendie se déclara dans la mai-

son... Les flammes avaient gagné le salon où nous étions... Madame s'évanouit... Jugez de mon désespoir ; j'étais trop faible pour l'arracher au danger... Je crie au secours ! Du temps s'écoule... Ah ! je croyais bien notre dernière heure venue à Madame et à moi... Tout à coup, un homme courageux bondit dans la pièce et s'élance à travers le feu...

— Mon Dieu !... s'exclama Georges.

— Cet inconnu, dont je n'ai pu distinguer le visage, car j'étais aveuglé et la respiration commençait à me manquer, cet inconnu nous sauva.

— Mon Dieu !... répéta Georges avec plus de ferveur encore que pour la première fois.

— Mais, au moment où je touchais terre, je fus enlevé par... mes parents... C'étaient eux, ils s'en sont vantés, qui avaient allumé l'incendie, pour se venger de ce que je ne voulais pas revenir avec eux, et pour m'emporter, après avoir profité du bouleversement pour voler dans la maison.

Tout blanc, Kerlor s'écria :

— Et tu étais à Moisselles, m'as-tu dit ?

— Oui, Monsieur, à Moisselles, un petit village près de Paris, où est située la colonie pénitentiaire...

Fanfan poursuivit :

— Et maintenant que je vous ai tout dit, je vais vous demander la permission d'écrire...

— A qui ? interrompit un peu brusquement Georges.

— Mais... à madame Gérard.

Cette fois Kerlor ferma à demi les yeux ; un écho lui résonnait au cœur...

Gérard, n'est-ce pas le nom que portait la mère d'Hélène, avant de s'appeler la marquise de Penhoët.

— Excusez-moi, Monsieur, reprit-il, ce que je vais dire n'est pas raisonnable, et pourtant...

— Achève !...

— Il m'a semblé que votre nom a été prononcé... A Moisselles... Chez madame Hélène Gérard.

— Hélène !...

Georges eut un instant de vertige, et il se prit la tête à deux mains pour le conjurer.

— C'est vrai, continua Fanfan, souvent le hasard a voulu que j'entendisse parler de Georges...

— Ah ! je deviens fou ! gémit le mari d'Hélène.

— Une fois... j'ai cru... je me suis peut-être trompé... Cependant la mémoire me revient... j'ai cru entendre... Kerlor. Madame Gérard, prononçait Georges... C'est Paul Vernier qui a fait entendre ce nom de Kerlor.

Soudain, l'enfant s'effraya du mutisme de Kerlor.

— Monsieur ! s'écria-t-il, je vous ai fait de la peine ?... Répondez, je vous en conjure...

Enfin, Georges retrouva la parole.

— Hélène ! fit-il avec un cri tellement douloureux que Fanfan atterré se recula... Hélène !... C'est elle !... Elle !... Elle que j'ai sauvée de la mort sans le savoir, sans la reconnaître... Juste ciel !... Elle !... C'est elle !...

Il parcourait la chambre à grands pas, sous le coup d'un accès de démence passagère.

Haletant, Fanfan s'effrayait de plus en plus.

Georges était écrasé par la terrible et inconsciente révélation de l'enfant...

Hélène était retrouvée !...

Hélène tentant sans doute de racheter par une vie d'abnégation et de bonnes œuvres un crime...

Que ferait Georges ?

Irait-il dès le lendemain, tout de suite, vers sa femme, et lui dirait-il :

— Je pardonne et j'oublie !... je t'aime !...

Pourrait-il désormais rester inflexible ?... Il avait auprès de lui l'enfant...

Et voilà qu'il lui semblait déjà qu'il finirait peu à peu par ne plus se rappeler que c'était le fils de l'autre... Il était en train de rendre à Fanfan toute l'affection dont son cœur était autrefois si plein pour lui... Mais, Hélène ?... Comment l'aborderait-il ?

Kerlor continuait à réfléchir avec la plus grande anxiété. Quelles pensées, depuis tant d'années écoulées, avaient traversé le cœur de la coupable ?

Il rappela Fanfan près de lui et commença une sorte d'enquête, tremblant à chaque question, tressaillant à chaque réponse, demandant les détails les plus circonstanciés, les renseignements les plus précis et les plus minutieux sur la « bonne dame », sur ses habitudes, ses relations, ses sorties, ses occupations, ses goûts...

Fanfan était incapable de fournir tous les éclaircissements qu'exigeait Georges, mais il répondit de son mieux.

La conclusion du petit fut saisissante en son laconisme :

— Elle pleure, elle prie, elle fait du bien...

Georges ne répliqua pas.

Un sanglot souleva sa poitrine, et, jaillissant du fond du cœur, vint brusquement éclater sur ses lèvres. En même temps, il ouvrit les bras...

Et Fanfan, irrésistiblement attiré s'y précipita, sans chercher à s'expliquer pourquoi l'étreinte était encore plus chaleureuse que précédemment.

Longtemps, bien longtemps, l'homme et l'enfant se tinrent étroitement embrassés.

Georges s'arracha enfin à cette étreinte, cherchant à recouvrer le calme, et comme honteur d'avoir laissé se manifester avec cette violence un sentiment que son orgueil expirant voulait encore lui faire considérer comme une faiblesse.

Enfin il sembla prendre une résolution soudaine.

Il s'écria :

— Pendant quelques jours, mon enfant, je vais être absent... Je dois partir...

— Partir ?

— Je me mettrai en route demain matin... sans doute avant ton réveil. Tu resteras ici... Tu n'as rien à y redouter... Les serviteurs t'obéiront.

La voix de Georges tremblait, bien qu'il cherchât à la raffermir, et comme mouillée de larmes retenues.

— Peut-être, continua-t-il avec effort, t'apporterai-je du bonheur...

Fanfan reprit timidement :

— En votre absence, me permettez-vous d'écrire à madame Gérard ?...

— Non !... Pas encore, mon enfant.

— C'est qu'elle doit être bien inquiète à mon sujet... C'est qu'elle croit peut-être que je suis un ingrat... Et ce qui pour moi est plus triste et plus grave, on a pu m'accuser d'avoir participé au vol commis par La Limace et Panouffe.

— Eh bien ! reprit Georges, je te donnerai des nouvelles de Moisselles. Toutefois, je ne prends pas d'engagement formel... Il ne faut pas te leurrer à l'avance d'un espoir décevant... Mais tout ce qu'il sera humainement possible de faire, je le ferai.

Georges prit l'express à Brest et il arriva à Paris dans la nuit.

Dès la première heure, il était à la gare du Nord, et montait dans un compartiment de première classe du train se rendant à la station où attend l'omnibus qui dessert Moisselles.

Georges remonta à pied la route triste, qui, à travers la plaine dénudée, va jusqu'au village, qu'il apercevait à deux ou trois kilomètres.

Au coin de la place de l'Eglise, il s'arrêta tout à coup... pâle à se trouver mal, chancelant, l'œil hagard, éperdu, fou...

En compagnie d'un homme jeune encore, Hélène marchait à quelques pas...

Il la reconnut aussitôt, en dépit des sillons que la douleur et les larmes avaient creusés autour des grands yeux bleus; en dépit de quelques fils blancs qui parsemaient sa blonde chevelure, des plis amers des lèvres et des vêtements de deuil.

Elle souriait d'ailleurs en cet instant, et son visage était comme illuminé d'une joie intérieure. Autour d'elle se pressaient quelques petits enfants en guenilles, noirs et sales, des mendians, des petits de bohémiens installés là, en passant. Hélène leur distribuait des aumônes et causait avec eux.

L'homme qui était auprès d'elle semblait partager le plaisir qu'elle éprouvait de faire la charité.

Georges le reconnut aussi ; c'était Paul Vernier.

Fanfan n'avait-il pas dit déjà que l'artiste était reçu par la « bonne dame » ?

A un certain moment, Paul parut reprocher amicalement à sa compagne de se montrer trop prodigue ; et, presque familièrement, il posa la main sur le bras d'Hélène, comme pour l'empêcher d'ouvrir de nouveau sa bourse...

Georges, une chaleur d'angoisse au front, se glissant derrière la grande voiture des bohémiens, sans être vu, avait pu arriver assez près pour entendre les paroles échangées par le couple.

Elle venait de donner une piécette d'argent à un des enfants, et de sa voix douce, dont le timbre de cristal fit tressaillir Georges au plus profond de son être, elle disait à son compagnon :

— Ne grondez plus, Paul, c'est ma dernière... je n'ai plus rien pour aujourd'hui... Et puis, mon ami, grâce à vous, je suis si heureuse qu'il faut bien que je fasse un peu partager mon bonheur aux autres...

Et elle lui tendait une main que Vernier baisa avec effusion.

Georges ne put en écouter, en voir davantage...

Il s'enfuit en courant.

Et seul dans le wagon où le ramenait à Paris, il sanglotait, balbutiant entre deux hoquets de souffrance :

— Il n'y a plus rien !... rien !... Je veux mourir !

CHAPITRE XXXIV

ATMOSPHÈRE DE TRAHISON

La Limace et Panoufle nourrissaient de noirs desseins vis-à-vis l'un de l'autre.

Ils étaient tourmentés par des pensées réellement mélancoliques.

L'opération d'Alboize ne subissait qu'un temps d'arrêt, mais il fallait retrouver les fameuses lettres.

Mais où étaient-elles, ces lettres ?

Une liasse de lettres ne se perd pas, surtout quand elle est serrée dans une malle fermée à clef.

Elles avaient donc tout bonnement été volées...

Qui avait pu faire le coup ?

Le simple bon sens de La Limace indiquait Panoufle, le misérable Panoufle, l'ingrat Panoufle, qui espérait sans doute profiter seul de l'aubaine...

Où avait-il pu les cacher ?

La Limace réfléchissait sans cesse à cette situation.

Une idée lui vint... une bonne idée !

Faire arrêter Panoufle ! « manger le morceau », raconter à un « curieux », que l'hercule était en rupture de ban

Une lettre au Parquet suffirait.

Naturellement, Eusèbe s'arrangerait de façon que l'on coffrât Panoufle sur la voie publique ; pendant que celui-ci se débattrait contre les « cornes », Eusèbe filerait en douceur, rentrerait à la maison et pourrait explorer tout à son aise les bagages du copain.

.....

De son côté, Casimir Panoufle éprouvait également une certaine lassitude, et lui aussi rêvait un gras renos, une bonne existence de fainéantise et de copieux repas largement arrosés...

En méditant souvent et longtemps au suiet de la disparition subite de la précieuse correspondance, grâce à laquelle on allait si heureusement et si aisément faire chanter Robert d'Alboize, le scélérat en était arrivé exactement aux mêmes deductions que son complice.

Panoufle était persuadé que La Limace avait caché les lettres et voulait faire le coup tout seul.

Si les deux hommes nourrissaient des desseins analogues vis-à-vis l'un de l'autre, la sympathie s'arrêtait là.

Tandis que La Limace, cauteleux, avisé, toujours plein de répugnance pour les solutions violentes, songeait aux moyens de se débarrasser de celui qui le gênait et ne voulait en somme que l'écarter de son chemin, Panoufle, aux instincts plus sanguinaires, ne reculait pas devant une suppression par le meurtre.

Un matin, Eusèbe et Panoufle se levèrent d'assez bonne heure.

Ils déambulèrent à travers les rues de Paris, s'efforçant de paraître gais et lançant de temps en temps, quelque plaisanterie.

Après une marche assez longue, ils arrivèrent rue de Babylone.

Ils avaient obéi à une impulsion bizarre. L'échec qu'ils avaient subi dans leur négociation avec le propriétaire de ce somptueux logis les affectait tellement que, instinctivement, poussés en quelque sorte par une force irrésistible, sans même se communiquer leurs impressions, ils avaient pris ensemble, d'un accord amovant et tacite, la route du faubourg Saint-Germain.

Ils s'arrêtèrent tous deux devant l'hôtel du colonel d'Alboize.

La Limace prononça simplement :

— C'est là qu'il demeure.

— Le meuf ! fit Panoufle, qui comprit tout de suite de qui il s'agissait.

Puis il y eut un grand silence entre les deux complices.

Chacun faisait cette réflexion intime :

— S'il est venu là sans me prévenir, c'est qu'il a son idée.

Ils reprirent leur examen avec la plus minutieuse attention. Tout à l'heure, ce

n'était que le coup d'œil de l'amateur ; c'était maintenant l'étude du professionnel.

— Oué qu't'en dis, bouffi ? s'exclama Eusèbe.

— Et toi, ventre d'osier ?

— Dame ! je crois qu'il y aurait un bon coup à faire...

Panouffe feignit d'avoir la plus grande confiance, non seulement dans Eusèbe, mais dans le flair particulier du camarade.

— Sérieusement, tu vois un coup, mon vieux poteau ?

— Et pas tron difficile, même.

— Mais nour entrer ?... On ne peut pas monter par le grand escallier !... bre-douilla l'hercule.

La Limace renarrit avec un haussement d'épaules indulgent :

— Non, certes, mon vieux fourneau... mon vieux poteau, voulais-le dire... On ne nous laisserait pas passer...

— Je n'y suis pas, moi !

— Au rez-de-chaussée, tous les volets des fenêtres sont fermés.

— Oui.

— Remarques-tu que le bord de la fenêtre est couvert de noussière, apportée là sans doute par le vent ?

— C'est juste...

— Eh bien ! tu en conclus naturellement, qu'on n'ouvre pas les persiennes.

— Maintenant, si on n'ouvre pas les volets, c'est peut-être parce que l'appartement qui occupe tout ce coin du rez-de-chaussée est inhabité.

— En effet.

Les déductions de La Limace étaient justes : c'était le comte de Kerlor qui logeait là : or, Georges était en Bretagne avec Fanfan.

Eusèbe continua :

— S'il n'y a personne, on peut y « en quiller » sans crainte.

Panouffe hochait la tête.

— Ecoute, fit La Limace, pince-sans-rire, si tu trouves qu'il y a trop à risquer, donne ta démission !...

— Jamais de la vie !... Seulement, voyons, mon vieux poteau, on peut dire sa façon de penser.

— A la condition de ne pas dérailler.

Tout à coup, La Limace redevint très froid et ajouta :

— Après tout, tes objections peuvent avoir du bon... Nous ne sommes pas encore sur le tas... C'est un « flambeau » à étudier...

Ils traversaient la rue, quand La Limace faillit être renversé par une voiture chargée de malles...

Il n'eut que le temps de se précipiter dans l'angle d'une porte...

En même temps, il jetait un coup d'œil à l'intérieur de la voiture...

Il étouffa un cri de violente surprise...

Il venait de reconnaître les voyageurs... Georges de Kerlor ! Fanfan !

Ceux-ci ne l'avaient pas plus vu que Panouffe ne s'était rendu compte de l'incident.

Le cocher arrêta son cheval...

Vivement, La Limace se rejeta en arrière, dans le renforcement de la grille voisine...

Avec une stupéfaction tenant de l'ahurissement, il vit Georges de Kerlor et Fanfan descendre de voiture et entrer dans l'hôtel d'Alboize...

En même temps, une fenêtre s'ouvrait, et Eusèbe apercevait le colonel saluant très amicalement les nouveaux venus. Une jeune dame s'avavançait jusque sur le perron, et embrassait le comte de tout cœur ; puis elle accueillait avec un sourire et une caresse le petit garçon.

La Limace, de plus en plus interloqué, se dit :

— Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie ?... D'Alboize !... Kerlor !... Fanfan !... ensemble !... et s'embrassant comme du bon pain !

Il chercha à s'expliquer l'énigme ; elle était beaucoup trop compliquée.

— Qu'importe ! réfléchit-il, l'affaire, de bonne qu'elle était, devient excellente... Et voilà peut-être le vrai moyen de la rattraper, l'assiette au beurre !... Seulement, cette fois, on ne partagera pas.

CHAPITRE XXXV

FANFAN COMPREND

Kerlor avait quitté Moisselles dans l'état d'abattement que nous avons essayé de décrire.

Il avait fallu que la commotion fût inouïe pour cet homme, dont nous connaissons toute la sombre énergie, n'eût même plus la force de se venger.

La prostration de Georges avait été suivie d'une furieuse exaltation, puis le sang-froid revint peu à peu.

Il revint à Paris, et sans passer rue de Babylone, reprit le train de Bretagne.

Il se sentait incapable d'étudier de nouveaux projets concernant Fanfan.

Il vaudrait certainement mieux que Kerlor partît loin, très loin avec son « protégé » : tous deux, sur une autre terre, se referaient une existence ; mais, cet homme, qui avait tant voyagé, comprenait auourd'hui le néant de nouvelles pérégrinations : Fanfan, grâce à sa jeunesse, oublierait le passé ; Kerlor, dans quelque coin qu'il se réfugiait, retrouverait ses effroyables souvenirs. Quel parti prendre ? Se laisser aller au gré des flots, se refuser à penser, subir le destin, quel qu'il fût ?...

Georges, en rentrant à Kerlor, dit à son fils :

— Mon enfant, je n'ai pas obtenu les renseignements que je désirais ; mais rien ne s'oppose plus à ce que nous retournions nous installer à Paris.

Le gosse n'avait répondu que par un regard humide de reconnaissance.

Le rêve du cher petit — se retrouver auprès de Claudinet et de la bonne dame — était donc sur le point de se réaliser.

De graves événements étaient à la veille de s'accomplir, il en avait le pressentiment, et il restait tout pensif.

Avant de partir, Fanfan, avec une sorte de crainte et de respect religieux, se rappela, très lucidement, ce qui s'était passé, à Moisselles, le soir de l'incendie, entre lui et M^{me} Gérard.

Sa bienfaitrice lui montrait un album et Fanfan s'écriait :

— Le château de mère-grand !

Il avait dit encore :

— Derrière cette porte vitrée, au-dessus du perron, il y a une grande salle... et un large escalier de pierre...

Fanfan avait revu tout cela !

Enfin, il s'était écrié :

— Par ici, il y a un grand salon rouge, avec des grands portraits dans des cadres dorés...

Et Fanfan avait pu se promener à son aise dans la salle des ancêtres. Il n'avait pas rêvé !

Pourquoi n'avait-il pas dit tout cela au comte de Kerlor quand il était entré dans la voie des confidences ?...

Il n'avait pas osé poursuivre ; son protecteur paraissait trop souffrir...

Tout cela enflérait la jeune intelligence de Jean de Kerlor ; il ne voulait pas chercher, puisque son protecteur gardait le silence ; mais quelque chose frémissait au plus profond de son cœur...

Pendant tout le voyage, Georges semblait se perdre dans ses pensées ; il ne fit aucune allusion aux êtres chers dont Fanfan avait le cœur si rempli.

Nous savons que le père et le fils étaient arrivés à Paris au moment où La Limace explorait les alentours de l'hôtel d'Alboize.

Georges et Fanfan s'étaient rendus dans leur appartement pour changer de toilette.

Ils avaient à peine achevé que la cloche du déjeuner sonnait.

Georges avait alors réellement présenté à sa sœur et à son beau-frère son jeune compagnon.

On s'occupa beaucoup de « Claude ». On comprend que Kerlor lui conservait encore ce nom.

Fanfan répondit simplement, gentiment, aux questions qu'on lui posait.

Il trouva bientôt le chemin du cœur de Carmen et de Robert, comme il avait trouvé celui de Georges.

Ce dernier semblait comme animé d'une agitation factice. Il parlait plus que de coutume...

Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

qui ne tarda pas à inquiéter Carmen, car, plus d'une fois, pendant que son frère ne la voyait pas, elle fit un signe à son mari pour lui exprimer l'anxiété qu'elle commençait à éprouver...

La journée s'écoula rapidement...

Après le dîner, fatigué de son voyage, Fanfan sentait le sommeil dominer les agitations de son esprit et écraser son corps...

Ses yeux papillotaient ; ses paupières appesanties se fermaient malgré lui.

Carmen vit que l'enfant était exténué ; elle lui dit en souriant :

— Mon petit ami, je crois qu'il est temps que vous gagniez votre lit. La femme de chambre va vous conduire... Vous allez nous dire bonsoir... Avant de vous coucher, vous ferez votre prière.

— Je la fais tous les soirs, Madame.

— Eh bien ! mon enfant, puisque vous avez l'habitude de prier... ce soir, vous joindrez nos noms à ceux pour qui vous implorez quotidiennement la miséricorde de Dieu !...

Fanfan répondit avec une touchante expansion :

— Je ferai avec plaisir ce que vous me demandez... Dites-moi seulement pour qui je dois prier...

— Pour monsieur et madame Robert d'Alboize !...

En entendant le nom que venait de prononcer Carmen, l'enfant tressaillit profondément.

Jean de Kerlor se mit au lit ; mais il resta longtemps avant de s'endormir.

D'Alboize !... Robert d'Alboize !... il le connaissait ce nom !

Maintenant, il se souvenait...

Carmen !... Robert !... D'Alboize !...

Quand il avait surpris la conversation entre ses persécuteurs, il avait appris que l'on menaçait les personnes qui portaient ces noms-là !...

Il s'agissait de lettres où cette Carmen et ce Robert étaient désignés.

Mais on y parlait aussi d'une Hélène, dans ces lettres !... Ce devait être la bonne dame...

Mais alors, non seulement un lien existait entre M. de Kerlor et M^{me} Gérard, son protecteur d'aujourd'hui et sa protectrice d'hier, mais encore la bonne dame n'était pas inconnue de M. et M^{me} d'Alboize ?...

Alors, ces lettres fatales, qui touchaient de près M. et M^{me} d'Alboize, devaient intéresser également M. de Kerlor...

Il en revint à l'émotion extraordinaire qui avait saisi le comte en entendant prononcer le nom de M^{me} Hélène Gérard.

Le gosse, depuis cette scène, s'était demandé tous les jours quel pouvoir avait eu le nom de sa bienfaitrice pour amener chez M. de Kerlor un tel changement. Il n'avait pas trouvé d'explications à ce mystère.

Était-il donc maintenant sur le point

d'en découvrir la clef? Et cette clef, n'étaient-ce pas les lettres volées à La Limace qui la renfermaient?

Et ces douleurs, ces désespoirs, dont Mme Gérard parlait à M. Vernier, à Moisselles, et que des lettres lui auraient épargnés, avaient-ils donc des rapports avec la sombre tristesse de M. de Kerlor, avec les larmes que Fanfan lui avait vu verser?

Mais sans doute! Fanfan comprenait tout cela aujourd'hui.

Il n'y avait pas à hésiter. Cette correspondance, il fallait la ravoir, et le plus vite possible...

Fanfan avait conscience du rôle que lui imposait la Providence.

Le lendemain, coûte que coûte, sans faire part à personne de son projet, il irait chercher ces lettres, devenues si précieuses, et arracher Claudinet à la vie qui le tuait.

Cette résolution prise, il éprouva un grand soulagement; sa poitrine ne fut plus écrasée par un poids formidable.

Il s'endormit du sommeil d'un vaillant qui va risquer sa vie sans le moindre regret.

Et bientôt des paroles étranges retentirent dans cette nuit noire...

Rien n'était plus lugubre que cette voix qui proférait des sons encore intelligibles pour l'oreille de Fanfan, il se retourna sur sa couche...

La voix, dont le diapasone s'élevait, continuait à clamer dans l'ombre: elle terrifiait le petit garçon.

Il se réveilla...

Alors, dans la nuit profonde, il perçut distinctement ces mots:

« — Fanfan... Va-t'en! »

Il eut un frisson.

« — Va-t'en, tu n'es pas mon fils... Tu n'es pas Jean de Kerlor... Je ne veux plus te voir... »

« — Ta mère m'a trompé... Hélène est une misérable femme... »

Georges prononça ensuite des phrases incohérentes...

— Mexique... Parc-des-Princes... Saint-Cloud...

Puis il haleta comme s'il râlait.

Affolé, Fanfan se dit:

— Mon protecteur est en proie à un épouvantable cauchemar... Il doit souffrir... Je ne veux pas le laisser ainsi...

Georges poussait de véritables rugissements...

Fanfan sauta à bas du lit...

Mais il s'arrêta tout glacé.

La voix de Kerlor, si rude tout à l'heure, s'assouplissait.

Il ne proférait plus d'imprécautions contre Fanfan et contre Mme Gérard...

Bientôt il se mit à gémir. Et cela fendait le cœur de Fanfan, qui souffrait moins en entendant les farouches anathèmes...

Le gosse n'hésitait plus; il allait ramener la bougie et porterait secours à

son bienfaiteur, qui devait avoir été atteint d'une subite indisposition.

Au moment où il cherchait des allumettes sur le coin de la cheminée, il tressaillit de nouveau.

Kerlor s'était réveillé et c'est lui qui éclairait sa chambre. Il respirait péniblement, mais il ne se plaignait plus.

Fanfan allait parler, quand il le vit se lever.

Le gosse n'osa plus bouger...

Georges prit la lampe et alla dans un coin de la pièce. Il ne se trouvait plus sous la zone lumineuse et Fanfan ne l'apercevait plus.

Georges revint bientôt: il tenait un livre noir, un registre plutôt; et il s'assit devant le guéridon...

Il commença à tourner les feuillets...

Le saisissement de Fanfan devint indicible; il voyait, tour à tour, se refléter sur la figure de son bienfaiteur les sentiments les plus contradictoires qui puissent agiter une face d'homme.

C'était de la tendresse, puis de la fureur, auxquels succédait une courte période de morne accablement.

Les sensations continuaient. Georges souriait...

Tout à coup, ses traits s'imprégnaient d'une expression de folle rage...

Les larmes venaient: elles coulaient en grosses gouttes sur le visage du malheureux.

Et vingt fois, Fanfan vit se répéter ces jeux de physionomie qui finissaient par l'épouvanter.

Tout à coup, brisée par ces affreuses émotions, la tête de Georges s'inclina...

Ses mains eurent un mouvement fébrile et se crispèrent sur le registre noir.

Mais Kerlor était anéanti... Il essaya de lutter contre l'immense lassitude qui l'accablait...

La fatigue, si longtemps conjurée, reprenait tous ses droits; elle finit par le terrasser...

Il ferma les yeux; la tête s'inclina encore davantage, et il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Cet apaisement contrastait si fort avec la tempête qui grondait si formidablement tout à l'heure que Fanfan éprouva une autre angoisse...

M. de Kerlor s'était-il évanoui?...

Et le gosse avança sur la pointe des pieds.

Il écouta avidement...

Le cœur de Georges battait d'une façon normale, pendant que celui de Fanfan bondissait à coups précipités. Le comte dormait...

Alors, le gosse s'enhardit davantage; il jeta un regard vers ce livre qui imprimonnait tant le sauveteur de Mme Gérard.

Fanfan ne pouvait résister à la fascination qui l'attirait...

C'était le journal intime de Georges

où étaient consignés les principaux événements de sa vie, depuis la nuit atroce où il s'était vengé...

Et Fanfan put lire ces lignes :

« Morgat, 15 juin 1888.

« Je commence le journal de mon existence atrocement brisée... J'ai fait justice... la coupable ne me reverra jamais « Elle ne retrouvera jamais Fanfan. »

Fanfan bondit !

A Cayenne, quand Georges avait vu Saint-Hyrieix, il écrivait :

« J'ai dit à Carmen que Fanfan et Hélène étaient morts. Elle l'a cru. Elle va prier pour ces deux êtres... »

Jean de Kerlor porta la main à ses yeux. Était-il encore le jouet d'un rêve abominable ?

Et il fit ce que son père avait fait, il feuilleta et lut toutes ces pages.

Les premières qu'il dévora ne contenaient que des mots de haine et de vengeance.

Qu'avait donc fait Hélène à M. de Kerlor ?

Hélène, c'était M^{me} Gérard, puisque, lorsqu'il avait nommé la « bonne dame », Fanfan avait lu sur les traits de Georges le plus implacable ressentiment.

Mais, lui, Fanfan, était bien sûr de n'avoir jamais commis une mauvaise action. Pourquoi était-il englobé dans cette animadversion :

Au Mexique, le style de Kerlor changeait. Il avait tracé d'une main que l'on devinait tremblante :

« La vengeance appartient à Dieu seul... Celui qui veut se venger éprouvera lui-même la vengeance du Seigneur... »

Le feuillet était rempli d'écriture, alors que sur les autres pages, Georges se contentait de jeter quelques réflexions concises où le mépris hautain le disputait à la colère.

Georges promenait partout son incurable chagrin. Les notes étaient plus brèves, plus désespérées.

« Buenos-Ayres, cet aveu lui était échappé :

« Aurais-je des remords ? »

A Lima, dans un accès de fièvre, il avait donné la preuve d'une nouvelle défaillance :

« Il me semble que j'aime encore Hélène... »

Du temps s'écoulait. Le journal semblait délaissé, car il ne portait plus au-

cune mention. Georges rentrait en France. Il allait retrouver à Paris sa sœur Carmen, qui venait de perdre son mari Firmin de Saint-Hyrieix.

Les confidences intimes se faisaient douces, affectueuses, tendres. On n'eût jamais cru que celui qui les consignait sur son journal avait tracé les autres lignes où la haine la plus effroyable débordait à chaque mot.

Fanfan ne pouvait plus garder de doutes... Hélène, c'était M^{me} Gérard, et Fanfan, c'était lui. M^{me} Gérard avait épousé le comte de Kerlor...

Jean tomba à genoux, et dans un élan de ferveur déchirante, il prononça :

« Ma mère ! ma pauvre mère ! comme tu as dû être torturée... »

« Je supplie le bon Dieu qu'il te rende justice... Il m'écouterà... Au nom de mon innocence, elle lui voudra proclamer la tienne. »

Fanfan, se relevant, avait dans les yeux la flamme des Kerlor. Il regarda son père, et murmura avec un accent indécible :

— Malheureux !

Il poursuivit la lecture du journal.

Carmen épousait le colonel d'Alboize ; Georges se demandait, en termes poignants, s'il aurait la force d'être témoin de cette félicité...

Mais déjà le « justicier » obéissait aux suggestions de sa conscience.

« Fanfan n'est pas mon fils, écrivait-il, bien qu'il porte mon nom... mais il n'est pas coupable... Ma sainte mère avait raison quand elle plaidait la cause de cette autre victime de la trahison d'Hélène.

« En voulant châtier impitoyablement la coupable, je n'ai atteint que ce petit bâtard, dont l'unique crime est d'avoir vu le jour... »

« Je l'ai jeté dans les bras d'un mal-faiteur... »

Fanfan hochait douloureusement la tête. Le mystère continuait à s'éclaircir. Claudinet avait raison, quand il assurait à son petit ami que La Limace et Zéphyrine mentaient outrageusement en prétendant que Fanfan était leur enfant...

Non ! la mère de Fanfan s'appelait Hélène Gérard...

Et l'homme qui était là avait livré le gosse à La Limace.

Jean de Kerlor n'eut aucun cri de révolte pour ce qui le concernait ; mais le nouvel outrage à la mémoire d'Hélène lui parut sacrilège.

Kerlor voulait réparer sa faute, il recherchait le petit infortuné qu'il avait plongé dans l'enfer social. Quand il rencontra un petit vagabond, hâve, déguenillé, qui lui tendait la main, Georges se disait :

« C'est neut-être Fanfan... C'est peut-

être le pauvre innocent que j'ai donné au malfaiteur... »

Du blanc encore sur le registre... M. de Kerlor n'osait plus y consigner ses pensées. Le désarroi de tout son être se devinait... il avait peur que son cerveau n'éclatât.

Enfin, le journal reprenait en Bretagne.

L'émotion de Fanfan devait atteindre son paroxysme. C'était le fidèle compte rendu de ce qui s'était passé sur la tombe de la comtesse douairière.

M^{me} d'Alboize avait dit vrai à son frère; il existait bien des lettres signées Carmen adressées à M. d'Alboize; Fanfan et Claudinet les avaient vues, puisque Fanfan avait commis l'unique vol de sa vie en s'emparant de la liasse qu'il enfouissait dans le lit de son petit camarade...

Les lettres existaient donc. Si les noms de Carmen et de Robert y étaient fréquemment reproduits, il y avait aussi celui d'Hélène.

De plus, que signifiait celui de Marcelle ?

Marcelle l'adorable fillette que les deux gosses avaient connue autrefois, et qui avait partagé leur misère.

Fanfan arriva à l'incendie de Moisselles.

Georges racontait en termes succincts le double sauvetage d'Hélène et de Fanfan.

Il ne savait pas qu'il avait arraché sa femme aux flammes...

Il ne savait pas qu'il sauvait son fils !... Le journal n'avait plus que quelques pages...

Fanfan regarda encore une fois Kerlor; celui-ci dormait toujours.

Le gosse frémit de tout son être au récit de la tragique aventure qui avait eu pour théâtre le taudis de La Limace.

M. de Kerlor s'était rendu à la Glacière.

Le comte était perdu. Eusèbe et Pannoufle allaient le faire mourir à petit feu.

Si Fanfan n'était intervenu à l'heure fixée par le destin, le crime aurait été consommé.

Le père et le fils avaient pu s'enfuir.

Celui-ci retrouvait les impressions les plus intimes de son bienfaiteur au château de Kerlor.

Quand Fanfan avait nommé M^{me} Gérard et dit qu'elle habitait Moisselles, le comte avait eu un accès de stupeur, bien incompréhensible alors pour le gosse.

Il s'expliquait tout aujourd'hui...

Voici les dernières lignes du journal, écrites après que Kerlor avait surpris Moisselles Paul Vernier et Hélène :

« Je l'ai revue !... Tout est bien fini. »

Et plus bas :

« Si pourtant Fanfan était mon fils?... »

La veille, Robert et Carmen s'étaient promis de faire une tentative désespérée auprès de Georges; mais, pendant le déjeuner, Kerlor manifesta l'intention de sortir tout de suite après le repas. Il avait, disait-il, à s'occuper de démarches pressantes et importantes.

Resté seul, Fanfan se laissa tomber dans un fauteuil et resta absorbé dans ses réflexions.

Tout à coup, il se releva.

Son plan était définitivement arrêté... Il avait tout calculé...

Il donna un coup d'œil à sa toilette, glissa dans sa poche le porte-monnaie que la générosité de Georges avait rempli, mais dont jamais encore il n'avait eu l'occasion de dépenser un sou, prit son chapeau et sortit de la chambre...

Mais, au lieu de s'éloigner, il entra dans celle du comte de Kerlor, qui était vide.

A une panoplie brillaient des armes de toutes sortes. Fanfan avisa un petit revolver... L'arme était chargée... Il la prit et la glissa dans sa poche...

Puis, avisant du papier sur la table, il écrivit en caractères très fermement tracés :

« Monsieur le comte,

« J'espérais sortir avec vous. Je vous aurais dit tout ce que j'avais sur le cœur.

« Vous prétendez que je ne suis pas votre fils. Je ne sais qu'une chose; c'est que madame Hélène Gérard est ma mère et qu'elle est la plus sainte des femmes.

« Vous ne me reverrez que le jour où je vous apporterai les preuves de l'innocence de maman.

« Si vous ne me revoyez pas, monsieur le comte, c'est que je serai mort.

« Faites dire une prière pour le pauvre.

« FANFAN. »

— Oui ! c'est le salut ! s'écria héroïquement Jean de Kerlor... Et c'est à moi qu'on le devra... A moi, le gosse abandonné, livré à La Limace... Je réhabiliterai ma mère en apportant à monsieur de Kerlor les lettres dont Claudinet est le gardien.

Malgré la sécurité dont il jouissait, malgré le bien-être, malgré cette chaude atmosphère de tendresse qui l'enveloppait, Fanfan allait rentrer dans la caverne des bandits; Fanfan allait sauver l'honneur du nom de Kerlor.

Ou bien, comme il l'avait écrit, très résolument, il succomberait à la peine. Et il franchit le seuil de l'hôtel.

CHAPITRE XXXVI

PAUL VERNIER ET D'ALBOIZE

Lorsque Carmen et Robert rentrèrent chez eux, vers six heures du soir, un domestique dit à M. d'Alboize :

— Une personne demande à parler à mon colonel.

— S'est-elle nommée ?... Avez-vous sa carte ?

— Non.

Et comme Robert faisait un geste dubitatif, le domestique s'empressa d'ajouter :

— Je crois que c'est un ancien officier, bien qu'il soit jeune encore... Il est estropié d'un bras et il porte le ruban rouge à la boutonnière.

Robert répondit avec empressement :

— Introduisez-le dans mon cabinet... J'y serai dans deux minutes.

Carmen, sans se préoccuper autrement de l'incident, rentra chez elle.

Quand Robert entra dans son cabinet, il n'entrevit que d'une façon un peu confuse l'homme qui l'attendait, debout, devant la cheminée...

— Monsieur, commença d'Alboize, veuillez...

Soudain, le colonel s'arrêta, en proie à la plus violente émotion, et ces mots jaillirent de ses lèvres :

— Paul Vernier !

Paul s'inclina froidement.

D'Alboize, les bras ouverts, s'avancait rayonnant... L'artiste gardait une physionomie glaciale.

— Monsieur d'Alboize, dit gravement le mari de Mariana, je vous prie d'excuser ce que ma démarche peut avoir d'irrégulier, d'incorrect, et l'apparence d'indiscrétion qu'elle présente.

— Paul !... mon vieux Paul, pourquoi me parles-tu sur ce ton... Vite ! explique-toi... Mais qu'a-t-il pu se passer pour que tu me regardes ainsi ?...

Et soudain d'Alboize se dit que ce devait être Mariana qui avait circonvenu son mari.

Vernier poursuivit :

— Je viens vous entretenir d'une personne que vous avez connue autrefois...

— Et de qui peut-il s'agir ?

— De madame la comtesse de Kerlor.

Robert était tombé sur un siège...

— D'Hélène... Vous savez... Tu sais où est Hélène ?...

— Grâce à vous, Monsieur, elle aurait pu conjurer le malheur...

— Hélène !... Hélène !... Elle vit ?...

— Oui, Monsieur, elle vit !

— Ah ! fit d'Alboize, retrouvant toutes ses forces et bondissant vers Paul qu'il

étreignit, sois béni ! toi qui vas mettre fin à la plus effroyable des méprises...

— Robert !...

Le visage de l'officier rayonna d'une joie surhumaine. Et, fou de joie, il courut à travers les pièces, au grand ébahissement des valets, criant à pleins poumons :

— Carmen !... Carmen !...

M^{me} d'Alboize accourut.

Robert, dans un sanglot délirant, ne put que balbutier :

— Hélène !... Hélène retrouvée !... C'est Paul Vernier...

.....

Au moment où Paul Vernier allait écrire à d'Alboize, ainsi qu'il l'avait promis à Hélène, il avait appris le retour de l'officier à Paris. Aussitôt, l'artiste avait entrepris les démarches nécessaires pour rechercher d'Alboize.

Au ministère de la Guerre, où, naturellement, il s'était tout d'abord rendu, on l'avait renvoyé d'un bureau à un autre. Il attendit bien des heures dans les antichambres.

Enfin, après des péripéties inouïes, l'artiste avait fini par rencontrer un fonctionnaire intelligent qui lui dit tout de suite que le colonel d'Alboize venait de rentrer à Paris et qui lui donnait l'adresse non encore publiée par l'annuaire.

Paul Vernier avait tenu Hélène au courant de ses multiples pérégrinations ; mais quand il toucha au but, il ne voulut pas que son amie le sût tout de suite.

La veille au soir, il s'était contenté de lui dire que le lendemain, peut-être, il serait à même de lui annoncer un événement important.

Avec sa délicatesse et sa sensibilité habituelles, il avait désiré épargner à la malheureuse femme les douleurs d'un nouveau et cruel contretemps.

Paul, s'adressant à Robert, s'écria :

— Madame de Kerlor vous a écrit ?

— A moi ?... jamais...

— Comment cette lettre adressée à Cayenne...

— Ne m'est jamais parvenue... At tends ! Paul... au moment de la révolte, un incendie a éclaté dans le bâtiment où le courrier de Cayenne venait d'être apporté...

— Mon Dieu ! fit Vernier, et moi qui croyais... moi qui t'accusais...

L'officier répliqua d'une voix vibrante :

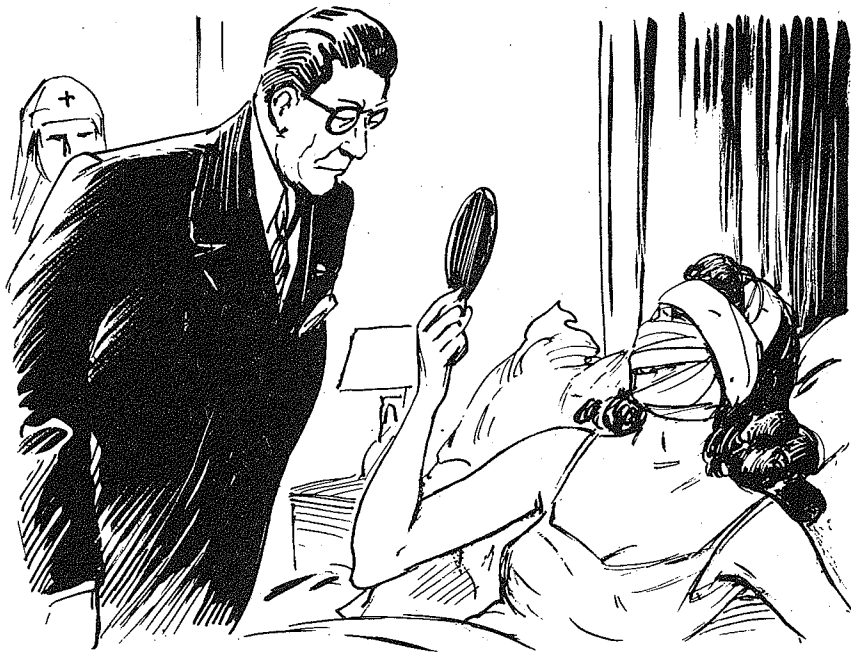
— Toi, Paul ! mon vieil ami, tu as douté de moi ?

— J'ai douté de tout, fit l'artiste avec la plus profonde amertume.

— Mais c'est affreux, cela ! dit Carmen.

— Pardon !... pardon !... balbutia Paul... Aussi, si vous saviez...

Carmen reprit :



Mariana jeta un cri d'angoisse.

— Hélène ?... Ou est Hélène ?
 — Madame de Kerlor est à Moisselles, à quelques lieues de Paris.
 — Courons ! répliqua Carmen.
 — Allons vite la retrouver ! ajouta Robert.
 — Oh ! qu'il me tarde de me jeter à ses genoux et d'obtenir son pardon pour tout le mal que nous lui avons fait.
 — Inconsciemment, dit Paul Vernier, remué au plus profond du cœur.

Moins d'un quart d'heure après cet émouvant entretien, Paul Vernier, Robert et Carmen, emportés par le galop rapide de deux magnifiques chevaux, traversaient Paris pour gagner Saint-Denis ; de là, par Montmagny et Montmorency, ils atteindraient Domont et arriveraient à Moisselles.

.....

Pendant ce temps, Hélène, plus triste que jamais et ignorant la démarche suprême de son ami, luttait contre le découragement qui l'envahissait. Elle s'était enfermée dans le salon, fermant la porte à tout bruit du dehors, le regard perdu, fixé sur les flammes dansant dans le foyer...
 Tout à coup, la grille s'ouvrit...
 Hélène entendit bientôt des pas rapides dans l'antichambre...

La portière se souleva...
 Il y eut deux cris fous...
 Cris de saisissement et d'ardente joie tout à la fois... Un immense sanglot se perdant dans un éclat de rire délirant...
 Hélène était dans les bras de Carmen éperdue.

CHAPITRE XXXVII

JOIES TROP COURTES

Les premiers mots qui s'échappèrent de la gorge contractée d'Hélène furent :
 — Georges ?... Fanfan ?...
 Carmen répondit :
 — Georges habite avec nous.
 Hélène s'écria, haletante :
 — Et Fanfan ?
 Ce fut Robert qui répliqua :
 — Hélas ! nous ne l'avons pas encore retrouvé.
 Hélène eut un triste hochement de tête ; mais ce ne fut qu'un éclair douloureux...
 Elle se sentit enivrée d'une sainte confiance en l'avenir.
 Et, voulant tout de suite rendre à Robert et à Carmen l'ardente félicité

qu'ils venaient de lui causer, elle prononça :

— A mon tour, chère sœur, cher frère, avant de poursuivre en ce qui me concerne, laissez-moi vous payer ma dette de bonheur. C'est moi qui vous rendrai votre fille.

M^{me} d'Alboize jeta un cri...

Robert n'avait pas même eu la force d'en faire autant.

— Marcelle !... ma fille !... Tu l'as retrouvée ?...

— C'est moi qui l'ai sauvée... vous la verrez demain.

Carmen et Robert se jetèrent aux genoux d'Hélène.

Elles les releva et leur dit en quelques mots l'histoire de la fillette.

D'Alboize prononça :

— Notre enfant vous doit deux fois la vie !

— Et maintenant, reprit M^{me} de Kerlor, de son ton charmant d'autrefois, vous me permettez de revenir à Georges ?

Carmen fit appel à toute son énergie ; laisser subsister la moindre équivoque en un pareil moment eût été criminel.

Elle répondit :

— Il t'aime passionnément... mais...

Hélène devint toute blanche...

Son bonheur avait été de courte durée...

— Achève ! fit-elle.

— Eh bien ! répondit résolument Carmen, il t'aime comme autrefois, je te l'affirme... mais il n'est pas détrompé... « Il ne veut pas l'être !

Alors, s'interrompant l'un l'autre, suivant que le récit leur était à chacun plus particulièrement personnel, Robert et Carmen racontèrent en détail à la pauvre femme les moindres circonstances de l'horrible fatalité dont elle avait été la principale victime, toute leur histoire et celle de leur malheureux frère...

La comtesse de Kerlor se recueillit pendant quelques instants, elle se remettait peu à peu, sous les larmes et les baisers de Carmen.

Elle prononça d'une voix très grave :

— C'est Georges qui doit venir me chercher... Je n'ai pas cessé de l'aimer... Je lui pardonne. Dites-lui tout cela ; mais ajoutez que la comtesse de Kerlor n'a pas à se présenter devant lui en coupable, en repentante...

Et quand Hélène les reconduisit à leur voiture, quand elle les serra une dernière fois entre ses bras avant de se séparer d'eux, elle était transfigurée et son visage semblait comme éclairé par le pâle reflet d'une aurore nouvelle...

CHAPITRE XXXVIII

PART I

Georges de Kerlor venait de rentrer rue de Babylone.

Il eût été incapable de dire l'emploi de sa journée. Il avait erré sans but, comme un insensé, livré à ses poignantes angoisses.

Les idées s'entre-choquaient dans son cerveau : il ne parvenait pas à retrouver la faculté du raisonnement.

Il se disait, frémissant :

— Eh bien ! oui, l'admets que Carmen et Robert soient les coupables... C'est absurde... C'est fou !... Enfin, je l'admets... La lettre que j'ai surprise a été écrite par d'Alboize... Je me suis trompé... J'ai commis un crime... Mais tout cela n'empêche pas Hélène d'avoir un amant !... Je les ai vus ; je les ai surpris... Fanfan m'avait renseigné exactement... Ainsi Hélène, sous les yeux de son fils, continuait à se déshonorer... Faudrait-il admettre aussi qu'elle ignorât encore l'identité de Fanfan ?... Allons donc !...

Harassé, Georges allait se mettre au lit.

Mais, bien qu'il s'en défendît, quelque chose d'irrésistible l'obligeait à se diriger vers la chambre du petit garçon.

Sur la pointe des pieds, il s'avance, essayant de tenir la lampe de façon que la clarté ne frappât pas le visage de Fanfan, ce qui eût pu le réveiller...

Kerlor tressaillit de tout son être... Le lit était vide...

Machinalement, Georges revint dans sa chambre et posa la lampe sur le cratère. Il se passa la main sur le front : il la retira couverte de sueur. Où était Fanfan ?

Tout à coup il pâlit, et ses yeux semblèrent s'agrandir.

Il venait de voir la lettre qui lui était adressée ; l'écriture était celle de Fanfan.

Il lut et fut secoué par un long frémissement.

Il balbutia :

— Parti !... Il est parti !

Georges lut ces quelques lignes avec stupeur... Fanfan n'ignorait rien... Il savait qu'Hélène était sa mère !...

Qui donc l'avait instruit ?

Les yeux de Georges se portèrent machinalement sur la panoplie et furent frappés par un vide insolite qu'il attribua tout d'abord à un jeu d'ombres ; mais, levant la lampe, il constata la disparition d'un petit revolver, arme d'une précision et d'une portée beaucoup

plus grandes que ne le laissaient supposer ses dimensions.

— Était-ce Fanfan qui l'avait pris ?

Fanfan était un courageux petit garçon ; s'il avait pris ce revolver, ce n'était que pour faire face au danger.

— A quels périls allait-il donc s'exposer ?

Il eut une contraction des muscles du visage et il s'écria :

— A l'heure présente, Fanfan a peut-être besoin de moi... A-t-il perdu son temps à raisonner froidement quand il m'a vu pïéd et poings liés, à la merci des bandits ? Il n'a cherché qu'à m'é sauver, et il l'a fait au péril de ses jours... Est-ce que je puis le blâmer de chercher à innocenter sa mère, quelle que soit cette mère ?...

Ah ! Kerlor aurait voulu que Fanfan fût réellement son fils.

Georges, lui aussi, à cet âge, eût été capable d'un pareil coup de tête.

En proie aux plus cruels tourments, Georges de Kerlor sortit.

CHAPITRE XXXIX

OÙ FANFAN RETROUVE CLAUDINET

Claudinet venait de sortir quand, au bout de la rue, sur le boulevard de la Glacière, il aperçut un petit garçon qui ressemblait au cher camarade si désiré.

Claudinet se trompait ; il avait une vision, comme cela lui arrivait souvent, depuis quelque temps ; il rêvait en plein jour.

L'enfant qu'il voyait était bien mis...

Claudinet poussa une nouvelle exclamation :

— C'était Fanfan !...

Il le reconnaissait bien, malgré le changement de costume, malgré la métamorphose complète de toute sa personne.

Claudinet crut qu'il allait mourir de joie.

Fanfan entra dans la rue de la Santé, avançant avec précaution, de peur d'être reconnu...

Claudinet, à moitié évanoui, se précipita sur la poitrine de Fanfan...

Au bout de quelques instants, Claude Fouilloux put murmurer :

— Enfin !... C'est toi !... Ah ! je savais bien que tu allais venir... je t'attendais...

Ah ! mon vieux Fanfan !... Si tu savais combien je pensais à toi... Il n'y a qu'un instant, je me disais : « Tu vas le revoir... sûrement, il ne tardera plus... »

Et alors, il me semblait que j'étais guéri... Oh ! je me suis bien ennuyé de toi, va, tu verras comme je serai vite guéri, maintenant que je vais vivre auprès de toi...

Et il termina avec une sorte d'angoisse :

— Car tu viens me chercher, n'est-ce pas ?

Fanfan répondit avec empressement : — Oui ! oui ! je viens te chercher.

— Partons ! répliqua Claudinet, cherchant à entraîner son ami.

— Attends un peu, dit Fanfan, je t'emmènerai avec moi... Mais, avant de fuir nous avons quelque chose à faire...

— Quoi donc ?

— Les lettres que nous avons prises à La Limace.

— Les lettres du matelas ?

— Elles sont toujours au même endroit ?

— Bien sûr, mon vieux !

— Il n'y a personne à la maison ?

— La Limace et Panoufle sont sortis... et ma tante est « paf »... elle roupille.

Les deux gosses se prirent par la main et pénétrèrent dans l'impasse déserte et sinistre.

Claudinet ouvrit sans bruit, se souvenant des enseignements de son professeur La Limace ; il fit quelques pas dans le couloir et entra dans la chambre du fond... Rien de suspect !...

Claudinet fit un signe rassurant à Fanfan, qui le rejoignit dans la place.

Zéphyrine était vautreé au milieu de la pièce, sur le dos, les bras en croix. Elle ronflait bruyamment.

— Doucement !... recommanda Claudinet. Allons-y en soudeurs...

Ils enjambèrent le corps de la brute, traversèrent la pièce et grimpèrent sur la pointe des pieds les quelques marches conduisant à leur chambre...

Les deux gosses découvrirent le matelas.

Fanfan tira son canif.

— Trouves-tu ? demanda Claudinet.

— Pas encore... Attends...

« Ça y est !... s'écria Fanfan.

Il glissa la main dans l'ouverture béante et ses doigts fouillèrent la vieille laine poussiéreuse et les chiffons dont était formé le matelas.

— Sens-tu quelque chose ? demanda Claudinet.

— Oui, répondit Fanfan... C'est le paquet... je l'ai.

Penchés tous deux sur le portefeuille, les deux gosses examinèrent machinalement s'il était intact.

— C'est bien cela, dit Fanfan.

— Sauvons-nous, maintenant, ajouta Claudinet.

Ils se levèrent et poussèrent un cri...

Debout devant eux, emplissant toute la baie de la porte de son énorme carure, se soutenant au chambranle, Zéphyrine les regardait...

Elle clama d'une voix empâtée :

— Eh bien ! quoi donc ?... Voilà Fanfan qui rapplique ici pour nous grinchir ! Ah ! elle est sévère, celle-là... Qu'est-ce que tu as pris, morveux ?

Elle vit l'objet.

— Parbleu ! rien que ça !... Le portefeuille !... Trente mille balles !... Ainsi, c'était toi, canaille ?... La Limace et Panoufle qui s'agonisaient de sottises et qui voulaient s'étrangler... C'était toi, le filou !... Ah ! j'aurais dû m'en douter...

Fanfan ne bronchait pas, sous cette avalanche d'injures.

Claudinet ne gardait pas autant de sang-froid. Il saisit le portefeuille et le serra nerveusement dans sa main amari-grie et tremblante. Zéphyrine vociféra :

— Vous ne sortirez pas d'ici.

Et elle se dirigea vers la porte pour tourner la clef.

— C'est ce que nous verrons ! riposta Fanfan.

Sans réfléchir plus longuement, par un geste d'une vivacité inouïe, il porta la main à sa poche et en tira le revolver. Puis, avec la même rapidité foudroyante, il appuya le canon sur la tempe de Zéphyrine.

— Tu me tuerais ?

— Sans hésiter, si vous ne nous laissez pas sortir immédiatement.

Domptée, dominée, vaincue, elle recula, la tête basse...

Fanfan dit à Claudinet :

— File !...

A son tour, il battit en retraite ; mais il gagna la porte à reculons, sans perdre de vue son ennemie.

Alors Zéphyrine retrouva un semblant de courage...

Les enfants étaient déjà au milieu de l'impasse, presque en sûreté, quand, détournant la tête, ils virent apparaître la virago sur le seuil de son taudis et l'entendirent hurler, entre deux hoquets :

— Au voleur !... Canailles !... Crapules !...

Elle allait rentrer pour se rendormir quand une main rude la secoua et une voix gouailleuse prononça :

— Tu avais donc trop chaud dans la turne ?

— Tiens, c'est Panoufle !... Tu ne les as pas rencontrés ?

— Qui !

— Les gosses !... Ils ont chopé le portefeuille... Ils ne sont pas loin... Cours après eux... Tu les rattraperas vite... Il s'agit de trente mille balles...

L'hercule crut que Zéphyrine tenait un langage de femme ivre ; mais, pourtant, il rentra précipitamment dans la maison.

Tout de suite, il aperçut le matelas découssé. Zéphyrine avait dit la vérité !

Panoufle ressortit aussitôt et s'élança à la poursuite des deux gosses...

Le pauvre petit Claudinet, si désireux qu'il fût d'emboîter le pas à son camarade, se sentait trahi par ses forces.

Fanfan se rendait bien compte de la

faiblesse de son ami, et sa première pensée avait été de prendre une voiture ; mais, dans ce quartier déshérité, on ne voit guère de fiacres.

En franchissant le boulevard Arago, Claudinet eut l'idée de se retourner pour voir si l'on n'était pas sur leurs talons.

Il jeta un cri de terreur :

— Panoufle ! Cavaliers !...

Fanfan recouvra tout son sang-froid ; il porta la main à sa poche, tout prêt à en sortir le revolver. Il s'adossa à la palissade qui fermait un chantier de construction...

Soudain, il sentit que Claudinet le forçait à se baisser... Celui-ci venait de découvrir entre deux planches et le sol une ouverture...

Elle était assez étroite, les deux gosses purent passer facilement. Ils s'abritèrent derrière une énorme pierre de taille.

Fanfan s'écria en brandissant son revolver :

— Si Panoufle arrive, jê tire dessus.

L'hercule restait tout déconfit et se frottait les yeux. Les gosses venaient si subitement de disparaître qu'il se demandait s'ils s'étaient enfoncés sous terre. Par où ?

— Ah ! les gredins, ils m'en donnent une suée !... s'écria Panoufle.

Et, du revers de la main, il essuya son front ruisselant.

Complètement bredouille, il n'avait plus qu'à rentrer impasse de la Santé, pour s'y reposer de ses accablantes fatigues.

Fanfan et Claudinet s'étaient bien vite rassurés. L'hercule avait été dépité.

Une heure s'écoula. Fanfan était toujours prêt à répondre à la moindre agression ; Claudinet assurait qu'on n'avait plus rien à craindre.

— Je commence à avoir rudement faim, murmura le pauvre... Si on parlait...

— Eh bien ! oui, dit Fanfan.

CHAPITRE XL

TRAHISON !

Une descente chez le colonel semblait à La Limace un travail très facile, étant donnés tous les atouts qu'il avait entre les mains pour le tenter.

Pourtant l'inspiration lui manquait ; il ne se sentait pas en possession de tous ses moyens ; de là à subir de funèbres pressentiments, il n'y avait pas loin.

— Je ne suis pas d'attaque... Le fait est certain !... Pourquoi ?

C'était cela qui obscurcissait son intel-

lignage ? C'était la pensée obsédante de l'hercule profitant de l'aubaine, de l'occasion, du chopin.

Il s'arrêta un instant, développant mentalement ses combinaisons.

— Ça ne serait pas drôle tout de même, reconnut-il, que je fasse un four... Le morceau est gros pour un homme seul... C'est malheureux que Zéphyrine soit si gourde ; elle m'aurait suffi... Ah ! non ! non ! tout ce qu'on voudra, mais Panoufle est toisé... Je vais m'en débarasser... Je vais le « donner »... Il sera « sucré » en deux temps et trois mouvements.

Cette fois, La Limace venait de clore le débat : Panoufle était irrémédiablement condamné.

La Limace entra chez un marchand de vin, demanda une bouteille de cacheté et ce qu'il faut pour écrire.

Rapidement, comme un scribe écrivant un bail, — tant il avait déjà précédemment arrêté tous les termes de sa lettre. — La Limace traça quelques lignes bien nettes.

Puis, il plia soigneusement la feuille de papier, la glissa dans une enveloppe, et il dessina un M majuscule très hardi, première lettre de la suscription :

*Monsieur le Procureur de la République
en son Parquet,*

Paris.

Il sortit ; la nuit tombait ; il se dirigea d'un pas tranquille vers le Palais de justice.

Devant l'ouverture béante de la boîte aux lettres spéciales, il eut encore une légère hésitation... Elle fut de courte durée... Le papier tomba dans l'orifice...

— Ça y est ! fit le bandit.

Il respira largement.

Eusèbe Rouillard, avec la satisfaction du devoir accompli, n'avait plus que de riantes idées.

Ce fut très gaiement qu'il rentra dans son ignoble logis...

Mais le sourire se glaça sur ses lèvres...

Du premier coup d'œil il comprenait qu'un grave événement était survenu...

Zéphyrine, les vêtements en désordre, échevelée, hébétée, à peine sortie de son ivresse du matin, le regardait de l'œil atone des alcooliques, sans mot dire...

Panoufle, suant, soufflant, hors d'haleine, était accoudé sur la table...

— Ah ça ! qu'y a-t-il ? interrogea-t-il.

Panoufle eut un geste de désolation et Zéphyrine poussa un soupir aux modulations éperdues.

Panoufle se décida à parler :

— Fanfan est venu.

— Fanfan ! répéta Eusèbe, très surpris, mais ne voyant pas du tout comment

la visite inopinée du gosse avait causé un malheur.

— Oui !... et il a volé les lettres.

Eusèbe Rouillard fut secoué comme s'il avait reçu une commotion électrique.

— Lui !... lui !... Ce n'était donc pas...

La Limace avait sur les lèvres : « Ce n'était donc pas toi ! »

Prudemment il se retint.

Il reprit, en crispant les poings :

— Alors, mes lettres ?... les lettres ?...

Panoufle grinça :

— Eclipsées ! grinchies ! ratiboisées ! flûhues !

Panoufle insinua :

— Si on pouvait les ravoir ?

— Comment ? fit laconiquement La Limace qui, cette fois, regarda son complice bien en face

Panoufle répliqua :

— Fanfan demeure à l'hôtel d'Alboize.

— Tu ne m'avais pas prévenu de tout cela.

— J'attendais le moment de l'exécution ; tu sais bien que je ne prodigue jamais les paroles inutiles... Fanfan et le comte de Kerlor logent chez le colonel. Il ne s'agirait que d'aller cette nuit réclamer à Fanfan le portefeuille qu'il nous a soulevé.

— Cette nuit ?

— Absolument... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... Ce sale momignard-là a peut-être déjà remis le paquet au colonel... Nous avons une chance pour nous, c'est que le d'Alboize soit absent de chez lui...

La Limace conclut :

— Et moi, pour une fois, mon vieux poteau, je pense comme toi... Tu m'as converti à tes principes... Il n'y a que les morts qui ne parlent pas.

Panoufle acquiesça d'un geste épouvantable.

CHAPITRE XLI

LA JALOUSIE DE ZÉPHYRINE

Les deux complices s'étaient regardés fixement, après cette déclaration terrible.

Il régna dans ce bouge sinistre, étrangement éclairé par la lueur charbonneuse de la chandelle, un long silence, plein d'épouvantes mystérieuses...

Bientôt La Limace se leva.

— Bonsoir ! fit-il sans autre discours ; et il sortit.

Zéphyrine et Panoufle se taisaient...

Un plan diabolique germait dans la cervelle de celui-ci.

Au bout d'un instant, il se leva, et, touchant du doigt le bras de la som-

nambule qui semblait comme enfouie dans ses pensées :

— Tu vois ? dit-il.
— Eh bien ? fit-elle.
— Il y va.

— Où ça ?
— Tu le demandes ?... Mais chez elle, parbleu ! chez sa particulière... Aujourd'hui comme tous les jours... je te l'ai déjà dit.

Un éclair de fureur brilla dans les yeux de la brute.

— Je voudrais bien voir cela, gronda-t-elle.

— Viens, si tu veux les voir.
— Allons, fit-elle d'une voix sourde.
— Dénêchons ! ajouta Panoufle...

A peine dehors, Casimir jeta un coup d'œil aux alentours.

— Le voilà ! s'écria-t-il en désignant Eusèbe qui les précédait à environ deux cents mètres.

La Limace marchait d'un pas pressé.

— On voit bien qu'il va au bonheur ; il trotte comme un lapin ! disait Panoufle à Zéphyrine, très pâle, qu'il tenait par le bras...

— Halte ! fit-il brusquement. Regarde là-bas, à gauche...

A l'entrée d'une rue déserte, La Limace avait abordé une grosse fille blonde.

.....

— Tu les as vus, hein ! s'écria Panoufle, s'adressant à Zéphyrine, qu'il avait fait cacher derrière un talus... Et tu as vu que je ne t'avais pas menti, n'est-ce pas ?

En même temps, il la tenait vigourement.

— Je veux les suriner tous les deux, disait-elle dans un sifflement de démenche.

— Viens !... Je connais un bon endroit... Ils vont y passer tout à l'heure... On s'expliquera.

Il entraîna sa compagne dans les ruelles désertes aboutissant à la porte de Gentilly.

Zéphyrine, les dents serrées, ne disait rien ; mais le souffle haletant de sa poitrine indiquait le naroxysme de fureur où elle était parvenue.

— Il paraît qu'il en a long à conter à sa maîtresse, reprit Panoufle, jugeant utile, au moment suprême, de surexciter encore la démenche homicide de la mère... Il tarde bien.

— Il ne lui en contera plus ! vociféra Zéphyrine écumante.

Tout à coup, des pas retentirent sur la route.

— C'est lui !... le voilà !... dit Panoufle.

Zéphyrine n'eut que deux mots :

— Ton surin !

— Tu sais... entre les deux paules... pas trop haut... un coup sec !

Il lui tendit le couteau ouvert.

Elle le saisit et disparut dans les ténèbres...

Trois minutes s'écoulèrent à peine, qui parurent cependant longues au scélérat comme trois heures.

Enfin, il distingua, courant comme une folle, Zéphyrine, les yeux démesurément dilatés, tenant encore à la main l'arme sanglante...

Elle tremblait de tous ses membres.

— Il n'a pas poussé un cri ! dit-elle.

— Mort ?

— Oui.

CHAPITRE XLII

EFFORTS SUPRÊMES

Quand les deux gosses arrivèrent à l'hôtel d'Alboize, Fanfan interrogea le concierge.

— Monsieur de Kerlor est-il rentré ?

— Non, Monsieur, pas encore...

— C'est bien, merci, dit Jean de Kerlor en entraînant Claudinet à travers l'appartement, jusqu'aux deux chambres qui formaient son petit domaine.

Et quand Fanfan eut allumé les bougies, le petit malade regarda autour de lui, comme si, sous l'empire d'un rêve fantastique, il errait dans un palais de fées.

— Ecoute, Claudinet, dit Fanfan, il est bien tard ; je crois que je ne pourrai pas parler à monsieur de Kerlor ce soir... Nous ne le verrons que demain... Allons dormir.

Il prit une de ses couvertures, et, avec deux coussins, installa un lit à Claudinet sur le canapé.

Puis ils s'embrassèrent en se disant :

— Bonne nuit !

Une lampe de nuit jetait une faible lumière à travers les interstices de la portière de velours qui séparait les deux pièces. Elle suffit cependant à Claudinet pour apercevoir sur une petite table près de son lit les lettres que Fanfan regardait comme devant être si précieuses à ses protecteurs.

Le neveu de Zéphyrine étendit la main, rencontra la liasse de papiers et la glissa sous son oreiller.

— Bonsoir !... Fanfan ! murmura-t-il.

— Bonsoir ! répondit la voix douce de son ami qui commençait à se dévêtir... Dors bien !

— Toi aussi !

Et Claudinet s'endormit...

L'hôtel d'Alboize tout entier semblait, à cette heure, plongé dans le repos.

Les domestiques, depuis longtemps déjà, après avoir fermé toutes les portes

et les persiennes, s'étaient retirés dans leurs chambres.

Georges de Kerlor rentra...

Il fut accablé de tristesse en pensant à la solitude qui allait le glacer.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Tout était noir dans l'hôtel.

— Si je pouvais voir Carmen ! s'écria-t-il, au milieu de la plus profonde détresse... Elle n'est peut-être pas encore au lit... Je ne veux pas rentrer ainsi chez moi... Je sens que je deviendrais fou ! Il avait des frissons de fièvre...

Doucement, il se dirigea vers l'appartement de sa sœur, qui se trouvait à quelques pas du sien, au même étage. Il alla jusqu'à un petit salon réservé à Mme d'Alboize et dont la porte était fermée.

Il prêta l'oreille...

On parlait !...

Il frappa légèrement.

— Entrez ! fit la voix de Carmen.

Georges entra.

— Excusez-moi, dit-il, je suis forcé de vous informer, dès ce soir, d'une nouvelle fantaisie qui m'est suggérée par mon humeur aventureuse... Je vais encore partir... Je vais en Australie, et j'ai arrêté mon départ... Demain, à l'aube... je prendrai l'express qui part de très bonne heure...

— Partir ! s'exclama Carmen désolée.

— Partir ! répéta Robert d'Alboize... Cela n'est pas possible, mon bon Georges.

Il répliqua fermement :

— Pardonnez-moi... je partirai, comme je l'ai décidé, demain matin... La vie en Europe, malgré le charme qu'elle doit avoir pour moi ici, auprès de vous, m'est devenue insupportable et c'est au sujet de Claude que j'ai voulu vous voir et vous parler ce soir même... Dois-je l'emmener avec moi, ou voudrait-il mieux le laisser ici en vous le confiant ?

— Cet enfant nous est cher, puisqu'il t'est cher, répondit Carmen.

— Ce jeune garçon m'inspire, en effet, le plus grand intérêt... Je l'ai recueilli... C'est vrai... mais il a exposé sa vie pour moi.

— Ah ! le brave enfant !

— Mon devoir m'obligerait donc, si je n'y étais déjà poussé par une extraordinaire sympathie, à assurer son sort... Ainsi, quoi que je décide à son sujet, j'ai compté sur vous, sur votre fraternelle amitié, pour continuer l'œuvre que j'ai commencée...

— Que veux-tu dire ?

— Vous veilleriez sur lui, vous en feriez un honnête homme, si je venais à mourir, vous aimeriez le petit orphelin en souvenir de moi...

— Georges ! Georges ! s'écria Carmen avec un désespoir navrant.

Robert d'Alboize échangea un amical regard avec sa femme... Puis il se leva et s'avancant, un peu pâle, il s'écria :

— Mon cher Georges, nous vous obéirons scrupuleusement, s'il y avait lieu... mais il vient de survenir un événement important, que vous ignorez, et qui certainement empêchera votre départ.

— Il est irrévocable ! interrompit Kerlor.

— Non ! il ne l'est pas, mon ami... Regardez-moi bien en face, Georges !... Vous êtes désespéré, parce que vous êtes dévoré d'amour pour Hélène. Or, bientôt, j'aurai les preuves de l'innocence de la chère femme.

« Carmen et moi, nous nous adorions, poursuivit d'Alboize... Je lui écrivais à l'adresse de votre femme... J'insiste sur ce point, quelle que soit la condamnation que vous prononcerez...

« Les lettres, toute la correspondance de Carmen, m'ont été volées à Tours, où madame de Kerlor était venue me les réclamer... Par qui ? et par quelles mains ont-elles passé depuis ?... Je l'ignorais... Mais, il y a quelque temps, j'ai reçu un avis anonyme où l'on me demandait si je voudrais racheter le portefeuille qui contenait toutes ces lettres. On me donnait rendez-vous dans les quartiers perdus, boulevard de la Glacière...

— Boulevard de la Glacière ! répéta Georges, tressaillant.

— Oui, au coin de la rue de la Santé...

— Et ?...

— Je les ai vainement attendues.

Georges chancela. Il voyait enfin rayonner la lumière la plus éclatante.

Il s'expliquait pourquoi Fanfan était retourné chez ses bourreaux !

— Ah ! fit-il d'une voix vibrante, Fanfan est retourné là-bas !

Robert demanda :

— Fanfan !... qui nommez-vous ainsi ?

— Un en... Cet enfant que j'ai recueilli...

— Vous l'appeliez Claude...

Carmen, toute blanche, mais le visage illuminé d'une joie surhumaine, avait deviné.

— C'est Fanfan ! s'écria-t-elle... C'est ton fils.

— Oui, répondit Georges d'une voix méconnaissable... Il était entre les mains de ces bandits... Or, Fanfan devait savoir qu'ils avaient ces lettres...

Carmen s'exclama :

— Vite ! interrogez le cher enfant...

La jeune femme n'entendant plus rien, oubliant tout, s'élança hors du petit salon, courant vers l'appartement où devait reposer Jean de Kerlor.

Fanfan commençait seulement à se déshabiller pour se mettre au lit. Il avait voulu attendre que son ami fût endormi.

Sa surprise fut au comble quand il vit Mme d'Alboize faire une si brusque irruption, le saisir et le couvrir de baisers.

— Fanfan ! s'était-elle écriée. Mon

Fanfan !... C'est donc toi !... Ah ! viens ! viens vite !

Le fils d'Hélène resta comme aba-sourdi.

Troublé au delà de toute expression, il obéit néanmoins aux ordres si doux de la jeune femme ; il se hâta de se rhabiller le plus silencieusement possible, pour ne pas troubler le sommeil de Claudinet qui dormait d'ailleurs profondément.

Carmen le laissa à peine achever sa toilette, et l'emporta presque jusqu'au salon, où Georges de Kerlor et Robert d'Alboize l'attendaient oppressés...

En la voyant rentrer avec l'enfant, ni l'un ni l'autre n'osèrent faire un pas à leur rencontre...

Ils ne pouvaient dominer l'émotion terrible qui les étreignait...

Carmen disait :

— Oh ! comme il lui ressemble !... Ce sont ses yeux, son sourire, son front si pur !... Vois, Georges ! Ne reconnais-tu pas le regard d'Hélène.

Kerlor, en face de cette explosion de tendresse de sa sœur, sentait que son cœur s'amollissait davantage encore.

De grosses larmes mouillaient ses yeux, et vainement un reste d'orgueil cherchait à les retenir.

Il rassembla tout son courage, mais il tremblait encore en s'approchant de son fils.

Celui-ci le regardait, plein d'une profonde affection, près d'éclater en un aveu spontané d'amour filial.

Jean de Kerlor dit simplement.

— J'ai les lettres.

— Ah ! fit Georges, tremblant de tout son être, pendant que Carmen et Robert se regardaient radieux.

— Elles sont chez vous, ajouta Fanfan...

Mais un cri déchirant l'interrompit...

Ce cri partait de l'appartement de Kerlor.

— Qu'y a-t-il ? s'exclama Robert.

Une pâleur subite envahit le visage de Fanfan, pendant qu'un frisson glaçait ses membres.

— Dieu ! balbutia-t-il, si c'était... Claudinet !

— Claudinet ! répéta Georges.

— Oui, mon petit ami, expliqua Fanfan hâtivement... Vous savez bien, Mon... Monsieur, que vous m'aviez promis de recueillir, de sauver avec moi... Je suis allé là-bas, impasse de la Santé, pour y reprendre les lettres... Claudinet m'a aidé... Je ne pouvais le laisser dans cette horrible maison...

— Tu as bien fait, répondit Georges. Mais il est arrivé quelque chose à cet enfant !...

Et, suivi de Robert et de Carmen, il se précipita avec Fanfan hors de l'appartement.

CHAPITRE XLIII

LES ASSASSINS.

Une fois débarrassés de La Limace, il s'agissait de se rendre à l'hôtel d'Alboize.

Les rues étaient déjà désertes quand Panouffe et Zéphyrine entrèrent dans la rue de Babylone.

En se glissant le long des murs, ils étaient parvenus à la fenêtre, qui, selon les prévisions si bien déduites de La Limace, devait s'ouvrir dans une des chambres réservées à Fanfan.

Panouffe glissa une pince-monseigneur à travers les interstices des deux persiennes et fit une pesée...

Dans l'intervalle ainsi ménagé, il passa la lame de son couteau et détacha le crochet intérieur. La persienne s'ouvrit.

Au moment où Panouffe, suivant le procédé classique, allait opérer le découpage d'une vitre pour ouvrir la fenêtre, il remarqua que cette vitre cédaît sous la pression.

Il étouffa un juron destiné à manifester sa joie.

.....

Quand M^{me} d'Alboize était venue chercher Fanfan, Claudinet, qui, on se le rappelle, s'était endormi sur le canapé occupant le fond de la pièce, avait fait un léger mouvement.

Puis, brusquement, il rouvrit les yeux, le grincement de la fenêtre, survenant quelques instants après la sortie de Carmen et de Fanfan, achevait de le réveiller. Au premier moment, il ne se rendit pas compte de la nature de ce bruit.

Instinctivement apeuré, il allait timidement tousser, quand, tout à coup, les grands rideaux de la fenêtre s'entrouvrirent...

Se mouvant lentement sur le fond un peu moins sombre du dehors, il aperçut une forme noire enjamber l'appui de la fenêtre et pénétrer dans la chambre... Une indicible terreur s'empara alors du pauvre enfant... Une sueur froide l'inonda...

Fanfan dormait dans la chambre voisine... Il fallait appeler... crier... l'avertir du danger... Vainement, il essaya d'articuler un mot. Une épouvante insurmontable paralysait sa langue...

Le bandit souleva le rideau qui séparait les deux chambres, et la lampe de nuit jeta un reflet vague dans les ténèbres.

Claudinet vit distinctement le sinistre visage de Panouffe...

La main qui tenait le rideau brandissait, tout ouvert, le grand couteau que Claudinet reconnut aussi...

Le pauvre petit comprenait. Le brigand s'était introduit dans la maison pour ravoir les lettres.

Claudinet, éperdu, demandait une inspiration au ciel. Les lettres, elles étaient là sous le coussin qui lui servait d'oreiller. Mais Fanfan était tout près... Il dormait dans la chambre voisine... C'était la mort pour Fanfan!...

Ce qui poignait le plus Claudinet, c'est qu'il était incapable de crier.

Ah! s'il lui était possible d'appeler!...

Mais le désespoir n'affaiblissait pas cette chétive créature; au contraire, il lui suggéra une idée héroïque. A tout prix, il fallait empêcher l'égorgeur de se trouver en face de sa victime. Pour cela il n'y avait qu'un moyen: lui faire croire qu'il n'avait plus besoin de continuer ses recherches, que cette victime qu'il voulait immoler, il l'avait devant lui, que Claudinet était Fanfan.

L'obscurité aiderait le petit poitrinaire. C'était la mort sans remission, certaine, inévitable... Qu'est-ce que cela faisait à Claudinet? N'était-il pas condamné?

Il n'hésita point...

Claudinet se retourna bruyamment sur sa couche improvisée, en soupirant, comme s'il rêvait en dormant.

— C'est toi, Fanfan? demanda Panoufle.

— Oui, articula faiblement le pauvre.

Panoufle prit le bras de Claudinet.

— Rends les lettres, dit-il... Rends-les de bon cœur, tout de suite...

— Non!

Panoufle grinça des dents.

— Gare à ta peau, alors?... Tu les as sur toi?

— Non.

— C'est ce que nous allons voir!... Et puisque tu ne veux pas les abouler de bonne volonté...

Il n'acheva pas...

Il leva son couteau...

Et, appliquant sa large main sur la bouche de l'enfant, il coucha la tête de Claudinet en avant...

D'un seul coup, il lui plongea le couteau dans le dos, entre les deux épaules...

La douleur fut trop atroce.

Le malheureux poussa un gémissent d'agonie et roula sur le tapis.

— Tonnerre! Il a gueulé! On va rappliquer. Tirons-nous! hurla Panoufle. C'est manqué!

Le bandit, escaladant la fenêtre par où il était entré, s'enfuit précipitamment.

Pendant que l'hercule regardait de droite et de gauche, cherchant Zéphyrine, six gardiens de la paix accouraient... Un brigadier de la Sûreté avait

sauté au collet de Panoufle en prononçant la redoutable formule:

— Au nom de la loi, je vous arrête!.

Le chef de l'expédition commanda:

— Allez chercher le sapin.

Un agent se détacha pour exécuter l'ordre.

Mais Panoufle ne voulait pas encore capituler; il essaya de protester effrontément.

Le brigadier répliqua avec une indulgence grondeuse:

— Ne dis donc pas de bêtises... C'est bien assez de celles que tu as faites ce soir... Tu as été « ouvert ».

— Dénoncé!... Trahi!... Vendu!... par qui?

— L'auteur a eu la modestie de garder l'anonymat.

Une sueur froide glissa le long de l'échine de Panoufle.

Le brigadier de la Sûreté ignorait encore l'assassinat; mais il ne tarderait pas à l'apprendre.

— Je n'ai rien volé! bégaya l'hercule.

— Ça, c'est l'affaire du juge d'instruction, répondit le policier. Il saura demain ce que tu es venu faire cette nuit à l'hôtel d'Alboize... Quoi qu'il en soit, ton compte est soigné avec ce que nous a raconté Zéphyrine.

— Zéphyrine!... Vous l'avez donc « poissée »?

— Dis plutôt qu'elle s'est arrêtée elle-même. Quand elle nous a vus arriver, elle s'est tout de suite jetée à nos genoux en criant: « Pardon! Grâce!... » et un tas d'autres choses diablement intéressantes.

Panoufle était livide.

A ce moment, la voiture arriva.

Le policier ouvrit la portière et s'effaça devant l'hercule.

— Au Dépôt! dit le policier avant de prendre place à côté de l'hercule.

La voiture partit.

CHAPITRE XLIV

LES LETTRES

Nous avons dit que, au cri entendu au milieu du silence de la nuit, Georges et Fanfan, Robert et Carmen, réunis dans le petit salon, s'étaient dirigés en toute hâte vers l'appartement de Kerlor, d'où ce cri paraissait partir.

Georges et Fanfan, portant chacun un flambeau, pénétrèrent les premiers dans la pièce où celui-ci avait laissé Claudinet. Le corns du petit martyr, retombé de sa couche improvisée en une convulsion suprême, gisait, tout couvert de sang au pied du canapé.

Fanfan éclata en sanglots.

Il se jeta sur le corps du pauvre enfant en poussant des gémissements désespérés.

Kerlor, à son tour, venait de s'agenouiller à côté du corps et lui posait la main sur le cœur.

— Ah ! Monsieur ! cria Fanfan, il vit ?... Dites-moi qu'il vit ?

Comme pour répondre lui-même à l'interrogation de son ami, Claudinet fit un léger mouvement et leva doucement sa tête, blanche comme un linge.

Il dit dans un souffle :

— Ne pleure pas, mon ami... Je ne souffre pas... du tout !... du tout !... je suis bien !... J'ai un peu froid seulement... je t'assure... il ne m'a fait de mal qu'en enfonçant le surin... Il m'a donné son fameux coup... Tu sais... celui dont il parlait toujours...

Les cheveux de Fanfan se dressaient d'horreur.

— C'est Panouffe qui t'a frappé ? Il avait donc retrouvé notre trace ?

— Oui... C'est lui qui me tue.

— Non, Claudinet, la blessure n'est pas grave... Le médecin va venir, etc...

— Oh ! non, va ! mon vieux Fanfan... Je vais mourir... Je le sais bien... Je suis heureux !... Je l'ai fait exprès... Il a cru que c'était toi qu'il frappait !

— Ah !... C'est affreux !... Pour moi !... C'est pour moi que tu meurs, prononça Fanfan en oubliant le pieux mensonge qu'il venait de faire pour atténuer l'agonie du moribond.

Kerlor pleurait à chaudes larmes.

Pendant quelques instants, M^{me} d'Alboize, en proie au plus profond saisissement, regardait, sans comprendre, cet enfant inconnu, en haillons, couvert de sang, auprès de qui sanglotait Fanfan.

Claudinet vit Georges qui examinait la blessure.

— Ah ! c'est vous, Monsieur ! dit-il... je ne vous avais pas reconnu tout de suite... Je vous demande pardon d'être ici... de vous causer des ennuis... sans que vous l'avez permis... Ne grondez pas Fanfan pour cela...

Il ne le put achever et perdit connaissance.

On crut que tout était fini... On se trompait.

Carmen introduisit une goutte de cordial dans la bouche de l'enfant... Les joues du malheureux se colorèrent faiblement. Il rouvrit les yeux... Un doux et navrant sourire passa sur ses lèvres exsangues en rencontrant le visage de Fanfan.

— Tu penses bien, dit Claudinet, d'une voix expirante, que Panouffe venait pour les lettres...

— Il les a reprises ?

— Non ! Il ne les a pas trouvées... C'est moi qui les ai toujours.

Le petit martyr eut la force d'étendre la main sur le coussin, de les prendre et de les remettre à Fanfan.

— Tiens, mon vieux, les voici...

Robert saisit les lettres et les tendit à Georges avec une simplicité poignante. Kerlor avait eu un regard de stupeur. Claudinet commençait à râler.

Un cercle bleuâtre estompait les paupières dont la meurtrissure s'étendait...

Tous les stigmates des longues souffrances de la maladie avaient disparu...

Ses yeux, au regard si doux, se voilaient de plus en plus et semblaient ne se détacher du visage de son ami que pour admirer quelque chose qui le captivait déjà... au delà !...

Il put cependant soupirer :

— Adieu, madame Hélène !... Adieu, monsieur de Kerlor !... Adieu, Fanfan... Plus tard, tu épouseras... Marcelle.

Sa tête retomba sur l'oreiller.

Fanfan, dont nous renonçons à décrire l'effroyable chagrin, se jeta sur le corps de son ami avec des sanglots qui menaçaient de le tuer lui-même.

On dut l'emmener.

Le docteur arriva.

— Hélas ! fit Georges, vous arrivez trop tard.

Le docteur eut dans le regard la lueur du savant qui ne se prononce jamais sur des apparences, si terrifiantes qu'elles soient.

Il colla son oreille sur la poitrine de Claudinet.

Fanfan dormit jusqu'au matin de ce sommeil de plomb qui, surtout à cet âge, suit toujours les grandes fatigues et les grandes émotions.

Quand il se réveilla, le soleil frappait joyeusement les vitres de ses rayons dorés.

Jean de Kerlor s'habilla à la hâte pour aller revoir le corps de son ami ; il se reprochait comme un crime les quelques heures pendant lesquelles le sommeil l'avait terrassé.

Lorsque Fanfan, se soutenant à peine, entra dans la chambre, il vit une religieuse au chevet de Claudinet.

Fanfan, les yeux dilatés, joignit les mains...

La religieuse lui dit doucement :

— Dieu peut encore faire un miracle !

— Claudinet ! Claudinet ! cria Fanfan en mettant toute son âme dans ses paroles, réponds-moi, s'il est vrai que tu respirez encore.

— Chut ! mon enfant, reprit la sœur, le médecin a recommandé le calme le plus absolu... Votre ami dort.

— Ah ! dit Fanfan, il me semble que c'est moi qui vais mourir de joie...

Kerlor apparut. Il saisit Fanfan...

Il l'étreignit avec une sorte de joie sauvage... Puis il le porta dans sa chambre...

— Mon fils !... Tu es mon fils !... balbutia-t-il.

— Mon père !... répondit Fanfan.

Georges, les lèvres frémissantes, tenait

dans ses mains les lettres si longtemps et si vainement cherchées ; mais il ne les lisait plus...

Il regardait son fils et il songeait, pendant que de grosses larmes roulaient sur ses joues bronzées.

Oui, en même temps qu'il songeait aux innocents, aux martyrs, le mari d'Hélène songeait aussi aux coupables, à ceux à qui il devait l'éternel remords de ce qu'il avait fait.

Et son orgueilleuse et terrible nature menaçait de crier vengeance contre Robert et Carmen.

— Père ! dit l'enfant, voulez-vous me permettre de rester auprès de mon pauvre petit Claudinet ?

— Oui, Jean... Oui, mon fils... Je vais t'accompagner. Le médecin va revenir.

Ils retournèrent dans la chambre où le blessé gardait toujours une rigidité terrifiante.

Fanfan s'agenouilla au pied du lit et joignit les mains dans un élan de ferveur.

Il avait commencé sa prière à voix basse. Peu à peu, il prononçait plus haut les mots consacrés :

— ... *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés...*

Et cette voix d'un enfant qui, innocent, avait tant souffert et qui implorait encore une grâce, cette voix qui semblait avoir un écho sacré, pénétra dans l'âme de Georges comme un rayon du ciel.

Son cœur se fonda dans un immense sanglot.

— Pardonner... oui, pardonner aux coupables, puisque déjà un des martyrs pardonne.

CHAPITRE XLV

RÉPARATION

Au moment où Georges de Kerlor venait de pardonner, Vernier se présenta à l'hôtel.

— Mon Dieu ! s'écria Paul, en apprenant ce qui venait de se passer, les tortures de madame de Kerlor vont donc prendre fin.

— Oui, répondit Georges, et cela grâce à vous, monsieur Vernier... Carmen et Robert m'ont appris ce que je vous devais.

— Ah ! Monsieur, ne parlons pas de cela, laissez-moi retourner à Moisselles pour apporter à la pauvre femme la nouvelle si désirée...

— Oui, tu as raison, Paul, reprit vivement le colonel d'Alboize... Et pour que

tu ailles plus vite, je vais mettre mes chevaux à ta disposition.

Georges prononça, le visage ruisselant de larmes :

— Dites à madame de Kerlor, que son mari la supplie de le recevoir en même temps que monsieur et madame d'Alboize.

— Je vous le promets, fit Vernier. La voiture était prête ; le mari de Mariana partit ; le cocher, dûment stylé, enleva vigoureusement ses chevaux.

Paul se fit annoncer chez Hélène.

Quand il entra, elle fut frappée de sa pâleur.

Hélène s'écria, toute tremblante :

— Qu'avez-vous, Paul ?... Vous souffrez ?

Il s'empressa de la rassurer.

— Mais nullement, fit-il... je suis un messager d'espoir... Oh ! l'espérance est encore vague, mais elle peut se changer en triomphante certitude.

Hélène répliqua haletante :

— Il s'agit de mon fils ?

— Je ne puis préciser... Je ne sais pas au juste... mais... hier, le hasard m'a amené dans une maison à Paris...

« Une personne a parlé d'un enfant recueilli par elle, il y a une quinzaine de jours, et dont le signalement offre avec celui que nous cherchons certains traits de ressemblance... »

Hélène l'interrompit toute tremblante.

— Allons vite !... Hâtons-nous !... Ah ! Dieu ! Si c'était lui !...

— C'est que ce Monsieur habite loin, poursuivait Paul, qui continuait à exécuter le plan conçu dans sa fièvre d'abnégation... Mais j'ai une voiture.

— Alors, partons... A quelle heure arriverons-nous ?

— Vers midi.

— Partons immédiatement !

— Eh bien ! fit Paul, qui avait beaucoup de peine à dissimuler ce qu'il ressentait, je vous demande quelques minutes... Il faut que j'aile à mon bureau.

— Soit ! dit Hélène, j'achèverai rapidement ma toilette.

Paul s'était rendu à son bureau et il avait télégraphié immédiatement à la pension de Beauvais, à l'adresse de Juliette :

« REVENEZ AVEC MARCELLE A PARIS. »

Et il avait ajouté le nom et l'adresse de Robert d'Alboize.

Puis, l'artiste rejoignit Hélène et la fit monter dans la voiture.

La voiture s'arrêta rue de Babylone... Vernier aida Hélène à descendre...

Ils gravirent un perron de quelques marches...

Le cœur de la mère battait à tout rompre...

— Etait-ce vraiment Fanfan qu'elle allait revoir ?...

Cependant, le bruit de la voiture avait attiré Carmen à la fenêtre...

Elle vit Paul ; elle vit Hélène !...

M^{me} d'Alboize comprit...

Elle s'élança au-devant de sa belle-sœur, et, la prenant par la main, sans prononcer un mot, elle l'entraîna...

Carmen ouvrit une porte...

Hélène vit en même temps son mari et son fils...

Georges se précipita, et ce fut dans ses bras qu'il reçut sa femme...

Fanfan se jetait sur le cœur de sa mère...

Ce fut, entre ces trois êtres, une étreinte éperdue, un long et suprême embrassement, une ivresse du cœur indicible...

Georges balbutiait avec une ineffable expression de tendresse et de douleur :

— Ah ! ma femme !... Mon Hélène !...

Comment pourras-tu oublier ?

La noble créature répondit, le visage rayonnant, une lueur d'extase dans les yeux :

— En ne me souvenant que du passé, du vrai passé, de celui qui nous fut si cher, et en ne songeant qu'à l'avenir dont je suis désormais bien sûre.

Fanfan s'écria :

— Puisque le bon Dieu a exaucé mes prières jusqu'ici, pourquoi maintenant me refuserait-il la vie de Claudinet ?

— Claudinet ? interrogea Hélène.

Et pendant que Vernier expliquait à Robert et à Carmen qu'ils n'allaient plus tarder à voir leur fille, Fanfan racontait à sa maman la triste odyssée de son pauvre ami.

Lui aussi, le bon Claudinet, il s'était sacrifié pour Fanfan et pour le bonheur commun il avait donné son sang.

Hélène voulut embrasser tout de suite l'humble martyr. On se rendit dans la chambre occupée par le blessé.

Le docteur était au chevet de l'enfant et venait de panser l'affreuse plaie.

Très grave, très pensif, il examinait son sujet dont les yeux étaient toujours fermés.

Fanfan supplia le docteur de parler.

Celui-ci articula :

— L'état de cet enfant est toujours d'une extrême gravité ; mais je ne redoute plus une issue fatale, au moins en ce qui concerne sa blessure... Malheureusement, il avait, avant d'être frappé, les deux poumons atteints.

Les assistants frémirent.

— Monsieur ! reprit Fanfan en joignant les mains, le condamnez-vous ?

— Non ! répliqua le docteur, rejetant en arrière sa belle tête d'apôtre... La science n'a pas dit son dernier mot.

— Ah ! vous le sauvez, Monsieur !

De nouveau, le docteur regarda avidement le petit malheureux qui semblait n'avoir plus que le souffle.

Il répliqua :

— Je ne puis vous répondre encore, mon ami... Je tenterai tout ce qui est possible... C'est vous dire que je ne considère pas mes efforts comme inutiles... A l'âge de cet enfant rien n'est désespéré.

— Ah ! soyez béni, docteur ? fit Hélène, s'associant à la reconnaissance de Fanfan !...

Paul Vernier introduisait Marcelle dans la chambre.

Carmen et Robert se précipitèrent vers leur fille, que Paul, deux minutes auparavant, quand elle arrivait avec Juliette, avait prévenue des événements survenus.

— Papa !... Maman !... sanglotait la mignonne.

Puis elle vit le fils d'Hélène et de Georges.

— Fanfan ! soupira-t-elle.

Claudinet rouvrait les yeux...

Il disait d'une voix très faible, mais que tout le monde perçut :

— Marcelle !...

Il n'en fallait pas plus pour que la curiosité émue de la fillette la poussât spontanément auprès du lit.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, on dirait Claudinet !

Quelque chose comme un sourire exquis passa sur les lèvres du blessé et on l'entendit encore murmurer :

— Mademoiselle Marcelle... Ah ! si vous me soigniez encore comme autrefois ?... il me semble que vous me guéririez ?

Puis il laissa rouler sa tête sur l'oreiller ; Claudinet, épuisé, retomba dans un sommeil qui semblait cataleptique.

Le docteur rassura les assistants ; le principal, pour lui, était que le blessé fût sorti un instant de cette sorte de léthargie.

Il fallait maintenant combattre la fièvre.

Il rédigea une ordonnance, annonça qu'il reviendrait dans la soirée et se retira, reconduit jusqu'à la porte par Robert et Paul.

Le docteur allait fermer la porte, lorsque, cédant à une impulsion étrange, il revint auprès de Vernier.

— Mais vous avez perdu un bras, Monsieur, dit-il.

— Oui, docteur.

— Une chute ?

— Un coup de feu.

La flamme qui traversait le regard du médecin lorsqu'il examinait Claudinet reparut aussi intense.

Il palpa l'épaule du sculpteur et eut un léger tremblement.

— A ce soir, dit simplement le praticien, remontant dans son coupé.

EPILOGUE

Georges voulut qu'Hélène reprit possession du domaine de Kerlor.

Il tenait, lui qui avait prononcé d'effroyables paroles autrefois devant les serviteurs, à ce que la comtesse rentrât la tête haute, comme une reine qui revient d'exil.

Et devant le tombeau de l'aïeule, Georges, Hélène et Fanfan se prosternerent pour obtenir la bénédiction de l'admirable femme qui devait les contempler du haut de l'azur.

Une lettre de Carmen arriva. Hélène la lut tout haut.

Claudinet allait de mieux en mieux. Le docteur avait déjà fixé le jour où l'enfant se leverait pour la première fois.

On juge de la joie immense de Fanfan, qui ne s'était pas éloigné de Paris sans un grand serrement de cœur ; mais, si jeune qu'il fut, l'héritier des Kerlor comprenait qu'il est des nécessités devant lesquelles il faut s'incliner.

Carmen terminait en exprimant le vif désir de revoir prochainement les exilés volontaires.

Elle ajoutait :

« Robert prévient Georges que tout est prêt. »

Hélène demanda :

— Que veut dire Carmen ?

Georges répondit en se contraignant un peu :

— Je ne comprends pas.

Hélène demeura rêveuse pendant un instant. Carmen n'était jamais mystérieuse. De quoi s'agissait-il ?

.....

Le comte, la comtesse de Kerlor et leur fils restèrent une quinzaine de jours en Bretagne, puis ils reprirent le train de Paris.

Une voiture les attendait à la gare Montparnasse.

— Tiens ! fit Hélène, Robert et Carmen ne sont pas là... Ils ont bien reçu pourtant l'avis de notre arrivée...

— Certainement, répliqua Georges, puisqu'ils ont envoyé le cocher.

Hélène était, sinon inquiète, au moins intriguée ; mais la conversation reprit très animée entre les trois personnages, et la comtesse perdit la notion du chemin parcouru.

Ce fut donc avec surprise qu'elle sentit que le coupé ralentissait son allure,

tournait et franchissait une grille qu'on venait d'ouvrir... puis roulait sur le sable d'une allée... et enfin s'arrêtait.

Il faisait nuit. Hélène entrevit les grands arbres d'un jardin anglais... Elle éprouva un saisissement étrange...

Cependant personne n'était là pour les recevoir au seuil de cette singulière demeure.

Georges de Kerlor avait ouvert la porte de la maison.

Hélène jeta un cri et porta la main à son cœur. Il lui semblait reconnaître la pièce dans laquelle elle entra.

La disposition des lieux, les meubles, les tentures éveillaient dans son esprit des idées connues, familières même...

Georges ouvrit une autre porte à deux battants. Hélène avait en face d'elle le salon de son hôtel du Parc-des-Princes.

Rien ne semblait avoir été changé...

Assis à une grande table, devant un album d'images qu'il coloriait, Claudinet, remplaçant momentanément Fanfan, jouait le rôle de l'enfant en vacances, insoucieux de l'avenir, ignorant la douleur, l'enfant béni sur qui se concentrent l'avenir, les appréhensions et les espérances de la famille.

Claudinet se jeta dans les bras de Fanfan, et Marcelle vint donner un gros baiser à son cousin, avant que Carmen et Robert eussent eu le temps de presser sur leur cœur les chers revenants.

— Mon vieux Fanfan ! s'écria Claudinet, je te rends ta place !

Le pauvre était encore bien faible, bien pâle ; mais il avait tant prié le médecin que celui-ci lui avait permis de rester debout, malgré l'heure tardive pour un convalescent, jusqu'au retour de Fanfan.

Celui-ci s'écria, tenant Claudinet par la main :

— Mère ! embrasse tes deux enfants !

Le docteur s'approcha, suivi de Paul Vernier. Ils serrèrent les mains qui leur étaient tendues.

Hélène remarqua que Vernier avait le bras en écharpe, son bras ankylosé !

— Ma foi ! dit le docteur, dans le regard duquel brilla une étincelle, vous m'avez confié un malade, j'en ai soigné deux...

Avec une hardiesse qui eût confondu bon nombre de ses collègues, l'habile praticien avait entrepris de rendre à Paul Vernier l'usage de son bras. Il avait réalisé un nouveau prodige.

Paul Vernier redeviendrait le grand sculpteur dont la renommée avait consacré le talent.

.....

Panoufle fut condamné à mort et exécuté. Il mourut assez lâchement.

Zéphyrine, devenue folle, avait été

acquittée comme irresponsable et internée dans un asile.

Vitriolée par Eugénie Trincart, son ancienne rivale, qui n'avait jamais cessé de la poursuivre de sa haine farouche, Mariana ne surmonta pas la perte irréparable de sa funeste beauté.

Enfin repentante, elle mourut de consommation, assistée dans ses derniers moments par Paul Vernier qui trouva dans son grand cœur la force de pardonner à sa misérable femme.

.....

Quelques mois plus tard, Claudinet donnait de nouvelles inquiétudes à son bienfaiteur.

Il ne souffrait plus de sa blessure,

depuis longtemps cicatrisée, mais les remèdes énergiques employés pour combattre la maladie de poitrine, semblaient avoir abattu le pauvre.

Fanfan se lamentait de nouveau.

Le docteur, sombre, froid, concentré, depuis quelque temps, refusait de répondre aux questions dont il était assailli.

Enfin, un beau jour, il se dérida. Il eut le fier et auguste sourire du savant qui entrevoit, le premier, la solution d'un problème cherché depuis tant d'années par les sommités de la science, pour le soulagement de l'humanité.

Lorsque Fanfan s'écria :

— Vous sauvez Claudinet de la phthisie ?...

Le médecin répondit, le visage illuminé par la plus ardente espérance :

— Peut-être !

FIN

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

| | | | |
|--|----|------------------------------------|-----|
| I. — La parente pauvre | 3 | XIV. — Jean de Kerlor | 66 |
| II. — Orpheline ! | 9 | XV. — Au Parc des Princes | 69 |
| III. — L'Eglise Saint-Louis | 15 | XVI. — L'amour de la famille | 72 |
| IV. — Braves occurrences | 18 | XVII. — Confession | 75 |
| V. — Méprise | 24 | XVIII. — Exaspération | 80 |
| VI. — Première Vengeance | 27 | XIX. — Première absinthe | 83 |
| VII. — L'enfant de la somnambule | 30 | XX. — Mulot | 86 |
| VIII. — L'incendie | 32 | XXI. — Dernières surprises | 87 |
| IX. — La mère et le fils | 35 | XXII. — Perdue ! | 91 |
| X. — Deux mariages | 41 | XXIII. — Orphelin | 96 |
| XI. — Désenchantement | 49 | XXIV. — Aux Enfants Assistés | 97 |
| XII. — La ruine | 50 | XXV. — Les tueurs | 100 |
| XIII. — Le voyage de nocces | 56 | | |

DEUXIEME PARTIE

INFERNALE VENGEANCE

| | | | |
|--|-----|---------------------------------------|-----|
| I. — Départ | 101 | XVIII. — La dépêche | 152 |
| II. — L'illusion de la fortune .. | 103 | XIX. — Nocturne | 157 |
| III. — Deux amours | 106 | XX. — La vengeance de Kerlor | 159 |
| IV. — Jour de fête ! | 107 | XXI. — Une nouvelle famille | 163 |
| V. — Découverte | 110 | XXII. — Le Tzigane | 169 |
| VI. — « Zéphyrine Fouilloux, suc- cesseur » | 115 | XXIII. — La poursuite | 172 |
| VII. — Le conseil de Pélagie | 116 | XXIV. — Entre la vie et la mort .. | 177 |
| VIII. — La filature | 118 | XXV. — La grand-mère | 179 |
| IX. — La guigne | 122 | XXVI. — Mendiant ! | 184 |
| X. — Liquidation | 125 | XXVII. — Les petits martyrs | 184 |
| XI. — Déchirements | 126 | XXVIII. — Nouvelles pérégrinations .. | 187 |
| XII. — L'auberge du <i>Tournebride</i> .. | 129 | XXIX. — Cayenne | 189 |
| XIII. — L'hôpital de Tours | 135 | XXX. — Le beau Danube bleu | 191 |
| XIV. — Le blessé | 138 | XXXI. — Pauvre Marcelle | 193 |
| XV. — Le retour d'Hélène | 139 | XXXII. — Trop tard ! | 197 |
| XVI. — La vengeance de Pélagie .. | 142 | XXXIII. — Reprise de possession | 201 |
| XVII. — La lettre | 144 | XXXIV. — La révolte | 204 |
| | | XXXV. — La vengeance du mari | 209 |

TROISIEME PARTIE

FANFAN ET CLAUDINET

| | | | |
|---------------------------------------|-----|---|-----|
| I. — La faim | 215 | XXV. — Piste retrouvée | 265 |
| II. — Les idées de Pélagie | 215 | XXVI. — Le feu | 271 |
| III. — La petite Marcelle | 216 | XXVII. — Le premier vol de Fanfan | 275 |
| IV. — Le neveu Prosper | 217 | XXVIII. — Chantage | 278 |
| V. — Libres ! | 219 | XXIX. — Fanfan retrouvé | 280 |
| VI. — Les trois gosses | 222 | XXX. — Guet-apens | 284 |
| VII. — Plus rien | 225 | XXXI. — Sinistre veillée | 290 |
| VIII. — Le justicier | 227 | XXXII. — Père et fils | 291 |
| IX. — L'œuvre d'Hélène | 229 | XXXIII. — Les révélations de Fanfan | 293 |
| X. — Hélène et Marcelle | 231 | XXXIV. — Atmosphère de trahison | 298 |
| XI. — Deux vaincus de la vie | 234 | XXXV. — Fanfan comprend | 299 |
| XII. — L'œuvre du mal | 235 | XXXVI. — Paul Vernier et d'Alboise | 304 |
| XIII. — Carmen et Mariana | 237 | XXXVII. — Joies trop courtes | 305 |
| XIV. — Frère et sœur | 239 | XXXVIII. — Parti ! | 306 |
| XV. — Demande en mariage | 240 | XXXIX. — Où Fanfan retrouve Claudinet | 307 |
| XVI. — Lutte effroyable | 242 | XL. — Trahison ! | 308 |
| XVII. — Dououreuses confidences | 244 | XLI. — La jalousie de Zéphyrine | 309 |
| XVIII. — Un protecteur | 245 | XLII. — Efforts suprêmes | 310 |
| XIX. — L'affolement | 250 | XLIII. — Les assassins | 312 |
| XX. — Première prison | 252 | XLIV. — Les lettres | 313 |
| XXI. — Jeune détenu | 253 | XLV. — Réparation | 315 |
| XXII. — L'aveu | 254 | XLVI. — Epilogue | 317 |
| XXIII. — Confessions | 257 | | |
| XXIV. — Hélène et Fanfan | 259 | | |

LES MEILLEURS ROMANS POPULAIRES

LES PLUS GRANDS SUCCÈS

JULES CARDOZE

JENNY L'OUVRIÈRE

PIERRE DECOURCELLE

LES DEUX GOSSÉS

Édition illustrée

ADOLPHE D'ENNERY

LES DEUX ORPHELINES

Un chef-d'œuvre dont le cinéma
s'est emparé

PAILLASSE

MARTYRE

LE REMORDS D'UN ANGE

JULES MARY

ROGER-LA-HONTE

LA REVANCHE

DE ROGER-LA-HONTE

Nouvelle édition illustrée

L'œuvre la plus captivante de

XAVIER DE MONTEPIN

LE MÉDECIN DES PAUVRES

Édition illustrée

PONSON DU TERRAIL

Le célèbre roman **ROCAMBOLE**
publié dans son texte original

L'HÉRITAGE MYSTÉRIeux

LE CLUB DES VALETS DE CŒUR

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

Les meilleurs romans d'amour de

ÉMILE RICHEBOURG

LA DAME EN NOIR

LA FAUVETTE DU MOULIN

LA FILLE MAUDITE

LA PETITE MIONNE

LES MILLIONS DE M^r JORAMIE

MAMAN ROSE

MAXIME VALORIS et M. MARIO

LE COURRIER DE LYON

PIERRE GILLES VEBER

FANFAN LA TULIPE

Vous les trouverez chez votre vendeur habituel et aux

ÉDITIONS ROUFF, 8, Boulevard de Vaugirard — PARIS (XV^e)



PRIX : 5 NF